PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS.

PLURALITÉ

DES

MONDES HABITÉS

CONSIDÉRÉE

AU POINT DE VUE NÉGATIF

PAR

L'Abbé F. X. BURQUE
Curé de Fort Kent, Maine
Ancien Professeur de Philosophie au Séminaire de St-Hyacinthe.

Omnia vestra sunt,
Vos autem Christi,
Christus autem Dei.
1ère Cor. III, 22.

MONTRÉAL
CADIEUX & DEROME
1898

que, F.X.

Enregistré par l'auteur, en 1898, au ministère de l'Agriculture et de la Statistique, à Ottawa, conformément à la loi du Parlement Canadien, sur la propriété littéraire.

AVANT-PROPOS

Depuis au-delà de vingt ans, nous avons senti la répugnance envahir notre coeur, au sujet de l'hypothèse invraisemblable de la Pluralité des sphères célestes portant population. Alors que nous étions Professeur de Philosophie au Séminaire de Saint-Hyacinthe, nous mettions nos élèves en garde contre le faux brillant de cette hypothèse. Venait-il à notre connaissance que d'autres Professeurs de Philosophie ou de Théologie, dans d'autres Séminaires, l'accueillaient avec une certaine faveur et ne la combattaient point, cela nous faisait peine. Il nous aurait plu d'écrire pour nous élever contre une telle disposition. Cette pensée a toujours hanté notre esprit.

Il y a trois ou quatre ans, un livre est apparu en France, traitant de la Pluralité des mondes habités en rapport avec le dogme de l'Incarnation. Nous voulons parler de l'excellent ouvrage du Rév. Père Ortolan, intitulé *Astronomie et Théologie*. Nous dévorâmes ce livre ; croyant y trouver dans toute leur force nos propres idées et nos propres sentiments.

Nous fûmes désappointé.

Il est bien vrai que l'auteur prend parti contre l'hypothèse incriminée, et ne lui épargne même pas la raillerie et la satire, en plus d'un endroit. Mais en même temps, sa position, sur le double terrain de la science et de la Théologie, n'est pas aussi ferme, aussi tranchée, aussi résolue, que le permettent les arguments dont on peut disposer. Aussitôt notre parti fut pris : nous résolûmes d'écrire.

Nous résolûmes d'écrire pour suppléer, autant que possible, à la faiblesse et aux lacunes de cet ouvrage qui, malgré ses rares mérites au point de vue de l'érudition et de la littérature, n'est certainement pas, au point de vue scientifique et théologique, le livre victorieux, le livre vengeur dont le monde a besoin : le livre victorieux donnant toute la satisfaction désirable aux

ennemis positifs de la Pluralité des sphères célestes habitées ; le livre vengeur dénonçant et flétrissant tout ce qu'il y a de matérialisme et de fausse pensée dans cette insidieuse doctrine.

Justement, nous étions alors en correspondance avec l'Editeur de *La Revue Canadienne,* au sujet de notre humble coopération. Nous offrîmes un article, ou une série d'articles sur la Pluralité des mondes. On accepta volontiers. Mais pendant que nous voulions y mettre au moins soixante pages, on nous imposa une extrême limite de trente pages.

Ceci fit échouer le projet.

Un autre projet se déclara : celui d'un livre.

Nous succombâmes à la tentation.

Le livre est écrit : le voilà.

Le voilà, pour notre malheur ou pour notre bonheur. Pour notre malheur, si nous ne sommes pas dans le vrai et si le public ne s'intéresse pas à notre ouvrage. Pour notre bonheur, si les progrès de la science vont toujours en démontrant de plus en plus que la vérité est avec nous, et si notre ouvrage est apprécié du public.

Au prix de quelles peines, de quelles contrariétés, de quels obstacles de tout genre, nous avons pu achever ce livre, Dieu nous est témoin qu'il nous serait impossible de l'exprimer. Des centaines de fois, nous avons dû interrompre notre travail ; nous l'avons maintes fois interrompu pendant de longues semaines et de longs mois ; et des milliers de fois, nous avons été dérangé au milieu d'une page, au milieu d'une phrase, au milieu d'une ligne. Non, le monde ne peut concevoir l'extrême difficulté qu'il y a pour un prêtre, desservant seul une paroisse nombreuse, à écrire quoi que ce soit; un livre, ou une brochure, ou un article de longue haleine. S'il en était autrement, est-ce qu'on ne verrait pas, en Amérique, plus de prêtres qu'on n'en voit, se faire un nom et se créer une place parmi les écrivains ? Ce n'est pas toujours le talent, ni le goût, ni l'instruction, qui manque ; mais c'est le temps.

En tout cas, nous avons parachevé notre tâche avec tout le courage, avec toute l'énergie dont nous étions capable : croyant accomplir un noble devoir : celui de défendre selon nos forces, les saintes causes de la foi et de la science ; croyant aussi rendre au monde un service précieux : celui de fournir des armes à tous ceux qui, comme nous, ne veulent pas croire à l'habitation

des astres, et se demandent avec anxiété où en sont maintenant les savants, les philosophes et les Théologiens en cette matière. Quant à nous-même, nous avons joui immensément du bonheur de méditer et d'écrire toutes les considérations auxquelles nous nous sommes arrêté ; et ce sera là notre récompense, après tout, si notre livre, une fois publié, ne rencontre pas le succès.

Ce livre, nous le présentons au public en toute humilité ; sachant bien qu'il fourmille d'imperfections, et surtout qu'il n'est pas complet. On reconnaîtra, du moins, l'originalité de notre style, de nos arguments, de notre méthode. Arrière le plagiat ! Dieu merci, nous en avons les mains nettes. On reconnaîtra peut-être aussi la force et la clarté de toutes nos démonstrations. Nous serons satisfait si notre effort est considéré seulement comme un petit progrès, un petit pas en avant. Puisse un autre auteur, dans un avenir pas trop éloigné, faire beaucoup mieux que nous, et produire, sur le même sujet, un ouvrage beaucoup plus savant, et plus approfondi et plus parfait que le nôtre !

Il ne nous reste plus qu'à nous agenouiller aux pieds de l'Eglise, notre Mère, et à nous déclarer prêt, en fils soumis et respectueux, à subir toute condamnation qu'elle pourrait nous infliger, et à faire toute rétractation qu'elle pourrait exiger de nous, en cas d'erreur dogmatique sur quelque point.

C'est avec la plus grande sincérité que nous faisons cette déclaration ; car nous avons écrit de bonne foi, et nous ne voudrions, à aucun prix, nous écarter tant soit peu de la sainte vérité Catholique, Apostolique et Romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut.

F. X. Burque, Ptre.

Fort Kent, Me, 18 Mars 1898.

PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS

INTRODUCTION

Y a-t-il des habitants dans le Soleil ? Y a-t-il des habitants dans la Lune ? Y a-t-il des habitants dans la planète Mars ? Y a-t-il des habitants dans les autres planètes de notre système solaire ? Et, par extension, y a-t-il des habitants dans tous les systèmes solaires de l'Univers ?

Voilà le problème de la Pluralité des mondes habités. Il est question, bien entendu, d'habitants à peu près semblables à nous, c'est-à-dire, d'êtres intelligents, composés, comme nous, d'un corps matériel et d'une âme spirituelle. C'est à ce point de vue particulier que le sujet est intéressant, complexe et difficile. Car s'il ne s'agissait que de la vie végétale et de la vie animale, sans le couronnement de l'intelligence, de la conscience et du libre arbitre, la question perdrait toute sa grandeur, et ne serait guère débattue.

Il y a longtemps qu'on discute ce problème. On le discute de nos jours, avec plus d'ardeur que jamais. Le temps est arrivé de prendre un parti et de se prononcer ferme, si l'on tient à se préparer l'honneur d'avoir pensé ou prophétisé juste, pour le jour où le problème sera résolu par la vertu du verre grossissant ou par la magie de l'électricité. Car on entend parler de toutes parts, aujourd'hui, de la suppression des distances, non seulement des distances terrestres, mais des distances du ciel.

Vous avez Mr Jesse Coles, de Philadelphie, qui, au moyen de son oeil électrique, prétend voir, déjà, des montagnes, des lacs, de la verdure sur la planète Mars, et promet d'y voir assez clair bientôt pour s'assurer s'il y a là des hommes.

Vous avez Mr Gathman, de Chicago, qui construit des lentilles

par sections concentriques, se fait fort, par ce procédé nouveau, de bâtir un télescope tout à fait hors de comparaison avec les fameux instruments de Lick ou de Yerkes, et prétend même fournir des diamètres de 10 pieds, de 50 pieds, de 100 pieds, bref, de la grandeur qu'on voudra et d'une incalculable puissance.

Vous avez le Professeur Elmer Gates, de Washington, qui vient de découvrir le moyen de construire des lentilles d'une grandeur illimitée, en substituant au verre plein, du gaz oxigène renfermé dans des boîtes cylindriques portant fenêtre convexe à chaque bout, et qui annonce, grâce à un tel moyen, une complète révolution dans l'étude et la science des astres.

Enfin, les Français, pour ne pas rester en arrière, pour montrer qu'ils ne sont pas émus de la jactance américaine, et qu'ils peuvent, eux aussi, produire des engins d'une force fabuleuse, font déjà miroiter à nos yeux, comme un des " clous " de leur grande exposition fin-de-siècle, un télescope monstre, qui rapprochera la Lune à trois pieds de distance, et nous procurera l'étrange illusion de n'avoir qu'à étendre le bras, à côté du tube magique, pour la toucher du doigt !

Qu'est-ce donc qui résistera à l'indiscrétion de pareils instruments ? Il n'y aura plus rien de secret à la surface de la Lune et des planètes. S'il y a des hommes, on les verra. S'il n'y en a point, on le verra également. Et quel que soit le résultat, les gagnants dans la dispute, ceux qui auront opiné pour l'hypothèse triomphante, s'écrieront avec transport : Voilà ce que nous pensions, voilà ce que nous disions ; nous avions donc raison de conjecturer ainsi !

Eh bien ! soyons prophètes, puisqu'il le faut, puisque l'honneur est en jeu, puisque le temps presse ; et rangeons-nous hardiment du côté de ceux qui combattent l'hypothèse de la Pluralité des mondes habités. Souhaitons que les grands instruments de Philadelphie, de Chicago, de Washington, de Paris, se braquent au plus tôt sur les astres. On n'y verra pas d'hommes, ni traces d'hommes, soyez-en sûrs. Terrible désappointement pour nos adversaires. Et c'est nous qui aurons la gloire du triomphe.

Il est vrai que ce serait tout le contraire, si on y découvrait des hommes ou des traces d'hommes. N'importe, courons le

risque. Un tel risque en vaut la peine. Les arguments négatifs sont si forts, qu'il y a peut-être 999 chances contre une à parier que les fiers astronomes, chercheurs d'habitants dans les astres, reviendront bredouille de toutes leurs expéditions.

Avant d'entrer dans l'examen de la question, il importe de faire cette remarque préliminaire que les partisans de la Pluralité des mondes se recrutent parmi les croyants comme parmi les incroyants ; avec cette différence que les incroyants sont de beaucoup les plus nombreux et les plus enthousiastes ; les autres étant clairsemés parmi les Chrétiens, plus clairsemés parmi les Catholiques, et ne proposant leur opinion, en général, qu'avec beaucoup de réserve et de timidité.

La raison en est facile à comprendre. C'est que les premiers sont tout à fait logiciens, tout à fait conséquents avec eux-mêmes, avec leurs principes, avec leurs doctrines ; tandis que les derniers manquent de logique et de consistance entièrement.

Les incrédules, qui nient l'existence de Dieu, n'ont pas d'autre moyen pour expliquer l'Univers que celui de l'éternité de la matière et des forces immanentes de la matière ; celle-ci se développant fatalement, par les lois essentielles de l'attraction et de la répulsion ou des affinités chimiques, allant de progrès en progrès, constituant les mondes solaires dans l'immensité de l'espace, séparant la terre ferme d'avec les eaux, produisant les innombrables manifestations de la vie végétale et de la vie animale, et arrivant lentement mais sûrement par la transformation et l'évolution des espèces, au point culminant qui est l'homme capable de se connaître et de connaître toutes choses.

S'il en est ainsi, en vertu des lois de la matière, sur la Terre que nous habitons, le même développement ne se retrouvera-t-il pas, à des phases diverses, dans tous les globes de l'Univers, en vertu des mêmes lois ? La matière n'est-elle pas partout la matière, et ses lois ne sont-elles pas les mêmes partout ? Rien de plus logique. Voilà pourquoi les matérialistes sont si ardents et si remplis d'espoir. Advienne la démonstration que les autres globes, la planète Mars, par exemple, ou la Lune, sont couverts de végétation, animés par la présence de poissons, d'oiseaux, de mammifères semblables aux nôtres, surtout d'hommes semblables à nous : ces Messieurs jubileront, proclameront, au son de la trompette, que cette victoire est la plus éclatante confirmation de leurs doctrines.

Au contraire, les philosophes chrétiens qui savent que tout émane de Dieu, que Dieu créa la matière et la doua de ses forces propres, que Dieu distribua les globes célestes dans l'espace et les mit en mouvement, que Dieu prépara avec un soin tout particulier notre globe terrestre quant à sa constitution physique et quant à ses relations avec le reste de l'Univers, que Dieu y répartit en justes proportions la terre ferme, l'eau et l'atmosphère avec tous les éléments primordiaux, que Dieu y fit surgir toutes les formes vivantes, depuis le lichen jusqu'au cèdre du Liban, depuis le ciron jusqu'au cétacé, que Dieu produisit l'homme, enfin, le roi de la création, en le douant du corps le plus parfait, en l'animant d'une âme spirituelle et en lui assignant la mission spéciale d'aimer son Créateur, de le servir et d'en attendre une surnaturelle récompense, les philosophes chrétiens, disons-nous, sont arrêtés dans leur élan, dans les efforts de leur imagination, par le fait capital que tout dépend de la volonté libre de l'Etre Suprême, Nécessaire, Eternel, qui met la vie et l'intelligence où il lui plaît de les mettre, et de la manière qui lui convient, suivant un plan connu de lui seul.

Dans ces conditions, en effet, il est impossible de conclure du particulier au général. Des corps vivants spirituels existent sur la Terre, parce que Dieu l'a voulu ; et de tels êtres n'existeront sur d'autres globes que si Dieu le veut. Il n'y a pas à sortir de là, puisque matière n'est pas synonyme de vie, puisque la vie ne découle pas essentiellement de la matière, et qu'il y a même un abîme infini entre la matière et la vie, surtout la vie intellectuelle. Or, qui nous dira précisément si Dieu veut qu'il y ait des corps vivants spirituels ailleurs que sur la Terre ? Comment pourrons-nous connaître les desseins intimes de Dieu là où il ne nous révèle rien ?

Il y a de plus à considérer que, si l'on suppose des habitants dans les astres, cette supposition, au premier aspect, offre un caractère de nouveauté romanesque et bizarre qui repousse plutôt qu'il n'attire l'assentiment de l'esprit. On voit tout de suite qu'elle est contraire à toutes les traditions de l'Eglise, à toutes les traditions du monde entier, et qu'elle donne lieu à des problèmes d'une effrayante profondeur, savoir : comment concilier l'existence et la destinée de ces peuples avec la nôtre ? —comment les faire rentrer dans l'économie surnaturelle des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ?

Ainsi, pendant que les matérialistes sont poussés en avant par leurs doctrines, les philosophes chrétiens sont poussés en arrière par leur science et leur foi. Et si l'on fait cette réflexion, que les hommes de la matière, partant de principes faux, s'appuyant sur des prémisses mensongères, ne peuvent qu'aboutir à l'erreur, il en résulte, sans plus d'examen, que l'hypothèse de la Pluralité des mondes est une opinion des plus suspectes.

Nous partirons de là, pour aller beaucoup plus loin. Car nous voulons démontrer que cette hypothèse est absolument dénuée de fondation, qu'elle repose littéralement sur le vide, et même que toutes les raisons d'induction et de probabilité militent contre elle.

Il faudrait des volumes pour faire cette démonstration dans toute son ampleur. Nous ne pourrons guère qu'effleurer le sujet, indiquer sommairement les principales preuves, dans une étude aussi courte que celle-ci. Nous y mettrons, toutefois, assez d'étendue, assez de clarté, assez de force pour justifier sûrement notre position, et même, croyons-nous, pour gagner à notre cause une foule d'esprits justes et droits, pour qui la vérité seule a des charmes, et qui ne se laissent pas égarer par des apparences trompeuses, par des chimères, quelque séduisantes qu'elles soient.

Dans la première partie de notre travail, nous établirons l'inhabilité des sciences physiques ; dans la seconde partie, l'inhabilité de la Philosophie chrétienne à démontrer la réalité de la Pluralité des mondes.

Par abréviation, nous dirons indifféremment, dans cette étude, Pluralité des mondes habités, ou Pluralité des mondes. Il faudra toujours entendre ce dernier terme au point de vue de l'habitation.

PREMIÈRE PARTIE

INHABILITÉ DES SCIENCES PHYSIQUES A DÉMONTRER LA RÉALITÉ DE LA PLURALITÉ DES MONDES.

CHAPITRE I

RAISONNEMENT COMMUN DE TOUS LES INCROYANTS ET DE TOUS LES CROYANTS QUI S'APPUIENT SUR LES SCIENCES PHYSIQUES POUR SOUTENIR LE SYSTÈME DE LA PLURALITÉ DES MONDES.

Le grand cheval de bataille ou d'exploration qu'enfourchent avec tant d'amour nos adversaires de tous les camps, matérialistes et philosophes chrétiens, et sur lequel ils croient se tenir avec tant d'aplomb, lorsqu'ils s'élancent dans l'air, dans l'espace, à la recherche des mondes habités, c'est la prétendue exubérance de la vie à la surface de notre Terre ; c'est le raisonnement suivant : est-il croyable qu'il y ait tant de vie sur ce globe, et qu'il n'y en ait pas, dans les mêmes proportions, sur les autres globes constitués comme le nôtre ?—non, cela n'est pas croyable ; car le nôtre est un des plus petits, des plus insignifiants ; donc la vie partout, la vie avec abondance, avec surabondance, la vie sous des myriades de manifestations diverses, voilà la grande loi de l'Univers ; donc les vivants-plantes, les vivants-animaux, les vivants-hommes, se trouvent, comme ici, à la surface de tous les globes célestes capables de les porter et de les nourrir ; donc il y a dans l'Univers une foule de mondes habités !

Si nos lecteurs désirent des citations, nous allons immédiatement les servir à souhait.

Nous leur présenterons d'abord le grand chef actuel des matérialistes, Mr Camille Flammarion, qui, sous prétexte de vulgariser la science, a rempli la terre du bruit de ses pérégrinations fantastiques à travers les espaces, de ses découvertes fabuleuses et de ses conclusions ineffables. Voici comment il s'exprime :

"La Nature, dit-il, nous apprend bien à ne pas condamner un

monde, parce qu'il ne possède pas identiquement les conditions d'habitabilité qui caractérisent le nôtre. La vie paraît être le but inéluctable, la loi absolue, la raison d'être de l'existence des choses. Que ceux qui doutent de l'universalité de la vie et qui craignent une abstention quelconque des forces vitales, prennent un microscope et regardent une poussière fossile de diatomées, une aile de papillon, une rondelle de plante, un fragment de langue de limaçon, une goutte d'eau, un rien perdu dans les solitudes oubliées ; et devant le spectacle merveilleux, éblouissant, fantastique, de l'infiniment petit, ils sentiront que, partout, l'atome se marie à l'atome, que partout le travail moléculaire unit et féconde, que l'inorganique et l'organique ne sont pas séparés, et que la vie se multiplie sous mille formes, dans une énergie sans fin... La population d'une goutte d'eau représente tout un monde." *Les Terres du Ciel.* Livre II, chapitre IV.

Voilà pour les matérialistes.

Le même raisonnement est dans la bouche d'un philosophe chrétien, J. C. Pascal, auteur d'un Traité de Cosmographie élémentaire à l'usage des maisons d'éducation. Ce philosophe pense que le système est parfait, du moment qu'il le christianise, en remplaçant la Nature par le Créateur, la force inconsciente de la matière par la consciente volonté de Dieu.

Il dit : "La loi divine est nécessairement une et universelle. Le monde entier, pétri de la même matière, n'a pu être créé que dans un même but. Ce que le Créateur fit et trouva bon ici, il dut le faire partout, afin que, glorifié sur la Terre, il pût être glorifié au plus haut des cieux. Quelque impénétrables que soient les décrets éternels, n'est-il pas évident que la vie, sous toutes les formes et dans toutes les sphères, est une loi générale de la création ? Comment ! quand tout s'anime, tout pullule autour de nous, quand les espèces végétales et animales envahissent fatalement tous les recoins du globe, depuis les glaciers polaires jusqu'aux mers zodiacales ; quand chaque plante, chaque animal nourrit des parasites ; quand il ne se produit pas un monticule nouveau, un cadavre accidentel, une flaque d'eau temporaire, sans qu'il s'y implante aussitôt une population étrangère, auparavant, à la localité ; enfin, quand on ne peut remuer le sol, soulever une pierre, heurter un tas de boue, faire un geste, sans troubler mille existences, oserait-on penser que tant de milliards d'autres globes, jetés comme le nôtre dans l'espace, errent sté-

riles et bruts, dans une mort éternelle ? Quand nous voyons les diverses planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, etc., offrir la même structure physique, les mêmes circonstances de climatologie que notre globe, ne sommes-nous pas forcés d'admettre que ces terres sont également destinées à nourrir une collection de plantes plus ou moins luxuriantes, d'animaux plus ou moins intelligents? Nous n'avons aucune raison plausible de restreindre la vie à ce coin imperceptible de l'Univers,—notre globe ; d'exclure les planètes, nos voisines, de la munificence divine dont nous jouissons; de refuser à ces innombrables soleils qui peuplent l'espace, la tâche providentielle d'éclairer, de réchauffer des cohortes de sphères habitées comme la nôtre. Car l'identité de nature entre la matière terrestre et la matière solaire et stellaire est aujourd'hui parfaitement démontrée par l'analyse spectrale, cette précieuse découverte de Mr Kirschoff."

Voilà pour les philosophes chrétiens.

On voit que le raisonnement est le même de part et d'autre. Les deux écoles proclament l'identité absolue de la matière cosmique, exaltent l'abondance de la vie sur la Terre, se récrient à la vue de la petitesse relative de celle-ci, trouvent de l'analogie entre elle et les autres planètes, entre le Soleil et toutes les étoiles, et concluent, par un argument *à pari*, même *à fortiori*, à l'universalité des êtres vivants ; une de ces deux écoles concluant par la force intrinsèque des éléments primitifs, l'autre en vertu de la création et de l'ordonnance de Dieu, avec cette légère différence près, que Mr Pascal n'émet aucun doute à l'égard de l'analogie entre la Terre et toutes les planètes connues, tandis que Mr Flammarion n'est pas aussi sûr de son fait et met une sourdine à son argument, en ayant l'air de dire: Ah! ça, par exemple, vous savez, si les conditions d'habitabilité ne sont pas tout à fait identiques, il ne faudra pas que ça vous arrête ; car "la Nature nous apprend à ne pas condamner un monde" où cette identité fait défaut.

On ne tardera pas à voir combien Mr Pascal a tort de ne pas douter, combien, au contraire, Mr Flammarion a raison d'être troublé au sujet du manque d'analogie. Car c'est précisément le manque d'analogie ou d'identité qui tue tout le système ; aucun des mondes connus de l'Univers n'étant trouvé identique à la Terre, et la Philosophie,—en cela moins complaisante que la Nature de Mr Flammarion,—nous obligeant à condamner sans

pitié tous les mondes où les conditions nécessaires à la vie n'existent point. Nous serions, d'ailleurs, très curieux de savoir où Mr Flammarion a pris cette bourde que la Nature nous enseigne, sur ce point, le contraire de ce qu'enseigne la Philosophie.

L'auteur des *Soirées de Montlhéry* a parfaitement compris que la question de la Pluralité des mondes est avant tout une question pure et simple d'analogie. "L'analogie seule, fait-il dire aux adversaires, doit nous porter à croire que des corps en tout semblables à la Terre, placés comme elle dans un système où le Soleil est centre commun, sans que rien la distingue du reste, ni la place qu'elle occupe, ni sa grandeur, ni ses divers mouvements ; des corps qui ont comme elle les deux sortes de révolutions déterminant des jours et des nuits, des saisons et des années ; mouvements et phénomènes qui seraient tout à fait sans but, si ces immenses surfaces n'étaient que des déserts ; il me semble, dis-je, que ces corps ont autant de titres à nos yeux pour que nous les croyions habités, que la Terre pourrait en offrir à leurs philosophes, si par hasard il y en avait."

Eh ! bien, cette prétendue analogie n'existe pas en réalité ; elle n'est qu'apparente et superficielle.C'est pourquoi le raisonnement de nos adversaires est entièrement faux. C'est un piètre sophisme d'un bout à l'autre. Il fourmille d'erreurs. Voyons-en les vices principaux et le vice capital dans les deux chapitres suivants.

CHAPITRE II

VICES PRINCIPAUX DU RAISONNEMENT COMMUN, FONDÉ SUR LES SCIENCES PHYSIQUES.

EN PREMIER LIEU, il est faux de dire que notre globe, étant petit, est un des plus insignifiants. Car si l'on considère la perfection de ses parties constituantes, surtout la perfection de ses relations avec le Soleil, la Lune et tous les astres de l'Univers, il acquiert une importance, une grandeur, une beauté telle que vous ne savez plus où trouver un globe qui lui soit comparable en richesses et en attraits, et qui puisse, aussi bien que lui, porter, à sa surface, des êtres vivants.

Notre globe pourrait donc être habité sans que les autres le fûssent. Il pourrait avoir été créé et coordonné tout exprès pour le genre humain ; tandis que le reste de l'Univers aurait été créé et coordonné pour lui. Cela étant, il n'y aurait pas dans l'Univers d'autres hommes que ceux d'ici-bas.

EN SECOND LIEU, quand même on aurait droit de conclure à la vie sur les autres globes d'après la vie sur celui-ci, on aurait encore tort de conclure à l'existence d'êtres pensants. Car entre la vie purement organique et la vie de l'intelligence, il y a un abîme incomparablement plus profond qu'entre la matière brute et la matière organisée. La vie dans les astres pourrait fort bien n'être qu'une vie inintelligente, une vie végétale et animale, rien de plus ; comme c'était le cas sur la Terre, avant l'apparition de l'homme ; et cela a duré pendant de longs siècles. Etant donnés des végétaux et des animaux sur un globe céleste, il ne s'ensuit donc pas de toute nécessité qu'il y a aussi des hommes. A défaut d'hommes pour user de ces merveilles, il y aurait toujours les Elus de Dieu, dans le Ciel proprement dit, qui pourraient jouir de la contemplation de ce spectacle dont l'existence, par là même, se trouverait suffisamment expliquée et justifiée.

EN TROISIEME LIEU, la prétendue exubérance de la vie sur la Terre est plus apparente que réelle. C'est une grande illusion de la part de l'observateur inattentif, ou une grande exagération de la part de celui qui connaît le véritable état des choses. Regardez attentivement, et vous verrez que la vie se meut et se développe ici-bas, dans des limites de température et d'espace, relativement très restreintes.

Qu'arrive-t-il partout où la température s'élève un peu au-dessus de + 133 degrés, ou s'abaisse un peu au-dessous de —72 degrés Fahrenheit ? Les vivants se désorganisent, les germes sont détruits ; animaux et plantes finissent par disparaître entièrement.

Burmeister dit, au sujet du froid : "La vie organique cesse entièrement dans les régions où le sol est recouvert par des neiges et des glaces éternelles."

Louis Figuier dit, au sujet de la chaleur dans le désert de Sahara : "On marche quelquefois des journées entières sans apercevoir un seul être vivant, sans pouvoir saluer la moindre trace de vie organique."

Et certes, ce n'est pas la race humaine qui est la plus résistante. Voyez d'un côté les 400 mille soldats de Napoléon qui tombent gelés et gangrenés dans les steppes de la Russie ; et, de l'autre, ces interminables lignes d'ossements blanchis, le long des routes que suivent les caravanes dans les déserts de l'Afrique. Voyez, d'un côté, le sort misérable de tant d'explorateurs qui sont allés périr de froid dans les neiges et les glaces, à la recherche du pôle Nord ; et, de l'autre, les ravages terribles opérés souvent par le Soleil, parmi les bêtes et parmi les hommes, dans certains pays, comme l'Australie, où la chaleur s'élève quelquefois jusqu'à 120 degrés à l'ombre et 172 degrés à découvert.

Les infusoires eux-mêmes, ces êtres infiniment petits, à la vie si tenace, qu'ils paraissent quelquefois indestructibles, trouvent pourtant des limites à leur existence, par excès de froid du côté des pôles, ou par excès de calorique du côté de l'équateur ; la basse température et la chaleur brûlante ayant au moins pour effet de les rendre inertes et stériles. Il en est de même des derniers représentants de la vie dans l'ordre végétal,—des mousses, des champignons et des lichens microscopiques.

Ne cherchez pas la vie dans les sables des zônes torrides, ni dans les neiges des zônes glaciales. Dans ces extrêmes de chaleur

et de froid, c'est la nudité, c'est la stérilité, c'est la mort. Les plus hautes montagnes de nos climats tempérés perdent elles-mêmes la vie peu à peu ; les plantes et les animaux y deviennent de plus en plus rares, de plus en plus rabougris, de plus en plus insignifiants, au fur et à mesure qu'on se rapproche des sommets. Il arrive toujours un point, entre quatre à cinq mille mètres d'élévation, où le froid a tout exterminé, où toute vie a disparu : le spore colorant sur la neige, comme le microbe dans l'air. Un savant suisse nous assure même qu'il n'y a plus de microbes à 2,000 pieds seulement d'altitude.

Que vous gravissiez les hautes montagnes, que vous alliez vers les blanches régions des pôles, ou que vous avanciez vers les brûlants déserts de l'équateur, vous rencontrez toujours le même spectacle, morne et attristant, de la diminution graduelle de toutes les espèces animales et végétales, jusqu'à extinction complète ; quoique, naturellement, les formes d'organisation soient de beaucoup plus belles et plus nombreuses dans le voisinage de l'équateur que dans le voisinage des pôles, ou sur les hautes montagnes, à cause de la chaleur qui, si elle n'est pas meurtrière dans son intensité, est une condition essentielle au développement des êtres organiques.

Il y a donc sur la Terre une foule d'endroits et de circonstances où l'organisation est impossible, où la vie est absente. D'ailleurs, l'eau recouvre les trois-cinquièmes du globe. Toutes les terres émergées, mises ensemble, rempliraient à peine le tiers de l'Océan Atlantique. Il en résulte que l'espace terrestre est petit, très petit en réalité, pour tous les vivants autres que les poissons, et surtout pour cette pauvre Humanité qui se trouve énormément circonscrite. En présence d'un tel fait, il est difficile de dire que la vie pullule sur la Terre, plus difficile de prétendre que la vie universelle paraît être la grande loi de la Nature, le terme final et le complément de toutes les sphères.

EN QUATRIEME LIEU, Mr Flammarion parle aussi gratuitement que pompeusement, quand il dit : " la vie paraît être le but inéluctable, la loi absolue, la raison d'être de l'existence des choses ; " en d'autres termes : la matière a une tendance intrinsèque, irrésistible, universelle, à s'organiser et à produire des formes vivantes. Il aurait fallu, d'abord, démontrer la vérité de ce principe. Or nenni, il ne l'a jamais fait. Et comment l'aurait-il pu lorsque la question, nettement posée, est une absurdité méta-

physique ? *Nemo dat quod non habet.* Une cause ne peut produire des effets d'une nature supérieure à elle-même. C'est pourtant ce que ferait la matière, si elle pouvait produire la vie.

En supposant, toutefois, que la démonstration en fût faite pour notre globe, où il y a certainement beaucoup de vie, sinon exubérance de vie, c'est une mince preuve, on en conviendra, par rapport à l'Univers entier, au milieu duquel ce globe n'est qu'un grain de sable. L'unique semblant de preuve serait du côté de la science, la constatation formelle de la vie dans une foule d'astres. Ceci n'est point fait, et ne sera point fait de sitôt, selon toutes les apparences.

En attendant, voici l'alternative peu philosophique dans laquelle nous sommes placés par le bon plaisir de ces Messieurs : ou d'admettre le principe de l'universalité de la vie comme un axiome évident, sur leur parole de matérialistes, et d'en inférer l'habitation actuelle des astres ; ou de croire, sans aucune preuve, que les astres sont habités, et d'en inférer le principe de l'universalité de la vie !

Voilà le salmigondis que l'on nous sert. Ce n'est pas même un cercle vicieux ; à peine si c'en est l'ombre ; car on n'a pas un seul point solide où poser le pied : d'un côté, c'est l'abîme : de l'autre côté, c'est l'abîme encore !

Eût-on même constaté la présence de la vie dans une foule d'astres, remarquons bien que ce serait tout au plus un semblant de preuve, non une preuve réelle, du principe de l'aboutissement inéluctable de la matière à la vie ; car la question resterait toujours ouverte, de savoir si c'est la matière qui s'est spontanément organisée et développée en formes vivantes, ou si plutôt les formes vivantes n'ont pas été introduites par l'acte créateur d'un agent tout-puissant, extérieur à la matière et arbitre absolu de l'Univers.

EN CINQUIEME LIEU, Mr Pascal, comme les matérialistes, pèche par une flagrante pétition de principe. "La loi divine," sans doute, " doit être nécessairement une et universelle ; " mais il s'agit de connaître cette loi. L'Univers n'a pu être créé " que dans un seul but ; " mais il s'agit de connaître ce but.

Connaissez-vous la loi de Dieu ? Connaissez-vous le but de l'Univers ? Non, vous ne les connaissez pas d'une manière certaine et complète. Et cependant vous affirmez que l'épanouissement de la Terre, c'est la vie, et que tous les globes du ciel étant

de même nature que la Terre, dans un état plus ou moins avancé, doivent, comme elle, trouver dans la vie leur épanouissement indispensable.

Pour affirmer cela, il faudrait savoir positivement que Dieu s'est proposé, en créant l'Univers, de former des globes habitables par millions, et d'y mettre des habitants par milliards. Voilà ce que vous ne savez point. Voilà ce qui vous empêche de conclure. Vous conjecturez, tout simplement.

Eh bien ! nous qui reconnaissons avec vous l'impénétrabilité des décrets éternels, nous n'avons pas moins que vous le droit de faire des conjectures. Or nous concevons la loi de Dieu, le but de l'Univers, tout autrement que vous ne les concevez. Nous conjecturons que Dieu a créé le Soleil, la Lune, les planètes, les étoiles, à l'état plus ou moins brillant, pour servir la Terre ; la Terre avec tout ce qu'elle renferme, pour porter le genre humain ; et le genre humain pour produire le Dieu-Homme, le Verbe Incarné, le Christ Sauveur !

Tout aboutirait à la gloire de Dieu par le Christ. Telle serait la loi divine. Tel serait le but de l'Univers.

Cette conjecture a l'avantage d'être en accord parfait avec les traditions du monde entier, avec les enseignements de l'Ecriture Sainte et de l'Eglise.

Loin d'exiger la vie, comme un corollaire nécessaire, sur les astres du ciel, on en infère plutôt que ceux-ci accomplissent leur destinée à l'état brut. Ils peuvent être de même nature que la Terre, matériellement, mais dans des conditions absolument impropres à la vie.

Nul besoin, non plus, d'habitants sur ces astres, pour glorifier le Créateur "au plus haut des cieux." Nous voyons les anges, purs esprits, qui s'acquittent à merveille de cette fonction, dans l'Univers et dans le vrai Ciel, beaucoup mieux que ne pourraient le faire vos êtres hypothétiques sur les globes roulant dans l'espace.

Il est donc faux de dire : "ce que Dieu fit et trouva bon ici, il dut le faire partout." On conçoit en effet, que Dieu ait trouvé bon de créer le genre humain sur le globe terrestre, à cause de Jésus-Christ qui en est le divin complément, et qu'il n'ait pas trouvé bon de créer des êtres semblables sur les autres globes de l'Univers où Jésus-Christ n'est pas.

EN SIXIEME LIEU, c'est une erreur non moins grave de dire que " nous n'avons pas de raisons plausibles pour restreindre la vie

à ce coin imperceptible de l'Univers, pour refuser la munificence divine aux autres globes célestes."

Des raisons plausibles pour restreindre la vie au globe terrestre, il y en a une foule, comme on le verra.

La première, nous venons de l'indiquer, c'est Jésus-Christ,— Jésus-Christ qui s'incarne sur ce globe et ne s'incarne pas sur les autres globes de l'Univers. Vous ne prétendez pas, absolument, que Jésus-Christ devra s'incarner dans tous les mondes pour les compléter et les ennoblir tour à tour. Un seul Christ Incarné : donc un seul monde habité. Les autres globes privés de la gloire du Christ n'ont aucun droit à l'honneur de porter des êtres vivants, surtout des hommes comme nous.

La deuxième raison plausible pour restreindre la vie au globe terrestre, c'est l'extrême rareté des mondes habitables dans toute l'étendue de l'Univers. On ne connaît positivement qu'un seul globe habitable : le nôtre ; et quoiqu'il ne soit pas, en toute rigueur, impossible qu'il y en ait d'autres physiquement, néanmoins, rien n'est plus probable, d'après les données les plus certaines et les conclusions les plus légitimes de la science, que, s'il y a d'autres sphères célestes où se trouvent concentrées toutes les conditions nécessaires à la vie, le nombre de ces sphères est excessivement limité. Il est évident que cette circonstance malheureuse est en opposition directe, formelle, irréconciliable avec le principe, tant préconisé, de la diffusion sans limites des être vivants.

La troisième raison plausible pour refuser des peuples, comme habitants, aux autres sphères célestes, c'est la difficulté extrême de concevoir la raison d'existence, la destinée naturelle ou surnaturelle de ces mêmes peuples. Il n'est pas rigoureusement impossible à Dieu de les rattacher à nous de quelque manière, de les unir au Christ et de les faire servir à sa gloire. Mais si l'on s'en tient aux modes strictement connus des opérations divines, l'hypothèse de l'habitation des astres devient une énigme tellement grosse d'embarras, qu'il vaut cent fois mieux la rejeter que l'adopter ; d'autant plus qu'elle ne s'impose à nous d'aucune façon, ni par la tradition du monde, ni par l'enseignement de l'Eglise, ni par la révélation de Dieu. Ne sont-ce pas, en effet, nos ennemis, les ennemis de l'Eglise et du Christ, qui ont le plus agité ce problème, dans les temps modernes, et qui travaillent le plus, de nos jours, à le vulgariser ?

On trouvera les autres raisons dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Voilà, certes, bien des vices dans le raisonnement de nos adversaires ; mais toutes ces considérations ne sont encore que des escarmouches. Il faut en venir aux prises avec eux, sur le terrain de l'analogie et de l'induction. C'est là que doit se livrer la bataille décisive ; car c'est là que se trouve le vice capital de leur fallacieuse argumentation.

CHAPITRE III.

VICE CAPITAL DU RAISONNEMENT COMMUN, FONDÉ SUR LES SCIENCES PHYSIQUES.

Ce vice capital, c'est le défaut d'identité suffisante entre la Terre et les astres du ciel, relativement aux conditions d'existence nécessaires à la vie.

Tous les partisans de la Pluralité des mondes nous ahurissent de leurs exclamations au sujet des découvertes astronomiques de Galilée, de Kepler, de Newton, de Laplace, qui ont révélé la gravitation universelle des satellites autour des planètes,des planètes autour des soleils, et des soleils autour de leurs centres propres de révolution ; comme au sujet des découvertes physiques de Kirschoff et de Bunsen qui ont démontré, par l'analyse spectrale, que la plupart des éléments connus sur la Terre se trouvent pareillement dans le Soleil, dans les étoiles, dans la Lune et dans les planètes.

Ils croient que ces découvertes suffisent pour crier à l'identité parfaite entre la Terre et tous les astres du ciel,—identité de matière constituante, identité de mouvement, identité de ressources, identité de fonctions. Et voyant la vie qui anime de ses millions de formes différentes la surface de notre globe, ils ne font qu'un bond de cette pensée à la conclusion que la vie sous les mêmes formes, ou à peu près, est le terme final de tous les astres.

Halte-là ! Messieurs, votre conclusion n'est point justifiée par vos prémisses. Il y a une autre identité que toutes ces découvertes, pourtant si magnifiques, n'établissent point ; une autre identité sur laquelle vous glissez trop légèrement ; une autre identité qui est la seule à considérer dans le problème de la Pluralité des mondes : et cette identité primordiale, c'est l'identité dans les conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie.

Si les conditions essentiellement nécessaires à la vie étaient les mêmes dans les astres que sur la Terre, l'identité serait parfaite, et il en résulterait une grande probabilité, sinon une preuve catégorique, en faveur de votre système. Tout votre système est là incontestablement. Avec l'identité, il se maintient comme chose possible. A défaut d'identité, il s'écroule comme chose impossible.

Admettons que tous les astres de l'Univers sont composés de matière identique, et soumis aux mêmes lois astronomiques, physiques et chimiques. Admettons sur la Terre une abondance, une exubérance même de vie, aussi grande qu'il vous plaira de la supposer. Qu'en résultera-t-il ? Il en résultera évidemment cette vérité, aussi éclatante que le Soleil : que si la Terre est animée partout d'êtres vivants, c'est parce qu'elle jouit de toutes les conditions nécessaires à leur existence. La question essentielle à vous poser sera donc celle-ci : trouverez-vous les mêmes conditions dans les autres globes du ciel où vous prétendez que la vie existe ?

Vous regardez la Terre ; puis vous regardez les astres ; et vous dites : la Terre fourmille d'êtres vivants ; donc *à pari*, même *à fortiori*, les astres fourmillent aussi d'êtres vivants.

Prouvez donc la parité, Messieurs, dans les conditions d'existence, dans les conditions absolument nécessaires à la vie ;—ce sont les seules dont il puisse être question ;—et alors, si vous n'avez pas démontré que les astres sont actuellement habités, vous aurez établi, au moins, et on vous accordera, qu'ils peuvent l'être ; ce sera un grand pas de fait.

Eh bien ! cette parité, cette identité, cette analogie essentielle, nul n'en a jamais donné la preuve. Nous la nions formellement. Elle n'existe pas ; ou elle n'existe que dans l'imagination de nos adversaires devenus astrologues ou conteurs de contes des *Mille et une nuits*. La parité fait tellement défaut que, loin de prouver l'habitation actuelle des astres, elle est même insuffisante à créer le moindre doute raisonnable en faveur de leur simple habitabilité.

Voici une comparaison propre à jeter beaucoup de lumière sur le sujet.

Vous défrichez une terre qui n'a jamais produit de blé. Vous semez néanmoins du blé, et vous êtes sûr de la moisson ordinaire. Votre conduite est excellente. Pourquoi ? Parce qu'il y a

analogie parfaite entre ce terrain et d'autres terrains dont vous connaissez déjà la nature fertile. Dans un autre cas, un imbécile sème du blé dans un champ de roc vif, après en avoir déjà récolté sur de la bonne terre arable, se disant à lui-même : le blé pousse ici, il poussera bien là ! Un tel raisonnement est absurde, et le malheureux ne récolte rien. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus d'analogie entre la terre franche et le roc vif.

Voilà le coup de mort de nos adversaires. L'analogie manque entièrement entre le globe terrestre et les autres globes du ciel, quant aux conditions multiples et délicates qui rendent la vie organique possible. Notre globe terrestre est la terre franche ; les autres globes du ciel sont le roc vif. Nous avons, ici, une superbe moisson de vivants, parce que le terrain est propice ; mais que pouvons-nous espérer là-bas, sur des roches stériles ?

Encore une fois, l'analogie fait défaut, non seulement l'analogie parfaite, mais la simple analogie suffisante, entre la Terre et les astres du ciel.

Et nous allons le prouver :

1o En exposant quelles sont les principales conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie,—chapitre IV ;

2o En faisant voir que la Terre jouit au suprême degré de toutes ces précieuses conditions, indispensables à la vie,—chapitre V ;

3o En établissant que pas un autre globe connu, dans toute l'immensité du ciel, ne jouit des mêmes avantages que la Terre sous ce rapport,—chapitre VI à chapitre XVI.

Nous corroborerons ensuite notre thèse en démontrant que lors même qu'il y aurait analogie entre la Terre et les autres corps célestes, cette analogie seule ne serait nullement une preuve de vie et d'habitation actuelle chez ces derniers,—chapitre XVI.

Nous y mettrons le comble, en prouvant l'absurdité de la génération spontanée, — cet unique et fameux expédient par lequel les matérialistes ont toujours espéré pouvoir passer de la matière brute à la vie, sans nulle intervention d'une cause créatrice,—chapitre XVII.

Après quoi, nous pourrons librement juger et apprécier les matérialistes à leur juste valeur,—chapitre XVIII.

CHAPITRE IV

PRINCIPALES CONDITIONS PHYSIQUES ESSENTIELLEMENT NÉCESSAIRES A LA VIE.

Les principales conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie, sont au nombre de sept.

Première Condition.—Il faut de l'Air.

C'est l'air qui, par la respiration, fournit au sang, dans les poumons, l'oxigène vivificateur. Dans les plantes, le carbone remplace l'oxigène ; et c'est l'air qui le leur fournit ; car les plantes respirent à leur manière.

C'est l'air, dans lequel nous sommes plongés, qui rend possible le phénomène de la transpiration, par les pores de la peau des animaux, ou par les interstices de l'écorce des arbres.

C'est l'air qui rend possible le son, sans lequel il n'y aurait nulle conversation vocale avec nos semblables, nul bruit dans la nature, nul chant dans la gorge des oiseaux, nulle musique dans aucun instrument.

C'est l'air qui produit le rayonnement de la chaleur et la diffusion de la lumière, sans quoi les transitions seraient subites et plus ou moins mortelles, entre la chaleur et le froid, entre la lumière et les ténèbres.

C'est l'air, enfin, qui fait évaporer l'eau, qui forme les nuages dans les hauteurs, et qui distribue à toute la terre, par la rosée, par la pluie, par la neige, l'onde fertilisatrice.

Et quelle pureté ne faut-il pas dans cet air, pour être partout un principe de vie, au lieu d'un principe de mort ! Un seul gaz délétère demeurant en lui aurait toujours empêché l'introduction des animaux et des hommes ; de même qu'un seul gaz délétère s'y mêlant aujourd'hui, transformerait le monde en un vaste tombeau.

Il y faut aussi une parfaite limpidité, pour laisser passer libre-

ment et arriver jusqu'à la surface opaque la lumière et la chaleur du Soleil.

Il faut, de plus, que sa pression ne soit ni trop forte, ni trop faible. Car trop forte, elle ferait éclater l'organisme ; et trop faible, elle produirait l'anémie et l'instabilité.

Deuxième Condition.—Il faut de l'eau.

Comment l'alimentation serait-elle possible, si les vivants n'étaient en contact qu'avec des matières solides ? Les végétaux pourraient-ils absorber le roc, le sable, l'argile, dans leur état sec et dur ? Non, évidemment. Mais le sol étant tout imbibé de l'élément liquide, les racines pompent les sucs de la terre qui constituent la sève, et qui nourrissent toutes les parties des plantes.

A leur tour, comment les animaux, comment les hommes qui se nourrissent de végétal et de chair, pourraient-ils avaler et digérer leurs aliments, si ceux-ci n'étaient imprégnés des sucs salivaires de la bouche, des sucs gastriques de l'estomac et des liquides absorbés en même temps ?

Les aliments solides forment la plus faible partie des substances assimilées par le corps. La preuve en est que ce dernier, desséché, perd de huit à neuf dixièmes de son poids. C'est ce qui fait dire aux chimistes que le corps des hommes, des animaux et des plantes n'est guère que de l'eau et de l'air condensés.

Il faut donc une immense quantité d'eau pour abreuver l'atmosphère, pour abreuver le sol, pour abreuver toute végétation, pour abreuver toutes les bêtes, pour abreuver la race humaine, sur tout globe où la vie se trouvera. (*)

Et cependant, il ne faudrait pas que l'eau couvrît entièrement la surface. Les poissons seraient alors les seuls êtres possibles. La terre ferme est nécessaire à tous les autres vivants.

(*) Qu'on en juge par les chiffres suivants, extraits d'un Rapport de la ferme expérimentale de l'Etat du Wisconsin : " La quantité d'eau qui se trouve dans les plantes varie de 60 à 98 pour cent de leur poids total. Durant leur croissance, les plantes absorbent d'énormes quantités d'eau qui s'évapore dans l'atmosphère. Il est prouvé que pour produire une tonne de matières sèches, solides, dans une récolte d'avoine, il a fallu 522 tonnes d'eau ; dans une récolte de blé-d'Inde, 234 tonnes ; dans une récolte de 450 minots de patates à l'arpent, 1310 tonnes ! "

Troisième Condition.—Il faut un sol propice.

Un globe céleste ne peut prétendre à porter des végétaux et des animaux que s'il devient solide et résistant, soit dans sa masse entière, soit seulement dans ses couches superficielles.

Or, cette surface résistante, si elle était trop dure, ne pourrait se laisser pénétrer, ni par la pluie du ciel, ni par les racines des plantes ; ce qui rendrait impossible toute végétation spontanée et toute culture industrielle.

Et d'un autre côté, si elle était trop molle, aucun corps pesant ne pourrait y trouver son appui. Les arbres, à peine formés, se renverseraient d'eux-mêmes. Les bêtes s'enfonceraient dans une vase engloutissante. Les hommes ne pourraient ni affermir des routes, ni élever aucune construction. Ils ne pourraient faire un pas sans d'immenses raquettes. Et encore, c'est à savoir s'ils auraient assez de force, pour soulever celles-ci, lorsqu'elles colleraient, à tout instant, dans cette pâte gluante.

La surface du globe, pour être de consistance propice, devra donc être ni trop molle, ni trop dure.

Quatrième Condition.—Il faut une chaleur tempérée.

La sève, pour circuler dans les vaisseaux des plantes, et le sang, pour circuler dans les artères et les veines des animaux, doivent avoir une consistance ni trop épaisse, ni trop claire. Or, les plantes et les animaux, par la force de l'air ambiant, se mettent, plus ou moins, en uniformité de température avec les milieux où ils se trouvent. L'air est-il trop chaud ? Est-il trop froid ? C'est leur coup de mort. Dans le premier cas, le sang trop liquide s'extravase. Dans le deuxième cas, le sang trop épais ne circule plus.

On voit des organismes résister davantage, d'autres résister moins, aux variations de la température. Il arrive toujours un point, de part et d'autre, où la vie abdique et meurt. Il fut un temps sur la Terre, où il n'y avait aucune vie, à cause de l'excessive chaleur. Un jour viendra où toute vie y sera éteinte, à cause d'un froid excessif ;—hormis qu'elle le soit auparavant, par un autre moyen.

La chaleur tempérée est donc absolument nécessaire.

Mais la chaleur ne peut être tempérée et sensiblement uniforme, sur toutes les parties de la surface, qu'en autant que le

globe est à une distance convenable de son foyer réchauffant, qu'il garde constamment à peu près cette même distance, et qu'il oscille, en même temps, de côté et d'autre, de manière à présenter plus ou moins obliquement sa face exposée, empêchant ainsi l'accumulation du calorique, et se procurant la rafraîchissante variété des saisons ; pendant que la rotation quotidienne sur son axe lui assure l'autre variété, non moins rafraîchissante, du jour et de la nuit.

En d'autres termes, le globe étant à une distance convenable de son foyer de chaleur et de gravitation, devra, tout en tournant rapidement sur lui-même, opérer sa révolution sidérale dans une orbite à peu près circulaire ; et l'écartement de cette orbite sur l'équateur,—c'est-à-dire l'obliquité de l'écliptique,—devra être très faible, justement suffisante ; puisque les excès de chaleur et de froid dans les deux hémisphères, seront d'autant plus à craindre que l'obliquité de l'écliptique sera plus prononcée.

Cinquième Condition.—Il faut une lumière modérée.

Peut-on concevoir un monde actif, plongé dans les ténèbres ? Que deviendraient tous les vivants de la Terre, plantes, animaux et hommes, s'ils ne recevaient la salutaire clarté en même temps que la vivifiante chaleur du Soleil ? Ne serait-ce pas la mort, au moins l'inertie complète, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît ? N'est-il pas reconnu par la science, que la lumière est un agent purificateur de l'atmosphère, un principe essentiel de végétation pour les plantes, d'activité pour les animaux, de santé et de joie pour les hommes ?

Cet enfant qui pleurait de joie, au dire d'Arago, et qui s'écriait : "*O biou soliou* !"—ô beau Soleil !—en revoyant la lumière, après une éclipse totale de cet astre, exprime à ravir le sentiment de l'Humanité et de toute la Nature vivante.

A tous les vivants la lumière est nécessaire pour se mettre en relation les uns avec les autres, et avec tous les êtres environnants, pour fuir ce qui leur serait funeste, pour chercher et trouver ce qui leur est avantageux, et pour accomplir leur destinée providentielle.

Trop éblouissante, la lumière aveuglerait les yeux. Trop faible, elle ne répondrait pas à ses fins. Elle doit donc être modérée.

Et tout en assainissant l'atmosphère, tout en nous communiquant l'activité, tout en nous révélant les êtres de la Nature, avec quelle richesse de couleurs charmantes et variées, la lumière ne mettra-t-elle pas en relief toutes les merveilles de la création ?

Sixième Condition.—Il faut une juste pesanteur.

La pesanteur est la résultante de l'action combinée de la gravité qui attire les corps vers le centre du globe, et de la rotation du globe qui tend à les projeter loin du centre, suivant une ligne tangente à sa surface.

La force centrifuge restant la même, telle que développée par une vélocité uniforme de rotation, on conçoit que plus le globe sera massif, c'est-à-dire plus il sera volumineux à densité égale, ou plus il sera dense à volume égal, plus aussi le poids des corps sera considérable. Il peut venir un point où les corps des animaux et des hommes seront terrassés, immobiles, inertes comme des roches, sur la croûte résistante du globe, à force d'être pesants.

D'un autre côté, moins le globe sera massif, c'est-à-dire moins il sera volumineux à densité égale, ou moins il sera dense à volume égal, moins aussi le poids des corps sera grand. Il viendra un point où la force d'attraction fera simplement équilibre à la force de projection. A cette période, les animaux et les hommes, devenus tout à fait légers, bondiraient dans les airs, en se donnant le moindre élan !

On peut même concevoir un point où la force centrifuge l'emporterait considérablement sur la force centripète ; et alors tous les vivants non retenus, comme tous les objets détachés de la terre ferme, s'échapperaient par la tangente et circuleraient autour du globe, à l'état de satellites !

Quel singulier monde, avouons-le, qu'un monde qui se débarrasserait ainsi de ses habitants ! Ceux-ci, pour s'y maintenir, auraient besoin de solides cordes. Malheur à eux tout de même, si les cordes venaient à casser ! Et que pourraient-ils faire d'ailleurs, toujours attachés à des câbles tendus, et faisant toujours effort, comme des ballons captifs, pour s'élancer dans l'espace ?

Mais c'est une guerre à coups de canons, dans ces conditions-là, qui serait une chose étrange, en supposant qu'elle pût se faire. Les boulets deviendraient des astéroïdes, et frapperaient, l'une

après l'autre, les deux armées, à chaque révolution. Les deux armées seraient bientôt couchées sur le sol.

Trève de plaisanteries.

On voit de quelle absolue nécessité est la juste pesanteur, afin que les vivants eux-mêmes les premiers, et ensuite les corps avec lesquels ils sont en communauté d'existence, pour des fins de nourriture ou pour des fins de travail, ne pèsent ni trop ni trop peu.

Il ne faudra donc pas un globe trop gros ou trop petit, ni un globe trop dense ou trop léger, ni un globe tournant trop vite ou trop lentement,—toutes choses égales d'ailleurs.

Septième Condition.—Il faut une atmosphère à la fois mouvante et calme.

L'inégalité de chaleur dans les différentes parties du globe, ou plutôt dans les différentes couches de l'atmosphère,engendre dans celle-ci des perturbations plus ou moins considérables, susceptibles d'être utiles ou nuisibles. Dans une juste proportion, il en résulte des courants d'air réguliers et irréguliers, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, qui rendent les plus grands services à la terre, pour la dissémination des nuages et de la pluie, pour la navigation des vaisseaux, et surtout pour l'assainissement et le rafraîchissement de la température. Mais au-delà d'une certaine limite, la furie des vents, la violence des cyclones, la rage des tempêtes deviendrait telle que rien ne pourrait résister. Les arbres seraient arrachés, les constructions mises en pièces, les animaux et les hommes emportés dans les airs, secoués, tourbillonnés, broyés et rejetés morts sur le sol.

On voit, dans une certaine mesure, les effets terribles de ces terribles perturbations ici-même, sur le globe terrestre, où l'atmosphère est pourtant dans toutes les conditions requises d'ordre et de tranquillité pour assurer l'existence et le développement de la vie, dans une immense étendue.

Que serait-ce donc sur d'autres globes, avec des variations de température excessives, brusques et fréquentes ? L'atmosphère serait dans un paroxysme sans fin de rage et de violence, d'ouragan et de tourbillonnement, qui rendrait absolument impossible l'existence d'un monde organisé, tel que celui de la Terre.

Les variations de température, en rapport avec les courants

d'air engendrés par le mouvement de rotation, devront donc être si bien réglées et mesurées, à la surface de tout globe habité, que l'atmosphère s'y maintiendra dans un état de calme relatif, excluant, autant que possible, les ouragans meurtriers et dévastateurs.

D'un autre côté, l'atmosphère ne devra pas être si calme qu'on n'y voie ni vent, ni brise, ni agitation quelconque. Car, dans un tel état, le monde vivant serait encore exposé à périr, par la répartition défectueuse des nuages et de la pluie, et encore plus par le manque d'assainissement de l'air, qui, n'étant pas déplacé et renouvelé, garderait toujours aux mêmes endroits, les impuretés et les émanations malsaines.

Il faudra donc, ainsi qu'il a été dit, une atmosphère à la fois calme et mouvante ; quoique l'excès le plus à redouter soit, de beaucoup, celui d'une trop violente agitation.

Voilà les principales conditions que l'on conçoit, d'une manière abstraite et générale, comme essentiellement nécessaires à tout globe céleste, pour qu'il puisse porter et nourrir des êtres vivants, organisés à peu près comme ceux du globe terrestre. Il y en a d'autres, sans doute ; mais leur considération serait plus spéculative que pratique, pour la question qui nous occupe. Les sept conditions que nous venons d'exposer nous suffiront amplement pour faire la comparaison entre la Terre et les astres quelconques, où l'on ose prétendre qu'il peut exister certaines races d'hommes. Il est clair, dès maintenant, que l'absence d'une seule de ces conditions essentielles peut rendre la vie d'hommes comme nous, de végétaux et d'animaux comme les nôtres, physiquement impossible ; à plus forte raison, l'absence de plusieurs, et à plus forte raison encore, leur absence totale.

CHAPITRE V

LA TERRE POSSÈDE AU SUPRÊME DEGRÉ TOUTES LES CONDITIONS PHYSIQUES NÉCESSAIRES A LA VIE ; AUCUN ASTRE CONNU, DANS L'UNIVERS, NE LUI EST COMPARABLE SOUS CE RAPPORT.

On peut bien affirmer, comme un fait de la plus haute évidence, que toutes les conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie, telles qu'exposées au chapitre précédent, se trouvent groupées et combinées sur la Terre, de la façon la plus complète et la plus admirable.

N'avons-nous pas l'air pur qui nous vivifie, l'eau limpide qui nous abreuve, la douce lumière qui nous éclaire, la bienfaisante chaleur qui nous anime ? Notre sol n'est-il pas propice à tous nos besoins ? Notre pesanteur n'est-elle pas en parfaite harmonie avec nos forces ? Notre atmosphère, enfin, n'est-elle pas à la fois calme et légèrement agitée ?

Examinons, un peu en détail, ces précieuses prérogatives.

Voyez la surface de la Terre. Peut-on imaginer une consistance plus appropriée aux fins qu'elle doit remplir ? Elle est assez ferme pour supporter les mers, pour soutenir les montagnes, pour donner une prise solide aux racines des arbres, pour porter sûrement les animaux, les hommes et les constructions de mains d'hommes. Et, en même temps, elle est assez tendre pour se laisser imbiber par la pluie du ciel, pour se laisser déchirer par la charrue, pour recevoir délicatement toutes les semences que la Nature ou l'Agriculture lui confie, pour se couvrir enfin d'une luxurieuse végétation.

Voyez, à la surface de la Terre, la parfaite pondération des corps. Le volume de notre globe, sa densité, sa masse, la vitesse de sa rotation, tout est si bien proportionné,—l'attraction vers le centre est si bien contrebalancée par la projection hors du

centre,—qu'il en résulte, pour nous, hommes, précisément le poids que nous devons avoir, afin d'en être fortifiés sans en être incommodés ; et pour tous les autres corps qui nous environnent, précisément le poids qu'ils doivent avoir, afin que nous puissions les manier facilement, et les faire servir à tous nos besoins et à tous nos travaux.

Voyez les immenses réservoirs d'eau que nous avons dans les mers, dans les lacs, dans les fleuves, dans les rivières, dans les ruisseaux. Il s'en élève continuellement une vapeur humide, qui se condense en nuages ; et ceux-ci crevant, laissent tomber leurs trésors liquides sur toutes les montagnes, sur toutes les plaines, qui, autrement, ne connaîtraient que la sécheresse et la stérilité. La terre entière s'imbibe d'humidité ; les sources vives jaillissent; le monde végétal, animal, humain, s'abreuve et se nourrit. Car les plantes peuvent puiser dans le sol, avec les sucs de la terre, tous les éléments de leur constitution ; et les animaux et les hommes peuvent eux-mêmes, avec les sucs diluents de leurs propres organes, s'assimiler tout ce qu'ils mangent.

Voyez l'air pur et vivifiant que nous avons à respirer. Nos poumons se dilatent. Un sang rouge et vermeil en part continuellement pour aller porter à toutes les parties du corps l'oxigène précieux dont il s'est chargé. Les poumons restituent à l'air du carbone. Ce carbone, l'air le fait respirer à toutes les plantes. Celles-ci, à leur tour, lui restituent de l'oxigène. Oxigène pour le règne animal. Carbone pour le règne végétal. Sans les plantes, le carbone empoisonnerait l'air, et le règne animal serait suffoqué. Sans les animaux, l'oxigène serait un autre poison dans l'air, et le règne végétal succomberait à son tour. Sans les plantes, le règne animal manquerait d'oxigène. Sans les animaux, le règne végétal manquerait de carbone. Les deux règnes se fournissent mutuellement leur principe essentiel. Quel échange admirable par le moyen de l'air et de la respiration !

Cet air est, d'ailleurs, si transparent que, loin d'être un obstacle au passage de la lumière et de la chaleur, il est plutôt un véhicule, un réservoir pour les rayons du Soleil qui se trouvent ainsi disséminés sur une plus large surface. Avec l'air, nous avons le son ; avec le son, nous avons la parole, nous avons le chant, nous avons les délices de la musique et de tous les bruits harmonieux de la Nature. La hauteur de la couche d'air et sa densité sont en rapport si parfait avec notre organisme, que sa pression

ne nous écrase pas. Au contraire, on ne la sent nullement. On est submergé dans l'océan gazeux, comme les poissons dans l'océan aqueux, et l'on se croirait dans le vide,—si imperceptible est la résistance que l'on éprouve !

Voyez cette atmosphère calme et sereine, où les tempêtes meurtrières sont une minime exception, où les vents sont presque toujours assainissants et les brises délicieuses, où les nuages flottent paisiblement, soit comme des écrans pour tempérer l'ardeur du Soleil, soit comme des sources d'eau pour abreuver la terre. Une telle atmosphère est éminemment favorable à l'existence et à la multiplication des êtres vivants. Ceux-ci, en effet, peuvent se fixer dans les localités qui leur conviennent. L'homme, surtout, bénéficie et jouit de cet avantage. Avec quelle aisance, avec quelle sécurité, avec quel empire il se maintient où il s'établit, marche, travaille, se meut en tous sens, comme il lui plaît, sans jamais craindre le triste sort, la destinée éphémère de la feuille au vent !

Voyez enfin la douce lumière qui nous éclaire et la bienfaisante chaleur qui nous anime.

A la distance où la Terre est du Soleil, celui-ci lui mesure exactement la quantité de lumière et de chaleur dont elle a besoin pour ses habitants. Cette quantité demeure à peu près invariable, ou ne varie que dans des limites fort étroites ; premièrement, parce que l'orbite de la Terre autour du Soleil est une ellipse qui se rapproche beaucoup du cercle, ce qui change peu la distance moyenne, dans les diverses phases de la révolution sidérale ; deuxièmement, parce que l'obliquité de cette orbite sur l'équateur n'est que de 23 degrés et demi,—obliquité suffisante pour produire des saisons très appréciables qui soulagent alternativement les deux hémisphères, mais si bien calculée, qu'une hémisphère n'a pas le temps de passer à un état de froid excessif, pendant que l'autre hémisphère passerait à un état de chaleur extrême.

Il résulte, de cette disposition infiniment sage, une bienfaisante chaleur, qui, sans trop l'activer, favorise la circulation des fluides vitaux dans le corps de l'homme et dans tous les corps organisés ; en même temps, une douce lumière qui, sans fatiguer notre vue, nous révèle magnifiquement tout ce qu'il nous faut connaître dans la Nature, assainit l'air et entretient partout l'activité et l'industrie.

Oui, certes, il est évident que la Terre possède, au suprême

degré, toutes les conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie. Toutes ces conditions ont été réalisées, ajustées, mises à point, avec une délicatesse et une précision infinies par un Créateur d'une sagesse et d'une puissance infinies.

Les fabricateurs d'instruments d'optique font des télescopes admirables destinés à nous faire voir, comme rapprochés de nous, les objets éloignés ; et, en effet, lorsque ces instruments sont mis à point, lorsque le foyer de concentration des rayons lumineux coïncide avec la rétine de votre œil, vous apercevez nettement les objets les plus éloignés, comme s'ils étaient tout proches de vous.

Ainsi la Terre a été mise à point ; ou plutôt tout a été mis à point sur la Terre ; le sol a été mis à point, la pesanteur a été mise à point, l'eau a été mise à point, l'air a été mis à point, l'ébranlement atmosphérique a été mis à point, la lumière a été mise à point, la chaleur a été mise à point, pour l'existence et la prospérité des êtres vivants. Il n'est donc pas étonnant de trouver sur la Terre une si grande abondance de vie, sous des formes si variées et si multiples. Comment donc ! le Fabricateur de l'Univers ne pourrait-il pas, tout aussi bien, ou même infiniment mieux, que les fabricateurs de télescopes, atteindre son but avec une précision parfaite, en mettant à point les grands instruments dont il se sert ?

Mais faites, maintenant, une double supposition.

Augmentez notablement la chaleur et la lumière de notre globe en rapprochant la Terre du Soleil, et en la faisant se mouvoir dans une orbite circulaire entièrement confondue avec le plan de l'équateur; imaginez un terrain uniformément dur et pierreux à la surface, faites croître la pesanteur des corps par un accroissement dans la masse terrestre ; concevez une plus grande abondance d'eau, une plus grande pression atmosphérique, une plus grande violence dans les tempêtes de l'air ;—ou, par une supposition en sens inverse, diminuez notablement la chaleur et la lumière, en éloignant la Terre du Soleil et en la faisant se mouvoir dans une orbite elliptique très allongée et dans un plan très écarté de l'équateur ; imaginez un terrain uniformément faible et vaseux à la surface ; faites décroître la pesanteur des corps par une décroissance dans la masse terrestre ; concevez une moins grande quantité d'eau, une moins grande pression atmosphérique, une moins grande agitation dans les différentes couches de

l'air, d'où résulterait la suppression de tous les vents ;—croyez-vous que, dans ces nouvelles conditions, la vie serait encore possible sur la Terre ? Croyez-vous que les vivants actuels pourraient subsister longtemps ?

Non certes, la vie ne serait plus possible sur la Terre ; et les vivants actuels seraient bientôt anéantis jusqu'au dernier. Pourquoi ? Parce que les instruments de la vie ne seraient plus au point. Eloignez trop ou rapprochez trop l'oculaire d'un télescope, vous ne voyez plus rien. De même si vous exagérez ou si vous atténuez les instruments de la vie, il ne vous reste plus rien.

Dans la première supposition, c'est l'excès qui ferait périr les vivants : excès de chaleur et de lumière, excès de dureté dans la croûte terrestre, excès de pesanteur, excès d'eau, excès de pression ou de perturbation atmosphérique.

Dans la deuxième supposition, les vivants périraient par défaut : défaut de chaleur et de lumière, défaut de consistance dans la croûte terrestre, défaut de pesanteur, défaut d'air, défaut d'humidité, défaut de ventilation atmosphérique.

Dans les deux cas, l'équilibre serait rompu, d'une manière également fatale, entre les exigences de l'organisme et les divers instruments de la vie.

Cette réflexion prépare on ne peut mieux l'esprit du lecteur à ce qui va suivre. Car si la rupture d'équilibre entre les exigences de l'organisme et les conditions naturelles de la vie signifie l'anéantissement ou la non-existence des vivants sur la Terre, il est de toute évidence que cette même rupture d'équilibre, dans tous les globes célestes où elle se trouvera, signifiera infailliblement la même chose.

Or, nous allons démontrer, en faisant la revue complète de l'Univers, que dans tous les mondes connus, autres que le monde terrestre, l'équilibre fait défaut plus ou moins,—toujours fatalement,—entre les conditions offertes par la Nature et les conditions qu'exigeraient, pour subsister, des êtres organisés comme ceux d'ici-bas. Il est clair que prouver cela, c'est prouver que tous les autres mondes connus, dans toute l'immensité du ciel, sont privés des conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie.

CHAPITRE VI

LE SOLEIL EST UNE EFFROYABLE FOURNAISE.

Mettrez-vous des habitants dans le Soleil ?

Gardez-vous en bien. On n'est plus au temps d'Herschell et d'Arago. La constitution physique du Soleil était inconnue alors; et la théorie la plus en vogue, appuyée du prestige de ces deux grands astronomes, était celle du noyau central, noyau solide, obscur et froid, entouré d'une double enveloppe gazeuse : l'une extérieure, appelée photosphère, à l'état incandescent, principe de toutes les radiations lumineuses et calorifiques ; l'autre intérieure, l'atmosphère, préservant le globe central à la manière d'un écran, et ne laissant arriver à la surface qu'une chaleur et une lumière tempérées.

Cette hypothèse expliquait assez bien les taches du Soleil. Ce mérite était même l'intention première de sa conception. Mais elle avait, en outre, l'avantage de se prêter avec assez de vraisemblance à l'hypothèse additionnelle que le globe central, ne recevant ni trop de lumière, ni trop de chaleur, et doué, d'ailleurs, de toutes les ressources nécessaires, pouvait fort bien être un séjour d'habitation, comparable à celui de la Terre, et ayant même des particularités tout à fait supérieures, comme exemption d'intempéries, printemps perpétuel, jour sans fin, climat égal partout : un paradis céleste, quoi !—un véritable Elysée !—peut-être le lieu béni de l'immortalité !

Ce n'était pas une théorie cléricale et vermoulue, celle-là comme l'hypothèse de la Terre immobile et des cieux de cristal, au dire de nos joyeux adversaires. C'était une théorie moderne, une théorie rationnelle, une théorie scientifique dans toute la force du terme. On lui présageait un règne aussi long que brillant.

Qu'est devenue cette fameuse théorie ? Hélas ! elle n'a eu

qu'un règne éphémère. Elle n'a pas tardé à faire explosion. L'Astronomie, la Physique, la Chimie ont fait beaucoup de chemin depuis ce temps-là. On n'évoque plus, aujourd'hui, qu'à titre de souvenir et de curiosité, l'hypothèse du noyau central.

Est venu Mr Kirschoff qui, le premier, au moyen du spectre solaire, a prouvé l'incandescence du Soleil ; celui-ci n'étant qu'une sphère immense de vapeurs métalliques. L'analyse spectrale a été perfectionnée encore, depuis Kirschoff, par les émules et successeurs du grand physicien ; et, de nos jours, il n'y a plus le moindre doute, parmi les astronomes, que la masse du Soleil est gazéiforme jusque dans ses couches les plus profondes, et que la chaleur y atteint partout des millions de degrés. Ce n'est plus seulement l'état volatil, c'est un état de dissociation complète.

Il n'est plus question d'affinités et de combinaisons chimiques. Les molécules se repoussent au lieu de s'aggréger. "Les composés se résolvent dans leurs éléments, dit Mr Faye ; ces éléments se mélangent physiquement sans pouvoir se recombiner, quelle que soit leur affinité mutuelle et la pression qui les comprime."

L'état habituel du Soleil est donc un état épouvantable de convulsions et de tempêtes, de trombes et de cyclones, de déchirements et de bondissements, dans toutes les parties de cette immense conflagration.

C'est au centre, loin du froid des espaces, qu'est la chaleur la plus intense. Mais le centre est aussi un foyer d'attraction. Les éléments, surchauffés à l'intérieur et devenus plus légers, s'élèvent en masses tumultueuses, pour être remplacées aussitôt par des masses plus tumultueuses encore, provenant de la condensation des couches superficielles, qui devenues plus lourdes se précipitent, de toutes parts, vers le centre commun.

La matière désagrégée se refroidit constamment à l'extérieur, et se condense jusqu'à un certain point : d'où une mer de globules incandescents, de poussière éblouissante, qui est le pouvoir lumineux du Soleil.

Cette mer est soulevée, en beaucoup d'endroits, par la poussée des vagues centrales qui demandent une sortie : de là les facules, espaces plus brillants.

Mais elle est déchirée enfin, ouverte sur des étendues considérables, où les vagues centrales s'échappent en torrents : celles-ci, non condensées, non éclairantes, nous apparaissent comme des taches plus ou moins noires : de là les ombres et les pénombres.

Peut-être aussi les taches sont-elles simplement des gouffres insondables creusés par les énormes tourbillonnements de la surface, qu'engendrent les différentes vitesses de rotation aux différentes latitudes.

Les élancements des masses intérieures, à des milliers de lieues, hors de la surface, constitueraient les fameuses protubérances.

On voit que la théorie nouvelle est infiniment plus efficace que la théorie d'Arago, pour rendre compte de toutes les particularités du Soleil.

Mais elle tue net l'hypothèse de son habitabilité.

Allez donc mettre des vivants dans un tel feu, des êtres organisés dans une telle fournaise !

De paradis, cet astre est devenu un enfer !

CHAPITRE VII

TOUTES LES ÉTOILES SONT D'EFFROYABLES FOURNAISES

Pour un esprit poétique et rêveur, qui ne connaîtrait rien de la constitution physique des étoiles, il pourrait être facile, enchanteur même, en les voyant scintiller au firmament, dans le calme des belles nuits claires, de se les représenter comme de splendides théâtres de vie, où des êtres semblables, peut-être supérieurs à nous, fourniraient leur céleste carrière.

Mais la science n'est pas la poésie ; la réalité n'est pas la fiction ; bien que la poésie chante souvent des choses vraies. En tout cas, il faut mettre de côté les rêves de l'imagination, si l'on veut découvrir la vérité par des faits et des raisonnements, dont l'impassible froideur n'a rien de commun avec le transport d'un esprit extasié devant ses propres conceptions.

Le spectroscope, instrument si délicat et si précieux, nous a révélé la nature intime des étoiles, aussi bien que celle du Soleil.

Toutes les étoiles sont des soleils ; voilà le fait.

Les étoiles, comme le Soleil, sont des globes énormes, foyers extrêmement intenses de chaleur et de lumière. Les éléments constitutifs des étoiles sont les mêmes que ceux du Soleil. Ces éléments sont dissociés par la haute température qui rend toute combinaison chimique impossible. Ils sont soumis, comme ceux du Soleil, à d'épouvantables déchaînements, à d'effroyables mouvements de projection vers la surface et de précipitation vers le centre, par effet de condensation et de réignition ; les couches superficielles, immenses mers de feu, s'engouffrant vers le centre, à travers les masses gazeuses et brûlantes de l'intérieur ; et celles-ci, à leur tour, se pratiquant des sorties avec une violence ineffable, et faisant irruption, par ces gigantesques trouées, à travers les couches extérieures, moins ardentes et plus résistantes.

Si l'on ne voit ni protubérances, ni taches, ni facules, c'est à cause du trop grand éloignement de ces astres, ou à cause de la trop grande faiblesse de nos instruments d'optique.

On est sûr qu'il y a identité parfaite entre les étoiles et le Soleil. Les étoiles sont, comme le Soleil, d'énormes et d'horribles fournaises où la température atteint des millions de degrés. Elles sont donc aussi inhabitables que le Soleil ; voilà le raisonnement.

A plus forte raison, nous voilà bien empêchés de supposer des habitants dans les nébuleuses, qui sont de vastes et informes agglomérations de matière cosmique enflammée, des mondes embryonnaires, des soleils en formation, d'une température encore plus ardente que celle des étoiles, et, par conséquent, encore plus incompatible que l'enfer de celles-ci avec des organismes vivants.

A plus forte raison encore faut-il exclure, comme théâtres de vie, les vagabondes comètes, qui, plus nombreuses que les poissons de l'océan, circulent dans toutes les directions, à travers l'immensité de l'espace, voyageant d'un soleil à l'autre, comme traits d'union, entre des astres séparés par d'incommensurables distances. Elles jouissent du privilège d'effrayer les peuples de la Terre. Au fond, elles ne sont rien autre chose que d'errantes fumées, d'une substance extrêmement subtile, capables d'affecter ou de subir toutes les formes, tous les volumes, tous les changements d'éclat, au gré des astres qui les attirent. Elles connaissent l'extrême froid, dans l'espace intersolaire, et l'extrême chaleur dans le voisinage des soleils, à chaque périhélie. De l'aveu même des plus hardis partisans de la multiplicité des mondes, il est impossible à l'imagination la plus effrénée, de trouver là, aussi bien que dans les nébuleuses, les étoiles et le Soleil, des séjours tant soit peu propices à la vie organique.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de constater, ici, un fait extrêmement significatif.

C'est que la masse réunie de toutes les planètes de notre système solaire, depuis Mercure jusqu'à Neptune, y comprise la masse de tous leurs satellites, n'est que la sept-centième partie environ de la masse du Soleil.

Oui, vous avez bien lu, la sept-centième partie !

Que faites-vous perdre au Soleil, en lui enlevant la sept-centième partie de sa masse ? Une bagatelle, n'est-il pas vrai ? L'ensemble des planètes et des satellites est donc à côté du Soleil

comme s'il n'existait pas. On est forcé de s'écrier : quelle immense prépondérance de la masse du Soleil sur la masse de tout le cortège de planètes et de satellites qu'il entraîne avec lui !

Eh bien ! quand même on accorderait à toutes les étoiles du ciel, des cortèges semblables de planètes et de satellites ;—ce qui n'est pas le cas, car c'est plutôt le contraire qui est vrai ;—il en résultera toujours ceci, d'une manière inéluctable : que la substance détachée des soleils pour graviter autour d'eux est relativement une quantité insignifiante, que la substance principale des soleils, des nébuleuses et des comètes est incomparablement la matière la plus abondante, au sein de l'Univers.

Or, cette matière des soleils, des nébuleuses et des comètes, est non seulement inhabitée, mais radicalement inhabitable.

Donc, il n'apparaît pas, d'après cette considération générale, dont la portée est immense, il n'apparaît pas, comme le prétendent les matérialistes, que l'irradiation de la vie soit le grand but et le terme final de la matière.

Cela saute aux yeux.

CHAPITRE VIII

LA LUNE EST UN ASTRE DESSÉCHÉ.

Serez-vous plus heureux avec notre satellite, notre luminaire nocturne, de rêveuse et romantique mémoire ?

A l'égard de cet astre, vous avez à votre crédit un certain prestige ; car Dame Phébé a fait parler d'elle considérablement au sujet de son habitabilité et de ses habitants. Vous avez de plus le légendaire homme de la Lune, l'homme au fagot, dont le peuple voit l'image grotesque sur le disque d'argent avec autant de sympathie que de crédulité. Cette image serait-elle un emblème,—l'emblème des frères que nous avons-là ? Oh ! non, il n'en est rien, hâtons-nous de le dire. L'homme au fagot est une illusion des yeux, et l'habitant de la Lune est une illusion de l'esprit.

Il n'est pas nécessaire de chercher longtemps pour trouver les défauts dans la cuirasse des champions de la Lune, comme astre habité. Il y en a au moins trois, par lesquels on peut également transpercer nos adversaires de part en part.

Le premier grand défaut dans la cuirasse des champions de la Lune, c'est que celle-ci est dépourvue d'atmosphère. Ce défaut seul pourrait trancher la question. Car nous avons déjà vu qu'il n'y a point de vie possible là où l'air n'existe point.

Comment savons-nous qu'il n'y a point d'air sur la Lune ? Nous le savons d'abord par le phénomène de l'occultation des étoiles. Dans son mouvement de translation, le disque de la Lune passe devant les étoiles et les éclipse tour à tour. Eh bien ! les rayons de lumière, émanés d'une étoile, ne subissent aucune réfraction, ni quand l'étoile disparaît derrière un bord du satellite, ni quand elle émerge au bord opposé ; ils arrivent en ligne droite, et la durée observée de l'occultation est exactement égale à la durée donnée par le calcul.

Comment savons-nous qu'il n'y a point d'air sur la Lune ? Nous le savons deuxièmement par la complète absence des effets de crépuscule. On voit toujours, au télescope, les limites du cercle lumineux parfaitement nettes et tranchées. Il n'y a ni demi-jour, ni demi-obscurité. C'est le jour vif, ou l'obscurité noire, sans transition. Or, il n'en serait pas ainsi ; on verrait des nuances, des demi-teintes, des pénombres autour des ombres, s'il y avait une atmosphère.

Comment savons-nous qu'il n'y a point d'air sur la Lune ? Nous le savons troisièmement par l'analyse spectrale. Car le spectroscope, appliqué à la lumière du satellite, n'y découvre pas les éléments constitutifs d'une atmosphère. Voilà ce qui prouve, clair comme deux et deux font quatre, qu'il n'y a point d'enveloppe gazeuse appréciable autour de la Lune.

Certes, nous n'ignorons pas que plusieurs savants distingués, en Europe et en Amérique, prétendent, ces années-ci, réformer toute la science et démolir, au besoin, l'oeuvre des maîtres les plus illustres et des génies les plus sublimes. Nous n'ignorons pas l'objection de ces physiciens qui disent que s'il n'y avait pas d'atmosphère autour de la Lune, celle-ci ne serait pas visible pour nous, étant plongée dans l'obscurité générale des espaces, laquelle ne peut être dissipée, d'après eux, que par le choc et la diffusion des rayons d'un astre éclairant, dans un milieu atmosphérique.

Cette assertion, bien entendu, est la conséquence des théories nouvelles de ces messieurs, sur l'essence de la lumière. Mais l'essence de la lumière, aucun mortel pourra-t-il jamais la connaître ? Parmi les problèmes que Dieu posait à Job, il n'y en a guère encore de résolus. Le problème de la lumière et des ténèbres est un de ceux-là. "As-tu considéré en quelle voie la lumière habite, et quel est le lieu des ténèbres ? " *Job*, XXXVIII, 19.

En tout cas, le choc des rayons lumineux sur un corps opaque et réverbérant, non environné d'air,—tel que le corps de la Lune, —ne serait-il pas suffisant, par hasard, pour produire le phénomène de la visibilité, par réflexion ? Certaines matières solides ne pourraient-elles pas, aussi bien que certaines matières gazeuses, en arrêtant subitement les vibrations de l'éther, engendrer leur propre illumination, et devenir ainsi, quoique sans air, des foyers nouveaux d'éclairage ?—Cette explication paraît au moins aussi plausible que l'autre.

Pour la repousser, il faudrait prouver qu'aucun corps solide, ne peut, dans le vide, réfléchir la lumière. Il faudrait même prouver l'impossibilité absolue que la matière lunaire fût capable, à titre particulier, de réfléchir la lumière, sans atmosphère. Il faudrait, de plus, expliquer comment, avec une enveloppe gazeuse, la Lune serait privée du double phénomène de la réfraction et du crépuscule ; comment, surtout, le spectroscope serait en défaut, lui qui dit non, lorsque c'est oui qu'il devrait dire.

En fin de compte, s'il était vrai qu'il fallût absolument une atmosphère quelconque autour de la Lune pour rendre celle-ci visible, sous le choc des rayons lumineux venus du Soleil, voici comment on pourrait tout mettre d'accord. On pourrait dire : il y a bien une certaine atmosphère, puisque la Lune est visible ; mais d'un autre côté, cette atmosphère est si mince ou si rarifiée qu'elle n'est pas appréciable, puisqu'elle ne produit ni réfraction ni crépuscule, et ne se révèle pas au spectroscope.

Pratiquement, il faut donc dire que la Lune est privée d'atmosphère.

Et qu'en résulte-t-il ? D'abord la suppression de la respiration. Où voulez-vous que les infortunés habitants de la Lune prennent le gaz précieux et vivificateur, le gaz chargé d'oxigène, le vrai gaz hilariant, dont leurs poumons ont faim et soif ? Les voyez-vous s'épuiser en vains efforts de poitrine, haleter, tirer la langue et étouffer comme ces chats, ces lapins et ces oiseaux, avec lesquels on expérimente, dans le récipient d'une machine pneumatique, précisément pour démontrer que tout animal meurt dans le vide ? Et quand même leurs poumons pourraient fonctionner mécaniquement sans air, s'ils n'ont pas d'oxigène à donner au sang qui vient leur demander sa nourriture indispensable, celui-ci, dépourvu de ses propriétés vitales, ne serait bientôt plus qu'un véritable poison dans les veines, dans les artères et dans le coeur de ces malheureux. Inutile, toutefois, de s'apitoyer sur leur sort, Il est évident que nous racontons là des souffrances fictives chez des êtres fictifs.

Ensuite, s'il n'y a pas d'air, le son n'existe pas. Les habitants seraient sourds, n'entendant aucun bruit. Ils seraient muets, ne pouvant rien articuler, de manière à s'entendre où à se faire entendre. Ils n'auraient aucune idée de l'art musical.

Pas d'air, pas d'exhalaison de la part des objets. Ainsi les

odeurs n'existeraient point, et l'odorat serait un organe aussi inutile que l'ouïe et la parole.

Pas d'air, pas de lumière diffuse et pas de rayonnement calorifique. C'est tout l'un ou tout l'autre : ou l'éclat éblouissant du Soleil, avec une chaleur brûlante, ou un froid glacial avec des ténèbres épaisses. L'habitant de la Lune serait ébloui et brûlé, devant un écran quelconque, en face du Soleil ; et derrière cet écran, à l'abri du Soleil, il gèlerait aussitôt et serait plongé dans l'obscurité. Même en face du Soleil, la partie de sa personne tournée vers l'astre radieux serait torturée par la chaleur ; et simultanément, la partie opposée serait torturée par le froid. Quel climat insupportable ! Quel horrible séjour !

Le deuxième grand défaut dans la cuirasse des champions de la Lune, c'est l'accumulation de la chaleur pendant un jour équivalant à quinze des nôtres, et l'accumulation du froid, pendant une nuit d'égale durée. Car on sait que la Lune met juste le même temps à faire sa rotation sur elle-même qu'à faire sa révolution autour de la Terre. Elle nous montre constamment la même face. Mais par rapport au Soleil, cette face et la face opposée reçoivent alternativement la chaleur et la lumière. Durant quinze de nos jours, les rayons lumineux et calorifiques du Soleil frappent, sans interruption, la face exposée, pendant que l'autre face, dans le même espace de temps, est plongée, sans relâche, dans le froid et les ténèbres ;—froid et ténèbres qui ne peuvent être tempérés par le rayonnement et la diffusion atmosphérique, puisque ce double phénomène y est inconnu. Quelle accumulation énorme dans un sens ou dans l'autre ! Et quel organisme pourrait résister à des alternatives aussi extrêmes de froid et de chaleur ?

Dans notre monde terrestre, l'hygiène et l'expérience nous mettent bien en garde contre les brusques changements de température. Mais à vrai dire, il n'existe pas, sur la Terre, de brusques changements de température, si on compare nos variations atmosphériques avec celles de la Lune, où une chaleur torride et un froid glacial se succèdent instantanément, sans la moindre transition. Et notez que cette chaleur ou ce froid va en augmentant, pendant quinze jours !

Si nos petites gelées nocturnes font tant de ravages, parfois, en automne, parmi les moissons des champs ou des jardins ; ou si un simple coup-de-soleil, en été, fait mourir hommes et bêtes,

que serait-ce donc sur la Lune, où les gelées et les coups-de-soleil se succèdent brusquement et atteignent un degré énorme d'intensité, pendant d'aussi longs jours et d'aussi longues nuits !

Le troisième grand défaut dans la cuirasse des champions de la Lune est l'absence complète de l'élément liquide. Pas de mers, pas de lacs, pas de fleuves, pas de cours d'eau, ni grands, ni petits, à la surface de la Lune.

La chose est-elle certaine ? Oui, parfaitement certaine.

D'abord, le télescope ne découvre pas la moindre nappe d'eau. Il ne découvre pas, non plus, le moindre nuage opaque, flottant à distance du sol. D'ailleurs, l'absence d'air prouve l'absence d'eau; ces deux choses étant physiquement corrélatives. S'il y avait de l'eau, son évaporation formerait une atmosphère, et l'on y verrait flotter des nuages en suspension, comme on en voit ici.

Pas d'eau ! La Lune est donc un astre aride et dur comme un fruit sec. Le sol y est stérile dans toute son étendue. La végétation y est impossible. De fait, le télescope n'en découvre absolument aucune trace. Comment les plantes pourraient-elles se nourrir, s'il n'y a pas dans le sol d'humeur liquide que leurs racines puissent pomper ?

Le règne végétal faisant défaut, le règne animal manque à son tour ; car de quoi pourrait-il s'alimenter ? En supposant que les hommes et les animaux pûssent trouver des aliments solides, comment pourraient-ils se les assimiler, s'ils ne peuvent les convertir en une forme liquide ?

Toute nutrition est donc absolument impossible. Sève ou sang, tout fluide vital est supprimé. Les arbres seraient des chicots. Les animaux seraient des squelettes. Les hommes seraient des momies. Oserez-vous soutenir que de tels êtres, aussi secs que des chardons de l'arche de Noé, s'il en existe encore, pourraient se conserver la vie et la transmettre ?

Absence d'eau, absence d'atmosphère, accumulation énorme de chaleur et de froid,—de tels vices de constitution peuvent exterminer les astres les plus volumineux ; à plus forte raison, peuvent-ils occire ce petit astre, dont le volume n'est que la 49e partie de celui de la Terre !

Votre Lune, la voilà donc. C'est un corps mort, où tout est mort. C'est un désert aride et silencieux. C'est une surface terne et raboteuse. Elle est belle, sans doute ; mais vue de loin et comme astre éclairant, la nuit, au milieu d'un ciel parsemé

d'étoiles. Rapprochez-la au moyen du télescope ; aussitôt sa beauté s'évanouit, et sa laideur vous apparaît, peu propre, assurément, à faire rêver les amoureux, et à faire chanter les poètes. Qu'y voyez-vous ? Des clairs et des ombres ; des trous et des élévations, des espaces brûlants et des espaces glacés. Pas le moindre signe d'activité. Pas le moindre changement d'aspect. L'observation journalière, depuis le commencement du monde, n'a pas constaté autre chose que son invariabilité absolue, dans la forme et dans l'éclat de son disque.

Il vous reste pourtant une ressource, une échappatoire : c'est de supposer qu'il y a, dans le corps de la Lune, des cavités, des cavernes gigantesques, où les eaux primitives, avec l'atmosphère extérieure, auraient été englouties. Ces cavernes se divisent naturellement en espaces pour l'air, en bassins pour l'eau, en terres fermes pour les habitants ; et vous n'avez qu'à nous dire que les Silénites sont là, en nous faisant observer leur état singulièrement comfortable, à l'abri des rigueurs de la chaleur et du froid.

Oserez-vous bien nous le dire ? Alors, gare le ridicule. Comment trouvez-vous ces drôles d'hommes, qui, s'ils ne sont ni muets, ni sourds, ni privés d'odorat, sont au moins aveugles comme des taupes ? Vous direz peut-être qu'ils s'éclairent à la lumière électrique ! Mais c'est à savoir si ces espèces de rats cachés dans leurs trous ont pu découvrir les secrets de cette lumière ; c'est à savoir aussi s'il y a beaucoup d'électricité naturelle, beaucoup d'aurores boréales dans les flancs d'un si petit astre, qui se meut avec une si paresseuse lenteur, mettant 29 jours et demi à tourner sur lui-même !

Quel courage faut-il avoir, dans de telles conditions, pour soutenir encore qu'il y a ou qu'il peut y avoir des habitants dans la Lune !

Un grand nombre de partisans de la multiplicité des mondes en font leur deuil résolument pour la Lune, et admettent sans ambages que notre satellite étant actuellement un corps inerte, privé d'eau et d'atmosphère, les races vivantes et intelligentes qu'il a pu porter jadis, sont aujourd'hui des races éteintes, dont il ne reste plus rien, si ce n'est, peut-être, des vestiges, à l'état de ruines, à la surface, dans les débris de leurs constructions, ou à l'état de fossiles, dans les entrailles du sol, par la préservation de leurs os !

Voilà un nouvel aperçu dans la question : pas d'habitants à l'heure actuelle ; mais il y en aurait eu dans le passé.

Toutefois, ce n'est pas ainsi que l'entend Mr Camille Flammarion, le grand chef du grand orchestre matérialiste.

Des habitants dans le passé ; oh ! oui, certes, il y tient plus que personne ; mais là où plusieurs lâchent pied, il tient encore ferme. Pendant que plusieurs de ses musiciens ne veulent plus jouer à la mesure de sa baguette, la trouvant trop discordante avec l'observation et le sens commun, lui, comme un sourd, bat sans cesse la même mesure avec la même vigueur. Ceux-là crient : des habitants lunaires, il y en a eu, mais il n'y en a plus. Lui, crie toujours : il y en a eu, et il y en a encore !

Voici ses propres paroles : " Dans l'état actuel de l'optique, il nous est impossible de constater directement l'existence d'êtres vivants sur la Lune ; mais aucune observation ne prouve qu'il n'en existe pas ; et on ne doit pas désespérer de découvrir, un jour, ces voisins problématiques."

Nos voisins de la Lune, le grand chef les appelle " problématiques." pour les temps actuels uniquement ; car pour les temps passés, il n'hésite pas à dire que le doute même est un crime, une folie. " Que la vie, dit-il, ait existé autrefois à la surface de la Lune, nous le croyons sincèrement. A-t-il existé, sur cet astre voisin, des hommes pensant, parlant, étudiant, et qui aient cultivé les sciences que nous cultivons ici, quel esprit timide ou glacé pourrait en douter ? Par quelle exception inexplicable aux lois de la Nature, ce monde aurait-il été condamné à n'être qu'un bloc inerte ? Pour soutenir que la Lune n'ait jamais pu être habitée, il faudrait imaginer qu'elle est un monde manqué, atrophié, mis de côté par la mère universelle. Or ce serait là un roman imaginaire qui ne peut être fondé sur aucune observation."

Il faut plus que du courage, il faut de l'impudence, il faut une audace de bronze, pour affirmer qu'aucune observation ne prouve qu'il n'existe pas d'habitants sur la Lune. Peut-on contredire plus brutalement les faits les mieux constatés ? La privation d'eau, la privation d'atmosphère, la privation de nuages, la privation de verdure, la privation de toute activité,... ne sont-ce pas là des faits régulièrement observés, bien et dûment enregistrés par la science ? Est-il un fait mieux constaté dans le ciel que le jour lunaire et la nuit lunaire de 354 heures, excessive

durée d'où résulte une accumulation de chaleur et de froid, intolérable à des organismes vivants ? Que faut-il de plus, en face de tels faits et de telles observations, pour conclure avec certitude qu'il n'y a plus d'habitants, à l'heure actuelle, sur la Lune, quand même il y en aurait eu dans le assé ?

Répondant maintenant à ce dernier point de vue,—la Lune habitée autrefois, quoique non plus habitée,—nous réprouvons d'abord de toutes nos forces, comme absolument illogique et de nulle valeur, cette raison purement spéculative, la seule alléguée par Mr Flammarion, que la Lune, à jamais privée d'habitants serait " un monde manqué, atrophié, mis de côté."

Quoi donc ! un corps céleste aurait-il pour unique fin celle de devenir, tôt ou tard, un réceptacle de vie, un monde habité ? Nous savons bien que c'est là votre principe, le résumé, la quintessence de toutes vos doctrines ; mais nous savons, aussi, que c'est là, de votre part, une pure supposition, essentiellement gratuite et arbitraire. Prouvez-nous donc ce principe, si c'en est un. Vous ne l'avez jamais fait. Est-ce en faire la preuve, que de l'énoncer à satiété, de mille manières différentes ? Deviendra-t-il vrai, à force d'être répété ? Un pareil tour d'escamotage ne passera jamais, soyez-en sûrs, dans le domaine de la vraie Philosophie et de la vraie science.

A votre absurde supposition qu'un globe céleste privé d'habitants est un monde manqué, nous opposons le principe, absolument rationnel et absolument conforme à la constitution de l'Univers, qu'un globe céleste, même privé d'habitants, est parfaitement réussi, et parfaitement utile et parfaitement admirable, si, au point de vue de la physique ou de la mécanique céleste, dans le grand rouage universel, il accomplit une fin nécessaire que lui seul peut accomplir.

Appliquant ce principe à la Lune, dans la supposition qu'elle n'a pas et qu'elle n'a jamais eu et qu'elle n'aura jamais d'habitants, nous disons : du moment que la Lune accomplit, dans notre système, des fins nécessaires d'utilité mécanique et physique, sans lesquelles serait rompue l'harmonie de l'Univers, n'est-elle pas parfaite matériellement ?—n'a-t-elle pas une place tout à fait honorable et glorieuse dans le ciel ? — et son existence n'est-elle pas aussi bien justifiée que celle de notre Terre pourvue d'habitants ? S'il n'en était pas ainsi, le Soleil lui-même serait

une monstruosité. Or les services de la Lune, vis-à-vis de la Terre, ne sont pas moins évidents que les services du Soleil.

Utilité mécanique de la Lune : c'est elle qui produit, au moins en partie, les marées de nos océans.

Utilité physique de la Lune : elle nous éclaire, plus ou moins, selon ses phases, pendant la nuit, et marque le temps.

Cette double utilité mécanique et physique de la Lune met à néant la prétention fondamentale de nos adversaires. Non certes, la Lune à jamais privée d'habitants, n'est pas pour cette raison, " un monde manqué, atrophié, mis de côté." Ce n'est nullement une imperfection pour elle de ne pas accomplir une fin que sa nature ne comporte pas. Et c'est une souveraine perfection, aussi bien pour elle que pour tout être créé, d'accomplir exactement ses fins naturelles.

Allons plus loin. Allons plus au fond de la question.

Nos adversaires ont beau juger convenable, pour la dignité de la Lune dans le concert des astres, et pour la justification de son existence, qu'elle porte à l'heure actuelle ou qu'elle ait porté jadis des habitants, il est toujours bien manifestement impossible de lui en attribuer, si ses propres conditions physiques, si les attributs essentiels de sa nature ont toujours été incompatibles avec la vie.

Eh bien ! voilà le cas.

Supposé qu'il nous fallût admettre la pure et simple possibilité que la Lune se soit trouvée jadis dans des conditions telles et avec des attributs tels, que la vie ait pu fleurir à sa surface, la question resterait toujours ouverte de savoir si effectivement la vie y a jamais existé ; car entre le possible et le réel, il y a un abîme ; *à posse ad esse non valet consecutio.*

Mais c'est précisément cette pure et simple possibilité de la vie, à la surface de la Lune, à n'importe quelle phase de son existence, que nous contestons maintenant ; et si notre argumentation ne va pas jusqu'à la certitude absolue, elle atteint du moins un suprême degré de probabilité.

Reculant indéfiniment dans la suite des âges, on peut concevoir et admettre une époque où la Lune possédait, sous le rapport de l'air, de l'eau, du sol, de la gravité, la plupart des conditions nécessaires à la vie ; mais tant qu'elle tourne sur elle-même en 29 ou 30 de nos jours, il y a une condition essentielle qui lui manque et qui, elle seule, empêche la vie radicalement :

cette condition essentielle, c'est la température favorable, c'est le juste équilibre entre la chaleur et le froid. Des expositions ininterrompues pendant 15 jours à toute la violence du Soleil, sauf peut-être l'interposition de quelques faibles nuages ; des privations également ininterrompues, pendant 15 jours, de la lumière et de la chaleur solaires, sauf peut-être un léger effet de rayonnement et de diffusion ; voilà quels sont alors les insurmontables obstacles.

Il n'y a qu'un seul moyen d'échapper à ces obstacles : c'est de supposer que la Lune tournait alors sur elle-même avec rapidité, dans un espace de temps convenable, disons l'espace de 24 heures, comme la Terre tourne actuellement, de manière à produire ni des jours trop chauds, ni des nuits trop froides, c'est-à-dire des alternatives telles de chaleur et de fraîcheur, de lumière et de ténèbres, que l'accumulation ne pût devenir excessive, au point de désorganiser les vivants.

La Lune, à son origine, a dû être gazeuse, puis liquide ; elle a dû tourner sur elle-même, dans cet état, avec une très grande rapidité ; et cette rapidité a diminué graduellement, par l'effet des marées, jusqu'à ce qu'elle se fixât à la vitesse de sa rotation actuelle qui s'opère dans le même temps que sa révolution ; car les marées lunaires, toujours en retard dans le mouvement de rotation, et tendant toujours à tenir dirigé vers la Terre le grand axe de la Lune, c'est-à-dire l'axe de son double renflement inférieur et supérieur, avaient nécessairement pour effet de contrecarrer la rotation et d'en diminuer la vitesse. Tout cela est simple, incontestable et élémentaire dans le système de la gravitation universelle.

Or, la question est de savoir précisément à quelle époque la Lune s'est trouvée à tourner sur elle-même à peu près dans l'espace de 24 heures, de manière à se procurer des jours et des nuits propices à la vie organique. Est-ce à l'époque où la Lune, suffisamment refroidie et affermie, jouissait d'ailleurs de toutes les autres conditions nécessaires à la vie ?—alors on en conclura la possibilité que la Lune ait pu être habitée, à une certaine phase de son existence, et ce, à la grande joie de nos adversaires. Est-ce plutôt à une époque bien antérieure à celle-là, à une époque où la Lune, bien que jouissant d'une lumière et d'une chaleur convenables, n'était pas encore suffisamment affermie, et n'avait pas encore suffisamment élaboré ni son océan aqueux ni

son océan atmosphérique ?—alors on en conclura que jamais la Lune, à aucune phase de son existence, n'a pu porter d'habitants ; et ce, à la grande consternation de nos adversaires.

Qui nous dira si ces deux grandes époques ont pu coïncider : l'époque où la durée des jours et des nuits de la Lune était d'environ 24 heures, et l'époque où la Lune, avec un sol de bonne consistance, avait à la fois une eau potable et un air respirable ? Dieu seul pourrait nous le dire. Jamais un mathématicien n'a pu ni ne pourra, par la force du calcul, résoudre cet insaisissable problème, qui ne contient guère autre chose que des quantités inconnues.

Il faut donc le résoudre par la probabilité. Eh bien ! toutes les données de la science nous autorisent à croire, avec un suprême degré de probabilité, que les époques susdites n'ont pas coïncidé ; —en d'autres termes, que la Lune, alors qu'elle tournait sur elle-même de manière à se procurer une température favorable à la vie organique, n'avait encore ni sol propice, ni eau propice, ni air propice pour porter et nourrir des êtres vivants ; et que plus tard, lorsqu'elle fut arrivée au point de pouvoir porter et nourrir des êtres vivants, par les bonnes qualités de son sol, de son eau et de son air, il y avait longtemps déjà que, par une rotation devenue beaucoup trop lente, par des jours trop longs et des nuits trop longues, par des accumulations meurtrières de chaleur et de froid, elle était tombée dans une autre incapacité, non moins fatale que la première, d'acquérir et de conserver la vie organique. Ainsi, il n'a jamais été possible à la Lune d'être habitée : d'abord par manque de consistance, d'eau et d'atmosphère ; ensuite par manque d'équilibre entre la chaleur et le froid.

En tout cas, si nos adversaires persistent à soutenir que la Lune a pu jadis être habitée, c'est à eux de faire la preuve de cette possibilité. Qu'ils prouvent donc que la Lune, à une certaine époque, a joui simultanément de toutes les conditions nécessaires à la vie. Jusque-là, leurs affirmations ne valent absolument rien.

Allons encore plus loin. Allons encore plus au fond de la question.

Nous dirons, comme tout à l'heure : on a beau désirer que la Lune ait porté jadis des habitants à sa surface, il est toujours bien manifestement impossible de lui en attribuer, si la nature

même de sa matière, au point de vue physique et chimique, est incompatible avec la vie.

Eh bien ! encore une fois, voilà le cas.

Dans l'argument qui précède, on admet que la Lune, à une époque extrêmement reculée de son existence, a pu avoir un sol, une eau, une atmosphère favorables à la vie, mais que cette époque, venue trop tard, a nécessairement été stérile, à cause des excès de chaleur et de froids engendrés par une rotation trop lente, par une trop longue durée des jours et des nuits. Dans l'argument actuel, au contraire, on nie jusqu'à cette possibilité d'un sol, d'une eau et d'une atmosphère favorables à la vie, même dans les meilleures conditions de température ; et ce, pour la raison que la matière lunaire paraît différer notablement et radicalement de la matière terrestre ; ce qui fait que jamais elle n'a pu, comme celle-ci, produire des éléments à la fois constituants et nutritifs pour des végétaux et des animaux organiquement semblables à ceux de la Terre.

Nous posons naturellement comme principe que, pour attribuer à la Lune un système d'êtres vivants identique à celui de la Terre, il faut aussi lui attribuer un système d'éléments matériels identique au nôtre ; de manière que les éléments constituants et nutritifs n'existant pas, le double règne végétal et animal n'existe pas non plus.

Ce principe, il est vrai, n'est pas d'une certitude métaphysique absolue ; car Dieu seul pourrait dire jusqu'à quel point *minimum* la matière d'un astre quelconque doit différer essentiellement de la matière terrestre, pour qu'elle ne puisse former et nourrir des êtres vivants organisés comme ceux de la Terre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est au moins extrêmement probable, 1o que la matière lunaire, au point de vue physique et chimique, diffère beaucoup de la matière terrestre ; 2o que cette différence profonde, radicale, doit rendre impossible la vie organique à la surface de la Lune. Notre deuxième argument sera donc, comme le premier, un argument de très haute probabilité.

Comment prouver que la matière lunaire paraît différer notablement et radicalement de la matière terrestre ?

Nous le prouvons, d'abord, par la formation géologique de la Lune, qui est d'un genre tout particulier et très différent de la formation géologique de la Terre. Comparez les volcans de la Lune avec les volcans de la Terre. Ces derniers sont des monta-

gnes coniques, dont le cratère, au sommet, a peu de profondeur, relativement à l'élévation extérieure des parois ; tandis que les premiers sont des montagnes à cirques immenses,—immenses en largeur et en profondeur, en profondeur surtout ; puisque ces vastes puits s'enfoncent de plusieurs milles au-dessous du sol environnant. La dépression du fond est trois fois, et même quatre fois, plus considérable que la hauteur des parois, estimée d'après le niveau du sol. D'ailleurs, le fond lui-même est plat et semble partager la courbure générale de la surface du globe, avec un piton isolé vers le milieu.

Est-il quelque chose sur la Terre, en fait de volcans, qui ressemble à de telles montagnes, ou plutôt, à de tels puits ? Non, absolument rien. Jamais nos volcans n'ont eu et n'auront cette forme. Nous voilà en présence du mystère. Impossible d'expliquer ces bizarreries de la Lune par les lois de notre géologie terrestre. Il est donc tout à fait rationnel de conclure que le procédé de formation et de solidification aura été d'autant plus différent sur la Lune et sur la Terre, que la matière de l'un et de l'autre globe aura été elle-même plus caractérisée par des différences de constitution.

Comment prouver que la matière lunaire paraît différer notablement et radicalement de la matière terrestre ?

Nous le prouvons, en second lieu, par la différence énorme de densité entre les deux matières. Il est évident que deux volumes égaux de matière identique auront masse égale et densité égale. Or, pour égaliser le volume de la Terre, il faut 49 lunes. Si les 49 Lunes réunies pèsent autant que la Terre, à la bonne heure, on en conclura que la densité est égale et que la matière est identique. Mais loin de là, il faut mettre 81 Lunes dans la balance, pour équilibrer le poids de la Terre. Une seule Lune, au lieu de peser 49 fois moins, pèse 81 fois moins que la Terre. Ces deux chiffres nous donnent le vrai rapport des densités respectives de la Terre et de la Lune. C'est à peu près une différence de moitié, au détriment de notre satellite. A volume égal, la masse lunaire est presque deux fois moindre que la masse terrestre.

Se peut-il que deux masses voisines, l'une si légère, l'autre si lourde, une pesant presque deux fois moins que l'autre, à volume égal,—se peut-il que ces deux masses, la masse lunaire et la masse terrestre, soient de même nature et de même matière ? Il semble

évident que cela ne se peut pas. On doit conclure plutôt à une différence proportionnée dans la nature intime des éléments matériels de l'une et de l'autre, c'est-à-dire à une différence de constitution d'autant plus grande entre la matière lunaire et la matière terrestre, que la différence de densité est elle-même plus considérable.

Il y a pourtant une échappatoire à ce dernier argument. C'est de dire que le corps de la Lune est troué, à l'intérieur, de cavernes immenses qui contribuent bien au volume total, mais ne contribuent nullement à la masse totale, et n'enlèvent rien à la densité de celle-ci.

A coup sûr, ce raisonnement serait sans réplique, si l'existence des cavernes était prouvée. Le principe est des plus simples. Deux boules de matière identique, de caoutchouc par exemple, une creuse et l'autre pleine, pèseront certainement l'une plus que l'autre, à volume égal ; et on ne pourra pas dire que la densité est différente. Si la pesanteur de l'une est seulement la moitié de celle de l'autre, on en conclura que le vide, à l'intérieur de la boule creuse, lui ôte la moitié de son volume réel. Ainsi des cavernes immenses, à l'intérieur de la Lune, pourraient lui faire perdre à peu près la moitié de son volume réel, par conséquent la moitié de sa masse ; et alors il serait impossible de dire que la densité de la matière lunaire n'est pas égale à la densité de la matière terrestre.

Mais ces cavités, dans les flancs de notre satellite, imaginées pour expliquer la différence de densité entre la Lune et la Terre, et utilisées, comme on l'a vu plus haut, pour être le dernier réceptacle d'eau et d'atmosphère, et le dernier refuge des habitants, y croira qui voudra ; pour notre part, nous n'en croyons absolument rien. Quels gigantesques trous ! Nos plus vastes cavernes terrestres, nos plus profondes excavations minières, nos plus amples catacombes, ne seraient que des taupinières ou des nids de rats, à côté de tels souterrains! L'idée d'y mettre des habitants, aveugles, sans doute, comme des taupes, et vivant à tâtons au milieu des ténèbres, achève de tuer par le ridicule, une hypothèse qui a plutôt l'air d'un roman ou d'un midi à quatorze heures, que d'une théorie scientifique. On est trop tenté de s'écrier avec Horace : *risum teneatis amici ?*

L'hypothèse d'une Lune creuse étant mise de côté, il faut

nécessairement revenir aux affirmations de la science qui a, depuis longtemps, admis comme un fait indisputable que la densité de la Lune est à peu près la moitié de celle de la Terre. Ce n'est pas moins un fait indisputable que la formation géologique de notre satellite diffère considérablement de la formation géologique du globe que nous habitons. Essayant à nous rendre compte de ces deux faits, la seule explication rationnelle et plausible que nous puissions concevoir est celle d'une différence profonde, élémentaire entre la matière dont est constituée la Lune et la matière dont est constitué le globe terrestre. Cette différence de constitution entre les deux matières s'impose donc à notre esprit, avec la force d'une très haute probabilité, sinon avec la force d'une certitude absolue.

Matière notablement et radicalement différente. Il en résulte que les propriétés de la matière lunaire ne peuvent être les mêmes que les propriétés de la matière terrestre. Et de ce fait que la matière terrestre est apte à former une source inépuisable, un principe universel d'alimentation sous toutes les formes, les formes gazeuses, les formes liquides, les formes solides, à l'usage du double règne végétal et animal des êtres vivants, il devient impossible de conclure que la matière lunaire, à aucune époque de son existence, ait jamais pu jouir du même privilège et des mêmes vertus. C'est plutôt le contraire qu'il faut admettre, sinon comme absolument certain, du moins comme extrêmement probable. Il faut plutôt conclure que la Lune a toujours été impropre à l'organisation et à l'alimentation des êtres vivants, c'est-à-dire, toujours incapable, par nature, de former un sol, de former une eau, de former une atmosphère ayant des propriétés constitutives et nutritives en rapport avec des végétaux et des animaux tels que les nôtres.

Nos adversaires s'écrient avec emphase : mais la Terre elle-même deviendra, plus tard, ce qu'est la Lune actuellement ; elle deviendra, un jour, inhabitable et inhabitée ; toutes les races vivantes qu'elle aura portées seront éteintes et disparues ; on ne pourra pas dire alors qu'elle n'a jamais eu ni air, ni eau, ni sol propice à la vie végétale et animale ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la Lune ?—pourquoi ne pas reconnaître que la Lune a pu passer par les mêmes phases de progrès et de décadence que la Terre, quoique longtemps avant celle-ci ?—pourquoi refuser à la Lune son époque d'habitabilité, sous le triple rapport du sol,

de l'eau et de l'air, dans un temps où toutes les autres conditions nécessaires à la vie étaient elles-mêmes présentes ?

Le vice de ce raisonnement, c'est de supposer que la matière lunaire ait la même nature et jouisse des mêmes propriétés que la matière terrestre. Nous avons vu que ce n'est pas le cas.

Lâchons donc finalement les habitants de la Lune. Ce sont des êtres fictifs. Ils n'existent pas, à l'heure actuelle, et ils n'ont jamais existé dans le passé. Notre satellite est un corps mort, bien mort, absolument mort. Et encore, c'est lui faire beaucoup trop d'honneur que de lui attribuer cette qualification. Un tigre empaillé n'est dit mort, que parce qu'il a déjà été vivant. Or, il n'y a jamais eu rien de vivant ni dans l'intérieur, ni à la surface de la Lune. On ne la comparera donc pas à un cadavre. On la comparera seulement à un rocher nu, abrupt, stérile et désert.

Le télescope nous révèlera-t-il bientôt les secrets les plus intimes de la Lune, à force de la rapprocher par le grossissement ? Alors, tant mieux. Soyons sûrs qu'on n'y verra ni hommes, ni oeuvres de mains d'hommes. Le télescope plongeât-il dans les prétendues cavernes lunaires, il n'y verra pas même voltiger une chauve-souris. Et pénétrât-il dans les entrailles du sol, il n'y trouvera pas même une carcasse de chien. La seule chose que l'instrument scrutateur nous y révèlera, de manière à n'en plus douter, sera le calme parfait, la morne solitude, le dessèchement absolu et la pure matérialité.

En attendant, dormons tranquilles. Et laissons les morts ensevelir les morts.

CHAPITRE IX

MERCURE EST UN ASTRE BRÛLANT.

Ayant disposé de notre satellite, nous aborderons maintenant les planètes.

S'il fallait donner la préséance à la planète qui a causé et qui cause encore le plus de sensation dans le monde, sous le rapport de ses problématiques habitants, nous commencerions par Mars. Mais au point de vue négatif de la privation de la vie, toutes les planètes sont bien égales et de même rang. C'est pourquoi, nous les étudierons une à une, dans leur ordre de position à l'égard du Soleil, en commençant par la plus proche, Mercure, pour finir par la plus éloignée, Neptune. Pas de préférence pour Mars. Elle aura son plat quand son tour viendra.

La première planète inférieure, Mercure, est difficile à voir à l'œil nu. Ses digressions orientales ou occidentales ne dépassent jamais 23 degrés, à compter de son centre de révolution. Elle est donc presque toujours perdue, pour nous, dans l'éclat du Soleil. Elle en est si proche ! Qu'est-ce que quatorze ou quinze millions de lieues dans l'immensité sidérale ? Une bagatelle ! Et ce n'est pas seulement pour nos yeux, c'est bien surtout quant à elle-même, que cette planète est noyée dans le Soleil ; littéralement, elle est inondée de sa lumière et brûlée par sa chaleur.

Mais quatorze millions de lieues ne constituent que sa distance moyenne. L'excentricité de son orbite est si considérable ; en d'autres termes, son orbite est une ellipse tellement allongée, qu'il y a une différence énorme entre sa plus grande et sa plus petite distance. Quelquefois elle est à plus de 17 millions de lieues du Soleil, d'autres fois, elle n'en est pas à 12 millions. Dans le premier cas, celui de l'aphélie, le Soleil paraît à Mercure cinq fois plus grand qu'il ne paraît à la Terre. Dans le deuxième cas, celui

du périhélie, il paraît dix fois et demi plus grand. Conçoit-on l'épouvantable quantité de lumière et de chaleur, fournie constamment par un Soleil de telles dimensions ? En moyenne, c'est pour le moins, sept fois plus que sur la Terre !

Notez maintenant que l'année de Mercure n'est que de 87 de nos jours ; c'est-à-dire que sa révolution annuelle s'accomplit en douze semaines à peu près. Ainsi, toutes les six semaines, alternativement, elle est à son aphélie et à son périhélie, à sa plus grande et à sa plus petite distance, échappant à une chaleur horrible, pour se plonger dans une chaleur plus horrible encore !

Cette aggravation n'est pas la seule. Mercure a des saisons, à la manière de la Terre, par suite de l'écartement de son plan de révolution sur le plan de son équateur. Quel écartement ! Quelles saisons ! Mercure s'avance tellement au Nord et au Sud, de chaque côté du Soleil, que toutes ses zônes, ses zônes polaires elles-mêmes, sont brûlées et calcinées. Elle passe d'un tropique à l'autre, comme de l'aphélie au périhélie, dans l'espace de six semaines. Elle ne met que trois semaines à courir de l'équateur à un tropique, ou d'un tropique à l'équateur. Que voulez-vous faire, quelle végétation, par exemple, serait possible avec des saisons de trois semaines qui ne se diversifient que par le seul fait d'être alternativement très brûlantes et plus brûlantes encore ?

Ce n'est pas tout. On a cru longtemps que cette planète tournait sur elle-même à peu près en 24 heures, comme la Terre. Mais aujourd'hui, le monde scientifique paraît s'être rangé à l'opinion de Schiaparelli. Cet astronome affirme, d'après ses observations, que Mercure est, par rapport au Soleil, absolument dans le même cas que la Lune, par rapport à la Terre ; c'est-à-dire que la durée de sa rotation est égale à la durée de sa révolution, et qu'une de ses faces est toujours tournée vers le foyer central, tandis que l'autre face ne le voit jamais. Or, dans l'hypothèse de la rotation en 24 heures, on avait calculé que la chaleur moyenne s'élevait à 550 degrés Fahrenheit. Maintenant, dans l'hypothèse de la rotation en 87 jours, ces chiffres ne sont plus rien pour la face constamment exposée aux radiations du Soleil, où le calorique ne cesse de s'accumuler, comme dans une fournaise qu'on chauffe de plus en plus.

Et alors, la question change complètement pour la face qui ne

voit jamais le Soleil. Ici, ce n'est plus l'extrême chaleur, c'est l'extrême froid ; oui, nous disons bien, l'extrême froid, malgré l'invraisemblance ; car cette face misérable, pour laquelle le Soleil n'existe pas, se trouve plongée dans les horreurs perpétuelles des ténèbres et de l'hiver. Nos plus terribles hivers dans nos plus sombres régions boréales, n'ont rien de comparable à ces horreurs.

Un certain mouvement de libration engendre, d'un pôle à l'autre et tout autour de la planète, une zône de 23 degrés environ, qui n'est ni toujours exposée ni toujours soustraite au Soleil. Cette zône est comme une lisière intermédiaire, un espace de transition, entre la partie toujours ténébreuse et glacée et la partie toujours radieuse et brûlante. Mais cet espace est lui-même alternativement plongé, à de courts intervalles, dans un horrible froid et dans une horrible chaleur. Si l'on concède à Mercure une atmosphère quelconque, il est aisé d'imaginer les effroyables tempêtes, continuellement déchaînées dans cette zône de transition, par ce gigantesque combat entre un froid extrême et une chaleur extrême qui se disputent le terrain avec furie, et ne lâchent prise un instant que pour revenir avec plus de violence.

Le contre-coup de ces tempêtes doit être universel simultanément au sein de la face brûlante, comme au sein de la face glacée de la planète. Toutes les parties de l'atmosphère doivent être lancées dans les plus formidables perturbations. Songez que Mercure est 18 fois plus petite que la Terre. Aucune partie ne peut faire exception. Aucun climat ne peut être tempéré. Supposez l'atmosphère aussi dense qu'il vous plaira ; supposez même, tant qu'il vous plaira, des nuages modérateurs dans cette atmosphère, vous n'y gagnez rien, vous ne faites même qu'augmenter la puissance meurtrière des tempêtes.—La surface de Mercure est en outre parsemée de hautes montagnes, dont plusieurs ont jusqu'à 16,000 mètres d'élévation !

Non, évidemment, la vie n'y est possible nulle part.

Fontenelle était donc bien mal inspiré, quand pour obvier à tous les inconvénients, il imaginait comme habitants sur la planète qui nous occupe, de tout petits hommes, vifs comme l'éclair, fous à force de vivacité, n'ayant ni mémoire, ni réflexion et agissant brusquement en toutes choses, comme des étincelles de pétard !

Le ridicule suffit pour tuer ces petits bonshommes. Si le ridicule ne les tue pas, attendez,... la violence des perturbations atmosphériques de Mercure, la violence du froid ou la violence de la chaleur, en feront bonne et prompte justice.

CHAPITRE X

VÉNUS EST ENCORE TROP PROCHE DU SOLEIL.

Qui ne connaît, qui n'aime, qui n'admire Vénus, la plus brillante de toutes les planètes ? Son éclat argenté l'emporte sur celui des étoiles de première grandeur. Elle oscille d'un côté ou de l'autre du Soleil ; se levant avant lui et brillant, le matin, à l'Orient ; ou se levant après lui et brillant le soir, à l'Occident ; d'où ses deux noms de Lucifer et de Vesper ; Lucifer, ou Etoile du matin ; Vesper ou Etoile du soir. Elle a un quatrième nom ; car elle est connue généralement sous le nom d'Etoile du Berger. Son élongation augmente jusqu'à 48 degrés. Elle se dégage donc beaucoup plus que Mercure, des feux du Soleil ; voilà pourquoi elle brille presque tout le temps, ne devenant invisible qu'à l'époque de ses conjonctions. Elle inspire, avec raison, le lyrisme des poètes. Victor Hugo lui dit avec ferveur :

Etoile radieuse
Qui te penches vers nous,
Beauté mystérieuse
Dont les yeux sont si doux !
Du haut du ciel splendide,
Sur notre obscur séjour
Verse un rayon limpide,
Verse un regard d'amour !

Vénus est vraiment la planète qui ressemble le plus à la Terre. Elle est à peu près de même grosseur que notre globe : elle a probablement, comme lui, un satellite ; elle tourne sur elle-même en 23 heures et un tiers ; elle se meut autour du Soleil, sur une orbite presque circulaire, ce qui la maintient constamment presque à la même distance de sa source de chaleur et de lumière ; elle a une atmosphère dont la présence est révélée d'une manière certaine par les pénombres et les lueurs

diffuses qu'on aperçoit au bord intérieur de son disque échancré, et même au-delà des cornes de son croissant ; enfin, elle a des saisons très accentuées, dues à l'obliquité de son orbite sur son équateur.

Voilà des ressemblances frappantes ; et c'est un grand sujet d'étonnement que Vénus, au point de vue de l'habitabilité, n'ait pas été l'astre le plus populaire, le globe de prédilection pour tous les partisans de la Pluralité des mondes. Il n'est, toutefois, nullement à regretter que la plus belle planète n'ait pas captivé les suffrages de ces Messieurs. C'eût été, en pure perte, à son égard, comme à l'égard de la Lune et de Mars, une dépense folle d'enthousiasme et d'imagination. Car s'il est vrai que Vénus ressemble un peu à la Terre, d'une manière vague et générale, simplement comme astre circulant autour du Soleil, il est beaucoup plus vrai qu'elle en diffère immensément, dans toutes les particularités délicates et essentielles, comme astre examiné au point de vue de l'habitabilité. C'est dire, en termes clairs et formels, que Vénus n'est ni habitée ni habitable.

Examinez, d'abord, les inconvénients de sa trop grande proximité du Soleil. Elle n'en est éloignée que de 27 millions de lieues. Le diamètre apparent du Soleil est d'un tiers plus grand pour Vénus que pour la Terre. Vénus reçoit donc, du coup, deux fois plus de lumière et de chaleur que nous n'en recevons. N'est-ce pas déjà trop pour la vie ? On reste atterré quand on apprend, sur l'autorité de l'astronome Richard A. Proctor, que le Soleil dispense à la Terre la deux billionième partie de son calorique. C'est un infiniment petit. La chaleur est un agent d'une si redoutable énergie, qu'il nous la faut à dose infinitésimale, comme ces remèdes foudroyants que les médecins administrent quelquefois en quantité à peine perceptible, avec toute la délicatesse qu'ils y peuvent mettre. Une puissance infinie a seule pu avoir la délicatesse infinie qui, seule, pouvait mesurer à notre globe, en le plaçant à une distance exacte, la deux billionième partie de la chaleur du Soleil. (*) Une partie de plus eût été fatale. A

(*) Si cette infinitésimale partie de la chaleur du Soleil pouvait être concentrée sur la Terre, celle-ci serait promptement consumée ! Si elle pouvait être concentrée sur les immenses accumulations de glace du pôle Nord ou du pôle Sud, cette glace fondrait à raison de trois cent millions de milles cubes par seconde ! On estime que l'énergie qu'elle engendre est égale à dix mille chevaux-vapeur pour chaque pied carré de la surface terrestre !

plus forte raison, deux parties de plus. Imaginez sur la Terre une température deux fois plus ardente que celle dont nous jouissons : aussitôt la zône torride et les zônes tempérées deviennent brûlantes et inhabitables ; les régions polaires seules pourraient peut-être conserver un peu de fraîcheur. Eh bien ! voilà précisément l'état de Vénus avec une chaleur double de la chaleur terrestre.

Examinez ensuite les inconvénients de la trop grande obliquité de son orbite sur son équateur.

Nous avons lu avec un étonnement voisin de la mystification, en Juillet 1896, un article soi-disant écrit par un astronome, dans le *World*, de New-York, où l'on affirme que l'axe de rotation de Vénus est presque perpendiculaire à son orbite ; ce qui y supprime presque entièrement les saisons. Il est exact de dire que si l'orbite de Vénus coïncidait à peu près avec son équateur, cela assurerait perpétuellement une température à peu près uniforme sur toutes les parties de la surface, d'un pôle à l'autre. Mais le fait de cette coïncidence est-il certain, est-il prouvé ? Une telle affirmation, que nous trouvons là, par hasard, pour la première fois, est diamétralement opposée à la tradition classique et à l'enseignement officiel ; ces deux autorités affirmant encore, de nos jours, que l'axe de rotation de Vénus est très incliné sur le plan de son orbite. Il doit y avoir erreur dans l'article susdit. En tout cas, nous argumenterons d'après les données ordinaires de l'Astronomie sur ce point.

L'Astronomie classique et officielle nous affirme que l'obliquité de l'orbite de Vénus sur son équateur est de 55 degrés. L'axe de rotation est donc incliné d'autant vers l'orbite ; c'est-à-dire que l'angle d'inclinaison est de 55 degrés avec la perpendiculaire à l'orbite et de 35 degrés avec l'orbite elle même.C'est une obliquité énorme produisant nécessairement des différences énormes dans l'intensité respective des saisons.

Vous prenez, à l'équateur, une lisière extrêmement large, une lisière de 110 degrés, pour la zône torride ; vous prenez des calottes sphériques de 55 degrés, pour les zônes glaciales, à chaque pôle ; vous voyez tout de suite que c'est la suppression complète des zônes tempérées ; vous voyez même que la zône torride empiète de 20 degrés sur les zônes glaciales et que réciproquement les zônes glaciales empiètent de 20 degrés sur la zône torride. Figurez-vous bien ces deux zônes mitoyennes de 20 degrés, dans

l'une et l'autre hémisphère, qui appartiennent alternativement à un climat torride et à un climat glacial.

Quelle chaleur et quel froid !

Quelle chaleur accumulée, pendant l'été, par des jours qui sont si longs et des nuits qui sont si courtes ! Quel froid accumulé, pendant l'hiver, par des nuits qui sont si longues et des jours qui sont si courts ! En été, la nuit disparaît graduellement pour ne laisser dominer que le jour et le Soleil, jusqu'au cercle polaire, à 35 degrés de l'équateur. En hiver, le jour disparaît graduellement, jusqu'au même point, pour ne laisser régner que le froid et les ténèbres. Il n'y a qu'une petite zône centrale de 70 degrés où le jour et la nuit se succèdent régulièrement, avec soirs et matins, pendant tout le cours de l'année.—Cette même zône, sur la Terre, est de 133 degrés !

Si, sur la Terre, les différentes zônes étaient partagées comme sur Vénus, on verrait surgir le résultat suivant qui ne serait pas seulement un résultat étrange, mais un résultat meurtrier : l'Europe entière, avec une partie de l'Algérie, et dans le continent américain, la moitié des Etats-Unis, avec toute la Puissance du Canada, à la fois comprises dans la zône torride entre les tropiques, et dans la zône polaire septentrionale. Dans ces divers pays, on verrait donc régner alternativement le froid du pôle Nord pendant l'hiver, et la chaleur équatoriale, pendant l'été, avec cette aggravation terrible que l'intensité de la chaleur serait énormément augmentée si la Terre occupait la place de Vénus, c'est-à-dire si elle se rapprochait du Soleil de dix millions de lieues !

Rien de plus propre que cette comparaison à nous donner une juste idée de la différence extraordinaire qu'il y a, pour le froid et la chaleur, entre les saisons de la Terre et les saisons de Vénus. On voit que, si les premières sont éminemment favorables à la vie, les autres ne peuvent être que meurtrières à un suprême degré pour des êtres humains et, en général, pour toute espèce d'êtres organisés.

Et quand bien même l'axe de rotation de Vénus serait presque perpendiculaire au plan de son orbite, suivant l'hypothèse adoptée par le correspondant du *World*, de New-York ; quand bien même les saisons seraient supprimées, on n'y serait guère mieux ; car il semble que la température uniforme, au lieu d'être la douceur d'un printemps perpétuel, serait plutôt l'horreur d'un

été équatorial des plus brûlants, à peine tempéré vers les pôles, par la diminution de plus en plus accentuée de la hauteur du Soleil.

Faites attention, maintenant, au fait très grave, que Vénus effectue sa révolution sidérale en 225 jours. Cela fait des saisons de 56 jours seulement. Tous les 112 jours, le Soleil occupe un tropique ou l'autre. Tous les 112 jours, chaque hémisphère est plongé dans un froid extrême ou dans une chaleur extrême. Y a-t-il des êtres organisés, surtout d'un ordre supérieur, qui soient capables de résister à d'aussi brusques et aussi violentes variations de température ?

Mais voici bien une autre source de difficultés. Si on ajoute foi à l'opinion émise par Schiaparelli, que l'Etoile du Berger, au lieu de tourner sur elle-même en 23 heures et un tiers, comme on l'a cru depuis longtemps, opère sa rotation juste dans le même temps que sa révolution sidérale, c'est-à-dire en 225 jours, Vénus est dans la même situation que Mercure ; Vénus, de même que Mercure, a une face constamment exposée au Soleil, et une face constamment soustraite au Soleil ! Voilà, certes, toute une révélation, et toute une révolution. Et les difficultés qui surgissent de ce fait sont incomparablement plus grandes que tous les inconvénients exposés jusqu'ici. D'un côté, c'est l'accumulation incessante du calorique ; de l'autre côté, c'est l'accumulation incessante du froid ; accumulations qui, sans être aussi excessives que celles de Mercure, sont néanmoins effroyables et dépassent énormément toutes les limites d'une température, où la vie animale et la vie végétale pourraient subsister.

De même que Mercure, Vénus aurait une ceinture intermédiaire de pôle à pôle, en haut et en bas, où par un effet de libration, la chaleur et le froid se disputent la suprématie avec un acharnement terrible, une région de pluie, de neige et de brouillards, un théâtre d'ouragans et de cyclones. Ces tempêtes se propagent dans toutes les parties de l'atmosphère ; et l'atmosphère tout entière, en proie à de telles convulsions, devient absolument impropre au maintien d'une population d'êtres vivants. Loin de sauver la situation, on l'aggrave comme celle de Mercure, par l'hypothèse d'une atmosphère très dense et surchargée de nuages ; car cette double circonstance ne fait que rendre les tempêtes à la fois plus épouvantables et plus désastreuses.

Une autre particularité que Vénus a encore de commune avec Mercure, c'est l'effrayante hauteur de ses montagnes. Plusieurs élèvent leur cime à plus de 40,000 mètres vers le ciel, dépassant plus de cinq fois l'élévation de nos plus hauts pics terrestres. La surface de Vénus est toute parsemée de ces plus ou moins hautes montagnes, comme on le voit par le contour du disque et le bord du croissant, qui sont l'un et l'autre extrêmement tronqués et déchiquetés. Une telle surface est évidemment tout le contraire d'un terrain favorable à la vie, c'est-à-dire propice à une végétation spontanée de la Nature et à une culture industrielle de la part d'une population intelligente.

En face de toutes ces considérations, que deviennent les ravissants paysages vénutiens dont Bernardin de St-Pierre nous a donné la description ? Hélas ! tout n'est que rochers abrupts et dénudés. Tout n'est que champs de glace d'une part, et d'autre part vallons de sable brûlant. Tout est stérile. Aucune verdure. Pas un arbre, pas un buisson, pas un brin de mousse.

Que deviennent surtout les habitants de Vénus ? Que deviennent-ils dans le froid et les ténèbres de la face toujours soustraite au Soleil ? Que deviennent-ils dans les brûlantes chaleurs de la face éclairée ? Que deviennent-ils dans la zône intermédiaire, convulsionnée par les plus horribles tempêtes ? Les endroits sont bien rares et les instants sont bien courts, où ils pourraient avoir un peu de répit et essayer à se fixer. De grâce, ayez pitié de ces pauvres malheureux. Les nuages de l'atmosphère ne les protègent nullement ; la densité elle-même de l'atmosphère ne les protège point. Imaginez donc alors, avec Mr Camille Flammarion, qu'ils ont des ailes, ou avec d'autres romanciers, qu'ils naviguent dans l'air. Faites-en des volatiles, ou faites-en des aéronautes.

Des volatiles ! Semblables à nos oiseaux voyageurs qui "émigrent en automne, d'un hémisphère à l'autre, et reviennent au printemps," semblables aux alcyons qui se jouent des tempêtes, ces hommes ailés prennent leur vol pour fuir loin du Soleil lorsqu'il est trop ardent, ou pour se rapprocher de lui, lorsque la température est trop basse. Des aéronautes ! Car, sans doute, s'ils ne volent pas, ils ont au moins découvert les secrets de la navigation aérienne. Cette navigation est d'autant plus facile pour eux que leur atmosphère est plus dense ; de même que la natation est plus facile dans les mers épaisses de sel que dans les eaux

douces et légères. Les voyez-vous, ces infatigables nomades, portés par leurs ailes, ou portés par leurs ballons ; les voyez-vous, en pérégrinations perpétuelles, s'élançant d'une montagne à l'autre, traversant les airs, se jouant du vent, toujours à la recherche du climat le moins meurtrier ? Comme roman, ce n'est pas banal ; comme réalité, c'est horrible.

Ou plutôt, n'est-ce pas souverainement absurde et ridicule ? N'en riez pas, toutefois, si vous avez peur des sarcasmes de Mr Flammarion ; car il vous rangera impitoyablement parmi " les esprits léthargiques, qui ne s'écartent jamais dans leur marche paisible des lisières de la timidité classique." Cette sentence vous fait-elle peu d'impression ? Alors, vous pouvez rire. Vous pouvez rire à cœur joie des hommes aériens de Vénus, comme vous avez ri des petits bonshommes de Mercure, ou des hommes-taupes enfouis dans les cavernes de la Lune !

CHAPITRE XI

MARS EST DÉJA TROP ÉLOIGNÉE DU SOLEIL.

Mais, voilà, pour nos adversaires, l'astre de prédilection, la planète sur laquelle sont fondées leurs espérances les plus brillantes. On n'entend plus parler que de Mars et des habitants de Mars, depuis au-delà de vingt ans. La Lune est bien en baisse. On frissonne, malgré soi, quand on pense que la Lune est un corps mort, un corps sec,un corps dont la surface est immobilisée. Cette considération est comme une douche d'eau froide pour les plus chauds partisans de la Pluralité des mondes. Ils rengaînent leur vieil enthousiasme, et ne parlent plus de l'astre des nuits qu'avec réticence. Ils se tournent du côté de Mars ; ils font leurs délices de Mars ; ils prennent leur revanche belle et bonne avec Mars : du moins, ils se l'imaginent. Et voici comment ils raisonnent :

Mars n'a-t-elle pas une température modérée ? N'est-elle pas pourvue d'eau et d'atmosphère ? Ne tourne-t-elle pas sur elle-même à peu près dans le même temps que notre globe ? N'a-t-elle pas un satellite, même deux ? N'a-t-elle pas des saisons qui ressemblent beaucoup aux nôtres ? N'y voit-on pas l'activité de la Nature dans ces masses de neige qui s'accumulent aux pôles, pendant les hivers, et se fondent en torrents, pendant les étés pour aller grossir les mers, dans les régions de l'équateur ? N'y voit-on pas d'immenses canaux en ligne droite, simples ou doubles, formant un vrai système de triangulations, et marquant la planète avec une symétrie admirable ? N'y voit-on pas de hautes projections verticales, en forme de tours ? N'y voit-on pas des points brillants, des feux, en forme de triangles ? Ces canaux ne sont-ils pas une oeuvre d'irrigation artificielle ou de navigation, exécutée par un monde intelligent et industrieux ? Ces points brillants ne sont-ils pas des feux électriques, allumés à dessein, pour communiquer avec nous ? Ces projections verticales ne

sont-elles pas de véritables tours, élevées pour nous, dans le même but ?

Au comble de l'enthousiasme, après cette énumération des titres de Mars, les adversaires s'écrient : A coup sûr, une telle planète est le séjour d'une race d'hommes semblables à nous, beaucoup plus avancés que nous ne le sommes dans les progrès de la science, de l'industrie, de la civilisation ; et peut-être même sont-ils d'une nature physique et intellectuelle incomparablement supérieure à la nôtre !

La conclusion de ces Messieurs est illogique, parce qu'elle dépasse énormément l'étendue des prémisses. Le vrai et le faux se mêlent dans le raisonnement. Il nous sera facile de cribler cette argumentation, pour en séparer l'ivraie d'avec le bon grain. Mais auparavant, nous croyons opportun d'expliquer la cause de la popularité extraordinaire dont jouit actuellement la planète Mars, au point de vue de l'habitation.

Mars est la première des planètes supérieures. Elle apparaît à l'œil nu, comme l'étoile la plus rouge du ciel. Sa distance moyenne au Soleil est de 58 millions de lieues. Mais la forte excentricité de son orbite fait que cette distance, au périhélie, est réduite à 52 millions ; tandis qu'à l'aphélie, elle se chiffre par 63 millions de lieues. Différence : onze millions de lieues entre sa distance la plus grande et sa distance la plus faible.

Maintenant, si l'on suppose Mars et la Terre sur une même ligne droite avec le Soleil, il arrivera ceci : ou Mars sera d'un côté, et le Soleil de l'autre côté de la Terre ; ou la Terre sera d'un côté et Mars de l'autre côté du Soleil.

Dans le premier cas, celui de l'opposition, il est clair que la distance de Mars à la Terre sera la distance de Mars au Soleil, diminuée de 38 millions de lieues ; et si Mars est alors à son périhélie, c'est de sa plus petite distance, 52 millions, qu'il faudra soustraire 38 ; il nous restera 14 millions de lieues. Dans le deuxième cas, celui de la conjonction, il faut ajouter au lieu de retrancher ; on ajoutera la distance de la Terre au Soleil, 38 millions, avec la distance du Soleil à Mars ; et si Mars est alors à son aphélie, c'est avec 63 millions qu'il faudra compter ; on obtiendra plus de 100 millions de lieues, pour la nouvelle distance entre Mars et la Terre.

La distance générale de la Terre à Mars varie donc de 100 millions à 14 millions de lieues. Enorme variation. Combien plus

considérable doit être le diamètre apparent de Mars à sa plus faible qu'à sa plus grande distance ! Combien plus vif son éclat ! Combien plus précieux les avantages des astronomes pour l'observation de sa surface ! A partir du point extrême de la conjonction, (celui de la plus grande distance), jusqu'à l'autre point extrême de l'opposition, (celui de la plus faible distance), la grandeur apparente de Mars et l'intensité de sa lumière augmentent continuellement. Mars atteint son *maximum* d'éclat et de diamètre apparent lorsqu'elle arrive à son *minimum* de distance; elle manifeste alors le plus avantageusement possible, à l'œil armé du télescope, les diverses particularités, les merveilles, ou plutôt les mystères de sa surface.

Or, cette circonstance, éminemment favorable, si chère et si précieuse aux astronomes, arrive tous les quinze ans. Elle s'est présentée en 1879, où, pour la première fois, on en a tiré un parti splendide, grâce à la puissance des instruments nouveaux, qui ont permis des découvertes inouïes jusque-là. Elle s'est présentée encore en 1894, où l'on a renchéri sur les découvertes premières. Et si vous considérez que les télescopes monstres dont on disposait à cette dernière époque, devaient ramener Mars, par un grossissement énorme, à une portée de 12 mille lieues seulement, il vous est facile de concevoir l'émoi universel causé naguère par le retour de la planète au point qui est en même temps son *minimum* de distance et son *maximum* de grandeur apparente et d'éclat ; vous concevrez, de même, l'intérêt immense attaché par toutes les nations du monde, à ces récentes observations.

Les honneurs de l'année 1879 reviennent presque entièrement à Mr Schiaparelli, le célèbre directeur de l'observatoire de Milan, qui, après s'être distingué par des travaux remarquables sur les comètes et les étoiles filantes, mit le comble à sa réputation, par ses études et ses découvertes sur la planète Mars. La découverte particulière qui fit voler son nom de bouche en bouche, de pays en pays, et causa partout le plus profond étonnement, suivi aussitôt des spéculations les plus fantastiques, fut celle de certaines lignes droites, régulières, plus ou moins sombres qui, à son avis, représentent des excavations, des cours d'eau, de véritables canaux, avec de nombreux points d'intersection et de convergence, pouvant eux-mêmes représenter des oasis, des centres d'habitation tout à fait privilégiés. Détail encore plus surprenant :

plusieurs de ces canaux lui parurent doubles, presque parallèles. Tant de symétrie, sur une aussi vaste étendue, s'écrièrent aussitôt une foule de gens à l'enthousiasme facile, prouve bien que ces canaux et ces points de rencontre sont des ouvrages industriels exécutés par des forces intelligentes, plutôt que des ouvrages naturels, exécutés par des forces aveugles.

Le même concert de transports et d'exclamations accueillit une autre découverte étrange de l'astronome italien : celle d'une immense projection verticale, plutôt en forme de tour qu'en forme de montagne. Schiaparelli ne put expliquer cette bizarre élévation. Il lui donna, à tout événement, le poétique nom de Fontaine de Jouvence, *Fons Juventutis* ; voulant, sans doute, faire coup double après avoir fait canal double : émerveiller, d'une part les partisans de la Pluralité des mondes, par la perspective d'une nouvelle preuve d'activité intelligente à la surface de Mars ; intéresser, d'autre part, les chercheurs contemporains de la source du rajeunissement perpétuel, par la conjecture que cette source fameuse et fabuleuse qui fit courir jadis tant de personnages célèbres, voire même le grand Alexandre, pourrait peut-être enfin se trouver là, puisqu'elle ne se trouve nulle part sur la Terre !

Schiaparelli compléta ses observations par le relevé topographique de Mars. Il en dressa une carte complète, exposant ses contrées boréales, ses régions tempérées, sa zône torride, ses continents, ses montagnes, ses plaines, ses oasis, ses mers, ses lacs, ses fleuves, enfin ses fameux canaux simples et doubles, et sa mystérieuse tour. On fit alors cette réflexion paradoxale que la topographie de Mars nous était mieux connue que la topographie de la Terre. Vers le même temps, Mr Hall, de l'observatoire de Washington, découvrait deux petits satellites circulant autour de Mars. Il les désigna sous les noms euphoniques de Phobos et Diemos. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En 1894, il s'agissait de reprendre toutes ces observations, de corroborer toutes ces découvertes, et, naturellement, d'en faire de nouvelles, plus importantes encore. Car on était, cette fois, en optique, encore mieux armé et outillé qu'en 1879. Que ne verrait-on pas, par exemple, avec un télescope monstre comme celui de Lick, en Californie, de force à réduire à douze mille lieues la distance entre les deux planètes ? Rien moins que les habitants de Mars, nos frères, ou, à leur défaut, des preuves tout

à fait irrécusables de leur existence, de leur intelligence, de leur science, de leur industrie, de leur activité, de leur civilisation !

Le point culminant de cet enthousiasme universel, de cette attente fébrile, arriva prématurément, alors qu'une riche dame française, au nom plus anglais que français, Madame Guzman, offrit un prix de cent mille francs, à l'homme de n'importe quelle nation, qui, le premier, découvrirait le moyen de correspondre avec nos frères de Mars. On était déjà si sûr de leur existence ! Pourquoi languir ? Pourquoi ne pas se mettre à l'oeuvre immédiatement ? Pourquoi ne pas répondre aux sympathiques démonstrations qui nous sont faites ? Lorsqu'on est absolument sûr de tuer un ours, on peut bien un peu d'avance en vendre la peau !

Eh bien ! Mars est venue, à l'heure dite, avec sa ponctualité ordinaire, à son point de périhélie et d'opposition, à son point de plus grande proximité de la Terre, à son point de disque le plus large et d'éclat le plus vif. Tous les grands télescopes, notamment le télescope énorme de Lick, espèce de canon Krupp, ont été braqués sur sa face, pendant de longues nuits. On a fait une foule d'observations. On a renouvelé une foule de découvertes. On a même fait quelques découvertes nouvelles. On a élevé une clameur immense. On a fait des efforts héroïques pour saisir l'homme de Mars, ou du moins, pour le faire entrer, de force, dans l'imagination et la conviction du public.

Enfin, l'excitation est dissipée. Le calme est revenu. On a pesé les choses à leur juste poids. On a fait le triage entre le certain et l'incertain, entre le téméraire et le probable, entre le fantastique et le réel. Qu'en est-il résulté ? Rien, ou presque rien. La plupart des Nemrods sidéraux ont aujourd'hui un air déconcerté et silencieux,—preuve que la dernière campagne, la dernière battue, n'a pas tourné en leur faveur. Ils n'ont pas tué l'ours. Ils ne l'ont pas même vu. Et ceux-là même qui ont le mieux vu, sont à peu près dans la même situation que l'astronome improvisé de Florian : ils ont bien aperçu quelque chose ; mais ils ne peuvent dire pour quelle cause, ils n'ont pas distingué très bien. Plusieurs ne demanderaient pas mieux, sans doute, que de résilier le contrat, relativement à la peau de l'ours.

Entrons maintenant dans l'examen intime et approfondi de la double question ; 1o Mars est-elle habitée ? 2o Mars est-elle habitable ? Si les prétendues preuves d'habitation actuelle ne valent rien, on ne peut pas dire que Mars est habitée. Si les conditions

nécessaires à la vie y font défaut, on ne peut pas dire que Mars est habitable. Eh bien ! 1o les preuves d'habitation actuelle ne valent rien ; 2o les conditions nécessaires à la vie y font défaut.

MARS NON HABITÉE

Les prétendues preuves d'habitation actuelle sont au nombre de trois : les canaux, les tours, les triangles de feu ; c'est dans cet ordre que nous les étudierons.

1o Les fameux canaux, simples et doubles, sont encore présents à la surface de Mars. Même, on les a mieux vus en 1894 qu'en 1879. A-t-on constaté avec certitude qu'ils sont l'œuvre de mains d'hommes ? Oh ! point du tout. Des gâte-fête sont intervenus. Il y en a partout, même dans le monde scientifique, de ces fines gens, disent les uns, de ces sottes gens, disent les autres, qui ne veulent point prendre des vessies pour des lanternes, ni du clinquant pour de l'or. Des gâte-fête sont intervenus et ont fait remarquer, avec le plus grand bon sens, la disproportion incommensurable qu'il y a entre ces canaux et la population qui les aurait creusés ;—en d'autres termes, l'impossibilité presque absolue que ces canaux puissent être l'oeuvre de mains d'hommes.

Quels canaux ! Largeur moyenne : de 5 à 10 lieues ! Longueur moyenne : 500 lieues ! On en a mesuré un qui a une longueur de plus de 1200 lieues ! Et combien y en a-t-il ? Une multitude ! Prétendez-vous que les efforts conjoints de tous les peuples de Mars, pendant de longs siècles, aient pu exécuter une œuvre aussi colossale ? Vous dépassez du coup la capacité du genre humain sur la Terre. Qu'il soit question de construire un pareil système de canaux sur notre globe ; appelez toutes les nations du monde à y coopérer ; nonobstant les siècles, l'œuvre dans son immensité, sera jugée absurde et impraticable. Encore bien moins la chose a-t-elle pu être possible sur la planète Mars, dont la grosseur est à peu près la moitié de celle de la Terre, et dont la population, au moins sous le rapport numérique, aurait toujours été fort inférieure à la nôtre.

On croit se racheter, en disant : mais la densité atmosphérique de Mars n'est que le tiers environ de celle de notre globe ; et il suit de là que les hommes de Mars ont pu acquérir une taille trois fois plus grande que la taille des hommes de la Terre, et des forces 27 fois plus considérables ; et les matériaux, d'ailleurs,

pesant là moins de la moitié de ce qu'ils pèsent ici, la force musculaire y est plus que doublée ; ainsi les hommes de Mars seraient cinquante ou soixante fois plus forts que nous, et accompliraient, dans le même temps, 50 ou 60 fois plus d'ouvrage ; donc ils ont eu la capacité nécessaire pour creuser leur système de canaux !

Extravagance et contradiction ! Des hommes de 16 à 18 pieds sur la planète Mars, lorsque celle-ci est deux fois plus petite que la Terre ! On devrait plutôt s'attendre à y trouver des hommes de 3 pieds ! Songez donc que la pauvre petite planète ne pourrait pas en nourrir un bien grand nombre de ces énormes géants, ni un bien grand nombre de végétaux et d'animaux construits sur une pareille échelle ! L'atmosphère martienne est trois fois moins dense que l'atmosphère terrestre ; mais pour équilibrer de tels géants, pour faire respirer leurs vastes poumons, ne faudrait-il pas plutôt une atmosphère au moins trois fois plus dense que la nôtre ? La rareté de l'air et l'exiguité de la planète sont donc en flagrante contradiction avec l'hypothèse des colosses de 18 pieds.

D'ailleurs, dans quel but pratique les habitants de Mars auraient-ils creusé leurs canaux ? Dans un but de navigation ? Alors, il n'était pas nécessaire de creuser des canaux de 5 à 10 lieues de largeur, capables de recevoir des navires gros comme des montagnes, immensément plus gros que ne l'exigeraient les besoins de la population tout entière, cette population fût-elle composée de géants de 18 pieds. Dans un but d'irrigation ? C'est là le but le plus probable ; car tous les astronomes s'accordent à reconnaître une très faible quantité d'eau, relativement, sur la surface de Mars, d'où la nécessité pour les habitants, s'il y en a, de répandre, de distribuer partout, au moyen de canaux artificiels, l'eau fournie par la fonte périodique des neiges, au pôle Nord et au pôle Sud. Mais alors, n'aurait-il pas été infiniment plus désirable que les canaux fûssent moins larges, afin de pouvoir être plus nombreux et de pouvoir subvenir aux besoins d'une population plus considérable ? Quinze canaux d'un mille de largeur, ou même 30 canaux d'un demi-mille de largeur, n'auraient-ils pas procuré une irrigation plus efficace et plus parfaite qu'un seul canal ayant une largeur de 15 milles ? Cette largeur invraisemblable des canaux ne dénote guère d'intelligence. Et d'une !

Les canaux sont en ligne droite, sur des centaines, sur des mil-

liers de lieues de longueur. On dit que des ouvriers intelligents ont, seuls, pu creuser des canaux droits sur une aussi grande longueur. Mais voici la pierre d'achoppement. Est-il prouvé que la planète Mars ait une surface entièrement unie comme une plaine ? Non, certes, cela n'est pas prouvé. Il est plutôt certain que la surface de Mars, comme la surface de la Terre, comme la surface de la Lune, comme la surface de Vénus, comme la surface de Mercure, est plus ou moins parsemée de montagnes. Dès 1839, sir James South, à l'observatoire de Londres, constata que Mars présentait des gibbosités considérables. Dom Lamey, à l'observatoire de Dijon, y observa souvent des proéminences énormes. Enfin les photographies de Mr Pickering, à Arequira, au Pérou, montrent distinctement ces grandes inégalités du sol martien. Si donc les peuples de Mars ont jamais creusé des canaux, ils ont inévitablement rencontré des montagnes sur leur chemin. Qu'en ont-ils fait ? Ils les ont enlevées ; puisque les canaux sont en ligne droite. Eh bien ! n'aurait-il pas été plus sage et plus économique et plus expéditif de contourner ces montagnes, plutôt que de les enlever ? Le fait de n'avoir pas profité des ondulations du terrain, d'avoir même travaillé contrairement aux ondulations du terrain, indique fort peu d'intelligence. Et de deux !

Les neiges polaires du Sud paraissent aussi considérables et semblent fournir autant d'eau que les neiges polaires du Nord. D'après cela, on devrait s'attendre à voir nos creuseurs de canaux, si toutefois ils sont doués d'un bon jugement, partir leur système d'irrigation autant d'un pôle que de l'autre, et s'avancer également vers l'équateur. Au lieu de cela, on voit que tout le système d'irrigation part du pôle boréal, pour se prolonger, sur une moitié de la planète, jusque vers l'équateur, et sur l'autre moitié, beaucoup au-delà de l'équateur, jusqu'au 40e et peut-être même jusqu'au 50e degré de latitude australe. Il semble donc que l'on aurait travaillé à la rebours du bon sens, en travaillant à la rebours des avantages naturels de la planète. L'intelligence, encore ici, fait défaut. Et de trois !

Et songez maintenant qu'il ne s'agit pas de canaux simples, mais de canaux doubles. On ne prétend pas, il est vrai, que tous les canaux sont doubles ; mais on assure qu'un grand nombre le sont. Pour autant de canaux qu'il peut y avoir dans cette catégorie, vous doublez donc les inconvénients, et vous donnez double force aux différentes preuves de l'étourderie des habitants. Dou-

bles canaux larges de 5 à 10 lieues ! Et tous en ligne droite ! Et tous alimentés par les neiges et les glaciers du pôle Nord !.... De plus en plus inintelligent !

Nos adversaires eux-mêmes sont tout à fait décontenancés par de telles extravagances. Ils se recueillent. Ils changent soudain le cours de leurs idées. Ils nous proposent une théorie toute nouvelle, disant : les canaux ne sont pas des canaux ; ce sont des lisières de terrain couvertes de végétation, de chaque côté des véritables cours d'eau, qui, naturellement, sont beaucoup plus étroits que les terres fertilisées.

C'est tomber de Charybde en Scylla. Peut-être est-ce quelque chose de pire ; car cette volte-face ne fait que multiplier les embarras et les difficultés.

D'abord, les véritables cours d'eau, intermédiaires entre des plaines luxuriantes, sont-ils de largeur raisonnable en proportion avec les habitants de Mars, avec leur capacité et leurs besoins ? Alors, ils échappent entièrement à la puissance de votre œil, de vos lunettes et de vos télescopes ; ils sont beaucoup trop étroits pour que vous puissiez les apercevoir ; vous n'en connaissez plus rien ; vous ne pouvez plus affirmer leur existence ; et dans chaque cas de prétendu canal double, vous ne verriez qu'une seule plaine fertilisée, vous n'en verriez pas deux !

Prétendez-vous, au contraire, que vous apercevez un véritable filet d'eau, entre deux plaines bien distinctes l'une de l'autre ? Alors recouchez-vous pour mourir ; car de nouveau voilà l'extravagante largeur des canaux qui vous affronte ; puisque ces filets d'eau ne peuvent être aperçus dans le télescope que s'ils sont larges, non plus comme des canaux, mais comme des mers !

Ensuite, il faudrait expliquer pourquoi ce phénomène des soi-disant canaux doubles est un phénomène pour le moins aussi variable qu'étrange. Les mêmes canaux apparaissent quelquefois doubles et quelquefois simples, quelquefois parallèles et quelquefois divergents. Ils n'apparaissent pas constamment aux mêmes endroits, sur les mêmes terrains. Aujourd'hui, on les distingue, demain on ne les distingue plus. Au même instant, tel observateur les verra, et tel autre observateur ne les verra point. Nous voilà plongés dans des mystères inextricables.

Voici le comble du mystère.

C'est Mr Camille Flammarion lui-même qui a attiré l'attention des astronomes sur le fait singulier qu'à certaines époques de

l'année, les océans de Mars paraissent divisés en deux parties distinctes, absolument comme si un pont gigantesque était jeté, sur chaque mer, d'une rive à l'autre. Il y a une mer qui ressemble beaucoup à notre Mer Noire. En 1890, Mr Schiaparelli aperçut cette mer divisée en deux parties inégales par une bande jaunâtre. On découvrit, vers le même temps, qu'un lac ressemblant au lac Tchad, avait été divisé en trois, par deux lignes parallèles, qui, sur la terre ferme, auraient été prises pour un vrai canal double. Voilà donc les océans et les lacs de Mars devenus doubles, comme les vulgaires canaux, et même devenus triples !

Enfin, rien de plus gratuit que cette supposition de plaines luxuriantes, vivifiées par des cours d'eau passant au milieu. Qu'y a-t-il réellement à droite et à gauche de ces canaux ? Est-ce une matière minérale ? Est-ce une matière végétale ? On verra plus loin que la couleur rouge de Mars est essentiellement contraire à l'hypothèse d'une végétation. En elle-même, la théorie est assez rationnelle. Après des époques de sécheresse, les neiges polaires venant à fondre, une multitude de canaux s'empareraient de l'onde bienfaitrice et iraient la distribuer de plus en plus loin vers l'équateur, au milieu des plaines, lesquelles recouvreraient aussitôt leur fertilité et se couvriraient de verdure et de fleurs. Comme question de fait, cette même théorie n'est appuyée d'aucune preuve. Que les neiges polaires fondent, que l'eau des glaciers descende vers les régions mitoyennes, rien de plus naturel ; mais que les plaines humectées se couvrent de végétation, rien de plus imaginaire.

En résumé, que faut-il penser des fameux canaux de la planète Mars ?... des canaux doubles ?... des canaux simples ?

Nous pensons, d'abord, que les canaux doubles ne sont rien autre chose qu'une pure illusion d'optique. Nous adoptons entièrement la théorie explicative de Mr Stanislas Meunier, qui suggère que la duplication des canaux est due, 1o au fait que le canal simple est vu directement par notre œil, 2o au fait qu'une image du canal simple vient se former sur des nuages légers, mi-opaques, mi-transparents, de l'atmosphère martienne, et que cette image, distincte de l'objet qui l'a formée, devient elle-même un objet de vision, et nous frappe comme étant un deuxième canal, plus ou moins identique, plus ou moins parallèle au premier, selon la mobilité et la transparence toujours variable des légers brouillards de l'atmosphère.

Il est tout naturel d'admettre cette mobilité continuelle des brouillards, et cette variabilité incessante de leur pouvoir réflecteur. Ils peuvent être stationnaires. Ils peuvent se mouvoir plus ou moins vite, dans un sens ou dans l'autre. Ils peuvent être, tantôt plus opaques, tantôt plus transparents. On s'explique ainsi, avec une facilité vraiment admirable, l'extrême inconstance du phénomène des doubles canaux. On s'explique pourquoi, aux mêmes lieux, on ne voit pas toujours deux canaux, pourquoi de deux bandes jaunâtres vues dans le télescope, une sera plus atténuée que l'autre et suivra une direction plus ou moins divergente. On s'explique enfin pourquoi les mêmes canaux ne sont pas toujours vus ; pourquoi, au même instant, tel observateur pourra les distinguer, et tel autre observateur ne le pourra point. Tout dépend des conditions atmosphériques.

On conçoit, en effet, que si l'œil apercevait deux véritables canaux sur la terre ferme, on apercevrait ces deux canaux constamment et toujours d'une manière uniforme. Or, ils n'apparaissent pas constamment ; ils n'apparaissent pas d'une manière toujours uniforme. Il y a donc quelque part, une cause de variabilité, au moins pour l'un des doubles canaux. Et quelle peut être cette cause de variabilité, si ce n'est la variabilité même des brouillards de l'atmosphère ;—brouillards assez diaphanes pour nous révéler directement le véritable canal sur la terre ferme, et en même temps assez denses pour former et nous montrer une image de ce même canal, comme un deuxième canal, par une illusion d'optique subie inconsciemment ;—brouillards qui, par excès de transparence, empêcheront la duplication du canal, et par excès d'opacité, supprimeront la vue du canal entièrement ;—brouillards dont le déplacement nous fera voir le deuxième canal, c'est-à-dire l'image du canal véritable, dans une direction plus ou moins divergente, par rapport au premier ;—brouillards, enfin, qui, dans un état parfaitement stationnaire, feront coïncider l'image de l'objet avec l'objet lui-même, et alors on ne verra qu'un seul canal, un canal simple.

Voilà comment Mr Stanislas Meunier explique le phénomène si variable et si mystérieux des doubles canaux. Cette théorie de l'illustre savant est une œuvre de science, non une affaire d'imagination. C'est de la physique toute pure. Voici, d'ailleurs, l'expérience, éminemment ingénieuse et effective, par laquelle il démontre, il rend sensible son hypothèse.

Il trace sur une plaque de métal poli, un réseau de lignes et de taches, représentant la surface de Mars, telle qu'on la connaît et qu'on la voit ; moins la duplication des canaux ; car tous les canaux sont marqués par une seule ligne. A une certaine distance, il étend un écran de mousseline ; la mousseline est à la fois légèrement opaque et légèrement transparente. Regardant la plaque de métal à travers cet écran, il la voit d'abord telle qu'elle est. Mais imprimant un mouvement d'ondulation à la mousseline, ô surprise ! toutes les lignes et toutes les taches de la plaque se dédoublent, il y a doubles canaux ! C'est que la mousseline laisse voir directement les lignes et les taches ; mais formant en elle-même une image fidèle des objets réflétés, cette image est reportée par les yeux sur la plaque de métal, qui paraît aussitôt contenir doubles lignes et doubles taches. L'image de l'objet est donc vue en même temps que l'objet, à côté de l'objet. On croirait que c'est un autre objet semblable. Ce n'en est que la duplication apparente, par le fait d'une illusion d'optique. Selon que la mousseline est plus ou moins agitée, ou que l'observateur change sa position, l'image de l'objet s'écarte et diverge plus ou moins de l'objet lui-même. Si la mousseline est immobile, et si l'observateur se place en ligne droite, l'objet n'est pas doublé, parce que l'objet et l'image de l'objet coïncident exactement sur la rétine de l'œil.

Rien de plus clair, rien de plus frappant, rien de plus décisif, qu'une telle théorie, appuyée d'une telle démonstration. Il faut crier, malgré soi : les doubles canaux de la planète Mars ne sont évidemment qu'un phénomène d'optique ; passe pour les canaux simples ; mais qu'il ne soit plus question de canaux doubles.

Alors que faut-il penser des canaux simples ?

Si vous adoptez le point de vue nouveau que les canaux apparents ne sont que des lisières de terrain fertile, coupées par les véritables canaux qui échappent à notre vue, à cause de leur étroitesse, et nous font voir une seule plaine longitudinale : nous répondons que l'existence de ces soi-disant véritables canaux n'est plus un fait, mais une pure supposition qui ne peut vous servir à rien pour prouver l'habitation actuelle de la planète Mars ; car la Nature, alors, a pu évidemment se suffire à elle-même.

Vous en tenez-vous, au contraire, à l'ancienne hypothèse que les canaux apparents sont les véritables canaux, dont la grandeur

symétrique vous étonne ? Alors nous répondons que la seule opinion raisonnable est encore l'opinion qui soutient que ces prétendus canaux sont uniquement l'œuvre de la Nature. Leur prétendue symétrie a été fort exagérée. Et fûssent-ils aussi réguliers, aussi droits que certains observateurs l'affirment, aucun astronome de distinction et d'autorité n'a encore déclaré qu'il eût été strictement impossible à la Nature d'exécuter une telle œuvre.

Mr Schiaparelli s'est contenté de dire que si de tels travaux sont l'œuvre de la Nature, la Nature ne les a répétés nulle part ailleurs, même sur la Terre, où il n'y a absolument rien de semblable. Parler en ces termes, c'est bien admettre implicitement la possibilité des canaux comme œuvre naturelle. Qu'importe le fait que ces canaux soient ou ne soient pas uniques dans l'Univers ? Est-ce que chaque planète ne doit pas avoir sa propre constitution, en rapport avec ses propres conditions d'existence ? Pourquoi aller plus loin que Mr Schiaparelli ? Sauter tout de suite à la conclusion que les canaux de Mars ne peuvent avoir été creusés que par mains d'hommes, c'est falsifier la pensée de l'auteur, c'est lui faire dire malhonnêtement ce qu'il ne dit point.

En tout cas, si vous récusez l'efficacité de la Nature à produire un système de canaux d'une telle symétrie, avec infiniment plus de raison, avons-nous le droit de récuser l'efficacité des peuples de Mars à accomplir une œuvre d'une telle immensité. Physiquement, nous récusons l'efficacité de ces peuples, même réunis, parce que l'entreprise eût été au-delà de toutes leurs forces ; nous la récusons moralement, parce que tous leurs besoins possibles ou imaginables de navigation et d'irrigation n'eûssent jamais demandé des cours d'eau d'une aussi immense largeur.

Mystère pour mystère, il est beaucoup plus facile de comprendre ces cours d'eau comme œuvres de la Nature,—ne serait-ce qu'à titre d'exception et de chose unique dans l'Univers,—que de les comprendre comme œuvres d'industrie d'une population robuste et intelligente, si robuste et si intelligente qu'il nous plaise de la supposer.

Attendez un peu, et vous verrez que les théories satisfaisantes ne manqueront pas, bientôt, de la part des savants, pour expliquer tout ce système d'irrigation par la seule efficacité des forces connues de la Nature. En voici une : fendillement et creusement de la planète par effet de dessiccation et de contraction. En voici

une deuxième : convulsions et déchirements de la surface par des phénomènes volcaniques. En voici une troisième : des astéroïdes circulant tout près de la planète, et venant finalement en contact avec la surface, auraient déchiré les flancs de celle-ci, et creusé une foule de sillons se croisant les uns les autres, sous des angles divers. (*) En voici une quatrième : des torrents impétueux, venus des pôles, par la fonte énorme des neiges et des glaciers, auraient miné la terre, dans des directions multiples, plus ou moins régulières, et, à la longue du temps, auraient produit les larges tranchées que nous voyons de nos jours ; on constate, en effet, une corrélation très étroite entre les canaux et les glaces polaires : lorsque les neiges s'accumulent aux pôles, il semble que les canaux se vident et n'existent plus ; au contraire, les neiges des pôles se mettent-elles à fondre, aussitôt les canaux semblent renaître, ainsi que les mers alimentées par eux.

2o Ayant ainsi disposé de la première des prétendues preuves d'habitation actuelle, nous allons disposer de la deuxième, qui est celle des tours, ou des projections verticales.

En 1879, Mr Schiaparelli avait découvert une seule projection verticale, pouvant indifféremment être une tour élevée par des mains d'hommes, ou une montagne cylindrique dressée par la Nature. Ne pouvant pas, et n'osant pas trancher la question, il appela cette bizarrerie d'un nom également bizarre : Fontaine de Jouvence. Mais la réserve du sage astronome de Milan ne put contenir les esprits fougueux des partisans les plus acharnés de la Pluralité des mondes. Exagérant encore l'importance de cette découverte, et dénaturant encore la pensée aussi bien que les expressions de l'auteur, ils s'écrièrent avec transport : Oh ! ce n'est pas une montagne naturelle, c'est une tour artificielle ; nos frères de Mars ont érigé cette tour afin de nous faire connaître leur existence, dans l'espoir que, peut-être, ils auront une réponse de nous !

Grande fut la jubilation de ces visionnaires exaltés, toujours en avant de leur siècle, en avant des faits et des observations, quand ils surent, en 1894, que la grande tour de Schiaparelli n'était plus seule, qu'il y en avait une autre, à côté, de même nature, mais de plus humbles dimensions. La grande aurait-elle

(*) Cette hypothèse vient d'être émise et soutenue très sérieusement, par le Dr J. Joly de la Société Royale de Dublin.

fait une petite ? Oh ! ne riez point, dirent les visionnaires, c'est une deuxième tour, élevée depuis 15 ans, par nos frères de Mars. Voyez comme ces nobles frères sont industrieux et persévérants : ils avaient construit une première tour gigantesque, une vraie tour Eiffel, pour qu'on pût les reconnaître à leurs travaux ; et, ne recevant pas de réponse, ils se sont dit : bâtissons une deuxième tour !

Mais les gâte-fête sont encore intervenus,—ces vilaines gens qui ne se laissent duper ni par le clinquant ni par les vessies. Ils ont fait cette réflexion : n'est-il pas plus vraisemblable de supposer que Schiaparelli a vu une seule tour à cause de la faiblesse de son télescope, et que les astronomes de Lick ont vu deux tours à cause de la supériorité de leur instrument, dont le verre a 36 pouces de diamètre ?

Cette simple réflexion a fixé les idées de tous les hommes de bon sens. Et d'ailleurs, n'est-il pas dans l'ordre des choses possibles que la petite tour ait échappé à l'œil de Schiaparelli, lors même que son télescope, avec beaucoup d'attention, eût pu la lui révéler ?

La petite tour, comme la grosse, paraît donc avoir existé depuis un temps indéterminé et indéterminable. Rien, absolument rien, ne prouve qu'elles soient des constructions de mains d'hommes. Au contraire,toutes les apparences montueuses de la planète indiquent plutôt dans ces projections, malgré leur caractère étrange, l'œuvre pure et simple de la Nature. Est-ce que Mars, comme la Terre, ne peut avoir ses *lusus naturæ ?*

Ne sait-on pas que les *lusus naturæ*, aux formes les plus étranges, abondent partout sur la surface de notre globe, en fait de rochers et de montagnes ? Le fameux roc du Gibraltar offre de loin une apparence qui l'a fait surnommer " le lion dormant." Un roc près de l'île de Corfou, Grèce, a la forme d'un vaisseau ayant toutes ses voiles déployées ; les Grecs disent que c'est le vaisseau d'Ulysse transformé en rocher par le dieu de la mer qui était irrité de ce que le héros d'Ithaque eût opéré heureusement son retour, après avoir crevé l'œil unique du géant Polyphème, fils de Neptune. Un roc semblable, nommé Eddystone, dans l'Océan Pacifique, a souvent trompé les plus vieux et les plus habiles navigateurs. Dans le Tyrol, il y a un roc surnommé " le moine qui dort " ; un autre surnommé "Notre-Dame des montagnes." A St-Vincent, Iles du Cap Vert, un rocher volcanique très

élevé, d'un gris sombre, offre l'image fidèle de George Washington, couché sur le dos, mort ou dormant ; les traits sont exacts ; on distingue ses épaules massives, même les détails de son habit ; le tout avec des dimensions gigantesques. En Amérique, dans l'Arkansas, il y a un rocher qui est la parfaite représentation d'une tête d'Indien.

Pour nous en tenir aux montagnes plus ou moins cylindriques, plus ou moins hautes, plus ou moins larges, en vraie forme de tours, nous mentionnerons ici l'aiguille du Dru, l'aiguille Verte, le mont Cervin, dans les Alpes ; le pic de Pierre Bott, dans l'Ile de France, autrefois Ile Maurice ; l'arche naturelle de granit dans la vallée de Bascan, Asie Centrale ; les chaussées des géants en Irlande ; les îles cyclopéennes, non loin de la Sicile ; et en général, toutes les montagnes basaltiques. Nous mentionnerons le rocher solitaire du mont Sipylus, en Grèce, qui, au dire de la légende, est la reine Niobé, changée en pierre par la pitié ou la colère des dieux qu'elle avait insultés en s'estimant supérieure à eux, à cause de la beauté de ses enfants ; ceux-ci furent tués l'un après l'autre, et la mère devint ce roc abrupt. Nous mentionnerons tout particulièrement " le roc de la Madone," dans les îles Lipari, au nord de la Sicile. Ce rocher est très célèbre et très remarquable. Il se dresse comme une tour isolée ou comme un phare, au milieu de l'océan. On dirait une statue colossale, taillée de mains d'hommes. Il ressemble, de la manière la plus frappante, à une femme portant un enfant dans ses bras, et le visage couvert d'un voile. Des milliers d'oiseaux de mer donnent de l'animation à sa tête et à ses épaules. Un coup de fusil les fait lever et se disperser dans l'air ; ils voltigent et tourbillonnent longtemps au milieu d'une confusion indescriptible et avec un vacarme infernal de cris d'effroi, jusqu'à ce qu'ils s'abattent de nouveau sur leur magnifique perchoir, à 300 pieds au-dessus des vagues.

Mais la plus remarquable de toutes les bizarreries terrestres, en fait de rochers, est sans contredit la fameuse Tour du Nid de Corbeau, qui a donné son nom à un certain défilé très dangereux où l'on a pu, néanmoins, construire un chemin de fer ; ce défilé est la célèbre *Crow's Nest Pass*, dont les journaux ont tant parlé. Voilà une tour naturelle, achevée avec une perfection et une régularité qu'envieraient les architectes les plus minutieux. On voit par la gravure ci-jointe que les embrasures elles-mêmes ou

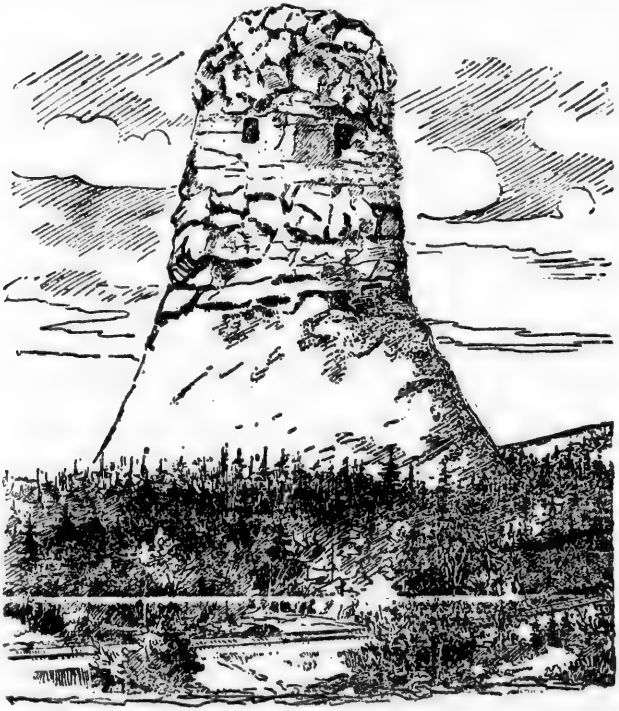
des apparences d'embrasures n'ont pas été oubliées. Au lieu de créneaux, une belle tête arrondie. La tour mesure plusieurs mille pieds d'élévation. Toutes les Fontaines de Jouvence de Mars et de l'Univers entier ne sont plus que des caricatures, sans nul doute, à côté de cette merveille. Nos frères martiens pourraient sans effort, nous en attribuer la gloire. Ils seraient pourtant dans la plus complète erreur.

ROC DE LA MADONE, DANS LES ILES LIPARI, AU NORD DE LA SICILE.

On peut donc admettre légitimement, de semblables montagnes cylindriques sur la surface de Mars, comme œuvres de la Nature. Elles peuvent être moins volumineuses, elles peuvent être aussi plus volumineuses, que celles de la Terre. Le volume en cela importe peu. C'est un fait positif que Mars n'est pas dépourvue de montagnes, et même de hautes montagnes. Nous

savons déjà que Dom Lamey et sir James South y ont vu de nombreuses et d'énormes gibbosités. Une de ces gibbosités colossales a été estimée haute de 110 kilomètres. N'est-il pas à croire que les Fontaines de Jouvence, la grosse et la petite, appartiennent à cette catégorie ?

3o Voici maintenant le tour de la troisième prétendue preuve



TOUR DU NID DE CORBEAU, DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES.

d'habitation actuelle : feux en forme de triangle. Il semble que le débat se corse, ici, à un suprême degré. Mais cette troisième preuve est aussi futile que les deux autres.

N'a-t-on pas vu, disent, chantent et crient sur tous les tons nos fougueux adversaires avec un lyrisme entraînant, n'a-t-on pas vu,—observation toute nouvelle !—trois points brillants, comme des lumières, en forme de triangles, pendant quatre nuits consé-

cutives, à l'observatoire de Lick? Le problème n'est-il pas enfin résolu en faveur des habitants de la planète Mars ? Nos frères de là-bas sont prêts, plus que prêts, à communiquer avec nous. Leurs canaux devaient d'abord nous parler. Leurs tours devaient ensuite nous parler. Et voilà qu'ils nous parlent maintenant par des signaux géométriques exprimés par des feux ! Ils perfectionnent sans cesse leurs moyens de communication inter-planétaire. Ils sont plus savants que nous ; ils sont plus avancés que nous dans les applications de la science. Leurs signaux actuels sont des signaux électriques, sans doute ; et nous n'avons, ici, aucune lumière comparable à de telles flammes. Aujourd'hui, ils nous font voir un triangle, demain, ils nous montreront le carré; après-demain, ce sera le cercle. La géométrie tout entière y passera ; tant nos infatigables et sympathiques frères ont à cœur de se faire connaître à nous et de se procurer la satisfaction d'une réponse ! La réponse ne venant point, ils pensent, peut-être, que la Terre est déserte, ou que, plutôt, elle est habitée par des hommes à l'esprit bien étroit et bien ignorant ! Hâtons-nous donc de leur répondre, et de leur donner de nous une plus haute et plus honorable opinion !

Ainsi parlent, dans leur délire, les partisans de la Pluralité des mondes. Mais il est facile de mettre à néant un tel fatras.

Vous dites positivement, Messieurs, que ces points brillants sont des feux allumés sur de hautes montagnes. Encore ici, vous exagérez, vous dénaturez la pensée et la parole des observateurs, comme vous avez déjà fait à l'égard de Schiaparelli. Le professeur Holden, de l'observatoire de Lick, dit simplement : " en apparence, les points brillants s'élèvent comme des projections sur la planète ; ces projections sont-elles des montagnes, ou d'autres phénomènes, il est encore impossible de le dire." Quelle prudente réserve d'une part, et quelle extravagance de l'autre ! Pourquoi tirer des conclusions que les observateurs eux-mêmes n'osent pas même suggérer ? Première rebuffade.

Vous dites, Messieurs, que les points brillants étaient au nombre de trois et formaient exactement la figure d'un triangle. Nouvelle erreur. Car Mr Holden dit, en toutes lettres : " trois projections brillantes ou plus." *Ou plus*, remarquez bien. On vit donc, par intervalles plus de trois brillants. Le triangle n'était donc ni constant ni régulier. Il devenait polygone irrégulier. Ceci est un vice capital dans le système. Car s'il n'y a pas régularité,

il n'y a pas signe d'intelligence. La figure géométrique ne signifie plus rien. Elle n'est plus un instrument intentionnel de communication avec qui que ce soit. Deuxième rebuffade.

Vous dites, Messieurs, qu'une telle observation est toute nouvelle. Vous n'y êtes pas. Dès 1890, on avait observé les mêmes points brillants, ou des points de même nature. Mr Perrotin, directeur de l'observatoire de Nice, a vu, en 1893, " des réflements brillants, de couleur et d'éclat comparables à ceux de la calotte de glace australe de la planète." Mr Campbell, Mr Holden, à l'observatoire de Lick, Mr Pickering, à Arequira, Pérou, ont vu, cette même année 1893, les mêmes projections brillantes. Jusqu'en 1894, on ne s'était guère échauffé à leur sujet. On n'en comptait pas le nombre. On les voyait isolément, ou plusieurs à la fois. On ne trouvait en elles aucune régularité. On les regardait comme des phénomènes de la Nature. Pourquoi prendre feu tout d'un coup, crier faussement à la nouveauté et à la régularité, et prendre ces innocentes lumières pour des signaux télégraphiques, à nous adressés ? Troisième rebuffade.

Vous dites, Messieurs, que les points brillants ne peuvent être autre chose que des feux artificiels, probablement des feux électriques, allumés à dessein pour nous parler, par des peuples intelligents et extrêmement avancés dans la science. Vous vous éloignez de plus en plus de la vérité. Allons donc ! Est-ce que ces points lumineux ne peuvent pas être d'immenses feux de volcans ? Est-ce qu'ils ne peuvent pas être des réverbérations solaires sur de gigantesques nuages ? Est-ce qu'ils ne peuvent pas être encore des réverbérations solaires sur de vastes sommets de montagnes, où règneraient des neiges et des glaces perpétuelles ? Vous voyez que les théories ne manquent pas pour expliquer les points brillants par des causes naturelles. Toutes ces théories sont parfaitement justifiables. Vous n'êtes donc pas fondés à dire que la théorie des signaux télégraphiques est la seule explication satisfaisante. Quatrième rebuffade.

En 1890, lorsqu'ils aperçurent pour la première fois ces projections brillantes, les astronomes de l'observatoire de Lick pensèrent qu'elles étaient produites par la réflexion des rayons du Soleil sur d'immenses nuages exceptionnellement réverbérants dans des circonstances particulières. Plus tard, les mêmes astronomes se rangèrent de préférence à l'opinion que le phénomène est plutôt produit par la réflexion des rayons du Soleil sur les

neiges ou les glaces des sommets de plusieurs hautes montagnes. C'est aujourd'hui l'opinion prévalente, parmi les savants. L'hypothèse des feux volcaniques, quoique non entièrement abandonnée, ne paraît pas en grande faveur.

On a calculé qu'il suffirait d'une hauteur de 3 à 4,000 mètres pour que les blanches cimes des montagnes de Mars pûssent réfléchir les rayons du Soleil, de manière à former les fameux espaces brillants qu'aperçoivent nos télescopes. Or les énormes gibbosités observées par Dom Lamey et sir James South paraissent avoir cette élévation, et davantage, puisque l'une d'elles a été estimée haute de 110 kilomètres ; ce qui est 50 kilomètres de plus que la hauteur des points brillants observés par Mr Perrotin en 1894 ; car Mr Perrotin évalua la hauteur de ces projections lumineuses à 60 kilomètres au-dessus du sol. Voilà pourquoi la théorie des cimes radieuses jouit d'une si grande prééminence. On est sûr que plusieurs montagnes se trouvent dans les conditions suffisantes de hauteur et de pouvoir réverbérant, pour produire le phénomène. C'est quelque chose comme la Jungfrau, la vierge éblouissante de l'Oberland bernois, au soleil couchant.

En voilà plus qu'il n'en faut, sans doute, pour anéantir l'hypothèse des triangles de feu, comme signaux télégraphiques et comme preuve que Mars est habitée par un monde intelligent, sympathique, désireux de communiquer avec nous. Certes, nous serions les premiers à reconnaître la science extrême des peuples de Mars, nous serions ravis d'admiration devant les merveilles de leurs engins d'optique, s'ils avaient réellement pu produire des lumières artificielles assez vives pour être aperçues de nous ; car ces lumières artificielles seraient 400,000 fois plus intenses que la lumière électrique installée récemment par les Etats-Unis, à New-York, au phare de l'Ile de Feu,lumière qui est la plus forte connue sur la Terre, et qui projette ses rayons à plus de cent milles, en avant de ses réflecteurs. Nous-mêmes, peuples de la Terre, il nous faudra inventer un engin 400,000 fois plus puissant que le phare de l'Ile de Feu, si nous voulons que nos signaux éclairants atteignent nos frères de Mars. Oh ! que nous sommes encore loin d'une si énorme capacité ! Et comme nos frères de Mars nous dépasseraient énormément dans les progrès de la science ! Mais rien de tout cela ne nous émeut ; car tout cela est un pur effet d'imagination.

Voilà donc entièrement évanouies entre nos mains les trois

grandes prétendues preuves de l'habitation actuelle de la planète Mars. Comme de vains bruits, de vaines clameurs, de vaines hypothèses, toutes les déclamations tombent d'elles-mêmes, au sujet des découvertes si vantées et si exagérées des années 1879 et 1894.

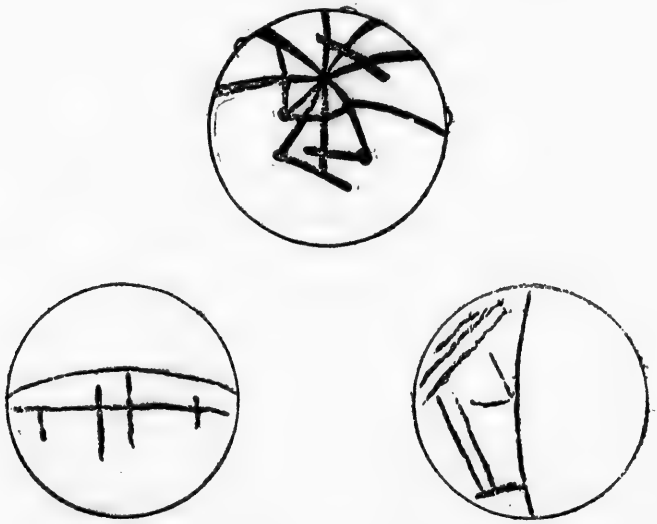
Nous pourrions en finir ici. Mais au dire de certains partisans de la Pluralité des mondes, il existe une quatrième prétendue preuve de l'habitation actuelle de la planète Mars ; et peut-être est-il à propos, en vue de faire maison nette, que nous disions ici quelques mots de ce nouvel effort d'imagination.

Nous voulons parler de certaines bandes, ou lignes, ou marques noires, observées sur les blanches plaines du pôle austral. Dans un rapport officiel de l'observatoire de Lick, se trouvent les paroles suivantes : " Hier soir, sur la calotte blanche du pôle austral, des marques nombreuses et très complexes furent visibles. Le spectacle unique de ces marques sur la neige fut contemplé non seulement avec le grand télescope, mais avec celui de 12 pouces par Barnard, le même qui, il y a quelque temps, observa une strie sombre à travers la calotte polaire, et ensuite une séparation, et enfin la disparition d'une grande partie de la calotte, réduite à deux taches blanches." On prétend que ces marques n'ont jamais été vues avant l'année 1894, qu'elles se meuvent constamment sur la surface blanche du pôle, avec assez de lenteur pour que l'œil puisse les suivre dans leur déplacement. Quelquefois ces longues bandes noires gardent la même position pendant des heures, même des jours ; ensuite elles se déplacent ; et une, ou deux, ou plusieurs d'entre elles disparaissent entièrement. On conclut de là que, plus heureux que les hommes de la Terre, les hommes de Mars ont pu atteindre, au moins, leur pôle Sud, qu'ils y ont érigé un système d'alphabet pour correspondre avec nous, au moyen de vastes corps opaques planant dans l'air, apparaissant et disparaissant tour à tour, sur le fond blanc de cette région, et qu'en effet, de tous les systèmes de signaux qu'ils ont pu imaginer, celui-ci paraît le plus ingénieux, le plus gigantesque et le plus effectif ; nous n'aurions, de notre part, pour en assurer le succès, qu'à saisir ou à deviner la clef de leur alphabet !

Que dire d'une telle hypothèse ? Est-il besoin de la combattre ? Ne suffit-il pas de la mentionner ? Que répondre à ceux qui nous assurent qu'ils voient un homme dans la Lune, qu'ils en distinguent les jambes, les bras, la tête, le corps, et sur ses épaules un

fagot ? On les laisse dire ; on ne s'arrête pas à discuter avec eux. Ainsi convient-il de faire avec ceux qui voient des signes alphabétiques sur la surface de Mars. L'hypothèse de ceux-ci n'est pas moins imaginaire que l'hypothèse de ceux-là.

Avant de se précipiter, tête baissée, dans aucune hâtive conclusion à ce sujet, on devrait bien, si l'on est sérieux, faire le rapprochement entre ces longues lignes noires du pôle austral et les lignes à peu près semblables qui paraissent doubler les canaux, et même strier les lacs et les mers, sur la planète Mars.



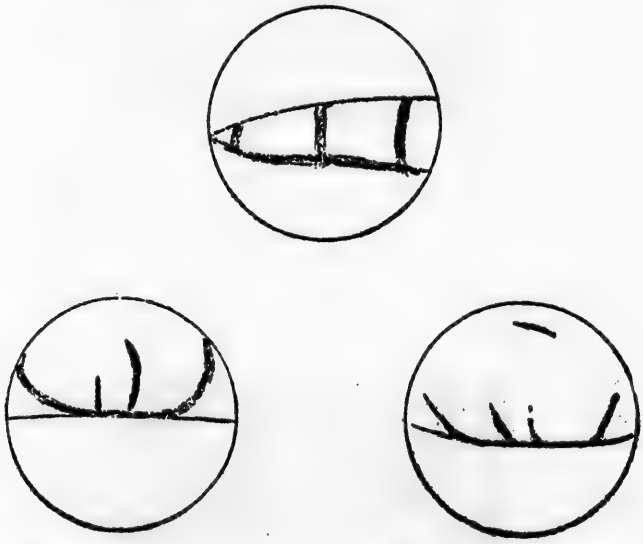
VÉNUS, TELLE QU'APPARUE A M. PERCIVAL LOWELL ET AU PROFESSEUR SEE, EN 1897.

N'y aurait-il pas dans cet ensemble de marques un phénomène identique, explicable par une même loi de la Nature ? La théorie de Mr Stanislas Meunier ne trouverait-elle pas son application dans les lignes sombres des pôles, comme dans les lignes sombres des plaines, des lacs et des mers ? Les nuages de l'atmosphère martienne, par des illusions d'optique, ne seraient-ils pas la seule cause de ces diverses manifestations ?

Nous ferons ici un autre rapprochement. En regard de ces lignes variables et fugitives, observées au pôle austral de la pla-

nète Mars, nous mettrons les figures linéaires, encore plus étranges, observées en 1897 par Mr Percival Lowell et son assistant, le professeur See, à la surface de Vénus et de Mercure, et publiées aussitôt, avec un suprême étonnement, par les Revues scientifiques des Etats-Unis. Les trois figures ci-dessus représentent Vénus. La première fait penser à un immense bicycle brisé en morceaux par une rencontre violente ; la deuxième rappelle un mât et une corde ; la troisième suggère un comble de maison.

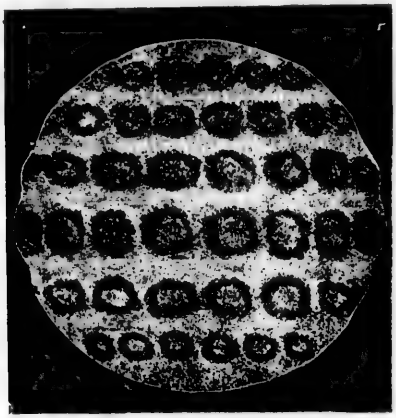
Les trois diagrammes suivants représentent Mercure. On peut y trouver le grotesque dessin de différentes choses.



MERCURE, TELLE QU'APPARUE A M. PERCIVAL LOWELL ET AU PROFESSEUR SEE, EN 1897.

On dirait que toutes les planètes se sont concertées, depuis quelques années, pour ébahir le monde scientifique par les apparences nouvelles et capricieuses qu'elles se donnent aux yeux des observateurs. Jusqu'à Jupiter et Saturne qui s'en mêlent ! Jupiter, dans son effort pour s'assurer la palme de la coquetterie, est apparue à Mr Andrew Barclay comme un plastron garni de

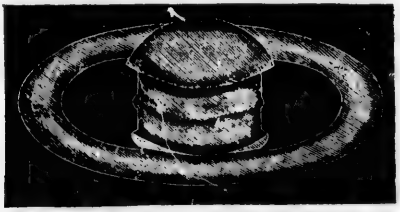
six rangées tout à fait régulières de superbes protubérances ayant la forme de boutons. En voici la figure.



JUPITER, TELLE QU'APPARUE A M. ANDREW BARCLAY, EN 1897.

On y voit 40 protubérances bien comptées. Tous ces boutons seraient en réalité des montagnes 500 fois plus hautes que nos plus hauts pics des Hymalayas !

Le même observateur, Mr Andrew Barclay, a vu Saturne sous l'aspect que voici.



SATURNE, TELLE QU'APPARUE A M. ANDREW BARCLAY, EN 1897.

L'anneau est bien correct. Mais que dire de la planète elle-même ? Ce n'est plus un globe. C'est un cylindre surmonté, à chaque bout, de calottes sphériques. On dirait que l'anneau, détaché de la partie centrale, a laissé celle-ci échancrée et déprimée. Les calottes sphériques surplombent la partie centrale de 5,600 milles !

Toutes ces étranges manifestations des planètes prouvent, au moins une chose avec une évidence incontestable : c'est que Mars, en fait d'apparences mystérieuses, n'est plus dans une situation d'isolement et de singularité. Elle fait cause commune avec les autres planètes. Vous ne songez pas à voir des indices d'intelligence, des signes alphabétiques, des efforts de correspondance, des preuves d'habitation, dans les bizarreries de Mercure, de Vénus, de Jupiter et de Saturne ; pourquoi en verriez-vous davantage dans les bizarreries analogues de la planète Mars ?

Les apparences des autres planètes varient beaucoup. Celles de Mars ne varient pas moins. Les lignes noires du pôle austral, simulent au parfait des scènes de fantasmagorie. Les lignes caractéristiques des canaux sont elles-mêmes changeantes. Des 31 canaux que Schiaparelli observa en 1879, il n'en vit que 18 en 1894, tandis qu'il en découvrait sept autres nouveaux. Une comparaison de la dernière carte de Schiaparelli avec celle de Lowell met en relief des différences considérables. D'un autre côté, l'observateur Herr Brenner vit en tout, ces années dernières, 126 canaux, dont 31 nouveaux, et les autres déjà mentionnés par Lowell ou Schiaparelli. Le même observateur avoue qu'il n'a jamais vu aucun canal double. Toutes ces divergences plaident fort mal, on en conviendra, la cause de l'habitation actuelle de la planète Mars.

Tirons enfin l'échelle.

Il n'y a point signes d'intelligence dans les cours d'eau. Il n'y a point signes d'intelligence dans les projections verticales. Il n'y a point signes d'intelligence dans les points brillants. Il n'y a point signes d'intelligence dans les marques noires. Donc la preuve n'est pas faite, elle est encore à faire, elle manque absolument, au sujet de la planète Mars habitée par des peuples quelconques.

L'intelligence dans une œuvre, c'est la juste proportion entre cette œuvre et les êtres qui l'accomplissent ou qui doivent en bénéficier ; ou c'est le choix judicieux des meilleurs moyens conduisant à une fin ; ou c'est l'harmonie parfaite entre les diverses parties constituant la substance du tout ; et ces différents signes caractéristiques sont encore à découvrir sur la planète Mars, dans des œuvres qui ne seraient pas les œuvres de la Nature.

Tant qu'on n'y aura pas découvert, avec une certitude inébranlable, les signes caractéristiques d'une intelligente industrie,

autre que l'industrie de la Nature ou du Créateur, on n'aura pas le droit de parler de Mars comme d'une planète habitée par une population intelligente ; encore bien moins le droit de nous assommer avec la supériorité intellectuelle et scientifique, la haute civilisation, de ces singuliers frères, qui n'existent peut-être pas,—disons-le sans crainte, qui n'existent certainement pas,—ailleurs que dans l'imagination des pseudo-voyants dont notre Terre est affligée.

Ces frères martiens, ils existeraient peut-être, et on aurait peut-être quelque chance de les découvrir en découvrant les signes caractéristiques de l'intelligence dans des œuvres qui seraient nécessairement leurs œuvres, si la planète Mars était une planète susceptible d'être habitée par des êtres organisés à peu près comme nous le sommes ; or, Mars n'est pas une planète habitable: voilà la seconde partie, et même la partie la plus essentielle de notre thèse.

En faisant voir que les prétendues preuves d'habitation actuelle ne valent rien, nous avons démontré qu'il est impossible à qui que ce soit de prétendre que Mars est habitée ; démontrons maintenant que Mars est inhabitable, en faisant voir que les conditions nécessaires à la vie y font défaut ; car Mars ne peut avoir d'habitants, si des habitants ne peuvent y vivre ; cela est de la plus haute et de la plus irrésistible évidence.

MARS NON HABITABLE

Il est incontestable que Mars a une certaine ressemblance avec la Terre ; mais il n'est pas moins incontestable que l'analogie, entre ces deux planètes, n'est pas assez forte pour nous permettre de penser que les êtres organiques subsistant ici pourraient subsister là.

Mars a de la lumière et de la chaleur, un peu ; elle a de l'eau, un peu ; elle a de l'air, un peu ; elle a des jours et des nuits à peu près de la même durée que les nôtres, puisqu'elle tourne sur elle-même en 24 heures et 37 minutes ; elle a, comme la Terre, des saisons nettement caractérisées, puisque sa révolution autour du Soleil s'accomplit dans une orbite inclinée de 28 degrés sur son équateur ; enfin, elle a deux satellites. Voilà à quoi se réduisent les points de ressemblance. Mars est sept fois plus petite que la Terre. C'est une erreur de dire, comme on a dit longtemps

que Mars est la planète qui ressemble le plus à notre globe. Nous savons déjà que cet honneur appartient à Vénus.

Le trait le plus apparent et le plus intéressant de similitude entre la Terre et Mars est, sans contredit, le phénomène de l'accumulation et de la fonte périodique des neiges, au pôle Nord et au pôle Sud. Les deux pôles apparaissent couverts d'une calotte blanchâtre qui diminue en été et qui augmente en hiver. Le Soleil étant du côté du Nord, on voit les neiges de l'hémisphère boréal diminuer, tandis que les neiges de l'hémisphère austral augmentent. Réciproquement les neiges de l'hémisphère austral diminuent et les neiges de l'hémisphère boréal augmentent, lorsque le Soleil est du côté du Sud. Absolument comme ici, les neiges s'accumulent donc en hiver, sous l'action du froid et fondent, pendant l'été, sous l'action de la chaleur. En hiver elles forment d'immenses glaciers ; en été, elles forment des torrents qui vont remplir ou grossir les canaux, les mers et les lacs des régions équatoriales.

Mais tous les traits de similitude ne sont que secondaires et superficiels. S'ils causent, d'abord, une certaine impression favorable, cette impression est vite effacée ; elle est même vite remplacée par une impression toute contraire, lorsqu'on examine bien le revers de la médaille, c'est-à-dire le côté des dissemblances ou des manques d'analogie.

Il n'y a pas assez de chaleur, il n'y a pas assez d'eau, il n'y a pas assez d'air, à la surface de Mars, pour que des êtres organisés de même nature que nous, puissent y vivre. Voilà les trois points qu'il nous faut démontrer.

1o.—*Il n'y a pas assez de chaleur.*

Mars est plus éloignée du Soleil que la Terre d'une vingtaine de millions de lieues. Le Soleil verse donc sur Mars moins de la moitié de la chaleur et de la lumière qu'il dispense à la Terre. On voit par là, tout d'un coup, que Mars est une planète trop éloignée du Soleil, trop froide, pour être un séjour de vie organique. Si la mise à point de la Terre, par rapport au Soleil, a été une opération si délicate, que la quantité de chaleur vivifiant notre globe a été juste une fraction infinitésimale, un deux billionième seulement du calorique solaire, n'est-il pas évident que la moitié de cette fraction ne serait pas assez, de même que le double serait trop, pour l'entretien de la vie ?

Considérons maintenant que le froid normal, théorique, de Mars est soumis à de nombreuses causes d'augmentation.

Une première cause de l'augmentation du froid est la grande excentricité de l'orbite. Si Mars a déjà une chaleur insuffisante à sa distance moyenne, même à son périhélie, point de plus grande proximité, combien plus insuffisante encore deviendra cette faible chaleur, lorsque la planète atteindra l'aphélie, son point de plus grand éloignement du Soleil ! Rappelez-vous l'énorme excentricité de l'orbite de Mars, excentricité qui produit comme on l'a vu plus haut, une différence de 11 millions de lieues entre la plus grande et la plus faible distance de la planète au Soleil.

Quelle différence avec la Terre !—la Terre dont l'excentricité d'orbite est presque nulle. Faites le rapprochement. Regardez circuler les deux astres, au milieu de l'espace. La Terre se meut presque circulairement, presque toujours à la même distance du Soleil ; tandis que Mars gravite elliptiquement, se rapproche ou s'éloigne de 11 millions de lieues de son foyer de révolution ! Si le froid, en hiver, est déjà excessif, lorsque Mars est le plus près du Soleil, au périhélie, que deviendra-t-il à l'aphélie, à 11 millions de lieues plus loin ?

Une deuxième cause d'augmentation du froid est l'écartement de l'orbite sur l'équateur ; écartement qui est de 28 degrés, c'est-à-dire plus grand de cinq degrés que celui de la Terre. Il résulte de cet excès d'écartement que les saisons du printemps et de l'automne sont raccourcies, tandis que les saisons de l'hiver et de l'été en sont plus longues d'autant, comparativement aux quatre saisons de notre globe. La différence est juste le temps que Mars met à atteindre les solstices, partant de 23 degrés et demi, et à revenir au même point de 23 degrés et demi. Car, à comparer avec la Terre, l'été et l'hiver prendraient fin, lorsque la planète est à 23 degrés et demi de l'équateur ; mais la planète continuant à graviter vers le Nord ou vers le Sud, l'été et l'hiver augmentent eux-mêmes en durée et en intensité, jusqu'à ce que la planète, revenue du solstice, ait de nouveau atteint 23 degrés et demi ; et alors commence, (toujours comparativement à la Terre,) ou la saison de l'automne, ou la saison du printemps.

Il est vrai que cette disposition tourne autant à l'augmentation de la chaleur pendant l'été, qu'à l'augmentation du froid pendant l'hiver. Mais qu'on le remarque bien, notre thèse ne consiste

pas à prétendre que jamais, dans aucun temps, la température de Mars ne peut devenir plus ou moins tempérée ; elle consiste essentiellement en ceci, que la température de Mars, bien qu'elle s'élève parfois au point de ressembler à la nôtre, est généralement basse, très basse, et s'abaisse tellement, pendant les hivers, qu'un froid implacable tuerait alors tous les organismes vivants, s'il avait pu s'en développer, par hasard, pendant le court intervalle d'une médiocre chaleur.

Il faut bien admettre une chaleur d'une certaine efficacité, puisqu'elle dissout les glaces des pôles et produit une eau limpide coulant dans les canaux et remplissant les mers. Mais qu'importe cette chaleur transitoire, si les rigueurs de l'hiver arrivent bientôt, et si un froid terrible, épouvantable, crispe la nature entière, pendant de longs mois, d'une façon absolument incompatible avec la vie ?

Une troisième cause d'augmentation du froid est la longue durée de la révolution de Mars autour du Soleil. Cette révolution s'opère en 687 jours. L'année de Mars est donc presque double de la nôtre ; et toutes choses égales d'ailleurs, la durée des saisons de Mars est aussi double de la durée des saisons du globe terrestre. Mais on vient de voir que le surplus de cinq degrés dans l'écartement de l'orbite martienne sur son équateur, allonge autant l'hiver et l'été qu'il raccourcit l'automne et le printemps. En réalité, l'automne et le printemps de la planète Mars durent à peine quatre ou cinq mois ; tandis que l'hiver et l'été durent sept ou huit mois. Laissons de côté encore ici, l'augmentation de chaleur pendant l'été, pour ne considérer que l'augmentation du froid pendant l'hiver. Des hivers extrêmement rigoureux qui durent sept ou huit mois ! Essayez à concevoir l'énorme accumulation de froid qui en résulte. La chaleur de l'été a beau produire un certain relâchement dans la Nature, c'est toujours l'extrême rigueur de l'hiver qui est irréconciliable avec la délicatesse et la sensibilité des organismes vivants.

Une quatrième cause d'augmentation du froid est l'abaissement du Soleil vers l'horizon, pendant l'hiver ; abaissement qui, à l'époque des solstices, est plus grand de quatre degrés et demi sur la planète Mars que sur la Terre. Il est évident que plus le Soleil baisse vers l'horizon, moins ses rayons sont ardents. On ne peut aller au-delà du 19e degré de latitude boréale, ou de latitude australe, pour trouver des points, où le plus grand abaissement

du Soleil vers l'horizon ne dépasse point celui que nous observons sur notre planète. La zône la plus chaude sur la planète Mars, la contre-partie de notre zône torride, est donc restreinte à 38 degrés ; au lieu que la nôtre est de 47 degrés. Mais un degré de latitude sur cette petite planète, dont le volume n'est que le septième de celui de la Terre, vaut en longueur, à peu près la moitié d'un degré de méridien terrestre. Ainsi cette zône équatoriale de Mars est large tout au plus de 450 lieues, tandis que la largeur de la nôtre atteint tout près de 1200 lieues ! Si nos adversaires voulaient absolument s'escrimer en faveur de la zône centrale de Mars, comme si, au moins, cette zône était assez chaude pour porter des êtres vivants, on les désarmerait en niant catégoriquement leur prétention ; on les désarmerait encore en leur faisant observer que cette zône si étroite serait, dans tous les cas, un bien triste séjour, où les vivants, hommes et bêtes, se presseraient à l'excès, et se détruiraient mutuellement dans leur lutte pour l'existence.

Une cinquième cause d'augmentation du froid est la faible épaisseur de la couche atmosphérique dont la planète Mars est environnée. Il a été calculé que l'atmosphère de Mars n'est que le septième de la nôtre. Acceptant cette proportion, nous ne voyons plus du tout la capacité de l'atmosphère martienne, de recevoir et d'emmagasiner assez de calorique solaire pour réchauffer notablement la surface de la planète. On sait positivement que si la Terre était privée de son enveloppe atmosphérique, la température terrestre s'abaisserait à 330 degrés au-dessous de zéro ; que si seulement notre atmosphère était réduite à un septième de ce qu'elle est, ou même à un sixième, ou même à un cinquième, où même à un quart, elle ne contiendrait plus assez de chaleur pour empêcher la congélation de toutes les eaux dont nous jouissons. En peut-il être autrement avec la planète Mars ? Non ; car c'est une loi de physique universelle que l'air est nécessaire, sinon à la production, du moins à la rétention et à la diffusion de la chaleur et que ce double phénomène de rétention et de diffusion du calorique est en proportion directe avec la quantité d'air.

Comment, en présence d'un tel fait et d'une telle loi, nos adversaires osent-ils essayer encore à trouver sur la planète Mars une température propice à la vie ? Il semble que cette rareté d'air achève de ruiner complètement leurs théories optimistes. On se

heurte toujours, il est vrai, contre le phénomène de la fonte des neiges polaires. Mais cette fonte des neiges polaires, admise jusqu'ici sans conteste, elle n'est pas encore absolument certaine, elle n'est que probable. Le dernier mot n'est pas dit. Il y a peut-être eu, à ce sujet beaucoup d'illusion et d'exagération. Les neiges martiennes sont-elles de véritables neiges, constituées absolument comme les nôtres ? Il ne faudrait que très peu de chaleur pour fondre des neiges ou des glaces d'acide carbolique. Pas n'est besoin de supposer que les neiges polaires de Mars ne sont que des montagnes d'acide carbolique pure. On peut simplement se demander si dans les eaux de Mars, il n'y aurait pas des éléments particuliers, peut-être inconnus à la Terre, qui, une fois les eaux devenues solides, à l'état de neiges et de glaces, rendraient ces neiges et ces glaces extrêmement inconsistantes, prêtes à se dissoudre, sous l'effet de la moindre chaleur. Le Soleil, au reste, s'avance vers les pôles de Mars beaucoup plus que vers les pôles de la Terre et y brille beaucoup plus longtemps.

Nos adversaires prétendent résoudre, avec une rare sagesse et un rare bonheur, la difficulté de la raréfaction de l'atmosphère, en faisant observer que l'atmosphère martienne est saturée de vapeur aqueuse,que la vapeur aqueuse moléculaire est 16,000 fois plus propre à retenir la chaleur du Soleil que les molécules d'air sec, et même que d'autres substances connues ont des propriétés analogues à celles de la vapeur d'eau. Nous ne trouvons rien à répliquer contre le principe de la vapeur d'eau retenant infiniment mieux que l'air sec la chaleur émanée du Soleil. Mais nos adversaires nous paraissent faire fausse route entièrement et se mettre en flagrante contradiction avec eux-mêmes, quand ils affirment que l'atmosphère de Mars est saturée de vapeur aqueuse. Car l'atmosphère de Mars ne peut être saturée de vapeur aqueuse que s'il y a abondance d'eau dans toutes les parties de la planète, non uniquement aux pôles. Or, tout au contraire, il y a une extrême rareté d'eau, généralement, sur la planète, en dehors des pôles, de l'aveu commun des observateurs, de l'aveu même de nos adversaires. Voilà le fait. Et non seulement cette rareté d'eau ne s'harmonise pas avec l'hypothèse d'une atmosphère saturée de vapeur aqueuse ; mais elle est avant tout irréconciliable avec l'hypothèse des êtres organiques, de même nature que nous, à qui il faut, pour subsister, une grande abondance d'élément liquide.

Dans un effort suprême, en désespoir de cause, nos adversaires voudraient-ils trouver dans le feu central de la planète un supplément de chaleur qui, joint à la faible quantité qu'elle reçoit du Soleil, pourrait la mettre en état de porter, comme la Terre, une Flore et une Faune ? Cette moutarde après le dîner n'aurait guère plus de succès.

D'après la théorie de la formation des mondes, Mars est plus ancienne que la Terre. D'un autre côté, elle est aussi plus petite. Pour cette double raison, elle doit être, à l'heure actuelle, dans toute sa masse, beaucoup plus refroidie que la Terre. Le feu central, même sur notre globe, n'est pas prouvé ; c'est un feu purement hypothétique. En supposant qu'il existe, et qu'il nous soit permis de croire, par induction, qu'il en existe un semblable dans les entrailles de Mars, on sera bien forcé de concevoir ce dernier comme tellement circonscrit vers le centre que son influence, à la surface, est absolument nulle. Peut-on dire que notre soi-disant feu central, à nous, apporte à la surface terrestre un supplément de chaleur appréciable ? Pas le moins du monde. Eh bien ! cette ressource est infiniment plus illusoire encore à la surface de Mars.

L'exemple de la Terre que nous avons sous les yeux, nous autorise, par induction, à poser, comme loi universelle de géologie, le principe que si un globe céleste est assez solide, assez stable, pour porter une colonie d'habitants, sa chaleur centrale est alors si peu sentie à la surface, que sans la chaleur vivificatrice d'un autre globe, placé à une distance convenable et l'inondant de ses feux, la vie y serait complètement impossible.

En vertu de cette loi, si vous supposez la surface de Mars assez consistante, assez ferme, pour porter un monde végétal et animal tel que celui de la Terre, vous perdez, par le fait même, le droit de revendiquer le feu central comme source de chaleur tant soit peu appréciable,pour la conservation de ces problématiques habitants.

2o.—*Il n'y a pas assez d'eau.*

Les anciennes cartes de Mars indiquent en assez grand nombre des mers et des lacs ; mais les observations récentes, faites avec des instruments plus puissants, ont démontré que la plupart de ces mers et de ces lacs ne contiennent pas d'eau, et ne sont, par conséquent, que des bassins desséchés, ou des vallons déserts, ou des terrains d'une nature étrange. On est certain qu'il n'existe

aucune étendue d'eau très considérable, dans le genre d'un océan. Le polariscope nous donne cette certitude. Car la réflexion des feux du Soleil dans une grande étendue d'eau, à la surface de Mars, devrait avoir au moins l'éclat d'une étoile de troisième grandeur. Or, ce résultat n'est visible nulle part.

Les plus grandes nappes liquides se trouvent dans l'hémisphère austral, et n'apparaissent que comme des Méditerranées longues et étroites. Leur profondeur semble aussi être très faible. Mr Flammarion va jusqu'à dire que plus de la moitié de ces mers et de ces lacs n'ont apparemment qu'une profondeur de quelques brasses, tandis qu'un grand nombre ne sont plutôt que des marécages, alternativement inondés et desséchés. On ne voit pas d'autres sources d'eau d'une grande puissance que les neiges et les glaces des pôles ; car ces neiges et ces glaces venant à fondre produisent de fortes inondations, qui se manifestent d'abord par des lacs plus ou moins vastes, plus ou moins profonds, dans les premières plaines submergées, et s'étendent, par de longues ramifications, en forme de canaux, jusque dans les régions équatoriales où elles donnent lieu, çà et là, à de nouveaux lacs ou à de simples marais.

Voilà toute l'origine de la fameuse hypothèse de l'irrigation artificielle, ou des canaux construits de mains d'hommes. D'une part, on voyait la désolante rareté d'eau, surtout dans les régions équatoriales ; d'autre part, on voyait des sources d'eau d'une grande puissance dans les neiges et les glaces des pôles ; et aussitôt, l'on s'est dit : Comme de raison, les peuples de Mars ont profité de cet avantage ; ils ont aménagé les inondations polaires avec la plus stricte économie, et ils ont fait circuler le précieux élément liquide, partout, suivant leurs besoins, d'une façon régulière, par une admirable ramification de conduits, témoignant à la fois de leur sagesse, de leur persévérance et de leur force ; car il serait impossible de mieux faire à tout peuple, qui, en de semblables conditions, voudrait se conserver l'existence en conservant la fertilité de ses terres, par l'utilisation de sources d'eau très éloignées.

Un tel raisonnement serait correct, si on savait d'avance que Mars fût habitée par une race intelligente et industrieuse ; il serait tout naturel, en ce cas, de supposer que cette race vaillante, plutôt que de se résigner à périr par le manque d'eau, aurait fait les plus grands efforts, aurait creusé même, au besoin, d'énormes

et d'interminables canaux, pour se procurer l'élément vivificateur. Toutefois, comme il s'agit, non pas de prouver les canaux par les habitants, mais bien les habitants par les canaux ; comme la seule preuve admissible serait la double certitude qu'une intelligente industrie brille dans ces canaux, et que la Nature, toute seule, n'a pu en être la cause; enfin, comme cette double démonstration n'a jamais pu, jusqu'à présent, être faite, le raisonnement ci-dessus est un pitoyable sophisme qui ne permet pas aux canaux martiens de prétendre à l'honneur d'avoir été construits par des hommes.

Mais ce raisonnement, si faux qu'il soit, n'en sert pas moins, avec une efficacité sans réplique, à établir, par l'aveu même de nos adversaires, le fait qui nous occupe, savoir : l'extrême pauvreté de la planète Mars en mers, en lacs, en fleuves, en eaux de toute catégorie.

Cette extrême rareté de l'eau, sur la planète Mars, nous impressionne encore plus péniblement, si on jette les yeux sur la Terre, sur l'abondance et la surabondance de notre élément liquide. Les trois-cinquièmes de la surface terrestre sont occupés par les différentes nappes d'eau. Et ces nappes d'eau, que sont-elles ? Des océans immenses, des mers intérieures immenses, des lacs immenses, des fleuves immenses. De cette immensité d'eau s'élève continuellement dans l'air d'immenses évaporations qui se résolvent en immenses nuages, en immenses pluies, en immenses rosées, et entretiennent partout la fertilité et la vie. Et certes, on ne peut pas dire que nous avons trop d'eau. Nous n'en avons peut-être pas une seule goutte de trop. Car malgré l'immensité de nos sources de vapeur aqueuse, nous avons des déserts où règnent des aridités perpétuelles ; et dans les climats les plus favorisés, on voit de longues sécheresses régner quelquefois et produire les plus funestes ravages.

Quel contraste avec Mars ! La surface de la Terre est presque entièrement une surface liquide ; tandis que la surface de Mars est presque entièrement une surface aride. Ici, les océans bondissent d'un pôle à l'autre, pénétrant de haut en bas jusqu'à des profondeurs insondables ; là, par intervalles, entre les pôles, se forment péniblement des marais aussitôt desséchés qu'humectés, ou de pauvres lacs stagnants, aussi éphémères que peu profonds. C'est à ses pôles seulement, par la congélation des vapeurs aqueuses de l'air et la fonte subséquente des neiges et des glaces,

que Mars déploie un spectacle d'activité un peu grandiose. Mais nous avons nous-mêmes, sur la Terre, cette activité de l'élément liquide, au pôle Nord et au pôle Sud. Et quel cas en faisons-nous? Les pôles ont-ils vraiment une bien grande part dans l'humectation de notre atmosphère et l'arrosement de notre globe ? Existerions-nous longtemps, si nous n'avions que cette ressource ? Pauvre et malheureuse planète, en vérité, une planète qui, comme Mars, dépendrait entièrement de ses pôles, pour son approvisionnement de vapeurs aqueuses, de nuages, de pluies et de rosées ? Evidemment, si la Terre n'a pas trop d'eau, pour sa population, il est impossible à Mars d'être habitée par aucune espèce organique, de nature végétale ou animale, à laquelle, comme ici, il faudrait nécessairement, pour vivre, une grande quantité d'eau.

Ce serait un avantage extraordinaire pour la planète Mars que d'avoir si peu d'eau, généralement, si une population pouvait tout de même y vivre ; car, en exceptant les pôles, où pendant la saison chaude, doivent régner les brouillards, il est incontestable que l'état normal de la température, dans les régions tempérées, et surtout les régions de l'équateur, est un état de calme parfait et de charmante sérénité, dû à l'absence presque complète des vapeurs qui obscurcissent l'air et des nuages qui alimentent les tempêtes. Mais voilà précisément le malheur : aucune race vivante, animale ou simplement végétale, ne pourrait ni s'établir ni se maintenir dans de pareilles conditions. Qu'importe, en effet, le temps clair et serein, s'il n'y a presque pas de vapeur dans l'air, s'il n'y a presque pas d'humidité dans le sol, si la sécheresse immobilise et stérilise tout ? Le règne végétal manque le premier. Le règne animal manque davantage encore. Bref, toute vie organisée y devient impossible, au-dessus des formes les plus rudimentaires.

3o.—*Il n'y a pas assez d'air.*

Puisque Mars a des régions polaires couvertes de neige, puisqu'elle a certaines mers, certains lacs, certains fleuves, il semble que l'existence d'une atmosphère autour de cette planète, ne peut pas être mise en doute. Car enfin, il faut être logique. Si on dit avec raison que la Lune n'a pas d'air, parce qu'elle n'a pas d'eau, on doit tout de suite accorder de l'air à une planète qui nous montre de l'eau.

Eh bien ! chose étrange, malgré cette considération qui semble péremptoire, il ne manque pas d'astronomes, même parmi les

plus distingués, et même de nos jours, qui contestent sérieusement l'existence d'une atmosphère autour de la planète Mars. Voici, entre autres, Mr Campbell, de Philadelphie, qui, consignant naguère dans les *Publications de la Société Astronomique du Pacifique*, le résultat de ses observations sur le spectre de Mars, déclarait ce spectre identique à celui de la Lune, expliquait les bandes transversales du spectroscope par les vapeurs aqueuses de l'atmosphère terrestre, ne constatait aucune absorption de lumière plus sensible au limbe qu'à l'intérieur du limbe, et en concluait ou que la prétendue atmosphère n'existe pas, ou que, du moins, si elle existe, elle est bien loin, sous tous les rapports, d'être comparable à l'atmosphère de notre globe.

L'objection principale est réellement très spécieuse. Nous voyons bien de la vapeur d'eau dans le spectroscope, en regardant Mars, disent Mr Campbell et les partisans de son opinion ; mais n'oubliez pas qu'on ne peut voir Mars autrement qu'à travers l'atmosphère terrestre ; or l'atmosphère terrestre étant saturée de vapeur d'eau, rien d'étrange qu'on voie de la vapeur d'eau dans le spectroscope ; mais c'est la vapeur d'eau de la Terre ; ce n'est pas celle de Mars.

Hâtons-nous de dire, cependant, que cette objection semble avoir été résolue d'une manière satisfaisante par l'astronome français, Mr Janssens, à l'opinion duquel tout le monde scientifique paraît s'être rangé.

Mr Janssens affirme catégoriquement l'existence de l'atmosphère martienne ; parce que, dit-il, on voit au spectroscope, des vapeurs d'eau qui n'appartiennent certainement pas à l'atmosphère terrestre ; donc elles appartiennent à une atmosphère autour de Mars ; car rien autre chose qu'une atmosphère ne peut tenir en suspension de l'eau vaporisée.

" Pour éviter l'influence de la vapeur d'eau de notre atmosphère, dit un journal français, notre astronome s'est placé dans les conditions où cette influence est la plus faible possible. Son poste d'observation fut installé sous le sommet de l'Etna, c'est-à-dire dans une région très élevée ; et ses expériences furent faites par des nuits très froides du 12 au 15 mai. Les raies de Mars furent observées avec la même netteté qu'aux observatoires de Paris. D'ailleurs, une preuve encore plus frappante fut faite au poste de l'Etna, en recevant la lumière de la Lune, après celle de Mars. Notre satellite n'ayant point de vapeur d'eau, les raies

observées tout à l'heure pour Mars disparaissaient dans le spectroscope." Evidemment, Mars ferait comme la Lune, si comme la Lune, elle n'avait point de vapeur d'eau : les raies caractéristiques de la vapeur d'eau brilleraient par leur absence. On constate leur présence. Donc l'existence de l'atmosphère martienne est par là même démontrée.

L'existence d'une atmosphère autour de Mars est démontrée ; soit. Mais quelle est l'étendue de cette atmosphère, quelle est sa consistance, quelle est son énergie, quelle est sa valeur ? Voilà maintenant la question. La réponse n'est pas glorieuse. Les plus chauds partisans, les amis les plus dévoués de la planète rouge, admettent eux-mêmes que la couche atmosphérique autour de Mars n'est guère plus d'un septième de la couche atmosphérique autour de la Terre.

Un septième ! vous avez bien lu. Cette couche d'air est donc extrêmement mince, extrêmement raréfiée, extrêmement faible, —sujette à une foule d'inconvénients.

Premier inconvénient. Une telle atmosphère sera bien peu propre à retenir et à disséminer le calorique du Soleil, pour le réchauffement général de la planète.

Deuxième inconvénient. Une telle atmosphère sera bien peu propre à contenir une grande quantité de vapeur d'eau, pour la formation des nuages, des pluies et des rosées, même en supposant une grande abondance d'eau sur la planète.

Troisième inconvénient. Une telle atmosphère sera bien peu propre à fournir au monde végétal toute la provision de carbone, et au monde animal toute la provision d'oxigène, absolument nécessaire à la commune existence de ces deux mondes, dont on prétend la planète peuplée.

Quatrième inconvénient. Une telle atmosphère sera bien peu propre, dans ses faibles agitations régulières ou irrégulières, à produire des vents qui puissent assainir les climats, en dissipant les trop-pleins ou de chaleur ou de froid ou d'impureté, pour les remplacer par un air toujours plus salubre.

Cinquième inconvénient. Une telle atmosphère sera bien peu propre à assurer la stabilité des corps ; les lois de l'équilibre semblent rompues ; on ne voit pas comment des organismes constitués comme ceux des végétaux et des animaux de la Terre, pourraient fonctionner sous l'effet d'une pression atmosphérique si faible.

Est-ce assez d'inconvénients ? C'en est trop. Non, il n'est pas possible qu'un monde végétal et un monde animal puissent, nous ne disons point prospérer, mais simplement exister sur la planète Mars, avec si peu d'air.

En résumé, donc, Mars n'a pas assez d'air, n'a pas assez d'eau, n'a pas assez de chaleur pour être le séjour d'une population animée par la vie et douée d'organes.

Ajoutons encore une couple de défectuosités extrêmement graves, qui s'opposent, sur la planète Mars, à l'existence d'un monde organique.

La première est la densité de la planète elle-même. La densité des matériaux dont Mars est composée est inférieure à la densité des matériaux qui composent le globe terrestre, dans la proportion de 711 à 1000. Si on compare la densité de Mars et de la Terre avec celle de l'eau, on trouve que la densité de la Terre est 5 fois ½ plus grande que celle de l'eau ; tandis que la densité de Mars est inférieure à 4 fois celle de l'eau ; (3.91.)

La deuxième défectuosité est la gravité physique, ou l'attraction des corps vers le centre de la planète. La gravité physique de Mars est moins puissante que celle de la Terre, dans la proportion de 376 à 1000. C'est-à-dire qu'une masse de 1000 livres, transportée de la Terre sur Mars, ne pèsera plus que 376 livres ; et réciproquement une masse de 376 livres transportée de Mars sur la Terre, pèsera ici 1000 livres.

Cette grande infériorité de la densité de Mars par rapport à la Terre, cette infériorité encore plus grande de sa gravité physique, ont une importance capitale dans la question. Car la constitution des êtres organisés dépend de la densité et de la gravité d'une planète aussi essentiellement qu'elle peut dépendre de l'air, de l'eau et de la chaleur. Les poissons ne pourraient pas nager dans l'air. Les oiseaux ne pourraient pas voler dans l'eau. La densité de l'air est bien trop faible et la masse des poissons est bien trop forte, pour que ceux-ci puissent y nager. La densité de l'eau est bien trop forte et la masse des oiseaux est bien trop faible pour que ceux-ci puissent y voler. Nous-mêmes, si nous gravissons de hautes montagnes, ou si nous montons en ballon, nous sommes de plus en plus menacés d'asphyxie. Cela nous fait voir clairement qu'un être organisé est lié essentiellement aux conditions de densité et de gravité qui ont déterminé sa constitution, et qu'il ne peut, sans périr, s'écarter notablement de ces

mêmes conditions. Aucun des grands organismes de la Terre ne pourrait donc vivre, sur la planète Mars, en proie à tous les inconvénients d'une densité et d'une gravité si inférieures.

Si tout sur la Terre, a été mis à point, comme un instrument d'optique, pour assurer l'existence des êtres organisés, si la chaleur a été mise à point, si la lumière a été mise à point, si l'air a été mis à point, si l'eau a été mise à point, si le sol a été mis à point, si la densité a été mise à point, si la gravité physique a été mise à point ; il semble que c'est tout le contraire sur la planète Mars. Aucune des conditions nécessaires à la vie ne paraît y avoir été ajustée : ni la chaleur, ni l'air, ni l'eau, ni la densité, ni la gravité physique. Les deux seules conditions que l'on pourrait peut-être excepter, sous toutes réserves, sont la lumière et le sol. Et encore, la lumière doit-elle y être faible dans la proportion de la chaleur ; et le sol doit-il y être aride et sec dans la proportion de la rareté d'eau.

Mars est donc une planète inhabitée et inhabitable ? Précisément. Voilà le mot de la fin et le fin mot de la chose. Mars est une planète inhabitée et inhabitable. Mars est comme la Lune, comme Vénus et Mercure, un corps privé de toute vie et livré exclusivement aux phénomènes de la matière brute.

Nous l'avons vu avec assez d'évidence, tout nous prêche, tout nous impose une telle conclusion. Tout, jusqu'à la couleur rouge, couleur caractéristique de Mars. Le rouge est irréconciliable avec l'hypothèse de la vie. Car la plupart des astronomes attribuent cette couleur au minerai de fer, qui se trouverait en grande abondance à la surface du sol. Or, la première vie développée, la première vie sans laquelle toute autre vie est supprimée, serait bien, sur Mars comme sur la Terre, la vie végétative. Mais une végétation quelconque changerait cet oxide qui est rouge en deutoxide qui est noir. Il n'y a donc pas la moindre végétation, puisque le sol reste toujours rouge.

Nous savons que les partisans de la vie universelle, plutôt que de lâcher prise, ont avancé, par un effort suprême d'imagination et d'obstination, l'hypothèse que la couleur de la végétation de Mars pouvait bien différer de la couleur de la végétation terrestre, que toutes les herbes, toutes les feuilles des arbres pouvaient bien être rouges là, au lieu d'être vertes comme ici. Une telle hypothèse vient en conflit direct avec les lois de la botanique terrestre. Il faudrait supposer que la lumière solaire qui produit

la chlorophile dans tous les végétaux de notre monde, ne la produirait pas dans les plantes de Mars. Quelle preuve ou quelle apparence de preuve peut-on apporter à l'appui de cette supposition ? Aucune. Elle n'a donc pas, en sa faveur, le moindre degré de probabilité.

Si la vie végétative manque, la vie animale manque encore davantage. Si l'ordre végétal et l'ordre animal manquent tous deux, l'ordre humain, combinant ces deux vies avec la vie intellectuelle, manque radicalement.

La planète Mars inhabitable, par insuffisance de chaleur, ou d'eau, ou d'air, ou de densité, ou de gravité physique, les adversaires eux-mêmes en font l'aveu implicitement, quand ils en viennent à dire que, tout considéré, si Mars est habitée par une population intelligente, cette population diffère grandement de la race humaine qui habite la Terre. " Les habitants de Mars ne peuvent nous ressembler." C'est Mr Camille Flammarion lui-même qui profère cet aveu dans son plus récent ouvrage sur le sujet, et dans une lettre adressée à la *North American Review*, de New-York, en 1895.

Il dit en résumé : " Les conditions d'existence à la surface de Mars et à la surface de la Terre, différant essentiellement, les conditions de formation et d'évolution des êtres sont elles-mêmes toutes différentes sur Mars de ce qu'elles sont sur notre planète. Les formes de vie sont aussi toutes différentes. Ne se nourrissant pas comme nous, les habitants de Mars ne peuvent avoir le même estomac ; ne respirant pas comme nous, ils ne peuvent avoir les mêmes poumons. Ils sont d'une constitution beaucoup plus légère. La Nature les a peut-être munis d'ailes pour voler, quoiqu'ils n'aient pas nécessairement la forme et l'agilité des oiseaux. Leur corps se compose d'éléments matériels qui ne sont pas les mêmes que les principes constitutifs de nos corps. L'oxigène, l'hydrogène, le nitrogène, le carbone qui composent nos corps sont peut-être combinés différemment sur Mars, où ils produisent des substances nouvelles que nous n'avons pas sur la Terre. Moins pesants que nous, ayant sans doute moins de besoins matériels, et étant plus anciens, ils peuvent et ils doivent être plus parfaits que nous, au double point de vue physique et intellectuel, et beaucoup plus avancés dans les progrès de la civilisation."

Peut-on se contredire plus naïvement ? Les habitants de Mars

ont moins de besoins matériels que nous ; et cependant ils ont dû, avec des peines infinies, creuser de longs et d'interminables cours d'eau ! Au lieu de nous présenter des hommes robustes, aux bras vigoureux, capables de creuser les énormes canaux que l'on sait, voici des hommes volatiles ! Singuliers volatiles encore, qui n'ont pas la forme et l'agilité des oiseaux ! Alors, à ce point de vue, ils sont dans un état d'infériorité ; car la perfection de l'être qui vole est précisément dans la forme et l'agilité des oiseaux. S'ils n'ont pas aussi bon estomac que les habitants de la Terre, et d'aussi bons poumons, et d'aussi bons yeux, et d'aussi bons bras et d'aussi bonnes jambes, les voilà de nouveau dans un grand état d'infériorité, par rapport à nous ; car la perfection matérielle d'un être composé substantiellement d'un esprit et d'un corps, consiste précisément dans la forme et les prérogatives du corps humain,—forme et prérogatives qui ne peuvent être perfectionnées, même par Dieu ; puisque Dieu, en unissant l'esprit à la matière et en faisant communiquer matériellement l'esprit avec la matière, a dû lui accorder, pour cette fin, les organes absolument les plus parfaits.

Voilà le point essentiel de la question. La Philosophie ne peut admettre, au service d'un composé d'esprit et de matière des organes plus parfaits que les organes du corps humain. (*) Vos habitants de Mars sont-ils des intelligences unies substantiellement à des corps et servies par des organes ? Alors, ils sont de même nature que nous, et nous ressemblent en tous points ; et puisqu'il nous serait impossible, à nous, de subsister dans les conditions de la planète Mars, eux non plus ne peuvent pas y subsister ; donc ils n'existent point. Vos habitants de Mars, tout en étant doués d'intelligence, ont-ils des corps et des organes qui diffèrent essentiellement des nôtres ? Alors vous en faites des monstruosités métaphysiques ; donc, encore une fois, ils n'existent point. Ce dilemme est inexorable.

(*) Certains animaux peuvent avoir des sens plus développés que ceux du corps humain, comme le sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat : ou ils peuvent être plus forts, plus agiles que l'homme ; cela est en dehors de notre thèse et ne détruit pas notre proposition ; car de telles différences ne sont qu'accidentelles et ne constituent qu'une question de plus ou de moins. Aucun animal ne possède des organes corporels ou des attributs physiques essentiellement supérieurs aux organes et aux attributs de l'espèce humaine, comme instruments propres à servir une intelligence.

On se paie de mots purement et simplement, et on se fait une étrange illusion, quand on s'imagine que Dieu pourrait bien modifier les organes et la constitution du corps humain, de manière à adapter celui-ci à des conditions équivalentes aux conditions de la planète Mars, que les hommes qui en résulteraient alors seraient les êtres équivalents à ceux que Mars peut posséder dans ses conditions actuelles, et que, par conséquent, l'homme de Mars n'est pas une monstruosité métaphysique. Il est certain, au contraire, que si Dieu entreprenait de modifier le corps humain pour l'adapter à des conditions d'existence aussi pitoyables que celles de la planète Mars, il frapperait de mort et anéantirait à courte échéance, toute la race humaine ; et non seulement toute la race humaine, mais toutes les autres formes de vie, toutes les espèces végétales et animales, qui se trouveraient elles-mêmes dans des conditions incompatibles avec leur nature, si elles étaient à leur tour modifiées dans cette direction de dégénérescence. Car c'est positivement faire dégénérer et faire disparaître à la fin, une espèce végétale ou animale, que de la modifier en vue de l'adapter à des milieux d'extrême froid ou d'extrême chaleur, d'extrême obscurité ou d'extrême lumière, d'extrême abondance ou d'extrême rareté d'eau, d'extrême pression ou d'extrême légèreté atmosphérique. Toute nature végétale ou animale subsistant par la nutrition et composée d'élément liquide autant que d'élément solide, exige essentiellement, pour subsister, cette juste proportion de chaleur, de lumière, d'eau et d'atmosphère que l'on trouve dans notre monde. Voilà le principe qu'il ne faut point perdre de vue. Poser d'une part la nature végétale ou animale, et poser d'autre part, un milieu incompatible avec cette nature, voilà précisément la monstruosité et l'impossibilité métaphysique.

Mr Flammarion déclare avec un semblant de sagesse, qu'on ne peut que conjecturer l'état des habitants de Mars, leur forme, leur genre de vie, leurs organes, leurs principes constituants. Cette parole, toutefois, est elle-même une absurdité métaphysique et une contradiction dans les termes. Il est impossible, en effet, de concevoir les habitants de Mars autrement que sous la forme humaine, dès qu'on pose des êtres à la fois intellectuels et matériels. Un oiseau raisonnable nous répugne ; un poisson raisonnable nous répugne ; un reptile raisonnable nous répugne ; un carnassier raisonnable nous répugne : un singe raisonnable

nous répugne. La forme humaine seule satisfait notre esprit, parce qu'elle est la seule qui puisse adéquatement servir une intelligence. Voilà ce qui ferme la porte à toutes les conjectures. Car, en dehors de la forme humaine, vous ne concevez plus rien. Il faut toujours revenir à cette forme. Il faut toujours imaginer de vrais hommes,qui marchent debout, possèdent la parole, jouissent de la main avec ses aptitudes infinies et vivent en société.

Quiconque fait des efforts pour s'écarter de la forme humaine et pour concevoir un idéal différent, tombe aussitôt dans le domaine du ridicule, dans le champ des conceptions grotesques et monstrueuses. Les hommes-volatiles de Mr Flammarion sont passablement ridicules déjà ; mais les conceptions de Mr Percival Lowell sont plus monstrueuses encore. Il dit : " Parler des êtres de Mars n'est pas parler des hommes de Mars... Même sur cette Terre, l'homme est de la nature d'un accident. Il n'est pas du tout le résultat du développement de l'organisme le plus élevé. Il n'est pas même une des hautes formes de mammifères, C'est l'esprit qui l'a fait ce qu'il est. Rien ne nous empêche de croire qu'un lézard ou un batracien aurait pu tout aussi bien arriver le premier dans la course de l'intelligence et être aujourd'hui la créature dominante sur la Terre. Il en aurait certainement été ainsi, dans des conditions physiques différentes. Dans les circonstances physiques de Mars, on peut être moralement sûr que des formes spéciales se sont produites qui nous frapperaient comme excessivement grotesques, et dont il nous est impossible de nous former une idée."

Est-ce dit de bonne foi ? On en pourrait douter. En tout cas, c'est dit avec un aplomb superbe. Sur la Terre, il n'est pas arrivé que les lézards, les batraciens, les oiseaux, les quadrupèdes ou les quadrumanes se soient élevés au suprême degré de l'intelligence ; mais c'est un pur accident si cela n'est pas arrivé ; et cela a fort bien pu arriver sur la planète Mars ; donc les créatures dominantes par l'esprit sur la planète Mars, pourraient, au lieu de corps d'hommes, avoir des corps de lézards, ou de batraciens, ou d'oiseaux, ou de quadrupèdes ou de quadrumanes.—Eh bien ! non, Mr Percival Lowell, ni sur la Terre ni sur Mars, ni sur aucune planète, un tel développement n'a pu ni ne peut se produire, parce que c'est une horrible monstruosité, une impossibilité métaphysique. La raison détruit tous ces corps, et tous ces corps détruisent la raison, de même que le cercle détruit le carré et que

le carré détruit le cercle. Deux choses essentiellement incompatibles ne s'unissent pas ensemble.

Cela est tellement vrai que lui-même, ce brave Mr Percival Lowell, quand il en vient à raisonner sur les circonstances physiques de la planète Mars, ne peut rien concevoir de mieux, de plus approprié aux conditions de pression atmosphérique, de densité et de gravité, que des hommes trois fois grands et gros comme les hommes de la Terre ; mais de véritables hommes, vous entendez bien, des hommes comme nous, ayant notre estomac et nos poumons, et notre tête, et nos jambes et nos bras et nos mains. A la bonne heure ! Voilà des géants capables de creuser des canaux. On dirait que Mr Lowell a été plus perspicace que Mr Flammarion. Qui sait ? Le besoin d'expliquer les canaux a peut-être influencé considérablement ce Monsieur, quand il a construit, sur une aussi grande échelle, ses hommes de Mars. On ne peut pas tout avoir. Les canaux expliqués, c'est toujours cela de gagné. Mais ce point-là même n'est pas gagné, tant s'en faut. Car si la planète avec son peu de chaleur, avec son peu d'eau, avec son peu d'air, ne peut porter et nourrir des hommes de six pieds, comme nous l'avons vu, au nom de Dieu, comment pourra-t-elle porter et nourrir des hommes de 18 pieds ? Le seul point gagné dans cette hypothèse de géants,—gagné non pour l'auteur de l'hypothèse, mais pour nous,—est celui-ci : qu'il faut toujours, bon gré, mal gré, revenir à la forme et à l'organisme du corps humain ; même lorsqu'on commence par poser en principe qu'on peut et qu'on doit s'en éloigner.

On voit sans cesse et on verra de plus en plus, en poursuivant cette étude, avec quelle facilité tombent dans l'erreur, dans la contradiction, dans le grotesque et le ridicule, tous ces prétendus hommes de science, plus observateurs que penseurs, plus érudits que philosophes, qui entassent théories sur théories, sans les approfondir jamais, ne faisant guère que les effleurer. Secouez toutes ces théories, la plupart sonnent le creux. Secouez encore ; elles se réduisent en poussière.

En définitive, il reste bien et dûment et solidement acquis, de l'aveu même de nos adversaires, que Mars ne peut pas être habitée par des êtres organisés et constitués comme nous. Et puisque des êtres à la fois intellectuels et matériels, essentiellement organisés et constitués autrement que nous le sommes, deviennent des monstruosités et des impossibilités métaphysiques, l'aveu de

nos adversaires équivaut à dire que Mars n'est nullement habitable. L'insuffisance de chaleur, d'eau, d'air, de densité et de gravité physique en est la cause.

D'un autre côté, les adversaires avouent même, après toutes leurs recherches, toutes leurs observations, toutes leurs déductions, qu'il n'y a pas encore de preuve certaine acquise au sujet de l'habitation actuelle de la planète Mars. A vrai dire, cela n'est pas surprenant. Car si Mars n'est pas habitable, elle n'est pas habitée, et il n'existe pas de preuves d'habitation. Mais voilà où le chat guette le rat. Si ces Messieurs découvraient un jour ou l'autre, l'homme de Mars, au bout de leurs lunettes, ils nous en feraient des pieds de nez ; ils nous rétorqueraient l'argument ; ils nous diraient, d'un air finaud : Fichez-nous donc la paix avec toutes vos sornettes au sujet de Mars inhabitable ; puisque Mars est habitée, vous voyez bien qu'elle est habitable.

Nous acceptons sans crainte l'issue du combat sur ce terrain. Le chat, au lieu d'un rat, trouvera peut-être un bouledogue. En attendant, c'est plaisir à nous d'entendre Mr Camille Flammarion dire naïvement et piteusement, à propos des démarches et des dépenses à faire pour trouver le moyen de communiquer avec nos frères de Mars, qu'il faut, avant tout, s'assurer s'il y a là des êtres intelligents, capables de nous comprendre. Car, voyez-vous, ces farceurs de frères, s'ils n'existaient point, ils nous joueraient un fort vilain tour ; ils nous feraient remuer ciel et terre, ils nous feraient dépenser des millions, en perte sèche et ridicule.

C'est pour le coup qu'il faut s'écrier : *habemus confitentem reum*, le coupable avoue son crime ! S'assurer d'une chose, n'est-ce pas en douter ? Vous ne le savez donc pas encore, s'il y a des habitants sur la planète Mars ! A quoi donc vous ont servi les fameux canaux simples et doubles, et les fameuses projections verticales et les fameux triangles de feu ? Pourquoi avoir fait un tel bruit, un tel tintamarre avec toutes ces petites choses ? Vous reconnaissez donc que toutes ces prétendues preuves ne prouvent rien du tout, et qu'il n'y a pas encore la moindre probabilité que nos soi-disant frères martiens existent ailleurs que dans vos imaginations surexcitées par la fièvre ! Vous n'avez pas été heureux jusqu'ici. Nous le savions déjà. Votre aveu nous réconforte. Vous n'avez pas encore assez travaillé. Travaillez encore plus. Travaillez. Redoublez d'efforts. Il y a de quoi.

Les propositions de madame Guzman sont alléchantes au superlatif. N'allez-vous pas gagner le prix de 100,000 francs ? Ne découvrirez-vous pas bientôt d'éclatants signes de vie sur la planète Mars ? Après tout, comme la vie martienne peut se présumer, et comme il n'est pas essentiel que les premières provocations amicales partent d'un côté plutôt que de l'autre, faites-les partir de la Terre. Envoyez les premiers télégrammes, à titre de ballons d'essai. Il faudra, dites-vous, des sommes fabuleuses pour mettre en jeu les expériences. Mais qu'à cela ne tienne. Vous avez tant et si bien affirmé que l'existence de l'homme de Mars est une chose incontestable, que le monde entier doit vous croire sur parole et que les nababs de la finance, alléchés par les splendides profits à réaliser d'une aussi lucrative entreprise, n'hésiteront pas à souscrire des millions. En tombera-t-il, de l'argent, dans votre escarcelle, quand la ligne télégraphique sera en pleine opération, à seulement cent piastres du mot ! Qui se refusera le plaisir, pour un prix si minime, de télégraphier ou de téléphoner avec nos frères de Mars ? A l'oeuvre donc. Vite, organisez un syndicat, trouvez le nerf de la guerre, et bombardez la planète rouge, avec une foule de signaux, tous plus inoffensifs les uns que les autres !

Pourquoi hésitez-vous ? Pourquoi ces tâtonnements ? Auriez-vous peur de crier, de hurler, de vociférer en vain, comme les prêtres de Bélial ? Vous dites : il faut ceci, il faut cela ; il faut s'assurer s'il y a des hommes sur Mars, et s'ils sont versés dans l'Astronomie, et s'ils ont des instruments d'optique, et s'ils daignent s'occuper de la Terre. Mais ce sont là de vaines préoccupations, puisque vous avez soutenu *à priori* que les Martiens existent, qu'ils nous sont incomparablement supérieurs, et qu'ils brûlent du désir de communiquer avec nous. Il n'est plus temps de reculer. En avant. Lâchez vos signaux. Tâchez de vous faire entendre, au risque de renouveler un peu la comédie de Bélial.

Les moyens de communication, paraît-il, ne manquent pas. Vous n'avez que l'embarras du choix.

Vous pouvez construire un appareil donnant une petite lumière 400,000 fois plus brillante que la lumière du phare de l'Ile du Feu, à New-York, laquelle est déjà équivalente au pouvoir de 250 millions de bougies. Les Martiens remarqueront l'éclat de ce feu électrique, surtout s'ils disposent, comme nous, de télescopes réduisant la distance entre leur planète et la nôtre à douze mille

lieues. Rien de plus facile que d'interrompre et de faire briller alternativement cette lumière. La durée plus ou moins longue des intervalles entre les éclairs, pourra constituer un alphabet, quelque chose comme l'alphabet de Morse ; et vogue la galère ; le système est établi ; ce n'est pas plus difficile que cela.

A défaut d'un tel appareil, en attendant qu'il soit construit, que ne mettez-vous la ville de Londres en réquisition ? Forcez toutes les lumières de la ville à leur suprême degré de splendeur; faites-les alternativement briller toutes ensemble, et disparaître, toutes ensemble, à certains intervalles, pendant la nuit, de façon à compromettre le moins possible, la sécurité et les besoins du public ; peut-être ce spectacle étrange sera-t-il vu et compris par les Martiens.

Si la ville de Londres ne vous sourit pas, mettez-vous en rase campagne, où rien ne puisse vous gêner ; élevez une glace plane réfléchissante, et faites-lui renvoyer du côté de Mars les rayons du Soleil couchant ; vous imiterez, ainsi, ce qui se passe, lorsqu'on se trouve aveuglé, le soir ou le matin, par l'éblouissante réverbération des rayons lumineux du Soleil, sur un vitrage éloigné que l'astre frappe obliquement. Peut-être ces flèches de lumière iront-elles au but ; mais la chance est bien petite ; car la Terre tourne, Mars tourne aussi, et les flèches porteront trop haut ou trop bas.

Alors, choisissez une immense plaine, et construisez-y des figures géométriques, par des points brillants, ou mieux par des lignes brillantes. Le Soleil, pendant le jour, l'électricité pendant la nuit, vous fourniront la lumière. Donnez le triangle, d'abord, avec des côtés de 100 milles. On le verra, si votre lumière est assez vive. Imaginez quelle sera votre joie, si vous constatez que les Martiens, à leur tour, vous montrent un véritable triangle. Tout aussitôt, vous leur envoyez le carré ; ils en font autant ; vous leur envoyez le cercle, ils font de même. Revenant au triangle, vous les relancez du carré de l'hypoténuse ; et c'est pour le coup que le bal battra son plein, si vous recevez en retour un superbe carré de l'hypoténuse, comme le vôtre. L'étonnement sera mutuel, et on continuera la lutte jusqu'à ce que le monde le plus savant se soit révélé.

Vous prétendez avoir vu des corps noirs se projeter sur les neiges du pôle austral de la planète Mars et former de longues lignes, à la fois nombreuses et complexes ; vous croyez même

que ces lignes, tracées artificiellement par les Martiens, suivant un alphabet déterminé d'avance, ont une signification intentionnelle pour communiquer avec la Terre. Que n'imitez-vous cet exemple ? Rendez-vous aussi loin que vous pourrez vers le pôle Nord ; établissez vos engins au milieu d'un vaste champ de belle neige ; faites flotter dans l'air, à distance, des objets noirs de grande dimension,—des ballons-cigares, quoi !—et faites manœuvrer ces ballons, suivant un système rationnel, de manière à former des lignes et des figures de différentes sortes. On les verra, sans doute ; le noir est si tranché et se distingue si bien sur le blanc ! Créez à votre tour, un alphabet ingénieux ; et tout en vous efforçant de comprendre au plus tôt celui des Martiens, tâchez que les Martiens ne soient pas trop lents à comprendre le vôtre !

Les vaisseaux conversent entre eux, de loin sur la mer, par le moyen des drapeaux. Ils en ont de couleurs et de formes diverses. Chaque drapeau, levé isolément, signifie telle chose. Combinés deux à deux ou trois à trois, selon un code savant, ils peuvent produire une foule de significations. Prenez de même des drapeaux et conversez avec Mars. Prenez-en quatre : un jaune, un rouge, un noir et un blanc. Que de choses vous pourrez exprimer en les combinant avec soin ! Rien de mieux approprié. La Terre et Mars ne sont-elles pas deux vaisseaux voyageant côte à côte, au sein de la grande mer universelle de l'espace ? Il est vrai que vous n'êtes pas convenus préalablement d'un code international avec vos frères de l'autre vaisseau ; mais sans doute ils vous montreront, eux aussi, des drapeaux ; et vous n'aurez qu'à deviner leur propre code, s'ils ne devinent pas le vôtre. Quant à la grandeur des drapeaux nécessaires, c'est tout à fait une bagatelle. Vous ne reculerez pas pour si peu. Sir Robert Ball, un astronome qui ne badine pas, a calculé que la toile devrait avoir à peu près les dimensions de l'Irlande, et que la hampe devrait avoir, au petit mot, une longueur de 500 milles !

Voici un moyen plus élégant, plus facile peut-être,—mais nullement garanti plus effectif que les divers moyens qui précèdent. Avisez-vous de vous servir de la Lune. Qu'elle vous soit comme un écran pour y projeter vos signaux, ou comme un mur pour y coller vos affiches. La lanterne magique est la lampe merveilleuse de nos jours, mille fois plus merveilleuse que celle d'Aladin. Sa puissance n'est-elle pas illimitée ? Ne va-t-elle pas jusque sur les

nuages imprimer les nouvelles du jour ? Cela s'est vu à New-York et à Chicago. Agrandissez. Perfectionnez encore. Le jour n'est peut-être pas loin où vous atteindrez la Lune. Si la Lune dans son plein est trop brillante, vous la frapperez, à l'époque des croissants, dans sa partie obscure, dite lumière cendrée. Quel réceptacle magnifique pour vos projections ! Vous y imprimerez des lettres, des chiffres, des images, des figures géométriques, à votre choix. Et vous ferez coup double. Car ces dessins nouveaux sur le disque lunaire, seront visibles pour Vénus aussi bien que pour Mars. Ils n'auront pas, d'ailleurs, la fugacité de l'éclair. On pourra, de côté et d'autre, les observer à loisir. Voilà enfin les habitants des astres conviés à nos exhibitions de lanterne magique. Par intervalles, durant les séances, notamment pour le tableau suprême de la fin, vous ferez pleine Lune en illuminant toute la surface. Imaginez un peu si vous jetterez vos frères martiens et vénutiens dans l'étonnement et dans la stupeur. Quelle haute idée se feront-ils de nous !

Voilà une quantité de moyens. Par malheur, si vous jugez impraticables ces différents moyens, c'est alors que le problème se complique de la façon la plus sérieuse. Tenez bon cependant. Il ne faut pas désespérer. L'impossible d'hier est devenu la réalité d'aujourd'hui. Voyez le télégraphe, le phonographe, le téléphone, la lumière électrique. Voyez les rayons Roentgen, autrement dits les rayons X, comme ils vous déshabillent les os du corps. Voyez le spectroscope, comme il vous fait lire dans les astres Voyez le mouvement perpétuel enfin découvert ! C'est un Mr Sylvestre Rogers,de Syracuse, Etat de New-York, nous disent les gazettes américaines, qui l'a découvert en dormant, dans un rêve sublime. Aujourd'hui le mécanisme automatique fait mouvoir une machine à coudre ; demain il mettra en branle toute une manufacture. Chaque chose impossible devient à son tour une réalité.

La vraie méthode, si on la découvre jamais, de communiquer avec le peuple de Mars, et généralement avec les peuples sidéraux, ne ressemblera sans doute à aucune des méthodes suggérées jusqu'ici. Ce doit être un moyen héroïque, évidemment. Mr Camille Flammarion espère qu'on le découvrira. Quel sera-t-il ? Rien moins que la télégraphie, par la force du magnétisme universel. Nous sommes à peine dans le vestibule du temple de la science, nous dit cet humble et modeste savant. Une découverte soudaine,

transcendentale, nous révèlera, sans doute un jour, le secret de la télégraphie interplanétaire. La télégraphie terrestre et marine, sans fil conducteur, n'a-t-elle pas fait déjà d'admirables progrès ? Une *Wireless Telegraph Company* n'est-elle pas déjà formée en Angleterre ? Avec le système de signor Marconi, on dresse des fils verticaux, d'autant plus élevés que la distance est plus grande et tout est dit ; des postes sur terre ou des vaisseaux sur mer, éloignés l'un de l'autre de 15, 20, 30 milles, communiquent entre eux. Edison, dans son téléphone, au fond d'une mine, prétend percevoir des bruits qui ne peuvent être que l'écho des tempêtes solaires, par la résonnance du magnétisme universel. Ne serait-ce pas l'écho des violentes agitations de notre feu central ? Non, il paraît que c'est l'écho des tempêtes solaires. On a depuis longtemps constaté que les grandes perturbations du Soleil ont leur contre-coup sur notre globe. Voilà une porte qui nous ouvre le champ des plus féeriques espérances,—espérances qui deviendront peut-être des réalités,—réalités au nombre desquelles sera peut-être le moyen sûr et facile de communiquer avec Mars !

A l'œuvre donc, Messieurs, à l'œuvre au plus tôt. N'ayez pas peur de vous mettre en frais d'expériences. Nous n'avons, de notre part, aucune peur de vous voir expérimenter. Vos efforts nous amuseront. Finalement ils nous donneront gain de cause. Jamais Mars ne vous répondra. Vous en serez pour vos peines. Les actionnaires en seront pour leur argent. Vous ne gagnerez point le prix convoité. Madame Guzman, la méchante, aura renouvelé pour vous le supplice de Tantale ! Et le chat, au lieu de manger le rat, aura été dévoré par le bouledogue !

Nous ne pouvons mieux terminer ce badinage qu'en reproduisant textuellement du "Journal des Débats", un autre badinage dû à la plume de Mr Henri de Parville, sur le même sujet : les ridicules déboires dans lesquelles finissent toujours par tomber les trop enthousiastes et trop convaincus partisans de l'habitation actuelle de la planète Mars. On remarquera, surtout, la pointe finale.

" C'est si vieux, dit-il, qu'il m'est bien permis d'en parler. J'ai commis, vers 1866, chez l'éditeur Hetzel, un petit livre intitulé : " Un habitant de la planète Mars." Je crois qu'il existe encore avec des dessins satiriques de Riou. L'histoire est simple. On avait découvert, en Amérique, en faisant une fouille profonde, un énorme aérolithe. Un géologue le brisa pour en connaître la com-

position, et à l'intérieur, dans un tombeau parfaitement conservé, on trouva étendu un être singulier, un habitant de la planète Mars, ainsi que l'on finit par le savoir, en interprétant les inscriptions bizarres gravées sur la pierre. La découverte fit grand bruit sur terre. Les Américains réunirent un congrès international. Pendant plus de quarante jours, on tint séances sur séances jusqu'à minuit. On discuta à perte d'haleine, on reprit avec passion les problèmes scientifiques de l'époque ; pluralité des mondes, âge des planètes, évolution des êtres, transformisme, etc. Les plus grands savants du monde entier y prirent la parole. Et je crois même que, à l'occasion, j'esquissai les portraits de quelques académiciens contemporains, qui furent loin de se trouver ressemblants : Babinet, Leverrier, Milne-Edwards, Velpeau, etc. Heureusement, ils m'ont pardonné, depuis, ce péché de jeunesse.

" Or, un journal américain vient évidemment de donner une nouvelle édition de mon " Habitant de la planète Mars." Je l'en remercie. Voici, en effet, ce qu'il rapporte.

"Un astronome connu, Mr Jeremiah McDonald, rentrait dernièrement chez lui, vers une heure du matin, à Bighamton, Etat de New-York, lorsqu'il fut tout à coup frappé par une lumière éblouissante. En même temps, au milieu d'un grand bruit, un corps tombé du ciel s'enfonçait dans le sol à quelques pas. Recouvert par les terres, le corps avait disparu. L'astronome creusa longtemps et finit par mettre la main sur une masse d'aspect métallique, blanchâtre, encore brûlante, et dont la surface avait été partiellement fondue par la chaleur. Le lendemain, quand elle fut refroidie, Mr McDonald, à sa grande surprise, distingua sur tout un côté de l'aérolithe, des marques très semblables à des caractères d'écriture." Et le journal ajoute : "Nul doute, conclut aussitôt Mr McDonald, qu'on ne se trouve en présence d'un message envoyé par les habitants de la planète Mars !"

" J'ai toujours pensé que les astronomes avaient beaucoup d'imagination. J'en suis maintenant tout à fait convaincu ! "

CHAPITRE XII

ASTÉROÏDES : TROP PETITS, TROP SECS ET TROP FROIDS.

Au-delà de Mars, à la distance 2.8, d'après la loi de Bode, c'est-à-dire à une distance moyenne de 100 millions de lieues, on devrait voir une planète. Elle s'y trouve, en effet, mais réduite en fragments. On explique ainsi la chose : quand l'anneau primitif de cette localité se rompit, il se divisa en une foule de tronçons, au lieu de se replier sur lui-même en une seule masse ; et tous ces tronçons, refroidis, solidifiés, et constitués en globes distincts, devinrent autant de petites planètes,qu'on désigne ordinairement sous le nom d'astéroïdes. Longtemps, on n'en connut que quatre : Cérès, Pallas, Junon et Vesta. Aujourd'hui, grâce à la puissance extraordinaire du télescope, on en distingue plus de quatre cents, qui gravitent, çà et là, au milieu d'une zône de 46 millions de lieues. Les plus grosses ont à peine cent lieues de diamètre. On en connaît dont le diamètre n'a pas dix lieues.

Peut-il exister des habitants sur d'aussi petites planètes ? C'est bien manifestement impossible ; car on n'y voit pas l'ombre des conditions nécessaires à la vie. Auraient-elles eu un peu d'eau, leur formation, il est évident que ces avantages, sur des globes auraient-elles eu un peu d'atmosphère, à une certaine époque de si petits et si éloignés du Soleil, n'ont guère duré, et sont, depuis longtemps disparus. La chaleur ne peut s'y faire sentir que d'une manière insignifiante. La pesanteur y est presque nulle. Un homme de la Terre y pèserait à peine 100 grammes ! Avec le moindre élan, il pourrait s'élancer dans l'espace, et graviter même à l'état de satellite, autour du petit globe !

La Nature, en vérité, eut été bien marâtre, si elle eût installé des habitants sur ces minuscules planètes, où l'espace même leur eût manqué, indépendamment de toutes les conditions nécessaires à la vie. La lutte pour la vie serait bientôt devenue si violente,

que non seulement les êtres les plus rachitiques, mais les êtres les mieux doués, y auraient, comme les autres, trouvé la mort. Ces petits mondes, pléthoriques en peu de temps, se seraient eux-mêmes décimés, exterminés, jusqu'à ce que le manque de chaleur, d'eau et d'air les eût fait disparaître jusqu'au dernier individu.

Une autre réflexion très grave que l'on peut faire ici, au détriment de Dame Nature, d'après les belles théories de nos adversaires matérialistes, est celle-ci : que la Nature semble avoir été bien insouciante et bien sotte, en réduisant ainsi une planète en une foule de fragments, au lieu de la conserver en un seul corps. Si, en effet, le but universel de la Nature est l'épanouissement de la vie, à la surface de tous les globes célestes, il est clair que les chances de vie sont à peu près réduites à rien sur les planètes fragmentaires, tandis qu'elles eûssent été meilleures, bien meilleures, sur une planète unique. Qu'est-ce à dire ? La Nature aurait-elle regimbé contre elle-même ? Expliquez-nous, Messieurs, cette anomalie et cette contradiction.

Dans notre système, à nous, il n'y a ni anomalie, ni contradiction. Le but du Créateur n'étant pas d'introduire la vie sur tous les globes célestes, il devient indifférent que la planète intermédiaire entre Mars et Jupiter, soit une masse unique, ou une masse divisée en une foule de fragments. Nous pensons que Dieu a dû avoir d'excellentes raisons pour la diviser de cette manière ; et cela nous suffit. Qui sait si l'équilibre et la gravitation des corps, dans notre monde solaire, n'exigeaient pas que la planète entre Mars et Jupiter fût réduite en parcelles, et que toutes ces parcelles exerçassent à la fois, conjointement et séparément, leur action ? Voilà certes, une idée, un aperçu admirable de l'Intelligence infinie qui a présidé à l'agencement de toutes les parties de l'Univers, qui a tout mesuré, tout compté et tout pesé, et qui a recouru, quelquefois, aux moyens les plus imprévus, aux expédients les plus ingénieux, pour assurer la stabilité de son oeuvre.

Là-dessus, nous faisons notre révérence à mesdemoiselles Cérès, Pallas, Junon, Vesta et toute la séquelle ; et, sans plus nous occuper de cette intéressante, mais trop liliputienne famille, nous enfilons l'espace, et nous arrivons en droite ligne, à l'énorme et majestueux globe de Jupiter.

CHAPITRE XIII

JUPITER A DE GROSSES APPARENCES, MAIS DE BIEN PETITES CHANCES.

Jupiter est 1200 fois plus grosse que la Terre. Quel globe ! Voilà, sans contredit, un astre qui aurait de l'espace pour loger des peuples par milliers, des habitants par milliards, et qui en aurait encore de reste, beaucoup plus qu'en Amérique, pour des réserves de sauvages ! Malheureusement, le mérite des hommes ne se mesure pas à la brasse, et l'habitabilité des planètes ne se jauge pas au mètre cube.

Si Mars est déjà trop loin du Soleil, comme on l'a vu, pour en recevoir la quantité de chaleur nécessaire à l'existence des êtres vivants organisés, il est clair que plus on s'éloigne du Soleil, plus le froid devient un obstacle insurmontable et mortel. Ce n'est plus là qu'un argument *à fortiori*. Or Jupiter est éloignée du Soleil de près de 200 millions de lieues. Le Soleil paraît à Jupiter cinq fois plus petit qu'il ne paraît à la Terre ; il y verse 27 fois moins de lumière et de chaleur. La planète entière, la zône torride elle-même, dans ces conditions, est un pays à hiver perpétuel.

Vous n'y êtes pas, s'écrient les adversaires. L'orbite jovienne est presque circulaire ; donc la planète est presque toujours à la même distance du Soleil. Le plan de cette orbite se confond presque avec celui de l'équateur ; donc les saisons y sont à peine perceptibles. Ainsi la température est toujours à peu près uniforme, pour toute la surface, pendant les douze années terrestres que dure l'année de Jupiter ; et voilà le printemps perpétuel ; non pas l'hiver perpétuel.

On a peine à croire que ce langage soit sérieux. Il semble plutôt que c'est une moquerie. Sans doute, l'orbite jovienne est presque circulaire et se confond presque avec le plan de l'équateur ; mais la chaleur, mes amis, la chaleur, voilà ce qui manque, pour

constituer votre printemps perpétuel. Singulier printemps, n'est-il pas vrai, où, avec le terrain le plus propice et l'atmosphère la plus favorable, il ne pourrait pousser un brin d'herbe, un brin de lichen, un brin de mousse, à cause du froid qui gèle et paralyse tout ! Quelles terres stériles et nues ! Quels paysages désolés et désolants ! Quel triste séjour !

Et puis, la chaleur y fût-elle suffisante, pourquoi nous vanter l'absence des saisons à la surface de Jupiter, après nous avoir tant vanté les saisons de Mars, presque semblables à celles de la Terre ? N'y a-t-il pas là un peu de contradiction ? Parlez avec franchise, la monotonie éternelle de température à la surface de Jupiter ne serait-elle pas un immense désavantage pour le bien-être et le développement des espèces vivantes ? Des saisons nettement caractérisées, comme celles de la Terre, faisant succéder le repos à l'activité et assignant des époques précises à toutes choses, ne vaudraient-elles pas infiniment mieux ? Si les anciens Romains, blasés de tout, ne pouvant plus souffrir l'uniformité de leur existence, finissaient par s'ôter la vie, qui osera penser que l'existence à la surface de Jupiter serait tant soit peu tolérable ? Le témoignage de Sénèque est formel sur ce point. Voici comment il s'exprime : " La manie du suicide s'emparait des forts comme des faibles. Quelques-uns se donnaient la mort par simple dégoût de la vie, pour s'affranchir de l'ennui quotidien de se lever, de manger, de boire, de se coucher, d'avoir froid et chaud, de voir toujours venir le printemps, puis l'été, puis l'automne, puis l'hiver, sans jamais pouvoir échapper à cette invariable monotonie." A ce compte-là, qui voudrait ou pourrait vivre sur Jupiter, le royaume par excellence de l'uniformité ? Tout le monde mourrait d'ennui !

Mais peut-on parler d'un sol propice à la surface de cette planète ? Nullement. Jupiter étant 1200 fois plus grosse que la Terre, devrait peser 1200 fois plus. Eh bien ! elle ne l'emporte, en pesanteur, que de 310 fois. Sa matière constituante est donc cinq fois plus légère que la matière terrestre. Une matière si peu dense peut-elle être solide ? Le Père Secchi, Mr Faye et beaucoup d'autres savants pensent que cette matière est plutôt pâteuse, peut-être même complètement liquide. Leur opinion est confirmée par l'énorme aplatissement des pôles. Il y a 1000 lieues de différence entre le diamètre équatorial et le diamètre des pôles. Prenez une sphère ; enlevez une zône de 17 degrés à son milieu ;

rapprochez les calottes : voilà la forme de Jupiter. Cet énorme aplatissement des pôles nous autorise à conclure que la densité des couches supérieures de la planète n'atteint pas même celle de l'eau. Pas de croûte résistante, pas de terrain ferme, pas de sol. Terrible inconvénient, on en conviendra. L'extérieur de la planète se déroberait sous le poids de ses habitants. Posez-y le pied ; l'abîme s'ouvre et vous engloutit.

Peut-on parler, aussi, d'une atmosphère favorable ? Pas davantage. L'atmosphère de Jupiter est chargée de nuages si abondants, si opaques, si lourds, que le télescope ne peut aucunement les percer, ou voir à travers. Les rayons solaires eux-mêmes ne les traversent jamais. Des hommes placés à la surface de la planète, auraient la vue complètement interceptée par ces énormes brouillards, plus épais, plus denses, plus sombres et sans doute, mille fois plus malsains que les pires brumes de la ténébreuse Angleterre. Quelle triste vie dans un milieu aussi étouffant, sous un voile aussi impénétrable ! Ces malheureux habitants ne pourraient jamais contempler la beauté des cieux ; ils ne pourraient pas même admirer le spectacle pourtant si magnifique, formé par les lumières respectives et les combinaisons diverses des satellites qui, au nombre de cinq, gravitent autour de leur globe !

Nous avons, de plus, à compter avec la pression de cette atmosphère, combinée avec l'attraction de la planète. La pesanteur y est deux fois et demie plus forte que sur la Terre ; et l'atmosphère qui s'élève à des centaines de lieues dans l'espace, exerce partout une inconcevable pression. En supposant que le sol fût assez ferme pour les porter ; hommes et bêtes, s'il y en avait, ne pourraient se mouvoir ; ils seraient comme des masses inertes ; ou plutôt, ils seraient écrasés, broyés, aplatis, par cet effroyable accablement de pesanteur et de pression ; car les tissus organiques ne pourraient pas contenir assez d'air pour former une réaction suffisante et offrir une résistance efficace ; ou ils éclateraient comme la grenouille de la Fable, qui voulait se faire boeuf.

Il faut compter, aussi, avec les perturbations de cette immense atmosphère. La rotation diurne s'accomplit en dix heures. Quelle épouvantable vitesse ! Chaque point de l'équateur parcourt 40,000 pieds par seconde, 26 fois plus qu'un point de l'équateur terrestre. Il en résulte des vents alizés plus violents, des ouragans plus terribles que tout ce qu'on a ici, de plus affreux et de plus

désastreux, en fait de tempêtes. Aucun organisme vivant ne pourrait résister à des agitations atmosphériques aussi formidables.

Nous n'avons que faire, en présence de tant d'obstacles, tous aussi insurmontables les uns que les autres, de traiter la question de l'élément liquide. Que les brouillards dont l'atmosphère est chargée vous soient, si vous le voulez, une preuve que l'eau, du moins, n'y manque pas ; cet avantage ne sert absolument de rien, si la chaleur y manque, si le sol propice y manque, si l'atmosphère salubre y manque à un degré mortel, si la gravité physique avec la pression atmosphérique y sont d'une violence également mortelle, et si enfin cette eau n'est que de la neige ou de la glace.

Mais voici que toutes ces considérations disparaissent devant une seule considération. Laissez de côté la question de la gravité et de la pesanteur, la question de l'air salubre, la question du sol propice, la question de la chaleur solaire, aussi bien que la question de l'élément liquide. Voici un obstacle nouveau qui se présente, obstacle qui, à lui seul, rend la vie aussi évidemment qu'absolument impossible, à la surface de Jupiter ; et cet obstacle, c'est que Jupiter n'est pas encore une planète refroidie et solidifiée, mais une planète encore en voie de formation.

Oui, voilà le dernier mot de la science. Non seulement le Père Secchi, Mr Faye et beaucoup d'autres savants sont d'opinion que la matière de Jupiter est peut-être pâteuse, peut-être liquide ; ils vont même jusqu'à dire que cette matière, aussi bien dans les parties extérieures que dans les parties centrales de la planète, leur paraît demi-incandescente ; ils en jugent ainsi d'après les données de la densité, de la gravité et des gigantesques nuages qui entourent le globe de toutes parts. Matière demi-incandescente ! Ceci est le renversement de toutes nos idées. On ne s'attendait, en aucune façon, à une telle découverte. Matière demi-incandescente ! Alors la planète est encore toute chaude, brûlante même, de sa chaleur propre, et elle se refroidit et se solidifie peu à peu, par la déperdition graduelle de son calorique dans l'espace. Matière demi-incandescente ! Il faut donc renoncer, de force majeure, pour cette seule raison, à tout espoir de trouver la vie organique dans un tel monde.

Mais le plus curieux de la chose, c'est que nos adversaires ne se tiennent pas pour battus. Ils disent : Jupiter non formée encore, Jupiter en voie de formation, cela nous est égal ; cette

planète deviendra, un, jour, comme les autres, refroidie et solidifiée ; elle aura une surface affermie ; elle aura de l'eau fertilisante ; elle aura de l'air pur et sain ; elle aura, soit d'elle-même soit du Soleil, une chaleur convenable : eh bien ! c'est alors que la vie y fera son apparition pour y fleurir et s'y développer, de la manière la plus admirable, au milieu d'un printemps perpétuel ! Simple question d'années. Il a fallu à la Terre 350 millions d'années pour devenir apte à produire les premières formes de vie. Quand même il faudrait à Jupiter 350 milliards d'années pour en arriver là, elle y viendra, soyez-en sûrs ; et à son tour, elle se couvrira d'habitants.

A cette pensée, leur enthousiasme s'échauffe ; un esprit prophétique les saisit ; et ils saluent de loin, avec transports, des milliards d'années à l'avance, les futurs habitants de Jupiter. Ils se rattrappent ainsi dans l'avenir pour ce qu'ils perdent dans le présent. Et certes, ils ne perdent rien pour attendre. Les Messieurs de cette planète ne seront pas des êtres vulgaires, mais des êtres tout à fait supérieurs, des êtres raffinés et fortunés, comme ils le disent bel et bien, " des êtres vivant dans les hautes régions de l'atmosphère, au-dessus des brouillards et des vapeurs, se nourrissant du fluide aérien lui-même, se reposant sur le vent comme l'aigle dans la tempête, et demeurant toujours dans les hauteurs du ciel jovien." Ainsi parle Flammarion.

Ecoutez Mr Camille Flammarion, dans son délire de poète et dans ses transports prophétiques, au sujet des destinées merveilleuses de cette sphère. "Quel monde, s'écrie-t-il, serait mieux préparé pour être le séjour de la vie ?... Ah ! combien une telle Humanité sera supérieure à la nôtre !... Heureuses plages de Jupiter, vous ne connaîtrez point ces tourments et ces douleurs sous lesquelles frémissent encore les malheureuses contrées de notre Terre ! Vous ne serez point arrosées du sang des martyrs, versé tant de fois, ici, au nom de tant de dieux contradictoires ! Vous ne porterez pas de tumultueuses armées de frères, s'égorgeant périodiquement, à l'ordre de quelques infâmes potentats ! Vous ne serez point souillées de crimes que la faim, l'ambition, ou l'orgueil commettent chaque jour ici-bas ! Mais vous préparez dans le ciel, des Etats-Unis d'une république immense, flottant pacifiquement, dans l'éther lumineux, baignée dans la tiède température d'un printemps éternel, sans hivers et sans étés, et grandissant lentement, au sein de la paix et de l'harmonie, vers un

état de perfection dont n'approchera jamais notre imparfaite et misérable petite planète !"—*Les Terres du Ciel.* Livre VII, chapitre V.

On ne peut guère pousser plus loin l'égarement de l'esprit et la folie de l'imagination... en aussi mauvais style !

Dans l'état d'ignorance complète où l'on est, à l'égard des futurs habitants de Jupiter, ne sachant pas même s'ils existeront, un jour, ayant même tout lieu de croire qu'ils n'existeront jamais, on doit penser qu'ils seront moralement, dans un état d'indétermination absolue et d'équilibre instable, portés au vice, au crime, au malheur, tout aussi bien qu'à la vertu, à la justice et à la félicité. Pourquoi donc les plages de Jupiter seront-elles nécessairement heureuses ? Pourquoi les vices et les crimes en seront-ils bannis ? Pourquoi cette Humanité sera-t-elle parfaite ? Pourquoi ?... Mr Flammarion est-il tenu de le dire ? Il le veut ainsi, en sa qualité de pontife, *sit pro ratione voluntas :* et il voit ainsi les choses, en sa qualité de prophète ; est-ce que cela n'est pas une explication satisfaisante ?

Vous n'êtes pas satisfaits de cette raison ? Eh bien ! attendez, en voici une autre que Mr Flammarion propose, après s'être longtemps creusé la cervelle ; une raison transcendantale celle-là. Devinez. On vous la donne en cent... On vous la donne en mille... Vous ne devinerez jamais. Cette raison pour laquelle Jupiter sera un monde parfait, heureux, à l'abri des vices, des crimes, des fléaux de toute espèce,... l'éclair du génie va briller !... cette raison, tout bonnement, c'est que Jupiter est " le globe prépondérant de la famille solaire, le plus vaste en surface, le plus important par sa masse, le mieux favorisé par la position de son axe, riche de plusieurs satellites, et trônant comme un chef au milieu des orbites planétaires !" Après cette mirobolante explication, si vous ne comprenez pas pourquoi votre fille est muette, en vérité, vous êtes bien obtus. Et malheur à vous, si vous risquez un sourire moqueur ou un geste d'incrédulité. Celui qui pense autrement que Mr Flammarion " ne mérite pas de compter parmi les êtres raisonnables ;... il s'est mis un triple bandeau sur les yeux ;... il n'est qu'un esprit obscur ne sachant pas s'élever au-dessus des apparences vulgaires !"

Comment se fait-il donc que Mr Flammarion pose maintenant en principe que c'est le volume et la masse d'une planète qui sont les choses les plus à considérer dans la détermination de ses habi-

tants, après avoir déclaré, au sujet des astéroïdes, prétendus habitables et habités, que l'exiguité et la légèreté d'une planète ne sont pas des choses qui doivent embarrasser notre esprit ? Autre cause, autre principe. Les contradictions ne coûtent rien aux génies versatiles ! Mais tant de versatilité n'est guère un gage de sagesse, ne peut guère inspirer la confiance.

Pouvons-nous croire un seul mot de toutes ces histoires au sujet d'une Humanité ailée qui sera heureuse et parfaite, qui habitera l'atmosphère, se nourrira de fluide aérien, se reposera sur les vents comme l'aigle dans la tempête, et qui éclora, chose certaine, dans des milliards d'années d'ici ?

Non, pas un traître mot ; et c'est un honneur, presque une gloire pour nous de nous ranger de nous-mêmes dans la catégorie des " esprits obscurs," qui, malgré leur " triple bandeau sur les yeux," y voient toujours assez clair, pour ne pas se laisser aveugler par les ineptes rêveries de Mr Camille Flammarion, ne pas s'émouvoir de ses injures, et ne pas s'élever, comme lui, non plus seulement " au-dessus des apparences vulgaires," mais encore au-dessus des faits, de la science, de la logique et de la raison.

Cette Humanité heureuse et parfaite, constituée dans un tel état par l'immensité de Jupiter, n'existera jamais ; parce qu'il n'y a pas la moindre corrélation, le moindre rapport de cause à effet, entre la grandeur physique d'un pays et le caractère intellectuel et moral des peuples qui l'habitent.

Cette Humanité ailée, toujours nourrie d'air, toujours bercée par les vents, n'existera jamais ; parce que tout corps, autre que le corps humain, proposé pour être uni substantiellement à une âme spirituelle, est une monstruosité métaphysique dont la réalisation est une chimère.

Cette Humanité jovienne, heureuse ou malheureuse, parfaite ou imparfaite, avec des ailes ou sans ailes, n'existera jamais, 1o à cause de la chaleur qui ne sera jamais suffisante sur Jupiter ; 2o à cause de la pression atmosphérique et de la pesanteur qui y seront toujours d'une force écrasante ; 3o à cause des perturbations de l'atmosphère qui seront toujours d'une violence irrésistible. Il y a, au moins, ces trois choses qui ne pourront jamais devenir favorables, quand même toutes les autres conditions le deviendraient, quand même il y aurait un jour un sol affermi, une eau quelconque, un air salubre, une densité proportionnée.

Dans des milliards d'années d'ici, Jupiter tournera encore sur

elle-même avec une vitesse de 40,000 pieds par seconde ; et les vents alizés et les tempêtes qui en résulteront seront, comme de nos jours, des ouragans à tout balayer, à tout renverser, à tout détruire.

Dans des milliards d'années d'ici, la gravité à la surface de Jupiter, et la pression atmosphérique seront absolument ce qu'elles sont aujourd'hui, ayant la force de broyer à mort des organismes aussi peu résistants que des corps de nature animale, où la chair molle, délicate et sensible, entre en plus grande partie que les os.

Dans des milliards d'années d'ici, alors que Jupiter sera devenue assez refroidie et solidifiée, pour porter une population d'habitants, la chaleur lui venant de ses parties centrales en ignition, sera tout à fait nulle à sa surface ; l'unique chaleur perceptible sera le calorique du Soleil ; et comme ce calorique,—en supposant que le Soleil, à cette époque, ait encore la même ardeur que de nos jours, chose nullement probable, puisqu'il va lui-même se refroidissant,—comme ce calorique sera 27 fois plus faible sur cette planète que sur la Terre, l'unique saison qui y régnera sera un hiver éternel, déjà mortel à l'équateur, et de plus en plus mortel, en allant de l'équateur vers les pôles.

La vie est donc impossible sur Jupiter. En vérité, quelle chance ! Car si elle y était possible, en dépit des obstacles, ce serait une vie souverainement triste et misérable, presque insupportable, pour des êtres doués de raison. En effet, songez que la lumière qui va toujours de pair avec la chaleur, y est elle-même excessivement faible. Songez que les jours et les nuits se succèdent avec une rapidité folle, de cinq heures en cinq heures ! Songez que la révolution autour du Soleil s'accomplit, en 12 de nos années, avec une ennuyeuse lenteur. Songez qu'à défaut des quatre saisons, il n'y a, en tous lieux, qu'une température désespérément invariable. Si *l'ennui naquit un jour de l'uniformité,* la palme, sous ce rapport, est à Jupiter, avec son éternelle unique saison, absolument dénuée de tout charme !

En présence d'une aussi sombre réalité, il est curieux de lire la page lyrique écrite par l'Anglais Jame Wills, au sujet de Jupiter qu'il croit habitée comme notre globe. " Oh ! s'écrie-t-il avec transport, quelle vision transporta Galilée dans sa tour solitaire, à l'heure où il ouvrit à la pensée de la Terre une ère plus glorieuse que la fondation du plus puissant empire, lorsque le

brillant mystère révéla à son verre, dans les profondeurs de la nuit, une lumière surnaturelle, rivage de l'espace, continent du ciel, plus beau que celui qui s'offrit au navire traversant les ondes, dans son voyage téméraire aux rives de l'Atlantique ! Quelle merveille solennelle fit tressaillir son cœur, lorsque le magnifique système s'éleva devant lui, monde accompli, enveloppé d'orbes de moindre lumière, pour accomplir son cours et illuminer ses nuits !

" Expliquez pourquoi ces brillants compagnons attendent l'heure du sommeil où ils garderont leurs veilles silencieuses, pourquoi cette planète roule sur son axe tournant, pourquoi elle penche alternativement ses pôles vers le Soleil. Dites dans quel but cette vaste étendue fut préparée pour la vie, avec ses saisons qui suivent le cours de l'année, et la lumière de ses lunes, mesurée pour une nuit plus spacieuse, ou pour la compensation d'un Soleil moins brillant... A quoi bon ces variétés de nuits et de jours, si nul regard ne s'éveillait pour saluer le jour naissant ; si les saisons, inutilement constantes n'apportaient aucune jouissance, aucun fruit, aucune chose vivante, si Celui qui gouverne ce bas monde, connu, obéi et adoré des intelligences qui l'habitent, n'était ni connu, ni obéi, ni adoré là par aucun être, et ne régnait que sur une immense et stérile solitude !

"Le Soleil,qui illumine les vallons et les gais pâturages de notre Terre, verse là sur des champs plus vastes les mêmes rayons joyeux. Notre aurore les éclaire, et la main qui a formé ce monde, est la même qui a versé sur la Terre les rayonnements de la vie souveraine. Pourrait-il se faire que tout cela soit stérile et mort, que mille royaumes enveloppés d'un jour glorieux soient étendus pour briller de loin, dans l'obscurité, sur notre nuit, et dorer notre ciel d'une lumière ineffective ?"

Hélas ! oui, nous l'avons vu, tout cela est stérile et mort ; Jupiter est une immense et horrible solitude ; sa vaste étendue n'a pas été préparée pour la vie ; sa lumière est ineffective ; il n'y a là aucune jouissance, aucun fruit, aucune chose animée ; nul regard ne s'y éveille pour saluer le jour naissant. On peut être sûr, d'ailleurs, que Dieu ne perd rien, pour n'avoir pas dans ce monde comme dans le nôtre, des intelligences unies à la matière, qui le connaissent, lui obéissent et l'adorent.

Il y a de la grandeur, il y a de la dignité, il y a un magnifique souffle de foi dans cette page, contrairement aux burlesques

et irréligieuses conceptions de Mr Camille Flammarion. Mais l'erreur de Mr Jame Wilis n'est pas moins grande que celle de Mr Flammarion ; ses transports ne portent pas moins à faux. Ainsi se trompent et se tromperont toujours les écrivains préjugés ou superficiels, qui s'éprennent d'un vain enthousiasme pour des ressemblances vagues et générales entre la Terre et certains mondes, et ne se donnent pas la peine de constater, par le détail et par le menu, la complète absence d'identité quant aux conditions délicates et précises, qui sont absolument nécessaires à la vie.

Allons, de ce pas, explorer un peu la planète suivante.

CHAPITRE XIV

SATURNE EST ENCORE PLUS MAL PARTAGÉE QUE JUPITER.

Ouf ! qu'il fait froid, chez Saturne !—si toutefois la planète est arrivée à l'époque de solidification. Naturellement, il fait encore plus froid que chez Jupiter ; puisque nous voilà ici, à 370 millions de lieues du Soleil ! La chaleur et la lumière y sont en quantité 100 fois moindre que sur la Terre. Ce serait une dérision, que d'y chercher une zône torride. La zône de l'équateur est littéralement une zône glaciale. Aux pôles,qui sont excessivement aplatis et qui restent, l'un après l'autre, privés du Soleil pendant 15 ans, (la révolution sidérale étant de 30 ans,)—aux pôles, il est impossible de calculer ou d'exprimer la rigueur de la température. Ajoutez à cela l'aggravation considérable des éclipses totales du Soleil, causées par l'interposition des anneaux,—éclipses qui durent jusqu'à six et sept ans,—et jugez de l'état épouvantable de cette planète.

Saturne est un peu moins grosse que Jupiter. Elle n'égale que 800 fois, au lieu de 1200 fois, le volume du globe terrestre. C'est en réalité un monde extrêmement intéressant, le plus intéressant, peut-être, de tout le système solaire, à cause de ses deux magnifiques anneaux et de ses huit brillants satellites. On y retrouve même l'agrément, ou plutôt l'apparence des saisons ; car son orbite est écartée du plan de son équateur d'environ 28 degrés, comme l'orbite de Mars ; le Soleil y passe donc alternativement d'un hémisphère à l'autre, causant un peu de variété dans la lumière et la chaleur,... mais non, il faut dire : dans les ténèbres et le froid !

Certainement, s'il y avait des habitants sur Saturne, et si leurs yeux pouvaient atteindre le ciel à travers leur atmosphère, on doit dire qu'ils trouveraient un grand charme dans la contemplation du merveilleux spectacle produit par les mouvements com-

binés des anneaux et des satellites. Mais c'est pour nous, sans doute, habitants de la Terre, que le Créateur a préparé les charmes d'un tel spectacle, pour nous qui en jouissons de loin, avec l'aide du télescope ; car Saturne n'a pas, ne peut avoir et n'aura jamais d'habitants.

Elle n'en peut avoir, à coup sûr, tant qu'elle n'est pas solidifiée, au moins dans ses couches superficielles. Or, l'opinion des savants est qu'elle est encore moins avancée que Jupiter vers l'état de solidification. On regarde Jupiter comme une masse pâteuse ou liquide, mais Saturne plutôt comme une masse liquide ou gazeuse. La densité de Saturne est encore plus faible que celle de Jupiter ; elle égale à peu près celle de nos objets terrestres les plus légers. Imaginez une mer assez vaste pour la contenir, et la planète entière y flottera comme une immense boule de liège ou de sureau ! Quelle consistance peut avoir un tel globe ? Quel point d'appui, quelle demeure pourraient y trouver des animaux, des hommes, organisés comme nous, composés de chair et d'os, et ayant une certaine pesanteur ? Ils s'y engloutiraient. Au reste, ne l'oublions point, la chaleur propre de la planète serait encore tellement grande en ce cas, que toute organisation y serait absolument impossible.

Supposez-vous, au contraire, Saturne refroidie et solidifiée ? C'est l'hypothèse qui s'impose toujours la première, la seule qui soit digne d'attention, à notre point de vue. Alors, outre les inconvénients du froid et des ténèbres que nous avons déjà exposés, en voici d'autres, non moins funestes.

Comme sur Jupiter, la pression d'une atmosphère, immensément haute et massive, écrase contre le sol tout être organisé qu'on essaye, par l'imagination, à se représenter sur Saturne. Comme sur Jupiter encore, des vents alizés, des ouragans, d'une violence indescriptible, feraient périr toute espèce animale, peut-être même toute espèce végétale ; car Saturne, elle aussi, tourne sur elle-même en dix heures, avec une vitesse vertigineuse ! Comme sur Jupiter enfin, l'atmosphère est chargée de nuages, de lourdes vapeurs qui interceptent entièrement les rayons lumineux du Soleil et le spectacle du ciel.

Il est à croire, sans doute, en présence d'aussi énormes difficultés, que nos adversaires confondus se gardent bien de prétendre que Saturne est actuellement habitée ou pourra être habitée dans l'avenir. Pouah ! Ces Messieurs ne connaissent point

la retenue. Il n'y a pas d'obstacles pour eux. Leur audace est illimitée. Vous savez bien qu'ils font profession de s'élever "au-dessus des apparences vulgaires," c'est-à-dire au-dessus des faits et du sens commun. Des habitants à la surface de Saturne, mais oui, mais certainement, mais très certainement, ils en mettent. Si ce n'est pas pour aujourd'hui, à cause de l'état incandescent des couches supérieures, ce sera pour plus tard, à l'époque où la planète sera suffisamment refroidie et soliditiée.

Que sont-ils, ces habitants, ces braves, ces vigoureux habitants, capables d'affronter le froid et l'obscurité et la pression atmosphérique et les ouragans de Saturne ? Que sont-ils ? Cieux et terres, faites silence ; le grand pontife, le grand prophète, Mr Camille Flammarion va parler. C'est lui qui nous apprend que les habitants de Saturne sont ou seront " des êtres aérostatiques, incapables de demeurer sur le sol et flottant dans l'atmosphère, comme nous en avons ici des images artificielles, peu respectueuses, dans ces animaux de baudruche, gonflés d'hydrogène, dont on égaye les populations, au milieu de certaines fêtes publiques. Saturne est-elle un monde aérien, dont les indigènes vivent assis sur des trônes de nuages, comme les dieux de l'Olympe ?... Supposer qu'il n'y a là rien de fixe, que la planète elle-même n'a pas de squelette, que la surface est liquide, que les êtres vivants sont gélatineux, en un mot, que tout y est instable, serait, sans doute, dépasser les limites de l'induction purement scientifique. Mais, sans contredit, de tous les mondes du système, c'est celui qui se rapproche le plus d'un tel état. Si les sphinx parlaient, si les statues de Memnon se faisaient comprendre, les voix de la Nature nous apprendraient, peut-être, que les Saturniens ont des corps transparents, à travers lesquels on voit circuler la vie ; qu'ils ne sentent jamais le poids de la matière ; qu'ils volent sans ailes, au sein d'une atmosphère nutritive ; qu'ils ne sont pas astreints, comme nous, à une alimentation grossière et à ses ridicules conséquences ; qu'ils sont doués d'un système nerveux incomparablement plus sensible que le nôtre ; qu'ils en reçoivent pour ainsi dire, la science infuse, étudient, au milieu d'un perpétuel bonheur, les mystères des cieux et des mondes, et vivent dans un état presque angélique, une vie trente fois plus longue que la nôtre... C'est là un merveilleux séjour d'habitation." *Les Terres du Ciel.* Livre VIII, chapitre V.

Merveilleux séjour, dites-vous. Dites plutôt : séjour fantasti-

que et fantasmagorique, tout à fait digne des contes des *Mille et une nuits*. On ne discute pas de telles conceptions, de tels rêves. On s'en amuse, on en badine. Le ridicule, ici, est mille fois plus frappant que l'erreur.

Quelle nouveauté ! Quelle surprise ! Des habitants de gélatine et de baudruche ! Incomparables chefs-d'œuvre, ils se lestent par eux-mêmes, ce qui est plus commode que notre système de ballons qu'il faut gonfler d'hydrogène et charger de sacs de sable; ils volent sans ailes, ce qui est plus habile que notre ordre d'oiseaux, à qui il faut, pour voler, des ailes et une queue ; ils flottent dans les airs, s'asseyent sur les nuages et font des pieds de nez à toutes les misères, à toutes les intempéries des basses régions, ce qui est infiniment supérieur à notre classe d'aéronautes qui s'élèvent bien pour quelques heures vers le ciel, mais redescendent piteusement sur le prosaïque terrain des vaches ; ils ont une chair transparente à travers laquelle on voit circuler la vie, ce qui est ineffablement plus fin et plus expéditif que nos fameux rayons X, de récente mémoire ! Enfoncé, Mr Roentgen !

Ils sont pourtant soumis à quelques petits inconvénients. Avec un système nerveux incomparablement plus sensible que le nôtre, et dans un état de nudité complète,—car il n'y a ni coton, ni laine dans l'air pour s'en tisser des habits,—comment feront-ils pour supporter le froid qui est encore plus intense dans les hautes régions que dans les basses régions de l'atmosphère ? Avec un corps si léger, n'ayant pas un arbre, pas un poteau, pas un mât auquel ils puissent s'attacher et se retenir, comment feront-ils pour résister aux vents ? Ils seront emportés comme des plumes dans des gyrations perpétuelles, vertigineuses, effroyables, qui devront leur inspirer tout autre chose que des sentiments de plaisir et de sécurité. Avec des membres si frêles, comment feront-ils pour descendre sur la terre ferme, piocher l'or et les diamants dans les montagnes, pêcher les perles et le corail au fond des mers ? Car enfin, dieux comme ils sont, trônant sur les nuages, ils aimeraient à s'attifer quelque peu de bracelets, de colliers et de couronnes ! Ils ne le pourront donc pas ! Ils se nourrissent d'air, dites-vous. C'est un malheur. Car l'air n'est certainement pas si doux que le lait, le beurre et le miel, pas si délicieux que les truffes et les petits pois, et pas si appétissant que les oignons d'Egypte !

Puis, que dites-vous de leurs yeux ? Voient-ils clair ou ne

voient-ils pas clair ? Vous savez que la lumière dont jouit Saturne est presque nulle ; c'est une vraie et profonde obscurité. Vivre toujours dans les ténèbres, c'est ennuyeux. Etre privé du spectacle du ciel, tout en ayant la science infuse de l'Univers, ce doit être une cause de terribles regrets. Ont-ils donc des yeux, vos Saturniens ? Ah ! nous vous entendons. Vous dites qu'ils ont des yeux et sont des "nyctalopes." Des nyctalopes ! comme des chats ! comme des hiboux ! Avez-vous de cela quelque preuve ? N'êtes-vous pas en contradiction avec la Nature ? Si on en juge pas nos taupes qui vivent dans le sol, par certains poissons qui vivent dans les basses profondeurs de la mer, ils n'auraient pas d'yeux du tout, ils seraient aveugles complètement ! Les yeux s'atrophient et disparaissent dans une obscurité perpétuelle.

En toute franchise, l'état de ces acrobates aériens ne nous paraît pas angélique du tout. Vous avez beau en appeler aux sphinx et aux statues de Memnon, jamais les voix de la Nature ne chanteront sur un autre ton que celui-là. C'est fort beau, à vous, matérialistes, d'avoir fait une petite allusion aux anges de Dieu. Vous n'y croyez pas, mais nous y croyons. C'est peut-être un hommage involontaire dans votre bouche. Tout de même, nous vous en donnons crédit. Mais c'est bien la seule parole raisonnable qu'on puisse trouver dans votre description bizarre de vos bizarres Saturniens.

Tenez, Mr Flammarion, si vous nous en croyez, vous allez recommencer votre œuvre. Faites mieux. Donnez-nous des Saturniens qui aient quelque chance de vivre. D'abord, placez-les sur la surface même de la planète ; ils seront plus en sûreté sur le sol que dans les violentes agitations de l'atmosphère ! Ils ont un froid horrible à supporter : faites-en des espèces d'ours ou de marmottes, bien capitonnées d'une archi-épaisse fourrure et capables, aux pôles, de dormir des sommes de 15 ans, depuis la disparition jusqu'à la prochaine réapparition du Soleil ! Ils sont aveugles et vivent dans les ténèbres : faites-en des chauves-souris oreillards, capables, grâce à la longueur de leurs oreilles, de se diriger partout dans l'obscurité, sans crainte de se heurter mutuellement, ou d'aller donner du nez sur les murs ! Ils ont à endurer une pression atmosphérique épouvantable : faites-en des tortues à carapaces d'airain, afin qu'ils ne puissent être écrasés ! Ils ont à redouter des vents et des tempêtes effroyables : faites-en

des colosses, des éléphants, des mammouths, afin qu'ils ne soient pas enlevés dans les airs !

Voilà les inconvénients auxquels il faut obvier de toute nécessité. Il est encore temps de le faire. Tout vient à point à qui a la patience d'attendre. Merci pour ce que vous avez fait jusqu'à présent. En attendant mieux, nous ne sommes pas éloignés de crier avec vous, quoique dans un esprit différent : vive la gélatine et la baudruche ! Car elles nous amusent immensément entre vos mains.

CHAPITRE XV

URANUS ET NEPTUNE SONT ENCORE PLUS INABORDABLES QUE SATURNE.

Il sera facile de régler le compte des deux dernières planètes connues, Uranus et Neptune. Si Jupiter est une masse liquide, si Saturne est une masse gazeuse, il y a lieu de croire que les deux globes suivants sont eux-mêmes dans un certain état de fluidité, et plus ou moins éloignés encore de l'état de refroidissement et de solidification. Toutefois, pour nous mettre au point, supposons-les refroidis et solidifiés, puisqu'autrement on est hors de la question.

On retrouve, chez l'un et l'autre, tous les inconvénients de Jupiter et de Saturne, avec des aggravations considérables. Uranus est 75 fois, et Neptune 84 fois plus grosse que notre globe. La distance d'Uranus au Soleil, en chiffres ronds, est de 700 millions de lieues ; celle de Neptune, de 1100 millions. Uranus reçoit du Soleil 400 fois moins, et Neptune 900 fois moins de lumière et de chaleur que nous n'en recevons. Uranus accomplit sa révolution sidérale en 84 ans, et Neptune en 165 ans.

Nous voilà donc avec des hivers de 40 ans et de quatre-vingts ans, dans des pays déjà si froids et si sombres ! Pour comble de malheur, l'axe de rotation d'Uranus est si couché sur le plan de son orbite ; en d'autres termes, Uranus, dans le cours de sa révolution, s'incline tellement vers le Nord et vers le Sud, que les cercles polaires viennent alternativement se confondre avec celui de l'équateur. Il en est peut-être ainsi pour Neptune. En tout cas, à son énorme distance, et plongée dans un incomparable froid, Neptune, comme Uranus, doit toujours être également glacée, qu'elle soit au Nord, au Sud, ou dans le plan même de son équateur.

On reste frappé d'épouvante, à la vue de tels mondes, pour qui notre Soleil n'est plus qu'une étoile ! On n'a plus même le cou-

rage de se demander si des êtres organisés, principalement des animaux et des hommes, pourraient y vivre, ne fût-ce qu'un instant.

La densité d'Uranus et de Neptune est environ cinq fois plus faible que la densité du globe terrestre. C'est ce qui nous fait penser, indépendamment de Jupiter et de Saturne, qu'elles sont encore l'une et l'autre à l'état liquide, ou à l'état gazeux, plus ou moins incandescent. L'analyse spectrale découvre dans l'atmosphère d'Uranus des gaz qui nous sont étrangers.

Enfin, quel monde extraordinaire que celui d'Uranus, où tous les satellites connus, six ou huit, ont un mouvement rétrograde, c'est-à-dire d'Orient en Occident, contraire à celui de tous les autres corps de notre système solaire, et absolument renversant pour la fameuse théorie de Laplace !

CHAPITRE XVI

QUAND MÊME IL Y AURAIT ANALOGIE ENTRE LA TERRE ET D'AUTRES CORPS CÉLESTES, CETTE ANALOGIE, SEULE, NE SERAIT NULLEMENT UNE PREUVE DE VIE ACTUELLE CHEZ CES DERNIERS.

Voilà notre course finie, d'un monde à l'autre, depuis le Soleil jusqu'à la planète la plus éloignée, et même d'une extrémité à l'autre de l'Univers. Avons-nous trouvé quelque part l'analogie que nous cherchions, cette analogie d'atmosphère, d'humidité, de consistance, de chaleur, de lumière, de pesanteur, de sérénité, cette analogie si essentielle qui, seule, permettrait à nos adversaires de prétendre que les êtres vivants de la Terre pourraient tout aussi bien exister dans tel ou tel autre monde ? Non, nous ne l'avons trouvée nulle part ; pas même dans la Lune, pas même dans Vénus, pas même dans Mars, nos plus proches voisins. Et c'est ainsi que nous voyons tomber à plat, comme un ballon dégonflé, le grand argument d'induction de nos adversaires, que, la Terre fourmillant d'habitants, *à pari* les autres corps célestes, dans les mêmes conditions que la Terre, doivent aussi fourmiller d'habitants. La difficulté est qu'on ne connaît pas un seul monde qui soit dans les mêmes conditions que la Terre. Le manque d'analogie suffisante empêche radicalement la pure et simple possibilité de la vie.

Mais cela ne suffit point. Nous voulons détruire de fond en comble l'échafaudage de fausse argumentation que nos rusés mais fragiles adversaires ont élevé sur le sable. Accordons-leur que l'analogie suffisante existe. Accordons-leur que les conditions nécessaires à la vie sont suffisantes, plus que suffisantes, parfaites même, à leur gré, sur la Lune, ou sur Vénus, ou sur Mars, bref, sur toutes les planètes de notre système ou sur toutes les planètes de l'Univers. Assurément, voilà une concession d'un prix inestimable pour eux. Nous concédons leurs prémisses chéries, les

fondations mêmes de leur grand argument, qu'ils n'ont pu appuyer d'aucune preuve. Nous admettons, un instant, par hypothèse, la possibilité de la vie, sur autant de globes célestes qu'ils le voudront.

Il est bien nécessaire, après tout, si l'on veut aller au fond de la question, d'admettre spéculativement, cette possibilité de la vie. Car les étoiles du firmament sont des soleils plus ou moins gros que le nôtre, mais de vrais soleils comme le nôtre. Or, celui-ci étant environné d'un cortège de planètes, l'analogie et l'induction nous autorisent à concevoir aussi des cortèges de planètes à l'entour d'un grand nombre d'étoiles-soleils. Sans doute, il peut y avoir des soleils sans planètes ; mais il peut aussi y avoir des soleils avec des planètes. Sans doute, il peut se faire que le plus grand nombre, parmi cette multitude innombrable de planètes, soient impropres à porter des êtres vivants ; mais il peut se faire aussi qu'une planète, par-ci par-là, jouisse de toutes les conditions pouvant y rendre possible la vie organisée. Il s'est bien rencontré une telle planète au milieu de notre système solaire ; une autre semblable peut bien se rencontrer dans un autre système solaire ; ou plusieurs autres semblables dans plusieurs autres systèmes solaires.

C'est en dehors de notre monde, c'est dans la profondeur des espaces qu'il faudra aller chercher, par supposition, une planète semblable, ou plusieurs planètes semblables à la Terre, mises à point, comme elle, pour toutes les conditions nécessaires à la vie, et pouvant, comme elle, porter des êtres vivants. Mais qu'importe ? L'Univers entier est un champ de légitime spéculation, pour nos adversaires, comme pour nous-mêmes. N'y eût-il qu'une seule planète, où ils auraient chance de trouver la vie, en outre de la Terre ; et cette planète fût-elle à des trillions, à des sextilions de lieues, autour de la dernière étoile du firmament, il faut les y suivre, il faut confondre jusque-là leurs illusions et leurs sophismes.

Eh bien ! si nous faisons cette concession, aussi généreuse que large, si nous admettons qu'il y a, peut-être, dans l'Univers, une planète aussi bien partagée, ou même plusieurs planètes, aussi bien partagées que la nôtre, sous le rapport de l'air, de l'eau, du sol, de la chaleur, de la lumière, de la gravité ; si nous supposons même que toutes les planètes de l'Univers, d'abord celles de notre Soleil, puis celles de tous les autres soleils du firmament, possè-

dent les caractères de l'habitabilité ; s'ensuivra-t-il que la vie y existe réellement ? Pourra-t-on conclure, avec certitude, à l'habitation positive de toutes ces planètes, à l'animation actuelle de tous ces mondes ?

Il est clair que cette nouvelle question est, de beaucoup, plus fondamentale et plus décisive que la première. A vrai dire, n'est-ce point là le pivot sur lequel doit rouler toute la discussion ? Certes, ce n'est pas une petite affaire que de passer par un monde astral, une planète quelconque, la trouver brute, déserte et silencieuse, y repasser le lendemain, et y trouver, cette fois, l'épanouissement de la vie sous toutes les formes ! Il n'y a pas d'effet sans cause. L'être contingent ne vient pas en acte lui-même. Entre pouvoir exister et exister réellement, il y a un abîme infini. Cette vie que vous trouvez, un bon jour, sur une planète, il faut l'expliquer. Il faut dire quelle est son origine, quelle est sa raison d'être, quelle est sa cause efficiente.

Si l'habitation positive est une conséquence naturelle de la pure habitabilité ; si, d'une part, étant donnée la matière, il en résulte la vie fatalement et nécessairement, en vertu d'une loi essentielle de transformations successives et de progrès indéfinis : ou si, d'autre part, étant donnés des mondes habitables, il est prouvé que c'est la volonté expresse de Dieu que des êtres vivants y arrivent partout à l'existence, en vertu de son pouvoir créateur à qui rien n'est impossible ; alors nous sommes vaincu ; nos adversaires de tous les camps ont raison ; il y a, dans l'Univers, une multitude plus ou moins considérable de mondes habités.

Or, c'est précisément le contraire qui est vrai.

D'abord, la vie ne résulte pas fatalement et nécessairement de la matière, par aucune loi de transformations successives et de progrès indéfinis. Ensuite il n'est nullement prouvé que ce soit la volonté expresse de Dieu, que, par son pouvoir créateur, à qui rien n'est impossible, il y ait des habitants ailleurs que sur la Terre.

C'est donc ici que doit se terminer le débat.

La vie ne peut venir que de la Nature ou de Dieu.

Quand même des milliers ou des milliards de mondes habitables seraient là, devant nous ; si la vie ne peut pas jaillir, toute seule, de la matière ; et si on ne voit pas que Dieu la fasse jaillir du néant ; tous ces mondes resteront éternellement à l'état de

possibilité, quant à l'habitation réelle ; et celui-là seul passera à l'état d'actualité, où le *fiat* divin se fera entendre.

Ceci est clair par une couple de comparaisons.

Un lac splendide sur la terre peut posséder tous les avantages de la navigation ; mais les bateaux n'y viendront pas d'eux-mêmes y sillonner les ondes ; et si les hommes n'y viennent pas avec leur industrie, la navigation, sur ce lac, restera toujours à l'état de pure possibilité.

De même, un paysage magnifique peut offrir tous les avantages d'une résidence royale ; mais les châteaux et les dépendances ne s'y élèveront pas spontanément ; et si les architectes et les ouvriers n'y mettent la main, l'état de résidence ne sera jamais, dans ce domaine, qu'une pure possibilité.

Voilà le triomphe de notre cause.

Nous triomphons, d'abord, contre les philosophes matérialistes, dans le chapitre suivant, où, en démontrant l'absurdité de la génération spontanée, nous faisons voir,en toute évidence, la futilité et le ridicule de tous leurs efforts pour expliquer la vie par certaines lois de perfectionnement, inhérentes à la matière.

Nous triompherons, ensuite, contre les philosophes chrétiens, dans la deuxième partie de cet ouvrage, en faisant voir que toutes les sources de preuves, où ils pourraient chercher des appuis pour leur thèse, nous démontrent que la volonté de Dieu,—en autant qu'il est possible à l'esprit humain de pénétrer les intimes desseins du Créateur,—n'est pas que tous les mondes soient habités, ni qu'il y ait un grand nombre de mondes habités, mais un seul, exactement un seul ; et celui-là, le nôtre, la Terre, sur laquelle nous vivons !

CHAPITRE XVII

ABSURDITÉ DE LA GÉNÉRATION SPONTANÉE.

Pour nos matérialistes, qui se moquent de Dieu et de la création, il n'y a qu'une hypothèse possible, pour expliquer la vie, sur tous les mondes prétendus habités : celle de la génération spontanée et de l'évolution progressive. Eh bien ! c'est ici qu'ils échouent le plus misérablement. Leur système est absurde. Il n'y a jamais eu de génération spontanée, et il n'y en aura jamais ; parce qu'entre la matière brute et la matière animée, il y a un gouffre insondable, un abîme infranchissable, une distance infinie !

En effet, les propriétés de la matière animée ne sont plus du tout les propriétés de la matière brute. Prenez, d'un côté, la matière brute dans ce qu'elle a de plus délicat ou de plus puissant, dans les conditions et les combinaisons les plus favorables ; prenez, de l'autre côté, la matière animée dans ses formes les plus rudimentaires et les plus simples ; la distance entre les deux est toujours incommensurable ; jamais vous ne démontrerez que le principe vital de celle-ci n'est que le résultat naturel de l'arrangement moléculaire de celle-là.

On a cru longtemps ce phénomène possible, au moins dans les infusions végétales ou animales, qui, sous l'influence d'une douce chaleur, pullulent bientôt de petits êtres microscopiques organisés et pleins de vie. Ce sont les infusoires. Mais la science, aujourd'hui, est parfaitement fixée à cet égard. Les immortelles expériences de Mr Pasteur ont prouvé que tous les infusoires, sans exception, proviennent de germes flottant dans l'air, *omne vivum ex ovo,* suivant le principe universel de Harvey, et que si on empêche ces germes de pénétrer dans les infusions, la vie ne s'y développe jamais !

Il nous faut dire quelque chose, ici, du protoplasme de Hoeckel

et du *Bathybius* de Huxley, à cause du regain d'actualité et de prestige que ces deux illustres savants ont donné naguère à la vieille théorie de la génération spontanée.

On se souvient de l'émoi que produisirent dans le monde scientifique, il y a près de 30 ans, Hoeckel d'abord, qui, se faisant prophète, décrivait la naissance de la plus primitive organisation, par l'agglomération heureuse des atomes d'azote, de carbone, d'oxigène et d'hydrogène, dans des circonstances exceptionnellement favorables ; et Huxley ensuite, qui, se faisant réalisateur, annonçait la découverte positive de cette organisation, au fond de l'océan, à des profondeurs de 12,000 à 24,000 pieds, et lui donnait, en conséquence, le titre pompeux de *Bathybius Hoeckelii*, en l'honneur du voyant.

Le premier avait dit : voilà comment les choses se sont passées, à l'origine du monde ; voilà comment la matière s'organise, dans son état le plus primitif, constituant un protoplasme d'où peuvent naître tous les vivants ; et si on cherchait bien, on devrait trouver, encore de nos jours, les mêmes productions, dans les mêmes circonstances. Le second chercha et trouva, ou plutôt prétendit avoir trouvé.

La découverte fut accueillie avec un immense transport d'enthousiasme et de joie. On vit dans cette scène le renouvellement du drame qui s'était déroulé naguère entre Mr Leverrier d'une part, et Mr Galle d'autre part, au sujet de la planète Neptune ; l'un prophétisant son existence, indiquant même sa situation actuelle, et l'autre la découvrant aussitôt à l'endroit indiqué, dans le champ de son télescope ! Mais plus heureux que l'astronome français, Hoeckel voyait son nom accolé à la petite chose du fond de l'océan, tandis que le nom de Leverrier était refusé à la grande chose du fond de l'Univers !

Vanité des vanités ! La découverte qui ne porte pas le nom de Mr Leverrier vivra éternellement ; mais la découverte qui porte le nom de Hoeckel est déjà tombée dans le ridicule et dans le néant. Cette petite chose du fond de la mer était encore un produit de l'imagination. La comédie est finie depuis longtemps. Il n'en reste plus rien. Il ne reste plus de monères, il ne reste plus de protoplasme, il ne reste plus de *Bathybius*. Adieu les nouveaux rêves et les nouvelles espérances des matérialistes ! Les voilà encore relancés, pour un temps indéfini, dans les vagues et incertaines ressources de l'avenir ;... pour toujours plutôt ; car,

sans doute, ils ne retrouveront plus jamais une aussi belle occasion, une aussi belle chance !

Vint d'abord le Professeur Moebius qui prouva que ces grumeaux de gélatine étaient un précipité de gypse, dû à l'effet de l'alcohol ; et sans aller à une aussi grande profondeur, prenant simplement de l'eau de mer à la surface, il fit apparaître le phénomène aux regards ébahis des spectateurs, autant de fois qu'on le voulut, dans une assemblée de naturalistes,—assemblée qui est restée célèbre.

Vint ensuite Mr Milne Edwards qui déclara que ces sortes de mucosités étaient d'occurrence journalière, sur les bateaux pêcheurs, où on les voit se produire, par exsudation, du corps de certaines éponges et autres zoophites, au simple contact des instruments de pêche.

Vint enfin Mr Huxley lui-même qui donna le coup de mort à la petite chose, devenue prématurément petite idole, petit dieu, la fit tomber de son trône et la relégua, de nouveau, au fond de l'abîme, parmi les êtres chimériques, en s'exprimant comme suit, au milieu d'un rire général, devant l'Association Britannique, réunie à Sheffield : " Votre président a fait allusion à une certaine chose, qu'il a nommée *Bathybius*, en indiquant, ce qui est parfaitement exact, que c'était moi qui l'avais fait connaître ; tout au moins, c'est bien moi qui l'ai baptisée, et dans un certain sens, je suis son plus ancien ami. Quelque temps après que cet intéressant *Bathybius* eût été lancé dans le monde, nombre de personnes distinguées prirent cette petite chose par la main et en firent une grande affaire. Les choses allaient donc leur train, et je pensais que mon jeune ami *Bathybius* me ferait quelque honneur ; mais j'ai le regret de dire que, avec le temps, il n'a nullement tenu les promesses de son jeune âge. Tout d'abord, on ne réussissait jamais à le trouver là ou l'on devait attendre sa présence, ce qui était déjà fort mal ; et de plus, quand on le rencontrait, on entendait dire sur son compte toutes sortes d'histoires. En vérité, je regrette d'être obligé de vous le confesser, quelques personnes d'esprit chagrin ont été jusqu'à prétendre que ce n'était rien autre chose qu'un précipité gélatineux de sulfate de chaux, à l'état floconneux, produit par l'alcohol, dans lequel sont préservés les spécimens imprégnés d'eau de mer,—l'alcohol agissant sur l'eau de mer, et précipitant la chaux, avec un mélange de matière organique."

Nous laisserons-nous dire par Mr Hoeckel,—car Mr Hoeckel ne lâche pas prise, pour tout cela,—nous laisserons-nous dire que si la Nature ne produit plus aujourd'hui, spontanément, de ces organismes élémentaires, elle a fort bien pu en produire, à l'origine, alors que les conditions du sol, de la mer, de l'air, de la chaleur, de l'électricité, etc, étaient fort différentes de ce qu'elles sont maintenant ? Goberons-nous cette prétention étrange que la Terre, maintenant, est épuisée, que tous les éléments d'organisation sont enfin accaparés par les êtres vivants et qu'il n'en reste plus pour produire des êtres nouveaux ?

Oh ! non, il nous est impossible d'entendre de cette oreille. N'est-ce pas se moquer de nous que de comparer la Terre à une vieille poule qui ne pond plus d'œufs, à cause de son âge, parce que son ovaire est épuisé ? A l'origine, les éléments matériels de la Nature n'étaient-ils pas les mêmes que de nos jours, avec les mêmes forces physiques et les mêmes lois de combinaison ?

La seule différence concevable est une différence accidentelle de quantité et d'intensité. L'azote est toujours l'azote ; le carbone toujours le carbone ; ainsi pour l'oxigène ; ainsi pour l'hydrogène, pour le fer, le phosphore, etc. Et ce que les éléments matériels,dans n'importe quelles circonstances d'humidité,de chaleur, d'électricité, ne peuvent faire de nos jours, et n'ont jamais pu faire depuis l'apparition du genre humain, comment voulez-vous qu'ils l'aient fait, à l'origine du monde, à n'importe quelle époque du développement de notre Terre ? Une telle prétention n'est-elle pas une véritable pétition de principe ?

Oui, une véritable pétition de principe, car nos adversaires se prennent eux-mêmes dans un cercle vicieux dont ils ne peuvent sortir. Y a-t-il eu, à l'origine, des conditions si favorables, que des organismes ont dû spontanément se former ? Vous dites : oui ! Eh bien ! alors, faites revivre ces conditions, dans vos laboratoires, et produisez les mêmes organismes, puisque vous avez les mêmes matériaux et les mêmes forces physiques et chimiques à votre disposition. Vous ne le pouvez pas ? Alors la Nature elle-même ne l'a jamais pu !

Que faites-vous dans vos laboratoires ? Avez-vous jamais produit un œuf, un grain de blé qui ait un germe vivant ? Avez-vous seulement produit un infusoire, un *Bathybius*, une cellule animée, une parcelle de protoplasme ? Non ! Eh bien ! jamais la Nature n'en a produit, non plus, spontanément. On pourrait

même dire : *à fortiori ;* car vous, savants, vous êtes doués d'intelligence pour diriger vos travaux et les combiner vers l'unique but que vous poursuivez ; tandis que la Nature, inintelligente, aveugle, abandonnée à elle-même, est un simple jouet du hasard, et ne pourrait produire telle ou telle combinaison privilégiée que par un pur accident.

Expliquez-nous donc pourquoi la Nature, ayant jadis produit des organismes vivants, ne peut plus en produire aujourd'hui, même avec le secours de vos intelligentes et savantes manipulations ; ou bien, expliquez-nous pourquoi la Nature, incapable aujourd'hui, de former des organismes vivants, même avec le secours de vos intelligentes et savantes manipulations, aurait pu en produire jadis, accidentellement, par ses seules forces aveugles.

Voilà le cercle vicieux et la pétition de principe.

Pourquoi tant nous vanter les merveilles de la Chimie contemporaine, de cette Chimie si puissante qui reproduit à perfection, paraît-il, de véritables substances organiques, telles que la fibrine, l'amidon, l'urée, etc., qui a créé la soie minérale, et qui parle sérieusement de confectionner du pain avec des matériaux étrangers à l'agriculture ? La Chimie de l'homme n'est pas la Chimie de la Nature. Dans le laboratoire du chimiste, il n'y a pas que des cornues, des creusets, des alambics et des ballons de verre. Il y a l'homme ! Il y a l'intelligence qui dirige tout, d'une main sûre, et qui, à force de soins délicats, parvient à combiner certains éléments, de manière à leur donner, dans le composé artificiel, à peu près l'apparence qu'ils auraient eue dans un composé naturel, sous l'influence d'un principe vital.

En est-il ainsi dans l'immense laboratoire de la Nature ? Nullement. Car il n'y a, ici, aucune intelligence pour contrôler la combinaison des éléments. Cette combinaison est l'effet du hasard. Qu'en résulte-t-il toujours ? Qu'en est-il toujours résulté, depuis que l'homme est sur la Terre et observe autour de lui ? Il en est toujours résulté, il en résulte toujours des composés minéraux, des corps inorganiques ; jamais autre chose. En supposant qu'il y ait une chance sur un million que les éléments de la matière se trouvent, un bon jour, par hasard, dans des conditions assez favorables pour former spontanément un composé de même nature que celui des chimistes, et en supposant l'heureuse réalisation de cette chance ; remarquez bien qu'il n'en résultera

toujours que l'apparence pure et simple de la vie, non la vie réelle et véritable. Absolument comme dans le composé artificiel du chimiste, le principe vital fera toujours défaut. Il n'y aura aucune permanence, aucune animation, aucune reproduction. Ce que le hasard aura fait, le hasard s'empressera de le détruire. Bref, les êtres organiques seuls produisent la vraie organisation ; les éléments inorganiques produisent l'inorganisation, ou, tout au plus, par les raffinements de la Chimie, une image éphémère et vaine de la substance organisée.

Quel est le chimiste, qui en reconstituant un composé organique, dans son laboratoire, y a jamais implanté le moindre principe de vie ? Tant que la Chimie n'aura pas fait un grain de blé qu'on sème et qui lève, et qui développe une tige avec des fleurs et du fruit ; tant qu'elle n'aura pas fait un œuf qu'on mette sous une poule couveuse, et duquel éclose un poulet ; on pourra dire de la reine et déesse des cornues que ses composés les mieux réussis ont peut-être l'apparence de la vie, mais qu'ils n'en ont pas la réalité ; que son blé peut faire un pain nutritif peut-être, mais ne vaut rien dans le champ du laboureur ; que ses œufs peuvent faire une omelette succulente, peut-être, mais ne valent rien sous une poule !

Qu'on juge maintenant de l'inqualifiable audace de nos inqualifiables matérialistes, qui, après avoir échoué si complètement, si honteusement, dans leurs efforts pour nous prouver qu'au moins cette toute petite chose, la plus primitive cellule animée, la monère, le protoplasme, le *Bathybius*, a déjà pris origine et peut prendre origine encore, dans certaines conditions, dans certaines combinaisons naturelles ou artificielles de la matière inorganique, regardent néanmoins ce point de départ comme acquis, comme fondé, comme inébranlable, franchissent l'abîme d'un cœur léger, et s'en vont résolument, comme des hommes sûrs de leur affaire, à la rencontre et à la solution des problèmes nouveaux qui se présentent, problèmes nombreux et grandioses, problèmes non moins insondables, peut-être plus insondables que le premier ; savoir : comment expliquer le reste du monde vivant ; comment expliquer le double règne des végétaux et des animaux, qui diffèrent entre eux autant qu'ils diffèrent d'avec les corps bruts ; comment expliquer cette immense et incalculable ramification d'une infime souche primitive en des millions de formes vivantes, les formes de la végétation et les formes de

l'animalité, qui sont aujourd'hui si essentiellement distinctes les unes des autres, et semblent si évidemment avoir toujours eu ce caractère, d'après le témoignage irrécusable des musées, pour les temps historiques, et des fossiles, pour les temps préhistoriques ; enfin, comment expliquer l'homme, l'homme avec son intelligence, avec sa volonté, avec sa conscience, l'homme qui, par sa raison, se détache de la terre, s'élève éminemment au-dessus de toutes les espèces vivantes, et domine la création matérielle tout entière ?

Autant le protoplasme est inexplicable par l'action spontanée de la Nature, autant, et plus encore, peut-être, est inexplicable la multiplicité si abondante et si parfaite des êtres doués d'organisation, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, à partir des plus inconscients jusqu'à l'homme,—jusqu'à l'homme qui se connaît, qui aspire à tout connaître, et qui doit constituer, pour les matérialistes, le plus insoluble de tous les problèmes de l'Univers.

Nous empruntons les lignes suivantes à un écrivain français, Mr Eugène Tavernier.

" Où en est maintenant la théorie empruntée à Lamark par Darwin, et présentée depuis quarante ans comme le système définitif qui devait rendre compte de toutes les manifestations de la vie ? On ne s'y retrouve plus. Les ancêtres auxquels on avait voulu nous rattacher, à travers des abîmes que Huxley déclarait ne pas pouvoir essayer de sonder, nos ancêtres, éloignés de nous au-delà de toute vraisemblance, s'éloignent encore. Voici que le singe, qui allait enfin nous servir de père, n'est plus qu'un vulgaire collatéral ! Il faut remonter bien plus haut, sans deviner jusqu'où. Les exigences des inventeurs sont tellement démesurées qu'elles découragent les esprits les plus hardis. Aussi le matérialiste Vogt écrivait, il y a quatre ans, dans la *Revue Scientifique*, à propos du fameux précurseur supposé : "Le point " de passage qui doit conduire, depuis le singe anthropomorphe " ancêtre aux autres singes, de là aux Prosimiens, et depuis les " Prosimiens à d'autres formes de mammifères plus anciens, " ressemble à l'arc-en-ciel, à ce pont aérien, conduisant à la " Walhalla, sur lequel chevauchent les Walkyries et autres êtres " fabuleux." On connaît les inspirations étourdissantes de Hoeckel, entreprenant d'exposer la généalogie de notre espèce. Vogt affirmait ne pouvoir rien y comprendre, le dictionnaire grec en

mains. Que le transformisme se transforme, cela est assez logique. Mais si la transformation embrasse même les règles qui servent à étudier le système, c'est de quoi désespérer définitivement. Ainsi que le disait Vogt, on est dans le tohubohu."

Huxley, au dire de Quatrefages, était le plus pur représentant du darwinisme. Cependant Huxley lui-même, pris de vertige, notifia le monde qu'il laissait à Darwin le soin d'éclaircir les questions capitales. Mais Darwin est mort, sans avoir accompli la besogne si nécessaire ; et Huxley a vainement attendu jusqu'à la fin, la réponse que lui-même avait refusé de fournir.

En s'égarant sans cesse dans la solution de ces formidables problèmes, en s'empêtrant de plus en plus dans ces vaines théories de la génération spontanée, du progrès, de l'évolution, de la transformation des espèces, de la lutte pour la vie, de la sélection des sujets les plus aptes, de la survivance des plus forts,—autant de mots creux et retentissants qui en imposent aux esprits faibles, mais n'expliquent rien,—nos matérialistes ne font-ils pas l'effet de ces malheureux voyageurs qui, s'aventurant sur des terrains inconnus, perdent pied peu à peu dans des abîmes de sable ou de boue, s'y enfoncent de plus en plus en se débattant, et finissent pas s'y engloutir ?

Voilà notre triomphe contre les matérialistes.

Entre la Terre et les autres mondes que l'on prétend être habités, nous avons amplement démontré que l'analogie fait défaut ; du moins, cette analogie suffisante qui nous permettrait de conclure que nos êtres vivants pourraient subsister sur ces mondes lointains aussi bien que sur la Terre. Mais y eût-il analogie, l'analogie la plus parfaite entre la Terre et les autres planètes de notre Soleil et les planètes de tous les soleils de l'Univers ; cela ne servirait de rien aux matérialistes ; puisque ceux-ci, incapables de prouver que la matière inorganique, ici-bas, ait engendré nécessairement le protoplasme, puis toutes les espèces végétales, puis toutes les espèces animales, puis la noble et intelligente espèce humaine, sont encore plus incapables de faire cette démonstration, pour des mondes si éloignés et si peu connus !

C'est ici le lieu de faire une application magnifique de l'histoire du prophète Elie et des 450 prêtres de Bélial. Ceux-ci avaient beau crier ; ni le feu, ni l'eau du ciel ne descendaient. "Criez plus fort," disait le prophète, en se moquant ; "sans doute, votre dieu est très occupé, où il est en voyage, ou il dort."

Tout fut inutile. Mais dès qu'Elie eut prié, le feu descendit, dévora la victime avec l'autel, après quoi, il tomba une grande abondance de pluie.

Les prétendus mondes habités, voilà le royaume d'Achab, désolé par la sécheresse et la stérilité ; car on n'y voit que de la matière inorganique. Les matérialistes, voilà les prêtres de Bélial ; et la Nature, voilà le faux-dieu. Avec quelle véhémence les malheureux prêtres se lamentent à leur dieu, lui demandant de peupler ces immenses pays déserts, d'y envoyer des êtres intelligents, d'y répandre des animaux, d'y semer de la végétation, d'avoir la bonté, au moins, d'y faire naître un commencement d'organisation, un protoplasme, une monère quelconque, un simple *Bathybius*. Et l'idole ne répond pas !

Criez plus fort, Messieurs ; en vérité, c'est désolant, c'est vexant ; votre dieu est sourd ; on dirait qu'il n'existe point. Hélas ! le dieu est insensible. Le concert de supplications a beau redoubler ; Mr Flammarion et les gens de sa troupe ont beau se démener comme des énergumènes, la vie n'apparaît pas ; les terres restent désertes ; et cela nous amuse énormément, nous, les disciples d'Elie, nous qui connaissons le vrai Dieu et qui savons si bien de quelle source unique pourraient descendre le feu et l'eau du ciel, c'est-à-dire la fécondité !

Il nous reste un dernier devoir à accomplir, à l'égard de ces faux prêtres, adorateurs du faux dieu, dame Nature : c'est de les démasquer impitoyablement, c'est de les faire connaître, tels qu'ils sont, dans leur insolence, leur faiblesse et leur stupidité. C'est une vaine terreur qu'ils inspirent ; c'est un vain prestige qu'ils exercent ; une terreur et un prestige de polichinelles. Rompons le charme. Faisons voir que ces Goliaths orgueilleux sont encore moins redoutables que l'antique géant des Philistins.

POST-SCRIPTUM.

Ne serait-ce qu'à titre de curiosité, il nous plaît, à la fin de ce chapitre, de dire quelques mots au sujet d'un effort bien extraordinaire, tenté par un Allemand, depuis un certain nombre d'années, pour la réhabilitation de la matière comme source de vie. Il s'agit du Professeur Von Schroen, de l'Université de Naples. Ce savant, ou prétendu savant, a pour marotte l'idée que la vie est universelle dans la matière et que même les roches

vivent. Les expériences de Pasteur qui mettent à néant l'hypothèse de la vie intrinsèque des milieux où se développent les infusoires, ont évidemment fait sur ce dur à cuire fort peu d'impression. Laissant de côté tous les milieux naturels et artificiels, où se développent les infusoires, toutes les eaux et toutes les vases de nature favorable, il reprend la question de plus loin, *ab ovo*, et s'acharne à trouver la vie dans les milieux les plus inappropriés et les plus inattendus, dans les roches mêmes ; espérant, sans doute, par cet artifice, réhabiliter tout à fait le principe de la matière animée, et remettre celle-ci définitivement sur son trône, par un argument *à fortiori*, conçu à peu près en ces termes : si la vie existe jusque dans les roches, à plus forte raison elle existe dans les eaux et les vases ; même elle existe partout ; donc les expériences de Mr Pasteur ne prouvent rien ; donc la génération spontanée est une réalité ; donc la matière est une source de vie...

Et les donc ne finissent plus !

En vérité, ce serait jouer un fort vilain tour à ce brave Mr Pasteur, que de le prendre ainsi en flanc, même de l'attaquer par derrière, pour le vaincre ignominieusement, s'il y avait dans cette manœuvre quelque chance de réussite. Mais c'est encore un de ces traits sans vigueur, *telum sine ictu*, dont les matérialistes sont coutumiers. Et celui-ci est tellement inoffensif qu'il en est presque ridicule. Nous n'en parlerons guère que pour nous en amuser en passant.

Dans le cours de l'année 1897, les grands journaux américains publiaient ce qui suit, avec un imperturbable sérieux.

MEME LES ROCHES VIVENT

DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE DU PROFESSEUR VON SCHROEN.

"Le Dr Von Holst, de l'Université de Chicago, arrive de "Naples, nous apportant la nouvelle que le Professeur Von "Schroen, savant allemand, attaché à l'Université de Naples, a "découvert la vie dans les cristaux. Les collines et les montagnes "de la Terre, au dire du Professeur, ne sont pas des masses ina-"nimées, mais des corps vivants. Cet homme est natif de "Bavière. Il est âgé de 60 ans. Il a dépensé la moitié de sa vie, "et presque toute sa fortune, à vérifier sa conviction. Il fit sa

" découverte en soumettant les cristaux au pouvoir amplificateur " des plus puissants microscopes ; il observa leur développement " et en photographia toutes les phases. Il possède aujourd'hui des " milliers de gravures, provenant de 14 différentes espèces de " cristaux. Ces gravures montrent le cristal à sa naissance, alors " qu'il commence à émerger de la souche-mère. Le développe- " ment du petit est représenté au fur et à mesure qu'il profite sur " sa mère, jusqu'à parfaite maturité. Le Dr Von Holst dit avec " enthousiasme : " Il arrive que le petit cristal d'une mère en " rencontre un autre provenant d'une autre mère. Alors les deux " petits entrent en lutte, se bousculent et se brisent l'un l'autre. " C'est une lutte mortelle ; car un des deux succombe invariable- " ment. D'un autre côté, les cristaux d'une même souche ne se " combattent jamais, en quelque lieu qu'ils se rencontrent. Je " parle en historien, non en savant, car je suis un profane. Mais " Spencer et d'autres ont étudié les travaux de mon ami; tous ont " apprécié leur importance incalculable ; tous ont été ravis d'ad- " miration, en présence d'une telle découverte, susceptible de " révolutionner toute la science. Elle frappe au cœur même de " la Nature. Son influence atteindra toutes les branches de la " Philosophie. Bref, c'est une nouvelle Philosophie. Aucun don " en faveur des progrès scientifiques ne serait plus opportun " qu'un octroi de $500,000.00, pour activer le triomphe des vues " du Professeur Von Schroen."

Assurément, il faut encourager une si louable entreprise. On ne sait pas ce qui peut arriver. Ces petits bambins de cristaux qui se chamaillent entre eux et s'entredévorent, on pourrait bien, un beau jour, leur voir pousser des jambes, des bras, une tête, et même une langue, avec laquelle ils se hâteraient de parler. Ils nous diraient : " Vive Darwin ! la lutte pour la vie commence avec nous ; vive Epicure ! vive Lamark ! vive Flammarion ! la vie elle-même commence avec nous, avec les atomes ; apprenez, vils mortels, que la vie est au fond de toute molécule de matière, que la matière universelle est vivante, voire même intelligente, et qu'il n'y a pas d'autre dieu que la Nature !" Alors, vous comprenez, on saurait définitivement à quoi s'en tenir sur l'origine et la fin de tous les êtres !

Risée à part, s'il nous a plu de mentionner cette excentricité, il nous plaît encore davantage de reproduire, ici, une correspon-

dance très remarquable, écrite par un savant Canadien, Mr C. Baillargé, de Québec, et adressée aux journaux du Canada, en réponse à la susdite communication au sujet de cette prétendue vie des cristaux. C'est un honneur national que nous signalons à notre pays.

" Je vois, dit Mr Baillargé, par le *World*, de New-York, du 6 Mai 1897, que le Dr Von Holst, de l'Université de Chicago, est revenu d'Italie avec la nouvelle que le Professeur Von Schroen, savant napolitain, a fait la découverte extraordinaire que c'est par un procédé vital que se forment les cristaux ; en d'autres termes, que la formation des cristaux, leur croissance, leur maturité est de nature organique, comme dans le cas de la vie végétale ou animale.

"Je ne crois rien à cette prétention que les pierres sont d'origine organique. J'admets cependant que le mode de formation de toute substance cristalline est une sorte de vitalité ; et pour s'en convaincre, on n'a pas même besoin de s'aider du microscope, puisque, à l'œil nu, on peut suivre le procédé de cristallisation du sucre d'érable ou autre, lorsque le sirop est suffisamment bouilli pour en déterminer la solidification.

"On voit aussi cette action cristallisatrice dans la formation du " sucre d'orge," *rock candy*, autour d'un fil tendu pour lui servir de noyau. On la voit encore dans la production de la glace, à la surface de l'eau, lorsque sous l'influence du froid, il s'y forme des cristaux-aiguilles que l'on voit s'élancer à la suite les uns des autres, se rapprocher et s'unir, jusqu'à ce qu'enfin il se soit formé une couche de glace, d'abord mince comme du papier de soie, mais s'épaississant constamment en sous-œuvre par l'addition de nouveaux cristaux.

"La neige, qui n'est pas davantage une substance organique, est elle-même constituée, soit par l'agrégation de cristaux qui viennent s'ajouter, se juxtaposer l'un à l'autre, symétriquement, autour d'un point central, par action électrique et force de cohésion, soit par la projection d'aiguillettes, du centre à la circonférence de la goutte d'eau primitive, ces aiguilles rayonnant en tous sens, en forme de sphère, ou de polyèdre, ou en forme de disques toujours à six côtés, c'est-à-dire en forme hexagonale.

"Il y a bien, si l'on veut, une certaine analogie quasi-vitale, entre la cellule élémentaire qui s'élance du noyau de cristallisation et la cellule parfaite qui se détache par bifurcation de la

souche-mère, comme dans le cas de la feuille de cactus qui non seulement sort de la tige principale, mais qui peut donner naissance à une autre feuille, et celle-ci à une troisième, et la troisième à une quatrième, et ainsi de suite ; ou comme dans le cas des polypes du règne animal. Il y a, toutefois, cette différence essentielle que, pendant que ces feuilles, ces polypes, croissent et prennent du développement en s'assimilant les éléments nutritifs du sol, de l'eau, de l'atmosphère, le cristal élémentaire ne croît pas du tout par absorption et assimilation intérieure de matière nutritive ; ou, s'il a l'air de grandir, de grossir, cela n'a lieu que par addition et aggrégation extérieure de nouveaux cristaux élémentaires qui viennent s'adjoindre au premier, par action électrique ou par attraction de cohésion ; et ce n'est pas là un phénomène de vie végétale ou animale.

"Ce qui ressemble de plus près à la vie végétale, ce n'est pas la cristallisation symétrique de la neige autour d'un noyau central, mais celle que chacun a observée, lorsque, sous l'influence de la gelée, l'humidité de l'atmosphère vient se précipiter, se condenser, sur les vitres de nos fenêtres, où, à l'œil nu, on peut suivre le procédé de formation des cristaux-aiguilles dont l'ensemble produit ces formes végétales, délicieuses, exquises, que l'on connaît ; la cristallisation, dans ce cas, se faisant non point par rayonnement régulier, à angles égaux, autour d'un même point, mais en imitation absolue et parfaite d'une feuille, ou de plusieurs feuilles, ou de groupes de feuilles ; toutes ces feuilles étant de même espèce dans chaque cas spécial, imitant le plus souvent certaines espèces de fougères, et provenant toutes d'une même tige, ou de plusieurs branches d'une même tige, dont la base, le point de départ, le sol, pour ainsi dire, est invariablement un des petits bois qui séparent les vitres, ou un des côtés de l'encadrement de la fenêtre.

"Telles sont les apparences qui, sous le microscope de Von Schroen, ont fait son étonnement, et lui ont fait voir une vie végétale ou animale dans la formation des cristaux, là où, pour ma part, je ne puis apercevoir qu'une parfaite imitation de la vie, sans pouvoir y saisir la vie même, ou la réalité de la vie.

"Un autre que moi, plus savant que moi, reprenant les observations microscopiques de Von Schroen, pourra peut-être nous éclairer quelque peu sur les vues personnelles du persévérant Professeur, notamment sur cet allégué spécial que les cristaux-

enfants, *baby-cristals*, comme il les nomme, se détruisent l'un l'autre, lorsqu'ils ne sortent point de la même souche."

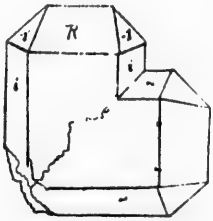
Oui, évidemment, une pareille histoire demande à grands cris, de la façon la plus impérieuse, confirmation et vérification.

Cette histoire exceptée, il semble que Mr Von Schroen a découvert des choses connues depuis fort longtemps. On trouve, dans tous les traités de Chimie, la description très exacte des particularités extrêmement remarquables et plus ou moins ressemblantes à la vie, de la cristallisation des métaux. Nul n'a jamais reconnu la vie, la vraie vie, dans ces phénomènes purement matériels. Tous les auteurs, au contraire, nous font remarquer les différences radicales qu'il y a entre la formation et le développement des cristaux, et la formation et le développement des corps organiques. Fût-il vrai que des cristaux naissants, issus de différentes souches, s'entredévorent, cela ne prouverait qu'une chose : non pas la vie, (car il est indifférent sous ce rapport que deux cristaux naissants persistent l'un et l'autre, ou que l'un des deux persiste seul en occupant violemment et mécaniquement la place de l'autre), mais la loi inflexible imposée par Dieu à la matière, loi en vertu de laquelle on verra toutes les cristallisations et toutes les combinaisons de la Nature s'opérer invariablement, en triomphant de tous les obstacles, selon les formes déterminées pour chacune d'elles. Soyons bien sûrs qu'il n'y a pas là d'autre vie que la force combinée de l'électricité et de l'attraction ; de même que dans un fil télégraphique, il n'y a pas d'autre vie que l'électricité pure et simple.

Au reste, même cette histoire saugrenue des petits cristaux qui s'entredévorent lorsqu'ils ne sont point issus de la même souche, ne peut, comme cela, passer à notre face, d'un air narquois, sans la plus énergique protestation, et même sans une formelle dénégation de notre part. Mr Von Schroen, si savant qu'il soit, n'a pas encore accaparé pour lui seul toute la science des cristaux. Nous pensons qu'il y a d'autres autorités que lui dans la matière. Ouvrez le *Popular Science News*, de New-York, numéro de Février 1898, à la page 33 ; vous y trouverez des faits qui démolissent de fond en comble les prétentions de notre Allemand.

Sous le titre : *Minéraux Japonais*, on y lit ce qui suit : " Dernièrement, on a reçu du Japon plusieurs beaux spécimens de quartz géminés. Les quartz à double structure ne sont pas très

rares ; mais presque toujours ils sont peu apparents, et passent inaperçus. Il y a peu de localités qui produisent des cristaux doubles nettement caractérisés.Madagascar est un de ces endroits. Le Japon en est un autre. Ces cristaux doubles sont tout à fait plats et presque à angle droit l'un avec l'autre. Un trait fort intéressant qui les distingue est leur ligne de démarcation en forme sinueuse, ou en forme de marches d'escalier. La figure ci-jointe représente exactement ces sortes de minéraux à double structure."



QUARTZ GÉMINÉS.

Voilà donc des petits cristaux, *baby-cristals*, non issus d'une même cellule, (notre Allemand dit lui-même que les rejetons d'une même cellule ne se combattent jamais et se développent d'une manière intégrale), qui, au lieu de se chamailler jusqu'à l'annihilation de l'un ou de l'autre, se font place amicalement par le sacrifice réciproque d'une partie de leur substance et par une juxtaposition encore plus intime, plus forte et plus étendue que celle des fameux frères Siamois, la plus grande merveille de la race humaine en matière de jumeaux !

N'est-ce pas tout le contraire de ce qu'avance Mr Von Schroen? Encore en déveine et en banqueroute, le matérialisme !

A l'œuvre maintenant, le fouet à la main, contre les matérialistes modernes.

CHAPITRE XVIII

MATÉRIALISTES JUGÉS ET APPRÉCIÉS A LEUR JUSTE VALEUR.

Indignes matérialistes, pleins de fatuité, votre cause est perdue. Apparaissez donc maintenant au tribunal de la justice, et rendez-nous compte de vos aberrations, de vos insolences et de vos attaques stupides contre le vrai Dieu qui est le nôtre. Accourez, peuples ; voyez dans toute leur nudité les extravagances monstrueuses des coryphées de la matière, de la libre-pensée et du progrès ; jugez enfin et appréciez à leur juste valeur les Messieurs de la nouvelle génération.

C'est Mr Camille Flammarion qui a écrit cette page ronflante: " La doctrine sublime de la Pluralité des mondes, qui répand dans l'infini les splendeurs de la vie et de la pensée, donne un but rationnel à l'existence de l'Univers... Toutes les idées qui ont eu cours jusqu'ici sur la création, sur la Terre et sur le Ciel, sur la situation de l'homme dans la Nature et sur nos destinées, doivent aujourd'hui subir une transformation radicale et absolue. Le Soleil de l'Astronomie brille sur nos têtes ! La nuit est finie ! Il fait jour !... Sans doute, il n'y a qu'un très petit nombre d'hommes et même d'astronomes qui s'aperçoivent de cette révolution calme et pacifique, commencée, il y a trois siècles, par Galilée, et qui marche à grands pas vers son terme... Faisant éclater en morceaux la sphère qui l'étouffait ici-bas, la vie s'est, tout d'un coup, répandue dans le ciel ; en agrandissant l'Univers, l'Astronomie a agrandi en même temps la sphère de la vie. Ce ne sont plus des blocs inertes roulant inutilement dans l'espace que la science pèse aujourd'hui ; ce n'est plus un désert infini se déroulant en silence dans la nuit étoilée, que le doigt d'Uranie nous montre dans l'immensité : c'est la vie, la vie universelle, éternelle, agitant les atomes sur tous les globes, palpitant dans les ondulations de la lumière, rayonnant autour de tous les

soleils, s'infiltrant dans les atmosphères tièdes et lumineuses, faisant entendre ses chants divins sur toutes les sphères et vibrant à travers l'infini, dans les accords multipliés d'une harmonie immense et inextinguible." *Les Terres du Ciel.* Livre I, chapitre I.

C'est Mr Flammarion qui crie à tue-tête, et sur les toits, et à son de trompette, que les preuves de l'habitation des astres, fournies par la science, sont tout à fait lumineuses et indisputables, et " qu'il a fallu l'aveuglement volontaire de l'esprit humain, et les ténèbres de l'erreur, de l'ambition et du mensonge, pour prétendre le contraire " ; et que, désormais, " tous les dogmes intolérants au nom desquels le fer, le sang et le feu ont si souvent désolé l'Humanité, toutes les prétentions des pontifes, toutes les lâchetés de l'hypocrisie, en un mot, toutes les erreurs séculaires des religions, aussi puériles qu'audacieuses, doivent s'évanouir en fumée."

Assurément, l'homme qui parle avec un tel aplomb, avec une telle emphase, avec une telle morgue, l'homme qui prononce d'aussi meurtrières sentences, doit être bien sûr de son fait ! Les preuves et les raisons vont abonder sous sa plume ! La lumière va éclater ! Certes, ce n'est pas un homme aussi tranchant qu'on pourra prendre en défaut dans les filets de l'ignorance, de la contradiction et du radotage.

Pourtant, c'est tout le contraire qui arrive. Le malheureux n'est pas sûr de son fait. Les preuves et les raisons brillent par leur absence. La lumière n'éclate point. Et vous prenez l'homme tranchant comme vous voulez, comme un vulgaire goujon, dans les filets de l'ignorance, de la contradiction et du radotage !

Voyez d'abord la méthode ignorante de ce grand-prêtre de Bélial. Ce n'est pas une méthode scientifique, c'est une méthode romantique. Ce n'est pas une méthode appuyée sur la raison, c'est une méthode appuyée sur l'imagination. Ce n'est pas une méthode procédant par le connu et le certain, c'est une méthode procédant par les suppositions les plus arbitraires. C'est absolument la méthode ridicule de Darwin, dans l'exposition de sa fameuse doctrine de la transformation des espèces. Absolument comme Darwin, Flammarion présente ses élucubrations sous une forme dubitative, avec beaucoup d'hésitations, avec une grande abondance d'expressions embarrassées, telles que celles-ci: " peut-être,... on pourrait dire sans trop de prétention,... on

peut penser que,... on pourrait imaginer sans témérité,... on pourrait supposer sans exagération,... il semble,... il paraît, etc., etc."

Est-ce là une méthode scientifique ? Il n'y a rien de plus contraire à la vraie science, à la saine logique, au simple bon sens, que de pareilles démonstrations qui ne démontrent rien du tout. Mais remarquez bien que, lorsqu'elles sont faites, ces ombres de démonstrations, elles deviennent, pour ces Messieurs, des arguments sacrés, inattaquables et irréfutables. Les conclusions qu'on en tire sont les vérités les plus certaines qu'il y ait au monde. Gardez-vous d'y toucher. Malheur à vous, si vous hochez seulement la tête ! On n'a pas assez d'épithètes pour vous mépriser et vous flétrir. Vous n'êtes que " des fanatiques, des attardés et des revenants d'un autre âge."

Après l'ignorance, la contradiction. Voyez maintenant les flagrantes contradictions de l'astronome échevelé.

Il s'agit de la Lune.

"Affirmer, dit Mr Flammarion, que la Lune est un astre mort, serait le fait d'un esprit étroit. Tout esprit accoutumé aux larges conceptions de la pensée est invinciblement convaincu que l'existence des choses a un but, et que la destinée générale des astres est d'être habités : donc la Lune, comme tous les autres mondes, a un but, et ce but, c'est l'existence de la vie à sa surface."

Quoi de plus positif ? L'énoncé est même infiniment trop positif, puisqu'on érige les prémisses en conclusion, puisque c'est justement là le point à déterminer : quel est le but des astres ?—le but des astres est-il d'être habités ?—et qu'on nous présente la question comme résolue. La question, au point de vue affirmatif, est cependant un des problèmes les moins avancés de l'Univers. Si on ne prouve pas que les astres, de fait, sont habités, qu'on nous prouve donc seulement, par des preuves de raison et d'analogie, par des preuves de convenance ou de nécessité, que le but des astres est de porter des habitants. Qu'on nous prouve cela, et nous serons satisfaits. Or, il n'apparaît pas la plus petite preuve en faveur de cette assertion. Pour les esprits accoutumés aux larges conceptions de la pensée, pour ces génies à pouvoir transcendant, c'est sans doute une vérité évidente, une chose qui va de soi, comme le cercle carré, et qui n'a pas besoin d'aucune preuve. Ils conçoivent ainsi les choses, ils les désirent ainsi : est-ce que ce n'est pas là une raison de force majeure ? L'énoncé

est donc indisputable. La Lune est habitée ! Tous les astres sont habités ! Le but de tous les astres est d'être habités ! Ça, c'est clair, et c'est un superbe triomphe.

Mais voici le côté drôle de la médaille. Mr Flammarion, perdant bientôt ses faux airs d'assurance, ne peut s'empêcher de gémir, en constatant avec naïveté, le manque absolu de documents incontestables. " Celui, dit-il, qui consacre sa vie à étudier les cieux, non pas seulement en astronome, mais encore, et surtout, en philosophe, et qui, depuis des années déjà, n'a laissé passer aucune circonstance pour relever et mettre en évidence tous les témoignages que la science contemporaine apporte en faveur de la vie ultra-terrestre ; celui dont la seule ambition serait de convaincre tous les esprits intelligents des vérités sublimes que l'Astronomie nous révèle ; celui-là, dis-je, serait bien heureux, ici, de présenter sur cet astre voisin (la Lune,) des documents incontestables, démontrant aux yeux de tous, que la vie existe sur cette terre céleste comme sur la nôtre. *Malheureusement, ce bonheur lui est refusé*... Et pourtant, nous rapprochons l'astre des nuits si près de nous !... Nous en distinguons si admirablement tous les détails !... Nous en connaissons aujourd'hui si exactement toute la topographie !... La Lune se laisse, pour ainsi dire, toucher du doigt !"

La Lune se laisse toucher du doigt, et vous n'y sentez et vous n'y voyez aucune trace de vie ! O prêtre de Bélial ! dormez-vous, comme votre dieu ? Vous dormiez, sans doute, ou vous rêviez tout éveillé, quand vous avez écrit cette larmoyante parole. Quoi ! de longues vies passées à chercher des documents incontestables en faveur de l'habitation de la Lune !... Et nul n'en a jamais trouvés !... Et toutes ces peines sont perdues !... Et vous en gémissez !... Mais alors, vous en auriez donc besoin de ces fatidiques preuves !... L'habitation de la Lune, l'habitation de chacun des astres, la vie ultra-terrestre, la vie universelle, toutes ces grandes choses ne sont donc pas des vérités évidentes !... Vous avez donc peur que, à défaut d'évidence, et à défaut de documents incontestables, le monde entier conteste votre doctrine !... Contester votre doctrine, c'est bien le moins, lorsqu'on voit tant d'incohérence dans vos idées !

En tout cas, vous n'avez pas de preuves ; c'est vous-même qui nous l'apprenez. Ce bonheur vous est refusé. Et vous en pleurez de chagrin. Quel aveu de faiblesse et d'incapacité ! Quelle

étrange contradiction ! Et comme c'est amusant de voir votre dépit. Allons ! soyez plus brave que cela. Sachez dévorer stoïquement votre peine. Redoublez d'audace. N'ayez nul souci des filets dans lesquels on vous prend. Des hommes, qui, comme vous, sont au-dessus de toutes preuves, au-dessus de toutes les petites misères de la logique éternelle, des hommes qui trouvent en eux-mêmes, dans leur imagination, la règle de toute science, n'ont guère bonne grâce à pousser les hauts cris, pour un simple manque d'évidence et de documents. Vous êtes bien libre de vous contredire. Vous n'avez qu'à passer outre, en méprisant quiconque vous prend en faute.

Voici une autre contradiction, non moins épatante que la première.

Il s'agit de Mars.

" Comment ! s'écrie Mr Flammarion, il y a là tous les éléments et toutes les forces physiques nécessaires, et l'on s'imaginerait que l'air, l'eau et la chaleur n'ont point causé la vie ! Par quel miracle de stérilisation le sol est-il resté aride et improductif ?" Ainsi, Mars est habitée ; pas le moindre doute sur ce point. Le prophète jubile. Mais pourquoi, presque aussitôt, éclate-t-il en pleurs et en lamentations ? Oh ! c'est que les documents font encore défaut. Pas de chance du côté des preuves. Ce bonheur est refusé par la science, à l'égard de Mars, comme à l'égard de la Lune. " Pourquoi, dit-il tristement, n'est-ce pas la planète Mars qui se trouve ainsi rapprochée de nos yeux ? Alors la perfection actuelle de nos instruments d'optique nous permettrait d'y reconnaître, non seulement les pôles chargés de neige, les continents, les mers et les nuages, mais aussi les grands fleuves, les vallées, les plaines, les forêts, les plantations, les campagnes aux aspects végétaux et multicolores !... Mais Mars reste éloignée, et la Lune se laisse, pour ainsi dire, toucher du doigt !"

Quel malheur vraiment, et quelle déception ! Car Mars étant si éloignée, on n'y voit goutte ; on ne sait guère ce qu'il y a à la surface ; et affirmer carrément, malgré cela, comme le fait Mr Flammarion, que sur cette terre lointaine, se trouve la vie avec abondance, la vie végétative, la vie animale, même la vie humaine intellectuelle, c'est assurément un tour de force qui ne peut s'exécuter sans faire violence à toutes les facultés de l'esprit. Il faut bien gémir un peu !

Mais voici le bouquet : un horrible galimatias. Après l'igno-

rance et la contradiction, voici venir le radotage. C'est une tentative de raisonnement, un essai de démonstration rigoureuse et solennelle, par un syllogisme en forme, à la vraie façon des philosophes scolastiques du Moyen-Age. Cieux et terres, faites silence ! Ecoutez ! Les romanciers de l'Astronomie vont se faire logiciens. De dépit et de guerre lasse, et presque au désespoir de chercher toujours en vain des documents incontestables dans les sciences physiques, ils tournent le dos à celles-ci, et vont enfin demander des preuves,... qui l'aurait jamais cru ?... à la Métaphysique !

Les poètes, les lunatiques, les superstitieux, par la seule force de l'imagination, ont créé une infinité d'êtres fantastiques, n'ayant apparemment aucune existence en dehors de leur esprit ; or ces hommes ne sont pas, certes, plus puissants que la Nature, donc la Nature a créé, en réalité, les mêmes êtres, ou des êtres supérieurs ; et puisqu'on ne les voit pas jouissant d'une existence concrète sur la Terre, c'est ailleurs, sur les différents astres du ciel, qu'ils se trouvent réalisés et matérialisés ; donc les astres fourmillent d'habitants !

" Quoi ! s'écrie Mr Flammarion, la seule imagination a fait sortir du sein de la Fable les êtres les plus divers : anges, démons, farfadets, nymphes, satires, ondines, chimères, harpies, cyclopes, hypogryphes, cynocéphales, vampires, etc., etc., créations que nous trouvons décrites dans nos vieux poèmes mythologiques, gravées sur les monuments antiques, sculptées sur le granit de nos cathédrales,... et nous supposerions que la Nature est moins féconde que notre pauvre imagination ! C'est une inconséquence flagrante et injustifiable !"

Enfoncée la bonne vieille logique d'Aristote ! Enfoncés les philosophes scolastiques ! Enfoncées toutes les écoles de Philosophie ! Vous n'y entendez rien en fait de syllogismes. Voilà Mr Flammarion,—votre maître !—le maître universel ! — voilà Mr Flammarion qui met au même rang, sur le même pied, l'esprit humain personnel, intelligent, conscient, et la Nature impersonnelle, inintelligente, inconsciente ; qui attribue à la Nature un pouvoir imaginatif et créateur infiniment plus grand que celui de l'esprit humain ; qui confond les êtres d'imagination avec les êtres réels ; qui conclut de l'existence fictive à l'existence positive de tous les êtres chimériques, imaginés par les hommes ; qui en infère même l'existence d'une foule d'autres formes, à nous

inconnues ; et qui assigne finalement, à coup sûr, les astres du ciel, comme séjours d'habitation de tous ces petits monstres : anges et démons, pêle-mêle avec les farfadets et les cyclopes ; les premiers étant des créations de superstition, les autres des créations de poésie ou de mythologie !

Pendant que notre esprit agit dans l'abstrait, la Nature agit conjointement dans l'abstrait et dans le concret. Et, *presto !* voilà tous nos rêves réalisés dans la matière. La Nature imagine les mêmes êtres que nous ; mais plus puissante que nous, elle réalise physiquement ce que nous ne pouvons que concevoir idéalement. Elle réalise même une foule d'êtres que nous n'imaginons pas, mais qu'elle imagine très bien, parce que son pouvoir imaginatif, comme son pouvoir créateur, est beaucoup plus étendu que le nôtre !

En vertu de quelle loi de corrélation nécessaire entre l'activité de notre esprit et l'activité de la Nature, celle-ci doit-elle en même temps concevoir et réaliser les êtres fictifs que nous imaginons ? Comment la Nature peut-elle concevoir et réaliser beaucoup d'autres formes auxquelles nous ne pensons pas ? En un mot, comment la Nature peut-elle être à la fois un principe intelligent et un principe créateur, capable de concevoir et de réaliser toute espèce de types bizarres ?

Voilà autant de questions qui auraient, certes, bien embarrassé des petits génies comme saint Augustin et saint Thomas, mais qui n'embarrassent guère le génie transcendant de Mr Camille Flammarion. La Nature conçoit et réalise ; elle imagine et elle exécute ; elle crée idéalement et physiquement. C'est Mr Flammarion qui l'affirme. Prenez-en sa parole de pontife suprême de l'Univers. Ne lui demandez ni preuves, ni explications. Il ne prouve rien. Il n'explique rien. Il est trop au-dessus de ces petites choses. Il est voyant. Il dépeint la Nature telle qu'il la voit. Cela suffit La Nature s'est créée elle-même ; elle a créé l'Univers ; elle a créé l'Humanité. Maintenant, elle ne crée plus guère que des monstres. Elle réalise les fantômes de l'esprit humain, ou d'autres semblables. En a-t-elle honte ? On peut le croire ; car elle les relègue impitoyablement sur les astres lointains. Après tout, elle a encore meilleur cœur que Saturne qui dévorait ses enfants !

Quel chef-d'œuvre de stupide argumentation !

La Nature est non seulement impuissante à créer quoi que ce

soit ; elle est même impuissante à imaginer quoi que ce soit. Elle n'est ni une intelligence, ni une volonté. Récriez-vous tant que vous voudrez, ô aveugles matérialistes, contre l'idée que la Nature pourrait être moins féconde que l'esprit humain. Oui, certes, la Nature, en fait de conception et de création, est moins féconde que l'esprit humain. C'est là une des plus grandes vérités du monde. Ainsi l'ont compris tous les philosophes les plus illustres. Ainsi l'ont pensé tous les peuples de la Terre. Notre esprit est infiniment supérieur à la Nature entière, comme puissance imaginative et réalisatrice. Il faut même dire que, sous ce double rapport, la Nature ne vaut absolument rien. S'il n'y a ni intelligence, ni volonté dans un atome de matière, dans une goutte d'eau, dans une motte d'argile, il n'y en aura pas davantage dans une montagne, dans un globe tout entier, ou dans la collectivité de tous les globes connus et inconnus. La Nature n'est pourtant pas autre chose que la collectivité de tous les globes de l'Univers !

Voudriez-vous, par hasard, que la puissance d'initiation, par le concept et l'acte, fût en proportion de l'immensité matérielle ? Mais c'est une sottise ; puisque vous voyez les infiniment petits, vivants, déployer une force incomparable dans notre monde, et produire des effets tellement prodigieux, que les plus volumineuses masses de matière sont, à côté, comme si elles n'existaient pas. Une fourmi est plus forte que toutes les montagnes de la Terre, à cause du principe d'action qui est en elle. Et alors, quoi de surprenant que notre esprit, être simple, intellectuel, conscient de lui-même, puisse jouir de certaines facultés, comme la pensée, la réflexion, l'imagination, la détermination libre, l'action voulue, qu'on chercherait en vain dans le reste de la Nature ?

Les êtres matériels ont leur puissance propre ; les êtres spirituels ont leur puissance propre ; et il y a une distinction essentielle entre ces deux ordres d'activité. Notre esprit ne peut rien sur les sables du désert ; mais là, le vent est tout-puissant. Le vent est une parfaite nullité pour concevoir des êtres quelconques ; mais dans ce genre de travail, notre esprit est une force parfaite. De même que le vent peut soulever les sables du désert et leur faire prendre mille formes diverses ; ainsi notre imagination, en combinant ses idées premières, peut faire jaillir en elle-même, les représentations les plus variées. Mais quelle puissance dans la Nature peut en faire autant ? La Nature entière n'y peut rien, même si vous la prenez dans toute son immensité. Elle ne peut

concevoir ni réaliser les fantômes de notre esprit. Elle ne peut concevoir ni réaliser aucune espèce d'êtres fictifs.

On peut dire et laisser dire, si on veut, que la Nature est infiniment plus puissante que notre esprit ; mais c'est à un point de vue tout différent que cela est vrai : c'est au point de vue de l'activité matérielle qui est son unique et propre activité. Sous le rapport de l'activité intellectuelle, comme pouvoir de conception et d'action, d'imagination et de réalisation, il faudra toujours dire que l'esprit humain est infiniment plus puissant que la Nature ; puisque la Nature, sous ce rapport, est une absolue nullité.

De l'existence fictive des produits de notre imagination, conclure à leur existence réelle, en dehors de nous, dans l'Univers, grâce à la Nature qui, plus puissante que notre esprit, non seulement aurait imaginé ces êtres comme nous, mais les aurait même réalisés sur d'autres globes lointains, sinon sur ce globe terrestre ; c'est argumenter absolument comme un ouvrier-ébéniste qui dirait : J'ai dans ma tête l'idée d'une foule de meubles de fantaisie que le monde n'a jamais vus et que je ne puis exécuter, parce que je suis trop faible ; mais j'ai entendu parler de l'éléphant, de cet animal gigantesque, qui fait trembler les forêts de l'Asie et de l'Afrique ; l'éléphant est donc énormément plus fort que moi ; ainsi je me console et m'encourage ; car je n'ai pas le moindre doute que tous ces beaux meubles dont j'ai l'idée, l'éléphant en a aussi l'idée et les fabrique sans peine, avec beaucoup d'autres conçus par lui quoique non conçus par moi, et les emmagasine quelque part, dans ses retraites profondes, où le genre humain, un bon jour, les découvrira.

Vous riez, lecteurs, de cet imbécile ouvrier qui attribue à l'éléphant le pouvoir d'inventer et de fabriquer des meubles que lui-même peut imaginer, mais non pas réaliser. Riez donc à plus forte raison, riez à gorge déployée, de ces stupides matérialistes qui attribuent à la Nature le pouvoir d'imaginer et de réaliser les mille espèces d'êtres fictifs qui flottent, comme des fantômes, dans notre imagination, mais que nous ne pouvons matérialiser en dehors de notre esprit.

Pour que l'ouvrier-ébéniste eût raison, il faudrait que l'éléphant eût, par excellence, le génie de l'invention et la puissance d'exécution, avec une impulsion irrésistible à fabriquer tous les meubles conçus par lui-même ou par qui que ce soit. De même, pour que les matérialistes eûssent raison, il faudrait que la Nature

personnifiée, fût à la fois une intelligence active capable de concevoir et une volonté productrice capable de créer ; il faudrait donc qu'elle participât de l'essence divine, et qu'elle fût en même temps soumise à une fatale et irrésistible nécessité de réaliser toutes ses conceptions et les conceptions de toute intelligence individuelle. Quelle erreur et quelle horreur !

Mais il n'y a pas que le côté ridicule et faux ; il y a aussi, il y a surtout le côté lamentable, c'est-à-dire le côté impie et blasphématoire, que nous devons relever et stigmatiser dans cette ineffable argumentation de nos adversaires.

Vous avez bien remarqué ce coup de Jarnac porté à nos anges et à nos démons, avec un air hypocrite de placidité et d'indifférence. Quelle perfidie épouvantable ! Au dire de ces Messieurs, nos anges et nos démons sont fort peu importants dans le drame de la vie humaine et dans la destinée du monde. Les anges ne sont pas si glorieux, ni si précieux, ni si aimables ; les démons ne sont pas si effrayants, ni si nuisibles, ni si redoutables ; puisque les uns et les autres, du moins pour ce qui regarde la Terre, ne sont que des êtres d'imagination, des êtres fictifs, au même titre et au même rang que les farfadets, les satyres, les harpies, les cyclopes, etc. L'intervention, éminemment historique, et, par conséquent, authentique, des vrais anges et des vrais démons, dans le drame social de l'Humanité, ne leur fait aucunement trouver grâce. On les range, bon gré, mal gré, dans la galerie commune de tous les monstres de la Mythologie et de la Fable, que jamais âme humaine, de proche ou de loin, n'a pu voir. Voilà le coup de Jarnac. Notre croyance, à nous, Chrétiens, sur tous les sujets, comme au sujet des bons et des mauvais esprits, n'est qu'une vaine et sotte superstition !

Et plût au Ciel que ce fût tout ! Mais leur audace va plus loin. Ils visent plus haut. Ils visent Dieu lui-même ! Ils ne font que se donner appétit en dévorant les esprits de la Bible, bons et mauvais. Ils veulent abattre et engloutir un plus gros morceau. Le Dieu éternel des siècles, de l'Univers et de l'Humanité, ne les effraye pas. Ils s'attaquent à lui ouvertement. C'est lui qu'ils veulent frapper au cœur. C'est lui qu'ils veulent précipiter à bas de son trône ; et avec lui, ils se flattent bien que l'édifice entier de nos croyances va tout aussitôt s'écrouler.

Comment s'y prennent-ils pour supprimer Dieu ? Ils suppriment Dieu comme ils suppriment les anges et les démons, en

déclarant que Dieu n'est lui-même qu'un être fictif, une idée de l'esprit, une chimère de l'imagination, en dehors de laquelle il n'a aucune existence. " Nos espérances dans la vie future, dit Mr Flammarion, et notre conception de l'Etre Suprême, doivent, aujourd'hui, prendre une toute autre forme. Empyrée, paradis, purgatoire, enfer, limbes, ont disparu depuis l'invention du télescope ; il n'y a pas d'autre ciel que l'espace au sein duquel nous planons, et pas d'autre lieu de séjour que les astres qui gravitent dans l'infini."

Quelle abomination ! Quelle démence !

Pourquoi nous enlever notre Dieu et le remplacer par la Nature ? Vous attribuez à la Nature une existence éternelle par elle-même, avec un pouvoir infini de conception par l'intelligence et d'exécution par la force. Mais c'est là précisément notre Dieu ! Et vous faites de la Nature une immense monstruosité en lui attribuant à la fois toutes les perfections de la divinité avec toutes les imperfections de la matière ; perfections et imperfections qui s'excluent mutuellement. Notre Dieu, à nous, est complètement dégagé de la matière qu'il a lui-même tirée du néant. Notre Dieu, à nous, est absolument distinct et à part de tout le reste des êtres bornés qui existent par lui seul. Notre Dieu, à nous, limité par aucune borne de temps ou d'espace, d'essence personnelle ou d'essence créée, dilate librement, à l'infini, dans l'infini, ses infinies perfections !

Oh ! laissez-nous notre Dieu ; et retirez-vous, misérables avec votre Nature aveugle et impersonnelle, inintelligente et inconsciente, avec votre Nature fictive qui n'est qu'un monstre, une idole, un faux dieu, un nouveau Bélial, incapable de rien concevoir et de rien créer, incapable même d'amener à point spontanément, comme aux jours du prophète Elie, une simple goutte d'eau, ou une simple étincelle de feu ! Retirez-vous avec vos astres comme séjours d'immortelle félicité : notre Ciel, objet de nos espérances, lieu tout divin, est un séjour infiniment plus délicieux et plus enviable. Retirez-vous, avec tous les spectres hideux de votre imagination ; nos anges sont infiniment plus à respecter que vos farfadets et nos démons plus à redouter que vos cyclopes!

D'ailleurs, notre Dieu, notre Ciel, nos anges, nos démons, tout cela, c'est de la réalité, de la réalité substantielle que l'on peut voir, ou entrevoir ou presque toucher du doigt, par les preuves éclatantes que nous en avons ; tandis que rien n'est plus fantas-

tique et plus idéal et plus fictif que votre Nature divinisée et vos habitants des astres et vos farfadets et vos cyclopes. S'il faut jeter dehors tout ce qui n'est que fictif et ne garder que ce qui est réel, allez dehors, Messieurs les matérialistes, avec toutes vos conceptions chimériques, et laissez-nous en paix, maîtres de la forteresse, avec toutes nos imposantes réalités.

Au reste, nous connaissons votre secret, Messieurs de la matière et de la libre-pensée. Vous tremblez devant notre Dieu. Vous avez tout à craindre, vous ne voulez rien espérer d'un Dieu contre lequel vous avez tant blasphémé, par orgueil et par insolence, dans la corruption de vos voies, et contre lequel vous blasphémez encore. Voilà pourquoi vous tenez tant à le remplacer par la Nature, cette " mère universelle," qui, vous l'imaginez fort bien, ne juge pas, ne récompense pas, ne punit pas, parce que devant son tribunal fictif, aussi inintelligent, aussi irresponsable, aussi illusoire qu'elle-même, il n'y a aucune différence entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, entre le devoir et le crime.

Vous ne la redoutez pas, cette mère si indulgente, et vous vous mettez à la torture,—sans y réussir cependant,—pour vous convaincre qu'elle est l'unique Dieu. Quant à nous, Chrétiens, il nous plaît d'avoir un Dieu que nous puissions respecter, c'est-à-dire craindre et aimer tout à la fois, comme étant à la fois un Dieu de justice et d'amour. Nous plaçons en lui toutes les espérances de nos cœurs, parce que nous faisons profession de le servir. Et nous resterons toujours fidèles à ce Dieu véritable, à ce Dieu intelligent, à ce Dieu juste et fort, à ce Dieu qui distingue entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, entre le devoir et le crime, à ce Dieu qui juge les méchants et les bons d'après leurs œuvres, et qui dispose de l'Enfer pour punir les uns, et du Ciel pour récompenser les autres !

Voilà donc absolument démasquée et stigmatisée la faiblesse, l'audace, la malice de nos adversaires. Ils ne raisonnent pas, ils déraisonnent. Ils se condamnent eux-mêmes par leurs propres paroles. *Ex ore tuo te judico, serve nequam.* Ils ressemblent à la statue que Nabuchodonosor vit en songe. Tête d'or et pieds d'argile. Il suffit de les pousser un peu pour les faire culbuter. Une petite pierre au front les renverse, comme le géant des Philistins. Et l'on ne sait ce qu'il faut déplorer davantage ou l'insolente fatuité de pareils maîtres ou l'étrange infatuation de ceux qui les

croient sur parole et les admirent et les suivent dans les sentiers de l'erreur.

Maintenant que nos adversaires ont été renversés comme Goliath, rien ne nous serait plus facile que de saisir leur épée, comme fit David, et de leur trancher la tête, pour en finir avec eux. Il nous suffirait, pour cela, de leur enlever la matière ; cette matière sur laquelle ils se disent inébranlables ; cette matière dont ils croient l'existence éternelle ; cette matière qu'ils pensent douée par elle-même de toutes les forces, de toutes les propriétés, de toutes les fécondités qu'elle manifeste. Ici, les absurdités pullulent. Il serait trop long de les énumérer. On en trouve le détail dans les traités les plus élémentaires de la Métaphysique. Nous y renvoyons le lecteur.

Non seulement la matière ne rend pas compte de la multiplicité et du mouvement des astres de l'Univers ; non seulement elle ne rend pas compte du globe terrestre et des millions de formes vivantes, soit végétales soit animales, qui l'animent ; non seulement elle ne rend pas compte de l'intelligence humaine qui domine partout sur la Terre : elle ne peut même pas rendre compte de sa propre existence. Notre Dieu seul est la raison suprême de toutes choses, le principe absolu de toute réalité. La matière entière, privée de Dieu, se dérobe sous les pieds des philosophes impies qui se posent sur elle pour édifier avec elle seule tout leur système des mondes. Elle disparaît. Ils disparaissent eux-mêmes avec elle. Tout croule dans le néant !

DEUXIÈME PARTIE

INHABILITÉ DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE A DÉMONTRER LA RÉALITÉ DE LA PLURALITÉ DES MONDES.

CHAPITRE I

RAISONNEMENT PARTICULIER DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS EN FAVEUR DU SYSTÈME DE LA PLURALITÉ DES MONDES : VICES DE CE RAISONNEMENT.

Nous voici arrivé à la deuxième partie de notre étude ; nous voici en présence de nos seuls adversaires orthodoxes, qui, étant du domaine de la foi, expliquent toutes choses par l'existence éternelle et l'action créatrice de Dieu ; nous voici avec des amis, avec des frères, sur un terrain commun, à la fois immense et splendide. Ils nous attendent de pied ferme ; ils accourent même à notre rencontre, avec des airs d'assurance et de triomphe ; ils nous crient de loin qu'eux, du moins, ne peuvent pas être récusés pour motif d'inefficacité dans leur système, parce qu'ils ne demandent pas à la matière, mais à Dieu, la raison de la vie et de l'animation sur les astres.

Il est absurde, en effet, disent-ils, de prétendre, comme font les matérialistes, que la matière existe par elle-même éternellement, et qu'étant donnée la matière, il en résulte la vie fatalement et universellement, au fur et à mesure que les mondes sidéraux se développent. Mais notre thèse, à nous, est toute différente. Nous savons que Dieu est la cause efficiente, la source de toute vie sur la Terre. Etant donnés d'autres mondes analogues à la Terre, c'est-à-dire offrant des avantages semblables au point de vue de l'organisation, soit autour du même Soleil auquel nous appartenons, soit autour d'une quantité d'étoiles, dans la profondeur des espaces ; nous soutenons que le bras de Dieu est tout aussi puissant sur ces mondes-là que sur le nôtre, et que, si Dieu l'a voulu, on trouvera des habitants indistinctement sur tous les astres jouissant du caractère de l'habitabilité.

Quel charme dans ces nouvelles considérations ! Quelle vive lumière dans cette hypothèse nouvelle ! C'est qu'on y donne la vraie explication, la seule juste et raisonnable, de l'existence de

la vie, partout où elle se trouve et se trouvera. Heureux ceux qui connaissent le secret des choses ! *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*

On a vu un champ tout en guérets, il y a quelques semaines, on le voit aujourd'hui couvert d'une belle moisson : on en est réjoui, on n'en est pas troublé ; car on sait que la terre est fertile et que le laboureur y sema le froment, ou l'orge, ou l'avoine à pleines mains.

Au milieu de l'océan, on voit une île complètement déserte ; quelques années plus tard, on la trouve infestée par d'innombrables légions de lapins : on trouve cela tout naturel ; car on a eu connaissance qu'un capitaine de navire, passant par là, y fit relâcher plusieurs couples de ces redoutables et prolifiques rongeurs.

Hier, on ne voyait pas une âme sur le haut de cette montagne ; aujourd'hui, elle est toute couverte de soldats : on n'en est pas surpris ; car le pays est désolé par la guerre ; et un des généraux belligérants, arrivé pendant la nuit, avec ses troupes, s'est aussitôt emparé de cette place forte, afin de pouvoir mieux résister à l'ennemi.

Dans ces trois cas, l'effroi du mystère ne se fait pas sentir, parce qu'on sait fort bien d'où viennent les êtres vivants. Mais si l'on ignorait d'où vient la moisson, d'où viennent les lapins, d'où viennent les soldats, c'est alors qu'on chercherait avec anxiété la solution du problème.

Ainsi en est-il de tous les êtres vivants, à la surface de la Terre, quant au premier principe de leur existence. Ils ne nous effrayent pas, parce que nous savons d'où ils viennent. Si nous ne savions pas d'où ils viennent, ils constitueraient pour nos âmes une énigme terrible, un mystère désespérant.

La Terre est toute couverte d'une luxuriante végétation ; des multitudes innombrables d'animaux de toutes les formes, y courent sur le sol, y nagent dans l'eau, y volent dans l'air ; le genre humain, intelligent, libre, moral, religieux, domine sur toutes choses ; et loin de nous troubler, ce spectacle nous éclaire, nous rassure et nous réjouit ; il nous remplit d'admiration et d'amour envers son Auteur ; car nous savons que Dieu, aussitôt que le sol fut propice, longtemps après avoir créé notre globe avec l'Univers entier, y créa une à une,—sans doute simultanément pour plusieurs, et successivement pour un grand nombre, selon l'exi-

gence des lieux,—toutes les espèces végétales dont il répandit les germes, à profusion, partout où ils avaient chance de se développer ; nous savons que Dieu, aussitôt que le règne végétal devint un réservoir inépuisable d'alimentation pour des organismes supérieurs, y créa, encore une à une, toutes les espèces de l'animalité,—simultanément ou successivement, selon les circonstances,—en formant, de toutes pièces, les corps des premiers progéniteurs, en les créant mâles et femelles, et en les plaçant dans les meilleures conditions possibles de stabilité et de durée ; nous savons enfin que Dieu, aussitôt que le domaine terrestre fut prêt, aussitôt que le double règne végétal et animal fut en état d'offrir des ressources et des jouissances presque infinies à des être capables d'en jouir, y créa l'Humanité,—homme et femme,—en composant leur corps de matière préexistante, en soufflant dessus, en leur communiquant une âme spirituelle, douée de la faculté de penser, d'aimer, de vouloir, de se déterminer par elle-même pour le bien ou pour le mal, et en les plaçant l'un et l'autre, eux, nos premiers parents, eux, la source du genre humain tout entier, dans un paradis de délices, où leur propre existence, avec la perpétuité de leur race, était parfaitement assurée.

Quelle inexprimable satisfaction, pour l'esprit comme pour le cœur, de pouvoir s'expliquer, d'une manière aussi raisonnable, aussi lumineuse, aussi sublime, la Terre et tout ce que nous voyons sur la Terre !

Et certes, c'est un avantage considérable pour nos adversaires orthodoxes, de pouvoir dire : Voilà précisément la manière dont nous expliquons la vie, à la surface de tous les mondes célestes, plus ou moins semblables au nôtre. Aucune végétation, aucune animalité, aucune race mi-spirituelle, mi-corporelle, ne peut s'y trouver que par la volonté créatrice de Dieu. Et si Dieu l'a voulu, qu'est-ce qui peut empêcher que des millions de planètes, autour des soleils de l'Univers, plutôt qu'une seule, autour de notre Soleil, ne soient remplies d'habitants proclamant comme nous, peut-être mieux que nous, la puissance, la sagesse, la bonté infinie de notre commun Créateur ?

Non, assurément, rien ne peut empêcher cela, si Dieu l'a voulu. Mais la question est précisément de savoir quelle a été la volonté de Dieu. Qu'en savez-vous ? Force vous est d'avouer que vous n'en savez rien. Etes-vous capables d'affirmer sérieusement que Dieu a voulu rendre habitables et habités d'autres globes que la

Terre ? Non, vous ne le pouvez pas. Alors votre thèse est une simple opinion, appuyée sur des considérations plus ou moins fortes.

Nous non plus, à la vérité, nous ne savons rien de positif à l'égard de la volonté de Dieu sur ce point. Il nous est impossible de nier, avec certitude, que Dieu ait voulu produire des êtres vivants et intelligents ailleurs que sur la Terre. Aussi notre thèse comme la vôtre, est une pure opinion, appuyée, elle aussi, sur des considérations plus ou moins fortes.

Mais voici la ligne de démarcation entre vous et nous. Voici la différence entre votre thèse et notre thèse.

Mettant toutes vos raisons et toutes les nôtres dans la balance, nous ne pouvons apercevoir qu'une infime probabilité en faveur de votre sentiment, tandis que les plus grandes probabilités sont en faveur de notre opinion. Le monde en jugera. Nous connaissons les sources où vous allez puiser des apparences de preuves ; et nous sommes en état de faire voir que toutes les inductions, tirées de ces mêmes sources, nous sont éminemment favorables. *Melior est conditio possidentis.* La possession crée la meilleure présomption. Nous avons ce droit, nous avons cette force de notre côté ; nous l'établirons victorieusement, à tous les points de vue, et sur tous les terrains, où la discussion historique, herméneutique, philosophique et théologique, nous conduira.

Votre plus grand argument est celui-ci : il est si beau de se représenter les astres comme des mondes peuplés, où des légions d'êtres intelligents proclament et chantent à l'envi la gloire de Dieu ; et si triste de penser que les astres, en général, s'ils ne sont pas habités, gravitent, déserts, mornes et silencieux, à peu près inutilement dans l'espace, ne payant au Créateur aucun tribut de louange et d'amour !

Or, à ce point de vue capital, nous démontrerons que la gloire de Dieu y gagne, au lieu d'y perdre, et en tout cas, n'a rien à y perdre, si les globes célestes, autres que la Terre, sont tous privés de vie et d'habitants intelligents. Même déserts, mornes et silencieux, nous verrons que les astres ont un rôle, encore sublime, à jouer dans la création, un rôle où la Majesté divine brille toujours avec un suprême éclat.

Nombre de lecteurs préjugés ouvriront, peut-être, ici, de grands yeux, et seront tentés de voir dans nos paroles une proposition au moins paradoxale. Nous les prions seulement de ne

pas se presser, de prendre patience, et d'attendre la fin, c'est-à-dire l'exposé complet de nos preuves.

Remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas, dans cette discussion, de la pure possibilité. On ne demande pas s'il est possible à Dieu, d'une manière absolue de faire subsister des organismes vivants, sur d'autres mondes que le monde terrestre. On demande si, actuellement, *hic et nunc*, il y a des habitants à peu près semblables à nous, c'est-à-dire composés d'un corps matériel et d'une âme raisonnable, ailleurs que sur la Terre.

Dans le cas de pure possibilité, la question serait vite résolue à l'affirmative. On lâcherait même la question de stricte analogie entre la Terre et les autres mondes. Car il n'y a pas de doute que Dieu, par l'effet de sa Toute-Puissance, ne puisse déroger aux lois ordinaires que lui-même impose à toutes les œuvres de ses mains. Dieu qui a conservé Jonas trois jours dans le corps d'une baleine, qui a divisé la mer Rouge, pour faire passer les Hébreux, qui a fait jaillir l'eau du rocher, qui a humecté, sans rosée, la toison de Gédéon, qui a empêché les lions de dévorer Daniel, qui a préservé Azarias et ses compagnons dans la fournaise, qui a arrêté la course du Soleil, qui a éclipsé le Soleil sans l'interposition de la Lune, peut fort bien agir, soit du côté de la Nature, soit du côté des êtres vivants, de manière à laisser vivre ceux-ci, par miracle, dans des conditions absolument incompatibles avec l'essence de leur organisme, dans des séjours où nous-mêmes, nous succomberions naturellement.

A la rigueur, Dieu peut donc faire en sorte que des hommes comme nous, esprits quant à l'âme, chairs et os quant au corps, puissent exister dans des milieux d'extrême chaleur ou d'extrême froid, d'extrême lumière ou d'extrême obscurité, d'extrême humidité ou d'extrême sécheresse, d'extrême abondance ou d'extrême rareté d'air ; et ainsi de suite pour l'excès en plus ou en moins dans toutes les conditions nécessaires à la vie organique. Mais un tel état est évidemment un état contre nature, un état de violence qui nous répugne au suprême degré.

Ce n'est pas comme cela, dites-vous, que vous l'entendez. Votre idéal est celui d'organisations particulières, différant plus ou moins de notre propre organisation, selon que l'état physique des mondes diffère plus ou moins de l'état physique du nôtre ; vous désirez des organismes essentiellement appropriés aux astres divers qu'ils habitent, et vivant d'une façon tout à fait normale,

sans violence aucune, soit du côté d'eux-mêmes, soit du côté de la Nature, dans les différents milieux, à caractère extrême, que nous rencontrons, au sein de l'Univers, partout ailleurs que sur notre globe.

Mais demander cela, n'est-ce pas demander l'impossible ? Est impossible tout être dans la composition duquel vous faites entrer des éléments contradictoires. Quand vous posez d'abord des êtres organiques, formés de chair et d'os, requérant les cinq sens de l'animalité, ayant besoin de respirer, de se nourrir, de se mouvoir, de se mettre en relation avec les choses qui les entourent, et que vous réclamez ensuite pour ces mêmes êtres la puissance de résister, dans un sens oú dans l'autre, à des forces brutales, destructives de toutes ces délicates propriétés, c'est là que vous faites entrer dans leur essence des éléments contradictoires ; puisque des êtres organiques, formés de chair et d'os, requérant les cinq sens de l'animalité, ayant besoin de respirer, de se nourrir, de se mouvoir, de se mettre en relation avec la Nature environnante, ne peuvent prospérer, ne peuvent se multiplier qu'à la faveur d'une température moyenne, ni trop chaude ni trop froide, ni trop éclairée ni trop obscure, ni trop humide ni trop sèche, ni trop lourde ni trop légère, ni trop agitée ni trop calme, etc.

Voulez-vous concevoir les habitants des astres autrement que comme des êtres organiques, formés de chair et d'os, requérant les cinq sens de l'animalité, ayant besoin de respirer, de se nourrir, de se mouvoir, de se mettre en relation avec la Nature environnante ? Vous ne le pouvez pas. Vous en êtes empêchés par le dogme scientifique de l'identité universelle de matière, de lumière et de chaleur,—la matière ayant partout invariablement, en acte ou en puissance, trois états distincts : l'état solide, l'état liquide et l'état vaporeux. Sur n'importe quel astre où vous supposez des organismes vivants, les mêmes circonstances de matière, de lumière et de chaleur, qui ont déterminé les formes de vie sur la Terre, détermineront également toutes les formes de ces êtres sidéraux. Il ne peut y avoir aucune différence notable entre les attributs essentiels de l'animalité terrestre et les attributs essentiels de l'animalité astrale. Celle-ci, comme la nôtre, aura des bêtes nageant dans l'eau, et des bêtes courant sur le sol, et des bêtes volant dans l'air. Essayez à concevoir, sur les astres, des formes animales sans chair et sans os pour se maintenir, sans

yeux pour voir, sans narines pour sentir, sans oreilles pour entendre, sans bouche pour manger, sans estomac pour digérer, sans poumons pour respirer, sans membres pour agir et se déplacer ; vous n'y pouvez rien. Voilà ce qui vous prouve que votre idée est une chimère.

Nous avons déjà vu, au chapitre de Mars, qu'il n'est pas même possible à l'esprit humain de concevoir, sur les astres, des êtres raisonnables ayant une forme animale, autre que celle qui nous distingue. A toute une classe d'esprits substantiellement unis à la matière, il faut des corps comme les nôtres ; il faut notre tête, nos bras et nos mains, nos jambes et nos pieds. Essayez à concevoir un animal raisonnable sous la forme d'un poisson, ou sous la forme d'un oiseau, ou sous la forme d'un quadrupède comme le lion, ou d'un quadrumane comme le singe ; cet assemblage monstrueux vous révolte ; vous sentez bien que l'esprit, dans un tel corps, serait dans un état cruel d'oppression et de souffrance, n'ayant pas un extérieur assez digne, et n'étant pas servi par des organes, à la fois assez délicats et assez puissants, pour tous les besoins intellectuels.

La seule chose dont vous pouvez raisonnablement vous enquérir est celle-ci: Dieu, en créant sur les astres,des hommes tels que nous, ne pouvait-il pas les adapter spécialement aux conditions climatériques de leurs propres séjours, en les rendant, par exemple, beaucoup plus aptes que nous à endurer l'extrême froid ou l'extrême chaleur, l'extrême lumière ou l'extrême obscurité, l'extrême abondance ou l'extrême rareté d'air et d'eau, etc. Ce n'est plus là une question de possibilité quant à des êtres organisés autrement que les hommes de ce monde ; c'est une simple question d'adaptabilité quant à des hommes ayant à peu près notre organisation.

Il est incontestable qu'il y a, sous ce rapport, matière à diversité. Car tels de nos Nègres, qui succomberaient bientôt sous les morsures du froid, résistent à une chaleur équatoriale ; et tels de nos Lapons qui succomberaient bientôt sous les effluves de la chaleur, résistent à un froid boréal. L'homme s'accoutume et s'endurcit donc à la chaleur comme au froid ; mais jusqu'à un certain point seulement ; car elles sont très restreintes, les limites de l'acclimatation. Exposez un peu plus les Nègres aux feux du Soleil, ils périssent. Poussez les Lapons un peu plus au Nord, ils meurent. Aucun homme ne vit longtemps s'il est dans l'eau, ou

s'il est privé d'eau, si on lui pompe trop d'air ou pas assez d'air dans le scaphandre ou la cloche à plongeur. Attribuez à vos habitants des astres une adaptabilité semblable, renfermée à peu près dans les mêmes limites ; c'est rationnel ; mais n'allez pas plus loin. Si vous reculez ces limites, d'un côté ou de l'autre, on ne voit plus sur quoi vous appuyez votre thèse. Les hommes des astres pourraient être un peu plus, ou un peu moins, aptes que nous,—ils ne pourraient pas être notablement plus aptes que nous, à s'endurcir contre les excès de la température. Au-delà de nos propres limites, il faudrait bientôt la force miraculeuse de Dieu pour les conserver, non plus dans un état normal, mais dans un état de violence, contraire à toutes les lois de la Nature.

Il faut donc, de toute nécessité, revenir, en faisant la comparaison entre les prétendus habitants des astres et les habitants de la Terre, 1o à l'identité générale des diverses formes de l'animalité ; 2o à l'identité particulière de la forme humaine ; 3o à l'identité absolue de toutes les conditions climatériques nécessaires à la vie. L'état de notre globe, au point de vue de la chaleur, de la lumière, de l'air, de l'eau, de la terre ferme, etc., nous servira donc toujours de criterium.

Remarquez bien, maintenant, que, sous ce rapport, la question d'analogie entre la Terre et les astres devient nécessairement circonscrite, extrêmement circonscrite, par les données actuelles de la science. En effet, nous n'avons pas trouvé, après le plus minutieux examen, une seule autre planète que la Terre, dans notre système céleste, où aucune de nos organisations connues, depuis le lichen jusqu'au cèdre du Liban, depuis le microbe jusqu'à l'homme, eût aucune chance de pouvoir subsister. C'est donc dans d'autres planètes, appartenant à d'autres systèmes solaires, qu'il faudra aller chercher l'indispensable analogie.

Y en aura-t-il beaucoup, dans les autres systèmes solaires, de ces planètes privilégiées, ayant des conditions climatériques presque semblables à celles de la Terre ? Point, ou très peu ! C'est la science la plus haute, la plus autorisée, qui nous l'affirme, dans la personne de Mr Faye, le célèbre directeur de l'observatoire de Paris, et aujourd'hui, sans doute, le plus grand astronome du monde entier.

Mr Faye a dû modifier sensiblement la théorie de Laplace, pour la raccorder avec plusieurs excentricités de l'Univers, où elle se trouve singulièrement démentie. Il en est venu à la

conclusion que chaque lambeau du chaos primitif, ayant eu ses conditions propres de condensation, les uns ont abouti à une étoile isolée, sans planète circulant autour d'elle ; d'autres à une étoile centrale, dont les seuls satellites sont des astéroïdes minuscules ou des comètes ; d'autres, à des étoiles doubles ou triples ; d'autres, enfin, mais à titre très particulier, c'est-à-dire en nombre très restreint, ont abouti à une étoile entourée de planètes se mouvant dans des orbites à peu près circulaires.

Voici comment il s'exprime : " Si l'on se reporte aux conditions purement mécaniques qui ont présidé à la transformation d'un amas cosmique de matière disséminée, pour aboutir à un monde quelconque, on convient sans peine que le jeu naturel de ces forces n'a pas de rapports avec l'ensemble des conditions de la vie. S'il était possible de faire l'énumération complète de ces conditions, qui, pour la plupart, sont indépendantes les unes des autres, on verrait qu'il y a bien peu de chances qu'elles se trouvent réunies sur un globe quelconque. La Nature a donc dû former un grand nombre de mondes, pour qu'un milieu habitable se soit produit, çà et là, par un heureux concours de circonstances favorables. C'est ainsi que la Nature, sur notre propre globe, assure la reproduction de certains êtres, en dépit des chances nombreuses de destruction qui les menacent. Elle n'a pour cela qu'un procédé : c'est de multiplier énormément les germes exposés à périr, afin que quelques-uns d'entre eux rencontrent la chance rare qui leur permettra de vivre. Ainsi, il serait puéril de prétendre qu'il ne peut y avoir qu'un seul globe habité dans l'Univers ; mais il serait tout aussi insoutenable de prétendre que tous ces mondes soient habités, ou puissent l'être." — Faye, *Sur l'Origine du Monde*, p. 305.

Cet aperçu de la science est diamétralement opposé à la thèse de la Pluralité des mondes habités. Car dans cette hypothèse, les mondes habitables devraient se trouver dans l'espace, en nombre prodigieux. Le fait qu'un seul globe, dans notre système solaire, est habitable, n'est-il pas déjà renversant ? La probabilité que la plupart des étoiles sont dépourvues de planètes, et que la plupart des planètes stellaires, en autant qu'il s'en trouve, sont dépourvues des conditions indispensables à la vie, n'est-elle pas plus que renversante ?

Si Dieu eût voulu nous donner des voisins, n'aurait-il pas commencé par les mettre sur la Lune, sur Vénus, Mars, Jupiter, etc.,

à proximité, plutôt que de les établir, sur des astres lointains, à des trillions, à des sextillions de lieues de distance, où nos instruments, pas plus que nos yeux, ne pénètreront jamais ?

Si Dieu eût voulu créer ces êtres lointains pour lui-même seulement, sans aucun égard à nous, n'aurait-il pas fait tous les mondes habitables, ou du moins, n'aurait-il pas formé un plus grand nombre de mondes, où la vie fût possible ?

Il est impossible d'échapper à cet impitoyable dilemme.

On entrevoit déjà, par ces considérations, que Dieu n'a pas dû créer les astres, généralement parlant, pour en faire des réceptacles de vie, des habitations destinées à des êtres intelligents et organisés comme nous le sommes. On devra donc chercher dans une autre direction, la raison pour laquelle tant de millions d'étoiles brillent au firmament. Cette raison, nous croyons la tenir ; nous la ferons connaître plus tard, au chapitre VI.

Entrons maintenant dans le vif de la question. Suivons nos adversaires sur tous les terrains possibles où la bataille doit se livrer : Ecriture Sainte, Histoire, Philosophie, Théologie, etc. Renversons leur thèse qu'un grand nombre de mondes sont habités. Etablissons par là même notre thèse, à nous, qu'il n'y a pas d'habitants ailleurs que sur la Terre.

Nous exposerons, l'un après l'autre, sept grands arguments que nous croyons d'une force invincible, contre la théorie orthodoxe de la Pluralité des mondes. Car nous trouvons sept vices mortels dans le raisonnement des philosophes chrétiens qui la soutiennent, et chacun de ces vices, exposé et réprouvé, constitue un argument irrésistible en notre faveur.

Le premier, le deuxième, le troisième vice dont souffre le raisonnement des philosophes chrétiens, c'est de n'être appuyé ni par l'Ancien Testament ni par le Nouveau Testament, ni par l'Eglise, qui gardent un silence absolu au sujet de l'habitation possible ou actuelle des astres. Le quatrième, c'est d'être opposé directement au témoignage non équivoque de l'Ecriture Sainte, de l'Eglise et du monde entier, qui, s'ils enseignent quelque chose là-dessus, enseignent plutôt la non-habitation des astres. Le cinquième, c'est d'être en opposition directe à la fin naturelle des astres, qui, comme on le sait très bien par la révélation et par la science, ont un tout autre rôle à remplir que celui d'être habités. Le sixième, c'est de donner lieu à une énigme insoluble, avec ces bizarres populations des astres, qu'on ne sait plus com-

ment ni rattacher à Jésus-Christ, ni sauver sans Jésus-Christ. Le septième, c'est de porter atteinte à la gloire de Dieu en agrandissant son royaume du côté de la matière, par des êtres de nature mixte comme nous, au lieu de l'agrandir uniquement du côté de l'esprit, par des êtres de nature purement spirituelle comme les anges.

Nous établirons donc les points qui suivent :

1o—Silence absolu de l'Ancien Testament au sujet de l'habitation des astres,—chapitre II.

2o—Silence absolu du Nouveau Testament au sujet de l'habitation des astres,—chapitre III.

3o—Silence absolu de l'Eglise, des Pères et des Docteurs au sujet de l'habitation des astres,—chapitre IV.

4o—Témoignage non équivoque de la Sainte Ecriture, de l'Eglise et de tous les peuples du monde, à l'égard de la non-habitation des astres,—chapitre V.

5o—La fin naturelle des astres, bien connue, n'implique nullement, repousse plutôt, l'état d'habitation,—chapitre VI.

6o—L'habitation des astres, relativement à Jésus-Christ, est une énigme insoluble,—chapitre VII.

7o—L'habitation des astres par des êtres inférieurs aux anges, serait un préjudice à la gloire de Dieu,—chapitre VIII.

Après quoi la conclusion,—chapitre IX.

CHAPITRE II

SILENCE ABSOLU DE L'ANCIEN TESTAMENT AU SUJET DE L'HABITATION DES ASTRES.

Le premier argument qui se présente est le silence absolu de tous les livres de l'Ancien Testament, au sujet de l'habitation des astres.

On ne peut concevoir qu'il y ait, dans les astres, des habitants, semblables à nous en corps et en âme, des serviteurs de Dieu en esprit et en vérité, et que cette connaissance ait échappé à tous les auteurs inspirés de l'ancienne loi, depuis Moïse jusqu'aux Machabées.

Ou si vous admettez qu'ils aient eu, privément, cette connaissance, par inspiration divine, on ne peut concevoir comment ils auraient pu, l'un après l'autre, pendant une longue suite de siècles, en garder si complètement le secret, que pas même la plus légère allusion ne se soit jamais échappée de leur plume.

L'une et l'autre supposition dépassent toutes les bornes de la vraisemblance et de la probabilité.

Assurément, si l'on espère trouver, dans l'Ancien Testament, une mention quelconque des habitants des astres, c'est bien dans les livres de Moïse, de Job, de David, de l'Ecclésiastique et des Prophètes, qu'il faudra chercher.

Eh bien ! l'on cherche partout inutilement.

Moïse fait de la création le tableau le plus splendide qui existe. Il nous montre Dieu créant le ciel et la Terre, la lumière, le firmament, la Lune, le Soleil, les étoiles, toutes les plantes et toutes les bêtes marines et terrestres, et enfin l'homme. On voit que c'est un tableau synoptique universel. Mais qu'il y ait une création quelconque de vie sur la Lune, sur le Soleil, ou sur d'autres globes célestes, Moïse ne dit pas un seul mot qui puisse nous en donner l'idée ou le moindre soupçon.

On pourrait peut-être nous objecter, ici, que Moïse ne mentionne aucunement la création des anges dans son immortel tableau,—ce qui n'empêche pas les anges d'exister,—et qu'il en pourrait être ainsi pour les habitants des astres. Mais non, il n'en peut pas être ainsi pour les habitants des astres, puisque Moïse n'en fait nulle mention, dans toute l'étendue de ses cinq livres ; tandis qu'il ne tarde pas de mentionner les anges dont il parle spécifiquement, en une foule d'endroits de son récit, notamment au sujet d'Abraham, d'Agar, de Loth, d'Isaac, de Jacob, et du peuple hébreu en général.

Job, dans ses rugissements de douleur, s'humilie d'autant plus qu'il exalte davantage la grandeur, la puissance, la miséricorde et la sagesse de Dieu. Il nous montre Dieu, sage de cœur et puissant par la force, transportant les montagnes, faisant vibrer la Terre, maîtrisant le Soleil et les étoiles, étendant la nappe des cieux, appelant Arcturus, Orion, les Hyades et les astres cachés. Il fait dire à Dieu : " Où étais-tu quand je posai les fondements de la Terre, et que je renfermai la mer dans ses digues ? As-tu connu la voie de la lumière et le lieu des ténèbres ? As-tu commandé à l'Etoile du matin et à l'aurore ? Pourras-tu joindre ensemble les brillantes étoiles des Pléïades, ou interrompre le cours d'Arcturus ? Feras-tu lever l'Etoile du soir ? Connais-tu l'ordre du ciel ? Peux-tu en rendre raison ? Et feras-tu cesser le concert des astres ?" Job, chap. XXXVIII.

Il est évident qu'on ne peut trouver dans ces expressions, la moindre idée de l'habitation des étoiles ou des globes secondaires dépendant des étoiles. On sent même que Job, dans son ardeur à louer Dieu, n'aurait pu s'abstenir de mentionner un tel fait, si le fait eût existé, et s'il en eût eu la moindre connaissance.

Voici la seule parole de cet auteur que nos adversaires pourraient peut-être essayer à interpréter en leur faveur : " Où étais-tu, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, et que tous les *fils de Dieu* étaient transportés de joie ?" *Loco citato.* Ces fils de Dieu ne seraient-ils pas les habitants des astres ? Point du tout. Ce sont les anges. On le voit clairement, par l'ouverture même du livre de Job, chap. I, v. 6, où il est dit en toutes lettres : " Un certain jour, comme les *fils de Dieu* étaient venus pour assister devant le Seigneur, Satan aussi se trouva au milieu d'eux." Peut-on désigner les esprits célestes avec plus d'évidence? Assurément, s'il y eût eu des habitants sur ces astres du matin

qui louent Dieu tous ensemble, c'était une splendide occasion pour le dire. Au lieu de tels habitants, Job nous montre les anges, qui, eux, habitent le Ciel et non pas les étoiles !

Ecoutez le saint roi David.

" Seigneur, je considérerai les cieux, œuvres de vos mains, la Lune et les étoiles que vous avez affermies. Qu'est-ce que l'homme ? Vous l'avez mis peu au-dessous des anges ; vous l'avez couronné d'honneur et de gloire ; vous l'avez établi souverain sur toutes choses ?" Ps. 8.—Nulle mention des habitants des astres, qui, s'ils existaient, seraient comme des êtres intermédiaires entre les anges et les habitants de la Terre. David, ici, en aurait donc parlé.

" Au Seigneur appartient la Terre et toute sa plénitude, le globe du monde et tous ceux qui l'habitent. Peuples, battez des mains ; poussez des cris de joie ; parce que le Seigneur est magnanime et terrible. Dieu est un grand Roi sur toute la Terre; il régnera sur toutes les nations." Ps. 23 et 46. David ne dit pas que Dieu règne sur les nations des astres, comme sur les nations de la Terre. Ne l'aurait-il pas dit, si les astres, comme la Terre, eûssent porté des nations ?

"O Dieu ! soyez exalté par-dessus toutes choses ; que votre gloire éclate partout sur la Terre ; parce que votre miséricorde s'est élevée jusqu'aux cieux, et votre vérité jusqu'aux nues, comme votre puissance et votre magnificence !" Ps 56. Y eût-il eu, sur les astres, des êtres intelligents, connaissant, comme nous, la miséricorde, la vérité, la puissance et la magnificence de Dieu, c'est ici, à coup sûr, que David aurait dû le dire. Cependant, il n'en dit mot !

Le saint roi, dans ses transports à louer Dieu, s'adresse à la création tout entière. Il veut que toutes les créatures louent le Seigneur. Il les nomme toutes. Il les appelle tour à tour. Ecoutez donc ; faites attention ; pour voir s'il va nommer les habitants des astres.

" Toutes les nations que vous avez faites, Seigneur, viendront et adoreront devant vous, et glorifieront votre nom ; parce que vous êtes grand, et que vous opérez des merveilles, et que vous êtes l'unique Dieu !... Peuples, venez et voyez les œuvres de Dieu !... Rendez-lui gloire !... Poussez des cris de joie !... Que la Terre tout entière vous adore, ô Dieu ! et qu'elle vous chante !... Qu'elle chante un hymne à la gloire de votre

nom ! Adorez et bénissez le Seigneur, vous tous, ses anges, qui accomplissez sa parole et exécutez ses ordres, qui êtes pour lui comme le vent et le feu !... Bénissez le Seigneur, vous toutes ses armées célestes, vous tous ses ministres qui faites sa volonté !... Bénissez le Seigneur, vous tous ses ouvrages, dans tous les lieux de sa domination !... Louez le Seigneur, Soleil et Lune, et vous toutes, étoiles de la nuit !... Louez le Seigneur, *anges des Cieux et habitants de la Terre !...* Louez le Seigneur, rois, princes, juges, et vous tous, peuples !... Louez le Seigneur, dragons, abîmes, feu, grêle, neige, vents de tempête, montagnes et collines !... Louez le Seigneur, arbres fruitiers, cèdres géants, bêtes sauvages, troupeaux domestiques, poissons des eaux, volatiles des airs !... Louez, louez le Seigneur, parce qu'il est le seul dont le nom mérite d'être exalté !" Ps. 65 et 85 et 148.

Quelles véhémentes invocations ! Quel brûlant appel à toutes les créatures, pour les inviter à louer Dieu ! Aucune créature ne lui échappe. Il se souvient même des habitants de la Terre qui sont déjà rendus devant Dieu. " Les Saints, dit-il, tressailliront d'allégresse ; les louanges de Dieu seront dans leur bouche !" Ps. 149. Rien ne manque, si ce n'est les habitants des astres. Il est donc fort à croire que de tels habitants n'existent pas.

Salomon fait dire à la Sagesse :

" Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant que rien ne fût créé. J'étais présent devant lui, quand il préparait les cieux, quand, par une loi inviolable, il entourait les abîmes avec un anneau, quand il affermissait la voûte éthérée, quand il mettait en équilibre la source des eaux, quand il posait les fondements de la Terre." Prov. ch. VIII. Mais dans ce tableau de la création, Salomon n'indique pas autre chose qu'une existence matérielle pour les astres ; excepté, toutefois, pour la Terre, où il est dit positivement que la Sagesse " fait ses délices d'être avec les enfants des hommes." *Eodem loco.* Si la Sagesse n'habite pas avec les habitants des astres, c'est sans doute parce que les astres sont dépourvus d'habitants.

Ce silence de Salomon, au sujet des habitants des astres, est d'autant plus significatif que lui-même a soin de nous apprendre que la Sagesse l'a instruit *de toutes choses.* Voici comment il s'exprime : " Le commencement et la fin et le milieu des temps,

les permutations des choses qui se succèdent, et les changements des saisons ; les révolutions des années, et les dispositions des étoiles ; la nature des animaux, la force des vents et les pensées des hommes ; les différences des plantes et les vertus des racines ; et *toutes les choses cachées et imprévues,* je les ai apprises, parce que la Sagesse m'en a instruit." Sagesse, ch. VII. Dire, après cela, que Salomon aurait ignoré l'existence des populations astrales, serait presque une folie. S'il a ignoré ces populations, évidemment, c'est parce qu'elles n'existent point. Si elles existaient, il les aurait connues ; et les connaissant, il n'aurait pas manqué de les mentionner.

Le chapitre XLIII de l'Ecclésiastique est un cantique admirable qui exalte la grandeur de Dieu, manifestée par ses œuvres. Quelles sont les grandes œuvres de Dieu ? Le firmament ; les étoiles brillantes ; le Soleil éblouissant qui fait le jour, réchauffe la Terre, tout en conservant l'ardeur d'une fournaise ; la Lune qui a des phases et qui marque le temps ; l'arc-en-ciel qui fait le tour de la voûte céleste dans le cercle de sa gloire ; les nuages qui volent comme des oiseaux ; le tonnerre et l'aquilon ; la pluie et la neige ; les merveilles de la mer, etc., etc. C'est l'énumération ordinaire des œuvres de Dieu, sans le moindre indice qu'il y ait des hommes, ailleurs que sur la Terre.

Par un effort héroïque d'imagination, certains interprètes, partisans de la Pluralité des mondes habités, ont cru trouver tel indice, confirmant leur opinion, dans ces paroles du chapitre XVI du même livre de l'Ecclésiastique : " Les œuvres de Dieu sont cachées pour le plus grand nombre... Les cieux des cieux, l'abîme et toute la Terre, *et ce qui est en eux,* s'ébranleront en sa présence." Ils disent : que peut-il y avoir dans les astres, qui soit capable de s'ébranler en la présence de Dieu, si ce n'est une population vivante et intelligente ?

Mais quelle violence ne faut-il pas faire au texte, pour lui attribuer une telle signification ? N'est-il pas infiniment plus simple et plus rationnel de comprendre que l'auteur veut exprimer l'ébranlement *in toto,* dans leur masse entière, de tous les corps célestes, en la présence de Dieu ? D'ailleurs, *ce qui est en eux* peut aussi bien être inerte et matériel que vivant et intellectuel. N'y a-t-il que les êtres spirituels qui tressaillent devant Dieu ? Loin de là. A chaque page des Saintes Ecritures, la création matérielle, par métaphore, est représentée comme animée,

comme louant Dieu, comme s'inclinant devant lui, comme fondant de respect, comme bondissant de crainte et de terreur. "Mer, pourquoi t'es-tu enfuie ? Jourdain, pourquoi es-tu retourné en arrière ? Montagnes, pourquoi avez-vous bondi comme des béliers, et vous collines, comme des agneaux, à la face du Seigneur ?" Ps. 113.

Quant aux Prophètes, voici deux passages extrêmement significatifs, qui nous laissent, comme à l'ordinaire, dans les ténèbres, c'est-à-dire, dans un manque absolu de révélation, au sujet de l'habitation des astres.

Le premier est d'Isaïe, chapitre XLV, où l'on trouve cette parole dans la bouche de Dieu : "C'est moi qui ai fait la Terre, et qui ai créé l'homme sur la Terre ; mes mains ont étendu les cieux ; j'ai donné mes ordres à la milice des étoiles ; j'ai créé l'homme pour la justice, et je dirigerai toutes ses voies." Si Dieu avait établi des habitants dans les astres, comme il en a établi sur la Terre, n'est-ce pas ici, tout particulièrement, qu'il nous aurait fait connaître leur existence ?

L'autre passage est tiré du Prophète Daniel, chapitre III. C'est le cantique des trois jeunes hommes plongés dans la fournaise, et louant le Seigneur, d'une même voix, au milieu des flammes qui ne les brûlent pas. "Vous êtes béni, Seigneur, dans le firmament du ciel, vous êtes béni sur le trône de votre royaume, dans les siècles des siècles. Soyez béni par les anges ; soyez béni par les étoiles ; soyez béni par le Soleil et la Lune ; soyez béni par la pluie et la rosée, par la chaleur et le froid, par la nuit et le jour, etc." S'il y eût eu des habitants sur les globes célestes, Azarias et ses compagnons ne les auraient-ils pas invoqués, avec le reste de l'Univers, en s'écriant : soyez béni, Seigneur, par les habitants des astres ?

D'une manière générale, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les Prophètes en auraient parlé certainement, s'ils eûssent connu l'existence de certaines populations dans les astres. Quand ils rugissaient de douleur, à la vue des péchés d'Israël ; quand ils rappelaient en pleurant, la bonté infinie de Dieu ; quand ils criaient, avec des voix de tonnerre, pour prédire les calamités et les ruines à la veille de fondre sur l'ingrate nation, avec quels accents passionnés n'auraient-ils pas appelé ces peuples lointains en témoignage contre le peuple juif, tirant de là

les considérations les plus sublimes, ou pour faire aimer le Seigneur, ou pour faire haïr l'iniquité !

Voilà le silence absolu de tous les livres de l'Ancien Testament, au sujet de l'habitation des astres. Osera-t-on prétendre qu'un tel silence n'est pas conclusif ?

Pour soutenir une telle prétention, il faudrait prouver que,—les habitants des astres existant,—Dieu avait intérêt à nous cacher entièrement leur existence ; ou que,—Dieu en ayant fait la révélation à Moïse, à David, à Salomon, aux Prophètes,—ceux-ci ont eu des raisons spéciales pour tenir la lumière sous le boisseau.

Une telle hypothèse n'est rien moins que fausse, absurde et insoutenable. C'est exactement tout le contraire qui doit être la vérité. Plus on y réfléchit, plus on est convaincu, dans le cas des astres habités, qu'il eût été extrêmement utile à Dieu et à l'homme, que l'homme connût dès le commencement ses frères des autres mondes, pour apprécier davantage la puissance, la miséricorde, la grandeur de Dieu, et s'exciter, dans les transports d'une admirable émulation, à servir le Créateur aussi fidèlement, aussi amoureusement que les peuples sidéraux. Plus on y réfléchit, plus on sent qu'il est impossible de supposer que Dieu eût caché une si grande vérité aux confidents de ses révélations, ou que ceux-ci, l'ayant connue, eûssent pu en garder le secret pour eux-mêmes, ne pas en instruire l'Humanité.

Osera-t-on prétendre, en désespoir de cause, que Job, David, Salomon, les Prophètes, insinuent très clairement l'habitation des astres, en invitant le Soleil, la Lune, les étoiles, à adorer, à louer, à bénir le Seigneur ; pour cette raison qu'étant privés d'intelligence, les corps sidéraux ne peuvent directement, par eux-mêmes, s'acquitter d'un tel devoir, mais le peuvent fort bien, indirectement,—s'ils sont habités,—par le ministère des êtres intellectuels à qui ils servent de demeures ?

Rien de plus illogique. S'il en était ainsi, comment les mêmes écrivains pourraient-ils adresser les mêmes invitations à toutes les choses de la Terre, aux plantes, aux animaux, au vent, à la rosée, à la pluie, à la neige, à la grêle, etc., toutes choses qui sont, on ne peut plus, privées de raison, et incapables de louer Dieu, directement, par elles-mêmes ? Si vous dites que l'homme est l'interprète autorisé de toutes les choses de la Terre, des plantes, et des animaux, et du vent, et de la rosée, et de la

pluie, et de la neige et de la grêle, etc. ; reconnaissez que l'homme peut également être l'interprète autorisé de la Lune, et du Soleil et des étoiles et de l'Univers entier, et rendre hommage à Dieu pour toutes les créatures matérielles sans exception.

Toutes les créatures matérielles, sphères célestes et choses de la Terre, louent Dieu, indirectement, en faisant connaître à l'homme face à face avec toutes ces merveilles, la grandeur et la gloire de l'Etre Suprême qui les a déployées ; de la même façon qu'un tableau révèle au monde étonné le génie du peintre, une statue le génie du sculpteur, un château le génie de l'architecte, un chef-d'œuvre quelconque le génie de son auteur.

L'homme se sent provoqué, malgré lui, à l'admiration, à la reconnaissance, à l'amour du Créateur, par la vue des merveilles de la Nature, il devient la voix de l'Univers, et loue Dieu, directement, pour lui-même et pour tous les êtres matériels, de tant de puissance, de tant de bonté, de tant de sagesse, déployée dans la création ; absolument comme le monde étonné rend hommage au peintre, au sculpteur, à l'architecte, à l'auteur de tout chef-d'œuvre, pour la beauté, chose divine, que son génie a su imprimer dans la matière.

CHAPITRE III

SILENCE ABSOLU DU NOUVEAU TESTAMENT AU SUJET DE L'HABITATION DES ASTRES.

Le Nouveau Testament est tout plein, naturellement de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; soit que les écrivains sacrés nous rapportent à peu près textuellement les paroles et les discours du Divin Maître ; soit qu'ils développent leur propre enseignement, d'après l'intelligence qu'ils ont eue de toutes les leçons du Sauveur, en rapport avec les lumières de l'Esprit-Saint. Notre-Seigneur a-t-il révélé, les apôtres ont-ils révélé,—d'une manière ou d'une autre,—clairement ou obscurément,—l'existence des prétendus habitants des astres ? Point du tout. Le Nouveau Testament est tout aussi muet que l'Ancien Testament, sur cette mystérieuse question.

S'il eût été extrêmement désirable, sous l'ancienne loi, pour les intérêts de Dieu et les intérêts de l'Humanité, que celle-ci connût au moins le fait de l'existence d'habitants dans les astres, (étant donnée la réalité de cette existence), à plus forte raison, cela était-il convenable et avantageux sous la nouvelle loi, où les desseins de Dieu, dans la création sont de plus en plus manifestés, ainsi que les grandeurs de Jésus-Christ et les merveilles de la Rédemption. Eh bien ! malgré cette nécessité morale de nous instruire, malgré cette nécessité plus grande que jamais, Jésus-Christ n'a rien dit, les apôtres, à leur tour, n'ont rien dit concernant les populations des astres. Au lieu de prétendre que Jésus-Christ et les apôtres ont, volontairement et par un artifice continuel, caché une vérité connue, ne faut-il pas plutôt reconnaître qu'ils n'ont rien dit des peuples sidéraux pour la bonne raison qu'ils n'avaient rien à en dire, ces prétendus peuples n'existant point ?

Combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas eu l'occasion de

parler des habitants des astres, ou d'y faire allusion, si de tels mondes eûssent existé !

Quand il s'écriait : "Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde ! Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, eûssent été faits dans Tyr et Sidon, elles auraient fait pénitence avec le cilice et la cendre... Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu t'élèveras jusqu'au Ciel ? Non. Tu descendras jusqu'aux Enfers ; parce que si dans Sodôme eûssent été opérés les miracles qui ont été opérés au milieu de toi, cette ville subsisterait peut-être encore." Matth. XI, 21, 23....

Quand il s'écriait : "Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui mets à mort tes prophètes et lapides les sauveurs qui te sont envoyés ; combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !" Matth. XXIII, 37...

Quand il s'écriait : "Malheur à vous Scribes et Pharisiens, guides insensés, aveugles et hypocrites, qui fermez aux hommes le royaume des Cieux, qui dévorez les maisons des veuves, qui ressemblez à des sépulcres blanchis, propres au dehors, mais, au dedans, pleins de corruption et de pourriture." Matth. XXIII, 13 à 27...

Quand Notre-Seigneur poussait de tels cris de douleur et d'amour, provoqués par l'ingratitude humaine, sa pensée, alors, ne se serait-elle pas reportée nécessairement vers les peuples des astres, si de tels peuples eûssent existé ; et son cœur miséricordieux ne l'aurait-il pas engagé à faire les plus touchantes comparaisons avec ces peuples lointains, pour couvrir de honte son propre peuple et le convertir à lui ?

Dieu, par la bouche de David, avait promis à son Fils de lui donner toutes les nations en héritage : *postula à me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Ps. II, 8. Effectivement, on voit que cette promesse a été accomplie ; car Jésus-Christ reconnaît que toutes choses lui ont été données par son Père : *omnia mihi data sunt à Patre meo.* Matth. XI, 27. Or, quelles sont ces nations, autres que les anges, qui constituent l'héritage du Christ ? On a toujours compris que c'étaient les seules nations de la Terre. Il n'y a pas le moindre indice que cet héritage renferme d'autres Humanités, telles que des Humanités sidérales.

On pourrait dire là-dessus : Mais Dieu a aussi donné les anges

en héritage à son Fils ; et cela n'est pas mentionné expressément ; il en pourrait être ainsi des habitants des astres.

Cette objection tombe d'elle-même, parce que la raison alléguée est complètement fausse. Les anges sont mentionnés en une foule d'endroits de la Sainte Ecriture comme appartenant à Jésus-Christ ; tandis qu'il n'est jamais question des peuples sidéraux. N'est-il pas écrit : "Dieu vous a confié à la garde des anges" : *angelis suis Deus mandavit de te*, Ps. 90 ;... "anges du Christ, adorez-le" : *adorate eum, omnes angeli ejus*, Ps. 96 ;... "des milliers de milliers d'anges le servaient" : *millia millium ministrabant ei ;* Dan. VII, 10 ;... "les anges s'approchèrent et le servirent :" *angeli accesserunt, et ministrabant ei*, Matth. IV, 11 ?

Mais voici quelques objections plus spécieuses, quoiqu'on y réponde victorieusement avec autant de facilité. Les partisans de la Pluralité des mondes prétendent trouver des textes, c'est-à-dire des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, en faveur de leur thèse. Il y en a trois. Voyons un peu ce qui en est.

Le premier texte invoqué est celui-ci : "Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père" : *mansiones multæ sunt in domo Patris mei*, Joan. XIV, 2. "La maison de mon Père," disent-ils, est le ciel des astres aussi bien que le Ciel Empyrée ; et s'il y a beaucoup de demeures dans le ciel matériel, c'est que les astres sont habités ; l'idée d'une demeure impliquant nécessairement l'idée de certains êtres qui y résident.—Mais cette explication est une violence intolérable faite à la Sainte Ecriture, puisque par ces mots : "la maison de mon Père," il n'est pas possible d'entendre autre chose que le Ciel Empyrée. A tout instant, Jésus-Christ parle de son Père ou de notre Père qui est dans les Cieux ; et il ne vient à l'idée de personne, au premier mouvement de l'esprit, que Jésus-Christ veuille dire que son Père habite quelque part parmi les étoiles. Notre-Seigneur n'a donc pas pu vouloir dire qu'il y a, dans l'Univers, en outre de la Terre, une grande multiplicité de séjours matériels destinés à des créatures composées de corps et d'âme, comme nous ; il a voulu dire simplement qu'il y a dans le Ciel, dans le vrai Ciel, dans le séjour divin de la suprême félicité, une grande multiplicité de degrés de gloire et de bonheur, proportionnés aux mérites de chacun des Elus.

Cette dernière interprétation est d'autant plus vraisemblable et certaine que, d'après l'enseignement ordinaire des Docteurs de l'Eglise, chacun des anges constitue une espèce distincte et occupe, en conséquence, une demeure distincte. On peut de même conjecturer que, parmi les saints de la Terre, il n'y en aura peut-être pas deux d'un égal mérite, et capables d'occuper strictement la même demeure. On voit, par cette double considération, le nombre presque infini de demeures qu'il peut et qu'il doit y avoir dans la maison du Bon Dieu. On n'a aucunement besoin des sphères matérielles pour donner à la parole de Jésus-Christ toute l'étendue nécessaire à son exactitude.

Le deuxième texte est cette parole de Notre-Seigneur aux Scribes et aux Pharisiens scandalisés de le voir accueillir les pécheurs et manger avec eux : " Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, s'il en a perdu une, ne laisse les 99 autres dans le désert, et ne court après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ?—et lorsqu'il l'a trouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules, et venant à sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue ; je vous dis de même, qu'il y aura plus de joie dans le Ciel pour un pécheur faisant pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence " : *quis ex vobis homo qui habet centum oves et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad eam quæ perierat, donec inveniat eam ? et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens ; et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis : congratulamini mihi, quià inveni ovem meam, quæ perierat ; dico vobis quod ità gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentiâ*, Luc, XV, 4... 8. Nos adversaires voient dans ces 99 justes les Humanités sidérales qui ne sont point tombées, et pour lesquelles le Verbe Divin n'a nul besoin de s'incarner ; tandis que notre pauvre Humanité pécheresse, rachetée par le Verbe, est représentée par la brebis perdue et retrouvée.

Quel effort extraordinaire d'imagination ne faut-il pas pour travestir, d'une manière aussi étrange et aussi invraisemblable, une des plus simples, une des plus claires, une des plus frappantes paraboles de notre Divin Sauveur ! Cette histoire de la brebis perdue et des 99 brebis laissées dans le désert, n'est pas

autre chose, en effet, qu'une parabole ordinaire, dans le sens ordinaire du mot, par laquelle Jésus-Christ nous fait comprendre l'ardeur de la volonté positive et effective, avec laquelle Dieu veut la conversion et le salut des pécheurs. " Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive " : *nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat;* Ezéchiel fait-il dire à Dieu, au chapitre XXXIII, v. 11 de ses prophéties. La joie de Dieu est si grande, lorsqu'un pécheur se convertit que Notre-Seigneur la compare tout naturellement à la joie d'un pasteur qui oublie tout le troupeau en sûreté dans le bercail, pour ne songer qu'à cette pauvre brebis retrouvée, elle qui s'était perdue, et qui avait été si proche de sa ruine et de sa mort !

Qu'est-ce donc qui aurait pu empêcher Notre-Seigneur de parler plus clairement, plus explicitement, si, au lieu de faire une comparaison, au lieu de proposer une parabole, il avait voulu faire connaître un tel ordre de choses : des mondes non déchus et en sûreté existant réellement dans les astres, pendant que le monde terrestre, prévaricateur, a besoin d'être régénéré ? L'occasion de révéler cette vérité était si belle et cette révélation, tout à fait sublime, d'un Dieu Sauveur oubliant les milliers de peuples fidèles pour se réjouir de la régénération d'un seul peuple coupable, eût produit une si profonde impression dans l'âme de ses auditeurs, qu'on ne peut s'expliquer comment Jésus-Christ aurait pu négliger un si puissant moyen de conversion et de salut.

D'ailleurs, cette supposition que les Humanités sidérales n'auraient pas connu le péché, est absolument gratuite et insoutenable. Nous-mêmes, habitants de la Terre, nous sommes tombés ; les anges eux-mêmes, habitants du Ciel, sont tombés en grand nombre ; il est donc logique de croire que les habitants des astres auraient eu le même sort. Mais s'ils ont eux-mêmes prévariqué, il n'y a plus la moindre analogie entre eux et les 99 brebis fidèles de l'Evangile ; et la superbe théorie des adversaires s'écroule ainsi par la base.

En fin de compte, si l'on tient absolument à voir dans cette parabole une allusion à des légions de créatures intelligentes qui, réellement, n'auraient causé aucune peine au Sauveur, on pourra penser, avec le Pape saint Grégoire le Grand, que les 99 brebis laissées sur la montagne représentent la multitude innombrable des bons anges qui ont persévéré dans la grâce et

au sujet desquels Dieu pourrait négliger un peu de se réjouir, pour se réjouir davantage d'avoir pu sauver la pauvre brebis égarée, c'est-à-dire la malheureuse Humanité de la Terre. Voilà une explication extrêmement belle et touchante. On reste, ici, dans le domaine du connu, du vrai, et du vraisemblable. On ne se heurte à aucune difficulté insurmontable, comme dans le cas de populations astrales non pécheresses.

Le troisième texte est tiré d'une autre parabole, celle du bon pasteur. Jésus-Christ lui-même est le bon pasteur. Il connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent. " J'ai d'autres brebis, dit-il, qui ne sont point de cette bergerie, et il faut que je les amène ; et elles entendront ma voix ; et il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul pasteur " : *et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili ; et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor.* Joan. X, 16. Les adversaires disent : la bergerie présente, c'est la Terre ; les autres brebis dispersées sont les nations qui habitent les astres ; l'unique bercail qui devra tout réunir, c'est le Ciel, et l'unique pasteur, c'est Jésus-Christ.

Or, cette explication est un nouveau cas de violence et de torture faite aux paroles de Notre-Seigneur. Pourquoi aller chercher si loin une application si invraisemblable, et dans tous les cas si gratuite, lorsque l'application toute simple et toute naturelle est si proche ? Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit, un jour, ne voulant pas, d'abord, s'occuper d'une femme étrangère, sortie des contrées de Tyr et de Sidon : " Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël " : *non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël?* Matth. XV, 24. Ceci est la clef de la parabole du bon pasteur.

La maison d'Israël, voilà pour le Christ, le champ propre de ses travaux de Rédemption ; voilà sa propre bergerie. Il ne sort pas de là. Il y naît, il y vit, il y meurt. Mais en même temps, il est venu sauver toutes les nations de la Terre, sans distinction de Juifs et de Gentils. Ces nations, il ne les méprise pas. A preuve, qu'il guérit la femme Chananéenne, après avoir seulement éprouvé sa foi. Ces nations constituent d'autres bergeries, contenant d'autres troupeaux. Il n'y va pas lui-même. Il y enverra ses Apôtres. Car toutes les brebis de la Terre, juives et payennes, il veut finalement les ramener à un seul bercail, son royaume, dont lui-même est, et sera toujours, l'unique Pasteur.

Ainsi, la chose est évidente, il n'est nullement besoin d'aller chercher dans les astres les autres brebis de Notre-Seigneur. On les voit, par troupeaux innombrables, dans ce monde-ci, parmi tous les peuples en dehors du peuple juif. Et en vérité, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous donne cette explication, tant elle ressort avec autorité de ses paroles et de ses œuvres !

Il faut donc reconnaître que Jésus-Christ n'a pas fait la moindre révélation, qu'on ne trouve même pas l'ombre d'une révélation, dans tous les discours de sa vie, au sujet d'Humanités quelconques, ayant une existence temporelle dans les astres.

Voici maintenant, une dernière considération qui nous frappe beaucoup.

Si de tels habitants existaient dans les astres, Jésus-Christ en aurait eu une connaissance claire et parfaite. Il les aurait vus, habituellement, de son regard divin, avec autant de clarté qu'il voyait son Père céleste et les anges du Ciel. Or, voici le rôle étrange auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ se serait astreint pendant toute sa vie, et surtout pendant les trois années de sa vie publique : il lui aurait fallu être constamment sur ses gardes, pour ne pas laisser échapper de sa personne une parole, un geste, un signe capable de trahir cet intime secret de la multiplicité des mondes habités par des peuples de même nature que les peuples terrestres !

Pourquoi Jésus-Christ en aurait-il fait un secret ? Nous l'avons déjà dit, une telle discrétion à cet égard serait un véritable mystère. Jésus-Christ nous parle de tout, de l'origine et de la fin du monde, du temps et de l'éternité, du Ciel et de l'Enfer, des trois personnes de la Sainte Trinité, des bons et des mauvais anges, du jugement particulier et du jugement général, des Elus et des réprouvés ; et il n'y a que nos frères des astres dont il n'aurait jamais parlé, au sujet desquels il aurait toujours gardé une si impénétrable réserve, à l'existence, à la nature et à la destinée desquels il n'aurait jamais fait la moindre allusion !

Franchement, nous ne pouvons penser qu'avec la plus profonde répugnance à un rôle aussi indigne de la loyauté, de la charité et de la sagesse de Jésus-Christ. Nous ne pouvons donc, encore une fois, nous empêcher de conclure que les habitants des astres n'existent pas, ou ne sont qu'une chimère de l'imagination, Jésus-Christ n'en ayant pas dit un seul mot !

Voilà pour les quatre Evangiles.

A l'égard des Actes, des Epîtres et de l'Apocalypse, il va de soi qu'on n'y pourra trouver aucun renseignement, aucune révélation, au sujet des prétendus mondes habités ; puisque ces différents livres ne sont que le complément, le développement, de la doctrine de Jésus-Christ, qui, lui-même, n'a rien révélé.

Certes, si on avait chance de trouver quelque part, dans ces livres, des renseignements à ce sujet, c'est bien l'apôtre saint Paul dans ses Epîtres, et l'apôtre saint Jean dans son Apocalypse, qui devraient nous en instruire ;—saint Paul qui a pénétré si profondément les mystères de la justification et de la grâce, en d'autres termes, les mystères de l'application du Sang et des mérites du Christ ;—saint Jean qui a vu de ses yeux, quoique d'une manière prophétique, les grandes catastrophes de la fin des temps et la consommation de toutes choses en Dieu.

Il semble que saint Paul aurait eu quelque chose à dire au sujet des habitants des astres en rapport avec la justification par le Christ, de même qu'il a parlé des anges en rapport avec ce mystère fondamental.

Il semble aussi que saint Jean aurait eu quelque chose à dire sur le rôle de ces peuples dans la création et sur leur sort final au jugement dernier.

Ni l'un ni l'autre n'en ont rien dit.

Saint Paul a bien dit aux Colossiens que " toutes choses ont été réconciliées par Jésus-Christ rétablissant la paix sur la Terre et dans le Ciel, par le sang qu'il a versé sur la croix " . *et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* Col. I, 20. C'est nous dire assez clairement que les anges du Ciel, d'une certaine manière, doivent à Jésus-Christ leur justification ; car il est évident, par le contexte et par d'autres passages de même nature, qu'il est ici question des anges du Ciel conjointement avec les hommes de la Terre. Pourquoi saint Paul n'a-t-il pas mentionné les peuples des astres ? Parce qu'ils n'existent pas. Oserait-on penser que ces peuples, innocents ou coupables, s'ils existaient, n'auraient rien à démêler avec le Christ ? A coup sûr, l'apôtre des Gentils aurait fixé nos idées sur ce point.

Saint Paul dit aux fidèles d'Ephèse que " Dieu a élevé Jésus-Christ au-dessus de toutes les Principautés, de toutes les Puissances, de toutes les Vertus, de toutes les Dominations et de

tout ce qu'il y a de plus grand, qu'il lui a mis toutes choses sous les pieds et l'a établi Chef de toute l'Eglise" : *constituens illum suprà omnem principatum et potestatem et virtutem et dominationem et omne nomen quod nominatur,... et omnia subjecit sub pedibus ejus et ipsum dedit caput suprà omnem Ecclesiam.* Eph. I, 21. Croit-on que saint Paul aurait négligé de mentionner ici les habitants des astres, s'ils eûssent existé ? Est-ce que les habitants des astres, s'ils existaient, ne seraient pas soumis, comme tout le reste de la création, à l'empire absolu de Jésus-Christ ?

Saint Paul dit aux Romains que " toutes les créatures attendent avec un grand désir la manifestation des enfants de Dieu,... qu'elles gémissent et sont comme dans la douleur de l'enfantement : " *expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat,... omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhùc.* Rom. VIII, 19-22. Cette parole est fort obscure. L'apôtre l'eût rendue extrêmement lumineuse, en nous disant quelles sont ces créatures dont il parle. Si ces créatures étaient celles des astres, ne l'aurait-il pas dit clairement ? Il ne le dit pas ; pourquoi ? Evidemment parce qu'il n'avait pas lieu de le dire ; en d'autres termes, parce que les astres sont inhabités. Il faut donc trouver ailleurs, ici même sur la Terre, l'application de cette parole. Le sens doit être celui-ci : l'Univers entier, la milice des bons anges, la milice des mauvais anges, tout au Ciel, sur la Terre et dans les Enfers, a pour but l'enfantement, c'est-à-dire la production des Elus de Dieu en ce monde terrestre ; et l'universalité des créatures est comme dans un état de travail, d'effort, de douleur, de gémissement, jusqu'à ce que cette grande œuvre soit accomplie, à la fin des siècles.

Quant à l'apôtre saint Jean, n'est-ce pas une chose bien étrange qu'il ne fasse aucunement comparaître les peuples sidéraux, dans la grande scène du Jugement dernier, à laquelle participe tout l'Univers ? Ces peuples n'auraient-ils pas, comme nous et comme les anges, un devoir ou un compte à rendre à Dieu, en cette circonstance, la plus solennelle qui fut jamais ? N'auraient-ils aucune part à recueillir dans la suprême et finale distribution des récompenses et des peines éternelles ? Oui, sans doute. Quand même leur sort éternel serait déjà fixé, ou ne le serait pas encore, il devrait y avoir là pour eux un certain rôle à remplir, ne fût-ce que celui d'un simple témoignage de leur

existence et de leur confraternité. Or, ils n'apparaissent point. Donc ils n'existent point.

S'il est un endroit de l'Apocalypse où l'on devrait à coup sûr trouver une mention des peuples sidéraux, en supposant l'existence de tels peuples, c'est bien au chapitre V, vs. 11, 12, 13, 14, où l'apôtre saint Jean, après avoir vu l'Agneau ouvrir le livre mystérieux, entend l'Univers entier entonner un cantique nouveau en l'honneur de Jésus-Christ. Il entend les anges ; il entend les quatre animaux ; il entend les vingt-quatre vieillards ; bref, il entend " toute créature qui est dans le Ciel, sur la Terre et dans la Terre, sur la mer et dans la mer, disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles " : *et omnem creaturam quæ in cœlo est et super terram et sub terrâ, et quæ sunt in mari et quæ in eo, omnes audivi dicentes : sedenti in throno et Agno, benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum.* Pourquoi n'entend-il pas les peuples sidéraux, les créatures qui sont dans les astres, mêler ici leur voix à la voix de toutes les autres créatures ? Il n'y a qu'une réponse possible : parce que ces peuples n'existent point !

Voilà le témoignage des Apôtres, comme le témoignage de Jésus-Christ ; voilà le témoignage du Nouveau Testament, comme le témoignage de l'Ancien Testament ; et tous ces témoignages se résument en un seul mot :

Silence absolu !

CHAPITRE IV

SILENCE ABSOLU DE L'ÉGLISE, DES PÈRES ET DES DOCTEURS AU SUJET DE L'HABITATION DES ASTRES.

Le troisième argument découle nécessairement des deux premiers. Car si l'on ne trouve, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament, aucune révélation qui nous fasse connaître ou soupçonner l'habitation des astres à la façon de la Terre, on est parfaitement sûr d'avance, qu'on n'en trouvera pas davantage dans les enseignements positifs de l'Eglise, tous appuyés sur la Sainte Ecriture. En effet, cette nouvelle bouche de Dieu est muette comme toutes les autres sur la question de la Pluralité des mondes. Silence le plus complet, réserve la plus absolue : voilà, de Pape en Pape, de Concile en Concile, de Docteur en Docteur, le témoignage perpétuel de l'Eglise.

Or, ce nouveau silence d'une si grande autorité est, à son tour, une condamnation sans réplique de l'hypothèse de la multiplicité des mondes ; attendu, comme on le sait bien, que l'Eglise a pour mission primordiale de conserver, d'expliquer, de développer les enseignements de son Divin Fondateur, la double loi de Dieu ; et cela, avec les promesses les plus formelles de l'infaillibilité pour elle-même, dans la personne de son chef visible et suprême. Ni de près ni de loin, ni directement ni indirectement, l'Eglise ne traite ce sujet. Le sujet est pour l'Eglise comme s'il n'existait point. Il est ignoré complètement. Et voilà sa condamnation. Non pas sans doute une condamnation positive, mais une condamnation négative, par défaut de toute garantie de vérité ou de probabilité ; en ce sens que s'il y avait des habitants dans les astres, l'Eglise, comme les auteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament, aurait dû avoir occasion d'en dire au moins quelque chose ; or, elle n'en dit rien ; donc la question ne se recommande

pas ; on doit présumer erreur contre l'hypothèse de la Pluralité des mondes.

Nul, parmi les défenseurs de cette hypothèse, ne s'autorise d'aucune décision, d'aucune définition papale ou conciliaire, tant soit peu favorable à leur doctrine. Il n'y a jamais eu telle décision ou telle définition. La chose est admise universellement. Inutile d'insister sur ce point.

Jamais, non plus, les Pères et les Docteurs de l'Eglise n'ont enseigné positivement une telle doctrine. Seulement, comme le langage de ces interprètes auxiliaires de la vérité révélée est toujours plus ou moins diffus, et n'atteint jamais la concision et la précision des canons de l'Eglise, il y a, ici, une étude spéciale à faire : celle des paroles plus ou moins ambiguës, plus ou moins douteuses, qui auraient échappé à certains Pères, à certains Docteurs, et dont nos adversaires peuvent, jusqu'à un certain point, essayer à se prévaloir, pour la défense de leur opinion.

Faisons donc loyalement cette étude. Voyons plutôt la complète stérilité de ce nouveau champ d'investigation.

Saint Basile, faisant l'énumération des êtres qui ont pu exister avant notre monde terrestre, parle non seulement des Anges dont se compose l'armée du Ciel, mais encore d'autres créatures raisonnables ayant peut-être vécu dans la lumière et la félicité. Qu'est-ce que ces créatures raisonnables, distinctes des Anges et de nous-mêmes ?... Les habitants des astres, par hasard ?.... Oh ! point du tout. Ce sont des êtres qu'il faut ranger dans la même catégorie que celle des Anges : dans la catégorie des esprits purs. Non pas Anges précisément, mais certainement de nature purement spirituelle ; puisque le Docteur de Césarée les suppose antérieurs et supérieurs à cet Univers matériel au milieu duquel nous vivons. (*)

Saint Jean Chrysostôme dit : " Les Anges, les Archanges, les Trônes, les Principautés, les Dominations et les Puissances ne sont pas les seuls habitants des Cieux ; il y a encore d'autres nations, en nombre incalculable, dont le nom même nous est

(*) Il faut distinguer entre le mot *anges*, terme générique pour désigner tous les purs esprits, et le mot *Anges*, terme spécifique pour désigner un des neuf chœurs de purs esprits. Il est clair que saint Basile mentionne spécifiquement le premier des neuf chœurs ; il a donc amplement raison de dire qu'il y en a d'autres, et beaucoup d'autres.

inconnu."—Quelles sont ces autres nations ?... Les habitants des astres ?... Nullement ; mais d'autres tribus de purs esprits. La chose est claire ; puisque des neuf chœurs de purs esprits, le Docteur à la bouche d'or n'en nomme que six, et qu'il en reste trois, les Séraphins, les Chérubins et les Vertus, avec lesquels,—n'y en eût-il point d'autres,—on peut immédiatement remplir le cadre de ces nations innombrables qu'il ne nomme pas.

Le Patriarche de Constantinople veut donc dire simplement ceci : en outre des esprits célestes, dont nous connaissons les noms et les attributions, il y en a une foule d'autres, dans la hiérarchie, dont nous ne connaissons guère autre chose que la pure existence. Que ces êtres inconnus soient des esprits et non des êtres mixtes comme nous, cela ressort évidemment de la nature immatérielle des Cieux habités par " les Anges, les Archanges, les Trônes, les Principautés, les Dominations et les Puissances." De tels Cieux sont incontestablement le royaume propre de Dieu. Et puisqu'il n'est pas question des astres, séjours matériels et grossiers, il ne peut pas être question, non plus, d'êtres inférieurs, composés de matière et d'esprit, tels que le seraient les habitants des astres, semblables aux habitants de la Terre. Ainsi les êtres inconnus dont parle saint Jean Chrysostôme sont bien de même nature que les esprits célestes parmi lesquels ils prennent rang ; et ils habitent le Ciel de Dieu, non pas le ciel de l'Univers.

Saint Ambroise affirme à son tour que le nombre des habitants des Cieux est incalculable. " Auprès de leurs légions innombrables, dit-il, les nations de la Terre, toutes réunies, ne sont comparables qu'à une goutte d'eau, tombée d'un vase plein jusqu'aux bords. Le Ciel est tellement grand que la Terre, auprès de lui, n'est qu'un point imperceptible. Ainsi en est-il des créatures qui le remplissent, par rapport à celles qui peuplent la Terre."

Il y a dans ce passage de saint Ambroise un peu d'équivoque, par le fait que la Terre, comparée à l'Univers matériel est déjà un point imperceptible. On pourrait de là inférer que l'Evêque de Milan compare la Terre à l'Univers matériel ; auquel cas cet Univers serait le ciel dont il parle, et les habitants de ce ciel rien autre chose que les Humanités sidérales enfin trouvées ; ce qui serait l'apogée du triomphe et le comble de la joie pour nos adversaires.

Pure illusion que tout cela. Saint Ambroise, en réalité, com-

pare la Terre au Ciel véritable, c'est-à-dire au Ciel propre de Dieu. La Terre, veut-il dire, déjà un point imperceptible, si on la compare au ciel des astres, devient, avec infiniment plus de raison, un simple point idéal, si on la compare avec le Ciel propre de Dieu, qui, étant spirituel, non circonscrit par aucune limite de temps et d'espace, est un royaume d'une immensité infinie comme Dieu lui-même. Alors il est clair que les habitants des Cieux, dans l'idée de saint Ambroise, ne peuvent être que de purs esprits, comme les Anges et les Archanges.

Saint Augustin dit : " Quant aux Cieux Supérieurs, ils nous sont inconnus, à nous qui vivons sur la Terre. Nous en sommes réduits à de pures conjectures. Quel est le nombre des Cieux ? Comment s'élèvent-ils les uns au-dessus des autres ? En quoi se distinguent-ils entre eux ? Quels sont les habitants qui les peuplent et les lois qui les gouvernent ? Comment enfin s'unissent-ils, dans une admirable harmonie, pour chanter un hymne ininterrompu à la gloire du Tout-Puissant ?... Voilà ce qu'il nous est difficile de savoir. Efforçons-nous cependant d'arriver un jour à ce Ciel. Là est notre patrie, cette patrie que notre long exil ici-bas nous fait peut-être oublier."

N'était cette exclamation : *là est notre patrie* ; il y aurait encore un peu d'ambiguité dans ce passage de l'Evêque d'Hippone. On pourrait croire, tout d'abord, qu'il parle du ciel physique, et que, dans son opinion, ce ciel multiple est habité par des êtres mi-spirituels, mi-corporels. Mais cette conception tombe d'elle-même, aussitôt qu'on s'aperçoit qu'il est question de notre céleste patrie. Cette céleste patrie, but de tous nos efforts, objet de toutes nos espérances, plénitude absolue de tout bonheur, n'est certainement pas le royaume des étoiles. Suivant la parole d'un grand astronome, nous espérons bien monter plus haut que toutes les étoiles. Les habitants dont parle saint Augustin sont donc encore de purs esprits, demeurant dans le Ciel propre de Dieu et non dans les astres.

On voit que les Pères de l'Eglise, généralement, ont une manière vague de parler des Cieux et des habitants des Cieux. Mais en faisant la distinction claire et nette entre le Ciel spirituel et le ciel physique et en faisant attention au contexte de tel ou tel passage obscur, toutes les difficultés s'évanouissent. Car on s'aperçoit toujours qu'ils ne parlent en réalité que du Ciel spiri-

tuel et des purs esprits qui habitent ce Ciel par légions innombrables.

A un certain point de vue, on pourrait peut-être concéder que les Pères de l'Eglise pensent aussi au ciel physique, en ce sens que ce dernier ciel serait renfermé dans le Ciel spirituel qui absorbe tout. On pourrait même concéder que les saints Pères pensent le ciel physique habité, en ce sens que Dieu et les anges sont partout,—sur les astres les plus lointains comme sur la Terre. Mais nous doutons fort qu'une telle manière de voir puisse être bien agréable à nos adversaires et servir tant soit peu les intérêts de leur cause. Car ce n'est pas de cette manière qu'ils prétendent que les astres sont habités. Ils attribuent aux astres des habitants à la fois intellectuels et corporels, d'une nature à peu près identique à la nôtre. Or, on ne trouve jamais un seul mot dans les saints Pères, tendant à faire croire que, dans leur pensée, les habitants dont ils parlent seraient des hommes comme nous. Bien au contraire, on voit toujours clairement par le contexte, qu'ils parlent d'esprits purs, incapables d'habiter matériellement des séjours matériels comme les astres.

Cependant le dernier mot n'est pas dit avec les Pères et les Docteurs de l'Eglise.

Voici Origène, la grande autorité de nos adversaires. Ils croient trouver beaucoup plus et beaucoup mieux dans Origène que dans tous les autres auteurs ecclésiastiques. Si les autres, disent-ils, ont parlé vaguement, et plutôt du Ciel Empyrée que du ciel physique, Origène, lui, a parlé explicitement de l'Univers matériel et d'une foule de mondes habités, semblables au nôtre.

Ce Docteur extravagant enseigne, en effet, qu'il a dû exister une infinité de mondes habités avant ce monde-ci, et que ce monde-ci ayant disparu, une infinité d'autres mondes semblables devront lui succéder.

Un tel système pourrait être appelé le système de la conservation indéfinie du genre humain, par une série indéfinie de mondes qui se succèdent l'un à l'autre.

Il est étrange que nos adversaires qui citent Origène en leur faveur, ne s'aperçoivent pas, ou feignent d'ignorer que cette doctrine singulière n'a absolument rien de commun avec leur propre doctrine, celle de la Pluralité des mondes *simultanément* habités. Origène, vraiment, n'a jamais songé à cela. Il n'a jamais pensé que le développement de la série indéfinie des mondes habités

pût se produire ailleurs que sur la Terre. Dans son idée, c'est toujours la Terre, sans cesse renouvelée, après chaque âge de service effectif, qui est le théâtre de cet interminable drame. Il n'enseigne donc pas la multiplicité simultanée, mais la multiplicité successive des mondes ; ce qui n'est plus du tout la même chose. Et si vous dites qu'il n'est pas plus difficile de supposer des mondes habités, à côté et autour du nôtre dans le même temps, que d'en supposer de tels à sa place, avant et après sa propre durée ; on vous répondra, provisoirement, que c'est vous-mêmes qui tirez cette conclusion, et non pas Origène, puisqu'Origène a été loin de donner et ne vous autorise nullement à donner une telle étendue à sa doctrine.

Assurément, il ne paraît pas qu'Origène ait jamais songé à des mondes multiples, habités simultanément dans l'immensité de l'Univers. Et sa propre doctrine de la succession indéfinie des mondes vivants, sur notre globe rajeuni et renouvelé à des périodes fixes, il n'y aurait même jamais songé, s'il n'avait pas confondu, comme il l'a fait, l'activité intérieure avec l'activité extérieure de Dieu. Un principe étant faux, la conséquence de ce principe doit être fausse également, en autant du moins qu'elle dépend de ce principe.

Certes, Dieu est éternellement et nécessairement actif en lui-même, en produisant le Verbe qui est son image adéquate ; mais en dehors de lui-même, quant aux créatures, il ne l'est que d'une manière libre et transiente, finie dans le temps et bornée dans l'espace.

Origène croyait, au contraire, que Dieu ne pouvait être actif qu'en produisant toujours des créatures en dehors de lui-même ; ce qui l'induisait à conclure,—nouvelle erreur,—que la création, *ex parte suî,* comme *ex parte Dei,* du côté d'elle-même comme du côté de Dieu, est éternelle et se manifeste par une série indéfinie de mondes qui se succèdent l'un à l'autre ; Dieu, à la fin de chaque monde, pour en susciter un nouveau, n'ayant qu'à renouveler la face du ciel et de la Terre, selon sa parole expresse : *voici que je crée des cieux nouveaux et une Terre nouvelle ; ecce ego creo novos cœlos et terram novam.* Apoc. XXI, 1.

Origène se trompait radicalement. Car l'éternité ne se compose pas, comme le temps, d'une série indéfinie de moments successifs ; c'est une possession entière et parfaite d'une vie qui n'a ni commencement, ni fin, ni vicissitude, suivant la formule célèbre

des Scolastiques : *interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio.* La doctrine origéniste à cet égard n'est donc pas autre chose qu'une erreur fondamentale.

En tout cas, il faut bien remarquer ce caractère essentiel de la doctrine de l'infortuné Docteur d'Alexandrie, que la Terre seule est peuplée périodiquement de races ayant notre nature, en rapport avec la création, et notre destinée, en rapport avec Dieu. Le Soleil, la Lune et les étoiles peuvent avoir aussi leurs époques de rénovation ; mais ces corps célestes ne sont pas et ne deviennent pas des séjours d'habitation. L'idée d'Origène est bien que la Terre, sa face renouvelée, change d'habitants comme un homme change d'habits ; mais non pas que les astres soient habités ou soient même susceptibles de l'être. Ceci est une question qu'il ignore, du moins qu'il ne traite pas. C'est donc se fourvoyer étrangement que de le considérer comme un précurseur certain de la doctrine moderne au sujet de la Pluralité des mondes habités simultanément. Origène, comme saint Basile, comme saint Jean Chrysostôme, comme saint Ambroise et saint Augustin, n'a pas même touché cette question.

Mais voici, au dire de nos adversaires, quelque chose de plus sérieux, de plus étonnant et de plus fort.

N'est-ce pas ce même Origène qui nous parle de l'âme du Soleil, des âmes des étoiles, et qui se demande si ces âmes raisonnables, distinctes des esprits angéliques, dirigent les corps célestes dans leur course régulière, si elles ont existé avant les sphères auxquelles elles sont unies, si elles peuvent déchoir, si elles ont part à la Rédemption, et ce qu'elles deviendront au Jugement dernier ?

Hélas ! oui, il faut bien le reconnaître, Origène a soutenu ce système des astres animés par des âmes raisonnables. Et plût à Dieu qu'il eût été le seul à penser de la sorte ! Saint Augustin a soulevé la même question de l'animation des astres ; mais il ne sait qu'en penser : il ne se prononce ni pour ni contre. Le sujet a eu grande vogue pendant toute la durée de la Scolastique du Moyen-Age. Scot, le Docteur subtil, prend parti pour l'affirmative, et défend sa thèse avec toute l'étendue de sa science et toute la vigueur de sa dialectique. Saint Thomas, le Docteur angélique, accorde à cette thèse les honneurs de la discussion ; mais il la combat et la repousse avec énergie. On trouve enfin, parmi les

derniers défenseurs de cette bizarre doctrine, le cardinal Cajetan, un des princes de l'école Thomiste.

Oui, tout cela est vrai. Mais tout cela ne prouve qu'une chose : la fascination que la Philosophie de Platon et d'Aristote a exercé, pendant de longs siècles, sur l'intelligence humaine. Car ce sont les philosophes grecs qui, les premiers, ont enseigné au monde le principe de l'animation substantielle des astres.

Il y a longtemps, par bonheur, qu'on s'est affranchi de l'esclavage intellectuel de la Grèce payenne. Il y a longtemps qu'on ne parle plus de l'âme du Soleil, des âmes des étoiles, qu'à titre de souvenir et de curiosité, comme d'une chose faisant tache légère, quoiqu'étrange sur la sublime et radieuse face de notre ancienne Philosophie, ainsi qu'on voit des taches, même sur la brillante figure de l'astre du jour. Et quand on regarde le passé, on doit voir avec admiration et avec orgueil, pour la gloire de l'esprit humain, des génies comme ceux de saint Augustin et de saint Thomas, qui, devançant leur époque d'un grand nombre de siècles, se dégagent de la servitude commune, et déclarent positivement, l'un qu'il ne peut recommander une doctrine aussi singulière, l'autre qu'elle est fausse et doit être rejetée !

Nos philosophes modernes,—les matérialistes,—ont beaucoup ri de la naïveté des Anciens qui faisaient, à leur dire, du Soleil et des étoiles, des espèces d'animaux éclairés, des globes vivants et intelligents, capables de se diriger eux-mêmes dans leurs évolutions. Les insensés ! Ne sont-ils pas eux-mêmes plus ridicules, lorsque pour échapper aux inconvénients de la chaleur ou du froid, de la légèreté ou de la pesanteur des corps, ils nous proposent, pour habitants de ces mêmes astres ou de leurs satellites, des hommes volatiles, des hommes gélatineux, des hommes de gaz, bondissant et se promenant dans les airs, à leur gré, comme des ballons de baudruche !

Quoi qu'il en soit, vous n'avez qu'à faire une petite correction à la doctrine du Moyen-Age, pour la rendre acceptable. Supposez que ces prétendues âmes des astres sont de purs esprits, des anges, préposés par Dieu à leur garde et au contrôle de leur course, non plus comme des principes de vie entrant substantiellement dans le composé, mais plutôt comme des maîtres extérieurs et distincts, comme des cavaliers dirigeant leurs montures, ou comme des pilotes gouvernant leurs vaisseaux ; faites ce changement, et alors il n'y aura plus rien dans cette doctrine, qui soit

contraire à la plus saine Théologie, ou à la plus savante Astronomie de nos jours. Ainsi entendue, l'animation des astres devient une chose très possible, physiquement et métaphysiquement ; une chose qui n'est pas du ressort de l'Astronomie, et qui a toute sa liberté du côté de la Théologie.

Au reste, pour la question qui nous occupe, celle de la Pluralité des mondes habités, il importe peu qu'on se range à ce dernier point de vue, ou qu'on s'en tienne à l'antique interprétation. Nos adversaires ne peuvent trouver dans l'hypothèse de l'animation des astres, aucun appui, aucune preuve, aucune force, en faveur de leur propre doctrine. Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre ces deux choses : penser que les étoiles ou les planètes à l'entour des étoiles auraient chacune une âme intelligente pour se conduire ou un ange qui la conduirait, et penser que les astres en général, seraient peuplés d'habitants de même nature que nous ? Ces deux hypothèses, évidemment, ne sont ni réciproques ni corrélatives.

Origène, saint Isidore de Séville, Scot, le cardinal Cajetan et beaucoup d'autres Docteurs ont donné leur assentiment à l'hypothèse de l'animation des astres ; soit ! Mais ont-ils prétendu,—ont-ils seulement pensé,—que les astres fûssent peuplés à la façon de la Terre ? Pas le moins du monde. Encore une fois, une telle question était ignorée dans ces temps-là. Nos adversaires ont donc tort de se faire des autorités avec les philosophes du Moyen-Age, et de crier avec emphase : voilà des hommes de l'Antiquité, voilà de grands hommes qui ont pensé comme nous !

Non, Messieurs, ces hommes de l'Antiquité, ces grands hommes n'ont pas pensé comme vous. On ne peut vous accorder ni cet avantage, ni cet honneur. Ils ont pensé une chose et vous en pensez une autre. Vous essayez vainement à vous affubler du manteau de leur prestige.

Faut-il ajouter maintenant qu'Origène a été frappé, maintes et maintes fois, des plus sévères condamnations de l'Eglise, notamment par le cinquième Concile général, par les papes Vigile, Pélage II, Léon II, Martin Ier, Anastase ? Il n'a peut-être pas été condamné tout exprès pour avoir enseigné que l'activité créatrice de Dieu est éternelle subjectivement et objectivement, qu'il a existé une infinité de mondes semblables au monde actuel, avant l'apparition de celui-ci, et que les astres sont animés par des âmes vivantes et raisonnables ; mais au moins faut-il reconnaître

que ces diverses doctrines se recommandent fort mal, dans les ouvrages d'un philosophe ainsi réprouvé pour des erreurs beaucoup plus graves, telles que la préexistence éternelle des âmes, la non-résurrection des corps terrestres, la non-éternité des peines de l'Enfer, etc.

Pour être juste envers Origène, il ne faut jamais oublier, en parlant de ce grand homme, que sa mémoire a été jusqu'à un certain point réhabilitée au sein de l'Eglise, par une opinion en vogue depuis longtemps à l'effet que les erreurs de l'Origénisme, telles que condamnées, sont en grande partie, sinon en totalité, des erreurs interpolées dans ses ouvrages par les hérétiques, et soutenues ensuite bien à tort par des philosophes chrétiens.

Quoi qu'il en soit, l'autorité d'Origène, quant à sa doctrine d'une série éternelle de mondes terrestres, se succédant l'un à l'autre avec l'environnement ordinaire de Soleil, Lune et étoiles, peut tout au plus être invoquée de nos jours, par les philosophes qui soutiennent qu'Adam n'est pas le premier homme, et que d'autres hommes, des Préadamites, ont existé de longs siècles avant lui. Fort bien, diront ces philosophes, Origène enseigne qu'il a existé une infinité de mondes semblables avant celui-ci ; pour nous, il ne nous en faut qu'un seul avant le monde issu d'Adam, pour expliquer toutes les découvertes géologiques ; donc le manteau du Docteur Alexandrin nous convient à merveille pour abriter notre thèse !

Reste à savoir si la thèse de ces Messieurs est là en aussi grande sûreté qu'ils le pensent.

Rappelons-nous que Lapeyrère a été formellement condamné par l'Eglise pour avoir soutenu qu'Adam n'était pas le premier homme, qu'il était seulement le père des Juifs, les vrais Adamites, mais que tous les Gentils, les Préadamites, étaient issus d'un père différent, de longs siècles avant les jours du paradis terrestre.

Il est vrai qu'on se flatte aujourd'hui d'échapper au sort de Lapeyrère en introduisant une solution de continuité entre les Adamites, hommes actuels, et les Préadamites, hommes primitifs. On suppose que le monde primitif des Préadamites a, un jour, complètement cessé d'exister, que la surface de la Terre a subi une rénovation, et que sur les ruines de l'ancien monde, le monde actuel, parti de l'Eden, a pris son développement.

" En admettant, dit l'abbé Zahm, que les silex trouvés dans les

terrains tertiaires eûssent été fabriqués par des créatures raisonnables, de tels êtres ne pouvaient-ils appartenir à une espèce distincte de celle d'Adam, espèce éteinte avant l'apparition de notre premier ancêtre, et dont, par conséquent, la Bible ne dit pas un mot ? Bien des espèces du genre Homo, des Préadamites, n'ont-ils pas pu exister, vivre et mourir avant la création d'Adam et de la race dont il est le père ? Ni l'abbé Bourgeois, ni l'abbé Delaunay n'ont rien vu dans cette hypothèse qui soit contraire au dogme catholique. C'est là quelque chose qui ne rentre pas dans le plan de l'Ecriture, puisqu'elle s'occupe seulement de l'espèce adamique, et qui ne milite en aucune façon contre aucune des vérités proposées à notre foi par l'Eglise. L'abbé Fabre d'Envieu et le Père Valroger, membre distingué de l'Oratoire de France, n'ont hésité ni l'un ni l'autre à avancer comme une conjecture non invraisemblable l'hypothèse des Préadamites, ou d'une espèce de créatures raisonnables, distinctes de la nôtre ; et ils ont cherché dans cette hypothèse un moyen de résoudre la difficulté soulevée par la découverte prétendue de l'homme tertiaire." *Bible, Science et Foi,* page 304.

Il est possible que la doctrine des Préadamites, ainsi entendue, puisse rigoureusement échapper aux foudres d'une condamnation dogmatique ; ce qui n'empêche pas que nous la répudions et que nous serions prêt à la combattre de toutes nos forces, la mettant sur le même pied que la doctrine de la Pluralité des mondes, pour ce qui regarde la double destinée, naturelle et surnaturelle, de tous ces peuples. La pierre d'achoppement de l'une et l'autre doctrine est toujours l'impossibilité où l'on est de comprendre quels rapports ont pu avoir avec Jésus-Christ toutes les Humanités autres que l'Humanité adamique, si Jésus-Christ a été nécessaire à leur salut, ou comment toutes ces Humanités ont bien pu arriver à la grâce divine et au bonheur éternel, si elles ont pu le faire indépendamment du Fils de Dieu né dans l'étable de Bethléem et mort sur le Calvaire. L'hypothèse d'une destinée purement naturelle est une supposition toute gratuite, contraire à toutes nos idées sur la création, et non moins sujette à toute espèce de difficultés.

En tout cas, la doctrine des Préadamites, telle qu'entendue par Valroger et le Professeur Winchell, se détruit elle-même par la base, puisqu'elle n'a aucune raison d'être au point de vue de la science. Elle n'a été inventée que pour rendre compte d'une anti-

quité de 20 ou 25 mille ans qu'il faudrait attribuer au genre humain, si l'homme a vraiment existé à l'époque tertiaire. Or, nous verrons plus loin que l'homme tertiaire n'a pas existé et qu'il est impossible de remonter à plus de 9 ou 10 mille ans pour l'âge des premières traces parfaitement authentiques et certaines de l'existence de l'homme primitif, ou comme disent les géologues, de l'homme préhistorique. L'abbé Zahm admet lui-même que la théorie concernant les Préadamites n'est pas le moins du monde nécessaire : " car, dit-il, l'homme tertiaire jusqu'à présent, est une chimère ; et le témoignage concordant des géologues et archéologues les plus éminents le relègue dans les limbes des spéculations creuses et des imaginations sans réalité."

Nous laisserons donc les géologues se prévaloir en paix, s'ils le veulent, de l'autorité d'Origène, pour étayer leur système fantaisiste et inutile. Cela nous est parfaitment indifférent.

L'essentiel, pour nous, en ce chapitre, est d'avoir fait remarquer et de faire remarquer encore que le philosophe d'Alexandrie ne peut nullement être une autorité pour les partisans du système de l'habitation actuelle et simultanée d'un grand nombre de globes dans l'Univers, puisqu'il n'a pas du tout envisagé cette question.

CHAPITRE V

TÉMOIGNAGE NON ÉQUIVOQUE DE LA SAINTE ÉCRITURE, DE L'ÉGLISE ET DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE A L'ÉGARD DE LA NON-HABITATION DES ASTRES.

Le quatrième argument est un renchérissement sur les trois autres déjà exposés. Non seulement il y a silence complet, dans tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans tous les enseignements de l'Eglise, dans tous les écrits des Pères et des Docteurs, au sujet des prétendus habitants des astres ; mais dans toutes ces mêmes sources d'instruction, évidemment les plus augustes et les plus autorisées, auxquelles nous puissions avoir accès, on trouve un témoignage absolument négatif, une révélation formelle quoiqu'indirecte, positivement contraire à l'hypothèse de la multiplicité des mondes habités.

Ce témoignage, cette révélation, ressort avec une grande force, comme un corollaire évident, comme une conclusion nécessaire, de la connaissance parfaite qui nous est donnée du drame immense de l'universalité des êtres. Ce drame, nous le voyons se dérouler sous nos yeux, depuis le commencement du monde jusqu'à la consommation des temps. Ce drame a pour théâtre la Terre, mais la Terre environnée du Soleil, de la Lune et des étoiles, et en connection immédiate avec l'Univers entier. Ce drame a pour personnages, d'une part Dieu avec les bons et les mauvais anges, et d'autre part l'Humanité coupable, avec Jésus-Christ au milieu d'elle comme Sauveur. Ce drame est si complet en lui-même, si parfaitement harmonisé dans toutes ses parties, qu'on est bien forcé de dire qu'il ne lui manque rien, que des personnages additionnels dans les astres seraient une superfluité incompréhensible, que de tels personnages ne doivent conséquemment pas exister.

Dans la première partie de ce drame, nous voyons Dieu qui

crée les anges. Les uns restent bons, à cause de leur fidélité ; les autres deviennent mauvais à cause de leur révolte. Nous voyons Dieu qui crée l'Univers matériel dans l'espace ; et puis la Terre avec tout ce qu'elle renferme d'irraisonnable ; et enfin l'Humanité faible et pécheresse. Au sein de cette Humanité, nous voyons Dieu sans cesse agissant, intervenant, se montrant et parlant, soit par lui-même, soit par le ministère de ses bons anges, pour combattre Satan et maintenir son propre règne parmi les hommes. Tout d'abord, nous voyons le serpent infernal qui séduit Eve et la fait désobéir à son Créateur avec Adam. Dieu les chasse du paradis terrestre, et il met près de la porte un ange avec un glaive flamboyant à la main, pour les empêcher d'y revenir. Nous voyons les anges qui s'entretiennent avec Abraham ; qui sauvent Loth avec sa famille ; qui se manifestent à Jacob ; qui dirigent les Hébreux dans le désert ; qui conduisent et ramènent Tobie sain et sauf ; qui réconfortent Elie, Gédéon, Judith ; qui introduisent Samson le libérateur ; qui exterminent l'armée de Sennachérib ; qui punissent le roi David pour son orgueil ; qui protègent Daniel dans la fournaise ardente et dans la fosse aux lions. Et au milieu de tous ces événements qui se déroulent, nous voyons Dieu donner sa loi au monde, sur le Sinaï, avec la plus grande solennité, avec un déploiement formidable de nuages lumineux, de tonnerres et d'éclairs.

Dans la seconde partie du drame, nous voyons les anges qui annoncent à Zacharie l'avènement de Jean-Baptiste, et à une humble vierge la conception du Sauveur par l'opération du Saint-Esprit. Nous voyons l'incarnation du Verbe de Dieu dans le sein de Marie et sa naissance dans l'étable de Bethléem. Nous voyons les anges qui chantent avec transports à la gloire du Très Haut et à la paix du monde entier ; qui rassurent Joseph et sauvent la Sainte Famille. Nous voyons Jésus tenté par le démon et assisté immédiatement par les anges. Nous le voyons transfiguré sur le Thabor entre Elie et Moïse. Nous le voyons à l'agonie au jardin des Oliviers, où un ange le fortifie. Nous le voyons mourir sur la croix, au milieu de la stupéfaction universelle. Nous le voyons ressusciter, et les anges sont là qui renversent la pierre, culbutent les soldats, gardent le sépulcre et instruisent les saintes femmes. Nous le voyons monter au Ciel, et les anges sont encore là pour l'escorter et pour encourager les apôtres. Et quand ceux-ci ont commencé leur mission, nous voyons encore les anges intervenir.

Ils font sortir Pierre de la prison ; ils frappent Hérode d'une mort ignominieuse ; ils envoient Philippe en Ethiopie ; ils procurent le salut à Corneille et à toute sa famille ; ils rassurent Paul au milieu de la tempête ; et un peu plus tard, au milieu des grandes persécutions contre les Chrétiens, ils se tiennent à côté de sainte Cécile, de sainte Agathe et d'une foule d'autres personnes, vierges, martyrs et confesseurs de Jésus-Christ.

Dans la troisième partie du drame, la mort a exterminé les vivants. Tout est consommé sur la Terre. Les vertus des cieux ont été ébranlées. Mais voilà que les anges viennent sonner de la trompette aux quatre coins du monde, et la Résurrection générale a lieu. Tous les enfants des hommes qui ont existé depuis Adam et Eve, reprennent vie en corps et en âme, et sont réunis dans l'immense vallée de Josaphat. Les anges font aussitôt le triage dans cette foule innombrable, mettant les bons à la droite et les méchants à la gauche d'un trône qui est là, préparé pour le Souverain Juge. Et alors, nous voyons le Ciel s'ouvrir ; et Jésus, portant sa croix, descend avec une grande gloire et une grande majesté. Il s'assied, Juge terrible et admirable, sur le trône, pour rendre à chacun selon ses œuvres. La sentence est prononcée au milieu d'un silence effrayant et d'une terreur pleine d'angoisses. Pendant que les réprouvés s'engloutissent dans l'Enfer avec les démons, les Elus montent au Ciel, en triomphe, à la suite du Sauveur ; ils vont prendre place, avec lui, dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le royaume divin de la félicité et de la gloire ; ils entrent, aux acclamations des anges qui les accompagnent, ou qui viennent à leur rencontre par millions de millions.

Tout est fini maintenant. C'est la consécration, l'immobilisation éternelle des choses. Il y a un trône dans le Ciel. Sur ce trône, le Verbe de Dieu, dans sa forme humaine, est assis conjointement avec le Père et l'Esprit-Saint. Devant ce trône, Marie. Autour de ce trône, la société des anges et des saints. Quels saints ? Ceux que l'on connaît, qui viennent de la Terre et qui ont lavé leur robe dans le Sang de l'Agneau. Et ces anges et ces saints mêlés ensemble comme des frères, sont ravis des beautés ineffables de leur Roi et de leur Reine ; ils s'embrassent dans des transports indicibles de bonheur et d'amour ; et ils chantent, à l'envi, avec feu, avec une ardeur sans cesse renaissante : Saint ! Saint ! Saint ! est le Seigneur, mille fois adorable en lui-même et

en dehors de lui-même, dans la grandeur infinie de ses perfections et de ses œuvres !

Voilà le drame de la création, tel qu'il nous est présenté par l'Ecriture Sainte, par Jésus-Christ et par l'Eglise. Y a-t-il un vide quelque part ? Y a-t-il des lacunes ? Y a-t-il une place pour d'autres nations que la nation des anges et la nation des enfants d'Adam ? Est-il possible de concevoir le rôle que des habitants sur les astres pourraient jouer dans ce drame, de manière à augmenter la gloire de Dieu et le bonheur des Elus ? Non ! aucun vide, aucune lacune, aucune place pour d'autres nations dans ce drame sublime. Aucun rôle pour des personnages nouveaux, dont l'existence ne nous aurait jamais été révélée, avec qui nous n'aurions jamais été en relation, et qui paraîtraient là, dans le Ciel ou dans l'Univers, plutôt comme des étrangers et des intrus que comme des amis et des frères.

On arrive justement à la même conclusion, si, au lieu de considérer le drame universel du côté de l'autorité enseignante, on le considère du côté de tous les peuples enseignés, à toutes les époques de l'Histoire. Comment les peuples anciens qui ont eu les lumières de la primitive loi ; comment les peuples modernes qui ont eu les révélations de la nouvelle loi ; comment tous ces peuples ont-ils compris le drame de la création ? Absolument tel qu'enseigné par la Sainte Ecriture, par Jésus-Christ et par l'Eglise. La croyance universelle de tous ces peuples, soit avant soit après Jésus-Christ, est que la liste des êtres vivants et spirituels est épuisée quand on a nommé Dieu en trois personnes, les bons et les mauvais anges et les différentes races du genre humain sur la Terre.

Ouvrez toutes les annales historiques, scientifiques, philosophiques, théologiques, ou purement littéraires, de n'importe quel peuple ayant ou ayant eu la vraie foi ; consultez toutes les légendes populaires ; interrogez les monuments de l'Architecture, de la Sculpture et de la Peinture, toutes les merveilles artistiques où les conceptions de l'esprit ont trouvé leur épanchement et leur expression : nulle part, vous ne trouverez compris autrement qu'enseigné par Dieu même, interprété autrement que nous l'avons exposé tout à l'heure, le grand drame de la création, de la Rédemption et de la glorification ; nulle part, vous ne trouverez la croyance que ce drame puisse renfermer des personnages

additionnels, complètement inconnus à la Terre ; nulle part, vous ne trouverez même l'idée ou le soupçon ou l'insinuation que les astres pourraient bien être habités par des êtres semblables à nous.

En dehors des peuples qui ont connu le vrai Dieu, les vrais anges et les vrais démons, ne peut-on pas en appeler encore ici, au témoignage des peuples païens de l'Antiquité, comme au témoignage des peuples barbares d'aujourd'hui ?

La Mythologie grecque et romaine est-elle autre chose, au fond avec son Jupiter et son Olympe, avec son Pluton et son Tartare, avec ses divinités bonnes ou mauvaises, répandues partout, qu'un immense et horrible plagiat de tous les lieux et de tous les personnages de notre sainte Religion ? Les païens peuplaient le Ciel, comme la Terre, comme les Enfers, d'une infinité de dieux et de demi-dieux, de toute nature et de toute fonction ; mais ils ne supposaient pas, dans les astres proprement dits, des nations de simples mortels, au sort indéterminé, comme les mortels d'ici-bas. L'unique souci des dieux et des demi-dieux était la Terre avec le genre humain issu d'Adam. On ne voit pas qu'ils fûssent le moins du monde préoccupés au sujet d'autres nations habitant d'autres séjours que ce globe terrestre.

Et quant aux peuples barbares d'aujourd'hui, qui lèvent les yeux au firmament, et indiquent vaguement le Soleil ou la Lune ou les étoiles, comme des lieux de repos, ou de chasse, ou de plaisir, il est aisé de voir que c'est notre Ciel, notre beau Ciel divin, dont ils ont corrompu la notion. Ils n'imaginent pas que d'autres peuples, des peuples étrangers à la Terre, habitent les astres. Ils croient tout simplement que leurs ancêtres sont là et qu'ils iront eux-mêmes, un jour, partager leur bonheur.

Il faut venir au 18e siècle, à ce siècle effrayant d'impiété, d'innovation et d'insubordination, à ce siècle de révolte effrénée contre tous les enseignements, toutes les traditions et toutes les croyances du Christianisme ; il faut venir à des peuples séparés de Dieu par le schisme et l'hérésie et plus ou moins aveuglés par les erreurs du matérialisme, pour trouver les premiers partisans de l'hypothèse, inconnue jusque-là, mais devenue célèbre, de la Pluralité des mondes, ainsi que les premiers ouvrages écrits spécialement pour exposer et pour défendre cette hypothèse.

Prouvons cet avancé par un rapide coup d'œil sur les plus grands monuments littéraires des temps modernes.

Le Dante, au 13e siècle, dans sa *Divine Comédie,* nous décrit, avec une incomparable splendeur, le Ciel Empyrée, séjour propre de Dieu, éclairé non plus par le Soleil, mais par Dieu lui-même. Selon lui, c'est le septième ciel. Il y arrive en passant de sphère en sphère, jusqu'à la dernière limite du monde. Voit-il sur sa route, découvre-t-il quelque part, des habitants dans les astres ? Oh ! point du tout. Il n'y songe même pas. Dans l'Empyrée, Dieu se manifeste par une lumière éblouissante. Autour de Jéhovah, comme neuf cercles de feu, sont les neuf chœurs des anges, et parmi ceux-ci les plus grands saints de la Terre. Est-il fait mention de certains saints, à la figure étrangère, venus de certains astres, éloignés plus ou moins de notre Soleil et de notre globe ? Nullement. Il ne se présente pas une seule figure étrangère !

Le Tasse, au 16e siècle, dans sa *Jérusalem délivrée,* parle de Dieu, des anges et des démons, de la Terre et du genre humain, de la Rédemption par le Christ, des saints et des réprouvés, du Soleil et des étoiles, de l'Empyrée même, absolument comme le Dante. Il ne dit mot de l'habitation ou de l'habitabilité des astres. Tout ceci est une question qu'il ignore.

Milton, au 17e siècle, dans son *Paradis perdu,* laisse apercevoir, le premier, qu'il a pensé à cette question. Mais avec quelle réserve il en parle ! C'est un simple doute qu'il exprime. "Peut-être, dit-il, la Lune et les planètes ont aussi des mers et des montagnes, des arbres et des habitants. Peut-être découvrira-t-on, plus tard, que chaque étoile est un soleil, autour duquel circulent des terres semblables à celle-ci. Une aussi vaste étendue est-elle peuplée d'êtres vivants, ou est-elle déserte ? C'est ce que les hommes ne sauront peut-être jamais, à moins que le Créateur ne daigne lui-même les en instruire." Milton s'arrête là, comme effrayé par la nouveauté du sujet et l'audace de son imagination. Il n'ose exploiter cette pensée, pourtant si grandiose. Et pourtant le pauvre poète aveugle, en sa qualité de Protestant, ne devait se sentir retenu, d'aucune manière, par la crainte ou le respect de l'Eglise de Rome.

Mais nous voici au 18e siècle. Voici Klopstock et sa *Messiade.* Voici l'ère d'épanouissement pour la doctrine de la Pluralité des mondes. La nouvelle doctrine, à peine entrevue par Milton, est énoncée clairement, formellement, dans cet ouvrage. L'auteur l'exploite avec toute la hardiesse possible et en tire un parti magnifique en faveur de son poème.

Remarquons que Klopstock est lui-même Protestant, et très imbu de l'esprit de révolution et de libre-pensée, qui, on le sait, est précisément l'esprit du siècle. Il lâche bride à son imagination ; et, sans donner aucune raison, aucune preuve, il considère comme réel ce qu'il ne fait qu'imaginer.

Il imagine, à l'état de préexistence, toutes les âmes de la Terre, sur la planète Adamida, et les fait apparaître devant le Christ mourant, pendant que cette planète obscurcit le Soleil. Des âmes préexistantes ! Ceci est une hérésie pure qui ne promet pas grand'chose de bon pour la suite. Rappelez-vous les erreurs d'Origène.

Il imagine, en grand nombre, dans la profondeur de l'espace, des terres semblables à notre Terre, et peuplées d'habitants de même nature que nous, c'est-à-dire constitués de corps et d'âme ; ces êtres existent là depuis un temps incalculable ; ils se multiplient et ils ne meurent pas, car ils ont persévéré dans la grâce. Leur demeure actuelle a toujours été pour eux un paradis de délices, comme était, sur notre Terre, l'Eden pour Adam et Eve. Ils ont connu la prévarication de la race humaine. Ils connaissent Jésus-Christ et le mystère de la Rédemption.

Quand ils voient Dieu descendre du Ciel pour venir nous sauver, ils poussent des exclamations d'horreur à la vue de notre malice, en même temps que de longs cris d'admiration à la vue de la miséricorde divine.

Le père d'une de ces Humanités sidérales, vieillard toujours jeune, à la tête brillant d'une beauté mâle et imposante, salue Jéhovah qui passe. " Le voici, dit-il, à ses enfants, le Dieu qui nous a tous appelés à la vie !... Il sema dans l'immensité de l'espace, d'une main les soleils, et de l'autre les planètes !... Permets-nous, ô Jéhovah ! de te contempler... Quel est le peuple perverti, quelle est la horde maudite qui a pu ainsi exciter ta colère ?... C'est donc vers les enfants de la Terre que tu descends... Père miséricordieux, tu ne les anéantis pas !... Tu leur envoies ton Fils unique pour les racheter de la mort éternelle !... Ils ressusciteront, et nous les verrons un jour !"

Quand les habitants des astres voient le Messie, après avoir accompli toute son œuvre de Rédemption, c'est-à-dire, après le Jugement dernier, remonter vers le Ciel en triomphe, entraînant avec lui tous les Elus d'ici-bas, ils éclatent en concerts de louanges et de bénédictions. Ils glorifient Dieu à cause de sa miséri-

corde. Ils proclament qu'ils doivent eux-mêmes leur béatitude à l'application des mérites et du Sang de Jésus-Christ.

Voilà les rêves, les créations poétiques de Klopstock ; mélange indigeste de roman astronomique et théologique. Ces idées nouvelles, non dépourvues d'un certain charme ; ces chants de la création, pleins d'une sublime harmonie, eurent un immense retentissement. Le jeune poète, inconnu la veille, acquit le jour même, une réputation universelle.

Toutefois, chose extrêmement remarquable, c'est dans le camp des ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est au milieu des libres-penseurs et des matérialistes qu'éclata ce qu'on peut appeler la véritable jubilation. Partout ailleurs, au sein de l'Eglise Catholique, on éprouva un profond étonnement ; mais ce ne fut que de l'étonnement. Ici, au contraire, on se livra à des transports de joie frénétique. Pourquoi ? Parce qu'on prit au sérieux le roman des astres habités qui fut une révélation. On y vit un engin de guerre formidable pour combattre et faire crouler le Christianisme, pour en finir, une bonne fois, pensait-on, avec notre Dieu, notre Christ, notre Ciel et notre Enfer. Tant nos ennemis étaient persuadés, dans leur ignorance, leur passion et leur folie, que l'Eglise ne pourrait jamais concilier l'existence d'habitants dans les astres avec les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption ! Tant ils avaient le ferme espoir de se passer de Dieu dans la raison d'existence de tous ces êtres sidéraux, et d'en faire tout de suite autant pour notre Humanité !

On s'évertua, dès lors, à accréditer, à fortifier cette doctrine en interrogeant la science, ou plutôt en torturant la science et en abusant effrontément de ses découvertes, à la grande satisfaction des esprits superficiels, et au suprême dégoût de tous les vrais savants, de tous les vrais maîtres en Physique et en Astronomie. Car les esprits légers ne raisonnent point. Ils se paient de mots et d'apparences, et acclament servilement tout imposteur capable de flatter leurs goûts dépravés, ou de leur en imposer par un certain vernis de prestige personnel. C'est tout le contraire avec les vrais savants. Ils n'abdiquent ni la raison pour le préjugé, ni la logique pour le délire, ni la vérité pour le prestige de qui que ce soit. Ils ne peuvent ni ne veulent, en aucun ordre de choses, dépasser les strictes bornes des faits certains et des conclusions honnêtes et légitimes. Or, aux yeux de ces hommes, rien, absolument rien ne s'est encore présenté jusqu'ici dans les décou-

vertes et les progrès de la science, pour justifier les transports, les prétentions de nos adversaires.

Nous en avons eu de toutes les couleurs, nous en avons eu de toutes les hiérarchies, scientifiques et non scientifiques, de ces partisans de la Pluralité des mondes, à partir de Klopstock, le précurseur, jusqu'à Flammarion, le chef actuel, de cette grande école de faux savants, de faux prophètes et de faux dieux qui croient nous donner le coup de mort, et se rendent tout simplement ridicules, à force de déraisonner.

Ils ne tiennent pas plus devant l'Histoire que devant la science. Quel coup terrible on leur porte, en leur faisant voir que cette doctrine, toute nouvelle, de la Pluralité des mondes, est diamétralement opposée aux croyances et aux traditions de l'Humanité tout entière !

Le coup est encore plus écrasant, si on le dirige contre les philosophes et les Théologiens de l'Eglise Catholique. D'une part, en effet, ces philosophes et ces Théologiens ont, naturellement, plus de souci et de respect que les matérialistes, pour les traditions universelles du genre humain ; et d'autre part, l'école orthodoxe de la Pluralité des mondes est d'origine beaucoup plus récente que l'école de Klopstock.

Car c'est à peine depuis un quart de siècle, que l'on entend dire, dans le monde, en Amérique et en Europe, qu'il y a des philosophes et des Théologiens catholiques soutenant avec plus ou moins d'ardeur la théorie de l'habitation des astres, et se donnant même la peine d'écrire des ouvrages plus ou moins recommandables à ce sujet.

Dieu merci, pourtant, le nombre des hommes de bonne foi ralliés à la doctrine de Flammarion et s'employant à christianiser cette doctrine, est encore très restreint et devra diminuer au lieu d'augmenter.

Un peu avant Klopstock, on avait vu Fontenelle, philosophe chrétien, quoique non des plus sérieux, livrer à la publicité ses *Entretiens sur la Pluralité des mondes.* Mais qu'est-ce que cet ouvrage, sinon une exposition amplifiée de la théorie purement physique de Descartes sur les tourbillons générateurs des mondes, c'est-à-dire des globes célestes ? Descartes ne dit mot des astres comme séjours d'habitation. Fontenelle en parle, cela est vrai ; mais il n'en parle que par badinage, pour piquer l'imagination des

lecteurs et répandre un peu d'attrait sur un sujet par lui-même aride et ingrat.

Un peu après Klopstock, on a vu Châteaubriand, un des plus grands esprits et des plus grands hommes de foi des temps modernes, écrire son *Génie du Christianisme,* ouvrage, pour le moins, tout aussi immortel que la *Messiade* allemande. Or, dans cet ouvrage, non seulement on ne trouve pas la moindre exposition de la nouvelle doctrine ; on n'y rencontre même pas un seul mot, une seule allusion qui nous y fasse penser.

Châteaubriand, voilà donc le modèle que devraient suivre les philosophes et les Théologiens de l'Eglise Catholique. Il n'y a pas lieu de s'émouvoir,—de s'enthousiasmer ou de s'alarmer,—au sujet des discours et des livres de nos matérialistes qui mettent et voient des habitants partout dans les astres. On peut rester froid, indifférent à leur égard. On peut même leur affirmer, si l'on veut, que l'Eglise est tout à fait désintéressée dans cette question, —question dont elle ne s'est jamais occupée et ne s'occupera, sans doute, jamais, et qui, au fond, n'a rien d'absolument irréconciable avec ses propres doctrines. Mais cela fait, on devrait s'arrêter ; on ne devrait pas aller plus loin ; on ne devrait pas aller jusqu'à épouser imprudemment, au risque de tomber dans quelqu'abîme, la thèse même de nos ennemis, pour la futile raison de faire voir à ces Messieurs la parfaite innocuité de cet engin de guerre, avec lequel ils ne détruisent rien, tout en espérant détruire beaucoup. Le malheur dans lequel on peut tomber n'est, il est vrai, que celui d'une erreur purement scientifique, ne concernant pas la foi : l'erreur d'attribuer des habitants aux astres déserts ; et ce, en méconnaissant totalement les véritables données de la science. Mais un tel malheur n'est-il pas déjà très grave ? Ne conviendrait-il pas de l'éviter ? Quand un vin est trop suspect, on se garde bien d'en boire, pour en faire l'épreuve, pour découvrir, si oui ou non, il contient du poison. Nous développerons cette pensée, au chapitre final.

Au reste, qu'on ne s'y trompe pas. Un bon nombre de Théologiens éminents qu'on cite comme favorables à la thèse de la Pluralité des mondes, se sont bornés strictement à mettre l'Eglise hors de cause, en démontrant que nos dogmes catholiques resteraient debout, intacts et inébranlables, quand bien même on découvrirait avec le télescope des habitants dans les astres, et quand bien même il nous serait impossible de ne jamais rien

comprendre, ni à la place que ces peuples sidéraux occupent dans les desseins de Dieu, ni au rôle qu'ils jouent dans la création, ni à la part qui peut leur revenir soit dans les mérites du Christ, soit dans la félicité du Ciel.

Mgr Frayssinous, le Père Secchi, le Père Félix, etc., etc., ne sont-ils pas de ce nombre ? Oui, certainement. On est donc bien mal inspiré quand on range ces hommes illustres et sages dans la catégorie des partisans avoués et convaincus de la téméraire doctrine qui nous occupe.

CHAPITRE VI

LA FIN NATURELLE DES ASTRES, BIEN CONNUE, N'IMPLIQUE NULLEMENT, REPOUSSE PLUTOT, L'ÉTAT D'HABITATION.

L'esprit de l'homme est ainsi constitué, que, se trouvant en face de l'inconnu, il ne goûte de repos et de tranquillité que lorsqu'il a découvert l'origine, l'essence et la fin des êtres qui sont devant lui. Tous les progrès des sciences et de la civilisation ne sont-ils pas dûs à ce caractère scrutateur, à ce besoin de vérité et de lumière qui honore l'esprit humain autant qu'il le distingue ? Mais d'un autre côté, on constate universellement ce résultat, que l'esprit humain, toujours par effet de nature, arrête aussitôt ses investigations, dès qu'il a trouvé une fin répondant à l'objet de son étude, expliquant les propriétés de cet objet et rendant compte adéquatement de son existence. L'esprit s'arrête alors, parce qu'il est éclairé et satisfait, parce qu'il a besoin de se réjouir. *Eurèka ! J'ai trouvé !* Voilà le triomphe. Et c'est le repos et la paix.

Un paysan, dans une grande ville, s'étonne à la vue de ces interminables réseaux de fils de fer qui s'étendent sur une forêt de pôteaux plus ou moins disgracieux à contempler. On lui explique le télégraphe, le téléphone, la lumière électrique, les chars électriques. Le voilà content. Non pas qu'il trouve que ces vilains pôteaux et ces terribles fils soient un ornement, une grâce pour la fière cité ; mais parce que la lumière a jailli dans son esprit ; parce qu'il comprend pourquoi tous ces objets sont là et tous les services qu'ils rendent. On se moquerait de lui avec raison s'il insistait encore, s'il cherchait à découvrir d'autres fins que les fins électriques, par exemple des fins d'ornementation, pour expliquer ce qui l'étonne et l'occupe.

Ainsi en est-il des savants qui scrutent les œuvres de Dieu et les secrets de la Nature.

En voici des exemples.

A quoi sert le cœur dans l'homme ? A aspirer le sang qui s'est vivifié d'oxigène au contact de l'air dans les vésicules des poumons, et à le refouler jusqu'aux extrémités, dans toutes les parties du corps,—à l'aspirer de nouveau de toutes les parties du corps et à le refouler vers les poumons. Depuis William Harvey, le problème du cœur est ainsi résolu. Et cette solution est si admirable, si conforme à l'observation, que les physiologistes ont aussitôt renoncé à la tâche comme à l'espoir de trouver une autre fin que cette fin sublime, à l'existence du cœur.

Pourquoi l'eau s'évapore-t-elle à la surface des mers, des lacs et des fleuves ? Pour former les nuages au sein de l'atmosphère, lesquels nuages se résolvent en pluie, fertilisent le sol et entretiennent les innombrables réservoirs du liquide élément sans lequel périrait toute vie sur la terre ferme. On est si rempli d'admiration à la vue de ce phénomène, qu'on a tout de suite conscience de le connaître à fond et qu'on n'a plus aucune envie de chercher encore pour trouver mieux.

La terre entière est couverte de végétaux qui se nourrissent, en partie, du carbone de l'atmosphère, et restituent à l'atmosphère une équivalente partie d'oxigène. Partout, au milieu des végétaux, apparaissent les animaux, qui, par un phénomène contraire, se nourrissent, en partie, d'oxigène et exhalent du carbone en retour. En même temps, on voit les végétaux pomper les sucs du sol ; on voit le plus grand nombre d'animaux se repaître de plantes ; on voit le genre humain, avec certaines classes d'animaux supérieurs, demander leur diète à la chair animale autant qu'à la substance végétale. Par là se trouve résolu, d'une manière sublime et grandiose, le double problème de la respiration et de l'alimentation ; les végétaux fournissant l'oxigène aux animaux et à l'homme ; les animaux et l'homme fournissant le carbone aux végétaux ; les végétaux tirant leur nourriture de la terre ; les animaux se nourrissant de végétaux ; certains animaux dévorant leurs semblables ; le genre humain s'alimentant, à son choix, de tout ce qu'il y a de meilleur dans les trois ordres de substances nutritives : la substance minérale, la substance végétale et la substance animale. Inondé de lumière, enivré d'enthousiasme, l'esprit trouve un repos parfait, comme une extase, dans la contemplation de cette merveille ; sentant bien l'impossibilité absolue de trouver aucune autre théorie, plus radieuse et plus vraie,

de la coordination des trois grands règnes de la Nature en vue de l'alimentation et de la conservation des vivants.

Où irions-nous, que ferions-nous, que gagnerions-nous, s'il en était autrement, si, ayant découvert les fins naturelles et essentielles des choses, on se creusait sans cesse la tête pour trouver de nouvelles fins, comme si les premières ne brillaient pas déjà de l'auréole de la vérité et de la certitude et ne donnaient pas à l'esprit un parfait contentement ? La science et la civilisation, au lieu d'avancer, resteraient toujours stationnaires. L'homme se consumerait, le temps se gaspillerait dans l'interminable et inutile examen des mêmes êtres ou des mêmes phénomènes. Ce serait le supplice de Tantale : jamais de satisfaction ; ou la toile de Pénélope : jamais de progrès.

Que l'on s'acharne pendant de longs siècles ; qu'on s'acharne, s'il le faut, jusqu'à la fin du monde, pour trouver la solution des problèmes non encore résolus ; à la bonne heure ; cela est dans l'ordre. Ainsi les physiologistes ont de la rude besogne à faire pour expliquer le rapport entre l'âme et le système nerveux, la catalepsie, le somnambulisme, l'hypnotisme, etc. ; les physiciens, pour expliquer les éléments et les forces de la matière, la chaleur, la lumière, l'électricité, etc. ; les astronomes, pour expliquer le mouvement et l'attraction des corps célestes, les bolides et les vagabondes comètes, et une foule d'autres mystères.

Mais quand un problème est résolu, il est résolu. C'est fini. On le laisse pour en aborder un autre. Quand on s'est demandé pourquoi les oiseaux ont des ailes, pourquoi les poissons ont des nageoires ; et dès qu'on a trouvé la réponse : les ailes sont des instruments pour voler, et les nageoires sont des instruments pour nager, on abandonne cette question, pour de nouvelles vérités à découvrir.

Il se présente, ici, deux objections, auxquelles nous sommes tenu de répondre, afin d'établir avec solidité, les prémisses de notre raisonnement.

Au point de vue de la Physique, on pourra dire que la fin comme l'essence des êtres, est un sujet profondément obscur et mystérieux pour notre esprit ; que les êtres peuvent avoir simultanément plusieurs fins à remplir ; qu'on a tort, par conséquent, de s'arrêter dans nos recherches, dès qu'on a découvert une fin quelconque ; mais qu'il faut, au contraire, continuer les investigations, pour essayer à découvrir de nouvelles fins.

Au point de vue de la Métaphysique, on pourra dire que notre esprit, très faible, très borné, très enclin à prendre le faux pour le vrai, à confondre l'apparence avec la réalité, aura toujours tort de se mettre en repos devant une découverte, en poussant un *eurêka* définitif ; parce que telle fin, regardée aujourd'hui comme très naturelle et très certaine, sera regardée demain comme douteuse, après-demain comme erronée, et sera bientôt remplacée par une théorie toute nouvelle ; ce qui nous oblige, subjectivement comme objectivement, à chercher toujours d'autres fins que les fins déjà connues.

Ces deux objections sont aussi spécieuses l'une que l'autre ; mais elles ne tiennent pas devant une profonde et sérieuse réflexion.

La première difficulté disparaît devant la réflexion que si certains êtres paraissent avoir plusieurs fins à remplir, comme le Soleil, par exemple, qui est à la fois source de lumière, de chaleur et d'attraction, cela vient de l'imperfection de nos connaissances physiques, lesquelles nous induisent à distinguer là où il n'y a pas matière à distinction, et qui, si elles étaient parfaites, comme la science divine est parfaite, nous feraient toujours voir une fin unique pour chaque être ; cette fin unique étant la fin essentielle et primordiale à laquelle toutes les autres se rattachent d'une manière accessoire ; comme serait elle-même la fin du Soleil, si elle était connue exactement, et si elle pouvait s'énoncer par un seul mot.

Supposons que l'unique fin du Soleil soit d'être le foyer générateur et conservateur des planètes circulant autour de lui. A cette fin essentielle et primordiale seront subordonnées les fins multiples et secondaires de l'attraction, de la chaleur et de la lumière, par lesquelles agit l'astre brillant.

On peut inférer de là, en thèse générale, que l'esprit humain, connaissant des fins quelconques à l'égard de certains êtres, aura droit et raison de s'enquérir encore de la vérité d'une manière plus profonde, pour essayer à découvrir d'autres fins, ou à les rattacher toutes à une fin unique et fondamentale : celle que Dieu a imposée lui-même, et qu'il a peut-être mise à la portée de notre intelligence.

Mais là n'est pas précisément la question. La question est de savoir, 1o s'il y a des fins, ou subordonnées ou primordiales, qui sont connues avec certitude, même avec une évidence invincible,

2o si l'esprit humain aura droit et raison de mettre en doute les fins de cette nature, et de continuer ses investigations pour substituer, peut-être, de nouvelles fins à celles-là. A cette double question, la réponse est facile : 1o oui, il y a des fins, ou subordonnées ou primordiales,qui sont connues avec certitude, même avec une évidence invincible ; 2o non, l'esprit humain n'aura ni droit ni raison de mettre en doute les fins de cette nature, et de penser que, peut-être, en continuant ses investigations, il découvrirait d'autres fins pouvant être substituées aux premières. Disons plus. Disons que l'esprit voulût-il douter en pareil cas et passer outre, il ne le pourrait pas, à cause de l'évidence ; ainsi que nous le verrons dans un instant.

Il est incontestable que nous réussissons très souvent à connaître avec certitude soit les fins surbordonnées, soit la fin essentielle de certains êtres. Donnez une montre à un homme qui n'a jamais vu aucune pièce d'horlogerie ; pour peu que cet homme soit doué d'un génie scrutateur, il découvrira bientôt que le ressort est là pour faire marcher les roues, que les roues font marcher les aiguilles, et que la machine entière est faite pour marquer le temps. De même, à l'égard des œuvres du Créateur, l'homme a pu découvrir la vraie manière dont fonctionnent une foule de choses dans l'Univers, comme le cœur et les poumons qui activent le sang, l'eau qui s'évapore et se reconstitue, le carbone et l'oxigène qui s'échangent entre les végétaux et les animaux pour leur commune respiration, les trois règnes de la nature qui se coordonnent pour assurer aux vivants leur commune alimentation. Dans aucun de ces cas est-il possible à l'esprit humain de douter et de chercher encore pour essayer à trouver une théorie meilleure. Ne faut-il pas en dire autant de la théorie de la pression atmosphérique, expliquant si bien le mécanisme des pompes ; de la théorie de la gravitation universelle expliquant si bien les apparences des astres ; et d'une foule d'autres théories passées depuis longtemps à l'état de principes définitifs ?

La deuxième difficulté s'évanouit à son tour devant la réflexion que l'esprit humain ne donne son assentiment final et absolu, —assentiment accompagné de repos et de joie,—qu'à la vérité pure, immuable, éternelle, aperçue avec la lumière fascinatrice d'une évidence invincible. La vérité seule peut à ce point fasciner l'esprit, par sa lumineuse évidence, que celui-ci ne peut plus ni lui refuser, ni lui retirer son assentiment. Y a-t-il un homme,

sur la Terre, capable de contester les vérités mathématiques, une fois qu'il a pu les saisir ? Il n'en peut être autrement avec les vérités de l'ordre physique, métaphysique, moral, religieux, dès que l'auréole de l'évidence brille autour d'elles. Ces vérités n'atteignent pas toutes, il s'en faut bien, le degré de certitude et d'empire dont jouissent les vérités mathématiques ; mais il en est une foule, parmi elles, qui brillent avec autant de lumière, qui s'imposent avec autant de force ; parce qu'étant réellement évidentes ou quasi-évidentes, elles ont le même caractère de fascination irrésistible.

Prenez donc garde à la manière dont l'esprit humain est frappé et impressionné. Est-il subjugué irrésistiblement ? C'est la vérité qui lui apparaît, sans voile, avec un charme divin. Est-il tourmenté, souffrant, indécis ? La vérité ne brille point. C'est peut-être la vérité, c'est peut-être l'erreur. Si c'est la vérité, elle est enveloppée dans des nuages obscurs, comme l'or enveloppé dans sa gangue.

Lors donc que l'esprit restera irrésolu, suspendu dans le doute, en considérant certaines fins que l'on attribue à certains êtres, on peut être sûr que l'évidence de la certitude fait défaut ; et dans ce cas, il faudra bien scruter, étudier encore, dans l'espérance de voir jaillir une lumière plus éclatante. Mais si l'esprit se déclare sincèrement satisfait ; si en criant *eurèka* avec transport, l'esprit se sent irrésistiblement fasciné et subjugué, si l'esprit trouve son repos et sa joie dans la contemplation de telle ou telle fin, attribuée à tel ou tel être ; soyez assurés que cette fin est bien véritablement, soit à l'état primordial soit à l'état secondaire, la fin propre imposée par le Créateur de l'Univers. Inutile, alors, de continuer à se donner du tourment dans l'espoir de trouver mieux. C'est ainsi,—pour nous en tenir aux exemples déjà donnés,—qu'une foule de vérités de l'ordre physique, la théorie de la circulation du sang, la théorie de la respiration et de l'alimentation, la théorie de la pression atmosphérique, la théorie de la gravitation universelle, ont pris définitivement leur assiette au domaine de la science, et ne connaîtront plus jamais ni les défaillances du doute ni les convulsions de la mutabilité.

Voilà nos prémisses posées. Nous allons maintenant en faire l'application.

La fin des astres est-elle connue ?

Cette question est d'une importance capitale. Car si on ne sait

pas à quoi servent les millions d'étoiles attachées au firmament comme des clous d'or, il sera naturel, il sera raisonnable, il sera légitime de se demander pourquoi elles sont là. Il sera permis de faire toute espèce de suppositions. On supposera même, si cette idée nous plaît, que les étoiles existent au firmament, pour être ou pour devenir tôt ou tard, soit elles-mêmes soit les globes secondaires circulant autour d'elles, des séjours d'habitation pour des êtres vivants et intelligents constitués sur le modèle de ceux d'ici-bas. Au contraire, si on sait parfaitement pourquoi elles brillent dans le ciel ; si on sait que l'accomplissement de leur fin dans la création non seulement n'exige pas qu'elles soient peuplées d'habitants, mais repousse même l'idée d'habitation, alors, supposer de tels êtres à leur surface deviendra une chose oiseuse, illogique et irrationnelle.

La différence entre les deux cas doit sauter aux yeux de tous. Dans le premier, la raison de l'existence des astres étant inconnue ou cette existence des astres étant inexplicable sans la présence d'habitants intelligents, il est évidemment plausible de conclure à la présence probable de ces derniers. Mais dans l'autre cas, la fin des astres étant connue, et cette connaissance excluant l'idée d'habitation, il n'est pas moins évident que c'est l'hypothèse contraire, celle de la privation absolue d'habitants, qui devient plausible, toute probable, presque certaine.

Eh bien ! nous déclarons sans la moindre hésitation, nous affirmons positivement que la fin des astres est connue. Non pas connue, sans doute, avec la même évidence que les vérités mathématiques, ni avec la même évidence que la fin des ailes chez les oiseaux, ou la fin des nageoires chez les poissons, ou la fin du cœur et des poumons dans le corps humain, ou tant d'autres vérités de même nature dans l'ordre physique ; mais connue, au moins, d'une manière claire et satisfaisante, d'une manière qui captive l'esprit en l'inondant de lumière et qui ne laisse plus rien à désirer. Nous déclarons et nous affirmons, de plus, que cette fin des astres, parfaitement connue, au lieu d'impliquer, repousse plutôt l'état d'habitation.

C'est d'abord l'Ecriture Sainte qui va nous instruire de la façon la plus catégorique. Et c'est ensuite la science qui confirmera cette admirable révélation de la part de Dieu.

Remontons à l'origine des choses. Que dit Moïse ? Ecoutez le récit de la création du quatrième jour: "Dieu dit aussi : Qu'il soit

fait des luminaires dans le firmament du ciel, et qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années ; qu'ils luisent dans le firmament du ciel et qu'ils éclairent la Terre. Et il fut fait ainsi. Dieu fit donc deux grands luminaires ; l'un plus grand, pour présider au jour ; l'autre moins grand, pour présider à la nuit ; et aussi les étoiles. Et il plaça tous ces luminaires dans le firmament du ciel pour luire sur la Terre, pour présider au jour et à la nuit, pour separer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon."

Quoi de plus positif ? C'est dans un but d'utilité, c'est pour l'utilité propre et exclusive des habitants de la Terre que Dieu a créé tous les astres. Utilité de lumière. Utilité de chaleur. Utilité de chronologie.

Utilité de lumière. Dieu veut des luminaires dans le firmament, et il en crée de trois sortes : le Soleil pour éclairer pendant le jour avec abondance ; la Lune, pour éclairer doucement pendant la nuit ; et les étoiles pour briller sur l'azur, à la face du ciel.

Utilité de chaleur. Car le Soleil nous envoyant sa lumière par torrents, nous enverra aussi, avec la même libéralité, sa bienfaisante chaleur, plus ou moins tempérée ou plus ou moins vive, selon les différences de temps et de lieux.

Utilité de chronologie. Le Soleil, par ses déplacements, marquera le jour et la nuit, les saisons et les années ; la Lune, par ses phases, marquera les semaines et les mois ; l'un et l'autre, par leurs mouvements combinés au milieu des étoiles, marqueront des périodes plus ou moins longues.

Le fait que les semaines et les mois lunaires ne s'accordent pas exactement avec l'année du Soleil, ne cause ici aucune difficulté. Car si l'on voulait supputer le temps par le moyen de la Lune seule, sans égard à l'astre du jour et aux quatre saisons, la supputation serait parfaite. Beaucoup de tribus sauvages ont compté, comptent même encore, le temps par lunaisons. L'idée que deux lunaisons, ou trente ou cinquante lunaisons, laissent dans l'esprit, est une idée nette et claire par elle-même.

D'ailleurs, ne sont-ce pas les lunaisons naturelles avec leurs quatre quartiers, qui ont suggéré aux astronomes la composition des mois et des semaines factices concordant exactement avec l'année solaire ? C'est peut-être une jouissance que Dieu, par bonté et par délicatesse, aurait réservée à l'homme : la jouis-

sance de paraître perfectionner l'œuvre divine. Est-ce que cette pensée dérogerait à la gloire de Dieu ? Nullement. Il n'y a pas plus d'étrangeté à voir l'homme perfectionner la division du temps qu'il n'y en a à le voir perfectionner la surface de la Terre, par ses innombrables travaux de culture, d'architecture et d'ornementation. Dieu a sans doute voulu que ce fût un droit et un pouvoir, en même temps qu'une jouissance, à la disposition de l'homme, de perfectionner, relativement à lui-même, le temps et son séjour terrestre, pour accommoder l'un et l'autre à ses multiples besoins.

Voilà pour la raison d'utilité.

En voici une deuxième : la raison d'agrément.

Dieu nous a préparé un spectacle d'une incomparable beauté dans l'ornementation des cieux. Imaginez donc un firmament privé d'étoiles ! Quel désert ! Quelle affreuse désolation dans l'espace au-dessus de nos têtes ! Rien pour tempérer l'horreur des ténèbres, en l'absence de la Lune ! Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Ecoutez Job, tout frémissant d'admiration, nous peindre la beauté et le charme des cieux. " L'Esprit du Créateur, dit-il, a déployé les ornements du ciel, et sous l'action de sa main, un serpent tortueux a été produit." Job, XXVI, 13.

Révélation sublime ! Car ces ornements du ciel sont précisément le Soleil radieux, la Lune au disque d'argent, et les étoiles, ces innombrables points dorés, qui plus animés que des diamants, palpitent, scintillent et semblent sourire à la Terre !

Révélation sublime ! Car ce serpent tortueux, que peut-il être, sinon la Voie lactée, l'immense nébuleuse dont fait partie notre système solaire, et qui entoure le ciel entier de son anneau gigantesque, irrégulier comme les replis d'un serpent ?

Voilà les surprises de science dont nous régalent quelquefois les Saints Livres. En voici une autre : " C'est Dieu qui a suspendu la Terre sur le néant." Job, XXVI, 7. Peut-on dire en termes plus clairs que la Terre est isolée dans l'espace, non suspendue en haut par des chaînes, non supportée en-dessous par des colonnes, non appuyée sur les épaules d'un Hercule ou d'un Atlas ?

Tout le chapitre 38e de Job est à lire. Il y a dans ce chapitre des versets brillants comme des soleils. " Où étais-tu, demande Dieu à Job, lorsque les astres, premiers créés, me louaient tous ensemble ?... lorsque je mettais à la Terre un nuage pour vête-

ment, et que je l'enveloppais d'obscurité, comme on enveloppe de langes un enfant ?... As-tu commandé à l'Etoile du matin ? As-tu fait lever l'Etoile du soir ? As-tu montré à l'aurore le lieu de son apparition ? Sais-tu par quelle voie se répand la lumière et se distribue la chaleur ?... Est-ce toi qui as groupé les étoiles des Pléïades et ordonné le cours d'Arcturus ?... Connais-tu l'ordre du ciel, et pourras-tu en rendre raison ?... Expliqueras-tu la procession des astres et feras-tu cesser leur concert ?"

O paroles admirables, toutes frémissantes des transports de joie et de bonheur qu'éprouve Job dans la contemplation de l'Univers ! Il nous montre Dieu se glorifiant de son œuvre, et nous en faisant admirer lui-même la magnificence, la grandeur, l'harmonie, la variété et la stabilité, dans l'Etoile du matin et l'Etoile du soir, dans le Soleil levant et le Soleil couchant, dans les constellations comme les Pléïades, dans la procession et le concert des étoiles, dans ces phalanges innombrables d'astres brillants qui marchent avec ordre, s'avancent comme des armées rangées en bataille et accomplissent leurs évolutions avec une régularité que rien ne trouble et n'arrête, que rien ne troublera et n'arrêtera jamais !

Voilà pour la raison d'agrément.

En voici une troisième : la raison d'instruction.

Oui, en créant les astres, Dieu a voulu nous instruire au sujet de notre Créateur. Cette raison est encore plus importante et plus nécessaire que les deux autres. Dieu a voulu nous instruire ; il a voulu se manifester à nous par ses œuvres ; il a voulu que la création fût un tableau continuellement exposé devant nos yeux, où nous pûssions lire, avec la plus grande facilité du monde, son existence d'abord, et puis son immensité avec ses infinies perfections, méritant l'hommage absolu de nos esprits et de nos cœurs. C'est le saint roi David, c'est l'auteur de l'Ecclésiastique, c'est le prophète Isaïe, c'est Baruch,—tous aussi éloquents, aussi sublimes que Job et Moïse,—qui nous enseignent cette vérité, cette troisième fin de la création.

" Les cieux, dit David, racontent la gloire du Créateur, et le firmament annonce les œuvres de ses mains. Le Soleil, semblable à un époux qui sort de son lit nuptial, s'élance comme un géant, pour parcourir sa carrière, d'une extrémité à l'autre du ciel. Il se couche. La nuit vient avec les ténèbres, et le lion sort. Mais dès qu'il se lève, le lion se cache, et c'est l'homme qui sort à son tour,

pour travailler jusqu'au soir... Dieu a fait le Soleil pour dominer sur le jour, la Lune et les étoiles pour dominer sur la nuit... Il a fait la Lune pour marquer le temps... Il a créé toutes choses, et il a donné à toutes choses une loi, et cette loi ne sera pas détruite." — On trouve de telles paroles çà et là dans les Psaumes.

Témoignage de l'Ecclésiastique. " Le firmament est l'image de la beauté de Dieu ; l'aspect du ciel proclame sa gloire. Le Soleil, instrument admirable, se lève, et voilà le jour. Il est comme une fournaise ardente ; il souffle des rayons de feu et de lumière ; il réchauffe par sa chaleur ; il éblouit par son éclat. La Lune, dans toutes ses phases, dans toutes ses périodes, est la marque du temps. Elle croît et décroît ; elle indique les jours de fête ; elle mesure la durée des mois. Et c'est la beauté du ciel que la splendeur et la multiplicité des étoiles. Par elles, Dieu illumine le monde, aux lieux les plus élevés de l'espace. Elles sont toujours prêtes à luire, et elles ne défailliront jamais dans leurs veilles." Au chapitre XLIII.

Isaïe fait dire à Dieu : " C'est moi qui ai créé la Terre et l'homme sur la Terre. J'ai étendu la voûte des cieux. A la milice des étoiles j'ai donné mes ordres... J'ai mesuré les eaux, la matière de l'Univers. J'ai pesé les cieux dans la paume de ma main. J'ai équilibré les montagnes au poids et les collines dans la balance. De trois doigts je soutiens la masse de la Terre. Nul ne m'a aidé ni conseillé ; car je suis l'intelligence, la prudence et la science." Aux chapitres XL et XLV.

Voici comment s'exprime Baruch : " O Israël ! qu'elle est grande la maison de Dieu ! Et qu'il est vaste le lieu de sa possession ! Dieu est grand, il est élevé, il est immense. Il envoie la lumière et elle va. Il l'appelle et elle vient. Elle obéit avec tremblement. Il a mis les étoiles à leurs postes. Il leur a commandé et elles ont dit : nous voici ! Elles ont brillé avec complaisance pour Celui qui les a créées. Voilà notre Dieu, l'origine de toute science, la source de toute sagesse. Il s'est révélé à Jacob son serviteur et à Israël son peuple... Après cela, il a été vu sur la Terre, demeurant parmi les hommes." Au chapitre III.

Peut-on désirer quelque chose de plus explicite ? La plus noble fin des astres, la plus importante, la plus nécessaire,—celle d'instruire l'homme touchant l'existence et les perfections de son Créateur,—peut-elle être exprimée d'une manière plus nette et

plus formelle ? Il est dit positivement que les étoiles sont la beauté des cieux et l'ornement des nuits. Il est dit et répété mille fois que le spectacle de la création est la révélation naturelle de Dieu ; que le Soleil, la Lune et les étoiles nous prêchent à l'envi la puissance, la sagesse, la bonté, l'immensité de Celui qui a fait les astres si beaux, si grands, si nombreux, et les a si bien coordonnés dans toute l'étendue de l'Univers !

Voilà pour la raison d'instruction.

Ainsi, d'après les témoignages les plus positifs et les plus clairs de la Sainte Ecriture, Dieu s'est proposé une triple fin en créant les astres du ciel : une fin d'utilité, pour répondre à nos besoins de lumière, de chaleur et de chronologie ; une fin d'agrément, pour répondre à notre soif de bonheur qui ne peut être satisfaite que dans la jouissance des objets beaux et bons ; une fin d'instruction, pour répondre à la nécessité de notre nature qui exige que nous connaissions, jusqu'à un certain point, notre Créateur et notre Maître.

Ces trois fins se résument admirablement en une seule, par rapport à Dieu lui-même ; et cette fin unique, essentielle, primordiale, de la création de l'Univers, par rapport à Dieu, c'est la manifestation et la communication de sa gloire.

Il est impossible de prétendre que toutes ces intentions de Dieu, en créant l'Univers, pourraient tout aussi bien se réaliser pour l'Humanité d'ici-bas, les astres étant peuplés ou non peuplés d'habitants ; qu'une foule d'Humanités sidérales pourraient bénéficier comme nous, sans nul préjudice à nos intérêts, de l'utilité, de l'agrément et de l'instruction des astres ; que la gloire de Dieu serait même d'autant plus manifestée et communiquée aux créatures qu'il y aurait plus d'astres peuplés ; et que, par conséquent, toutes les fins connues de la création ne sont pas une preuve de la non-habitation des astres.

Théoriquement, il faut avouer que l'objection serait très forte et qu'il serait difficile d'y répondre. Mais ce n'est pas théoriquement, c'est pratiquement ; ce n'est pas au point de vue de la possibilité en Dieu, c'est au point de vue de l'actualité dans les créatures ; qu'il faut toujours envisager cette question. Eh bien ! au point de vue pratique et actuel, on est forcé de reconnaître que les fins connues de la création sont réellement une preuve de la non-habitation des astres. Comment cela ? Parce que la Sainte Ecriture déclare positivement et formellement que tous les astres

du ciel ont été créés POUR LA TERRE ET LES HABITANTS DE LA TERRE.

Une telle parole ne serait pas vraie, strictement parlant, si nous avions à partager les avantages de la création avec d'autres Humanités, telles que les populations des astres. L'exclusivisme de la Sainte Ecriture, voilà donc ce qui nous empêche absolument de croire qu'il y ait, dans l'Univers, d'autres Humanités que l'Humanité terrestre. Nous verrons, d'ailleurs plus loin, au chapitre VIII, que l'idée d'une plus grande gloire de Dieu dans un plus grand nombre de mondes habités est une vaine illusion et une pure chimère.

Et maintenant, nous en appellerons à la science,—à la science et à l'expérience de tous les peuples.

Ces enseignements de la Sainte Ecriture ; ces fins d'utilité, d'agrément, d'instruction, que l'Ecriture Sainte nous fait admirer dans les astres, par rapport à la Terre, et à la Terre seule ; tout cela n'est-il pas, au soleil de la raison humaine, de la plus parfaite exactitude ? Tout cela n'est-il pas admirablement confirmé par les découvertes les plus merveilleuses de la Physique et de l'Astronomie, aussi bien que par le témoignage intime de la conscience du monde entier ? Oui, certes, il en est ainsi. Et il nous sera facile de le prouver. Il nous sera facile de renchérir même sur la Bible. Car la Bible ne dit pas tout ; tandis que la science et l'expérience du monde font briller à nos yeux, dans le plus ample détail, toutes les fins naturelles de l'Univers, par rapport à nous.

En premier lieu, les fins d'utilité.

Il est admis universellement que les services du Soleil et de la Lune sont immenses, inappréciables, sans limites, sous le rapport de la lumière et de la chaleur, du jour et de la nuit, des mois et des années, enfin des quatre saisons, printemps, été, automne, hiver, qui font que le décor de la Nature change continuellement d'aspect, et produit la plus féconde comme la plus charmante variété.

Hésiteriez-vous à reconnaître les services que rendent à la Terre les autres planètes circulant autour du Soleil ? Vous oubliez donc le principe de la gravitation universelle, gravitation qui s'opère par la loi de l'attraction, laquelle attraction s'exerce en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances ? Qui vous dit que toutes ces planètes, intérieures et

extérieures, jusqu'à la plus petite ou la plus reculée, ne sont pas indispensables à l'équilibre de la Terre, en qualité de contre-poids, pour maintenir celle-ci à une distance égale du Soleil et dans une vitesse uniforme de rotation et de révolution ?

Mais voici des services particuliers.

Vénus n'a-t-elle pas servi à trouver la parallaxe du Soleil, cette donnée si précieuse, qui est en quelque sorte la clef du ciel, et nous permet littéralement d'arpenter l'Univers, de calculer toutes les distances, toutes les dimensions, tous les volumes, toutes les densités, toutes les masses des différents corps de notre système solaire ? Les satellites de Jupiter n'ont-ils pas servi à faire connaître la vitesse de la lumière ? Et toutes les planètes ensemble, par leurs stations, digressions et rétrogradations, n'ont-elles pas servi à dévoiler enfin leur véritable position relative, leur véritable mouvement de translation autour de l'astre central, nous révélant ainsi la loi des aires et finalement toutes les grandes lois de la mécanique céleste ?

L'utilité des étoiles vous semble-t-elle moins apparente ou plus contestable ? Réfléchissez un peu. Vous ne nierez toujours pas la beauté qu'elles prêtent au firmament, le charme inexprimable qu'elles communiquent à la nuit. Cela seul suffirait pour justifier leur existence. Il y a plus. Elles servent à constater la sphéricité du globe terrestre ; elles servent à connaître l'heure sidérale, nécessaire aux navigateurs et aux astronomes ; elles ont servi longtemps à diriger les vaisseaux sur la mer, tant qu'on n'eut pas inventé la boussole.

Si de tels services ne vous touchent pas, voici le plus grand, qui ne devra pas manquer de vous convaincre. On vous dira que toutes les étoiles sont indispensables selon toutes les apparences à la stabilité de notre système solaire ; notre Soleil avec son cortège de planètes occupant un poste central dans la création universelle, et toutes les sphères célestes, (parties d'un même tout, d'un monde unique,) se reliant les unes aux autres par une chaîne puissante, quoiqu'invisible, (la chaîne de l'effet combiné des deux forces contraires, attraction et propulsion, auxquelles elles sont toutes soumises),et se tenant ensemble dans l'espace.Ainsi tous les morceaux d'une pièce d'horlogerie se tiennent ensemble dans une boîte, par le contact immédiat des montants, des roues, des piliers et des essieux. Mais il faut dire que la combinaison des sphères célestes est infiniment plus parfaite et plus stable que celle des

rouages de montre ou d'horloge, qui sont des exemples grossiers, en comparaison de la machine admirable de l'Univers. Et puisqu'il était nécessaire que Dieu créât des étoiles, tant pour orner le firmament que pour assurer la stabilité du monde, il n'en a pas été avare ; il les a créées et lancées dans l'espace, par milliers, ou plutôt par milliards, comme une poussière dorée !

Dites franchement, l'Univers matériel n'eût-il pas paru pauvre, mesquin, insignifiant, composé seulement de notre Soleil, de notre Lune et de nos planètes ? Et puis enfin, êtes-vous sûrs qu'il fût possible à Dieu de créer un seul système solaire, sans aucun entourage d'un ciel étoilé ? Peut-être y a-t-il impossibilité physique dans une telle production, tant au point de vue de l'équilibre des corps célestes eux-mêmes, qu'au point de vue de l'harmonie dans leurs mouvements respectifs de rotation et de révolution. En tous cas, la dépendance de notre système solaire vis-à-vis l'universalité des étoiles est un des faits astronomiques les mieux constatés. Notre Soleil avec son cortège planétaire ne s'éloigne-t-il pas de la constellation du Grand Chien pour se rapprocher de la constellation d'Hercule ? N'accomplit-il pas, en 27 millions d'années, une révolution sidérale autour de l'étoile Alcyon des Pléïades ? Dieu a donc fait intervenir l'Univers entier dans la constitution de notre monde solaire.

En deuxième lieu, les fins d'agrément.

Quelle jouissance ineffable ne trouve-t-on pas dans la contemplation du Soleil, de la Lune et des étoiles ! Les âmes les plus grossières et les plus ignorantes n'y sont pas insensibles. Les âmes des poètes, surtout, en sont frappées et ravies. Innombrables sont les œuvres de poésie lyrique, inspirées par la grandeur et la magnificence du ciel, au sein de tous les peuples qui ont une littérature.

Et s'il en est ainsi pour le commun des mortels, comment exprimer le plaisir, le ravissement, la félicité des astronomes qui sont les vrais appréciateurs de la Nature, et dont l'unique occupation est de scruter les merveilles de l'Univers ? Ils sont là, fascinés, palpitants d'émotion, l'œil collé au télescope, regardant le ciel, du soir jusqu'au matin, et du matin jusqu'au soir, oubliant le sommeil, le boire et le manger !

Ils observent les éclipses du Soleil par l'interposition de la Lune entre le Soleil et la Terre. Ils observent les éclipses de Lune par l'interposition de la Terre entre la Lune et le Soleil.

Ils observent les éclipses des satellites des différentes planètes. Ils voient ces satellites se plonger dans l'ombre de leurs planètes, comme ils voient la Lune se plonger dans l'ombre de la Terre. Ils contemplent avec avidité la surface de la Lune et des planètes connues pour en relever l'étrange topographie et tâcher de voir si elles sont habitées ou désertes. Ils cherchent des astres nouveaux dans l'espace, des planètes, des satellites, des comètes, des astéroïdes. Ils divisent le Ciel en constellations dont ils étudient, une à une, toutes les étoiles. Ils découvrent des étoiles doubles, des étoiles triples, des étoiles blanches, rouges, vertes ou jaunes, des étoiles à éclat variable. Ils aperçoivent des nébuleuses de toutes sortes, en forme d'anneaux, en forme de lentilles, en forme de tourbillons, résolubles ou non résolubles en étoiles. Plus ils contemplent, plus ils veulent contempler. Toute leur âme, toute leur vie est là, dans le champ du télescope. Leur cœur est blessé, malade, inconsolable, s'il leur échappe seulement un point du ciel. Copernic, sur son lit de mort, exhale jusqu'à la fin sa douleur et ses plaintes, au sujet de son infortune. Quelle infortune ? De n'avoir jamais pu apercevoir la planète Mercure !

Eh ! que serait-ce donc pour les astronomes, si la voûte étoilée du ciel n'existait pas ? C'est quand on est privé d'un bien dont on a joui, que le cœur est prompt à l'apprécier. Disparaissez tous, astres dorés du firmament ; et vous, astronomes, répondez : rien que pour charmer votre existence et donner essor à votre génie d'exploration et de découverte au sein des espaces, Dieu ne devait-il pas, en créant notre Soleil, notre Lune et nos planètes, leur créer en même temps un superbe entourage d'étoiles ?

En troisième lieu, les fins d'instruction.

La plus excellente raison, avons-nous dit, pour laquelle Dieu devait créer l'Univers tel qu'il est,—Terre, Soleil, Lune, planètes, étoiles,—c'est la nécessité, pour lui, de se faire connaître aux hommes, de la manière la plus simple, la plus frappante, la plus accessible à la masse des peuples. Car nous ayant créés pour lui-même, nous ayant donné un esprit et un cœur qui ne peuvent être comblés et satisfaits que par lui-même, il lui fallait bien se révéler à nous quelque peu, dans sa majesté et son amabilité, afin de s'imposer à nos adorations et à notre amour.

Nous avons vu que l'Ecriture Sainte nous enseigne admirablement cette révélation naturelle de Dieu. La science nous l'enseigne-t-elle à son tour ? Oui certes, et d'une manière non moins

admirable. Toutes les sciences n'ont qu'une voix pour proclamer que Dieu s'est révélé, qu'il s'est manifesté, qu'il s'est dépeint, en quelque sorte, lui-même, dans l'immensité et la perfection de ses œuvres.

Voyez donc avec quelle force, avec quel éclat, avec quelle magnificence, les mille voix de la Nature, les voix de la Terre, de la Lune, du Soleil, des étoiles, racontent la gloire de Dieu, son immensité infinie et ses infinies perfections. A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Tous les peuples regardent l'Univers ; et aussitôt le sentiment de l'admiration, du respect, de l'adoration, de l'amour, les fait tomber à genoux et tendre les bras, et proférer des supplications vers l'Auteur de tant de merveilles. Les choses invisibles de la Divinité deviennent connues par le spectacle des choses visibles de la création, comme le dit si bien l'apôtre saint Paul. Et plus les hommes de la science étudient l'Univers, plus leur esprit est confondu, atterré, anéanti, par l'idée de ce qu'il a fallu de puissance et de sagesse, pour faire sortir du néant ces myriades de globes célestes, les douer de force, de lumière et de chaleur, les mettre en mouvement et les organiser comme ils sont, en un monde unique, dont toutes les parties sont reliées entre elles, avec l'harmonie la plus parfaite, avec la stabilité la plus absolue.

Et tous ces astres, Dieu les a comptés. Il en sait le nombre. Il les appelle par leurs noms. *Numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146. Il les a pesés comme dans une balance. Il les a mis, les uns par rapport aux autres, à la juste distance, afin qu'ils ne puissent ni se séparer, ni se heurter. Et quelles distances, grand Dieu ! Quels volumes, aussi, pour tous ces corps ! Le Soleil est 1,400 mille fois plus gros que la Terre, dont il est éloigné de 38 millions de lieues. Or le Soleil, transporté dans la région des étoiles, ne serait que de moyenne grandeur. Il y a donc une foule d'étoiles qui sont plus grosses que le Soleil. L'étoile la plus rapprochée de la Terre est 200 mille fois plus éloignée que le Soleil. L'Etoile polaire est trois millions de fois plus éloignée que le Soleil. La lumière nous arrive du Soleil en 8 minutes ; elle met 50 ans à nous venir de l'Etoile polaire ! Il y a des étoiles si éloignées, que leur lumière met des milliers d'années à parvenir jusqu'à la Terre !

Voilà la grandeur et l'immensité de Dieu révélées naturellement par la grandeur et l'immensité de l'Univers. C'est pour cela,

sans doute, que tous les vrais savants ont toujours été si pénétrés du sentiment de la présence de Dieu, en observant de telles merveilles. Newton se découvrait avec le plus profond respect, chaque fois qu'il prononçait ou qu'il entendait prononcer le nom du Créateur. Leverrier, complimenté par un évêque de s'être élevé si haut dans les astres, par sa découverte de la planète Neptune, répondait en souriant qu'il espérait bien, après sa mort, monter encore plus haut, voulant dire : jusqu'à Dieu !

Cette parole du grand astronome français résume toute la Philosophie du monde, la Philosophie des ignorants comme la Philosophie des savants. Le monde est là, ébloui, devant le spectacle de l'Univers ; ce spectacle nous fait penser invinciblement à son Auteur, et notre âme s'élance vers Dieu !

Il est donc vrai que l'Univers nous instruit.

Il est donc mille fois vrai que la Philosophie du monde est parfaitement d'accord avec la Sainte Ecriture, au sujet des fins de l'Univers. Oui, les fins de l'Univers sont connues. Cela est prouvé par la science aussi bien que par la Révélation. La science nous dit, comme la Sainte Ecriture, que l'Univers a été créé, par rapport à nous, pour notre utilité, notre agrément et notre instruction, et par rapport à Dieu, pour la manifestation de sa gloire.

Inutile de chercher d'autres fins. L'esprit, pleinement éclairé et satisfait, refuse de croire que les astres, en outre de ces grandes et nobles raisons qui expliquent si adéquatement l'Univers, aient pu être créés pour une autre fin : celle de porter des habitants, à l'instar du globe terrestre.

D'ailleurs, la science comme la Sainte Ecriture est d'un exclusivisme mortel pour la théorie de la Pluralité des mondes. Le nombre des globes habitables est si restreint ! Voilà cet exclusivisme. Il n'y a qu'un seul globe habitable dans notre système solaire ; et il n'y a peut-être pas dans l'Univers entier un seul autre système solaire aussi bien partagé que le nôtre. Avant de croire qu'il y ait dans l'espace, parmi les astres, un grand nombre de mondes habités comme notre Terre, nous voudrions d'abord avoir la simple satisfaction de constater qu'il y a, dans l'Univers, plus d'un seul monde habitable. Il devrait y en avoir une foule, et on n'en connaît positivement qu'un seul ! Est-ce à croire qu'on n'en connaîtrait qu'un seul s'il y en avait une foule ? Rien de plus exclusif que cette pensée. Un seul monde habité et habitable

connu : donc il n'y en a point d'autre que celui-là qui soit habitable et habité ! Ainsi la science est parfaitement d'accord avec la Sainte Ecriture, pour nous apprendre, à sa manière, par les faits les plus significatifs, que tous les astres du ciel ont été créés POUR LA TERRE ET LES HABITANTS DE LA TERRE.

CHAPITRE VII

L'HABITATION DES ASTRES, RELATIVEMENT A JÉSUS-CHRIST, EST UNE ÉNIGME INSOLUBLE.

Il faut voir l'embarras, la difficulté extrême qui nous accable, du moment qu'il s'agit de ranger les prétendus habitants des astres dans le plan divin de la création, tel que ce plan nous est connu par la Révélation, par la Tradition et par l'Eglise.

Nous ne disons pas qu'il y a impossibilité absolue de ranger les habitants des astres dans le plan divin de la création. Nous parlons seulement d'une extrême difficulté. Car, métaphysiquement parlant, au point de vue de la pure possibilité, en faisant appel à la Toute-Puissance de Dieu, il n'y a guère d'hypothèses que l'on ne puisse proposer, à ce sujet, avec plus ou moins de vraisemblance et d'orthodoxie. Toutefois, le simple exposé de ces différentes hypothèses nous fait déjà voir, avec une angoisse poignante, qu'on est en face d'un insondable mystère, qu'on est aux prises avec une énigme insoluble.

Voulez-vous que les habitants des astres, privés de tout commerce direct avec Dieu, ne connaissant pas autrement leur Créateur que par la muette révélation de l'Univers, aient pour unique partage un bonheur naturel trouvé dans la libre jouissance des biens de leurs mondes respectifs ?—Cela est possible à Dieu.

Voulez-vous que les habitants des astres ne connaissent ni le vice, ni le péché, ni les maladies, ni les infirmités, ni la mort ; en un mot, qu'ils soient immortels, qu'ils se multiplient indéfiniment, et que le *maximum* de la population atteint, ils cessent tout à coup de se reproduire, faute d'espace et d'alimentation pour un surplus ?—Cela est possible à Dieu.

Voulez-vous, plutôt, qu'ils trépassent, après un certain âge, et que leurs âmes, séparées de leurs corps, soient envoyées, toujours sans voir Dieu, sans arriver jamais à un bonheur surnaturel, dans

d'autres séjours de l'Univers, où s'unissant à d'autres corps ou demeurant séparées de la matière, elles recommenceraient une existence nouvelle, suivie elle-même d'une autre transmigration, et ainsi de suite indéfiniment ?—Cela est possible à Dieu.

Voulez-vous que les habitants des astres aient été appelés, comme nous, à une fin surnaturelle, à la fin surnaturelle de voir et de posséder Dieu finalement dans son propre royaume, et que, plus heureux que nous, ils aient tous persévéré dans leur état primitif d'innocence, de grâce et de félicité ?—Cela est possible à Dieu.

Voulez-vous, le temps de la récompense arrivé, qu'ils aillent, en corps et en âme, jouir du céleste bonheur, sans avoir à passer par la voie de la mort et de la résurrection ; ou voulez-vous qu'ils passent par cette voie, malgré leur innocence, et attendent comme nous, le grand jour de la rétribution universelle pour entrer dans la gloire avec une nature complète ?—Chacune de ces alternatives est possible à Dieu.

Voulez-vous, au contraire, que toutes les nations des astres soient des nations pécheresses, comme l'Humanité sur la Terre, c'est-à-dire, appelées à une fin surnaturelle, mais déchues de cette fin par le péché ; ou voulez-vous que, parmi ces nations, les unes aient persévéré, et les autres prévariqué ?—Chacune de ces alternatives est possible à Dieu.

Voulez-vous que les nations coupables soient mortes dans leur péché et soient à jamais exclues du Ciel, peut-être condamnées à l'Enfer ; ou voulez-vous que le pardon et la réhabilitation leur aient été accordés miséricordieusement, comme à notre pauvre Humanité ?—Chacune de ces alternatives est possible à Dieu.

Voulez-vous que toutes les nations des astres, pécheresses et déchues, aient, sans exception, bénéficié de la divine miséricorde ; ou voulez-vous que quelques-unes seulement, soit le plus grand nombre, soit le plus petit nombre, aient eu cette insigne faveur ? —Tout est possible à Dieu.

Voulez-vous que toutes ces Humanités sidérales ne puissent atteindre leur fin surnaturelle que par Jésus-Christ ; ou voulez-vous qu'elles arrivent au Ciel indépendamment de Jésus-Christ, soit qu'elles demeurent innocentes, soit qu'elles doivent être régénérées ?—Tout est possible à Dieu.

Voulez-vous que Jésus-Christ se soit immolé sur la Terre seulement, ou sur chacun des astres habités par des peuples déchus ;

et si Jésus-Christ ne s'est immolé que sur la Terre, voulez-vous qu'il rachète et sauve toutes les autres Humanités en descendant visiblement, ou en ne descendant pas visiblement, parmi elles, au moins pour les instruire ?—Tout est possible à Dieu.

On voit dans quel océan de choses impénétrables on nage, si l'on veut s'en rapporter à la pure possibilité métaphysique et à la Toute-Puissance de Dieu. On peut s'en donner à cœur que veux-tu, faire mille et mille suppositions.

Voyez l'auteur de la *Messiade* qui suppose que ces êtres privilégiés, les habitants des astres, persévèrent tous dans la justice et la grâce originelles, et se multiplient indéfiniment sans connaître la mort, sans émigrer d'un monde à l'autre, et sans, non plus, atteindre le séjour propre de Dieu ; car ils demeurent toujours sur les mêmes globes. Chaque race est heureuse d'un bonheur naturel. Chaque race connaît vaguement le Créateur, le Christ et l'Humanité de la Terre. Chaque race conserve à perpétuité ses premiers parents et ses premières familles.

Il est malheureux tout de même, soit dit en passant, que Klopstock ne nous apprenne pas à quel expédient on a recours sur chacun de ces astres, pour se conserver l'existence, lorsqu'il y a pléthore de population, lorsque les vivres font défaut, lorsque le sol vient à manquer, lorsque les habitants n'ont plus d'espace pour bâtir, ou même pour se tenir debout, sans éprouver l'énorme pression, l'étouffante poussée des uns contre les autres ! Car enfin la pléthore de population conduit à cette extrémité.

Voici le portrait, que trace le poète allemand, du père, vieux mais toujours jeune, d'une de ces races fortunées : " Déjà une longue suite de siècles ont passé sur la tête du père de cette race, et sur cette tête brille encore tout l'éclat d'une beauté mâle et imposante." Entendez cet alerte vieillard parler à sa tribu, d'une voix retentissante lorsqu'il voit passer l'Eternel et que lui et les siens le suivent d'un œil ébloui dans sa course : " Le voici, le Dieu qui nous a tous appelés à la vie.... Quel est, hélas ! le peuple pervers, la horde maudite qui a pu exciter sa colère ?... Ecoutez, enfants, je vais vous confier un secret. Loin, bien loin de nous, sur un de ces globes presque imperceptibles qui semblent dormir dans un coin obscur de l'infini, vivent des êtres dont la forme extérieure est semblable à la nôtre ; mais ils ont perdu leur innocence... oh ! frères malheureux, si vous saviez combien nous vous aimons, vous n'auriez pas irrité votre Créateur."

Klopstock suppose que les populations astrales ont connu le Christ, mais sans nul besoin de l'application de son Divin Sang. " Purs de tout péché, dit-il, ces peuples n'avaient pas besoin du Sang de la Rédemption ; et pourtant, ce Sang a coulé pour eux. Tu les as sanctifiés de ta bénédiction, ô Divin Messie ! "—Puis il les fait s'écrier tous ensemble : " Chrétiens de la Terre, nous chantons comme vous les louanges du Christ. Là où l'arbre du salut étendra pour vous son bienfaisant ombrage, là nous aussi, nous serons abrités."

Comment ces peuples ont connu Dieu dans ses desseins à l'égard de la création ; comment ils ont connu la prévarication et la condamnation de la race humaine sur la Terre ; comment ils ont connu le drame de la Rédemption par le Sang de Jésus-Christ, Verbe de Dieu Incarné ; comment l'efficacité de ce Précieux Sang a pu s'étendre jusqu'à eux, pour leur béatification, à défaut de régénération ; voilà autant de mystères qui sont soulevés, mais ne sont nullement expliqués.

Et pourtant, ce sont là autant de questions absolument essentielles auxquelles les partisans de la Pluralité des mondes sont tenus de fournir des réponses correctes, au moins plausibles, s'ils veulent tant soit peu donner à leur thèse, une apparence de force et de raison.

En réalité, des suppositions comme celles de Klopstock, à titre de romans et de fabrications littéraires, peuvent bien être d'un grand effet poétique et théâtral ; et c'est ce qui explique, en grande partie, la célébrité de la *Messiade ;* mais au point de vue philosophique et théologique, elles sont absolument nulles et de nulle valeur. Non seulement elles n'expliquent rien ; mais elles sont pleines de contradictions et de puérilités. Ces pères si âgés et en même temps si jeunes, sont des personnages dignes de la Fable. Et pourquoi ont-ils attendu si longtemps, " une longue suite de siècles," pour révéler à leurs tribus les grands secrets de la Rédemption, dont ils auraient été gratifiés par Dieu, en apparence, dès le commencement de leur vie ?

Voilà l'écueil où sombreront immanquablement tous les partisans de la doctrine bizarre et ténébreuse de l'habitation des astres. Ils feront du roman à la Flammarion, ou du roman à la Klopstock. Et toutes ces inventions n'ont l'air de se tenir debout qu'en autant qu'on ne les approche pas, qu'on ne les ébranle pas ; elles ressemblent à des châteaux de cartes qu'un souffle fait

tomber ; elles ne sont en réalité que des ombres d'édifices, bâties sur l'ombre du sable, et que l'ombre d'un nuage peut renverser et détruire.

Nous ne saurions trop le répéter, il ne s'agit pas, en cette matière, de se lancer, tête perdue, dans le domaine abstrait des pures possibilités. Il ne s'agit pas de faire des romans avec les rêves d'une imagination en délire. Il s'agit de raisonner, voilà tout. Il s'agit de raisonner sérieusement et froidement, pour découvrir la vérité, si c'est possible, au sujet d'une question que tout le monde envisage comme tout à fait réelle et substantielle, point du tout fantaisiste et romanesque : la question de savoir si, oui ou non, il y a Pluralité de mondes habités dans l'Univers.

Avons-nous un moyen efficace, un moyen digne de cette grave question, pour essayer à découvrir la vérité par la force de la logique et du raisonnement ? Oui, nous avons ce moyen tout trouvé. Où ? Dans les créatures spirituelles et corporo-spirituelles que nous connaissons déjà : les anges et les hommes. Car nous connaissons parfaitement la destinée des anges et des hommes, les dispositions de Dieu à leur égard, la place qu'ils occupent et le rôle qu'ils jouent dans le drame divin de la création. Et puisqu'on nous représente les habitants des astres comme des êtres raisonnables, constitués de corps et d'âme, on a donc tout de suite la ressource magnifique, le privilège précieux, de pouvoir les comparer avec les anges et les hommes, d'après les lois ordinaires de l'analogie et de l'induction, pour voir jusqu'à quel point ces êtres nouveaux peuvent cadrer dans le drame universel.

Hâtons-nous de le dire : ils cadrent excessivement mal ; ou plutôt, ils ne cadrent point du tout. Ils apparaissent comme des hors-d'œuvre, comme de véritables monstruosités, irréconciliables avec le reste de la création ; leur existence demeure inexplicable, leur destinée est une énigme insoluble, au double point de vue du temps et de l'éternité.

D'abord, il paraît impossible de prétendre que ces habitants des sphères célestes auraient pu être créés dans l'état de simple nature, et destinés à un simple bonheur naturel, éternellement en dehors de la vision béatifique de Dieu. Car le fait que Dieu a appelé tous les anges à l'état surnaturel, qu'il a appelé tous les peuples de la Terre à l'état surnaturel, c'est-à-dire, à la vie de la grâce et à la vision béatifique, nous autorise à croire que c'est là une loi générale, dans la pensée du Créateur, pour tous les êtres

raisonnables qu'il amène à l'existence ; d'autant plus que tous les êtres raisonnables, soit purs, soit unis à la matière, participent de la nature de Dieu, *divinæ consortes naturæ,* sous le rapport intellectuel, et semblent n'avoir leur complément parfait, leur état définitif que dans la claire contemplation de Dieu, non pas de Dieu considéré dans ses œuvres, mais de Dieu considéré en lui-même dans son essence.

Voilà donc tous les habitants des astres, créés dans un état surnaturel d'innocence et de grâce et appelés à un état surnaturel de bonheur et de gloire ; comme nous l'avons été nous-mêmes à notre origine, comme le furent eux-mêmes les esprits angéliques, avant la constitution du monde.

Il en résulte nécessairement, pour eux, la condition préalable et temporaire de l'épreuve. Car nous avons subi nous-mêmes, les anges ont subi eux-mêmes cette condition de l'épreuve, qui doit être regardée comme une autre loi générale dans le plan de la création ; le Créateur se proposant de soumettre d'abord à une sérieuse probation de fidélité tous les êtres spirituels à qui il accorde le don ineffable de l'existence, avec le don plus ineffable encore de la grâce dans le temps, de la grâce et de la gloire dans l'éternité.

Notre épreuve, à nous mortels, a été de nous abstenir d'un fruit défendu, dans le paradis terrestre. L'épreuve des anges, d'après l'opinion la plus commune des Pères et des Docteurs de l'Eglise, a été la soumission au Verbe Incarné, c'est-à-dire l'hommage d'adoration réclamé par Dieu de tous les esprits célestes, en faveur de Jésus-Christ, le futur Dieu-Homme ; opinion qui, d'ailleurs, est admirablement d'accord avec cette affirmation positive de l'apôtre saint Paul : " Introduisant son Fils unique sur la Terre, Dieu dit aux anges : vous l'adorerez tous " : *quùm introducit Primogenitum suum in orbem terræ, dicit : et adorent eum omnes angeli Dei.* Hebr. I, 6.

Quelle aurait bien pu être l'épreuve des habitants des astres ? Impossible de le dire. Impossible de le savoir. Impossible de l'imaginer. Nous voilà tout aussitôt plongés dans d'épaisses ténèbres. Ce qui est certain, c'est qu'il faut une épreuve pour les habitants des astres, comme il en a fallu une pour les anges et pour les hommes ; tant il semble juste que Dieu ne se donne pas lui-même en récompense,—*récompense trop grande* : *merces magna nimis,*—à des êtres spirituels et libres, qui ne lui donneraient

préalablement aucun témoignage de bonne volonté, aucun gage de soumission et d'amour, ne manifesteraient aucun désir ferme et sincère de vivre avec lui éternellement dans son royaume, et ne feraient enfin aucun effort, aucun sacrifice, pour se rendre dignes du Ciel.

Dans le cas d'une épreuve, est-il permis de supposer que les populations sidérales auraient traversé ou traverseraient victorieusement cette période critique de leur vie, sans jamais déchoir par le péché, sans jamais perdre l'amitié de Dieu, sans avoir jamais besoin de Rédemption? Non certes, cela ne nous est point permis, si l'on considère que l'épreuve a été désastreuse pour les anges, et absolument fatale pour nous.

Epreuve désastreuse pour les anges.

Lucifer leva l'étendard de la révolte, au cri de : "*Non serviam:* Je ne servirai pas" !... c'est-à-dire : "Je ne servirai pas Jésus-Christ ! Je ne servirai pas un Dieu-Homme ! Je servirais peut-être un Dieu uni substantiellement à la nature angélique ; mais un Dieu uni hypostatiquement à la nature humaine, jamais !" —L'Archange saint Michel opposa vivement le drapeau de la soumission à l'étendard de la révolte, en criant : "Qui est comme Dieu : *Quis ut Deus ?*"—La majorité des esprits célestes se rangea, il est vrai, du côté de saint Michel ; mais on lit avec épouvante la révélation de l'apôtre saint Jean, qui déclare avoir vu Satan tomber du Ciel, comme un énorme dragon, entraînant avec lui la troisième partie des étoiles, c'est-à-dire des anges ! *Et ecce draco magnus... Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli.* Apoc. XII, 4.

Epreuve absolument fatale pour nous.

Le démon, sous la forme d'un serpent, eut assez d'astuce pour tromper Eve qui mangea du fruit défendu ; Adam eut assez de faiblesse pour se laisser persuader par Eve, et il mangea, à son tour, de ce malheureux fruit. Aussitôt les voilà déchus, à cause de leur désobéissance, eux et tous leurs descendants avec eux. Ils perdent l'innocence, la grâce, la paix du cœur, le paradis terrestre et le Ciel. Ils perdent absolument tout. Ils sont réduits à disputer péniblement leur pain aux épines et aux ronces de la terre. Ils sont condamnés à toute espèce de maladies et d'infirmités, à la souffrance et à la mort. L'exclusion du paradis terrestre est la figure de l'exclusion du paradis céleste. La mort temporelle est l'image de la mort éternelle.

Non, en présence de cette double scène tragique, de cette double épreuve qui a été si désastreuse pour les anges et si fatale pour le genre humain, il n'est pas permis de supposer que les habitants des astres aient pu ou puissent persévérer dans leur sainteté originelle.

Ne dites pas que, parmi tous ces peuples, les uns auraient pu ne pas déchoir, tandis que d'autres auraient pu prévariquer. Car si Dieu, à force de grâces préventives, empêche un seul peuple sidéral de tomber, on ne voit pas ce qui l'empêcherait de retenir également tous les autres. Et dès qu'il a des raisons spéciales pour en laisser tomber quelqu'un ou quelques-uns, on ne voit pas ce qui l'empêcherait de laisser tomber également tous les autres.

Ne dites pas, non plus, que, parmi les habitants d'une même sphère, les uns auraient pu persévérer et les autres se perdre. Car la supposition la plus rationnelle est que ces nations des sphères célestes auraient péché, comme la race humaine, dès le principe, par la faute des premiers parents ; et alors, elles ne renferment que des membres coupables et déchus.

Ainsi donc toutes les sphères habitées, sans en excepter une seule, porteraient des populations de pécheurs ; et toutes ces populations de pécheurs, sans excepter une seule famille, un seul individu, seraient disgraciées de Dieu. Le péché existe partout. La ruine est universelle. Et c'est ici la parfaite réalisation de ces paroles de l'Ecriture Sainte : " ils ont tous corrompu leurs pensées " : *corruperunt omnes cogitationes suas,* Soph. III, 7 ;— " ils ont tous prévariqué, ils sont tous devenus également inutiles, on n'en trouve pas même un seul qui fasse le bien " : *omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usquè ad unum,* Rom. III, 12 ;—" il n'y a pas un seul homme juste qui ne pèche point " : *non est homo justus qui non peccet,* Eccl. VII, 21 ;—" parmi les saints de Dieu, pas un seul n'est inébranlable, et les Cieux eux-mêmes ne sont pas purs en sa présence " : *inter sanctos Dei nemo immutabilis, et cœli non sunt mundi in conspectu ejus,* Job. XV, 15 ;—" les étoiles elles-mêmes ne sont pas pures " : *et stellæ non sunt mundæ.* Job. XXV, 5 ; —" même ceux qui le servent ne sont pas stables, et il a trouvé de la dépravation jusque parmi ses anges " : *ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, et in angelis suis reperit pravitatem,* Job. IV, 18.

Si Dieu trouve des souillures dans les anges, dans les Cieux, dans les étoiles ; si nous-mêmes nous trouvons des taches dans le

Soleil ; à plus forte raison, le péché existerait-il universellement, au sein des populations astrales,—en supposant les astres peuplés.

Or, c'est ici que la difficulté devient absolument insurmontable.

Que ferez-vous de tous ces peuples pécheurs ?

Voilà l'énigme insoluble.

Dieu n'a pas pardonné aux anges rebelles. Il les a jugés, condamnés et punis sommairement. Il ne leur a pas accordé une minute pour se reconnaître. En un clin d'œil, il les a précipités dans l'Enfer. " J'ai vu Satan tomber du Ciel comme la foudre " : *videbam Satanam cadentem de cœlo sicut fulgur.* Luc. X, 18.

Supposerez-vous que Dieu sera tout aussi sévère, tout aussi inexorable envers les populations rebelles des astres ? Une telle supposition répugne. Elle se détruit elle-même par son excès d'horreur. Impossible de concilier une si grande rigueur de la justice divine avec sa miséricordieuse bonté. Les mauvais anges étaient tous coupables personnellement, tandis que les populations astrales ne seraient coupables, en principe, que par solidarité, c'est-à-dire par la transmission héréditaire du péché originel des premiers parents. Perdre le Ciel et tomber en Enfer pour une telle faute, quel sort effroyable ! Il eût été mieux, en ce cas, infiniment mieux que ces peuples n'eûssent jamais reçu le don de l'existence. Quoi donc ! Dieu ne les aurait-il créés que pour les perdre ? *Absit !* Arrière ! Loin de nous une telle pensée qui est un blasphème horrible !

Quelle est cette objection qu'on nous oppose ici ?

Vous dites que Dieu a bien créé les anges, sachant certainement qu'un grand nombre d'entre eux se perdraient ; vous dites que Dieu a bien créé le genre humain sur la Terre dans les mêmes conditions ; et vous prétendez qu'il en pourrait bien être ainsi avec les habitants des astres.

Oh ! non, mille fois non, la parité que vous invoquez n'existe point.

Dieu voulant créer, afin de partager sa félicité avec des êtres capables d'en jouir, ne pouvait faire autrement que de créer des anges. Car les anges sont de purs esprits, les êtres les plus semblables à l'Etre Suprême, et par conséquent, les plus capables de le connaître, de l'adorer, de l'aimer, de le glorifier, les plus capables, aussi, de remplir, à son égard, l'office de messagers, ou de gardiens ou de serviteurs, pour l'exécution de ses volontés et de

ses ordres, au milieu de tout autre monde inférieur qu'il lui plairait de créer dans le temps et dans l'espace. Voilà pourquoi Dieu s'est assuré une milice innombrable de bons anges, en se résignant au sacrifice pénible, mais nécessaire, des anges mauvais ; parce que les anges fidèles ne pouvaient s'obtenir indépendamment des anges rebelles ; et parce qu'il résultait infiniment plus de bien du côté des soldats de saint Michel qu'il ne pouvait résulter de mal du côté des insurgés de Lucifer.

Il en est de même pour le genre humain sur la Terre. Ayant décrété de racheter le genre humain par le sacrifice de son Verbe Incarné, Dieu se procurait ainsi une autre milice de saints, avec Jésus-Christ au milieu d'elle, une autre société d'Elus, si grande, si belle, si précieuse, que le bien du côté des bons l'emportait encore infiniment sur le mal du côté des méchants. Et Dieu se résignait encore ici à l'existence du mal sur la Terre, ainsi qu'à la damnation des méchants, pour cette raison, que le bien ne peut s'obtenir sans l'obstacle du mal, et que les bons ne peuvent prouver leur bonté que dans la lutte et la résistance contre les méchants.

Est-ce que cela vous étonne ? Mais c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a donné le secret de l'existence du mal, de l'Enfer, des impénitents et des réprouvés. " Il est nécessaire, a-t-il dit, que le scandale arrive " : *necesse est ut veniant scandala,* Matth, XVIII, 7 ; " il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales " : *impossibile est ut non veniant scandala,* Luc, XVII, 1 ; " cependant malheur à celui par qui ils arrivent " : *væ autem illi per quem veniunt,* Luc, *ibidem.* Le scandale des réprouvés du monde angélique était donc nécessaire. Le scandale des réprouvés du monde terrestre était donc également nécessaire. Les mauvais anges ont pu être nécessaires à la sanctification des bons anges. Les méchants d'ici-bas sont nécessaires à la sanctification des Elus parmi les hommes. Il semble même qu'il était nécessaire que de mauvais esprits existâssent et intervînssent dans les affaires de ce bas-monde, pour la sanctification des hommes. Les réprouvés souffriront éternellement dans l'Enfer ; cela est vrai ; mais à qui la faute ? La faute en est à eux-mêmes. Dieu voulait sincèrement leur salut, et il leur a accordé à tous assez de grâces pour se sauver. Ils ont abusé de ces grâces. L'essentiel est qu'on ne puisse trouver en faute la justice de Dieu .

Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! Malheur aux mau-

vais anges, les réprouvés du Ciel ! Malheur aux hommes impénitents, les réprouvés de la Terre ! Mais à ce prix, et au prix du Sang Divin versé sur la Croix, Dieu obtient la société entière de ses Elus, qu'il lui eût été impossible d'obtenir autrement.

Dans le cas du monde terrestre, comme dans le cas du monde angélique, il y a donc une infinie compensation pour la perte des réprouvés. C'est plus qu'une compensation infinie, c'est un profit clair d'une immensité infinie.

Dans le cas des habitants des astres, au contraire, tous pécheurs et tous réprouvés, où est la compensation du mal par le bien ? Où est le profit réalisable pour Dieu ? Hélas ! on ne voit ni l'ombre d'un profit, ni l'ombre d'une compensation. Il y a perte absolue. Et en toute vérité, Dieu ne paraîtrait pas excusable de créer de tels mondes.

On insiste, en disant que la réprobation de ces êtres infortunés pourrait consister en cela seulement qu'ils seraient à jamais privés de la vision béatifique de Dieu, et qu'ils continueraient à jouir, dans leur séjour astral, d'un bonheur purement naturel, à peu près de ce même bonheur qui leur eût convenu, avant leur élévation à l'état surnaturel de la grâce ; pour la raison que des pécheurs souillés de la seule tache d'un péché originel, ne peuvent mériter aucune punition qui implique la responsabilité et la souffrance.

Mais c'est là jouer sur les mots et se moquer de Dieu. Une fois le péché originel introduit dans ces mondes sidéraux, qui donc aurait empêché que les descendants des premiers prévaricateurs ne devînssent pécheurs, à leur tour, et même plus grands pécheurs que leurs devanciers ? Un tel état de corruption irrémédiable, avec le regret d'avoir perdu Dieu éternellement, n'est-ce pas déjà un enfer ? En faut-il davantage pour ruiner de fond en comble toute idée d'un bonheur naturel ?

Et d'ailleurs, pourquoi Dieu aurait-il élevé inutilement ces malheureux à l'état surnaturel, prévoyant avec certitude que pas un seul n'en profiterait, et qu'une fois déchus, leur nouveau sort serait pire que le premier ?

Pense-t-on qu'un certain bonheur naturel, avec une certaine vertu naturelle, aurait pu régner sur la Terre, après le péché d'Adam et d'Eve, si Dieu eût complètement disgracié le genre humain, sans le racheter aussitôt par l'Incarnation de son Verbe ? Hélas ! la Terre, mille fois plus qu'elle ne l'est dans son état

actuel de grâce et de régénération, serait devenue le pandémonium de tous les crimes, de tous les vices, de tous les malheurs, de toutes les souffrances. A coup sûr, il en serait de même dans tous les astres du ciel, où des peuples pécheurs seraient déchus de leur état surnaturel et ne seraient pas rachetés immédiatement par le Sang et le sacrifice d'un Dieu.

Ainsi la damnation la plus douce possible, un simple exil naturel est déjà une damnation intolérable en elle-même, pour de tels peuples ; outre qu'elle est absolument incompatible avec la bonté et la sagesse de Dieu.

Encore une fois, que ferez-vous de ces peuples pécheurs ? L'énigme est là. Ne la résoudrez-vous point ?

Dieu a pardonné au genre humain sur la Terre. Dieu a racheté notre Humanité par un moyen que seule une Sagesse infinie pouvait concevoir, que seule une Bonté infinie pouvait agréer, que seule une Puissance infinie pouvait exécuter. Ce moyen, c'est l'expiation des péchés du monde, la satisfaction à la justice divine, la régénération des hommes, par l'Incarnation du Verbe et la mort de Jésus-Christ sur une croix.—Supposerez-vous que Dieu a usé du même expédient, et qu'il a déployé la même sagesse, la même bonté, la même puissance infinie envers les populations pécheresses des astres, les rachetant toutes par l'Incarnation et l'immolation de son Fils ?

Précisément, s'écrient ici, en chœur, la plupart des partisans orthodoxes de la Pluralité des mondes,—philosophes et Théologiens les plus optimistes qui soient,—précisément, voilà ce que nous supposons, voilà ce que nous croyons, voilà ce que nous professons. L'hypothèse d'une damnation universelle, quelque mitigée qu'elle soit, est vraiment inadmissible. Au contraire, l'hypothèse du pardon et de la régénération, outre qu'elle est charmante, consolante, admirable en elle-même, ouvre l'esprit aux plus vastes et aux plus sublimes conceptions quant à l'immensité des mondes et à l'immensité de Dieu. Nous mettons les peuples sidéraux au même rang que les peuples de la Terre. Ces peuples lointains, élevés comme nous, à l'état surnaturel de la grâce, ont comme nous, une épreuve initiale et temporaire à subir. Ils succombent, comme nous, dans cette épreuve. Ils encourent, par là, en bloc, une première condamnation, laquelle est aussitôt révoquée, grâce à la prière du Verbe qui s'offre à son Père en holocauste, pour sauver tous les mondes sans exception.

L'efficacité du Sang Précieux de Jésus-Christ Notre Sauveur, déjà infinie quant à elle-même, devient presque infinie dans son application. La Rédemption n'est plus limitée à notre petit globe imperceptible ; elle s'applique à tous les globes habités, jusqu'aux extrémités de l'Univers. Tous ces peuples à qui Dieu pardonne, sont soumis, comme nous, à une épreuve nouvelle qui est la foi, l'espérance et la charité envers le Rédempteur, avec la fidélité à le servir. Dans cette épreuve finale, s'opère l'élaboration individuelle des Elus et des réprouvés. Le nombre ou la valeur des Elus, dans les astres comme sur la Terre, l'emporte immensément sur le nombre ou la valeur des réprouvés. Là comme ici, le mal est plus que compensé, il réalise pour Dieu un profit infini, par l'infinie surabondance du bien. Et si un tel système, appliqué sur la Terre, tourne à la gloire de Jésus-Christ, en lui procurant, par millions, des adorateurs qui lui rendent grâce pour leur salut, puis à la gloire de son Père, en lui procurant, par millions, des âmes qui s'unissent aux esprits bienheureux pour jouir de sa félicité et chanter éternellement ses louanges dans le Ciel ; n'est-il pas évident que le même système, appliqué à des millions de mondes semblables à la Terre, augmentera, dans la même proportion, la gloire de Jésus-Christ et la gloire de son Père, avec le nombre des saints ?

Réponse :

Non, cela n'est pas évident du tout.

Une telle exposition du système de la Pluralité des mondes est, sans contredit, fort spécieuse. Elle est séduisante autant que brillante. Mais elle n'est pas solide. Elle ne résiste pas à l'épreuve de la réflexion. Faute d'avoir éclairé sa lanterne, un personnage fameux de la Fable manqua complètement ses représentations. Ainsi ces Messieurs, après avoir dit que la Rédemption s'applique, sans exception, à tous les globes habités, jusqu'aux extrémités de l'Univers, ont oublié de nous expliquer de quelle manière la Rédemption, opérée ici-bas, a bien pu être étendue universellement à tous les peuples sidéraux. Ils ont toujours oublié d'éclairer ce point-là, qui est la lanterne. Ainsi la représentation ne marche point. Quel dommage qu'une si belle exposition, — belle du moins en apparence, — doive s'évanouir en fumée, et que l'admiration manifestée par un certain public en sa faveur, soit de l'enthousiasme déployé en pure perte !

Le fait est qu'il est bien facile de dire que tous les peuples des

astres obtiennent leur pardon, leur régénération et leur salut par les mérites infinis de Jésus-Christ, mais qu'il n'est pas du tout si facile de prouver la vérité d'une telle assertion. La vérité d'une telle assertion, disons-nous ; oh ! c'est présumer beaucoup trop de la force de nos adversaires. Qu'ils nous démontrent donc la simple vraisemblance ou la pure probabilité de leur doctrine.

Comment, par quels moyens, la Rédemption opérée par Jésus-Christ sur la Terre, pourrait-elle s'étendre et s'appliquer à tous les peuples sidéraux ? Voilà le point capital qu'il faudrait expliquer. Ce point capital reste toujours dans les ténèbres. C'est l'écueil, avons-nous dit déjà, où viennent sombrer tous les partisans chrétiens du système de la Pluralité des mondes. Impossible d'essayer à résoudre cette question, sans tomber aussitôt dans les invraisemblances les plus folles, dans les extravagances les plus téméraires. Voyons un peu les énormes difficultés qui se présentent.

Le Verbe de Dieu émigrera-t-il d'un monde à l'autre, s'incarnant, sur chaque monde, dans le sein d'une Vierge, vivant 33 ans, fondant une Eglise, instituant des sacrements, mourant sur une croix, ressuscitant le troisième jour, ayant l'air de remonter au Ciel, mais s'en allant ailleurs sur un autre globe, ou remontant vraiment au Ciel, mais pour en repartir aussitôt ?

Arrière une telle démence ! Quel abus effrayant de la bonté infinie du Sauveur ! Et quelle injure abominable faite à Dieu le Père, à qui il semble qu'on aurait droit de reprocher la création de tant d'Humanités perverses, ne pouvant se sauver, et se sauver en partie seulement, que par l'immolation, tant de fois répétée, de l'Agneau Divin qui efface les péchés du monde !

N'est-ce pas assez d'une seule fois, pour le Verbe Divin, de s'incarner, de répandre son Sang et d'expirer sur une croix ? Oui certainement, " le Christ a été offert une seule fois pour l'expiation des péchés " : *Christus semel oblatus est ad exhaurienda peccata.* Hebr. IX, 28.

N'est-ce pas assez d'un seul peuple, dans toute l'immensité de l'Univers, parmi les enfants de Dieu, pour commettre le crime épouvantable du déicide ? Oui certainement, le déicide est le crime d'un seul peuple " : *unius delictum.* Rom. V, 18.

Et quelle théorie un peu [illegible]euse, un peu digne, auriez-vous à présenter, relativement à tous les corps et à toutes les âmes de Jésus-Christ, dont le nombre irait toujours croissant dans le

Ciel, comme le nombre des Incarnations irait lui-même toujours croissant dans l'Univers.

Non, non ! Jésus-Christ ne s'incarne et ne meurt pas plus qu'une fois.

Mais si Jésus-Christ ne s'incarne et ne meurt qu'une seule fois, s'il ne descend que sur notre Terre, s'il ne converse qu'avec la race humaine issue d'Adam et d'Eve, comment fera-t-il donc pour se faire connaître, aimer et servir par les peuples disséminés dans les astres ? Le ferez-vous voyager, dans son état glorieux, de planète en planète, pour se révéler successivement à tous les mondes ?

Si vous dites : oui ; on vous demandera de quelle efficacité pourrait être une telle méthode, si bénigne et si douce, parmi des mondes qui n'auraient point vu couler le Sang de la Rédemption ; alors qu'il y a tant d'incrédules, tant de rebelles, tant d'impénitents, tant de réprouvés sur la Terre, sur cette Terre même, où les hommes ont vu expirer leur Sauveur, où ils l'ont vu, de leurs yeux, naître, vivre, souffrir et mourir !

Mais pourquoi cette vaine supposition ? L'Eglise et l'Ecriture Sainte nous enseignent positivement que Jésus-Christ, depuis son Ascension, comme un vainqueur à qui sont décernés les honneurs du triomphe, est assis en paix, en repos et en gloire, à la droite de Dieu son Père, et qu'il ne quittera son trône qu'à la consommation des siècles, pour venir juger définitivement les peuples de ce bas monde. Il ne voyage donc pas de soleil en soleil, ou de planète en planète.

Si Jésus-Christ ne voyage pas d'un monde à l'autre, le ferez-vous remplacer par le ministère des anges ?

Hélas ! il semble que ces pauvres anges auraient fort peu de prestige, fort peu d'influence, et fort peu de succès, à venir chanter aux peuples des astres : " Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse ; voici que nous vous évangélisons une grande joie : il vous est né un Sauveur, là-bas, dans le lointain, sur un tout petit globe que vous n'apercevez même pas !"

Tous ces mondes s'écrieraient, l'un après l'autre, à peu près comme les possédés de l'Evangile : Eh ! que nous importe, à nous, un Sauveur qui nous est né si loin, sur un tout petit globe que nous n'apercevons même pas ? " Que peut-il y avoir de commun entre nous et toi, ô Jésus, Fils de Dieu ? " : *quid nobis et tibi, Jesu, Fili Dei ?* " Matth. VIII, 29.

Que feraient donc les anges, dans de telles conditions pour fonder une Eglise au milieu de chaque monde, pour instituer les mêmes sacrements que nous avons ici, pour régénérer les âmes, pour leur appliquer les mérites et les fruits de la mort du Divin Rédempteur ?

Evidemment, ils prêcheraient dans le désert. On se moquerait d'eux. Ils seraient peut-être moins écoutés que ne l'étaient jadis les prophètes écoutés si peu par le peuple d'Israël. Ils ne sauveraient peut-être pas une seule âme !

Aucun moyen ne réussit donc !

Voilà l'inexorable et mortelle conclusion à laquelle on arrive, au suprême désappointement, sinon au suprême découragement de nos adversaires.

Si grande, si belle, si sublime que soit l'œuvre de Rédemption, opérée sur la Terre par Jésus-Christ, il paraît absolument impossible d'étendre aux peuples sidéraux le bénéfice de cette Rédemption, impossible d'imaginer comment le Sang Divin qui a coulé sur le Calvaire, pourrait être, à l'égard de ces peuples, de quelque utilité et efficacité pour leur justification.

CHAPITRE VIII

L'HABITATION DES ASTRES PAR DES ÊTRES INFÉRIEURS AUX ANGES SERAIT UN PRÉJUDICE A LA GLOIRE DE DIEU.

Notre septième argument va causer une grande surprise, qui sait ? peut-être un grand scandale, aux partisans orthodoxes du système de la Pluralité des mondes ; car il consiste précisément dans la négation de leur principe fondamental, que la gloire de Dieu serait d'autant plus grande qu'il y aurait un plus grand nombre de mondes habités, et dans la substitution du principe contraire, que la multiplication des mondes habités, au lieu d'être favorable, serait plutôt préjudiciable aux intérêts de la gloire de Dieu.

Paradoxe !—criera-t-on de toutes parts, et comment allez-vous prouver une telle assertion ?

Nous la prouverons assez facilement, par une simple opération d'arithmétique, de la même façon qu'on démontre, par le manque d'équilibre entre les recettes et les dépenses, l'état ruineux d'un commerce, lorsque ce commerce a pour objet des marchandises de qualité inférieure qui ne se vendent point.

De plus en plus étrange !—s'écrient les adversaires.

Étrange tant qu'il vous plaira. Ayez seulement la patience de nous suivre dans notre argumentation.

Vous admettez, n'est-il pas vrai, que Dieu a tout créé avec nombre, poids et mesure. *Omnia in mensurâ, et numero et pondere disposuisti.* Sap. XI, 21.

Vous admettez que Dieu connaît le nombre exact de toutes les étoiles, de tous les globes du firmament. *Numerat multitudinem stellarum.* Ps. 146.

Vous admettez enfin que Dieu connaît le nombre exact des Bienheureux, soit de nature angélique, soit de nature humaine, à qui il s'est proposé, éternellement, d'accorder l'héritage du

royaume du Ciel. *Deus cui soli cognitus est numerus electorum in supernâ felicitate locandus.* Ainsi s'exprime l'Eglise dans une de ses oraisons.

Il faut bien que vous admettiez ces prémisses. Car vous ne pouvez pas comparer Dieu à un enfant qui fait des bulles de savon avec une pipe, les lance dans l'air sans en tenir le compte, et ne s'arrête que lorsqu'il est épuisé ou lassé.

Dieu n'amène pas à l'existence un seul être, grand ou petit, ange ou homme, soleil ou grain de sable, sans une raison spéciale et particulière. Tous les êtres créés, pris dans leur ensemble, forment un tout unique, un composé parfait, dont la partie la plus infime n'a pas échappé à l'attention expresse, à la volonté formelle du Créateur. Vous ne pourriez retrancher la plus petite partie, le dernier ange, le dernier homme, le dernier soleil, le dernier grain de sable, sans nuire à la perfection absolue du tout.

Ce principe n'est-il pas vrai même de toutes les œuvres de l'homme ? Pouvez-vous enlever une partie quelconque à une horloge, à un métier de tisserand, à une presse d'imprimerie, à une locomotive, etc., sans froisser l'idée du constructeur qui a mis chaque morceau à sa place, avec un rôle spécial à remplir, et une convergence particulière vers la fin commune du tout ?

Avec infiniment plus de raison faut-il proclamer la vérité d'un tel principe, au sujet de l'œuvre immense de Dieu, qui est la création tout entière.

Maintenant, vous désirez multiplier outre mesure le nombre des adorateurs de Dieu. Fort bien. L'intention est excellente. Nous la partageons avec vous. Mais entre vous et nous, il y a une certaine ligne de démarcation qui va se dessiner bientôt avec un énorme relief.

Vous dites : Si au nombre des Elus du Ciel et des Elus de la Terre, on ajoute le nombre des saints que pourront fournir les mondes habités parmi les astres, on augmentera d'autant le nombre des Bienheureux et la gloire du Créateur.

Voilà votre argument favori. Et vous faites vous-mêmes une opération d'arithmétique. Mais c'est ici qu'est l'erreur. C'est ici que nous nous séparons d'avec vous. Il nous semble que vous n'allez pas suffisamment au fond de la question. Ne confondez-vous pas la quantité avec la qualité ? Ne regardez-vous pas au nombre seul, sans égard à la qualité des Bienheureux, adora-

teurs du Très-Haut ? Une telle supputation est-elle justifiable ? Qui vous autorise à mettre sur le même pied, sur un pied d'égalité ou d'équivalence, les purs esprits du Ciel et les habitants mi-spirituels, mi-corporels, dont votre imagination peuple les astres ? Qui vous permet de substituer les uns aux autres, sans nulle hésitation, comme si le résultat était le même par rapport à Dieu ?

Votre addition est parfaite numériquement. Elle vous donne un plus grand nombre d'adorateurs, cela est incontestable. Mais quelle espèce d'adorateurs cela vous donne-t-il ? Quelle est leur valeur, leur qualité, leur efficacité, relativement à Dieu ?

Voilà le point essentiel à examiner.

Vous ne prétendez pas, assurément, que les adorateurs venus des astres sont d'aussi bonne valeur, d'aussi bonne qualité, d'aussi bonne efficacité que les anges du Ciel, et peuvent glorifier Dieu autant que ceux-ci ; car ils sont évidemment d'une nature moins noble.

Autant vaudrait dire, n'est-il pas vrai ? qu'une population d'émigrants recrutés dans les bas-fonds des pays étrangers, est aussi utile, aussi précieuse, aussi désirable, que l'excellente population native d'un pays hautement distingué à tous les points de vue de la vraie civilisation religieuse, morale et industrielle.

Si vous en aviez le choix et le pouvoir, vous ne manqueriez pas, sans doute, pour promouvoir la force, la prospérité et la gloire de votre patrie, d'augmenter jusqu'aux extrêmes limites du besoin, la noble et vigoureuse population native du pays, plutôt que de recourir à une population exotique, tirée des bas-fonds de la société.

Ainsi en doit-il être des anges du Ciel, comparativement aux peuples des astres. Car " l'ange, dit saint Denis, est l'image la plus vivante, la plus belle de la beauté divine elle-même, le miroir le plus clair où se réflètent dans leur plus vif éclat les rayons de la lumière éternelle dont il est le plus rapproché."

Dans ces conditions, est-ce qu'il ne doit pas vous sauter aux yeux que votre opération d'arithmétique,—non pas numériquement, mais substantiellement parlant,—serait infiniment meilleure en elle-même et assurerait infiniment plus de gloire à Dieu, si, au lieu d'ajouter au nombre des bons anges le nombre des Bienheureux sidéraux, vous ajoutiez un nombre équivalent de purs esprits, tout à fait semblables aux premiers ?

Voilà ce que nous faisons, nous qui combattons le système de l'habitation des astres. Désireux autant que vous-mêmes d'augmenter dans toutes les limites du possible, le nombre des saints adorant et glorifiant Dieu, nous ajoutons au nombre d'esprits célestes, antérieurement conçus, un nombre nouveau d'esprits de même nature, égal ou même supérieur, si l'on veut, au nombre de tous les saints que les astres pourraient fournir. Voilà notre manière d'additionner. Voilà notre opération d'arithmétique, de beaucoup supérieure à la vôtre, quant au mérite, à la qualité, à la valeur intrinsèque des sujets.

A la place des créatures mi-spirituelles, mi-corporelles, nous mettons de purs esprits célestes. Au lieu d'agrandir le royaume divin du côté de la matière, nous l'agrandissons du côté de l'esprit. Et nous y gagnons d'autant plus que l'esprit est supérieur à la matière, et plus capable de glorifier Dieu.

Quel est le nombre des habitants des astres, d'après votre supputation, et en supposant même que ce sont tous des prédestinés ? Les comptez-vous par millions ? Les comptez-vous par milliards ? Les comptez-vous par millions de milliards ? A votre aise. Vous pouvez donner libre essor à votre imagination. Une chose est certaine cependant : c'est que le nombre hypothétique de ces hypothétiques habitants des astres est limité, comme celui des astres eux-mêmes, et qu'il est exactement connu de Dieu. Un nombre réellement infini est une absurdité. La limite du possible est ici la limite où il plaît à Dieu de s'arrêter, pour les besoins de sa gloire et de sa manifestation. Il est clair qu'une telle limite existe. D'autre part, le nombre des bons anges est limité, lui aussi, et parfaitement connu de Dieu. Remplaçons donc les habitants des astres par un nombre égal ou supérieur d'esprits célestes.

Dieu n'y gagnera-t-il pas ? Oui, certes, Dieu y gagnera énormément ; d'abord parce que le nombre de ses adorateurs est considérablement augmenté ; et ensuite, parce que les nouveaux adorateurs, étant de purs esprits comme les premiers, seront plus parfaits en eux-mêmes que ne le seraient des êtres de nature mixte, en partie spirituelle, en partie matérielle, et procureront à la Divinité beaucoup plus de gloire que ne peuvent lui en procurer ces mêmes êtres de nature inférieure.

Voilà comment l'hypothèse de la Pluralité des mondes se désagrège par elle-même dans ce qu'elle a de plus intime et de

plus fondamental. Ce n'est plus Saturne qui dévore ses enfants. C'est Saturne qui se dévore lui-même. Car la raison la plus forte sur laquelle on appuie cette hypothèse, devient la raison la plus puissante pour la détruire.

Vous dites : les astres doivent être habités, car s'ils sont habités, cela augmentera la gloire de Dieu. Or, cet argument porte à faux. D'abord, parce que vous ne savez pas si Dieu veut une plus grande manifestation de sa gloire que celle qu'il obtient par les anges du Ciel et les habitants de la Terre. Ensuite, parce que si Dieu veut réellement une plus grande manifestation de sa gloire par des êtres intelligents, il obtiendra son but avec infiniment plus d'efficacité en créant de purs esprits dans le Ciel qu'en créant des êtres de nature mixte, disséminés dans les astres.

Vous ne pouvez vous soustraire à la force de cette objection, qu'en soutenant, si vous l'osez, que de deux moyens qui se présentent à son infinie sagesse pour atteindre un but déterminé, Dieu puisse ou doive choisir le moins noble, le moins efficace, le moins digne de lui. Une telle échappatoire est si absurde, qu'il suffit de l'exposer.

Ne prétendez pas, non plus, qu'une fois l'addition faite, telle que nous suggérons de la faire, c'est-à-dire après avoir ajouté au nombre des bons anges déjà existants, un nombre d'anges nouveaux, égal ou supérieur au nombre des saints que pourraient fournir les astres, on pourrait encore grossir le nombre total des adorateurs de Dieu, en ajoutant derechef cette même population des astres qui peut toujours subsister, conjointement et simultanément avec les anges, si immense que soit le nombre de ces derniers, si augmenté qu'il soit par la susdite addition.

Car alors, vous vous lanceriez dans l'hypothèse d'une création à effet continu qui n'aurait jamais de terme ; Dieu pouvant remplacer, non pas une seule fois, mais des milliers de fois, mais indéfiniment, la population des astres par des légions nouvelles d'esprits célestes.

Une telle hypothèse est absurde, pour la raison que Dieu a connu de toute éternité le nombre exact des Bienheureux qu'il lui était convenable de se donner comme adorateurs. Ce nombre exact, Dieu l'a décrété immutablement, de manière qu'on ne peut le modifier ni par une seule unité de plus, ni par une seule unité de moins. Le nombre des bons anges étant primitivement déterminé, la question a donc dû se présenter une seule fois à la con-

sidération de la sagesse divine, ou de s'en tenir là, ou d'ajouter à ses œuvres une population dans les astres, ou de substituer à cette population astrale, des phalanges nouvelles de purs esprits.

L'examen de cette question a dû être plus prompt que l'éclair dans l'Esprit de Dieu. Les populations des astres ont été rejetées en bloc, à cause de leur nature inférieure, et Dieu s'est entouré aussitôt du juste nombre de purs esprits qu'il lui fallait à cause de leur nature plus parfaite et plus propre à servir ses desseins. Il importe peu que Dieu ait fait ou n'ait pas fait une substitution positive d'esprits célestes à tous les peuples sidéraux non créés. L'essentiel est que Dieu jouisse du nombre exact de Bienheureux dont il a besoin, et que sa gloire ne souffre pas le moindre préjudice de la non habitation des astres. Dieu s'est entouré d'un si grand nombre de purs esprits que l'effet est le même absolument, dans l'un et l'autre cas. Si Dieu n'a pas fait de substitution, c'est qu'il avait déjà, auparavant, assez d'anges pour le servir. S'il a fait une substitution, il en a maintenant assez.

Pourquoi, faibles mortels, esprits bornés que nous sommes, voulons-nous fournir, imposer à Dieu un contingent surperflu de vils adorateurs, dans les peuples sidéraux, comme si Dieu n'avait pu réussir à se procurer ce dont il a besoin dans la pure et brillante milice des anges ?

N'y aurait-il pas assez d'anges créés, ou assez de bons anges préservés, pour les besoins de Dieu ? Mais pensez-y donc, il y en a des multitudes innombrables, d'après la révélation formelle de l'Ecriture Sainte, et d'après l'opinion universelle des Pères de l'Eglise. " Des milliers de milliers d'anges le servaient,—dit le prophète Daniel décrivant le jugement de Dieu,—et dix milliers de centaines de milliers assistaient devant lui." : *Millia millium ministrabant ei et decies millies centena millia assistebant ei.* Dan. VII, 10. " Le char de Dieu, à lui seul,—dit le roi David, —est entouré de plus de dix mille anges se livrant à la joie." *Currus Dei decem millibus multiplex, millia lætantium.* Ps. 67. L'apôtre saint Jean en vit aussi " des milliers de milliers " autour du trône de Dieu. *Et erat numerus eorum millia millium.* Ap. V, 11.—Il est clair que toutes ces expressions n'indiquent pas des nombres déterminés, mais plutôt des nombres indéterminables, à cause de leur immensité ; soit que les termes fassent défaut pour exprimer de tels nombres, soit que de tels nombres dépas-

sent la compréhension de tout esprit, autre que l'Esprit de Dieu.

Les saints Pères disent non moins formellement que le nombre des milices angéliques est incalculable, c'est-à-dire plus grand que tout ce qu'il nous est possible de concevoir et d'exprimer. Saint Ambroise assure que les nations de la Terre, toutes réunies, ne sont auprès des esprits du Ciel que comme une goutte d'eau auprès de l'océan. Et la Philosophie scolastique vient admirablement à l'appui de cette doctrine. " Il est rationnel,—dit saint Thomas,—que les substances immatérielles, au point de vue du nombre et de la multitude, l'emportent incomparablement sur les substances matérielles." *Rationabile est quod subtantiæ immateriales excedant secundùm multitudinem, substantias materiales, quasi incomporabiliter. (Sum. th.* p. I, q. 50 a. 7).

Puisque les anges sont en nombre presque infini dans le Ciel et partout dans la création, n'est-il pas à croire que Dieu, par ces nobles et sublimes adorateurs, tout à fait indépendants de la matière, a pourvu amplement et magnifiquement à toutes les exigences de son amour, quant à lui-même et quant aux créatures ? Qu'est-il besoin d'y ajouter un nombre quelconque d'adorateurs grossiers, venus misérablement des royaumes de la corruption et de la fange ? N'est-ce pas déprécier l'œuvre de Dieu que d'y mêler sans raison, en quantité aussi considérable, un élément aussi vil que la matière, qui entre pour toute une moitié, dans la constitution essentielle de ces être intelligents, humbles traits-d'union entre les corps bruts qui ne pensent pas et les purs esprits qui ne vivent que de pensée ?

Il est maintenant facile de voir et de saisir la vérité de notre assertion que la Pluralité des mondes habités porterait préjudice à la gloire de Dieu. Vous concevez une création où à la multitude innombrable des anges s'ajoute une multitude innombrable de peuples sidéraux. Or, il vous est possible de concevoir une création immensément supérieure à celle-là ; nous voulons dire une création où tous les peuples sidéraux, moins les peuples de la Terre, seraient remplacés par des phalanges de purs esprits, appartenant au royaume du Ciel. C'est donc porter atteinte à la gloire de Dieu que de préférer la première création.

Voilà, selon nous, le coup de mort définitif, irrémédiable, porté au système déjà si moribond de la Pluralité des mondes ou de l'habitation des astres.

Il s'en faut bien, cependant, que le combat se termine ici. Nous

voyons venir un assaut terrible, une lutte corps-à-corps, un engagement désespéré. Des objections plus formidables que des pavés nous sont lancées par la tête. Une, surtout, la première, est grosse comme une montagne. On se flatte de nous écraser avec cette seule objection. Heureusement, nous sommes prêt, et nous attendons l'ennemi de pied ferme.

Nos adversaires, un instant ébahis, reprennent bientôt leur sens, avec un nouveau courage, avec de nouvelles forces. Ils reviennent à la charge, pleins de confiance, croyant nous anéantir par la réplique suivante:

A ce compte-là, s'écrient-ils, vous vous donnez à vous-même le coup de mort. Vous prouvez trop. Qui prouve trop ne prouve rien. Vous frappez le peuple terrestre en même temps que les peuples des astres. Car si la matérialité des habitants des astres est un obstacle formel à ce qu'ils paraissent jamais devant Dieu, on devra, pour la même raison, dire la même chose des habitants de la Terre. On devra dire que Dieu n'aurait pas dû créer le peuple terrestre. Dieu n'aurait dû rien créer de tout ce qui compose l'Univers matériel. Dieu n'aurait dû créer que des anges. Il faut supprimer tout le reste.—Que si Dieu a trouvé bon de créer l'Univers matériel et l'Humanité sur la Terre, on doit trouver bon aussi qu'il ait créé des habitants semblables à nous sur toutes les Terres célestes, semblables à la nôtre. Si la matérialité des Elus de la Terre ne les empêche pas de paraître à côté des anges, devant la face de Dieu, pourquoi donc les Elus des astres seraient-ils exclus du Ciel, par motif de matérialité ?

Bravo !—s'écrieront beaucoup d'esprits superficiels, prompts à conclure, tardifs à raisonner,—bravo ! voilà un argument vigoureusement rétorqué ; il ne doit pas être facile de sortir du cercle de fer de cet épouvantable dilemme !

Et pourtant, nous en sortirons.

L'Humanité terrestre existant malgré sa matérialité, et les Humanités sidérales n'existant pas, à cause de leur matérialité ; voilà bien, certes, le nœud gordien, le point le plus critique de la question, le terrain brûlant sur lequel doit se livrer la lutte suprême.

Dans cette lutte suprême, nous prenons immédiatement l'offensive, au cri de : *quis ut Christus ?* qui est comme le Christ ? Car c'est dans Jésus-Christ que nous trouvons l'explication de l'Univers et la raison de notre propre existence ; car c'est à cause

de Jésus-Christ que tout existe, et c'est par Jésus-Christ que nous-mêmes nous existons. *Christus per quem omnia, et nos per ipsum,* 1a Cor. VIII, 6.

Oubliez-vous donc la présence de Jésus-Christ au milieu de l'Humanité terrestre ? Oubliez-vous donc l'absence de Jésus-Christ au sein de toutes les Humanités sidérales ? Ne voyez-vous pas que la race humaine, avec Jésus-Christ au milieu d'elle, est grande et noble de toute la grandeur et de toute la noblesse de son Divin Chef, lequel est mille fois plus couronné d'honneur et de gloire qu'il ne l'est d'épines et d'opprobres ? Ne voyez-vous pas que les nations des astres, privées de la splendeur d'un tel Chef, languissent dans un état d'irrémédiable insignifiance et d'éternelle abjection ? Ne comprenez-vous pas que notre monde, avec son Libérateur, offre au Père Eternel un objet de complaisance infiniment cher et précieux, tandis que tous les autres mondes, privés du Messie, fûssent-ils par millions dans l'Univers, n'ont rien pour tenter le cœur de Dieu et charmer ses regards ? Ne sentez-vous pas enfin que si l'existence du Verbe Incarné était nécessaire à Dieu (sinon d'une nécessité absolue, au moins d'une nécessité relative, en autant que la Majesté de Dieu l'exigeait, par convenance et par justice,) pour créer des êtres intelligents et se révéler à eux et partager avec eux sa félicité, c'en était assez, à tous les points de vue, pour assurer en même temps et la création de notre Humanité et la création de l'Univers,—l'Univers existant pour l'Humanité, et l'Humanité existant pour le Christ ?—

Arrêtons-nous ici, et pesons bien la force, la grandeur, la conséquence de cette pensée : Verbe Incarné, relativement, sinon absolument, nécessaire au sein de la création universelle, y compris les anges eux-mêmes.

Voilà notre principe. Voilà, dans notre pensée, l'explication fondamentale de toutes les natures créées, — nature angélique, nature matérielle, nature humaine,—qui sont sorties du néant, sur l'ordre de Dieu, pour paraître devant lui. Nous adoptons dans toute son étendue, dans toute sa sublimité, l'opinion des illustres Docteurs, des grands Théologiens de l'Eglise, tels que Duns Scot, Suarez, Bossuet, Bourdaloue, etc., qui, encouragés par l'Eglise elle-même et appuyés solidement sur la Sainte Ecriture, pensent que l'Incarnation n'était pas seulement nécessaire à notre race, pour la sauver, mais nécessaire, avant tout et pri-

mordialement, aux anges eux-mêmes, pour les rendre dignes du Ciel.

Ne craignons pas d'approfondir cette doctrine, de la pousser même jusqu'à ses plus extrêmes limites. C'est en elle que nous trouverons toute vérité et toute lumière.

Posons donc en principe que c'est avant tout et primordialement pour les anges que l'Incarnation du Verbe de Dieu était nécessaire, de telle sorte que sans l'Incarnation du Verbe, le monde des anges, le premier considéré par l'Idée ordonnatrice du Père, n'aurait pu trouver grâce, à ses yeux, et par conséquent, n'aurait pu être créé.

Trop accoutumés, trop enclins aux choses de la Terre, nous ne réfléchissons pas assez sur la condition naturelle des célestes esprits. Les célestes esprits, quoique d'une nature supérieure à la nôtre, ne sont-ils pas, aussi bien que nous, à une distance infinie de Dieu, lorsque, sortant du néant, ils entrent dans l'existence ? Oui, évidemment, par leur contingence, par leur indifférence à être ou à ne pas être, par le fini de toutes leurs perfections, ils sont, comme nous, à une distance infinie de Dieu.

Etant à une distance infinie de leur Créateur, les esprits célestes auraient-ils jamais pu, seuls, par leur propre excellence, rendre à Dieu des hommages d'adoration, d'amour, de louange, dignes de la souveraine Majesté, même si on les suppose élevés à l'état surnaturel, et brillants de grâce et de gloire ?

Surtout auraient-ils jamais pu, même élevés à l'état surnaturel et brillants de grâce et de gloire, auraient-ils jamais pu, seuls, par leur propre excellence, réparer convenablement l'outrage abominable que Dieu prévoyait devoir être fait à sa Majesté souveraine, par la révolte de Lucifer et de tous les mauvais anges ?

Voilà les deux grandes questions, de la solution desquelles dépend la création tout entière.

Eh bien ! non, les esprits célestes n'auraient jamais pu, par eux-mêmes, par leur propre excellence, quoiqu'élevés à l'état surnaturel et revêtus de grâce et de gloire, ni rendre à Dieu de dignes hommages d'adoration, d'amour et de louange, ni réparer dignement l'outrage fait à la Majesté de Dieu par la révolte des mauvais anges.

En qualité d'êtres finis, ils n'auraient jamais pu rendre à Dieu que des hommages limités, et il faut à Dieu des hommages d'une valeur infinie ; ils n'auraient jamais pu donner à Dieu qu'une

réparation limitée pour le péché des anges rebelles, et il faut à Dieu une réparation d'une valeur infinie.

C'est l'infini qu'il faut à l'infini.—Des esprits créés sont toujours par eux-mêmes d'une incapacité absolue sous ce rapport.

Ecoutez ce que dit Bossuet : " La nature visible ne pouvait aimer, et pour cela, elle avait besoin d'un médiateur pour retourner à son Dieu. La nature humaine peut bien aimer, mais elle ne peut aimer dignement. Il fallait donc lui donner un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable, afin qu'en lui et par lui nous puissions rendre à Dieu notre Père un hommage, un culte, une adoration, un amour dignes de sa Majesté. C'est ce médiateur qui nous est formé par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. Réjouis-toi, ô nature humaine ; tu prêtes ton cœur au monde visible, pour aimer son Créateur tout-puissant, et Jésus-Christ te prête le sien pour aimer dignement Celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même." *Sermon sur l'Annonciation.*

L'argument de Bossuet est tiré de l'indignité de la nature humaine, en soi, indépendamment du péché. Il s'applique donc aux anges non déchus, qui eux-mêmes, ne peuvent aimer, adorer, louer Dieu, comme il mérite de l'être. Ainsi le médiateur n'est pas moins nécessaire aux anges qu'aux hommes. Et si le médiateur est déjà nécessaire aux anges et aux hommes, sans le péché, combien plus nécessaire devient-il dans le cas où Dieu est outragé par le péché !

Bourdaloue est beaucoup plus explicite. Il dit : " Toutes les créatures, prises même ensemble, n'ayant nulle proportion avec l'être de Dieu, et, comme parle Isaïe, toutes les nations n'étant devant Dieu qu'un atome et un néant, quelqu'effort qu'elles fissent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pourrait être pleinement honoré par elles, et dans le culte qu'il en recevrait, il resterait toujours un vide infini." *Sermon sur la Purification.*

On voit que Bourdaloue applique son argument aux anges comme aux hommes, puisqu'il dit : toutes les créatures, toutes les nations ; celles du monde visible comme celles du monde invisible. Et encore ici, le médiateur, déjà nécessaire naturellement, devient-il *à fortiori* nécessaire, si les mondes créés sont encore plus indignes et plus éloignés de Dieu par le péché. Car leur impuissance à réparer l'outrage fait à Dieu par le péché est

encore plus grande que leur impuissance à adorer dignement. " Il n'y a pas de proportion, dit le cardinal Gousset, (Traité de l'Incarnation,) entre une satisfaction dont la valeur se tire de la dignité d'une simple créature, et l'injure dont la gravité se tire de la Majesté du Créateur ; pas plus qu'entre le fini et l'infini."

Il paraît donc évident que Dieu ne pouvait créer les anges qu'en introduisant au milieu d'eux, comme parfait intermédiaire entre lui et ses Elus, comme sujet de raccordement entre le fini et l'infini, un être supplémentaire, un être participant à la fois de l'infini et du fini, un être mi-divin et mi-créature : mi-divin, afin que ses hommages et ses satisfactions eûssent un mérite infini ; mi-créature, afin qu'il représentât naturellement les êtres finis, et pût suppléer à l'insuffisance de leurs devoirs.

Placé dans l'alternative de ne rien créer du tout, ou de créer les anges avec son Verbe fait créature au milieu d'eux, le Créateur se détermine à ce dernier parti.

Voilà donc nettement posée la question de l'union hypostatique du Verbe de Dieu avec une nature créée.

C'est maintenant qu'il faut concentrer toute la puissance de notre esprit, pour sonder un peu l'abîme de cet impénétrable mystère, et nous procurer, si possible, un faible, très faible aperçu du plan divin de la création.

Le Verbe de Dieu pouvait-il s'unir substantiellement à la nature angélique, et répondre ainsi aux desseins et aux besoins de son Père ?

Non, il ne le pouvait pas.

Cela n'était pas suffisant.

Cela aurait été suffisant, peut-être, s'il n'avait fallu qu'ennoblir les adorations, les affections, les louanges des Esprits Bienheureux, c'est-à-dire les associer aux propres hommages du Verbe-créature et leur communiquer une valeur infinie.

Mais il fallait plus que cela. Il fallait encore, il fallait surtout, à cause du péché des anges rebelles, ennoblir les satisfactions des Esprits Bienheureux en les unissant aux satisfactions du Verbe-créature, et en leur communiquant une valeur infinie.

Les satisfactions du Verbe-créature, pour le péché des anges rebelles, devront donc, les premières, jouir d'une valeur infinie, proportionnée à la grandeur de l'outrage fait à la Majesté de Dieu. Elles devront réparer pleinement cet outrage. Comment cela pourra-t-il se faire ? Comment le Verbe devenu créature

pourra-t-il, quant à lui-même et quant aux Esprits Bienheureux, satisfaire adéquatement à la justice divine pour le péché ?

Nous voilà en face d'une immense complication.

S'il ne s'agissait que de rendre agréables et acceptables à Dieu les hommages positifs des Esprits Bienheureux, — hommages d'adoration, d'affection et de louange,—on peut concevoir que le Verbe fait ange au milieu des anges serait d'une suffisante efficacité, parce qu'un tel ministère est une simple question de présence et de communauté dans les élans d'amour et d'admiration vers les perfections de l'essence divine. Le Verbe-ange serait là présent ; il rendrait à Dieu des hommages communs avec ceux de tous les bons anges ; et le cœur de Dieu pourrait être réjoui, et les anges eux-mêmes pourraient être heureux.

Mais la simple présence du Verbe-ange au milieu des anges, la simple communauté d'amour, d'adoration, de louange, ne suffit plus, dès qu'il s'agit de rendre à Dieu l'hommage d'une réparation pour le péché. Même si le Verbe-ange, avec tous les bons anges, s'humiliait et gémissait continuellement devant le Seigneur, criant sans cesse : Mon Père, je vous en supplie, à cause de moi, oubliez le péché des anges rebelles ; cela ne serait pas une satisfaction. Pourquoi ? Parce que la satisfaction, en vue de compenser l'injure, doit consister essentiellement, pour le réparateur, dans le sacrifice personnel du même bien, de la même perfection dont le coupable a voulu priver l'offensé ; elle ne peut être adéquate et vraiment acceptable que si elle va jusqu'à cette extrémité.

Dans le cas d'innocence absolue de la part des créatures, le Verbe-créature ne demanderait qu'à vivre au milieu de ses frères, pour les faire vivre de sa vie divine. Au contraire, dans le cas du péché à expier, le premier désir du Verbe-créature doit être de faire à Dieu le sacrifice de son existence.

Qu'est-ce, en effet, que le péché dans son essence la plus intime ? Le péché n'est-il pas un déicide ? Résister à la volonté de Dieu, lui désobéir, enfreindre ses lois, se révolter contre lui, n'est-ce pas vouloir que Dieu n'existe point, ou qu'il disparaisse ou qu'il soit anéanti ? Un tel désordre est d'une malice infinie. Il ne peut être réparé que par une expiation de même nature, c'est-à-dire par le sacrifice d'une existence, qui soit elle-même d'une valeur infinie.

Dieu lui-même a décrété que parmi les hommes, " on répandra

le sang de quiconque aura versé le sang humain." *Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius.* Gen. IX, 6. Appliquant cette loi à la Divinité, il en résulte que si des créatures sont assez perverses pour attenter à l'existence de Dieu, il faudra qu'une personne divine perde, au moins pour un temps, son existence, afin d'expier un tel forfait. Peine du talion. Peine proportionnée à l'offense. Peine absolument nécessaire, puisque la mort de toutes les créatures ne servirait de rien, puisqu'un Dieu seul peut perdre une existence d'une valeur infinie. On a voulu la mort de Dieu : il faudra qu'un Dieu meure !

Les mauvais anges, précipités dans l'Enfer pour toute une éternité, ne pourraient satisfaire à la justice de Dieu pour un seul péché mortel ; car ce châtiment, quelqu'épouvantable qu'il soit, n'est pas un châtiment de mort ; c'est un châtiment où la vie subsiste dans une souffrance limitée ; et fût-il un châtiment de mort, il serait inutile, toutes ces existences étant de nulle valeur auprès de Dieu.

Les bons anges eux-mêmes, s'ils subissaient la mort jusqu'au dernier, ne répareraient pas l'outrage fait à Dieu par un seul péché mortel ; puisque cette nouvelle peine, comme l'autre serait encore d'une nature finie, par conséquent inadéquate. Et d'ailleurs, quelle espèce de mort pourraient subir les anges, si ce n'est l'anéantissement ? Or, il n'est pas dans l'ordre que Dieu anéantisse jamais aucun des êtres créés. S'il est écrit de la Terre qu'elle est stable éternellement, *stat in æternum*, Ecclé. I, 4, cela doit être vrai de toute créature, et surtout des anges.

Il faut absolument qu'un Dieu meure !

Problème terrible ! Car Dieu, en tant que Dieu ne peut cesser d'exister. Le Dieu qui mourra sera donc le Verbe fait créature, c'est-à-dire le Dieu qui aura uni substantiellement à sa nature divine une nature créée. Les deux natures se sépareront, (la nature inférieure étant détruite), et le Verbe-créature, comme tel, aura cessé d'exister. Ce sera en toute réalité la mort d'un Dieu, une mort d'un mérite infini, et Dieu sera satisfait.

Or voici l'inconvénient fatal qui se présente, si vous supposez que la nature divine du Verbe de Dieu s'est unie hypostatiquement à une nature angélique : c'est que le Verbe-ange ne peut comme tel cesser d'exister que par l'anéantissement de cette même nature angélique. En effet, qui dit mort, dit destruction ; et si le Verbe-ange sépare sa nature divine de sa nature angéli-

que en laissant subsister celle-ci, il n'y aura là aucune destruction. Pour qu'il y ait destruction, il faut que la nature inférieure soit immolée et disparaisse. Le Verbe-ange meurt ; donc sa nature angélique est anéantie. Elle ne peut que de cette façon être immolée et disparaître. Mais si elle est anéantie, elle ne reviendra plus. Alors, c'en est fait du Verbe Réparateur et Médiateur qui aurait dû exister toujours, à cause de sa présence toujours nécessaire, et qui n'aura existé que momentanément, juste le temps de consommer le sacrifice de son existence mortelle.

Ce genre de mort est tout à fait inadmissible. On ne peut admettre, d'abord, l'anéantissement de la nature angélique du Verbe fait ange. Car si tout être, une fois créé, doit exister toujours, à plus forte raison, une nature aussi excellente, unie substantiellement à la nature divine, devra-t-elle ne jamais cesser d'exister.

On ne peut admettre, non plus, que le Verbe-créature après une courte existence, après la consommation de son sacrifice, disparaisse éternellement. Car s'il disparaissait, comme intermédiaire entre Dieu et les créatures, celles-ci ne pourraient plus se maintenir devant la face de Dieu, étant incapables, par elles-mêmes, de rendre à la souveraine Majesté, des hommages tant soit peu dignes d'adoration, d'amour, de louange et de satisfaction; d'où la nécessité d'un Christ qui demeure toujours. *Christus manet in æternum.* Joan. XII, 34.

Il faut donc que le Verbe-créature subisse la mort, une vraie mort, puisque c'est le seul moyen de satisfaire à la justice de Dieu pour le péché. Mais en même temps, il faut que cette mort laisse dans toute son intégrité la nature temporelle que le Verbe aura déifiée en l'unissant à sa nature éternelle. Il faut de plus,—et cette nouvelle condition dans la mort n'est pas moins indispensable que la première,—que le Verbe-créature, perdant momentanément son existence, la reprenne aussitôt, par une glorieuse résurrection, et demeure ensuite éternellement parmi les êtres créés, pour ennoblir ceux-ci par sa présence fraternelle au milieu d'eux, et les rendre capables de chanter dignement avec lui-même les louanges du Père Eternel.

Mort ; c'est-à-dire suppression d'existence.

Mort ; et cependant rien n'est anéanti.

Mort ; et le Verbe disparu ressuscite.

Mort ; et le Verbe ressuscité existe toujours.

Mort, conservation, résurrection, immortalité : voilà donc le redoutable et mystérieux problème à résoudre. La nature angélique est inefficace à atteindre cette fin. Une autre nature est nécessaire.

Quelle sera-t-elle ?

Où trouver cette autre nature ?

La voici !

Venez, voyez et admirez avec quelle sagesse infinie Dieu surmonte cette immense difficulté.

Il conçoit le monde matériel : Etoiles, Soleil, Lune, Terre...

Dans ce monde matériel, il conçoit la nature humaine, composée d'un corps et d'une âme, et capable, par la séparation de ces deux principes, de subir une mort qui n'anéantisse rien, et qui permette même la reconstruction certaine du vivant, dans sa parfaite identité et intégrité.

C'est jusqu'à cette nature humaine, jusqu'à cette nature exceptionnelle et privilégiée, que le Verbe Divin descendra. C'est à elle qu'il s'unira substantiellement pour prendre place au milieu des créatures, en qualité de créature divine, et accomplir ainsi, dans le temps et sur la Terre, sa mission admirable de Réparateur universel à l'égard du péché, de Sauveur particulier à l'égard de la race humaine, et de Pacificateur suprême entre Dieu et tous les enfants de Dieu.

La race humaine existera d'abord. Puis, à l'heure marquée, le Verbe de Dieu s'incarnera au milieu de cette race. Il prendra un corps matériel et une âme spirituelle, comme tous les enfants d'Adam et d'Eve.Sa nature divine et sa nature humaine s'uniront substantiellement jusqu'à ne former qu'une seule et même personne, la personne du Christ. A cause de sa sainteté infinie, il lui sera donné pour Mère une Vierge immaculée, une créature de choix, plus comblée de grâces, à elle seule, que toutes les créatures ensemble, une femme, épouse de l'Esprit-Saint, du cœur et des veines de laquelle il puisera le Sang le plus pur et le plus noble et le plus précieux qui puisse couler sur la Terre. Après une existence de trente-trois ans, passée à faire le bien, à prêcher la vertu par exemple et par précepte, *cœpit facere et docere,* à faire connaître aux hommes les trois personnes divines de la Sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et à se faire connaître lui-même comme le Fils de Dieu envoyé ici-bas pour

sauver le genre humain de la damnation éternelle, il mourra, cloué sur une croix. C'est là, sur cette croix, qu'il subira violemment la séparation momentanée de sa nature divine d'avec sa nature humaine. C'est là que sa nature humaine, sans être anéantie, sera détruite, pour l'expiation solennelle et parfaite de tous les péchés à jamais commis et devant se commettre à jamais contre Dieu. Il est broyé, moulu, déchiré, sanglant, inanimé sur cette croix. Quels hommages de satisfaction ! En même temps quels hommages d'adoration, d'amour et de louange ! Tous ces hommages sont pour Dieu d'un mérite et d'un charme infini ! Mais dans cette mort admirable où tous les éléments de Jésus-Christ seront désunis et dispersés,—Dieu, l'âme, le corps,—ces mêmes éléments continueront d'exister : Dieu en lui-même ; l'âme dans les Limbes, le corps dans le tombeau. Et tout à coup l'âme revient animer le corps, la nature divine revient s'unir substantiellement à la nature humaine. Jésus-Christ ressuscite. Le voilà encore vivant, plus beau et plus glorieux qu'avant sa mort. Il s'élance vers le Ciel avec les âmes dont il a fait la conquête sur la Terre ; il y entre en triomphe, aux acclamations de tous les Esprits Bienheureux ; il s'assied sur le trône, à la droite de Dieu son Père, pour être éternellement, entre son Père et les Prédestinés,—Prédestinés de nature angélique et Prédestinés de nature humaine,—un Médiateur tout puissant de paix et de conciliation, d'amour et de félicité. A cause de Jésus-Christ, Dieu regarde avec complaisance la société des anges et des saints ; et à cause de Jésus-Christ, la société des anges et des saints jouit d'un bonheur ineffable, en contemplant la face de Dieu. Tous les hommages que Jésus-Christ rend à son Père, les Elus les rendent conjointement avec lui. Toute la gloire que Jésus-Christ reçoit de son Père, les Elus la reçoivent conjointement avec lui.

C'est ainsi que la nature humaine opère magnifiquement, selon les desseins de Dieu, ce que la nature angélique était impuissante à accomplir. On sait ainsi pourquoi le Verbe de Dieu ne s'est pas fait ange parmi les anges ; pourquoi, de préférence, il s'est fait homme parmi les hommes. Oh ! qui nous dira combien cette nature humaine doit être chère à Jésus-Christ, puisqu'il a trouvé en elle des larmes à verser, une chair à flageller, un corps à crucifier, un cœur à déchirer, des torrents de Sang à répandre, une vie à immoler, c'est-à-dire le moyen de satisfaire entièrement à la justice divine, pour le péché, le moyen de procurer à Dieu

la gloire d'une société d'Elus, et à cette société d'Elus la jouissance éternelle de Dieu !

On comprend maintenant pourquoi Dieu a créé le genre humain tel qu'il est. Il l'a créé spirituel, afin que son Fils en prenant la nature humaine, participât en même temps de la nature de l'ange. Il l'a créé sensible et mortel, afin que le Verbe Incarné pût y souffrir et y mourir. Il l'a créé recomposable après la mort, afin que le Christ pût y ressusciter. Il l'a créé pécheur, afin que son divin Fils eût raison de s'incarner sur la Terre et d'y être crucifié. Il l'a créé guérissable, afin que le Sang de la Croix qui, du côté des anges, avait seulement réparé l'outrage du péché des rebelles, sans les racheter eux-mêmes, devînt pour lui, au contraire, un bain de purification, où il pût se laver de toutes ses iniquités, *lavit nos à peccatis nostris in sanguine suo*, Ap. I, 5, et reconquérir l'héritage des Cieux, *tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*. Ps. 15.

Mais pour cette Humanité, en partie matérielle, il fallait une demeure matérielle. Pour ce grand drame de l'Incarnation et de la Rédemption, il fallait un vaste théâtre. Voilà pourquoi Dieu a créé le Soleil, dispensateur d'énergie, de chaleur et de lumière ; voilà pourquoi Dieu a entouré ce Soleil d'un splendide cortège de planètes ; voilà pourquoi Dieu a préparé une de ces planètes,—la Terre,—avec un soin tout particulier, pour y concentrer toutes les conditions nécessaires à la vie ; voilà pourquoi Dieu a donné un satellite à la Terre,—la Lune,—qui éclaire les hommes pendant la nuit et règle en partie le cours du temps ; voilà pourquoi Dieu a formé ces myriades innombrables d'étoiles qui ornent toute l'étendue du ciel comme des joyaux brillants, racontent en langage muet et sublime la gloire du Créateur, et représentent d'une manière admirable la multitude presque infinie des Elus dans le royaume de Dieu !

Voilà le plan de la création.

D'après son premier concept, Dieu n'aurait créé que de purs esprits, semblables à lui-même. Le péché des mauvais anges l'oblige à la création de l'Univers matériel dans l'espace et de l'Humanité sur la Terre. Jésus-Christ qui ne pourrait ni mourir ni ressusciter parmi les anges, le peut fort bien parmi les hommes. Cette mort terrible, suivie d'une glorieuse résurrection, est l'unique moyen d'expier tout péché et de diviniser toute la société des Elus, par la présence au milieu d'elle, d'un Dieu Mé-

diateur qui demeure éternellement. Ainsi l'Univers matériel est créé pour l'Humanité sur la Terre ; l'Humanité sur la Terre est créée pour Jésus-Christ ; Jésus-Christ est créé en même temps pour les anges et pour les hommes ; et les anges et les hommes, avec Jésus-Christ au milieu d'eux, qu'est-ce donc, si ce n'est la Jérusalem céleste que Dieu s'est bâtie ?

Voilà le plan de la création, autant qu'il est possible ici-bas, à l'esprit humain, de s'en former un faible, très faible aperçu, en poussant à leurs dernières conséquences les enseignements de l'Eglise, des saints Pères et de la Sainte Ecriture, touchant le péché et la Rédemption.

C'est un dogme de foi, proposé par l'Eglise, que Jésus-Christ est mort pour l'amour de nous afin de nous racheter, et que sans lui, sans l'application de ses mérites, aucun homme, ici-bas, ne peut se délivrer de ses péchés et reconquérir la grâce avec la vie éternelle. *Sacrosancta Romana Ecclesia firmiter credit, profitetur et docet, neminem ex viro feminâque conceptum, a diaboli dominatione fuisse liberatum, nisi per meritum mediatoris Dei et hominum Jesu-Christi Domini Nostri.* Ainsi s'exprime le Concile de Florence.

De là à dire que les péchés de la Terre n'auraient jamais pu être expiés d'une manière parfaite, autrement que par l'Incarnation et le crucifiement du Verbe de Dieu, il n'y a qu'un pas ; et ce pas, les Pères et les Docteurs de l'Eglise l'ont franchi ; car en grand nombre, comme saint Irénée, saint Augustin, saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Anselme, saint Léon le Grand, saint Thomas d'Aquin, etc., ils soutiennent que le genre humain n'aurait jamais pu se racheter et se sauver, si Jésus-Christ ne l'avait réconcilié avec son Père par l'effusion de son Sang. " L'homme n'aurait pu participer à l'immortalité, dit saint Irénée, s'il n'eût été uni à Dieu par l'Incarnation." " Le genre humain n'eût pas été délivré, dit saint Augustin, si Dieu n'eût daigné se faire homme." Ainsi des autres. Saint Paul dit lui-même qu'il n'y a de rémission que dans le sang : *sine sanguinis effusione non fit remissio.* Hebr. IX, 22. Quel est ce sang indispensable, si ce n'est le Sang Précieux de Jésus-Christ? D'où cette question et cette réponse du Catéchisme : " Que serions-nous devenus sans Jésus-Christ ?—Sans Jésus-Christ, nous aurions tous été damnés." Oui, nous aurions tous été damnés, en supposant que Dieu nous aurait tout de même, sans Jésus-Christ, amenés à

l'existence. Mais Dieu nous aurait-il vraiment amenés à l'existence, prévoyant notre damnation éternelle et ne recourant pas à l'Incarnation pour nous racheter ? Non, certes ; car Dieu ne peut pas créer uniquement pour perdre ; cela répugne infiniment à son infinie bonté et à son infinie sagesse. Il faut donc dire avec une parfaite assurance que le genre humain n'aurait jamais existé sans le correctif puissant de la Crèche de Bethléem et de la Croix du Calvaire.

De ce nouveau point, à dire que le péché des anges rebelles n'a pu lui-même être expié parfaitement,—(non pas, comme pour nous, dans le double dessein de la rédemption des pécheurs et de la réparation de l'outrage fait à Dieu, mais en vue seulement de la réparation de l'outrage fait à Dieu,)—que par l'Incarnation et la mort du Verbe ; de telle sorte que les bons anges doivent tous leur existence et leur félicité à Jésus-Christ, sans lequel Dieu n'aurait pas plus créé le royaume des purs esprits que le royaume des esprits unis à la matière ; il n'y a qu'un pas encore ; et ce pas, on le trouve, avec autant de bonheur que de surprise, vigoureusement franchi par l'apôtre saint Paul, qui déclare en termes formels qu'il a plu à Dieu le Père de restaurer et de se réconcilier à lui-même l'universalité des choses du Ciel et de la Terre, par le Sang de Jésus-Christ répandu sur la croix : *Deus et Pater proposuit instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis et quæ in terrâ sunt.* Eph. I, 10.—*Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* Col. I, 20.

Qu'y avait-il donc à restaurer et à réconcilier dans les Cieux, si ce n'est le royaume des anges où le désordre s'était introduit par le péché des rebelles ? On voit que les bons anges ont à se faire pardonner de Dieu le péché d'orgueil et de révolte, commis au milieu d'eux par Lucifer et ses adhérents, péché qui rejaillit sur eux tous et les constitue, malgré leur innocence, dans un certain état de honte et de disgrâce, comme une famille noble, sur la Terre, se trouve déshonorée par les crimes de quelques-uns, et même d'un seul. Cet état réflexe de honte et de disgrâce n'est-il pas la souillure, la défectuosité que Job a vue jusque dans les Cieux ? *et cœli non sunt mundi in conspectu ejus ;* parmi les anges ? *et in angelis suis reperit pravitatem :* et même parmi les Elus qui le servent ? *et inter sanctos qui serviunt ei,* Job. IV, 18, —XV, 15. Dieu leur pardonne en considération du Verbe Incarné sur la Terre et mort sur la Croix. Ou plutôt, il leur dit :

" Soyez sans crainte, je ne vous impute pas ce péché d'orgueil et de révolte commis parmi vous ; il me faut, pour ce péché, une réparation d'un mérite infini ; cette réparation dont vous êtes incapables, mon Fils Incarné et souffrant la mort me l'accorde à votre place ; en même temps, il me donne satisfaction pour les péchés du genre humain ; le genre humain est tout entier plongé dans le mal ; cependant je lui pardonne ; je veux bien sauver tous les hommes de bonne volonté, à cause de la faiblesse de leur nature, au lieu de les condamner sans rémission, comme j'ai condamné vos frères qui ont péché dans toute l'indépendance de leur esprit ; allez, je vous envoie, avec mon Fils, travailler à ma vigne sur la Terre, c'est-à-dire au salut du monde nouveau que je crée." —Et les bons anges, ainsi rétablis en grâce auprès de leur Créateur, n'ont plus qu'à chanter avec nous le cantique de la joie et de la reconnaissance : " gloire à Dieu le Père qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé, nous remettant nos péchés et nous rachetant au prix de son Sang " : *gratias agentes Deo Patri qui eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.* Col. I, 12... 14.

Voilà le plan de la création, tel que suggéré, insinué, esquissé à grands traits par l'apôtre saint Paul. Ce plan, le grand apôtre en fait le résumé le plus admirable, dans la synthèse la plus vaste et la plus sublime qui ait jamais été conçue par l'esprit de l'homme, quand il s'écrie, dans son Epître aux Corinthiens : " Tout l'Univers vous appartient ; vous, vous appartenez au Christ ; et le Christ appartient à Dieu ; " *Omnia vestra sunt ; vos autem Christi ; Christus autem Dei.* 1a Cor. III, 22.

O parole profondément juste et vraie !

Que l'Univers appartienne à l'homme, nous le savons déjà. Le Soleil, la Lune et les étoiles ont pour mission de l'éclairer et de lui marquer le temps. La Terre est un domaine qu'Adam et Eve doivent occuper par le travail, et remplir par la multiplication de leur espèce. Dieu leur abandonne toutes les plantes qu'il fait croître, et il leur enjoint de dominer sur les animaux, sur les oiseaux et sur les poissons. Enfin l'homme résume en lui-même toutes les perfections de la Nature, ayant l'être, la substance, l'individualité des corps bruts, la nutrition, la croissance, la fécondité de l'ordre végétatif, le mouvement, les sens externes, le

sens interne de l'ordre animal et par son âme intellectuelle, par la raison, la conscience et la volonté, s'élevant au-dessus de l'Univers jusque dans l'ordre des purs esprits qui se rattachent eux-mêmes à la création matérielle par l'intermédiaire de l'esprit humain.

Que l'Humanité appartienne à Jésus-Christ, cela est de toute évidence. Nous lui appartenons par droit d'héritage, puisque Dieu son Père lui a donné la propriété de toutes les nations : *postula à me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Ps. II, 8. Nous lui appartenons par droit de rédemption, puisqu'il nous a rachetés au prix de son Sang : *visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* Luc. I, 68. Nous lui appartenons par droit de conquête, puisqu'il a triomphé de nos cœurs par la force de son amour et l'abondance de ses bienfaits : *palàm triumphans illos in semetipso,* Col. II, 15. Jésus-Christ est donc véritablement notre Roi, et nous sommes ses humbles sujets. " Oui, dit-il, je suis Roi " : *Rex sum ego.* Joan. XVII, 37. " Je suis un grand Roi " : *Rex magnus ego.* Malach. I, 14. " Je suis le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs " : *Rex regum et Dominus dominantium.* Ap. XIX, 16. "Et le Seigneur sera Roi sur toute la Terre " : *Et erit Dominus Rex super omnem terram.* Zach. XIV, 9.

Notons en passant que, dans l'idée de saint Paul, Jésus-Christ n'est pas moins le Roi des anges que le Roi des hommes. En effet, c'est Jésus-Christ qui a restauré et réconcilié les anges avec son Père. C'est à Jésus-Christ que les anges doivent, comme nous, l'existence, la réparation de tout péché, la grâce divine et la béatitude éternelle. C'est par Jésus-Christ que les anges peuvent, comme les saints de la Terre, se tenir devant la face de Dieu, et lui offrir des hommages dignes de son infinie Majesté, *hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum.* 1a Petr. II, 5. "Les anges comme les hommes, dit saint Thomas, ne purent obtenir la grâce que par la médiation de Jésus-Christ." L'Eglise elle-même reconnaît la royauté suprême de Jésus-Christ sur les anges. " Venez, s'écrie-t-elle dans l'office qu'elle chante en leur honneur, venez et adorons Jésus le Roi des anges " : *Regem angelorum, Dominum, venite adoremus.* A défaut du droit de rédemption, puisqu'ils n'ont pas eu besoin d'être rachetés de l'Enfer, les anges appartiennent à Jésus-Christ par droit d'héritage et par droit de conquête. Les anges sont donc inséparables des hommes, dans l'idée de l'apôtre saint Paul. *Omnia vestra sunt:* à vous, hommes

et anges, appartient l'Univers ; *vos autem Christi :* vous, hommes et anges, vous appartenez au Christ. Voilà le sens.

Enfin que Jésus-Christ appartienne à Dieu, rien de plus simple, de plus naturel et de plus éclatant, puisque Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu. Quel droit de propriété peut être plus fort que le droit de génération et de paternité ? " Tu es mon Fils, dit le Père à Jésus, car c'est moi qui t'ai engendré" : *Filius meus es tu, ego genui te.* Ps. 2. " Je t'ai engendré de mon sein avant Lucifer " : *ex utero antè Luciferum genui te.* Ps. 109. " Je t'ai aimé d'un amour éternel " : *in charitate perpetuâ dilexi te.* Jer. XXXI, 3. Voici maintenant que Dieu " introduit sur la Terre son Fils premier né, et ordonne de suite aux anges de l'adorer " : *cum introducit Primogenitum suum in orbem terrarum, dicit : et adorent eum omnes angeli Dei.* Hebr. I, 6. Avec quelle autorité, avec quelle tendresse, avec quelle sollicitude il le fait connaître au monde ! " Ton enfant sera grand, dit l'archange Gabriel à Marie, et il sera appelé le Fils du Très-Haut " : *hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur.* Luc. I, 32. Les anges viennent chanter sa naissance : " Il vous est né aujourd'hui un Sauveur " : *natus est vobis hodiè Salvator.* Luc. II, 11. Lorsque Jésus est baptisé dans le Jourdain, lorsqu'il est enveloppé de gloire sur le Thabor, Dieu le Père fait entendre cette majestueuse parole : " Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le " : *hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui ; ipsum audite.* Matth. XVII, 5. Aussi avec quelle révérence et quelle humble soumission, Jésus-Christ paraît-il devant Dieu ! " Mon Dieu, s'écrie-t-il, me voici pour faire votre volonté " : *ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam,* Hebr. X, 9. " Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé " : *meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Joan. IV, 34. " Mon Père, qu'il ne soit pas comme je le veux, mais comme vous le voulez... que votre volonté s'accomplisse " : *Pater mi, non sicut ego volo, sed sicut tu,... fiat voluntas tua.* Matth. XXVI, 39—42. Et c'est précisément à cause de ce profond respect pour son Père que Jésus-Christ mérita d'être exaucé : *exauditus est pro suâ reverentiâ.* Hebr. V, 7.

Voilà le plan de la création. Et ce plan ineffable, un seul mot le résume, l'explique, le renferme tout entier : *Christus !...* Le Christ !... Le Christ, " par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a été fait " : *omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso nihil*

factum est quod factum est. Joan. I, 3... Le Christ, " à cause duquel et par lequel toutes choses ont pu exister " : *propter quem et per quem omnia,* Hebr. II, 10... Le Christ, " dans lequel toutes les choses du Ciel et de la Terre, toutes les choses visibles et invisibles, ont été fondées et créées " : *in quo condita sunt universa in cœlis et in terrâ, visibilia et invisibilia ; omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* Col. I, 16... Le Christ, " premier né de toute créature " : *primogenitus omnis creaturæ.* Col. I, 15... Le Christ, " premier né d'une multitude de frères " : *primogenitus in multis fratribus.* Rom. VIII, 29... Le Christ " qui a reçu la primauté sur toutes choses " : *in omnibus ipse primatum tenens.* Col. I, 18... Le Christ, " que Dieu a constitué l'héritier suprême de toutes choses " : *quem constituit Deus hæredem universorum.* Hebr. I, 2... Le Christ, " qui n'a pas craint de commettre une usurpation en s'appelant l'égal de Dieu " : *non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* Philip. II, 6.... Le Christ, qui a pu dire, en s'adressant à Dieu : " Tout ce qui vous appartient est à moi, et tout ce qui m'appartient est à vous " : *omnia tua mea sunt, et omnia mea tua sunt.* Joan. XVII, 10... Le Christ, " premier et dernier, principe et fin de tous les êtres " : *primus et novissimus, principium et finis.* Ap. XXII, 13... Le Christ, " l'unique fondement de toute la création " : *fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.* 1a Cor. III, 11... Le Christ, " sous les pieds duquel tout a été soumis, et que Dieu a établi le chef de toute son Eglise " : *omnia subjecit sub pedibus ejus et ipsum dedit caput suprà omnem Ecclesiam,* Eph. I. 21... Le Christ, " la tête du corps de l'Eglise " : *caput corporis Ecclesiæ.* Col. I, 18... Le Christ, " en qui nous sommes devenus riches de tous les biens " : *in omnibus divites facti estis in illo.* 1a Cor. I, 5... Le Christ, enfin, qui "attire tout à lui sur la croix " : l'Univers, les hommes, les anges, pour les offrir à son Père, et son Père pour l'offrir à toutes les créatures : *ego si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.* Joan. XII, 32.

Voilà le plan de la création. Plan irréprochable, pensons-nous, d'après les principes de la plus pure et de la plus saine Théologie. Ce plan laisse parfaitement intacts tous les points du dogme catholique au sujet de l'œuvre de Jésus-Christ parmi les hommes. Il ne fait qu'agrandir cette œuvre de Jésus-Christ, en l'appliquant au royaume des anges. Il ne fait que proposer une solution,

—solution extrêmement logique et vraisemblable,—au formidable problème du péché des anges rebelles. Ce péché des anges rebelles ne s'élève-t-il pas toujours comme un outrage sanglant, contre la Majesté de Dieu, malgré l'expulsion des coupables dans le feu de l'Enfer ? Qui osera dire : non ?—N'était-il pas nécessaire, au moins d'une nécessité de justice et d'honneur, que cet outrage sanglant contre la Majesté de Dieu fût réparé adéquatement, pour rendre convenable l'existence des anges ? Qui osera dire : non ? — L'unique moyen de réparer adéquatement cet outrage n'était-il pas qu'une personne divine s'humiliât jusqu'à se faire créature, jusqu'à subir l'immolation d'une vraie mort ? Qui osera dire : non ?—L'unique moyen, pour le Verbe de Dieu, de s'humilier jusqu'à se faire créature et à subir une mort cruelle, mais temporaire, n'était-il pas de prendre hypostatiquement la nature humaine, au sein d'un monde matériel, parmi un peuple pécheur, capable de mourir et de ressusciter ? Qui osera dire : non ?—L'intention première du sacrifice de la Croix étant de réparer l'outrage fait à Dieu par le péché des anges rebelles, Jésus-Christ, qui nous a, en même temps et par le même sacrifice, rachetés de l'Enfer, n'en reste-t-il pas moins tout particulièrement le Sauveur des hommes, de telle sorte qu'on puisse et qu'on doive dire de lui en toute vérité, et en parfaite conformité avec l'enseignement de l'Eglise, qu'il " est descendu des Cieux pour nous et pour notre salut," *propter nos homines et propter nostram salutem,* absolument comme si le genre humain était l'unique objet de son Incarnation et de sa mort ? Qui osera dire : non ?—Ayant toujours déclaré avec la Sainte Ecriture, que Dieu " a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés " : *misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris,* 1a Joan. IV, 10, mais n'ayant jamais défini que le salut de l'Humanité soit l'unique fin de l'Incarnation, l'Eglise ne nous laisse-t-elle pas libres de penser que la rédemption du genre humain a été la fin prochaine et immédiate du Verbe en s'incarnant, mais que sa fin éloignée et médiate a pu être la gloire de Dieu par l'hommage d'une parfaite adoration, au nom de toutes les créatures, et spécialement par une complète réparation du péché des anges rebelles et de tous les péchés des hommes ? Qui osera dire : non ?—Le Sang de Jésus-Christ, versé jusqu'à la dernière goutte, (ce Sang Précieux dont une seule goutte aurait sans doute suffi, quoique non d'une manière adéquate, au rachat de mille mondes), n'était-il pas d'une

valeur assez grande pour nous racheter de l'Enfer, et en même temps, pour réparer l'outrage fait à Dieu par le péché des anges rebelles ? Qui osera dire : non ?—Jésus-Christ en mourant sur la Croix, en s'offrant "avec larmes et avec un grand cri," *cum clamore valido et lacrymis offerens,* Hebr. V, 7, en demandant pardon à son Père pour toutes nos iniquités, ne faisait-il pas aussi à son Père une amende honorable pour l'ingrate et horrible révolte des mauvais anges ? Qui osera dire : non ?—Les anges eux-mêmes, assistant avec stupeur à la mort de Jésus-Christ sur la Croix, entendant ses cris, voyant couler ses larmes et son Sang, n'offraient-ils pas à Dieu cette expiation pour les péchés commis parmi eux aussi bien que pour les péchés commis parmi les hommes ? Qui osera dire : non ?

C'est ainsi que tout s'enchaîne dans la création. Tout s'enchaîne, tout se tient, tout se cimente avec une solidité tellement inébranlable, que l'œuvre de la création, dans sa complète universalité, est une œuvre absolument une et indivisible. Toutes les parties sont tellement nécessaires les unes aux autres qu'on ne pourrait en enlever une seule sans les enlever toutes. Enlèverez-vous l'Univers ? Mais c'est la demeure de l'Humanité !—Enlèverez-vous l'Humanité ? Mais c'est là que le Verbe de Dieu s'incarne et meurt !—Enlèverez-vous les anges ? Mais c'est la création première de laquelle découlent toutes les autres !—Enlèverez-vous Jésus-Christ ? Mais c'est la pierre angulaire de tout l'édifice : *ipso summo angulari lapide Christo Jesu,* Eph. II, 10.—Enlèverez-vous le péché de révolte du milieu des anges ? Mais c'est ce péché qui est la cause éloignée de l'Incarnation et de la mort du Verbe !—Enlèverez-vous le péché d'Adam et d'Eve avec toutes les iniquités de notre monde ? Mais c'est ce péché qui est la cause prochaine de l'Incarnation et de la Rédemption ; et sans un tel mal, Jésus-Christ n'aurait pu ni venir sur la Terre, ni mourir sur la Croix !.

Tout est là. Jésus-Christ ayant aimé les siens, c'est-à-dire Dieu son Père, et les anges, et les hommes, devait les aimer jusqu'au bout, jusqu'à la fin : *cum dilexisset suos,in finem dilexit eos.* Joan. XIII, 1. La fin de l'amour, c'est de sacrifier sa vie pour ceux que l'on aime. " Nul n'a un plus grand amour que l'amour de celui qui donne sa vie pour ses amis " : *majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis,* Joan. XIII, 35.

On ne conçoit pas bien le Fils de Dieu se faisant ange ou se faisant homme, et vivant placidement parmi les siens. Doit-il s'humilier ? Il s'humiliera jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : *usque ad mortem, mortem autem crucis.* Philip. II, 8. " Il convenait, dit l'apôtre saint Paul, qu'ayant résolu d'introduire dans la gloire une multitude de fils, le Dieu par qui et pour qui tout a été fait, consommât l'Auteur de leur salut par la souffrance et par la mort " : *Decebat eum propter quem omnia, et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare.* Hebr. II, 10. On ne conçoit pas bien, non plus, Jésus-Christ s'humiliant jusqu'à la mort de la croix, au milieu d'une création non infectée par le péché, et non chargée envers Dieu d'une dette infinie de pénitence et de satisfaction. Voulez-vous, par une fausse pitié envers les victimes de l'Enfer, que Dieu soumette la création angélique et la création humaine à une épreuve tellement facile que pas un seul être ne succombe ? Une telle épreuve serait dérisoire, indigne de la sagesse de Dieu, nullement une source de mérites ; et en supprimant le mal à réparer, vous supprimez du coup la nécessité du Réparateur. Mais si vous enlevez Jésus-Christ, vous enlevez tout ; car Dieu ne peut créer, non pas, sans doute, au point de vue de la puissance, mais au point de vue de la convenance, à cause de son infinie Majesté, Dieu ne peut créer et se complaire dans la création, que s'il y voit Jésus-Christ, son Fils bien-aimé. L'Eglise, le Samedi Saint, en bénissant le cierge pascal, ne doit pas chanter sans raison : " O certainement nécessaire était le péché d'Adam qui fut effacé par la mort du Christ." *O certè necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est !* " O heureuse faute qui a mérité d'avoir un tel et un si grand Rédempteur." *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !* Jésus-Christ n'est pas, à proprement parler, le Rédempteur des bons anges, qui n'ayant pas péché personnellement, n'ont pas eu besoin, comme nous, d'être rachetés de la damnation ; mais ne les a-t-il pas rachetés, au moins, de toute espèce d'indignité ? ne les a-t-il pas délivrés de la disgrâce que la révolte de leurs frères perdus avait fait rejaillir sur leurs fronts ? et en conséquence, n'est-il pas, pour eux comme pour nous, l'unique Pacificateur et l'unique source de grâce ? Remplacez donc le mot Rédempteur par celui de Médiateur ; et alors, vous pourrez chanter, d'une manière absolue, qui s'appliquera aux péchés du Ciel comme aux péchés

de la Terre : heureuses fautes qui ont mérité d'être réparées par un tel et un si grand Médiateur !

Que le mal éclose ; que le péché arrive ; que Dieu soit outragé par les mauvais anges et par les hommes ; que l'Enfer se creuse et s'allume ; que les réprouvés y soient engloutis; mais que Jésus-Christ vienne ! " Que les nuées pleuvent le Juste ; que la terre s'ouvre et produise le Sauveur " : *nubes pluant Justum, aperiatur terra et germinet Salvatorem.* Is. XLV, 8. " Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer " : *mitte, Domine, quem missurus es.* Ex. IV, 13. " Venez, Seigneur Jésus " : *veni, Domine Jesu.* Ap. XXII, 20. " Déployez votre puissance et venez" : *excita potentiam tuam et veni.* Ps. 79. " Ouvrez les Cieux et descendez" : *utinam disrumperes cœlos et descenderes,* Is. LXIV, 1. Oui, que Jésus-Christ vienne à cette condition, à la condition du mal, puisqu'il ne peut venir autrement. Que Jésus-Christ vienne, à cause des bienfaits infinis qu'il apporte, surpassant infiniment toutes les horreurs de l'iniquité. Sa présence, comme Verbe-créature au milieu des créatures, est déjà nécessaire pour déifier celles-ci et leur permettre de chanter dignement les louanges de Dieu ; mais combien plus nécessaire devient sa présence, en qualité de Dieu-Homme, en qualité d'Agneau immolé, en qualité de Victime réparatrice, en qualité de Médiateur, du moment que Dieu est outragé par le péché ! L'outrage fait à Dieu par le péché constitue le plus grand obstacle à la création. Jésus-Christ s'incarne et meurt. Aussitôt Dieu est satisfait. Dieu acceptera les amendes honorables des anges et des hommes à cause des amendes honorables de Jésus-Christ. Dieu fera miséricorde aux hommes de bonne volonté sur la Terre, à cause des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ. Dieu comblera les Elus, anges et hommes, de tous les dons de la grâce et de la gloire, à cause des mérites infinis de Jésus-Christ. Jésus-Christ, par sa mort, attire donc et rattache donc à lui-même le royaume des anges aussi étroitement que le royaume des hommes. Il consomme ainsi en lui-même la fusion de l'un et de l'autre royaume, dans les liens de l'unité la plus parfaite. " En lui la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées " : *misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* Ps. 84. Ainsi toute la création est-elle devenue possible, c'est-à-dire agréable à Dieu : celle des purs esprits, celle du genre humain, celle de l'Univers. " Malheur à ceux par qui le scandale arrive " :

Væ homini illi per quem scandalum venit. Matth. XVIII, 7. "Il est nécessaire toutefois que le scandale arrive" : *Necesse est enim ut veniant scandala.* Ibid. Car sans le péché qui est toujours un scandale, Jésus-Christ n'existerait pas ; et sans Jésus-Christ, la création entière serait supprimée.

C'est une grande, belle et sublime controverse que la discussion qui régna longtemps entre les Thomistes et les Scotistes, au sujet de la nécessité de l'Incarnation. La formule des Thomistes était que sans le péché de l'homme, le Fils de Dieu ne serait pas venu : *si homo non peccâsset, Filius Dei non venisset ;* celle des Scotistes étant que, même sans le péché de l'homme, le Fils de Dieu serait venu : *etiam si homo non peccâsset, Filius Dei venisset.* Il semble, à première vue, que les deux partis ne sont pas éloignés d'être d'accord. En effet, de même que les Scotistes admettent la nécessité de l'Incarnation pour sauver l'homme, étant donné le péché de l'homme, de même les Thomistes, étant donnée l'innocence de l'ange et de l'homme, ne refusent pas d'admettre la nécessité d'un Médiateur Divin entre Dieu et les êtres intellectuels, afin d'ennoblir ceux-ci et leurs adorations par sa présence et ses propres hommages. Mais la différence entre les deux écoles est beaucoup plus radicale et plus profonde. Ce n'est pas assez de dire que des êtres intellectuels, anges et hommes, sont toujours, par nature, infiniment indignes de louer Dieu et d'être heureux avec Dieu, même s'ils ne pèchent point, et qu'il leur faut absolument la société du Verbe Incarné pour les rendre dignes du Ciel. Car alors la question se présente sous un aspect nouveau. On se demande si le Verbe de Dieu aurait pu, convenablement pour lui-même et pour la Majesté de son Père, se faire homme, habiter parmi les hommes et se contenter d'y vivre, d'y prêcher, d'y donner l'exemple de la vertu et de la sainteté ; après quoi, il serait remonté vers son Père, sans nullement passer par les souffrances et par la mort, puisque ces horreurs, suites du péché, ne se trouvent pas dans un monde innocent. Duns Scot a pensé la chose possible. Saint Thomas a cru qu'une telle Incarnation ne convenait pas. La vérité paraît être ici. Dès qu'une telle Incarnation ne convenait pas, elle devenait une chose impossible. Non pas que Dieu fût impuissant à la réaliser, mais parce qu'il ne pouvait trouver bon d'y recourir. Ce que le Docteur subtil n'a pas bien vu, mais que le Docteur angélique a saisi parfaitement, c'est la nécessité pour le Verbe Incarné, de s'humilier et de souf-

frir jusqu'à l'excès, jusqu'au bout, *in finem,* jusqu'à une mort ignominieuse et sanglante, afin que ses hommages à son Père atteignîssent les derniers degrés possibles de l'amour, du respect, de la soumission, par un quasi-anéantissement. " Il convenait, dit saint Paul, (texte cité plus haut), qu'ayant résolu d'introduire dans la gloire une multitude de fils, le Dieu par qui et pour qui tout a été fait, consommât l'Auteur de leur salut par la souffrance et par la mort." Saint Paul donne ainsi gain de cause à l'ange de l'Ecole. Jésus-Christ lui-même a parlé dans le même sens, en disant : " ne fallait-il pas que le Christ endurât toutes ces choses " : *nonne hæc opportuit pati Christum ?* Luc. XXIV, 26. On doit donc dire en toute sûreté, que si l'homme n'eût pas été pécheur, le Fils de Dieu ne se serait pas incarné, faute de pouvoir sacrifier sa vie. Mais comme saint Paul, en termes non équivoques, nous fait entendre que Jésus-Christ a lavé dans son Sang l'outrage fait à Dieu par le péché des anges rebelles, en même temps qu'il nous lavait nous-mêmes de nos propres souillures, on peut dire, de plus, que le péché des mauvais anges a dû avoir sa large part, avec le péché des hommes, quoique médiatement et d'une manière éloignée, dans la détermination du Verbe à prendre la nature humaine, et que sans le péché en général, péché au Ciel, péché sur la Terre, tout péché commis contre Dieu, Jésus-Christ n'aurait pas existé. O certainement, le péché était nécessaire ! *O certè necessarium peccatum !* Tel est le triomphe de saint Thomas.

Comment expliquer aux anges les mérites et les fruits du Sang réparateur versé sur la Croix? Nous avons vu déjà que cette question serait un problème insoluble relativement aux Humanités sidérales, si les astres étaient peuplés. Mais relativement aux anges, il n'y a pas ici la moindre difficulté. Car les anges restés fidèles à Dieu, sous l'étendard de saint Michel, n'ayant, personnellement, commis aucune faute, ni par eux-mêmes, ni par voie héréditaire, n'ont pas besoin, comme nous, d'être lavés, purifiés, régénérés dans le Sang de Jésus-Christ. Ce point de vue change entièrement la nature du problème. Les bons anges, dans la pleine possession de leur innocence originelle, n'ont qu'à se prosterner devant Dieu et à l'adorer comme leur Créateur et Maître Suprême,—devant Jésus-Christ et à l'adorer comme leur Médiateur et leur Roi ; aussitôt, par ce premier, par ce seul acte de soumission et d'amour, qui commence et qui n'aura plus de fin, ils

participent aux mérites et aux fruits du Sang de la Croix, et entrent dans les splendeurs de la vision béatifique. "*Post primum, post unum actum caritatis, angelus statim beatus fuit.*" — S. Thom. (*Sum. Th.* p. 1, q. 62, a. 9).—Il n'en pourrait être ainsi des Humanités sidérales, qui, toutes pécheresses, auraient toutes besoin de faire pénitence et de diviniser leurs satisfactions par celles du Christ. Il leur faudrait connaître le Sauveur non seulement par la foi, comme les anges, mais par les yeux du corps, comme nous, et par la jouissance de sacrements salutaires établis par lui-même. Voilà ce qui est moralement impossible. Car Jésus-Christ n'émigrera pas, de notre Terre, sur chacun des astres habités ; et pas un seul des astres habités ne saurait être en communauté avec nous, dans l'œuvre de Rédemption qui s'accomplit sur notre globe. Les anges, au contraire, voient sur notre globe, comme ils voient dans le Ciel. Après avoir longtemps connu et adoré Jésus-Christ par la foi, ils l'ont vu, comme nous, bien mieux que nous, naître, vivre, souffrir, mourir ici-bas ; et cela leur suffit.

Récapitulons. L'Univers existe pour l'Humanité et pour les anges ; les anges et l'Humanité existent pour Jésus-Christ ; et Jésus-Christ existe pour Dieu. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.* Dieu doit tout à Jésus-Christ sans nulle réserve. Les anges et l'Humanité doivent tout à Jésus-Christ avec les quatre réserves suivantes : 1o Dieu ne nous ayant rien révélé, l'Eglise ne nous ayant rien défini, et notre raison ne pouvant connaître que fort peu de chose, touchant les rapports de sanctification entre Jésus-Christ et les anges, il en résulte que les effets bien connus de l'Incarnation et de la Rédemption par rapport aux hommes, nous donnent l'apparence et font sur nous l'impression d'un Sauveur s'occupant presque exclusivement de l'Humanité, à peu près comme si notre sanctification était le seul objet et le seul but de toute son œuvre ; 2o en admettant que le péché des anges rebelles ait, le premier, fait surgir, dans l'Esprit de Dieu, l'idée de l'Incarnation et de la mort d'une personne divine,il n'en est pas moins vrai que le péché des hommes a déterminé lui-même cette immolation d'une façon toute spéciale, prochaine et immédiate, puisque Jésus-Christ est venu sur la Terre tout particulièrement pour nous racheter, en nous laissant même ignorer jusqu'à quel point il daigne introduire les bons anges dans les bénéfices à retirer de sa mort ; 3o à cause de la grande

pitié qu'il a de nous, Jésus-Christ paraît nous aimer beaucoup plus que les anges ; car il nous a rachetés au prix de son Sang, *habemus redemptionem per sanguinem ejus,* Eph. I, 7 ; il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum,* Prov. VIII, 31 ; il ne cesse de nous pardonner et de nous appeler à lui, *venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos,* Matth. XI, 28 ; tandis qu'il n'a pas demandé à son Père en faveur des anges déchus la moindre grâce de pardon, de repentir, et de retour à la justice ; 4o Jésus-Christ, à lui seul, procure à Dieu plus d'honneur et de gloire que ne peuvent lui en procurer tous ensemble les Elus d'entre les anges et d'entre les hommes, à tel point qu'on arrive à se demander, avec les grands génies qui ont le plus approfondi ce mystère, avec Suarez principalement, si ce n'est pas Jésus-Christ qui est le premier objet de la création, dans les desseins de Dieu, — Jésus-Christ à qui Dieu aurait adjoint la société des anges et des hommes, — contrairement à l'idée ordinaire que Dieu aurait d'abord conçu la société des anges et des hommes, au milieu de laquelle, pour l'ennoblir, il aurait introduit Jésus-Christ.

Voilà le plan de la création, où l'on voit que la société des anges et des hommes est inséparable du Verbe Incarné et le Verbe Incarné inséparable de la société des anges et des hommes; où l'on voit que la grande création, la création principale et primordiale, dans le concept divin, est celle des anges, si ce n'est pas celle de Jésus-Christ ; où l'on voit que la création de l'Univers matériel dans l'espace et de l'Humanité sur le globe terrestre n'est que secondaire et subordonnée ; — secondaire, en autant qu'elle est d'une nature inférieure à celle des anges et qu'elle vient après ;—subordonnée, en autant que le Verbe de Dieu en a spécialement besoin pour se rendre capable de souffrir et de mourir ; où l'on voit enfin que la création de l'Univers et de l'Humanité, considérée en elle-même, n'est rien ou presque rien, auprès de la création des anges, mais égale et surpasse même infiniment celle-ci, dès qu'on la considère dans son Chef, dès qu'on la rapporte à Jésus-Christ, le Roi immortel des siècles, *Regi sæculorum immortali,* 1a Tim. I, 17, le Restaurateur universel des choses du Ciel et de la Terre, *instaurare omnia in Christo,* Eph. I, 10, l'Auteur de la foi, du salut et de la vie, *auctorem fidei, auctorem salutis, auctorem vitæ,* suivant les expressions de saint Paul et de saint Pierre.

Avec un tel plan de création, n'est-il pas étrange, illogique, désordonné, de mettre des habitants dans les astres ? Au lieu d'agrandir l'œuvre de Dieu, ces êtres bizarres ne la déprécient-ils pas ? Est-ce qu'ils ne constituent pas un superfluité inexplicable ? A qui et à quoi serviraient-ils donc ? Les astres qui sont au firmament pour briller et sourire à la Terre, ont-ils besoin d'être habités pour atteindre leur fin ? L'Humanité qui a tous les secours désirables de la part des anges, pour suivre Jésus-Christ et arriver jusqu'à Dieu, a-t-elle besoin de ces prétendus frères sidéraux pour se sauver ? Les anges qui ont déjà fait le sacrifice d'adorer Jésus-Christ dans sa nature humaine, et d'accepter pour frères les misérables pécheurs de ce bas monde, ont-ils besoin de se dévouer encore pour le salut d'une infinité d'autres mondes, peut-être plus dégradés que celui-ci ? Jésus-Christ qui a pleinement réalisé sur la Terre les desseins généreux de son Incarnation et de sa mort, qui s'est tant humilié et a tant souffert parmi les hommes, a-t-il besoin de passer, d'un astre à l'autre, par une série indéfinie de pareilles horreurs ? Si, pour honorer sa nature humaine au Ciel, il doit avoir, en outre de la société des anges, une société d'Elus qui soient de même nature que lui, ne trouve-t-il pas un cortège d'honneur suffisant dans les milliers de saints que notre race lui fournit, et au milieu desquels il vient ? *Ecce Dominus venit in sanctis millibus suis.* Judæ, 14. Pourquoi entreprendrait-il de recruter un plus grand nombre de justes, parmi des mondes où la justification serait mille fois plus difficile que sur la Terre, peut-être même entièrement impossible ? Enfin, Dieu, qui s'est procuré, par myriades innombrables, dans les anges, des serviteurs fidèles et parfaits, répondant admirablement à tous ses besoins de manifestation et d'amour ; qui a préparé sur le globe terrestre et dans la race d'Adam un théâtre, une Nature, un monde, répondant, d'une manière non moins admirable à tous ses besoins de sacrifice et d'immolation, en vue de l'Incarnation de son Verbe, et qui trouve, d'ailleurs, dans les Elus de la Terre, une ample compensation pour la perte des anges rebelles, Dieu a-t-il besoin de toutes ces Humanités astrales qui n'ajouteraient rien ni à sa propre gloire, ni à la gloire de Jésus-Christ ?

Non, il n'est aucun besoin de ces inutiles et encombrantes populations des astres. Dieu les répudie. Jésus-Christ les répudie. Les anges les répudient. Notre monde les répudie. La création

entière les répudie. Plus que cela : ils se répudient eux-mêmes, en qualité d'étrangers et d'intrus. Car c'est en cette qualité et non autrement, par rapport à Jésus-Christ, par rapport aux anges et aux hommes, qu'ils apparaîtraient dans le Ciel. N'y feraient-ils pas triste figure ? Comment seraient-ils nos frères et les frères de Jésus-Christ ? Leur félicité pourrait-elle être parfaite ? Non. Ainsi, ils préfèrent ne pas exister.

Les populations des astres n'auraient raison d'exister, remarquons-le bien, que dans le cas où Jésus-Christ descendrait parmi elles, irait de l'une à l'autre, et s'incarnerait et s'immolerait dans chaque monde, comme il s'est incarné et s'est immolé parmi nous, ou tout au moins, dans le cas où, sans voir jamais Jésus-Christ dans leur propre monde, il serait aussi facile à ces populations qu'à nous-mêmes, par quelque moyen inconnu, de se purifier, de se sanctifier dans le Sang de notre Divin Rédempteur,par la vertu des mêmes sacrements qu'il a institués pour nous. Or, nous l'avons vu déjà, l'esprit humain éprouve une invincible répugnance à concevoir pour le Verbe de Dieu autant d'incarnations et de crucifiements qu'il y aurait de mondes habités, en même temps qu'une insurmontable difficulté à faire appliquer à ces mêmes peuples, par le ministère des anges, ou de toute autre manière, les fruits du Précieux Sang de notre Sauveur et les vertus des sacrements dont nous avons la jouissance.

Renoncez donc, enfin, à cette chimère d'une grande multiplicité d'astres portant population. Un seul astre est habité, dans tout l'Univers: notre globe. Un seul monde existe, portant Jésus-Christ : notre monde. Partout ailleurs, d'une extrémité à l'autre de l'espace, Jésus-Christ manque, et parce que Jésus-Christ manque, il n'y a aucune population.

Vous tous qui admirez les merveilles de l'Univers, philosophes athées ou philosophes chrétiens, vous tous qui vous extasiez devant l'immensité et la magnificence des astres, vous avez mille fois raison. Vos transports ne seront jamais à la hauteur des louanges que mérite une telle œuvre. Nous en sommes ravis comme vous tous. Mais nous connaissons une œuvre qui est plus grande, plus magnifique, plus admirable que toutes les merveilles de l'Univers : c'est le Fils de Dieu fait homme, immolé sur une croix, ressuscité du tombeau, assis maintenant à la droite de son Père et régnant en Maître absolu sur l'universalité des êtres créés. Voilà ce qui fait crouler toutes vos objections.

Vous dites que vous ne comprenez les étoiles qu'en autant que des planètes, habitées par des peuples intelligents, circulent autour d'elles, parce que, seuls, de tels peuples, des millions de peuples intelligents dans l'Univers, vous paraissent en harmonie avec une telle prodigalité d'astres lumineux. Mais Jésus-Christ est plus grand, seul, que tous ces prétendus peuples des astres ; et uniquement pour orner le dôme de son séjour terrestre, pour être vues de ses yeux divins et être contemplées par ses frères, au milieu desquels frères il vit et meurt avec amour, toutes les étoiles du firmament doivent exister, n'y eût-il pas une seule autre raison pour rendre désirable leur existence.

En présence de Jésus-Christ, les habitants des astres fondent comme de la cire à l'approche du feu. Ils s'évanouissent comme une vapeur qui ne peut tenir devant les rayons brûlants de l'astre du jour. Et quel hommage éclatant de Dieu envers son Fils bien-aimé que la création de tant de globes lumineux et joyeux, constituant avec le Soleil, la Lune et la Terre, un monde si complet, un théâtre si grandiose pour le drame ineffable de l'Incarnation et de la Rédemption !

Est-ce que le nombre prodigieux des étoiles vous étonne ? Mais songez que Dieu n'est pas un ouvrier de chair et d'os, qui se fatigue et s'épuise à l'ouvrage.C'est sa volonté seule qui tire du néant toutes les créatures. " A sa parole, tout est créé." *Dixit et facta sunt.* Ps. 32. Il ne lui en coûte pas plus de créer un milliard d'étoiles que d'en créer une seule. Dès qu'il était à propos de faire briller des étoiles à la voûte des cieux, il les a fait surgir du néant et les a lancées dans l'espace avec une munificence infinie, comme si elles eûssent été de simples grains d'or ou de simples grains de poussière ! En vérité, ce n'est pas le nombre incalculable des étoiles qui doit vous jeter dans la stupeur.Ce don-là, pourtant si magnifique, n'est rien auprès de l'incomparable don du Verbe Incarné.Voilà le don par excellence. "Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu ! " *Si scires donum Dei !* Joan. IV, 10.

Est-ce que la petitesse de la Terre vous révolte ? Vous semble-t-il que le Verbe de Dieu, au cas d'une seule planète habitée, dans toute l'étendue de l'Univers, aurait dû s'incarner sur un globe plus gros, plus important, plus prépondérant que le nôtre ? Mais qu'en savez-vous ? Qui vous dit que, de toutes les planètes circulant autour des soleils, la nôtre n'est pas précisément la planète privilégiée, la planète de prédilection, la planète unique, celle

d'où l'on voit le reste de l'Univers avec le plus de magnificence, avec le plus d'ordre et d'harmonie ; celle qui offre les plus exquises conditions de vie animale et végétale sous toutes les formes ; celle enfin qui répond le mieux au but de Jésus-Christ et aux divers besoins des êtres de sa race ?—Car " nous sommes de la race même de Jésus-Christ." *Ipsius enim et genus sumus*. Act. XVII, 28. Le fait que le Soleil et la Lune ont à peu près, pour nous, la même grosseur apparente, et que toutes les étoiles sont aussi dans la même condition, les unes à l'égard des autres, semble prouver que la Terre est un centre choisi autour duquel tous les astres de l'Univers ont été distribués à dessein, d'après un calcul savant et avec une exactitude rigoureuse, pour produire un tel résultat.

Il est certain que cette supériorité de la Terre existe, à un degré éminent, par rapport à toutes les autres planètes faisant partie de notre système solaire. N'avons-nous pas, déjà, surabondamment prouvé la vérité de cette assertion ? A l'égard des planètes faisant partie de tous les autres systèmes solaires, dans la profondeur des espaces, — en supposant que de telles planètes existent,—quelle comparaison défavorable à notre globe êtes-vous capables de faire avec des astres dont l'existence même n'est pas certaine ? L'induction la plus probable est donc évidemment que notre globe est toujours l'astre le mieux doué de tous les astres de l'Univers, au point de vue des conditions nécessaires à l'épanouissement de la vie organisée et de l'intelligence.

Vous voudriez une Terre plus volumineuse, capable de porter un plus grand nombre d'habitants. Mais dès que notre Terre fournit à Dieu le nombre exact d'habitants et de saints dont il a besoin pour Jésus-Christ et pour lui-même, que voulez-vous de plus ? Forcerez-vous Dieu à créer plus d'êtres qu'il ne lui en faut ? N'oubliez pas que la création principale de Dieu est celle des anges. La création des hommes n'est que secondaire et subordonnée. Il est donc à croire que Dieu a créé les anges par milliards de milliards, " excédant toute multitude matérielle," comme dit saint Thomas, *omnem materialem multitudinem excedentes ;* mais que le nombre des habitants de la Terre, êtres de nature inférieure à celle des anges, doit être, relativement, bien restreint.

Laissant de côté les étoiles et leurs problématiques planètes, vous rabattrez-vous sur les globes les plus rapprochés de la Terre,

sur les planètes propres de notre Soleil ? Prétendrez-vous que celles-ci, au moins, pourraient être habitées, toutes choses égales d'ailleurs, pour la raison qu'il serait plus facile à Jésus-Christ de réunir leurs habitants avec nous, dans une même communauté d'intérêts spirituels et de moyens de salut ? Quelle absurde pensée ! Ne serait-il pas aussi facile à Jésus-Christ d'émigrer de soleil à soleil que de planète à planète, s'il ne fallait que cela pour créer des mondes nouveaux et les faire participer à nos moyens de sanctification? Les distances n'existent pas pour Dieu. Mais ce n'est pas ici une question de distance. Jésus-Christ aurait à recommencer, dans chaque monde, les sacrifices de la Crèche et de la Croix. Voilà l'infranchissable abîme, l'insurmontable difficulté.

Seriez-vous scandalisés à la vue de plusieurs planètes, plus ou moins semblables à la Terre, paraissant aussi dignes qu'elle de porter des habitants, et néanmoins restant toujours nues et désertes ? Laissez là ce chagrin. Ne voyez-vous pas, sur la Terre même, au sein du règne animal, plusieurs organismes, très rapprochés de la structure du corps humain et cependant privés de raison ? Quoi d'étonnant que des planètes, plus ou moins rapprochées de la nôtre, n'aient pas reçu le don de pouvoir être habitées et l'honneur de l'être en effet ? On sait que Dieu procède en toutes choses par degrés, par transitions, par nuances, avec autant de suavité que de force, *fortiter et suaviter*. De même qu'il a graduellement modifié l'organisation animale, en la créant suivant une série de formes de plus en plus nobles et fières, jusqu'à la forme humaine, seule vraiment digne du don de la raison ; de même il a développé, autour de notre Soleil, tout un système de planètes se rapprochant de plus en plus de l'état idéal de l'habitabilité,— la plus parfaite desquelles fut la Terre, seule digne de porter des habitants, parce qu'elle seule possède l'ensemble des conditions à la fois multiples et délicates qui sont absolument nécessaires à l'existence et à la multiplication de la vie.

Quand donc renoncera-t-on à ces vaines pensées, dont l'unique source est la supposition, consciente ou inconsciente, que Dieu doit être avare dans la production de ses œuvres ? A-t-il été avare dans la production des étoiles ? A-t-il été avare dans la production des millions d'espèces végétales et animales qui animent la surface de notre globe ? A-t-il été avare dans la production des richesses minérales, répandues avec tant d'abondance

dans les entrailles de la Terre ? Pourquoi l'aurait-il été dans la production des planètes autour de notre Soleil ? Quel avantage trouveriez-vous donc dans un système solaire à une seule planète, au lieu d'un système solaire à plusieurs planètes ? Nous l'avons déjà dit, la multiplicité des planètes semble nécessaire à la stabilité de notre globe, en constituant pour celui-ci un système admirable de poids et de contre-poids qui règle avec une précision mathématique et sa vitesse de mouvement et sa distance à l'égard du Soleil. Et puis, quel attrait, quelle magnificence de plus, au sein de l'Univers, que la présence de ces fausses étoiles, astres mobiles, courant avec des vitesses inégales dans le ciel, et occupant, vis-à-vis du Soleil et de la Lune, les positions à la fois les plus variées et les plus fécondes en résultats scientifiques !

Ne dites donc plus, avec les ennemis de notre foi, qu'une seule planète habitée,—(les autres ne l'étant pas autour de notre Soleil, et des milliers d'autres ne l'étant pas autour des autres soleils de l'Univers)—serait une anomalie, une monstruosité, une petitesse, une laideur dans la création. Ne dites plus que les soleils sont trop nombreux et trop volumineux dans l'espace, pour qu'un seul d'entre eux ait l'honneur de voir circuler autour de lui une seule planète ayant la gloire d'être habitée. Ne dites plus que l'Humanité, si petite sur une Terre si insignifiante,—un atome sur un grain de sable,—ne mérite pas la création de l'Univers sur une aussi vaste échelle et dans d'aussi immenses proportions.

Pourquoi vous aveugler de la sorte ? Pourquoi discourir comme si la fin de l'Univers était la dissémination universelle de la vie, et non la constitution d'un séjour admirable pour l'Humanité, et surtout pour Jésus-Christ au milieu de l'Humanité ? Pourquoi, avec un verre grossissant, d'un énorme pouvoir, exagérer outre mesure l'importance de la vie végétale, de la vie animale, même de la vie humaine, au sein de la création, et perdre de vue Jésus-Christ ? Jésus-Christ, seul, n'est-il pas plus important que toutes les vies de plantes et d'animaux et d'hommes qui animeraient toutes les planètes de tous les soleils de l'Univers ? Jésus-Christ, seul, n'est-il pas plus grand, infiniment plus grand que l'Univers ? Jésus-Christ, seul, ne méritait-il pas la création de l'Univers sur une aussi vaste échelle et dans d'aussi immenses proportions ?

Autrefois, une grande partie du monde savant regardait la Terre comme un centre immobile, autour duquel gravitaient le

Soleil, la Lune, les planètes et les étoiles. C'est la fameuse erreur du système géocentrique. Dans ce système, notre globe était réputé le globe le plus considérable et le plus honorable de l'Univers, celui qui recevait les hommages de tous les astres convergeant vers lui, à peu près comme tous les points de la surface d'une sphère convergent vers le centre de cette sphère. Admettons que l'erreur géocentrique ait été, depuis longtemps, réduite en poussière et dispersée aux quatre vents du ciel. Admettons que la Terre, physiquement parlant, ait été, depuis longtemps, détrônée, c'est-à-dire culbutée hors de son prétendu poste central immobile. Est-ce que cela peut porter la moindre atteinte à sa primauté réelle et absolue sur tous les autres globes de l'Univers, à tous les autres points de vue : au point de vue des desseins de Dieu dans la création, au point de vue de l'Humanité, au point de vue de Jésus-Christ ?

N'oubliez pas que " Dieu a tant aimé le monde qu'il a sacrifié pour lui son Fils unique " : *sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret,* Joan. XV, 9. N'oubliez pas que Jésus-Christ "nous a tant aimés qu'il s'est livré à la mort pour nous" : *Christus dilexit nos, et tradidit semet ipsum pro nobis,* Eph. V, 2. Ainsi l'Humanité, c'est Jésus-Christ. La gloire de Jésus-Christ est si grande et si brillante qu'elle éclipse le genre humain. Le genre humain disparaît, noyé dans la gloire de Jésus-Christ, comme une planète noyée dans les feux du Soleil. Par conséquent, c'est Jésus-Christ qui décidera, seul, de la grandeur, de l'importance et de la dignité de l'astre quelconque où il lui plaira de vivre avec son peuple, pour opérer dans la matière, dans l'espace et dans le temps, sa divine œuvre d'Incarnation et de Rédemption. Or Jésus-Christ est venu sur la Terre avec l'Humanité. Donc la Terre, illuminée par Jésus-Christ, est l'astre le plus grand, le plus important et le plus digne de l'Univers.

Jésus-Christ, considéré tout seul, en lui-même et dans son œuvre, est infiniment plus grand que l'Univers. On peut même dire qu'il est infiniment plus grand que toute la société des Elus de Dieu. A lui seul, Jésus-Christ mérite donc la création de l'Univers dans cette incommensurable immensité qui dépasse notre esprit et nous donne le vertige. A lui seul, Jésus-Christ est donc digne de ce déploiement presque infini de magnificence que nous admirons partout, de ce nombre prodigieux d'astres si beaux, si éclatants, que nous voyons briller de toutes parts, dans la sphéri-

cité et la profondeur des espaces. A lui seul, Jésus-Christ élève donc la Terre à un degré si éminent de noblesse, d'honneur et de gloire, parmi tous les astres du ciel, que ceux-ci, même les plus brillants et les plus volumineux, tombent, en sa présence, dans un état d'abjecte infériorité, non pas, cette fois, à cause de leurs plages désertes et nues, mais parce que Jésus-Christ ne s'y trouve pas, avec sa chère et précieuse Humanité.

L'insignifiance n'est plus du côté de la Terre, si humble, si petite qu'elle vous paraisse ; elle est du côté des autres globes de l'Univers, si volumineux et si brillants qu'ils soient.

On se souvient, d'ailleurs, de l'incontestable supériorité de la Terre sur tous les autres globes connus, à raison des multiples et délicates conditions nécessaires à la vie,—conditions qu'elle possède, mais que les autres ne possèdent point.

Non, ne dites plus que la Terre est aussi petite et aussi vile qu'un grain de sable, en comparaison avec l'Univers. Aussi petite, peut-être, eu égard à l'immensité des astres et de l'espace. Aussi vile, jamais, eu égard à l'immensité, infiniment plus admirable, de Jésus-Christ, notre Rédempteur. L'immensité de Jésus-Christ devient l'immensité de la Terre. A cause de l'Humanité qu'elle porte, à cause de Jésus-Christ brillant dans cette Humanité, à cause aussi de sa perfection propre qui en fait l'unique séjour d'habitation dans tout l'Univers, la Terre est le joyau de la création matérielle dans l'espace, l'astre le mieux servi par toutes les sphères célestes, le plus admiré des anges, le plus chéri de Dieu !

Ainsi reçoit-elle une éclatante réhabilitation. Elle a perdu, il est vrai, au point de vue de la mécanique céleste, son titre glorieux de centre immobile, autour duquel tout est mobile ; mais elle retrouve ce titre, avec plus de vérité et de gloire qu'auparavant, au double point de vue de sa perfection intrinsèque et de sa destinée providentielle. Par sa perfection intrinsèque, elle est comme un centre vers lequel convergent tous les astres, pour en former le séjour d'habitation le plus magnifique et le plus délicieux. Par sa destinée providentielle, elle est encore comme un centre vers lequel convergent encore tous les astres, pour y saluer Jésus-Christ, le déificateur de toute la Nature, au milieu de l'Humanité.

Ainsi, de nouveau, se réalise le songe de Joseph à l'égard de ses frères. " J'ai vu en songe, disait-il, comme le Soleil et la Lune et onze étoiles se prosterner devant moi." *Vidi per somnium*

quasi solem et lunam et stellas undecim adorare me. Gen.XXXVII, 9. Joseph, le plus petit des enfants de Jacob, c'est la Terre ; les frères qui l'adorent sont les astres du ciel : le Soleil, la Lune et les étoiles. Tous les astres s'inclinent avec respect devant notre humble planète.

Ainsi, de nouveau s'accomplit cette parole de l'Ecriture : " Et toi, Bethléem, tu n'es pas la moindre parmi les principautés de Juda ; car c'est de toi que sortira le Chef qui doit régner sur mon peuple Israël." *Et tu, Bethleem, nequaquàm minima es in principibus Juda ; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël.* Matth. II, 16. Bethléem, c'est la Terre. Les principautés de Juda sont les astres du ciel. Grâce à Jésus-Christ, Roi de la création, la Terre n'est pas la moindre, mais la plus illustre, parmi toutes les principautés de l'Univers !

CHAPITRE IX

CONCLUSION.

Avons-nous pu, par tous les arguments apportés jusqu'ici, tant du côté de la science que du côté de la foi, discréditer et ruiner, selon nos vœux, l'insidieuse théorie de la Pluralité des mondes habités ? Nous laissons à chacun des lecteurs le soin de consulter sa conscience et de répondre. Inutile de dire que, pour notre part, notre conviction est aussi ferme et aussi inébranlable que si nous voyions de nos yeux la surface non habitée de tous les globes de l'Univers. Telle est l'impression faite sur notre esprit par la force et l'abondance des preuves que nous avons exposées. Plût à Dieu que ces preuves pûssent faire la même impression sur tous les esprits !

Avons-nous affaire aux matérialistes qui prétendent que les lois immanentes de la matière développent fatalement tous les mondes au sein de l'espace et aboutissent nécessairement à la vie sur tous les globes circulant autour des soleils, au fur et à mesure que ces globes se refroidissent ? Nous leur donnons le démenti le plus formel, en leur faisant observer que la matière est essentiellement contingente, inerte et inféconde ; qu'elle n'a pas pu se donner elle-même l'existence ; qu'elle n'a pas pu se mettre en mouvement par elle-même en deux sens contraires, l'un gagnant le centre, l'autre le fuyant ; qu'elle n'a pas pu s'organiser spontanément et engendrer un protoplasme quelconque, un *Bathybius* ou un infusoire ; qu'elle n'a pas pu, par une simple évolution naturelle, produire toutes les espèces végétales et toutes les espèces animales, et l'espèce humaine, douée de raison ; qu'elle n'aboutit donc pas finalement et universellement à la vie, comme ils le prétendent, encore moins à l'intelligence ; que s'il y a vie et intelligence à la surface de notre globe, cela est dû à une cause de volonté et de puissance, extrinsèque à la matière ; que

la vie et l'intelligence ne peuvent conséquemment exister sur les autres globes de l'Univers que si la même cause créatrice opère, là comme ici, par la force de sa volonté et de sa puissance. De cette façon, les matérialistes restent vis-à-vis du néant. Le problème de la vie leur échappe des mains tout à fait ; d'abord, parce qu'ils ne peuvent s'appuyer sur une matière s'expliquant par elle-même ; ensuite parce qu'ils ne peuvent expliquer par la matière, aucune des formes vivantes ; enfin parce qu'ils ne veulent admettre aucune cause créatrice, extrinsèque à la matière. Il leur faudrait, comme nous, invoquer Dieu pour comprendre la vie et prouver que Dieu le voulant, il peut y avoir vie sur tous les globes de l'Univers aussi bien que sur le globe terrestre. Mais que peuvent-ils augurer de la volonté et du pouvoir d'un être dont ils ne reconnaissent pas même l'existence ? Et, quand même ils admettraient l'existence de Dieu, ils ne pourraient toujours pas plus que nous, découvrir dans son intime Idée, le *fiat* créateur en vertu duquel des êtres intelligents, constitués à peu près comme les hommes de la Terre, devraient exister dans les astres, au milieu d'un double monde végétal et animal, organisé à peu près comme le nôtre.

Avons-nous affaire aux Théologiens catholiques et aux philosophes chrétiens, qui, s'éclairant des lumières de la foi, pensent trouver d'excellentes raisons pour lesquelles Dieu aurait dû mettre des habitants sur une foule de globes célestes comme il en a mis sur le globe terrestre, et infèrent de là que des milliers d'astres, dans l'Univers, doivent être effectivement habités ? Nous refroidissons extraordinairement leur enthousiasme, et nous les mettons à leur tour en face du néant, par la remarque certaine et accablante qu'il n'y a pas la moindre indication de leur hypothèse, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, dans les écrits des Pères et des Docteurs de l'Eglise comme dans les enseignements de l'Eglise elle-même ; que leurs vues sont contraires à l'enseignement implicite de l'Eglise et de l'Ecriture Sainte, contraires aussi à la tradition universelle du genre humain, jusqu'au 18e siècle, contraires même à la fin bien connue pour laquelle Dieu a créé le Soleil, la Lune et les étoiles ; qu'il est presque impossible à l'esprit humain de concilier l'existence des peuples sidéraux avec l'existence du genre humain sur la Terre, au double point de vue de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption par le Sang et les

sacrements de Jésus-Christ ; enfin que la gloire de Dieu ne gagnerait rien, souffrirait même préjudice de l'habitation des astres ; toutes ces Humanités pécheresses pouvant être remplacées par des anges avec un immense profit ; toutes ces populations inutiles n'ayant aucune raison d'être ; tandis que notre raison d'être, à nous, habitants de la Terre, est de donner lieu aux merveilles ineffables de la Crèche et de la Croix, chose unique dans la création.

Cela soit dit pour le côté purement spéculatif de la question. Quant au côté pratique et actuel, en autant que l'habitation des astres devient un fait susceptible d'être connu directement ou indirectement par des moyens scientifiques, il nous suffit de constater tout bonnement que les astres ne peuvent être habités que s'ils sont *hic et nùnc* habitables. Ceci n'est-il pas aussi évident que n'importe quel axiome, par exemple : le tout est plus grand que sa partie ? L'habitabilité est donc une condition *sine quâ non* de l'habitation. Tous les astres où l'on veut trouver des Humanités semblables à l'Humanité terrestre, devront donc jouir des mêmes avantages de climatologie et d'alimentation que ceux dont jouit notre globe. Nous confondons là-dessus nos adversaires de toutes les nuances et de tous les drapeaux, matérialistes impies et philosophes chrétiens, en leur rappelant que cette analogie si nécessaire, si indispensable, dans les conditions qui rendent la vie possible, n'existe, à coup sûr, ni pour le Soleil, ni pour la Lune, ni pour Mars, ni pour Vénus, ni pour aucune autre des planètes de notre système solaire ; à tel point que de tous les êtres vivants qui peuplent la Terre, soit d'espèce végétale, soit d'espèce animale, soit d'espèce humaine, nul ne pourrait subsister sur l'une quelconque de ces sphères étrangères. L'analogie n'existe pas non plus, très certainement, pour aucun soleil, puisque tous les soleils sont de même nature que le nôtre. Toutes les étoiles sont des soleils. Voilà donc l'Univers visible exclus tout entier. Quant aux planètes hypothétiques circulant autour des étoiles, si nos adversaires prétendent qu'il peut, dans le nombre, s'en trouver d'habitables, c'est-à-dire jouissant des mêmes conditions de vie que celles de la Terre, nous leur répondons que la simple existence de telles planètes n'est pas même connue et ne sera peut-être jamais connue par la science ; que si une seule planète, dans notre système solaire, a pu réunir toutes les conditions nécessaires à la vie, on doit en conclure, généralement

parlant, qu'il est beaucoup plus logique de concevoir des planètes sans vie que des planètes avec la vie, autour des soleils de l'Univers ; et enfin que si les astronomes n'ont jamais pu, avec leurs instruments les plus puissants, découvrir aucun signe d'animation, même sur les globes les plus rapprochés, tels que la Lune, Mars, Vénus, etc., qui se laissent, en quelque sorte, " toucher du doigt " avec bonne grâce, combien plus grande et plus désastreuse et plus complète sera leur faillite, à l'égard de ces planètes lointaines, qui, si elles existent, comptent leur distance à la Terre par des trillions de lieues,—planètes qu'ils ne voient pas, même avec les plus forts télescopes, et qu'ils ne pourront jamais atteindre qu'avec le télescope le plus obscur, le plus borné, le plus trompeur qui soit au monde : celui de l'imagination !

Nos adversaires, acculés au pied du mur, s'écrieront peut-être : comment donc ! toutes ces planètes seront-elles inutiles ? Nous leur disons : toutes ces planètes, privées d'habitants, soit autour de notre Soleil, soit autour des autres soleils de l'espace, ne sont pas, pour cela inutiles ; car elles ont, sans doute, une très grande et très nécessaire utilité, en qualité de poids et de contre-poids, pour assurer l'équilibre et la stabilité de l'Univers, suivant les lois d'une mécanique céleste à peine entrevue par les hommes, mais connue à fond par le Créateur. Ont-elles besoin de porter des habitants pour jouer un tel rôle, purement physique, dans le concert de la gravitation universelle ? Non, évidemment. Les planètes non habitées de notre système solaire sont, d'ailleurs, très utiles sous plusieurs autres rapports, comme nous l'avons expliqué.

Il ne nous reste plus qu'à faire une couple de réflexions, une à l'adresse des ennemis de notre Dieu, l'autre s'adressant à nos frères dans la foi.

PREMIÈRE RÉFLEXION

NOTRE FOI EST ENTIÈREMENT DÉSINTÉRESSÉE.

Les matérialistes, avec leur vie universelle, avec leurs milliers de sphères portant population, avec leur bruyante Pluralité des mondes, ont des intentions meurtrières nullement dissimulées, par rapport à notre Dieu et à notre religion. Avec quelle joie, avec quelle arrogance, avec quel air de triomphe, ils nous jettent

leur défi ! " Comment vos vieux dogmes s'accommoderont-ils de la science moderne ? La Pluralité des mondes, c'est la négation de l'Incarnation et de la Rédemption." Ainsi parle l'un d'eux au nom de tous.

On découvre aisément le fond de leur pensée. Voici comment ils raisonnent : si le Fils de Dieu s'est incarné et a subi la mort au milieu d'un monde quelconque, il a dû faire de même au milieu de tous les mondes semblables ; or cette hypothèse est une horreur, une absurdité, une folie ; d'un autre côté, si le Fils de Dieu ne s'est pas incarné et n'est pas mort au milieu de tous les mondes, il n'a pas été vu au milieu d'un seul ; donc le Dieu-Homme est une imposture, le Dieu Créateur est une chimère, le Ciel est un mythe, l'Enfer est un mythe, l'âme immortelle est un mythe, et l'Eglise Catholique tout entière n'est qu'une abominable superstition !

Certes, s'il en était ainsi de nous Catholiques et de nos croyances, il nous faudrait bien gémir, hurler, nous couvrir de cendre et de poussière, suivant la mode juive ; car nous serions vraiment, comme dit saint Paul, parlant de la résurrection de Jésus-Christ au cas qu'elle fût fausse, les plus insensés et les plus misérables de tous les hommes.

Rassurons-nous. Il n'en est rien. Ces prétendus peuples sidéraux avec lesquels Messieurs les matérialistes veulent nous combattre et nous exterminer, ils ne les ont jamais vus, pas même dans la Lune, pas même dans Mars, pas même dans Vénus ; ils n'ont jamais découvert la moindre trace d'industrie ou d'intelligence, de leur part, dans les astres les plus rapprochés de la Terre, les plus ressemblants à notre monde et les plus scrutés par le télescope. Il n'y a pas apparence, non plus, qu'ils en découvrent de sitôt. Plus leurs télescopes seront puissants, plus ils verront partout l'absence d'animation artificielle, et par conséquent l'absence de population. Dans un seul astre, Mars, ils ont cru voir quelque chose. Qu'ont-ils vu ? Des cours d'eau, œuvres de la Nature ; des pojections montagneuses, œuvres de la Nature ; des points brillants, œuvres de la Nature ! C'est là tout ce qu'ils ont vu. Ils prétendent bien que ce sont des canaux artificiels et des tours artificielles et des feux artificiels ; mais ils n'ont de cela aucune preuve, si ce n'est la violence de leur désir et le fantôme de leur imagination. *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* Voilà ce que nous avons démontré. Pas un seul

savant sérieux ne s'est encore aventuré à appeler signes de vie les choses ordinaires ou extraordinaires révélées par le télescope, à la surface de Mars.

Quelle audace inqualifiable ne faut-il pas, dans de telles conditions, chez ces Messieurs, pour se moquer de nous, Catholiques, et nous crier avec superbe et insolence que nos vieux dogmes ne peuvent plus s'accommoder de la science moderne ! Cela nous fait rire. Est-ce vous, romanciers de l'Astronomie, philosophes superficiels, aveugles matérialistes, qui êtes les orâcles de la science moderne ? Oh ! certes, non ; et vous en êtes loin. Etre en désaccord avec vous, ce n'est pas être en désaccord avec la science. La vraie science est celle qui ne reconnaît que la vérité en toutes choses et qui la cherche toujours consciencieusement. Nous ne serons jamais en désaccord avec cette science. La vôtre est une science fanatique et obtuse qui se cramponne à toutes les erreurs chères à vos âmes rebelles. Voilà pourquoi ce nous est une gloire, nullement un embarras, de vous répudier, vous et votre fausse science. Que faites-vous de la vraie science ? Vous la torturez, vous en faites un abus criant, vous lui faites dire ce qu'elle ne dit pas. Est-ce la vraie science qui nie Dieu, qui n'admet que la matière, qui enseigne la génération spontanée, qui croit à l'évolution naturelle des espèces, qui trouve des signes de vie dans la planète Mars et qui embrasse avec passion, avec furie, l'hypothèse de la Pluralité des mondes ? Non, c'est votre fausse science. La vraie science vous condamne. Les vrais savants se détournent de vous. Témoin : Arago, qui avouait son ignorance complète au sujet de l'habitation des astres. Témoin : Leverrier qui considérait que la question des astres habités n'était pas du domaine de la science. Témoin : Mr Faye qui regarde presque comme un mirâcle la production d'un seul monde habitable, à cause de la difficulté immense d'y concentrer toutes les conditions nécessaires à la vie.

Allons plus loin. Allons, encore ici, au fond de la question. Lors même que les astronomes, à force d'augmenter la puissance de leurs instruments d'optique, parviendraient à découvrir des habitants ou des signes d'habitation dans la Lune, ou dans Mars, ou dans Vénus, les matérialistes auraient-ils raison de nous prétendre frappés d'un coup mortel ? Jusqu'à présent, notre défense principale consiste à dire : il n'y a aucune preuve, il n'y a pas l'ombre d'une preuve, que les astres soient habités. Mais

si cette preuve venait, un jour ou l'autre, à être faite solidement, d'une manière irrécusable, nos ennemis auraient-ils raison de penser que c'en est fait à jamais de toutes nos croyances ? Non ! Même en ce cas d'extrême avantage pour eux, ils auraient encore tort ; ils tomberaient encore dans une insigne folie, dans une ridicule illusion, en s'imaginant pouvoir ébranler, avec ce faible engin de la Pluralité des mondes, l'inébranlable roc de notre foi !

Admettons que toute leur doctrine de la Pluralité des mondes est gagnée du coup par la découverte d'un seul astre habité. Admettons que, semblable à un serpent qui se passe tout le corps là où il peut se passer la tête, l'existence d'un seul habitant ou d'un seul signe d'habitation sur un seul astre, tel que la Lune ou Mars ou Vénus, entraîne avec soi l'existence d'habitants sur toutes les planètes de notre système solaire, et même sur toutes les planètes de tous les systèmes solaires du ciel ; pourra-t-il s'ensuivre, de quelque manière, que Dieu n'est plus Dieu créant toutes choses, que Jésus-Christ n'est plus le Fils de Dieu incarné et mort pour notre salut, que l'Eglise Catholique n'est plus l'œuvre de Dieu instituée pour la sanctification des hommes? Non, il ne s'ensuivra jamais cela; car on ne démontrera jamais que l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ et la divinité de l'Eglise Catholique ont été appuyées et fondées par qui que ce soit, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, soit par les Prophètes ou par les Apôtres, soit par les Pères ou par les Docteurs de l'Eglise, soit par nos Théologiens ou par nos philosophes, soit par Jésus-Christ lui-même ou par l'Eglise elle-même, sur le simple fait, sur le simple principe, regardé comme essentiel, que la Terre est le seul astre habité dans toute l'étendue de l'Univers.

Si le simple fait, le simple principe, d'un seul astre habité dans tout l'Univers, était l'assise fondamentale de notre religion, la pierre angulaire de notre foi, à la bonne heure, nous comprendrions que cette base ou cette clef de voûte étant détruire, l'édifice entier, depuis le bas jusqu'en haut, dût s'écrouler.

Mais il a toujours été indifférent parmi les hommes, dans l'histoire universelle du genre humain, que la Terre fût le seul astre habité, ou que les astres habités fûssent en grand nombre, au sein de l'Univers ; si indifférent, en effet, qu'on ne s'est jamais occupé de cette question. L'Humanité, sans doute, paraît avoir été continuellement sous l'impression qu'il n'y avait pas d'autre Humanité qu'elle-même dans tout l'Univers ; mais on chercherait en

vain le moindre énoncé positif, la moindre affirmation catégorique de cette persuasion.

Quel est le fondement de notre foi ? Est-ce la Terre comme unique monde habité parmi tous les mondes matériels ? Qui a jamais entendu parler d'une pareille ineptie ? Le fondement de notre foi, c'est l'auréole de vérité dans laquelle nous voyons resplendir la triple notion de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise, indépendamment de toute question relative à l'unité ou à la multiplicité d'habitation, parmi toutes les sphères du ciel. Qu'un seul monde soit habité, ou que beaucoup de mondes soient habités dans l'Univers, cela ne peut affecter notre foi. Cette question est absolument étrangère à tous les motifs pour lesquels nous croyons.

Nous croyons à l'existence de Dieu, parce que nous voyons éclater sa gloire, sa puissance et sa sagesse dans la création, parce qu'il s'est révélé directement à nous, plusieurs fois et de plusieurs manières, *multifariam multisque modis,* Hebr. I, 1, parce qu'il a conversé avec Adam, avec Noé, avec Abraham, parce qu'il a parlé aux Juifs sur le Sinaï, au milieu du tonnerre et des éclairs, parce qu'il nous a envoyé son Fils unique, le proclamant lui-même, à deux reprises, du haut du Ciel, comme son Fils bien-aimé, objet de toutes ses complaisances.

Nous croyons à la divinité de Jésus-Christ, parce que nous l'avons vu opérer des prodiges qu'un Dieu seul pouvait opérer, parce qu'il répond avec la plus parfaite exactitude au portrait détaillé que les prophètes avaient fait du Messie, de longs siècles avant sa venue, parce qu'il s'est montré prophète lui-même, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu et qu'il n'a pas été confondu, parce que son Père l'a glorifié divinement sur le Thabor, parce que la Nature entière a frémi d'horreur et d'épouvante quand il expira, enfin parce qu'il s'est ressuscité lui-même du tombeau, par sa propre vertu, et qu'il s'est élevé majestueusement vers le Ciel, dans une gloire plus vive que jamais.

Nous croyons à la divinité de l'Eglise, parce que nous la voyons continuer, à travers tous les âges, l'œuvre de Jésus-Christ, avec la même sublimité dans sa doctrine, avec la même sainteté dans sa morale et dans ses membres, avec la même puissance dans ses opérations ; car elle s'établit et se propage dans le monde jusqu'à couvrir la surface entière du globe, jusqu'à s'assimiler toutes les nations, par l'autorité de ses miracles, aussi nom-

breux qu'éclatants ; et si quelqu'un ose contester que l'Eglise fasse des miracles, alors son établissement et son expansion au milieu du monde coalisé contre elle, son règne pacifique sur les nations, malgré tous les vices qu'elle dompte, malgré toutes les résistances qu'elle brise, deviennent à ne plus s'y méprendre, son miracle le plus éclatant.

Dieu se montre en lui-même et dans l'Univers, Dieu se montre dans Jésus-Christ, Dieu se montre dans l'Eglise : voilà pourquoi nous croyons à l'existence de Dieu, à la divinité de Jésus-Christ et à la divinité de l'Eglise.

Qu'importe, maintenant, que la Terre seule soit habitée, ou que des milliers et des millions de Terres plus ou moins semblables à la nôtre, soient habitées, comme elle, par des peuples doués de raison, de conscience et de libre arbitre ? Qu'importe-t-il à notre foi que tous ces peuples étrangers, s'ils existent, soient appelés, ou non, à une connaissance quelconque de Dieu ; qu'ils soient élevés, ou non, à l'état surnaturel de la grâce et de la gloire ; qu'ils persévèrent, ou non, dans leur justice originelle ; qu'ils soient condamnés sans miséricorde ou qu'ils soient rachetés, d'une manière ou d'une autre par le Sang de Jésus-Christ ? Toutes ces questions secondaires et subalternes laissent parfaitement intact le fait essentiel qui nous occupe, le seul qui doive nous occuper, que Dieu existe et que nous sommes ses enfants, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et que nous sommes ses frères cohéritiers, que l'Eglise est la société de Dieu et que nous sommes ses membres.

Qu'est-ce donc, alors, qui pourra nous empêcher de faire notre devoir et de sauver nos âmes ? Sera-ce l'ignorance dans laquelle il aura plu à Dieu de nous laisser, au sujet des peuples sidéraux, au sujet de leur destinée, au sujet de la manière dont ils font leur salut, au sujet de la part qu'ils peuvent avoir dans les mérites et le Sang de Jésus-Christ immolé sur la Terre,au sujet peut-être, des multiples Incarnations et Rédemptions qui auraient été indispensables pour le rachat de tous ces mondes ? Mais il n'est pas nécessaire que nous sachions par quelle race d'hommes sont peuplées des contrées lointaines, par exemple les îles de la Polynésie, quelles sont les mœurs de ces hommes, quelles sont leurs occupations, quelles sont leurs ressources, quelles sont leurs richesses, pour que nous cultivions, ici, chacun de nous, avec diligence, notre petit coin de terre, en vue de réchapper notre vie. Ainsi

doit-il nous être indifférent, pour notre salut, de savoir comment sont peuplés les astres et comment les peuples sidéraux peuvent eux-mêmes se sauver. Ne devront-ils pas se sauver, comme nous, par le judicieux emploi des moyens de sanctification que Dieu aura mis à leur portée ? A eux de courir leur chance. La seule chose qui doive nous intéresser, est que nous-mêmes, dans notre monde et pour notre part, nous soyons sûrs de marcher dans la bonne voie, et de ne pas être trompés à la fin dans nos espérances. Or, Jésus-Christ nous a dit, sur le premier point : " Je suis la voie, la vérité et la vie " : *ego sum via, veritas et vita,* Joan. XIV, 6, et sur le deuxième : " Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car une grande récompense vous est réservée dans les Cieux " : *gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* Matth. V, 12.

Dieu n'a-t-il créé qu'une seule Terre habitable, et le genre humain, issu d'Adam et d'Eve, est-il, dans tout l'Univers, le seul peuple qui, après les anges, connaisse, aime, adore son Créateur en esprit et en vérité, *in spiritu et veritate,* Joan. IV, 24 ? Oui, répondons-nous emphatiquement, puisque c'est là notre thèse. Mais pourquoi est-ce là notre thèse ? Est-ce parce que la foi catholique l'exige, parce que nos croyances tombent s'il y a plus d'une Terre habitée ? Nullement. C'est parce que l'hypothèse d'une seule Terre habitée nous paraît la seule plausible, la seule parfaitement d'accord avec la vraie science et avec la vraie Théologie. C'est parce que nous ne connaissons pas un seul autre globe, dans tout l'Univers, qui possède au même degré que notre globe, les conditions de l'habitabilité. C'est parce qu'un seul genre humain dans la création nous débarrasse de tous les difficiles problèmes théologiques auxquels donne lieu l'hypothèse d'une foule d'Humanités, indépendantes les unes des autres. Enfin, c'est parce qu'une seule Humanité procure à Dieu plus de gloire, en ne lui laissant, pour l'adorer, en nombre ineffable, que les créatures les plus parfaites qui soient, les anges, avec juste ce qu'il faut de créatures inférieures, les hommes, pour permettre l'Incarnation et le sacrifice du Verbe, et pour constituer à Jésus-Christ en tant qu'homme, une suffisante société de frères ayant la même nature que lui.

Dieu a-t-il créé, dans l'Univers, un grand nombre de globes habitables, et a-t-il implanté sur tous ces globes des races humaines formées de corps et d'âmes, comme la nôtre, ayant, comme

la nôtre, une double fin, naturelle et surnaturelle, à atteindre ? Cette hypothèse est vraiment pleine de difficultés les plus inextricables ; mais enfin elle ne constitue aucune espèce d'impossibilité. Elle ne constitue pas une impossibilité métaphysique, puisque Dieu peut aussi facilement mettre des habitants sur mille globes que sur un seul globe. Elle ne constitue pas une impossibilité dogmatique, puisque Dieu, dans l'Ancien Testament, Jésus-Christ dans le Nouveau Testament, et l'Eglise, interprète infaillible de toute révélation, ne nous ont jamais dit positivement que l'Humanité sur la Terre fût la seule Humanité qui existe. Elle ne constitue pas une impossibilité théologique, puisque Dieu peut disposer des peuples sidéraux, pour la ruine ou pour la résurrection de plusieurs, avec ou sans Incarnation et Rédemption spéciale au sein de chaque peuple, d'une manière, qui, tout en échappant complètement à la pénétration de nos esprits, n'en soit pas moins infiniment juste et infiniment sage.

La porte est donc ouverte à l'admission d'habitants dans les astres. Il faudrait bien de toute nécessité, les admettre, s'il advenait un jour que les télescopes, immensément puissants, nous fissent voir, à la surface d'un ou de plusieurs globes célestes, des preuves irrécusables d'intelligence et d'activité et d'industrie humaine. Quelle serait la conséquence d'une telle découverte ? Mettrait-elle en danger notre foi ? Pas le moins du monde. Il n'y aurait pas d'autre conséquence que celle-ci : nous serions en face de nouveaux mystères. Pourquoi Dieu a-t-il créé tous ces peuples sidéraux, ne préférant pas les remplacer par des anges qui sont d'une nature supérieure ? Mystère !—Tous ces peuples persévèrent-ils dans la justice originelle, ou succombent-ils dans les épreuves qu'ils ont à subir ? Mystère !—Comment pourraient-ils persévérer, lorsque l'épreuve a été fatale aux hommes de la Terre, et désastreuse même aux anges du Ciel ? Mystère !—S'ils tombent, eux aussi, dans l'abîme du péché, comment Dieu les rachètera-t-il de la damnation, sera-ce par le moyen de Jésus-Christ ou indépendamment de Jésus-Christ ? Mystère !—Si c'est par le moyen de Jésus-Christ, comment cela pourra-t-il se faire, lorsqu'il nous paraît également impossible ou que Jésus-Christ meure au milieu de chaque monde, ou que tous les mondes participent à l'unique mort de Jésus-Christ sur notre Golgotha ? Mystère !—Si c'est indépendamment de Jésus-Christ, comment cela pourra-t-il se faire, lorsqu'il est écrit que le Fils de Dieu

fait homme est le premier-né de toute créature, l'héritier de toutes les nations, le Chef suprême de toute l'Eglise, la propitiation pour tous les péchés du monde, le Pacificateur du Ciel et de la Terre, le principe et la fin de toutes choses, l'Auteur de toute grâce, de tout salut, de toute vie ? Mystère !

Oui, voilà les mystères nouveaux dont serait chargée notre foi, s'il était sûr que les astres fûssent habités. Mais notre foi qui porte déjà, sans broncher, les mystères autrement sublimes et redoutables de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, porterait bien, encore sans fléchir, ces mystères de second ordre. Quelles que fûssent les dispositions de Dieu à l'égard des peuples sidéraux, elles ne pourraient rien changer aux dispositions, parfaitement connues, de Dieu à notre égard, par le moyen de Jésus-Christ et de l'Eglise. Dieu ne changerait pas. Jésus-Christ ne changerait pas. L'Eglise ne changerait pas. Nos devoirs et nos sentiments ne devraient pas changer non plus. Nos idées seules auraient changé.

Pour la tranquillité de nos âmes, nous n'avons qu'à nous rappeler ces paroles de Dieu : " Mes pensées ne sont pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies " : *non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ meæ viæ vestræ.* Is. LV, 8. Ne sommes-nous pas sûrs que tous ces peuples seraient infiniment bien entre les mains de Dieu qui en disposerait selon toute sagesse, toute charité et toute justice ? Il ne serait nullement nécessaire à notre salut que nous connûssions les moyens par lesquels Dieu aurait pourvu à leurs propres fins dernières. Inutile de nous en inquiéter. Le soin de toute la création est l'affaire de Dieu, non pas notre affaire. Qu'il nous suffise de penser que Dieu saurait bien renfermer tous les mondes habités dans le plan unique de la création, et les faire tous converger à sa gloire. Ce que nous ne savons pas, Dieu le sait. Ce que nous ne comprenons pas, Dieu le comprend. Et si notre ignorance nous fait encore peine, écrions-nous avec l'apôtre saint Paul : " O que les jugements de Dieu sont incompréhensibles et que ses voies sont impénétrables ! " *ô quàm incomprehensibilia sunt judicia et quàm investigabiles viæ ejus !* Rom. II, 13.

DEUXIÈME RÉFLEXION

CRAINTES PUÉRILES ; ZÈLE INTEMPESTIF.

Le chêne, un jour, prenant le roseau en grande pitié, blâmant la Nature à son égard, offrait de le défendre ; et le roseau disait au chêne, avec autant d'assurance que de modestie : "Votre compassion part d'un bon naturel ; mais de grâce ne vous mettez pas en peine de moi ; car je plie et ne romps pas ; les vents me sont moins redoutables qu'à vous." On sait ce qui advint. Le roseau tint bon, pendant que le chêne fut renversé. Or, dans le cas présent, le roseau qui ne redoute pas les vents, c'est la foi ; et le chêne présomptueux, c'est tout homme, philosophe ou Théologien qui se préoccupe outre mesure de la stabilité de l'Eglise, et s'empresse d'accepter la doctrine de la Pluralité des mondes, craignant que les ennemis ne démolissent nos dogmes avec cet engin.

Il est sûr et clair qu'un tel empressement part d'un bon naturel. On ne voudrait pas que l'Eglise fût trouvée en défaut, s'il arrivait que le télescope des astronomes découvrît tout à coup des habitants ou des traces d'habitants ou des restes d'habitants dans un astre quelconque, par exemple la Lune, Mars, etc. ; car alors, il en faudrait mettre ou admettre partout de ces malencontreux habitants ; et si une telle révolution devait s'opérer brusquement dans nos idées, on semble croire que nos dogmes seraient compromis.

On a l'air de tenir à peu près ce langage : " Ces traîtres de savants, il faut toujours s'en défier ; qui sait les mauvais tours qu'ils sont capables de nous jouer avec leurs microscopes et leurs télescopes ? Ils nous ont mis en peine, assez de fois, dans le passé. Jadis, on croyait à l'immobilité de la Terre et à la multiple gravitation des cieux autour de notre monde ; et les savants ont fait sauter cette notion avec le fameux système de Copernic. Jadis, on croyait que Dieu avait créé l'Univers en six jours de vingt-quatre heures ; et les savants ont démontré que les six jours de la création ne pouvaient être que des époques d'une incommensurable durée. Jadis, on croyait que Dieu avait créé une à une, séparément, toutes les espèces vivantes qui animent la sur-

face de notre globe ; et les savants s'accordent à dire que d'une seule espèce primitive, rudimentaire, spontanément éclose ou créée par Dieu, toutes les espèces vivantes, y compris l'homme, ont été produites par l'unique force d'une évolution progressive qui a fait s'épanouir le type végétal et le type animal en des milliers de formes diverses, toutes issues les unes des autres, les nouvelles formes étant toujours supérieures aux anciennes. Jadis, on croyait que le genre humain était sur la Terre depuis environ six mille ans ; et les savants nous démontrent par la Géologie et par la Paléontologie, qu'il y a peut-être cinquante mille ans, peut-être cent mille ans que l'homme existe. Jadis, on croyait que le déluge avait simultanément inondé toute la surface du globe ; et les savants ne veulent plus entendre par déluge universel qu'un déluge qui aurait inondé toutes les contrées alors habitées par la race humaine et qui aurait exterminé celle-ci entièrement, sauf Noé et sa famille. Ainsi, l'on a toujours cru, depuis l'origine du monde, que la Terre est le seul globe habité parmi tous les globes de l'Univers, qu'il n'y a pas d'autre Humanité que l'Humanité terrestre ; et les savants, en nombre de plus en plus considérable, se rallient à l'hypothèse de la Pluralité des mondes, et le jour n'est peut-être pas éloigné où, nous faisant mettre l'œil à leurs lunettes, ils nous montreront des hommes comme nous, des cousins, des frères, dans différents astres du ciel. Préparons-nous donc à cette étrange découverte, à cet extraordinaire événement; et pour n'être pas pris au dépourvu, pour n'être pas mis dans la confusion, déclarons, dès maintenant, que nous sommes prêts à saluer ces nouveaux frères sans la moindre gêne, sans la moindre arrière-pensée ; rivalisons même d'enthousiasme avec nos adversaires ; mettons-nous au nombre des partisans les plus convaincus de l'hypothèse de la Pluralité des mondes ; autant les savants progresseront par le moyen de la science, autant nous progresserons nous-mêmes par le moyen de la Théologie ; et le jour où l'hypothèse deviendra une réalité, les hommes les plus contrariés seront précisément nos ennemis qui ne pourront ni nous traiter de retardataires, ni tourner contre nous les révélations de leurs télescopes."

Un tel raisonnement dans la bouche ou dans l'esprit de nos philosophes dénote une timidité inexcusable, même une servilité inexplicable. Sans doute, c'est une excellente chose que d'avoir à cœur de sauvegarder l'honneur de notre Eglise et l'intégrité de

notre foi. Mais dans les circonstances présentes, dans le cas de la Pluralité des mondes, les préoccupations de cette nature sont plus inopportunes que désirables, plus funestes qu'avantageuses. Elles compromettent la cause de Dieu plus qu'elles ne la servent, par suite des fausses alarmes qu'elles trahissent et des fausses impressions qu'elles engendrent. Pourquoi se hâter d'accepter une doctrine qui n'a pas encore en sa faveur le moindre degré de probabilité, pas plus du côté de la science que du côté de la Théologie ? Quels progrès ont fait les savants pour rendre leur hypothèse plausible au point de vue scientifique ? Aucun, malgré les plus bruyantes agitations. Et si les Théologiens vont du même pas, pour rendre cette même hypothèse tant soit peu soutenable au point de vue dogmatique, le terrain ne sera pas prêt avant d'interminables siècles.

La démonstration scientifique ne viendra sans doute jamais. La démonstration dogmatique est encore plus incertaine. On ferait donc mieux d'attendre en paix, plutôt que d'adhérer prématurément à une doctrine si peu sûre, et en même temps si grosse de difficultés. C'est une tactique singulière que de marcher avec des ennemis sur un abîme ou de boire avec eux du poison, pour affecter une confiance que l'on n'a pas, que l'on ne peut avoir dans le cœur. Notre intérêt n'est pas dans un tel jeu. Il sera toujours temps de croire à l'habitation des astres, le jour où le télescope nous y obligera irrésistiblement. S'il est facile, dès aujourd'hui, de faire voir aux matérialistes que l'habitation des astres, malgré toutes ses difficultés d'ordre théologique, n'est contraire à aucun de nos dogmes, fatale à aucun des motifs de notre foi, on le leur fera bien voir avec la même facilité, quand l'heure convenable sera venue. Rien n'empêche même de donner immédiatement nos explications sur ce point ; mais on peut le faire sans passer à l'ennemi. Voilà précisément l'imprudence et le danger : c'est qu'on juge à propos d'embrasser la doctrine de la Pluralité des mondes, sans preuves, sans nécessité, sans profit, pour l'unique et futile raison d'en faire voir la parfaite innocuité, au sujet de nos croyances religieuses. — Quelqu'un osera-t-il déclarer qu'il agit ainsi en vertu d'une sincère conviction ? Celui-là se trahirait aussitôt comme un esprit au moins fort crédule, ayant peu approfondi cette matière et se laissant aisément persuader par l'enthousiasme d'autrui.

On a bien tort de se rabattre sur les quelques points de la

science où les idées vulgaires du monde ont forcément changé, comme le système géocentrique remplacé par le système héliocentrique, ou les six jours génésiaques remplacés par des époques géologiques, ou le déluge absolument universel remplacé par un déluge restreint. Est-ce l'Eglise qui a jamais enseigné que le ciel tournait autour de la Terre immobile, que Dieu avait créé l'Univers en six jours de vingt-quatre heures, que le déluge avait simultanément inondé toute la surface du globe ? Non, l'Eglise, dans sa partie enseignante, autoritaire, infaillible, par la bouche des Papes, ou la voix des Conciles, n'a jamais enseigné de telles choses, n'a jamais rendu sa divine et immuable doctrine solidaire de toutes ces doctrines purement humaines et sujettes à toute espèce de fluctuations. On pourra nommer des Pères de l'Eglise, des Docteurs, des personnages plus ou moins distingués qui ont partagé de telles erreurs ; mais ces Pères, ces Docteurs, ces personnages ne constituent pas l'Eglise. L'Eglise est infaillible en matière de foi ; elle ne prétend pas l'être en matière de science. Elle n'a jamais dogmatisé en matière de science. Trouverez-vous des erreurs dogmatiques chez les hommes qui exposent fidèlement sa propre doctrine ? Point du tout ; car ils participent alors à son infaillibilité. Mais lorsque ces mêmes hommes, sortant du domaine sacré de la foi, entrent dans le domaine vulgaire de la science et abordent des sujets profanes où il leur est permis de choisir entre plusieurs opinions contradictoires, ils ne relèvent plus que d'eux-mêmes ; l'Eglise est hors de cause ; ils peuvent se tromper, et leurs erreurs ne sont nullement imputables à l'Eglise. Interdira-t-on les sciences profanes aux écrivains ecclésiastiques ? L'Eglise n'a jamais songé à un tel rigorisme. Le monde seul pourrait être despote à ce point ; et du moment que les hommes d'Eglise ne s'intéresseraient plus à la science, les hommes du monde seraient les premiers à les traiter d'ignorants et de réactionnaires. N'est-ce pas ainsi qu'une certaine classe les a toujours traités, bien que plusieurs d'entre eux fûssent des savants de premier ordre ? Que serait-ce donc si les hommes d'Eglise négligeaient entièrement les matières profanes? Laissez-leur, de grâce, libre carrière. Ils peuvent aimer la Physique autant qu'un Aristote, l'Astronomie autant qu'un Ptolémée, la Géologie autant qu'un Dolomieu, la Paléontologie autant qu'un Cuvier, l'Archéologie autant qu'un Champollion. Seulement, qu'on ne leur fasse pas un crime de ce qu'ils partagent les idées de leur âge, de ce

qu'ils ne soient pas toujours en avant de leur siècle. Les Pères et les Docteurs de l'Eglise ne se sont trompés là-dessus que parce que tout le monde, alors, se trompait.

Il a fallu des siècles et des siècles de travaux, il a fallu des hommes d'un extraordinaire génie, pour désabuser l'Humanité tout entière et lui faire comprendre enfin que la Terre tourne sur elle-même et gravite autour du Soleil, que la création de l'Univers et du globe terrestre s'est opérée par époques d'une immense durée, et que le déluge n'a pas dû s'élever à la fois de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes de toute la Terre. L'Humanité a changé ses idées sur ces points ; elle a bien fait de les changer ; elle a été forcée de le faire ; car les preuves qu'on lui a fait examiner sont d'une souveraine puissance. Faites revivre les Pères et les Docteurs des anciens âges, et ils penseront comme on pense partout de nos jours. Donnez-nous, en faveur de l'habitation des astres, des preuves aussi nombreuses, aussi fortes, aussi irrésistibles que celles qui ont commandé un assentiment à peu près universel au sujet du système de Copernic et des jours-époques et du déluge restreint, de nouveau l'assentiment quasi-universel sera forcé : on croira partout au système de la Pluralité des mondes. Mais voilà le point faible. Voilà où la parité manque. On n'a point de preuves en faveur de l'habitation des astres. Ne concluez donc pas que l'Humanité doive changer ses idées sur ce point.

La condamnation de Galilée en 1633, calquée sur celle de Copernic en 1616, est sans contredit l'exemple le plus mémorable du danger qu'il y a, même pour les tribunaux les plus éminents de l'Eglise, de vouloir dogmatiser au nom de l'Eglise, en matière de science, ou plutôt en matière d'interprétation purement scientifique de la Bible. On peut apporter une foule de raisons pour excuser la congrégation de l'*Index* ; telles que : fascination du système de Ptolémée, vieux de quatorze siècles et regardé encore universellement comme l'expression inattaquable d'une vérité divine ; affollement général des esprits, causé par le Protestantisme qui faisait d'énormes progrès et qu'on ne voyait plus moyen d'arrêter autrement que par la force de l'autorité et la guerre implacable aux innovations, etc. ; mais la condamnation, en elle-même, n'en est pas moins une erreur. Si les Cardinaux se fûssent bornés à réprouver le livre de Galilée, en ce sens que la publication en était alors pleine de périls pour la foi, ou que le système

nouveau ne pouvait être justifié par la Sainte Ecriture, leur démarche eût pu être excellente. En décrétant que le système héliocentrique est contraire à la Bible, en le qualifiant d'erreur et d'hérésie, en forçant Galilée à l'abjurer, ils sont tombés eux-mêmes dans une aberration déplorable. En 1620, quatre ans après la sentence qui avait frappé le livre de Copernic, la même Congrégation émit un décret permettant d'enseigner, à titre d'hypothèse, le double mouvement de la Terre. On n'aurait jamais dû s'écarter de cette sage ligne de conduite. Par bonheur, la défection d'un tribunal de l'Eglise n'est pas la défection de l'Eglise elle-même. Aucun Concile, aucun Pape n'a jamais condamné Galilée, ni Copernic. Et l'erreur, au fond, n'est que d'ordre profane.

S'il est difficile, extrêmement difficile, de s'élever au-dessus des préjugés du siècle où l'on vit, il en reviendra beaucoup plus d'honneur aux hommes qui auront assez de génie et de force d'âme pour opérer cette espèce de prodige. Eh bien ! l'Eglise peut, à bon droit, se glorifier d'avoir fourni à la science plusieurs de ces hommes qui, nullement entravés par leur caractère ecclésiastique et sans nullement blesser la foi, ont rompu en visière avec les préjugés de leur temps, fait briller la lumière au milieu des ténèbres et ouvert à l'Humanité de nouvelles routes, les routes sûres de la vérité et du progrès. Ceci est une fort belle compensation pour la malheureuse erreur au sujet de Galilée.

Prenez précisément cette question de la mécanique céleste. Pythagore et Aristarque de Samos avaient jadis nettement posé la doctrine, mais sans démonstration d'aucune sorte, que la Terre tourne autour de son axe, et en même temps décrit un cercle autour du Soleil. Jusqu'au 17e siècle de notre ère, cette doctrine fut oubliée. Qui la ressuscita, en fit la preuve et lui donna une impulsion telle que son progrès alla sans cesse croîssant jusqu'à ce qu'elle eût détrôné à jamais le système des épicycles et régnât en souveraine absolue? Ce fut Copernic, un prêtre et un chanoine de l'Eglise. Il eut pour précurseurs Roger Bacon, un moine franciscain du 13e siècle, et le cardinal Cusa qui vécut au 15e. Roger Bacon, surnommé le Docteur admirable, ne cachait pas sa répugnance pour le système de Ptolémée, et voulait voir plus d'ordre dans la Nature. Le cardinal Cusa épousa franchement la doctrine de Pythagore et se donna beaucoup de peine pour la faire connaître et la faire apprécier. Il ne réussit guère. Cette gloire était

réservée à Copernic, admirablement secondé par Galilée et Kepler.

Passez à la question du temps que Dieu mit à créer l'Univers. On s'étonne aujourd'hui qu'un si grand nombre de Théologiens, pendant de si longs siècles, aient interprété la Bible d'une manière si étroite et si mesquine, que Dieu, (malgré l'éternité dont il dispose, malgré la prodigieuse lenteur avec laquelle il coordonne les astres dans leur carrière, malgré les stratifications géologiques et les fossiles, par lesquels il nous incline à croire que le globe terrestre a mis un temps extrêmement long à se développer), soit dit avoir créé tout d'un coup l'Univers et avec une telle précipitation que six jours de 24 heures ou à peu près, auraient suffi à la production de tant de merveilles. On éprouve donc une grande joie,en même temps qu'un légitime orgueil pour la religion, en voyant que deux des plus grands génies dont s'honorent à la fois l'Eglise et l'Humanité, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin n'ont pas adopté cette mesquine exégèse. Il leur a semblé à l'un et à l'autre, qu'une si grande précipitation n'était pas digne de la Sagesse et de la Majesté infinies de Dieu.

Sur la question de l'étendue et de la hauteur du déluge, en quel sens il faut l'entendre universel, déjà saint Augustin avait insinué que le déluge n'avait pas dû couvrir le sommet des montagnes, telles que l'Olympe, dont les cimes s'élèvent au-dessus des nuages. Au 16e siècle, le cardinal Cajetan essaye de prouver que les montagnes inondées, " montagnes qui sont sous le ciel," signifient les montagnes qui sont au-dessous des nuages du ciel. Au siècle suivant, Vossius, chanoine de Windsor, avance hardiment l'opinion qui semble avoir prévalu depuis, que le déluge a dû être universel en ce sens qu'il a submergé toutes les contrées alors habitées et noyé toute la race humaine, sauf les personnes réfugiées dans l'Arche. Si vous dites que Vossius a été censuré, on vous répond qu'il ne l'a pas été, apparemment, pour cette opinion ; car le Père Mabillon, le célèbre Bénédictin, l'illustre savant appelé spécialement à Rome par la congrégation de l'*Index*, pour examiner les écrits de Vossius, fit, en ce temps-là, une dissertation sur le déluge restreint, dans une séance, où neuf cardinaux se rangèrent à son avis. L'opinion de Vossius, quant au déluge, est donc sauve. Mabillon lui-même doit être compté parmi les premiers et les plus distingués partisans de l'universalité restreinte au lieu de l'universalité absolue du déluge. De nos jours,

les partisans de cette opinion ne se comptent plus, surtout depuis les études si convaincantes de naturalistes tels que Piancini, Sorignet, Marcel de Serres, Hugh Miller et une foule d'autres.

On ne pourrait pas dire, néanmoins, que cette opinion de l'universalité relative du déluge est devenue aujourd'hui une opinion absolument universelle. Elle est universelle, si vous voulez, d'une universalité restreinte ; car elle ne manque pas de contradicteurs qui s'en tiennent toujours à l'universalité absolue du déluge, dans sa plus grande extension. Chose extraordinaire, parmi ces retardataires contemporains, que la lettre même de l'Ecriture Sainte retient encore, on trouve l'abbé Moigno, d'illustre mémoire, qui pour rendre compte de l'énorme quantité d'eau nécessaire, a recours aux plus invraisemblables suppositions.

La théorie expliquant les six jours de Moïse par des périodes extrêmement longues, en conformité avec les diverses phases de développement du globe terrestre, telles que reconnues par les géologues, rencontre elle-même, encore de nos jours, quelques rares contradicteurs. Il n'y a guère que la théorie du double mouvement de la Terre qui soit aujourd'hui admise universellement dans le monde, sans nulle opposition, à cause de l'abondance, de la force et de la vulgarité des preuves qui ont fait de cette hypothèse une doctrine évidente pour tous les hommes connaissant tant soit peu les méthodes et les découvertes astronomiques.

Mais là où nos adversaires s'aveuglent étrangement, c'est quand ils parlent de l'évolution des espèces vivantes et de l'antiquité cinquante ou cent fois séculaire de la race humaine, comme étant des doctrines prouvées et s'imposant à l'assentiment universel des hommes, au même titre que la théorie du double mouvement de la Terre.

Non certes, il n'en est pas ainsi.

D'abord, nous nous inscrivons en faux, avec la plus grande véhémence, contre la théorie arbitraire, anti-scientifique et antiphilosophique, de l'évolution des espèces. Le flair vous manque entièrement, si vous ne sentez pas les miasmes de matérialisme qui s'exhalent de cette doctrine. Lamark en est le père dans les temps modernes. Darwin, Hoeckel, Huxley en sont les défenseurs les plus ardents et les propagateurs les plus acharnés. Dès qu'on a entrepris d'éliminer Dieu de la création, dès que la création est le développement spontané des êtres de la Nature

par les seules forces de la Nature, il est parfaitement logique de faire émaner de la matière les premiers germes de vie, et de ces premiers germes de vie, par des transitions insensibles, faire découler toutes les formes vivantes, végétales et animales. Mais nous, croyants, nous qui savons bien que Dieu existe, que Dieu créa la matière, créa la vie, créa l'intelligence, qu'avons-nous à démêler avec de telles erreurs, lorsqu'il nous est infiniment plus simple et plus satisfaisant de croire que toutes les espèces végétales et animales sont sorties de la matière, une à une, séparément, selon les besoins et les conditions du monde, au fur et à mesure que la volonté divine leur a donné ordre de surgir et d'exister ? Les espèces végétales ont pu être créées à l'état embryonnaire, par semences déposées dans le sol, germant ensuite et produisant les plantes. Les espèces animales ont pu être créées à l'état parfait et produire ensuite leurs semences, principes de reproduction et de multiplication. Ce mode si beau, si sublime, si philosophique et scientifique d'expliquer toutes les formes de vie sur la Terre est impossible aux matérialistes qui n'admettent pas Dieu ; mais puisqu'il nous est possible à nous, pourquoi ne pas y recourir uniquement, pourquoi délaisser la table du Père de famille et aller vivre de siliques avec les enfants dénaturés ?

Oh ! nous savons bien que vous essayez à légitimer, à christianiser votre doctrine, en invoquant Dieu comme le Créateur immédiat des germes primitifs et comme le contrôleur également immédiat de toutes les évolutions, afin d'empêcher les funestes écarts des êtres irréguliers, et de faire monter sûrement les êtres réguliers vers un état de plus en plus noble, jusqu'à l'apogée de la perfection. C'est en cela que vous croyez vous distinguer suffisamment des matérialistes ; mais votre hypothèse, même à ce point de vue chrétien, n'est qu'un tissu d'erreurs.

Est-il bien scientifique de faire disparaître les espèces ? Voilà pourtant ce que vous faites, avec les matérialistes. A force d'entendre ceux-ci crier que les espèces n'existent pas, ou qu'elles ne sont qu'une apparence, une chimère, vous vous êtes laissés persuader. Pourtant, les espèces existent, aussi vrai que le Soleil existe. Qu'est-ce que l'espèce ? N'est-ce pas un type idéal, qui, une fois réalisé dans la matière, possède la faculté de se reproduire indéfiniment, toujours d'une manière identique à lui-même ? Cherchez dans le monde actuel, vivant à la surface du globe ; vous ne trouvez que des types qui se sont reproduits à

travers les âges et qui se reproduisent encore indéfiniment, toujours d'une manière identique à eux-mêmes. Voilà des espèces. Cherchez dans le monde ancien dont les débris sont enfouis dans les entrailles du globe ; vous ne trouverez que des types qui depuis origine jusqu'à extinction complète, se sont toujours reproduits d'une manière identique à eux-mêmes. Voilà des espèces. Chaque espèce peut varier dans une certaine mesure et dans une certaine limite ; mais les variétés, fécondes entre elles, ne sont pas des espèces. Les vraies espèces ne se fécondent pas entre elles. Si des types fixes et immuables n'existaient pas tous les vivants presque semblables en structure, en taille, en régime, pourraient se reproduire mutuellement. Or, tous les hybrides sont stériles ; sinon, ils retournent invariablement à l'une ou à l'autre des deux souches. Si des types fixes et immuables n'existaient pas, on pourrait former une chaîne continue de tous les végétaux et de tous les animaux, en passant de l'un à l'autre par des transitions tellement graduelles que des interruptions ne se verraient nulle part. Or cela est démenti par l'Histoire naturelle et par la Paléontologie. Il y a, en une foule d'endroits, notamment entre les singes supérieurs et l'homme, des lacunes immenses ; et les anneaux intermédiaires entre les types disjoints ne se retrouvent ni à la surface, ni dans les entrailles du globe. Dieu les aurait-il anéantis ? Ridicule supposition ! Voilà où vous péchez contre la science.

Est-il bien philosophique de tenir Dieu péniblement à l'ouvrage, pour produire, par une longue série d'ébauches et d'éliminations, les formes définitives auxquelles il s'arrête enfin, alors qu'il aurait pu, du coup, immédiatement, sans nulle hésitation, sans nulle reprise, créer à l'état parfait toutes les formes voulues ? Vous dites qu'il est plus digne de la sagesse divine, de donner l'impulsion première et de laisser ensuite agir les causes secondes ; mais n'est-il pas cent fois, mille fois indigne de la sagesse divine, d'avoir l'air de tâtonner dans son œuvre, comme un ouvrier à courte vue, qui ne sait pas bien ce qu'il veut, et à faible puissance, qui ne peut arriver à la perfection qu'après une longue suite d'essais ? Vous dites que toutes les formes inférieures devaient fatalement disparaître, pour faire place à des formes supérieures, toujours plus parfaites ; mais ceci est une horreur. Dieu aurait-il sans cesse produit des monstres jusqu'à la production des formes actuelles ? Il est à croire plutôt que

toutes les formes qui ont subsisté un temps plus ou moins long, ont été parfaites, chacune en son genre, par adaptation à toutes leurs conditions d'existence ; autrement elles n'auraient pu subsister. Cette vue est confirmée par la Paléontologie qui nous montre bien, à la vérité, des formes gigantesques, des formes bizarres, mais pas une seule forme de nature monstrueuse, incapable de nutrition et de reproduction. Toutes les formes qui ont vécu ont donc répondu à une idée spéciale, à un type, dans l'esprit de Dieu, tout aussi bien que les formes subséquentes ; et comment, après avoir longtemps engendré leurs semblables, elles auraient peu à peu engendré des êtres dissemblables, cela est à la fois un impénétrable et absurde mystère, où le désordre succède à l'ordre, le caprice à la loi, la confusion à l'harmonie. Car la cause de la forme, dans les grandes lignes qui restent toujours fixes et immuables, est intérieure, dans l'essence de l'être, non pas extérieure, dans les conditions d'existence. Dieu arriverait à se contredire lui-même, si, ayant déterminé la forme des êtres par leur essence, il la déterminait subséquemment par leurs conditions d'existence. Et si Dieu, modifiant ses concepts, est obligé de violenter l'essence des êtres pour leur faire produire des formes contre-nature, il n'agit plus par les causes secondes, il agit directement par lui-même, ce qui est la contradiction de votre hypothèse. Mieux vaut, alors, que Dieu crée immédiatement les formes nouvelles dont il a besoin. Voilà où vous péchez contre la Philosophie.

Mais voici votre péché capital, à la fois contre la Philosophie et contre la science.

Comment vous procurez-vous le corps du premier homme et celui de la première femme ? Par une création de toutes pièces, ou par le perfectionnement de la forme singe ? La Sainte Ecriture affirme une création de toutes pièces. Dieu forma le corps du premier homme de terre, *formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ*, Gen. II, 7 ; et le corps de la première femme d'une côte d'Adam, *et ædificavit Dominus Deus costam quam tulerat de Adam, in mulierem*, ib. St-George Mivart affirme au contraire le perfectionnement de la forme singe ; une des races de la tribu simienne perdant graduellement tous ses caractères de vile brute, son poil, sa queue, sa marche à quatre pattes, et Dieu s'emparant d'un couple arrivé enfin à la forme humaine, pour en faire le premier homme et la première femme, soit par

la substitution d'une âme intellectuelle à l'âme animale, soit par la transformation de l'âme animale en âme intellectuelle.

Faites votre choix. Vous rangez-vous du côté de St-George Mivart ? Vous embrassez une monstruosité. Car il y a contradiction dans les termes, en posant des êtres de nature brute qui, au lieu de se développer dans le sens de la brutalité se développent dans la direction de l'intelligence, par un progrès à reculons. En effet, ces êtres perdent peu à peu la perfection animale qui fait leur force, et deviennent de plus en plus misérables, au fur et à mesure que se rapprochant de la forme délicate propre à servir une âme raisonnable, ils souffrent de plus en plus d'être privés de cette âme raisonnable vers laquelle ils tendent, âme qui ne peut venir par degrés, âme qui est totalement absente si elle n'est totalement présente. Un couple heureux, dites-vous, est enfin choisi et doué de raison. Mais ce couple fortuné et perfectionné ne pourrait s'obtenir que par un miracle de protection physique exercée longtemps par Dieu à l'endroit d'une race privilégiée ; et d'ailleurs, l'élection d'un seul couple ne sauve pas la race entière de son pitoyable état de faiblesse et d'infériorité. Vous ne pouvez sortir de cette impasse qu'en attribuant la raison à toute la race, comme font les matérialistes. Encore le cas de dire : *abyssus abyssum vocat,* un abîme en attire un autre.

Vous rangez-vous du côté de la Bible ? Alors, vous renversez complètement votre système. L'évolution doit s'étendre à l'espèce humaine, ou elle n'existe pas du tout. Si vous admettez que Dieu créa de toutes pièces les corps du premier homme et de la première femme, nous ne voyons plus ce qui peut vous empêcher d'admettre que Dieu créa, comme cela, de toutes pièces, une à une, séparément, toutes les formes végétales et animales qui ont précédé l'apparition du genre humain sur la Terre. C'est tout ou rien. Vous faites travailler Dieu directement, pour la création de la vie dans les premières molécules organisées ; vous le faites travailler directement pour le contrôle éliminateur et progressif de l'évolution des espèces transitoires ; vous le faites travailler directement pour la formation des corps d'Adam et d'Eve et la création de leur âme intellectuelle ; ne nous parlez donc plus des causes secondes épargnant à Dieu la peine de travailler par lui-même. Et en vérité, travail pour travail, nous préférons infiniment celui par lequel Dieu façonne tout d'un coup, par un assemblage instantané de matière plastique et de forme vivante, les

espèces végétales et animales et enfin l'espèce humaine, selon qu'il en a besoin, pour atteindre son but, et pour tenir sans cesse en rapports de conformité parfaite le monde animé et le monde inanimé, dans leur développement successif et conjoint. Cet assemblage instantané de matière plastique et de forme vivante vous paraît-il si étrange qu'il ne puisse que deux fois s'opérer, une fois pour les monères primitives et une autre fois pour les corps d'Adam et d'Eve ? Mais c'est pourtant de cette manière que s'opérera, à la fin des temps, la résurrection générale de tous les hommes ! Une fois de plus vous voilà pris ! On peut vous y prendre encore, en vous faisant observer que Dieu a bien opéré par lui-même, et non par les causes secondes, quand il créa la matière première de l'Univers, à l'état de vapeur, quand il doua cette matière cosmique de chaleur, de lumière et d'attraction, quand il la sépara en masses distinctes contrairement à l'attraction, et quand il imprima à toutes ces masses distinctes un mouvement de révolution capable de les subdiviser en soleils et en planètes. C'est donc à la fois une impiété et une erreur que de tant chercher à restreindre l'action personnelle de Dieu dans la Nature, comme s'il ne lui convenait plus, une fois la matière créée, d'y intervenir jamais directement par lui-même. Si Dieu n'agissait plus directement par lui-même dans la Nature, on ne verrait jamais de miracles divins au milieu du monde. Cependant, les miracles divins existent toujours ! Enfin les âmes des hommes ne sont-elles pas créées par Dieu immédiatement, au fur et à mesure que l'Humanité se multiplie par la génération ?

Si vous rendez hommage à la Bible, en reconnaissant, d'après elle que le premier homme et la première femme ont eu l'honneur d'une création immédiate et spéciale de la part de Dieu, rendez-lui hommage également pour toutes les formes vivantes, en reconnaissant avec Moïse que toutes ces formes ont été constituées par Dieu en genres et en espèces *juxtà genus suum, secundùm species suas,* avec le caractère distinctif de la multiplication, *crescite et multiplicamini ;* avouez par là même qu'elles ont toutes, comme Adam et Eve, eu l'honneur d'une création spéciale et immédiate ; et rompez enfin pour toujours le charme qui vous a fait adhérer jusqu'ici à cette insidieuse doctrine de l'évolution.

Au moins sommes-nous convaincu que vous ne parlerez plus de cette doctrine comme d'une chose appuyée solidement sur des preuves et s'imposant à l'esprit avec autant de force que le

double mouvement de la Terre ou la création par longues périodes, ou le déluge restreint. Les idées du monde ne sont nullement changées à cet égard. Aujourd'hui comme autrefois, l'Humanité, ou du moins, la portion la plus considérable de l'Humanité, croit fermement à la création, non pas à la transformation des espèces. Impossible de dire : le monde a été forcé de croire à la théorie de l'évolution, il sera bien forcé de croire à celle de l'habitation des astres. Il faut plutôt renverser l'argument et dire : la théorie de l'habitation des astres est aussi dénuée de preuves,—en même temps, elle est aussi suspecte et aussi dangereuse,—que la théorie de l'évolution ; de même que celle-ci est justement impopulaire parmi le monde chrétien, de même celle-là doit toujours être tenue en réserve et en discrédit, jusqu'à ce que les partisans de Flammarion, faisant mieux que leur maître, puissent la démontrer.

Faut-il dire la même chose de l'opinion relative à la très haute antiquité du genre humain ? Oui, absolument la même chose. La même chose, parce que cette opinion est comme l'autre, une tentative meurtrière des ennemis de notre foi contre la Bible et la Révélation ; parce qu'elle est, comme l'autre, dénuée de toute preuve ; parce que la masse du monde est contre elle, et que si, à son tour, elle crée une présomption quelconque, cette présomption est entièrement contraire, loin d'être favorable, à l'hypothèse de l'habitation des astres.

Après avoir tant essayé à convaincre la Bible de mensonge et d'erreur, au sujet de la mécanique céleste, de la création universelle en six jours, de la création particulière des espèces vivantes, enfin du déluge mosaïque, il fallait bien essayer à la démentir encore, au sujet de l'âge du genre humain. Qu'est-ce que six mille ans pour les coryphées du matérialisme, qui manient les siècles par milliers et centaines de milliers, quand ils expliquent la transformation des espèces, depuis l'origine de la vie jusqu'aux singes supérieurs devenus hommes ? Sans doute les premiers hommes ont été bien grossiers, bien sauvages, bien barbares ; et pour arriver à l'éminente civilisation physique et intellectuelle qui les distingue aujourd'hui, il leur a fallu passer par d'innombrables siècles de progrès. "Il vaut mieux, dit Claparède, être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré." Amen ! crient en chœur tous les évolutionistes, et les voilà qui s'évertuent à augmenter sans mesure l'âge de l'homme. Leconte dit :

" Nous ne savons rien de certain par rapport à l'ancienneté de l'homme sur la terre. Peut-être faut-il parler de cent mille ans, peut-être seulement de dix mille ; mais le premier chiffre est plus probable que le second."—" L'homme, dit Mortillet, apparut en Europe à l'aurore des temps quaternaires, il y a, au moins 230 ou 240 mille ans."—Lyell et Lubbock disent : 250 mille ans.—Hoeckel dit : " Il est hors de doute que l'humanité existe telle qu'elle est depuis plus de 20,000 ans. En outre de cette certitude, il est à présumer que plus de cent mille ans et peut-être plusieurs centaines de mille ans se sont écoulés depuis sa première apparition sur le globe."

Rien de plus facile que d'accumuler ainsi les siècles en imagination, pour se conformer à des idées préconçues. Quand on prend du temps, sans doute, c'est comme quand on prend du galon : on n'en saurait trop prendre. Mais s'il faut présenter des preuves, c'est là qu'apparaît la difficulté, que la difficulté amène le désastre et le désastre l'humiliation. Voyez le sort de ces rêveurs. Ils ont invoqué l'Histoire, et l'Histoire dépose contre eux. Ils ont invoqué l'Archéologie, et l'Archéologie dépose contre eux. Ils ont invoqué la Géologie et la Géologie dépose contre eux. Ils ont invoqué la Paléontologie et la Paléontologie dépose contre eux.

Témoignage de l'histoire. Les tables astronomiques des Indous, comme le prétendent Bailly et Playfair, annoncent-elles une antiquité d'au moins 4000 ans avant Jésus-Christ ? Non. Bently et Delambre ont prouvé que les plus anciennes observations astronomiques des Indous, auxquelles on puisse ajouter foi, ne remontent pas plus loin que 1400 ans avant Jésus-Christ, et que leur plus vieux traité d'Astronomie date à peine du douzième siècle de notre ère.—L'organisation politique des Indous remonte-t-elle à un passé incommensurable ? Non. Lassen, William Jones, Wilfort font remonter la date de l'établissement d'un gouvernement régulier dans l'Inde à tout au plus 2000 ans avant Jésus-Christ ; et Klaproth assigne le douzième siècle de notre ère comme le point de départ sérieux de la chronologie indienne. —La littérature sacrée des Indous est-elle si ancienne que le Pentateuque, par rapport à elle, serait un livre moderne ? Non. Lassen, Colebroke, Max Müller ne reportent point l'antiquité des quatre livres des Vedas à plus de 1400 ans avant Jésus-Christ ; et William Jones est d'opinion que, dans leur forme présente,

les lois de Manou ne remontent pas plus loin que le quatrième siècle de l'ère chrétienne.

L'antiquité si vantée des Chinois est-elle mieux soutenue que celle des Indous ? Non. Suivant Klaproth, la première dynastie du Céleste Empire commence vers 2200 ans avant Jésus-Christ ; selon le Père Gaubil, l'empereur Yao monta sur le trône 2357 ans avant Jésus-Christ ; et d'après Abel-Rémusah, l'histoire des Chinois remonte, tout au plus, à 2637 ans avant Jésus-Christ. Le Chou-King a été écrit par Confucius, quatre ou cinq siècles avant notre ère.

A l'égard de l'Egypte, faut-il croire Solon qui, de son temps, attribuait à la monarchie des Pharaons une existence de 9000 ans ? Faut-il croire Hérodote qui renchérit encore sur ce chiffre et l'élève à 11000 ? Faut-il croire Manéthon qui, après avoir fait régner les dieux sur l'Egypte pendant 14000 ans, y fait régner enfin trente dynasties humaines, à commencer par Ménès, 5700 ans avant Jésus-Christ ? Non. Car tout ce qui est antérieur aux trente dynasties humaines est de la mythologie pure ; et pour la durée de ces règnes historiques, tout bien considéré, Wilkinson propose 2700 ans ; Bunsen 3600 ; Lepsius 3800 ; Lenormand et Mariette 5000 ans avant Jésus-Christ. Ce dernier nombre est celui de Diodore de Sicile. Peu d'auteurs graves excèdent ce nombre ; et quant à la durée du peuple égyptien, depuis son origine jusqu'à Ménès, il semble que peu de siècles doivent suffire à toute exigence.

Relativement à la Chaldée et à l'Assyrie, Bérose mérite-t-il plus de confiance que Manéthon, et sans admettre les 500,000 ans qu'il réclame pour la glorieuse antiquité de son pays, peut-on sûrement admettre une antiquité de beaucoup supérieure à celle de l'Egypte ? Non. Car si l'on remonte dans le passé au-delà de deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ, Bérose ne raconte plus guère que des fables ; et pour cette raison, les savants les plus érudits ne font pas remonter à plus de 2800 ans avant Jésus-Christ, la fondation de Ninive sur le Tigre par Sem, et celle de Babylone sur l'Euphrate par Nemrod. Toutefois, comme le bassin du Tigre et de l'Euphrate a été le berceau du genre humain, il faut admettre une antiquité, non pas seulement égale, mais quelque peu supérieure à celle des peuples du Nil ; de sorte que si les peuples du Nil remontaient vraiment à 5000 ans avant Jésus-Christ, on devrait accorder peut-être un millier

d'années de plus à l'âge des Chaldéens et des Assyriens, qui, alors, pourraient réclamer, au maximum, une antiquité de 6000 ans avant l'ère chrétienne.

En écrivant ces lignes, nous lisons avec un suprême étonnement, dans les gazettes du jour, l'étonnante nouvelle que le vrai site du paradis terrestre vient enfin d'être découvert par un explorateur anglais du nom de W. H. Seton-Karr. Pas en Asie. Désabusez-vous. En Afrique, s'il vous plaît. Oui, en Afrique. Il est clair que nous sommes loin du pot aux roses, en le cherchant dans les environs du Tigre et de l'Euphrate. Voici ce qu'on en dit :

" Le site du paradis terrestre, habité par le premier homme, avant sa désobéissance, n'a jamais été reconnu avec certitude. L'Ecriture rapporte que c'était un jardin délicieux d'où sortait un fleuve qui se partageait en quatre branches que l'on croit être l'Euphrate, le Tigre, le Phase et l'Araxe. Les auteurs anciens et modernes sont partagés sur la situation de l'Eden, mais on croit généralement qu'il était en Arménie, vers les sources des quatre fleuves que nous avons nommés. Moïse dit qu'il était plein de beaux arbres, dont les fruits étaient d'une délicieuse fraîcheur et que parmi eux, Dieu avait planté l'arbre de vie qui rendait immortels ceux qui mangeaient de son fruit, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal qui donnait la mort.

"En poursuivant un lion sur la côte du Somali, en Afrique, le célèbre explorateur anglais, Mr W. H. Seton-Karr, a pénétré dans un lieu qui correspond exactement à la description de l'Eden donnée dans la Génèse. Mr Seton-Karr est convaincu qu'il a trouvé le berceau de la race humaine. Le climat y est d'une douceur que n'altèrent pas les saisons, ainsi que devait être le climat du paradis terrestre où Adam et Eve étaient destinés à vivre. Un groupe de rivières correspond aussi exactement à la description biblique.

"L'explorateur a trouvé au même endroit des milliers d'instruments en pierre qu'il ne doute pas avoir été fabriqués par Adam lui-même, qui sont d'ailleurs les produits les plus anciens que l'on connaisse sortis de la main de l'homme. Mr Seton-Karr a envoyé de ces reliques à tous les principaux musées de l'Europe et des Etats-Unis. Ce sont des outils de formes et de dimensions différentes, faits de pierre dure et de quartz.

"L'Eden se trouverait ainsi situé sur le 8e degré de latitude

Nord, et près du méridien qui passe par Aden, et le centre de l'Arabie, à 82 milles en ligne droite, au Sud-Ouest de Berbera, et à l'Est du fertile pays où le Nil prend sa source. D'après le texte de l'Ecriture, l'Eden était évidemment très vaste, et situé à l'Ouest d'un jardin, habitation du premier homme.

"Mr John Evans, vice-président de la Société Royale, déclare que les découvertes de Mr Seton-Karr sont très importantes et qu'elles aideront peut-être à résoudre la question de la situation de l'Eden, si toutefois elles n'en sont pas elles-mêmes la solution."

Nous donnons cette nouvelle pour ce qu'elle vaut. Est-ce une histoire à sensation ? Est-ce une histoire sérieuse, demandant sérieusement l'attention du public ? Le genre humain aurait-il toujours fait erreur jusqu'ici, au sujet de l'emplacement du paradis terrestre ? Le paradis terrestre pourrait-il réellement se retrouver en Afrique ? Pourrait-on appuyer de quelque preuve solide une telle prétention ? Chacun en croira ce qu'il voudra. Nous croyons, pour notre part, que c'est encore un cas de pure excentricité. Mr Seton-Karr découvrant le paradis terrestre en Afrique, devra faire bonne figure à côté du Professeur Von Schroen découvrant la vie jusque dans les cristaux, les roches et les montagnes. Découvertes aussi imaginaires, aussi éphémères l'une que l'autre. Peut-être n'en sera-t-il plus jamais question.

On conçoit, dans tous les cas, que cette question n'affecte aucunement l'âge du monde, tel qu'indiqué plus haut. Pour changer les conclusions ci-dessus, il faudrait prouver que, le berceau du genre humain ayant été l'Afrique, les peuples primitifs à l'Ouest de la région actuelle du Somali auraient une antiquité plus considérable que celle de peuples primitifs aux environs du Tigre et de l'Euphrate. Or, c'est bien à peu près la même chose ; puisque des peuples partis de la région du Somali, après le déluge, et remontant l'Abyssinie, le Soudan et la Nubie, dans la direction du Nil, auraient peuplé l'Egypte, pour le moins aussi promptement que l'eûssent pu faire des peuples partis de l'Assyrie. Les peuples primitifs du Somali ne seraient donc eux-mêmes plus anciens que d'un millier d'années, tout au plus, relativement aux premiers occupants de la terre des Pharaons.

Témoignage de l'archéologie. Les zodiaques de Denderah et d'Esneh indiquent-ils, en Egypte, une antiquité de 4000, même de 6000 ans, comme on l'a prétendu ? Point du tout. Grâce à

Champollion, le déchiffreur immortel des hiéroglyphes, on sait maintenant que ces deux zodiaques ont été fixés durant la domination romaine en Egypte, du règne de Tibère à celui d'Antonin le pieux. — Les grandes pyramides de Giseh furent bâties au temps de la quatrième dynastie, vers 3500 ans avant Jésus-Christ au dire de Lepsius. — Presque tous les autres monuments de l'Egypte, sphinx, temples, palais, tombeaux, statues, obélisques, etc., sont postérieurs aux pyramides.—Le papyrus de Turin, les tables d'Abydos, de Sakkarah, de Karnac, ne nous apprennent rien de plus que les listes de Manéthon.

En Assyrie, c'est encore Champollion qui a eu l'honneur de déchiffrer les fameuses inscriptions cunéiformes. Qu'est-ce que nous ont révélé ces nouvelles inscriptions ? Tout simplement, comme on devait s'y attendre, d'après les données de l'Histoire, une antiquité quelque peu supérieure,—non pas une antiquité de beaucoup supérieure, à celle de l'Egypte. Les dix mille tablettes historiques de la bibliothèque royale de Ninive, les innombrables tablettes astronomiques trouvées de toutes parts, nous font aisément remonter aux plus hauts chiffres de la chronologie ordinaire. Le cylindre de Nabonide porte l'avènement de Sargon Ier à 3800 ans. Certaines statues de Tel-loh indiquent un âge encore plus ancien, peut-être 4000 ou 4500 ans avant notre ère. Mais jusqu'ici, aucune découverte archéologique n'a encore pu franchir cette limite extrême.

Témoignage de la géologie. La période glaciaire ne prouve rien en faveur de la haute antiquité du genre humain. Admettons que l'homme ait apparu vers le déclin de l'âge glaciaire, avant le déluge : en résultera-t-il que vous connaissez, par ce moyen, l'âge de l'homme ? Nullement. Car vous ne connaissez ni quelle a été la cause, ni quelle a été la durée de ce règne de glace. La Climatologie nous apprend qu'étant donnée une grande abondance d'humidité, avec une température plus froide seulement de quatre degrés que la température actuelle, cela suffit pour expliquer tous les effets connus de la glaciation. Or, l'Histoire nous apprend, de son côté, que le climat était encore très humide et très froid en Europe, il y a 2000 ou 2500 ans. Témoins : Hérodote pour la Scythie ; Aristote et Jules César pour la Gaule ; Théophraste pour la Grèce ; Horace et Virgile pour l'Italie. La fin de l'âge glacial est donc tout à fait historique. Maintenant, pour nous mettre d'accord avec l'Histoire et

l'Archéologie,au sujet de l'Egypte et de l'Assyrie,reculez l'époque du déluge à 6000 ans avant Jésus-Christ ; puis reculez encore d'environ 2000 ans l'origine de l'homme avant le déluge ; vous obtenez un total de 8000 ans, pour toute la série des phénomènes glaciaux dont l'homme a pu être le témoin et la victime ; et un total de 10,000 ans pour la plus haute antiquité du genre humain. Cela n'est-il pas amplement suffisant ? Plusieurs géologues, non pas des inconnus, mais des maîtres parmi les maîtres, tels que Cuvier, Marcel de Serres, Elie de Beaumont, etc., n'en demandent pas autant. Ils estiment que tous les phénomènes glaciaux et géologiques dont l'homme a été contemporain, depuis son origine jusqu'à nos jours, ont pu se produire dans un laps total de 6000 ans.

Les dépôts d'alluvion, à l'embouchure de certains fleuves, tels que le Nil, ou le Gange, ou le Mississipi, ne prouvent rien non plus. Car les restes humains, recueillis à ces endroits, fûssent-ils trouvés à 50 pieds sous terre, la seule base possible de votre calcul est la raison actuelle d'accroîssement, d'après l'étrange uniformisme de Lyell ; mais c'est une erreur qui saute aux yeux ; puisque, dans les temps anciens, à raison d'une plus grande force d'érosion et de transport, dans un courant plus impétueux, l'accroîssement annuel des couches sédimentaires était certainement beaucoup plus rapide que de nos jours.

Les oscillations de la croûte terrestre, donnant lieu à des soulèvements, comme en divers points de la Suède et de l'Ecosse, ou à des affaissements, comme sur les bords de la Méditerranée, en Italie, ne prouvent pas davantage ; parce qu'il vous est impossible de savoir avec quelle rapidité annuelle ont eu lieu ces affaissements et soulèvements dans les siècles passés. On a vu, dans les temps historiques, on voit même de nos jours encore, ces phénomènes d'oscillation constituer de véritables catastrophes, tant est grande la rapidité avec laquelle ils se produisent !—Les amas de coquillages rencontrés en Danemark, en Sardaigne, en plusieurs autres pays, ne sont pas, comme on l'a prétendu d'abord, des effets de soulèvement du sol au-dessus du niveau de la mer ; ce sont tout simplement des accumulations plus ou moins étendues, plus ou moins épaisses, de débris de cuisine ; parmi ces débris, on trouve des espèces animales qui existent encore, même des objets d'industrie romaine : tout cela est donc d'origine récente.

Les tourbières ne sont pas de meilleurs chronomètres que les soulèvements et les affaissements du sol. Pourquoi ? Toujours pour la même raison : impossible de dire précisément quelle a été la vitesse de formation de la tourbe ancienne. Vous constatez, aujourd'hui, telle ou telle vitesse, et vous supposez que cette vitesse a toujours été la même partout. Erreur ! L'activité de la Nature ayant certainement été beaucoup plus grande autrefois qu'aujourd'hui, il est évident que l'uniformisme, encore ici, n'est rien moins qu'un principe faux, imaginaire et absurde.

Les stalagmites et stalactites renfermant des restes humains dans certaines cavernes, seront-elles des chronomètres plus sûrs ? Pas le moins du monde. Un géologue demande un million d'années pour la formation des couches calcaires de la célèbre grotte de Kent en Angleterre ; un autre géologue en exige seulement un mille ! Une infinité de circonstances géologiques et climatologiques influent sur ce phénomène comme sur tant d'autres du même genre. En Amérique, aux sources chaudes de la caverne du Mammouth, il suffit de quelques jours pour qu'un objet soit recouvert d'une épaisse couche de silice. Qu'on juge par là du passé, où de telles circonstances, éminemment favorables, devaient être fréquentes.

Le chronomètre le plus populaire, parmi les géologues, est le recul graduel des grandes chutes, comme les chutes du Niagara, les chutes de St-Anthony, etc., par l'érosion continuelle de leurs gorges. On a là, paraît-il, des données plus certaines. On mesure le recul total, et à tant de pieds de recul par année, on en déduit l'époque où l'érosion commença. Mais ce calcul est-il plus sûr que les autres ? Il ne l'est point. Qui vous dit que l'érosion commença juste à tel endroit ? Elle a pu commencer plus haut. Qui vous dit que l'érosion n'a pas été de plus en plus violente, en remontant vers le passé ? Elle a dû l'être. Ainsi les bases mêmes du calcul ne sont pas stables. Suivant les uns, l'érosion du Niagara serait d'un pied par siècle ; suivant les autres, elle serait d'un pied par année. On a parlé d'un recul de trois pieds, et finalement d'un recul de cinq pieds par an. Toutes ces divergences ne prouvent qu'une chose : incertitude et supposition. Et quand vous arriveriez à conclure que l'érosion commença vingt mille ou trente-cinq mille ans passés, qui vous garantit que c'est précisément à cette époque, au début même du déclin de l'âge glacial, que l'homme apparut sur la Terre ? Il a pu apparaître des siècles

plus tard, et se trouver encore contemporain des dernières sévérités de la glace. A cinq pieds de recul par année, la cataracte du Niagara ne serait vieille que de 6 à 7000 ans ! Voilà un chiffre qui cadre assez bien avec la chronologie ordinaire. Les chiffres de l'Assyrie et de l'Egypte sont plus embarrassants que celui-là.

Témoignage de la paléontologie, ou pour être plus exact, de l'archéologie préhistorique. Pourquoi avoir fait tant de bruit avec les habitations lacustres de la Suisse ? Il n'en résulte pas une antiquité si haute, après tout, si l'on considère qu'on y a trouvé des objets de cuivre et de bronze ; qu'on en trouve l'image sur la colonne trajane, à Rome ; que les Grecs ont connu ces sortes d'habitations ; qu'elles ont été en usage, dans le Nord de l'Europe, jusqu'au Xe siècle, et même en Irlande, jusqu'au XVIe siècle, sous le nom de *crannoges ;* et enfin qu'il en existe encore de semblables, à l'heure actuelle, en bien des endroits, notamment dans les îles du Pacifique, au Vénézuéla, dans la Nouvelle Guinée, à Bornéo, etc.

Les trois âges de pierre, de bronze et de fer ont peut-être existé l'un après l'autre, en certains pays de l'Europe, où les géologues ont eu la bonne fortune de trouver des indices, au moins des apparences de trois civilisations successives. Mais est-il rien de plus gratuit et de plus arbitraire et de plus faux que de généraliser un tel système, comme si le genre humain avait réellement passé, en tout pays du monde, par ces trois étapes de soi-disant progrès ? Nombre de pays n'ont jamais connu l'âge de pierre ; et par contre, beaucoup de pays n'ont jamais connu que celui-là. En des endroits la pierre et le bronze ; en d'autres la pierre et le fer ; en d'autres le bronze et le fer, en d'autres la pierre, le bronze et le fer ont coexisté. C'est un mélange inextricable. Il est contraire à la Métallurgie que le bronze ait précédé le fer. En Egypte, en Grèce, en Asie-Mineure, c'est le fer et le bronze qu'on retrouve, sous des formes très artistiques, aux plus grandes profondeurs dans le sol. Ici, du moins, soit dit en passant, l'on n'a pas commencé par la barbarie. La civilisation a brillé d'abord, la barbarie est venue ensuite. D'où venait le bronze qui fut employé en Europe avant le fer dans les temps préhistoriques de ce continent ? Probablement des Phéniciens qui le fabriquaient et l'exportaient déjà en grande quantité, 1000 ou 1200 ans avant Jésus-Christ. S'il est un chronomètre géologique digne de foi dans le monde, c'est bien la stratification tout à fait régulière des

couches alluviales à St-Nazaire, sur la Loire, en France. Jamais dépôts d'alluvions ne se sont opérés nulle part avec une telle uniformité. Eh bien! par ce chronomètre, l'âge de bronze, en Europe, ne s'élèverait qu'à 500 ans avant Jésus-Christ ! Nous voilà loin de l'antiquité prodigieuse révélée, disait-on, par la succession des trois âges de pierre, de bronze et de fer. La marge est grande. Vous pouvez remonter jusqu'à 5 ou 6 mille ans avant Jésus-Christ pour votre prétendu âge de pierre ; et en sautant par-dessus le déluge, en supposant que des hommes antédiluviens ont habité l'Europe, vous avez encore une couple de mille ans à votre disposition. Qui osera dire que ce n'est pas assez ?

L'homme a-t-il été contemporain de l'ours des cavernes et du mammouth ? On peut le nier, sur l'autorité du Professeur Virchow, de Berlin, qui, pas plus tard qu'en 1892, déclarait que " la période du renne est la plus reculée que l'on puisse, sur des preuves valables, assigner à l'existence de l'homme en Europe." Mais peut-être cet Allemand a-t-il voulu faire pièce aux Français. On peut admettre, pensons-nous, que l'homme a coexisté avec ces grandes espèces depuis longtemps disparues, le mammouth et l'ours des cavernes. Admettons-le, sur la présomption des haches et des flèches et des couteaux en silex, trouvés pêle-mêle avec des ossements de ces animaux, dans le sol de certaines grottes, comme la grotte funéraire d'Aurignac ; sur la présomption d'un dessin de grand ours que présente une pierre trouvée dans une des grottes du Périgord ; sur la présomption des célèbres crânes tant préconisés d'Engis et du Néanderthal ; sur la présomption de la fameuse mâchoire de Moulin-Quignon, près d'Abbeville ; sur la présomption des sept squelettes humains, plus ou moins complets, trouvés mêlés à des os de mammouth dans la grotte de Cro-Magnon ; sur la présomption du crâne de Solutré, accompagné de plusieurs os de mammouth ; enfin sur la présomption de l'homme primitif de Menton, squelette parfait, à côté duquel gisaient des dents de grand ours et une foule d'ossements de toutes sortes. Les preuves, d'ailleurs, paraissent abonder, quant à la coexistence de l'homme et des autres animaux de la période quaternaire, contemporains du grand ours et du mammouth, tels que le renne, l'aurochs, le grand cerf d'Irlande, le tigre des cavernes, etc. On trouve ensemble des ossements humains et des ossements de ces divers animaux en une foule d'endroits. On trouve en abondance les gros os de ces ani-

maux cassés en long, évidemment dans le dessein d'en extraire la moelle. On trouve en grand nombre des mâchoires de tigre préparées en massues. Il ne serait donc pas étonnant que l'homme lui-même fût contemporain des deux plus anciennes espèces de cette époque. Cela admis, il ne reste plus qu'à se demander depuis combien de temps ont disparu le mammouth et l'ours des cavernes. Est-ce depuis 20 ou 25 mille ans, comme plusieurs le prétendent ! Il ne semble pas que le temps doive être si long. Car, 1o le renne vit encore, il n'a pas disparu, il a seulement émigré vers des régions plus septentrionales ; 2o l'aurochs existait encore en Gaule, du temps de l'invasion romaine ; il est décrit par César ; voilà un animal dont la disparition est historique ; 3o les débris du grand cerf d'Irlande sont parsemés en tant d'endroits que sa disparition elle-même paraît peu ancienne ; 4o on a rencontré des ossements de grand ours associés à des ossements de nos animaux domestiques ; 5o en Europe et en Amérique, les restes du mammouth se trouvent en quantité innombrable ; il y a à peine un siècle, on en trouvait un corps entier, en bon état de conservation, dans la glace, près de la Léna, sur les bords de l'Océan Arctique. Il n'y a sans doute pas plus de 8 ou 9 mille ans, peut-être pas plus de 5 à 6 mille ans, que le mammouth et le grand ours ont disparu. L'homme a pu apparaître dans les derniers temps du règne de ces grands animaux, comme dans les derniers temps de l'âge glacial ; et il n'en aurait vu que de rares survivants. Faut-il donc remonter si haut pour trouver des exemples de l'extinction complète de certaines espèces ? Au moins une cinquantaine d'espèces de mammifères et d'oiseaux ont complètement disparu depuis les débuts de la période historique. La disparition du Dodo et du Solitaire dans l'île Maurice est célèbre, ainsi que la disparition du Moa dans la Nouvelle-Zélande, et la disparition entière de la faune de l'île Rodriguez, dans l'Océan Indien. Mais la disparition la plus étonnante est celle du bison d'Amérique ; l'espèce en est déjà presque éteinte ; et il y a 20 ans, on aurait pu en compter des millions d'individus, courant par vastes troupeaux dans les immenses plaines de l'Ouest.

L'homme a-t-il vécu dans la période tertiaire ? Sur cette question, il faut dire : halte-là ! On n'est pas étonné de voir des évolutionistes à tous crins se lancer dans cette nouvelle conjecture ; mais on est fort surpris d'y voir des Théologiens comme les abbés Bourgeois et Delaunay, qui, plus royalistes que le roi, devancent

même les géologues irréligieux sur ce point, sans garantie d'aucune preuve sérieuse pour justifier leur zèle. Des os striés sont-ils une preuve ? Non, puisque des squales ou des hyènes, avec leurs dents, ont pu les marquer de la sorte. Des éclats de silex à formes grossières sont-ils une preuve ? Non, puisque des causes naturelles ont pu ainsi les produire. Des pieux appointés sur le bout sont-ils une preuve ? Non, puisque les castors appointent ainsi les pieux. Voilà à peu près tout ce qu'on a de preuve. C'est plus qu'insignifiant, c'est puéril, c'est presque ridicule pour un sujet d'une telle importance. On n'a pas un seul os humain à présenter. On a voulu en présenter un : il s'est trouvé que c'était un os d'ours ! On n'a pas même un seul os d'animal cassé en long, en vue d'en extraire la moelle! Aussi l'homme tertiaire est-il répudié par tous les savants, par toutes les sociétés qui ont à cœur de ne pas se compromettre. Il est bien permis de n'en tenir aucun compte, au moins tant qu'on n'en démontrera pas plus solidement l'existence.

On sait d'ailleurs, et c'est là tout à la fois une grande consolation et un grand enseignement, que les abbés Delaunay et Bourgeois sont à la fin revenus sur leurs pas. Ils n'étaient pas sûrs, ni l'un ni l'autre, que leurs fameux silex taillés appartînssent à la période tertiaire. La preuve s'offrit un jour d'elle-même à l'abbé Delaunay, avec une irrésistible évidence, que les terrains d'où provenaient leurs silex étaient des terrains remaniés, appartenant originairement à la période quaternaire. En apprenant cette nouvelle, et en voyant les pièces de conviction, l'abbé Bourgeois, en ce moment à l'article de la mort, s'écria : " mon cher ami, décidément, il nous faudra refaire nos cahiers." Et l'abbé Delaunay, rapportant l'incident, finissait par dire : " la conclusion se tire d'elle-même : il est imprudent d'affirmer l'homme tertiaire, qu'une nouvelle école a voulu nous imposer sans l'avoir défini."

Voilà donc le témoignage actuel de la science, de la vraie science, relativement à l'antiquité du genre humain. La Géologie et la Paléontologie ne présentent rien de positif. C'est l'Histoire et l'Archéologie qui nous offrent le plus de lumière ; et c'est l'Egypte qui est le pivot de toute la question. Lenormand et Mariette fixent un âge de 5000 ans avant Jésus-Christ, l'abbé Vigouroux lui-même est disposé à admettre cet âge, pour le pays des Pharaons. Cela entraîne un âge de 6000 ans avant Jésus-Christ pour la Babylonie, la Chaldée et l'Assyrie. Dans ce compte

le déluge mosaïque est reculé à 8000 ans, et la création d'Adam et d'Eve à 10,000 ans, à partir de nos jours. Le fait que l'homme a traversé au moins le déclin de la période glaciale, et qu'il est apparu dans les premiers temps de la période quaternaire et qu'il a été contemporain du grand ours et du mammouth semble aussi exiger une antiquité d'environ 10,000 ans.

Ce chiffre n'est-il pas en contradiction avec la Bible ? Nullement. Il est en contradiction avec plusieurs systèmes de chronologie que des hommes ont fondé sur la Bible, voilà tout. Des hommes faillibles, non pas l'Eglise infaillible, ont fondé ces différents systèmes de chronologie. Il faut bien observer que l'Eglise n'a jamais formulé aucune décision doctrinale sur l'ancienneté de l'espèce humaine et sur la valeur de tel ou tel système de chronologie. La chronologie biblique n'a aucune connection nécessaire avec le dogme et la morale. Il importe peu au dogme et à la morale que le premier homme ait paru sur la Terre, ou que le déluge mosaïque ait eu lieu, quelques milliers d'années plus tôt ou plus tard.

Il faut dire davantage. Il faut même dire qu'il n'y a pas de chronologie biblique. Un auteur a pu compiler 75 supputations différentes ; un autre en a compilé plus de 200. On a trouvé 3700 ans avant Jésus-Christ pour la date la plus rapprochée, et 7000 ans avant Jésus-Christ pour la date la plus reculée de la création, avec une foule de variantes intermédiaires. Ce dernier chiffre est celui des tables Alphonsines.

Le désaccord est connu entre le texte hébreu, le texte samaritain et la version grecque des Septante. La Vulgate, qui suit le texte hébreu, paraît assigner à la création de l'homme 4200 ans avant Jésus-Christ, et la version grecque des Septante 5200 ans avant Jésus-Christ. Si le chiffre de la Vulgate vous semble trop faible, qui vous empêche d'adopter celui des Septante ? L'Eglise a toujours concédé une très grande liberté d'opinion et de conduite en cette matière. La chronologie des Septante a prévalu dans l'Eglise jusqu'au XVIIe siècle. On la retrouve même encore de nos jours dans le martyrologe romain. Vous voilà donc en possession légitime, d'après la Bible et d'après l'Eglise, de 7000 ans pour l'âge total du genre humain. Si vous usez maintenant de la liberté que vous laisse l'Eglise de concevoir des lacunes dans les listes patriarchales et des altérations de chiffres dans la durée de leur vie, il vous est facile, en reculant soit l'époque du déluge soit

l'époque de l'apparition du premier homme, d'arriver à un total de 9 ou 10 mille ans. Prenez la plus haute des supputations connues, celle des tables Alphonsines, vous arrivez du coup à 9000 ans. Vous n'avez plus qu'un millier d'années à ajouter pour être strictement d'accord avec les exigences les plus larges de l'Histoire, de l'Archéologie, de la Géologie et de la Paléontologie.

" C'est une erreur de croire, dit Mgr Meignan, que la foi catholique enferme l'existence de l'homme dans une durée qui ne puisse dépasser six mille ans. L'Eglise ne s'est jamais prononcée sur une question aussi délicate."

Dix mille ans : tel est donc le chiffre le plus élevé auquel on puisse fixer l'antiquité du genre humain, en faisant très large la part de toutes les exigences. Où sont les 20,000 ans, les 50,000 ans, les 100,000 ans, les 250,000 ans, annoncés à cor et à cri par les évolutionistes ? En face d'une telle extravagance de chiffres de la part de ces Messieurs, l'âge extrême de 10,000 ans auquel on arrive, est une éclatante confirmation de la croyance universelle du monde chrétien à ce sujet. Dix mille au lieu de six mille ! Qu'est-ce qu'une différence de 4000 ans dans l'estimation d'un règne que nos adversaires veulent compter par centaines de mille ans ? Oh ! ne dites plus que les Historiens, les Géologues, les Archéologues, les Paléontologistes ont révolutionné la croyance du monde relativement à l'ancienneté de l'homme. Le monde croit encore, comme il a toujours cru, que l'homme existe depuis un temps qui ne peut être de beaucoup supérieur à 6 ou 7 mille ans. Nos adversaires, malgré tous leurs efforts, n'ont pu, jusqu'ici, apporter aucune raison assez forte, aucune preuve assez solide, aucun fait assez concluant, aucun monument assez décrépit, aucune ruine assez vermoulue, pour ébranler, sur ce point, la croyance universelle.

Cette longue digression sur l'origine des espèces et sur l'ancienneté du genre humain, loin de nous égarer, nous conduit magnifiquement au but, en nous faisant connaître à fond, et l'impuissance de nos adversaires et la légèreté de ceux, qui, parmi le peuple des croyants, se laissent influencer par eux. Tâchons donc de bien apprécier le fait, extrêmement grave et significatif, que les hommes qui prêchent la formation spontanée de l'Univers, l'organisation spontanée de la matière, l'évolution spontanée des espèces, l'origine simienne et l'antiquité fabuleuse du genre humain, sont précisément les mêmes hommes qui prêchent avec

le plus d'ardeur la doctrine suspecte de la Pluralité des mondes. Ces hommes, vraiment, ne sont pas de nature à nous effrayer. Ils ne sont rien autre chose que des matamores faisant sonner bien haut leurs prétendus exploits pour en imposer à la populace, et devenant tout à coup des pygmées, dès qu'on apprend la fatuité de leur vantardise, dès qu'on peut voir combien ils sont faibles et combien de fois déjà ils ont ignominieusement mordu la poussière.

Sur le terrain de la matière cosmique existant par elle-même, se mouvant par elle-même et se distribuant elle-même en globes distincts au sein des espaces, ils ont mordu la poussière. Sur le terrain de la génération spontanée des premières formes de vie, telles que monades, infusoires, *Bathybius*, etc., ils ont mordu la poussière. Sur le terrain de l'évolution naturelle des espèces végétales et animales, toutes les formes vivantes procédant les unes des autres par un progrès indéfini vers des types supérieurs, ils ont mordu la poussière. Sur le terrain de la race humaine tirant son origine de certaine espèce de singe perfectionné, ils ont mordu la poussière.Sur le terrain de l'Humanité habitant la terre depuis 20 mille, ou 50 mille, ou 100 mille, ou 250 mille ans, ils ont mordu la poussière. Voilà leurs prouesses. Et l'on s'oublierait maintenant jusqu'à trouver en eux quelque prestige, quelque garantie, quelque présomption favorable, quand ils nous prêchent la doctrine de la Pluralité des mondes ! Non, qu'il n'en soit pas ainsi. Une doctrine,suspecte en elle-même,devient mille fois plus suspecte encore, si elle est prêchée par de tels hommes. Telle est l'unique présomption qu'ils imposent : une présomption d'erreur et d'impiété ; tout le contraire de ce qu'il faudrait pour que l'on subît invinciblement le charme ou le joug de leur influence.

Vous récrierez-vous en disant que ces hommes, ardents champions de la Pluralité des mondes,matérialistes tant qu'on voudra, ont glorieusement triomphé, au moins sur la question de la mécanique céleste, puisqu'il est admis universellement que la Terre tourne autour du Soleil, et non le Soleil autour de la Terre ;— sur la question des jours génésiaques, puisqu'il n'y a plus personne qui parle encore de la création en six jours de 24 heures ; —enfin sur la question du déluge mosaïque, puisque les partisans de l'universalité absolue de ce cataclysme ne sont plus que de rares survivants, *rari nantes ?*

Ne parlez pas de la sorte. C'est trop de bonhomie.

Sont-ce les matérialistes qui ont découvert les immortels principes de la mécanique céleste ? Mais non ; puisque les plus grands génies qui se sont illustrés dans ce domaine, les Kepler, les Copernic, les Galilée, les Newton, etc., étaient de fermes croyants, d'autant plus pénétrés de la notion de Dieu qu'ils voyaient plus clairement l'essence divine resplendir dans toutes les magnificences de l'Univers. Sont-ce les matérialistes qui ont déterminé les jours-époques de la création d'après les stratifications de l'écorce du globe terrestre et les dépôts successifs des fossiles ? Mais non ; puisque les Buffon, les Cuvier, les Pianciani, les Miller, etc., tous chrétiens distingués, ont ouvert cette voie au monde savant. Sont-ce les matérialistes qui ont fait prévaloir presque partout l'interprétation du sens restreint appliquée au déluge mosaïque ? Mais non ; puisque Vossius et Mabillon sont les originateurs de cette doctrine, et que des hommes religieux, tels que Pianciani, Marcel de Serres, Sorignet, Hugh Miller, etc., en ont été les plus forts vulgarisateurs. (*)

Les matérialistes, comme école, n'ont pas plus de mérite dans les progrès auxquels ces trois grandes questions ont donné lieu, qu'ils n'en ont dans les progrès les plus vulgaires de la vapeur, de l'électricité, de la navigation et des chemins de fer. Ils n'ont raison, en fait de science, que là où ils se sont engagés dans le courant intellectuel et ont suivi la multitude. A d'autres qu'à eux l'honneur de l'initiative et de la découverte. Arrachez-leur au plus vite le manteau de gloire dont vous affublez ou dont ils affublent eux-mêmes injustement leurs épaules. Ce manteau ne leur appartient pas. Voyez-les dans leur nudité personnelle : vous n'y trouverez plus rien pour éblouir vos yeux et fasciner vos esprits.

Non seulement ils n'ont rien pour éblouir vos yeux et fasciner vos esprits, mais au contraire, ils ont tout ce qu'il faut pour révolter votre cœur. C'est leur exécrable impiété qui doit vous remplir d'indignation contre les gens de cette école et vous faire perdre en eux toute confiance. La haine de Dieu leur est commune. C'est leur signe caractéristique. Ils nient Dieu et tout le

(*) Il ne faut pas, non plus, compter Laplace parmi les incroyants et les matérialistes. Après avoir écrit son ouvrage célèbre sur la " Mécanique Céleste," il eut le malheur de dire, un jour, à Napoléon Ier : " avec mon système, Sire, je me passe de Dieu," mais on doit savoir comment il mourut. Il mourut en Chrétien, en homme de foi, en Catholique sincère, ne voulant pas courir le moindre risque d'avoir à se passer de Dieu dans l'éternité.

surnaturel avec une véritable frénésie. Ils ne reculent devant aucune monstruosité. Après avoir nié Dieu et la création, ils nient Jésus-Christ, ils nient l'Eglise, ils nient la différence essentielle entre le mal et le bien, ils nient l'immortalité de l'âme, ils nient la vie éternelle heureuse ou malheureuse, ils nient les bons et les mauvais anges, ils nient le Ciel et l'Enfer. Voilà le bilan de leurs doctrines perverses et blasphématoires.

" Il est hors de doute, écrit Carl Vogt, que la théorie darwinienne ignore l'existence d'un Dieu personnel et son intervention directe dans la transformation et la création des espèces, le système ne laissant aucune sphère d'action à un tel être... Aussi, nous pouvons prendre congé du Créateur sans cérémonie, et ne réserver désormais aucune place à son action dans l'Univers."

Madame Clémence Royer, la fameuse darwiniste française est encore plus cynique et plus radicale. Pour cette furieuse, la création est impossible, contradictoire, inimaginable. " L'Absolu, dit-elle, n'a pas d'existence." Elle désigne le Créateur sous le nom d'Absolu. " C'est seulement le terme final auquel remonte l'esprit, mais dans un ordre de choses purement logique qui ne correspond à aucune réalité objective."

Selon Virchow, " le processus vital, dans son origine comme dans son perpétuel renouvellement, se rapporte nécessairement à un genre spécial de mouvement mécanique. A un certain moment de l'évolution terrestre, des conditions spéciales se réalisèrent en dehors du cours ordinaire des choses ; mille circonstances ont dû se présenter que nous sommes incapables de reproduire. Certains éléments, entrant dans de nouvelles combinaisons *in statu nascente,* engendrèrent le mouvement vital, et de la sorte, ce qui était de l'ordre mécanique ordinaire, passa à l'ordre vital."

" La croyance en Dieu, s'écrie Büchner, avec encore plus de brutalité dans l'expression, est une création de l'esprit humain privé de culture. L'ignorance des lois naturelles fait naître dans l'homme une disposition à rapporter à une cause mystérieuse ce qu'il ne peut pas expliquer d'une façon naturelle. La science est dans une lutte continuelle contre ce préjugé ; et à chaque pas qu'elle fait en avant, elle fait reculer la croyance aux forces surnaturelles, ou le besoin de cette croyance, dans des positions de plus en plus étroites et insoutenables. Voilà pourquoi toute science, et surtout toute philosophie qui cherche la réalité au lieu des apparences, la vérité au lieu de la convention, doit nécessai-

rement être athée ; autrement, elle se barre à elle-même la voie vers ce qui est son but, la vérité. Aussitôt donc qu'on rencontre le mot Dieu dans une œuvre philosophique, à moins que ce ne soit pour critiquer cette notion ou en faire l'histoire, on peut en toute sécurité jeter le livre de côté ; on n'y trouvera rien qui soit propre à augmenter les progrès des connaissances. Dans les ouvrages purement scientifiques, ce mot sera rarement prononcé, car en matière de science, le mot Dieu est un synonyme de notre ignorance."

Mr Camille Flammarion, d'un tour de main et d'un coup de pelle, enterre l'Evangile et l'Eglise de Jésus-Christ, en disant : " La première heure de notre siècle a sonné le dernier soupir de la religion de nos pères. Cette religion n'est plus qu'un simulâcre ; elle ne saurait ressusciter."

" Dieu est notre ennemi, hurle Gustave Flourens. La haine de Dieu est le commencement de la sagesse. Si l'homme veut progresser, il n'y arrivera que par l'athéisme."

Arrêtons-nous à ce blasphème. En voilà, d'ailleurs, plus qu'il n'en faut pour vous faire voir la distinction fondamentale qu'il y a entre la vraie science et la fausse science, entre les véritables savants et les pseudo-savants. La vraie science admet toute vérité qui s'impose à elle avec une force irrésistible ; la fausse science n'admet que les vérités ou les erreurs qui lui conviennent. Les véritables savants sont de profonds logiciens et métaphysiciens ; les pseudo-savants ignorent les plus simples notions de la Philosophie. Grâce à Dieu, la vraie science a toujours prédominé dans le monde sur la fausse science, et le règne des véritables savants l'a toujours emporté sur celui des pseudo-savants.

La vraie science est celle qui procède avec la plus scrupuleuse impartialité, adorant Dieu partout où elle le rencontre comme vérité d'ordre naturel ou d'ordre surnaturel, et ne s'occupant que de la Nature, partout où la Nature peut s'expliquer par elle-même. La fausse science, au contraire, procède avec un fanatisme qui tient du délire, commençant par nier Dieu et s'obstinant à ne le reconnaître nulle part, jusqu'au point de déraisonner et d'admettre des effets sans cause plutôt que d'admettre une cause divine et première.

Les véritables savants ont admis la plausibilité du système de Laplace pour la formation des mondes par la condensation des nébuleuses tournant sur elles-mêmes ; ils ont compris que la

Terre tourne autour du Soleil, et non le Soleil autour de la Terre ; ils ont reconnu que l'élaboration de notre globe a dû être excessivement lente,et que la vie elle-même s'y est manifestée par époques d'une très longue durée ; ils ont constaté le mystérieux développement des infusoires dans des milieux où, en apparence, il n'y a aucun principe d'animation ; ils ont vu la relation admirable qu'il y a entre toutes les espèces du règne végétal et du règne animal, à partir des types les plus rudimentaires jusqu'aux formes les plus nobles ; ils ont remarqué une certaine ressemblance physique entre le singe et l'homme ; ils ont avoué que le déluge restreint est de beaucoup plus vraisemblable que le déluge absolument universel ; et en tout cela, loin de ne rien trouver qui fût de nature à ruiner leur foi envers Dieu, envers la Bible,envers l'Eglise, envers l'âme immortelle, envers le Ciel et l'Enfer, ils ont plutôt trouvé une éclatante confirmation de toutes leurs croyances religieuses, confirmation d'autant plus parfaite que leurs études étaient plus consciencieuses et plus profondes. Les pseudo-savants, au contraire, esclaves de leur athéisme préconçu, et obéissant à leur mot d'ordre infâme, ont essayé, de mille différentes manières, toutes aussi infructueuses les unes que les autres, à se faire des tours de Babel avec toutes ces questions, pour escalader les Cieux et aller poignarder, jusque sur son trône, le Créateur et le Maître absolu de toutes choses.

Les pseudo-savants sont, dans le domaine de la science, exactement ce que sont les charlatans dans le domaine de la médecine et de la chirurgie : des gens déséquilibrés qui paient d'audace, exploitent les âmes crédules et troublent la société.

A bas toutes ces idoles ! Ce ne sont pas les charlatans qui, avec leurs folles réclames, doivent gouverner la chirurgie et la médecine ; ainsi, les pseudo-savants, avec leurs emphatiques déclamations, ne doivent pas gouverner la science. Et pourtant, il faut bien le reconnaître, leur empire est immense dans le monde. Même une foule d'esprits chrétiens subissent inconsciemment le joug de leur prestige faux et trompeur ; et les esprits non-chrétiens encore davantage.

" Quelqu'étrange que cela paraisse, dit excellemment l'abbé Zahm, dans son livre *Bible, Science et Foi,* et quelqu'illogique que cela soit, on voit des hommes de science, systématiquement rebelles à toute autorité spirituelle ou religieuse et qui se vantent à tout propos de leur parfaite indépendance d'esprit, se faire, sans

même y prendre garde, les serfs intellectuels de ceux que l'opinion du moment salue comme les hiérophantes des idées avancées. Si cette assertion avait besoin de preuves, il suffirait de citer l'indéniable influence que Hœckel, Carl Vogt, Büchner, Oscar Schmidt, Paul Bert, Darwin, Huxley, Romanes, Spencer et autres esprits de cette trempe possèdent sur leurs disciples, même en des matières qui n'ont pas le moindre rapport avec les sciences que ces divers savants professent. Contrairement à ce qu'ils prétendent, les savants modernes sont surtout bien plus guidés dans leurs études par le *magister dixit* de quelque aventureux théoricien que par les indications vraies de la Nature et les faits positifs de la science."

Qu'ils sont nombreux, aujourd'hui, les disciples de savants, les Professeurs d'histoire naturelle, en Europe et en Amérique, en dehors cependant de la vraie foi, qui ne peuvent ouvrir la bouche sans nous assommer avec leurs stupides coups d'encensoir envers les fétiches de la fausse science, particulièrement envers le darwinisme ou l'évolution spontanée des espèces ! Examiner la valeur scientifique de cette doctrine d'après les faits et les principes de la vraie science, ils n'y songent même pas. La belle affaire ! Est-ce que leurs maîtres à eux, n'ont pas parlé ? Est-ce que ce n'est pas la doctrine à la mode, la doctrine qui convient le plus à leur intime désir d'éliminer l'action de Dieu du champ de l'Univers ? Cela suffit. A propos et hors de propos, à temps et à contre-temps, il faudra louer, exalter, encenser les idoles, ne fût-ce même qu'en passant.

Un Professeur, à Portland, Maine, lit une étude sur les " Oiseaux attachés à leurs climats," et dès les premiers mots, il s'écrie : " Quelle est l'origine des oiseaux et quand s'attachèrent-ils à des lieux particuliers ? Pour répondre à cette question, il faut consulter la Géologie. Que les oiseaux proviennent du développement de quelque ancêtre à forme reptilienne, cela ne souffre pas le moindre doute ; car on a trouvé dans les premières formations Jurassiques les restes d'un bipède possédant les caractères distinctifs de l'oiseau, bec, ailes et queue munies de plumes, et en même temps, longue queue vertébrée et mâchoires munies de dents à la façon des reptiles. Cet oiseau-reptile est l'*Archæopterus macroura* des naturalistes. Les débris fossiles d'un autre animal du même genre ont aussi été trouvés dans la formation Jurassique du Wyoming."

Un autre Professeur, à Montréal, Canada, lit un travail sur l'histoire naturelle des grenouilles, et trouve moyen de s'enthousiasmer et de s'écrier, vers la fin de son discours : "Dans le monde scientifique, il a été enfin compris que l'homme fait partie de la Nature. Parmi toutes les découvertes, c'est celle-ci, peut-être, qui a exercé l'influence la plus profonde sur la pensée... Le triomphe du darwinisme a été irrésistible, à cause de la phalange serrée de faits sur lesquels cette doctrine s'appuie. Avant Darwin, Lamarck a proposé une théorie de l'évolution qui exerce encore un grand attrait sur beaucoup d'esprits. Toutefois, elle n'a pas été admise généralement, parce que les faits n'ont pas paru, jusqu'à présent, la justifier. Une foule de savants,—et je me range parmi ceux-là,—gardent cette théorie, comme une foi précieuse, au fond de leur cœur, espérant qu'un jour les faits la justifieront pleinement. Mais une foi pieuse est bien différente d'une conviction parfaite, telle que la conviction relativement à la vérité de la lutte pour l'existence qui frappe les yeux de tous les observateurs intelligents de la Nature."

Quelle infatuation ! Quel servilisme ! Quelle étroitesse d'esprit ! Quel entêtement et quel fou plaisir à marcher dans l'ornière !... Et ça se croit savant !

Et ils sont tous comme cela. Le dégoût s'empare de notre âme. Inutile d'insister. Concluons.

Quand on considère, d'une part, que l'histoire du mouvement scientifique, depuis deux ou trois siècles, par le fait même des pseudo-savants qui s'embrouillent et embrouillent toutes choses, dans leur folle passion de démolir Dieu par le moyen de la science, n'est que l'histoire des interminables conflits entre des milliers de systèmes contradictoires se succédant les uns aux autres avec plus ou moins de fracas, comme les flots de l'océan ou les vagues de sable dans les déserts ; quand on considère, d'autre part, que la vérité divine qui brille dans les Saintes Ecritures, dans Jésus-Christ et dans l'Eglise Catholique, résiste invinciblement à toutes les vicissitudes des siècles, à toutes les variations des peuples, à toutes les attaques des impies, et demeure toujours identique à elle-même, augmentant bien sans cesse l'intensité de son éclat, mais n'ayant jamais à revenir d'une fausse illumination ; on doit se sentir d'autant plus craintif à s'abandonner aux fluctuations de la science qu'on se sentira plus rassuré en adhérant au roc immuable de la foi.

Sans doute, il y a, sur ce roc immuable de la foi, un double danger à courir : celui de mépriser tellement les œuvres des naturalistes qu'on ne croie pas qu'il en puisse jamais sortir aucune vérité, et de s'en tenir à des interprétations tellement étroites et individuelles de la Sainte Ecriture qu'il n'y ait plus guère de terrain de rencontre pour aucun accommodement avec la science.

On évitera facilement ce double danger, si on fait attention que, du côté de la science, les savants sont arrivés, sur plusieurs points, à des certitudes fixes et incontestables qu'on ne saurait méconnaître sans une irritante injustice, comme le système de Copernic, les longues étapes de la création terrestre, l'insuffisance de six mille ans pour l'âge du genre humain, etc., et que, du côté de la Sainte Ecriture, les seules interprétations autoritaires de l'Eglise, en matière de dogme et de morale, doivent demeurer inflexibles, tandis que toutes les interprétations libres et scientifiques des Pères, des Docteurs, des Théologiens, participent à la nature faillible de ces hommes, et, pour cette raison, peuvent sans inconvénient,—doivent même en justice,—être modifiées *ad libitum,* selon les exigences des temps et les progrès certains de la vraie science.

La Bible et la Nature sont l'une et l'autre des livres contenant la révélation ou la parole divine. Or, Dieu ne peut se contredire lui-même et parler différemment dans les deux livres. Ce qui est vrai dans la Bible ne peut être faux dans la Nature, et réciproquement, ce qui est vrai dans la Nature ne peut être faux dans la Bible. Y a-t-il désaccord ? Cela vient de ce que ou les Théologiens n'ont pas bien compris la Bible, ou les savants n'ont pas bien compris la Nature. Etudiez davantage de part et d'autre, et vous arriverez à vous entendre.

Saint Thomas a dit quelque part, avec une profonde sagesse, dans un de ses opuscules : " Pour moi, quand il s'agit d'opinions soutenues par l'ensemble des philosophes, et conciliables avec la foi, j'estime que le parti le plus sûr est de ne point les mettre au rang des dogmes, de ne pas les repousser non plus, comme opposés à la foi, dans la crainte de fournir aux sages de ce monde l'occasion de mépriser les enseignements de la religion." Et ailleurs, dans sa Somme Théologique : " Il y a deux choses à observer dans les questions de ce genre : la première, c'est de maintenir inviolablement la vérité de l'Ecriture ; et puisque le

texte saint est susceptible d'interprétations diverses, la seconde, c'est de ne point s'attacher à une interprétation particulière avec tant d'opiniâtreté que nous en soyons réduits à la maintenir, même si ce que nous supposons être l'enseignement de l'Ecriture venait, par la suite, à être démontré faux ; évitant ainsi par notre réserve d'exposer la parole inspirée à la dérision des incrédules et de les détourner de la voie du salut."

Les exemples abondent pour prouver la sublime sagesse de ces paroles du Docteur angélique. Si le tribunal de l'Inquisition, au 16e siècle, se fût borné à dire qu'il ne fallait pas engager la responsabilité de la Sainte Ecriture en essayant à démontrer le système héliocentrique par des textes sacrés, il eût été correct ; mais dès qu'il engage lui-même la responsabilité de la Sainte Ecriture en décrétant que le système héliocentrique est condamné par la Bible, il tombe dans l'erreur et fait à l'Eglise une déplorable disgrâce. Renan nous dit, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* que ce qu'il a pris pour l'enseignement catholique sur le déluge fut une des causes génératrices de son incrédulité. Combien d'autres ont fait naufrage, ont du moins souffert les angoisses du doute, pour avoir confondu les opinions personnelles des Théologiens ou même des Docteurs et des Pères, avec les infaillibles définitions de l'Eglise !

La règle de conduite, tracée d'une main de maître par saint Thomas est d'autant plus facile à suivre, que l'Eglise, en dehors des vérités dogmatiques et morales, où elle impose au monde ses propres interprétations, laisse toujours aux Théologiens une liberté franche et entière de choisir à leur gré, entre toutes les interprétations possibles de la Sainte Ecriture, celles qui, en matière de Philosophie, leur paraissent les plus propres à concilier les enseignements de la foi avec les enseignements de la science.

Mais dans la jouissance de cette liberté, et dans le désir parfois trop impatient de concilier la foi avec la science, il y a un autre danger, également très sérieux, à craindre: c'est le danger du libéralisme, le danger d'une latitude extrême dans l'interprétation de la Sainte Ecriture et d'une légèreté excessive dans l'adoption des systèmes nouveaux, proposés par les savants ou prétendus savants, de toute catégorie. On ira, dans cette voie jusqu'à faire fi de certaines interprétations bibliques dont l'autorité est encore très grande, quoique non infaillible, au sein de

l'Eglise, et à s'aventurer dans certaines théories dites scientifiques, mais plutôt romanesques, non formellement condamnées par l'Eglise, il est vrai, mais s'accordant mal avec les doctrines conservatrices de la religion, et encore plus mal avec les véritables données de la science. A quoi s'expose-t-on en agissant ainsi ? Ni plus ni moins, à se couvrir de ridicule et à compromettre la foi. On se couvre de ridicule, parce que les efforts faits pour consolider un édifice quelconque sur le sable sont toujours un objet de moquerie, quand l'édifice vient à crouler. On compromet la foi, parce que les incrédules, ne remarquant pas suffisamment le caractère individuel de l'erreur, peuvent regarder l'Eglise comme solidaire de ces extravagances d'idées qu'elle ne condamne pas, mais qu'elle n'approuve pas, non plus.

Certains savants, ou prétendus savants, pour des raisons de la plus grande futilité, ont imaginé que toutes les espèces végétales et animales ne sont pas des espèces en réalité, mais seulement en apparence, et qu'elles sont toutes dérivées d'un petit nombre de types primitifs par voie de transformation et de perfectionnement vers des formes de plus en plus distinguées ; ils ont imaginé qu'une race de singes a perdu peu à peu les caractères les plus vils de l'état bestial, et s'est trouvée finalement en possession d'un véritable corps humain, après quoi, Dieu, insufflant la raison à un couple béni de ces quadrumanes privilégiés devenus bimanes, en a fait Adam et Eve, nos premiers parents ; ils ont imaginé qu'Adam et Eve ayant apparu au début de l'époque quaternaire, peut-être dans le cours de l'époque tertiaire, en tout cas pendant la période glaciale, et dans le temps du mammouth, cela donne bien 25 ou 30 ou 50 mille ans pour l'antiquité de la race humaine ; ils ont imaginé que le déluge a été si peu universel, que plusieurs peuples lui ont survécu, notamment les tribus nègres établies dans la vallée du Nil, antérieurement à l'arrivée des Egyptiens, les tribus jaunes que les enfants de Japhet trouvèrent dans la vallée du Gange et de l'Indus, enfin les Basques et les Finnois en Europe ; ils ont imaginé tous ces vains systèmes, d'autres systèmes plus vains encore ; et quand nous voyons des Théologiens catholiques s'aventurer sur ces terrains douteux et donner la main fraternellement à des hommes qui ne cherchent qu'à démolir notre foi, ou ne la respectent aucunement, n'avons-nous pas raison de nous écrier : Enfants de Dieu, est-ce bien là votre place ? N'y a-t-il pas, dans le domaine

de la science, des amis plus dignes à qui vous puissiez offrir votre bras, et des doctrines plus sûres à qui vous puissiez donner votre cœur ? Pour défendre l'Eglise en des matières où elle n'est pas en cause, où elle ne craint rien, où elle ne vous demande rien, est-il à propos de descendre à des théories si malsaines ? Votre libéralisme ne vous fait-il pas marcher sur des abîmes ?

Si vous répondez que c'est là une pure affaire de science où vous êtes libres de pencher à droite ou à gauche, nous répliquons à notre tour, que c'est précisément pour des motifs de science que votre conduite nous étonne. Car il n'est pas indifférent de courtiser la vraie science ou la fausse science. Ne doit-on pas toujours, pour l'honneur de la vérité et de la raison humaine, se ranger du côté de la vraie science ? Or, ce n'est pas la vraie science qui enseigne les doctrines suspectes, énoncées plus haut, c'est la fausse science. La probabilité scientifique ne manque pas moins à ces doctrines, peut-être leur manque-t-elle encore plus que la probabilité religieuse.

Qu'enseignent, en effet, les véritables savants, les plus illustres savants du monde, sur ces divers sujets ?

Ils enseignent la réalité essentielle de toutes les espèces et leur création distincte et indépendante ; ils enseignent qu'Adam et Eve sont sortis immédiatement, corps et âme, des mains créatrices de Dieu ; ils enseignent qu'il n'y a pas plus de 9 ou 10 mille ans que l'homme est sur la Terre ; ils enseignent que le déluge a été assez universel pour anéantir toute la race humaine, sauf Noé et sa famille, si bien que tous les peuples du monde ont leur source commune dans l'Arche.

Vous tous qui ne partagez pas ces sages doctrines, vous n'êtes pas en compagnie des véritables savants. Vous préférez donc la société et les téméraires opinions des pseudo-savants. N'est-ce pas là une faute grave ?

Eh bien ! c'est une faute semblable que commettent, à notre avis, les Théologiens catholiques, tous les enfants de l'Eglise, qui embrassent prématurément la doctrine suspecte de la Pluralité des mondes.

D'où vient cette doctrine ? Des ennemis de notre foi. Quels sont les savants qui la soutiennent et la vulgarisent avec le plus d'ardeur ? Les pseudo-savants. Quel but se proposent-ils ? Ruiner toute religion et faire triompher le matérialisme. L'Eglise est-elle en danger sur ce terrain ? Nullement. Pour apaiser nos

adversaires, est-il sage d'aller à eux et de se prosterner devant leurs marottes ? Pas du tout. Et voilà pourquoi nous pensons que ces défenseurs improvisés de l'Eglise, constitués par eux-mêmes en princes de la paix et de la conciliation, font une œuvre pour le moins hasardeuse et intempestive. Arrière les compromis entre la vérité et l'erreur !

Pourquoi être plus pressé que l'Eglise ? Pourquoi avoir peur là où l'Eglise ne craint rien ? Pourquoi accorder à nos ennemis un si grand honneur, alors qu'ils ne méritent pas la plus simple confiance ? Pourquoi anticiper une démonstration, une découverte qui ne viendra sans doute jamais ? Les preuves de l'habitation des astres venant un jour à briller dans les télescopes, alors il sera temps d'y croire et de définir, à ce sujet, la stricte responsabilité de l'Eglise.

La vraie position qu'il convient de prendre, sur le terrain de la science, relativement à l'hypothèse de la Pluralité des mondes, nous est enseignée de la façon la plus spirituelle, par le grand astronome Arago. " Me demandez-vous, dit-il, s'il y a des habitants ailleurs que sur la Terre ? Je vous répondrai que je n'en sais rien. Me demandez-vous si les astres peuvent être habités ? Je vous réponds affirmativement, si vous supposez, à votre tour, les astres habitables, c'est-à-dire doués des conditions nécessaires à la vie."

Et la vraie position qu'il convient de prendre sur le terrain de la foi, relativement à l'hypothèse de la Pluralité des mondes, nous est enseignée par le célèbre Père Félix, avec une sagesse admirable. " Messieurs, s'écriait-il dans la chaire de Notre-Dame, votre hypothèse ne nous cause aucune appréhension. Car l'Eglise n'a jamais défini et Dieu n'a jamais déclaré positivement que les astres ne sont pas habités. Ils peuvent l'être sans porter atteinte à aucun de nos dogmes, et même il est possible de concevoir de nobles pensées à ce sujet."

Arago se moque finement de ceux qui croient à l'habitation des astres, sans savoir seulement, au préalable, si les astres sont doués des conditions nécessaires à la vie ; et le Père Félix, faisant face hardiment à nos adversaires, ne repoussant ni ne partageant leur doctrine, les défie d'essayer à nous prouver que cette hypothèse de la Pluralité des mondes, même si elle devient une réalité, puisse porter atteinte à aucun de nos dogmes.

Il ne faut rien de plus.

Haut les cœurs ! *Sursum corda !* Séparons notre cause de celle des impies. Laissons-là Mr Camille Flammarion et son école et ses rêves et ses impiétés et ses erreurs. Nos ennemis se délectent à imaginer des astres pleins d'habitants qu'ils disent être le produit et l'honneur, et l'apothéose de la Nature ; notre bonheur à nous, sera de considérer la gloire divine brillant dans l'Univers que Dieu a créé pour le genre humain et pour Jésus-Christ, éclatant surtout dans Jésus-Christ que Dieu a créé pour lui-même et pour tous ses Elus, tant du royaume des anges que du royaume des hommes. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Ne regrettez pas l'absence d'habitants dans les astres. La société des Elus est complète et parfaite sans eux.

APPENDICE

ÉTUDES SUR LES ORIGINES, CONTRE LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION, OU DE LA TRANSFORMATION DES ESPÈCES.

ARTICLE I

LE PASTEUR CARMICHAEL ET L'ÉVOLUTION.—LE CLERGÉ NE DOIT PAS ÊTRE ÉVOLUTIONISTE.

Nous avons parlé, quelques pages plus haut, dans le dernier chapitre, d'un Professeur d'histoire naturelle à Montréal, qui, en terminant une dissertation sur les grenouilles, trouvait moyen de constater, avec une joie suprême, que le monde scientifique avait enfin compris et admis que l'homme fait partie de la Nature ; découverte admirable selon lui, dont il faisait hommage, avec force coups d'encensoir, aux travaux et aux principes de Darwin, tout en désirant du fond de son cœur que les faits puissent donner gain de cause même aux théories de Lamarck, dont le matérialisme pur et franchement déclaré est le caractère le plus distinctif.

Ce même Professeur se payait ensuite le plaisir d'une charge à fond de train contre les membres du clergé en général, y compris sans doute le clergé catholique, lesquels, asservis par leurs doctrines religieuses, habitués aux idées vagues et mal définies, ont le tort de ne pas s'extasier devant le darwinisme, de ne pas prêcher, de ne pas reconnaître au moins du haut de la chaire, la sublime hypothèse de l'évolution naturelle des espèces.

Il dit : " Je ne me dissimule pas qu'il peut exister une grande divergence d'opinions parmi ceux qui m'écoutent, relativement à l'étendue des applications pratiques du principe de l'évolution, qu'il peut exister même des craintes que cette doctrine de l'évolution ne soit en conflit avec les doctrines théologiques. A la face de tous ceux qui entretiendraient de telles craintes, j'affirme sans la moindre hésitation que les étudiants et les docteurs en Théologie devraient eux-mêmes connaître judicieusement les faits sur lesquels repose l'hypothèse de Darwin. C'est une opinion émise assez fréquemment de nos jours que l'Eglise perd de son prestige et de son autorité sur le peuple. Si cela est exact, assurément la cause en est dans le fait que le clergé est accou-

tumé aux idées vagues, obscures, mal définies, et montre une manifeste répugnance à aborder de front, à étudier de près, certaines matières de science qui sont d'un intérêt capital pour le monde laïque. Kingsley a dit que, s'il le pouvait, il obligerait invariablement tout candidat au ministère de l'Evangile, à subir l'examen avec succès, au moins sur une branche des sciences naturelles. Si l'autorité ou le jugement de cet homme ne suffit point, écoutez Butler: " Les choses, dit-il, sont ce qu'elles sont, " et leurs conséquences ne peuvent être que ce qu'elles doivent " être ; pourquoi alors nous abuser et nous laisser induire en "erreur ? " Huxley, dans son style net et tranchant, a rendu ainsi la même pensée : " Il n'y a pour l'homme aucune jouissance " jusqu'à ce qu'il voie les choses telles qu'elles sont, et que l'Uni- " vers soit dépouillé du voile de fausses croyances dont certaines " mains pieuses l'ont revêtu."

Une attaque aussi injuste qu'irréfléchie ne devait pas rester sans réponse. L'aggression étant venue d'un Protestant, il convenait qu'un ministre protestant la repoussât. On n'attendit pas longtemps pour la justification du clergé. Dès le Dimanche suivant, dans l'Eglise Presbytérienne de St-George, le Révérend doyen Camichaël, prenant pour sujet : " Dessein et ordre dans l'évolution," et pour texte : *In principio Deus,* déclara énergiquement à son auditoire qu'il y avait deux côtés à considérer dans cette question, et que tant qu'on ne verrait pas les maîtres de la science en meilleur accord qu'on ne les voit les uns avec les autres, le clergé était parfaitement justifiable de continuer à respecter les opinions des siècles passés, et de se garder bien de convertir ses chaires doctrinales en tribunes profanes, à la seule fin d'exposer au peuple religieux les opinions toujours changeantes et contradictoires de la plus haute science moderne.

Cette réponse est si ferme, si éloquente et si victorieuse ; elle s'accorde si bien avec ce que pourrait dire le prêtre catholique le plus orthodoxe et le plus instruit sur le sujet ; elle corrobore avec tant de vigueur et d'éclat ce que nous avons écrit nous-même en cet ouvrage contre le matérialisme en général et le darwinisme en particulier ; nous sommes tellement sûr, d'ailleurs, qu'elle intéressera au plus haut point tous nos lecteurs, que nous ne pouvons résister au désir de la reproduire ici tout entière, et d'enrichir par là notre livre d'un Appendice précieux.

Voici donc le discours en question.

" Il y a dans le monde une certaine classe d'hommes qui trouvent parfaitement satisfaisante l'appréciation [illegible] par eux-mêmes de leur haute capacité scientifique. C'est de la part de quelques-uns de ces hommes que vous entendrez dire quelquefois que le clergé de nos jours est accoutumé à des idées vagues, obscures, mal définies, et manifeste une répugnance indéniable à venir aux prises corps à corps avec certaines questions qui s'imposent aux laïques avec une souveraine force. On nous reproche de manquer d'attitude à l'égard de plusieurs théories scientifiques débattues dans le monde, au sujet desquelles existent les opinions les plus diverses et les plus contradictoires, en vue d'expliquer l'origine et le développement des êtres matériels, l'origine et le développement des êtres organiques, l'origine et le développement de l'homme, quant aux attributs sensitifs de son corps et aux facultés intellectuelles de son esprit, et une foule d'autres problèmes relevant naturellement de la question d'origine. Sur toutes ces questions et les questions de même nature, on prétend que le clergé est d'une réserve compromettante.

" Une telle accusation, de prime abord, ne paraît pas fondée. Car il n'est pas dans l'ordre, et on ne s'attend pas à cela, que les membres d'une corporation quelconque exercent comme tels une activité, une influence, en dehors de l'objet propre de cette corporation ; que le clergé, par exemple, s'emploie à faire des discours et des entretiens sur l'Embriologie, ou la Biologie, ou la Chimie, ou la Physiologie, ou sur la réconciliation à faire entre des théories savantes qui se combattent l'une l'autre ; puisque le but spécial du clergé est de prêcher la parole de Dieu, et de garder le dépôt doctrinal qui lui a été confié.

" La seule raison, pour le clergé, de se départir de cette ligne de conduite, parfaitement claire et définie, est la nécessité de défendre le dépôt doctrinal, s'il arrive qu'on attaque la parole de Dieu, ou le sens de la parole de Dieu, telle qu'interprétée par l'Eglise. Arrivât-il que le clergé, comme corps enseignant, chargé d'exposer la parole de Dieu, fût accusé d'enseigner réellement ce qu'il n'enseigne pas, par exemple d'enseigner que Dieu a construit les premières formes de la vie animale, comme un mécanicien construit une machine, ce serait certainement le devoir du clergé de parler ouvertement et publiquement pour contredire une aussi fausse et absurde allégation. Arrivât-il encore

qu'on voulût déprécier l'idée de concept et d'intention dans l'Esprit de Dieu à l'égard du royaume entier de la Nature, le clergé devrait se lever pour combattre une telle folie, non pas d'une manière vague et indéterminée, mais avec cette vigueur et cette ferme compréhension du sujet, que l'intelligence, non l'ignorance, peut seule inspirer.

" Lorsque Paley employa la figure d'une montre et de son fabricateur pour faire comprendre l'Univers et le Créateur de l'Univers, il voulut dire que, comme une montre, d'après son mécanisme et l'adaptation parfaite de toutes ses parties, les unes vis-à-vis des autres, indique l'existence d'un ouvrier intelligent, ainsi l'Univers, d'après son mécanisme et la parfaite adaptation de toutes ses parties, les unes par rapport aux autres, indique l'existence d'un Créateur infiniment sage.

" Car d'une part, tout ce que nous connaissons de l'Univers nous induit à supposer qu'un esprit merveilleux en conçut le plan, en institua les lois d'existence, mit ces lois en exercice comme instruments de sa volonté toute puissante, et par leur action créa effectivement l'Univers ; et d'autre part, ce que l'argument tiré de l'intention divine cherche à établir est ceci : que, quelle que soit la manière dont l'Univers fut créé, on trouve en lui, dans son ensemble et dans toutes ses parties, de telles évidences de dessein et d'ordre, qu'un très grand nombre d'esprits ne peuvent s'empêcher de conclure qu'il a été conçu, voulu, ordonné ; en d'autres termes qu'une Intelligence majestueuse, plus grande que l'Univers, a créé l'Univers.

" A ceci plusieurs philosophes répondent que la Nature existe en vertu des grandes lois universelles,—lois régissant la matière, ou les substances visibles,—lois régissant la force, force électrique, force mécanique et autres,—et que tous les éléments nécessaires à la constitution du monde se trouvent réunis et contenus dans ces trois choses : Matière, Force et Loi. En vue d'en faire un argument, nous pouvons admettre ces prémisses. Nous pouvons dire que ces prémisses ne dérangent aucunement l'idée d'intention dans la Nature, parce que la Matière, la Force et la Loi apparaissent elles-mêmes, en saine et droite raison, comme ayant été ordonnées pour être précisément ce qu'elles nous semblent. Le dessein et l'ordre se voient en elles tout aussi bien que dans les êtres inférieurs qui en découlent. Il est parfaitement raisonnable de supposer que le pouvoir de développer le dessein et

l'ordre dans la série des êtres a été mise en elles originairement, tout comme le pouvoir de développer des membres et des organes a été mis dans des germes de vie qui ne possèdent d'abord ces membres et ces organes qu'à l'état potentiel. Car ces trois choses, évidemment inintelligentes, et sur l'origine desquelles la science ne nous dit rien, travaillent ensemble, non moins évidemment, pour produire l'Univers, une œuvre dont tous les aspects exhibent des signes éclatants d'une intelligence qui dépasse toute conception et défie toute description. Nul ne peut nier que la Matière, la Force et la Loi ne soient trois choses inintelligentes ; nul ne peut nier, non plus, que le résultat de leur travail combiné ne soit une œuvre où resplendisse l'intelligence, le dessein, l'ordre, l'harmonie et la majesté. D'où vient donc cette intelligence qui brille de toutes parts ? Vous ne pouvez expliquer le dessein, l'ordre, l'harmonie de l'Univers que par l'intelligence ; vous ne pouvez expliquer l'intelligence que par un esprit qui la possède et en soit la source primordiale : voilà ce qui nous force de conclure à l'existence primordiale d'un Esprit Eternel, antérieur à l'Univers, plus grand que l'Univers, déployant son intelligence dans l'Univers, ordonnant toutes les parties de l'Univers avec nombre, poids et mesure, suivant un plan déterminé, où chaque être a sa place et vient à son heure ; cet Esprit Eternel, c'est Dieu !

" A l'égard de la vie sur la Terre,—vie végétale, animale et humaine,—les mêmes philosophes ont prétendu qu'il n'est nullement nécessaire de supposer une idée divine dans la création, ou une intervention divine dans le développement de ses différentes formes. Ces formes, nous dit-on, sont dues à l'opération des lois de la Nature, particulièrement à l'opération d'une seule loi, dite loi de sélection naturelle, qui n'a jamais manqué, au milieu de la lutte pour l'existence, de choisir les formes les plus aptes à survivre ; ces dernières formes passant à leur progéniture ; des variations favorables achevant le perfectionnement de chaque type ; et ainsi de suite, jusqu'à la production finale de toutes les espèces vivantes, celles qui ont cessé d'exister, et celles qui existent encore.

" De nouveau, nous admettons les prémisses des philosophes pour en tirer un argument. Une telle hypothèse est loin d'exclure l'idée d'intention divine à l'égard de la vie ; elle exige plutôt l'intention divine. Il semble, en effet, nécessaire, d'une

nécessité inéluctable, que la vie et les lois qui gouvernent la vie aient été conçues et ordonnées primordialement dans un vaste intellect, afin que les lois de la vie fûssent appropriées aux sujets, puis aux milieux de la vie. En ce sens, la loi de sélection naturelle sera aussi véritablement une loi divine que n'importe quelle loi émanant de Dieu.

" Mais la difficulté avec les avocats enthousiasmés de cette loi, est qu'il ne leur vient jamais à l'idée que la sélection naturelle puisse avoir ses propres limites, comme toutes les autres lois, afin de contribuer à la production de cette balance de la vie si finement ajustée et si caractéristique de la Nature. Il n'est pas invraisemblable qu'une certaine loi existe qui, jusqu'à un certain point, choisit les meilleurs sujets pour les laisser vivre, et cette loi peut justement être appelée loi de sélection naturelle ; mais cette loi est évidemment contrôlée ou balancée par une autre loi qu'on devrait appeler loi de protection naturelle, parce qu'elle a pour but et pour effet de protéger les faibles ;—aussi par une autre loi qu'on appellerait très à propos loi d'égalisation, parce qu'elle maintient l'équilibre entre les forts et les faibles ; et ces deux dernières lois, dans l'étendue de leurs opérations successives, empêchent la sélection naturelle d'avoir libre essor et de produire des effets désastreux.

" La loi de protection natur lle est manifeste dans le soin particulier d'une tigresse envers son petit le plus misérable, ou d'une mère envers son enfant le plus débile ; et bien peu de microscopistes oseront nier que dans cette immense forme de mort microscopique, — mort causée par l'action de virus contagieux, — les forts et les faibles ne soient constamment soumis à un équilibre parfait. Il est donc visible que la sélection naturelle n'est pas le seul facteur qui puisse rendre compte des innombrables formes de vie dans la Nature. Elle peut seulement être une de plusieurs lois qui, combinées ensemble, produisent l'équilibre de l'ordre, lequel équilibre est en lui-même la plus invincible preuve qu'un grand Esprit Divin créa la vie et régla tous ses développements.

" N'est-il pas évident qu'il y a de l'ordre dans la Nature, dans la terre, dans la mer, dans l'air, partout ? Comment se fait-il que l'ordre, au lieu du chaos, est devenu la marque distinctive de l'Univers ? Cela n'a pu venir que de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ou tous les êtres ont été ordonnés distinctement,

suivant un plan intellectuel et intentionnel qui se déroule sans rupture, depuis l'origine jusqu'à la fin ; ou tous les astres se sont développés au hasard, selon des lois aveugles, inintelligentes, inintentionnelles, qui ont heureusement amené l'état de choses que nous voyons. Dans cette dernière hypothèse, on nous dira qu'un tel état de choses est le résultat d'une chance toute particulière qui se manifeste principalement dans l'évolution des espèces. On nous dira qu'il n'a jamais été dans l'intention d'aucune puissance qu'une forme de vie ait différé en structure de ses congénères ; que cela est arrivé par accident, et parce que la modification nouvelle s'est trouvée utile, elle s'est conservée ; elle s'est conservée dans le premier sujet et dans ses descendants ; et de cette façon, la famille continuant à se perfectionner, par une longue série d'heureux accidents, la variation fortuite et indéterminée du commencement est devenue soit un œil, soit un nez, soit une bouche, ou un organe quelconque. On nous dira que l'œil n'a jamais été fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni le nez pour sentir, mais que ces divers sens ont été élaborés accidentellement, par suite d'une longue série de modifications fortunées vers une même fin. On nous dira que tous les organes utiles de l'homme avec leurs fonctions correspondantes, ont été produits de cette manière ; que l'homme lui-même n'a pas été produit autrement, dans son corps et dans son âme ; l'homme, n'étant pas autre chose aux yeux des évolutionistes, que la concentration des organes les plus utiles et les plus admirables, bien que ces organes n'aient jamais été prémédités par une cause créatrice pour être ce qu'ils sont. On nous dira que rien ne déterminait d'avance l'homme à devenir un composé de chair molle et de charpente osseuse, à contenir du sang, des canaux pour le faire circuler, un cœur pour le pomper, des valves pour en régler l'entrée et la sortie ; mais que, par bonheur, nos ancêtres de genre purement animal, se sont perfectionnés de telle sorte, pendant des millions d'années, qu'il en est résulté pour nous une telle structure. Le fait essentiel qui nous est enseigné par l'évolution est qu'il n'y a aucun être dans la Nature, particulièrement dans le règne de la vie et de l'organisation, qui n'aurait pu être, en autant que l'intention est concernée, tout différent de ce qu'il est.

" En présence d'une telle doctrine, on accuse le clergé de s'en tenir toujours à des idées vagues, obscures, mal définies, et de

se montrer peu disposé à venir en contact avec une foule de sujets qui s'imposent à la partie laïque de la société. Que signifie une telle accusation ? A coup sûr, une de ces deux choses : ou le clergé a peur, dans son ignorance, de convertir ses chaires en tribunes de controverse scientifique ; ou les prédicateurs devraient sans discuter avaler toute ronde la pilule de l'évolution, et se faire évolutionistes eux-mêmes dans leur prédication.

"A l'égard de la première alternative, je soutiens que les membres du clergé ne sont pas des professeurs de science, mais des prédicateurs et des gardiens de l'Evangile du Christ. Leur silence relatif au sujet de toutes ces questions controversées vient donc, en très grande partie, du fait que leur devoir est d'enseigner le dogme religieux, non pas la spéculation philosophique. A Dieu ne plaise qu'un tel silence leur soit imposé par l'ignorance dans laquelle ils resteraient engourdis, relativement aux grandes questions débattues dans le monde scientifique. Une rivière profonde fait beaucoup moins de bruit qu'un ruisseau coulant avec impétuosité sur un lit de roches brutes.

" A l'égard de la seconde alternative, je dirai que j'ai toujours professé l'admiration la plus sincère pour la richesse d'investigation et pour la modestie d'expression du naturaliste Darwin ; et je rappellerai les paroles suivantes, écrites par lui-même dans son grand ouvrage sur l'*Origine des espèces :* " Il n'y a peut-être pas un seul point discuté dans cet ouvrage, au sujet duquel on ne puisse apporter des faits contradictoires, aboutissant à des résultats diamétralement opposés à mes propres conclusions ; on obtiendra peut-être un juste résultat en compilant et en balançant avec soin tous les faits et tous les arguments propres aux deux côtés de la question." Ces paroles, en autant qu'elles relèvent des grands principes de l'évolution, ne sont pas moins vraies de nos jours qu'à l'époque où Darwin les écrivit ; et à la lumière de telles paroles, il ne paraît pas juste de conclure, ainsi qu'on le fait souvent, que ceux qui s'abstiennent de l'évolution, parce que l'évolution ne les charme pas, sont des gens peu énergiques, dont la manière d'aborder n'importe quel sujet est toujours faible et ineffective.

" Lord Kelvin, surnommé naguère le plus grand maître vivant des sciences naturelles, doit à ce titre, mériter d'être entendu en matière d'évolution. Voici comment il s'exprime : " Je suis profondément convaincu que l'on a beaucoup trop oublié, dans les

récentes spéculations zoologiques, les indices d'ordonnance préméditée. Nous voyons de toutes parts, autour de nous, des preuves d'une force écrasante en faveur d'un arrangement à la fois sage et providentiel ; et s'il arrive que des perplexités d'ordre métaphysique ou scientifique, nous fassent négliger ces preuves pendant quelque temps, elles reviennent sur nous avec plus de force que jamais, nous contraignant à voir dans la Nature l'influence d'une volonté libre, et à reconnaître que toutes les choses vivantes s'inclinent devant un Créateur et un Gouverneur éternel."

" Il n'y a rien de vague, rien d'obscur ou de mal défini dans ces paroles dignes d'attention, et cependant, qu'est-ce qui a retenti dans une foule innombrable de chaires, depuis bientôt quarante ans, lorsque les circonstances l'ont exigé, si ce n'est l'écho ou l'esprit de ces mêmes paroles ?

" Sir William Dawson, qui est une autre autorité suprême en de telles matières, qui a même partagé avec Lord Kelvin l'honneur d'être Président du Parlement de la Science,—Association Britannique,—a résumé ses vues sur l'évolution en ces paroles nettes et frappantes : " L'évolution n'est pas dans le vrai sens du mot une philosophie, elle n'est qu'un simple arrangement arbitraire des faits selon un certain nombre d'hypothèses plus ou moins vraisemblables. De telles hypothèses, affublées du faux nom de philosophies, ont toujours existé depuis que l'homme commença à scruter la Nature ; et le darwinisme, la dernière d'entre elles, est la plus faible et la plus pernicieuse de toutes."

" Il y a donc d'une part, un abîme de séparation entre les vues de plusieurs savants réellement très grands et très distingués, et d'autre part une différence considérable entre les vues des anciens évolutionistes et celles des nouveaux évolutionistes, tels que Bateman et Cope, sur la théorie de la sélection naturelle ; et en conséquence, je suis d'avis qu'aucun écrivain soucieux de la justice, ne devrait chercher à mettre ses lecteurs sous l'impression que l'évolution est un fait scientifique définitivement réglé, et que seuls des gens ignorants, faibles et indécis peuvent encore lui refuser l'hommage de l'admiration et de l'adhésion.

" Non seulement l'évolution n'est pas un fait réglé, mais la grande théorie fondamentale de la sélection naturelle a été reconnue par Weisman, le plus distingué peut-être de tous les défenseurs que cette hypothèse trouve en Allemagne, comme n'étant pas prouvée et offrant même bien peu de chances de

l'être jamais ; et Mr Herbert Spencer, il y a environ deux ans, n'hésitait pas à la rejeter en totalité, avouant franchement qu'elle ne rend pas compte de l'origine des êtres organiques ni de leur développement.

" Dans ce conflit, dans ce dédale, dans ce chaos d'opinions parmi les plus grands avocats de l'évolution, il est entièrement impossible de prévoir quel sera l'aspect de cette question dans une dizaine d'années.

" C'est pourquoi je me sens plein de reconnaissance envers Dieu de ce que le clergé, comme classe, ne cherche pas à faire tomber la masse du peuple dans les controverses scientifiques que les hommes de la science peuvent avoir entre eux. Ces controverses, d'ailleurs, offrent un aliment fort peu substantiel pour la partie spirituelle de la nature humaine. Je n'ai pas le moindre doute dans mon esprit quant au résultat final de toutes ces discussions. Comme de toute discussion faite sérieusement, il en sortira du bien ; nous verrons s'agrandir le cercle de nos connaissances ; de nos connaissances à la fois plus larges, plus approfondies et plus sûres, naîtront de nouvelles preuves, toujours de plus en plus fortes et invincibles, en faveur de la vérité renfermée dans mon texte : *In principio Deus.*"

ARTICLE II

LE DOCTEUR ZAHM ET L'ÉVOLUTION.—SAINT THOMAS ET SAINT AUGUSTIN N'ONT PAS ÉTÉ ÉVOLUTIONISTES.

En présence d'une attitude aussi correcte, aussi digne, d'un ministre protestant, il est pénible de penser que le système quasi-matérialiste de l'évolution, ou de la transformation des espèces, trouve des adeptes, quoiqu'en nombre relativement très restreint, au sein du clergé catholique. Parmi ces écrivains religieux qui devraient, pour le moins, être aussi forts en Philosophie et en Théologie qu'en science naturelle, et qui, au lieu de trouver un frein, une sauvegarde, un préservatif dans les lumières sacrées dont ils jouissent, ferment délibérément les yeux à toutes ces lumières, il n'en est guère en Amérique, peut-être même en Europe, dont la notoriété soit plus répandue, et dont la hardiesse ait causé plus de sensation, que le fameux Dr Zahm, de la Congrégation de la Sainte-Croix, Professeur de Physique pendant plus de 25 ans à l'Université de Notre-Dame, dans l'Indiana, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques très distingués, mais empreints, pour la plupart, de ce libéralisme extrême qui l'a fait se répandre sans scrupule, parmi des écoles et des doctrines suspectes, et l'a fait notamment verser dans les extravagantes erreurs du transformisme et de l'évolutionisme.

En 1895, il faisait à l'Ecole catholique d'été de Plattsburg, N.-Y., une série de conférences, où il exprimait à cœur ouvert ses vues libérales sur l'origine des espèces. Nombre de journaux catholiques protestèrent, entre autres le *Irish World*, de Boston, qui publia un résumé des susdites conférences, en faisant observer que ce résumé avait la sanction de la révision personnelle de l'auteur, et devait, par conséquent, être regardé comme authentique et officiel. C'est donc le Dr Zahm lui-même qui parle à peu

près textuellement dans les citations que l'on va lire, extraites et traduites du *Irish World.*

" Les principes de l'évolution théiste,—de cette évolution qui admet l'existence de Dieu et le développement de tous les êtres de l'Univers sous le contrôle de la divine Providence,—ont été exposés et défendus par les Docteurs les plus éminents des Eglises Grecque et Latine. Ce fut un génie brillant de l'Eglise Orientale, saint Grégoire de Nysse, qui, le premier, conçut et formula nettement l'hypothèse des nébuleuses, reprise et élaborée, des siècles plus tard, par Laplace, Herschell, Faye, etc. Le savant Evêque ne faisait nulle difficulté d'admettre l'action des causes secondes dans la formation de l'Univers, Dieu, cause première, n'ayant créé directement que la matière primordiale. Selon saint Grégoire et son école, Dieu créa la matière cosmique à l'état informe ou vaporeux et imprima à cette matière le mouvement avec le pouvoir de se développer selon les formes innombrables qui constituent maintenant l'Univers. L'Univers et tout ce qu'il contient, la Terre et tout ce qu'elle porte, plantes, animaux, hommes, furent bien créés par Dieu, mais de différentes manières. La vapeur primitive, qui a subséquemment formé tous les mondes, a été créée d'une manière directe et immédiate, tandis que toutes les formes distinctes, y compris les formes vivantes, ont été créées d'une manière indirecte ou médiate, c'est-à-dire par l'opération des causes secondes, autrement dit par les lois de la Nature. Saint Augustin, non content d'accepter les conclusions de son illustre prédécesseur, alla encore plus loin que l'Evêque de Nysse. Il s'exprime d'une façon encore plus explicite, surtout en ce qui concerne le développement des différentes formes de vie animale et végétale. Selon le Docteur d'Hippone, Dieu ne créa pas directement les formes actuelles de l'Univers, mais seulement la matière primordiale d'où il les fit toutes surgir.

" La génération spontanée ne fut jamais une pierre d'achoppement pour les saints Pères et les Scolastiques, parce qu'ils y voyaient toujours l'acte créateur de Dieu, parce que Dieu, derrière les causes secondes, était toujours reconnu comme l'Auteur premier de toutes les formes de vie qu'on supposait issues de la matière inorganisée. Soit que le germe de vie fût créé spécialement pour toute créature individuelle, ou soit que la matière fût douée de la faculté de produire par elle-même, par des arrangements heureux d'atomes et de molécules, ce que nous appelons

des êtres organiques ; cela, à leur point de vue, en autant que le dogme était concerné, leur était parfaitement indifférent.

" Comme question de fait, il faut avouer qu'aucune preuve positive n'a encore été produite en faveur de l'origine simienne de l'homme. Depuis la publication du célèbre ouvrage de Darwin, *Origine des espèces,* les naturalistes ont en vain exploré toute la surface et toutes les entrailles du globe, à la recherche de l'être intermédiaire entre l'homme et la plus haute espèce anthropomorphe connue. Ils infèrent de leurs prémisses que ce chaînon, dans la chaîne de la vie qui commence à l'animalcule pour se terminer à l'homme, doit exister quelque part, si l'hypothèse de l'évolution des espèces est une réalité. Mais admettant que toutes les recherches à l'égard de ce chaînon qui relierait l'homme avec le singe ont été futiles jusqu'ici, admettant même avec Virchow que la découverte future de ce " proanthropose " est tout à fait improbable, ne peut-on pas croire, néanmoins, théoriquement, que ce chaînon qui manque a jadis existé, et que, par son corps, l'homme tire son origine de quelqu'espèce inconnue de gorille ou de babouin. L'analogie et l'induction scientifique semblent nous faire une obligation d'admettre, (si l'évolution générale est une chose vraie), que la charpente corporelle de l'homme a été elle-même produite par la même loi de transformation qui a produit tous les animaux d'ordre inférieur. Il n'y a aucune raison dans la science biologique pour soustraire la structure humaine à l'action de cette loi. Il n'y a, non plus, aucune raison dans le dogme et la saine Métaphysique, pour nous interdire une telle opinion qui a trouvé une si grande faveur parmi l'immense majorité des évolutionistes contemporains.

" Le corps de l'homme tirant son origine de quelqu'animal inférieur, et Dieu infusant subséquemment dans ce corps une âme raisonnable, il n'y a en cela rien de contraire aux dogmes de la foi. On peut même démontrer que cette hypothèse est en harmonie avec les enseignements de saint Thomas. Elle peut rencontrer de très graves difficultés dans le domaine de la Métaphysique et de l'Exégèse biblique ; mais je ne crois pas ces difficultés insurmontables. A tout événement, quoique l'on puisse penser de la théorie, il est toujours bon de considérer qu'elle n'a jamais été condamnée par l'Eglise ; et cependant, elle a été discutée et défendue par des Catholiques depuis plus de 25 ans.

" L'évolution n'est pas opposée à la révélation, comme on se

l'imagine souvent, mais à certaines interprétations de la Bible que des esprits timides regardent comme des vérités révélées. Elle n'est pas opposée aux dogmes de l'Eglise, mais à certaines opinions que des Théologiens, ne relevant en cela que d'eux-mêmes, voudraient nous faire adopter comme des vérités dogmatiques. Dire que l'évolution est agnostique ou athée, dans ses tendances au moins, si elle ne l'est pas dans sa nature intime, c'est trahir une lamentable ignorance de ce qu'elle enseigne actuellement, et c'est faire preuve d'une singulière incapacité d'établir une juste différence entre une induction vraiment scientifique et un système purement philosophique, ou plutôt anti-philosophique. Jamais dans l'histoire de la science, les observateurs attentifs n'ont senti plus qu'à présent, la nécessité de reconnaître un Créateur personnel, une cause première intelligente et souveraine. Jamais le divin caractère du Livre des livres ne s'est aussi glorieusement imposé que de nos jours, après les attaques nombreuses et furieuses qu'on a tentées contre lui, au nom de la science et de la haute critique. Les mêmes recherches, les mêmes découvertes avec lesquelles on se flattait de mettre à néant toutes ses prétentions à un caractère de divinité, loin de confondre telles prétentions, les ont rendues, au contraire, plus logiques et plus fortes. Quant à la preuve de dessein et d'ordre dans la Nature, elle n'a jamais été plus frappante que dans les temps actuels.

" Ainsi donc l'évolution n'est ni " une philosophie de boue," ni " un évangile d'ordure," comme on l'a souvent qualifiée. Cela est si peu juste que, bien comprise, l'évolution est plutôt reconnue comme un appui utile et puissant du dogme catholique ; puisque l'existence de Dieu et la création originelle sont les fondements nécessaires qu'on lui attribue. L'homme lui-même, dans cette hypothèse, n'est pas dépouillé de sa haute prééminence ; il y est plutôt confirmé par les titres les plus forts et les plus nobles. Autant l'évolution ennoblit notre idée de Dieu et de l'homme, autant elle nous fait découvrir de nouvelles magnificences, de nouveaux enseignements dans un monde qui, pour les agnostiques et les athées, est si sombre et si désespérant ! Chaque unité est une partie d'un grand tout qui proclame un Créateur Tout-Puissant. Tout est prévoyance, ordre, sagesse. La bonté et la beauté de Dieu se révèlent dans la fine cristallisation de la neige, dans la texture délicate, la couleur et la senteur de la

rose, dans les dessins merveilleux des ailes de papillons, dans les notes gaies et mélodieuses de l'oiseau, dans la gouttelette de rosée au soleil levant, avec ses riches teintes prismatiques et ses admirables mystères. Dans tous les êtres brillent, éclatent, les plus sublimes leçons, propres à relever notre courage et à fortifier notre espoir dans les promesses de la foi à l'égard d'une immortelle félicité."

Pour des opinions libérales, en voilà. Pour des idées avancées, en voilà. Pour des sophismes et des erreurs, en voilà. On n'aurait jamais cru y trouver la monstrueuse absurdité de l'homme-singe : elle s'y trouve. On n'aurait jamais cru y trouver la révoltante affirmation que la doctrine de saint Thomas est entachée de cette saleté : elle s'y trouve !

Le feu d'artifice déployé à la fin pour exalter les perfections divines révélées par les créatures, n'est qu'un artifice mal déguisé pour cacher l'impiété du système par une grande affectation de piété envers le Créateur. Pendant qu'on supprime Dieu d'une main, on fait semblant de le maintenir avec l'autre. C'est bien réellement supprimer Dieu que de nier son action directe dans le monde, là où son action directe ne peut nullement être remplacée par les forces de la Nature. Autant l'on supprime Dieu de cette façon, autant l'on fait hommage à ces prétendues forces de la vile matière. A la place d'un Dieu caché déroulant toute la série des êtres par une évolution naturelle, comme un artiste caché derrière le rideau fait mouvoir automatiquement ses marionnettes, mettez un Dieu qui laisse le monde aller tout seul tant que la Nature y suffit, mais qui se montre agissant par lui-même chaque fois que la Nature est impuissante ; et vous aurez mille fois plus raison, vous créationiste, que le Dr Zahm évolutioniste, de vous émouvoir avec Job, avec David, avec Salomon, à la vue des créatures qui publient avec tant de magnificence, les grandeurs et la gloire de Dieu.

On reste consterné en voyant un écrivain religieux, un Théologien catholique, s'échauffer tellement à faire l'éloge d'une aussi mauvaise doctrine que celle de l'évolution, présenter cette doctrine avec une si irrespectueuse audace, et l'appuyer de tant d'incohérence, de fausseté et de contradiction. O libéralisme ! voilà de tes coups. En quelque genre que ce soit, dans le domaine scientifique ou dans le domaine théologique, l'esprit d'indépen-

dance et d'innovation conduit presque toujours à des excès, à des horreurs, à des abîmes !

Entre poser Dieu comme cause première créant la matière cosmique et laissant cette matière se développer par elle-même, en vertu de lois inhérentes, sous l'action de causes secondes, sans plus jamais y mettre la main, et poser Dieu créant la matière cosmique et laissant l'Univers se former spontanément, jusqu'à un certain point, par causes secondes et par lois inhérentes, mais intervenant lui-même à certaines grandes étapes, pour fixer de nouvelles situations et introduire de nouveaux êtres qui sont radicalement, essentiellement, au-delà des forces de la Nature ; il y a un abîme d'erreur ; et dans cet abîme, le Dr Zahm est tombé ; car là où la Nature est impuissante, comme dans la production des espèces végétales, des espèces animales et de l'espèce humaine, si on supprime l'action directe de Dieu, on se trouve en face d'effets sans cause,—extrémité impossible et absurde.

Les Pères de l'Eglise ont unanimement adopté le premier point de vue ; ils ont tous enseigné que lorsque Dieu créa la matière de rien, en la tirant du néant, *ex nihilo,* il opéra la grande œuvre de la création proprement dite, dans laquelle se trouvaient comprises virtuellement toutes les formes qui devaient apparaître plus tard ; soit que ces formes fûssent amenées à l'existence par les seules forces de la Nature, ce qui est un développement, soit qu'elles fûssent tirées de la matière préexistante par lui-même, à défaut de la Nature, ce qui est une création secondaire ; et prétendre, comme le fait le Dr Zahm que certains Pères de l'Eglise ont adopté l'autre point de vue, d'après lequel Dieu aurait créé la matière et lui aurait donné la puissance de produire par elle-même, par une évolution naturelle, spontanée, toutes les formes subséquentes, mêmes les espèces organiques, même l'homme, est un autre abîme où le brave Docteur s'est laissé choir, un abîme de fausse interprétation ; et c'est cette énorme bévue que nous stigmatiserons un peu plus loin, tout particulièrement, pour venger l'honneur compromis de saint Thomas et de saint Augustin.

Avouer que le chaînon, l'être intermédiaire manque entièrement entre l'homme et le singe, que les recherches scientifiques démolissent plutôt qu'elles ne fortifient la chimérique hypothèse de la transformation des espèces, et soutenir néanmoins

cette même hypothèse comme étant la plus rationnelle, est à la fois une inconséquence fieffée et une flagrante contradiction.

Se prévaloir du fait que l'Eglise n'a pas formellement condamné l'hypothèse de l'évolution, pour affirmer que cette hypothèse n'est opposée ni au dogme, ni à la Sainte Ecriture, est un coup d'audace tout à fait stupéfiant ; puisqu'il est bien connu de tout le monde, même des plus humbles séminaristes, même des enfants de première communion, que la seule interprétation parfaitement orthodoxe du dogme et de la Sainte Ecriture, au sujet de l'origine particulière de l'homme, est celle d'une création spéciale et distincte, d'une création de toutes pièces, quant au corps et à l'âme, et non celle d'un perfectionnement de singe quelconque, avec infusion finale d'une âme spirituelle.

Oser dire que l'évolution n'est pas agnostique ou athée dans sa nature intime et dans ses tendances ; que ceux-là font preuve d'ignorance et de stupidité qui éprouvent du dégoût pour l'évolution ; que l'évolution est une doctrine scientifique, mais que la création spéciale des espèces est une doctrine anti-philosophique: voilà autant d'affirmations aussi outrageantes qu'erronées ; car 1o la racine fondamentale de l'évolution est, avec les uns, le matérialisme qui nie Dieu et explique forcément l'Univers par les seules forces de la Nature, et avec les autres, le naturalisme qui trépigne de rage quand on lui parle de l'action ou de l'intervention personnelle de Dieu dans la course de l'Univers et de la société, tellement que sans le matérialisme et le naturalisme, on n'aurait jamais entendu parler d'évolution dans le monde ; 2o les hommes les plus éminents, les plus distingués par le génie et par la science, Théologiens, Philosophes, Astronomes, Physiciens, Géologues, etc., n'ont eu que du mépris et de la répugnance, au moins de la défiance et de l'indifférence pour les meilleures et les plus célèbres théories sur l'évolution et la transformation ; on les pourrait compter par milliers ; ceux-ci ne sont-ils rien, et les quelques esprits légers qui, des rangs catholiques, ont suivi Darwin, sont-ils tout, au sein de l'Humanité instruite et intelligente ?—3o il n'y a rien de plus anti-scientifique et anti-philosophique, ainsi que nous l'avons démontré dans la conclusion de cet ouvrage sur la Pluralité des mondes, que l'hypothèse arbitraire et vaine de l'évolution spontanée de toutes les espèces végétales et animales, y compris l'homme : anti-scientifique, parce qu'elle détruit de fond en comble les espèces qui ne

seraient plus, contrairement aux faits les plus certains de la Paléontologie et de la Zoologie, que des formes accidentelles, transitoires, de la matière organisée allant toujours en variant, en multipliant et en perfectionnant ses aspects ; anti-philosophique, parce qu'elle détruit radicalement les types dans l'Esprit d'un Dieu Créateur et Ordonnateur, à la façon des matérialistes qui, n'admettant pas Dieu, n'admettent pas de plan préconçu dans l'ensemble et dans les détails de l'Univers, ou parce que, à la façon des naturalistes qui, une fois la matière créée et lancée, ne veulent plus que Dieu s'en occupe, si elle reconnaît les types dans l'Esprit de Dieu, elle oblige néanmoins Dieu à n'atteindre son but qu'indirectement par une longue série d'ébauches, œuvres imparfaites de la Nature, au lieu de l'atteindre directement par des œuvres personnelles, toutes aussi parfaites les unes que les autres ; hypothèse arbitraire et vaine, avons-nous dit avec raison, parce qu'il n'y a pas d'autre doctrine parfaitement philosophique et scientifique, au sujet de l'origine des plantes, des animaux et de l'homme, que celle d'une création spéciale et indépendante des premiers individus de chaque espèce, répondant à un type déterminé dans l'Idée créatrice et ordonnatrice de Dieu.

Après l'erreur, la fausseté, la contradiction, l'audace et l'outrage, voici venir maintenant la démence.

Attribuer aux études évolutionistes le retour de plus en plus accentué du monde savant à la reconnaissance d'un Dieu Créateur, et à l'admission du caractère inspiré de la Bible, est un premier acte de véritable démence. Car ce mouvement qui est très réel et que nous saluons avec autant de bonheur que le Dr Zahm, est dû tout simplement à la grande abondance, à la haute importance et à l'esprit tout à fait sérieux des travaux et des recherches scientifiques en tout genre, depuis un demi-siècle ; travaux et recherches qui démontrent de plus en plus et l'inanité de la matière, ce qui exige Dieu à l'origine de tout, et la science merveilleuse de la Bible, ce qui exige l'inspiration de ceux qui l'ont écrite. Loin que l'évolution ait été une cause d'avancement vers ce double but, elle a été plutôt une cause de retard, une obstruction et un égarement dans la voie du progrès. Le progrès s'est opéré en dépit de cet obstacle. Si au lieu de reconnaître la nécessité d'un contrôle intelligent et tout-puissant dans la prétendue évolution naturelle des espèces, on eût admis tout de suite la nécessité autrement impérieuse d'un acte créateur

intelligent et tout-puissant dans leur formation et diversification absolue, il n'y a pas de doute que l'idée de Dieu présent partout et de la Bible inspirée ne se fût imposée au monde scientifique beaucoup plus promptement et avec une force beaucoup plus grande.

Affirmer que l'évolution, loin de dégrader l'homme, le confirme plutôt, par les titres les plus forts et les plus nobles, dans ses hautes prérogatives de roi de la création, est un deuxième acte de véritable démence. Quels sont donc ces titres forts et nobles dus à l'évolution ? Est-ce la reconnaissance du corps humain comme anneau suprême de la chaîne indivisible des êtres vivants ? Mais dans le cas d'une création directe et immédiate, le corps de l'homme est avec bien plus de raison, le chef-d'œuvre de la Nature et le couronnement de toutes les merveilles de l'Univers. Est-ce le perfectionnement définitif de la forme singe qui, dépouillée peu à peu de ses traits les plus grossiers, pendant une longue suite de siècles, est devenue enfin cette structure si belle et si imposante qui est la nôtre ? Mais cette structure humaine, si belle et si imposante, est beaucoup plus admirable à contempler sortant des mains radieuses du Créateur, que provenant d'une brute ignoble par n'importe quelle espèce de transformation. Est-ce l'infusion glorieuse d'une âme spirituelle dans le corps d'un singe devenu corps humain ? Mais l'insufflation d'une âme spirituelle dans un corps splendide que Dieu lui-même vient de créer est une œuvre incomparablement plus sublime que la substitution d'une âme raisonnable à une âme irraisonnable dans le corps d'un singe, ou que la transformation de cette âme irraisonnable en une âme raisonnable. Oui, certes, vous dégradez l'homme, Dr Zahm, en lui assignant une telle origine ; et du train que vous y allez, vous n'êtes pas éloigné de vous écrier avec les incrédules goguenards et impies : " mieux vaut un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré." Franchement, c'est horrible de votre part.

Soutenir que l'évolution bien comprise fortifie le dogme catholique, ennoblit l'idée que nous avons de Dieu, et nous le fait voir sous un jour nouveau, avec des grâces nouvelles, dans tous les êtres de l'Univers, est un troisième acte de véritable démence. Quel avantage y a-t-il à considérer un Dieu qui, comme un potier penché sur son argile, travaille péniblement sur la matière organisée prise dans son ensemble, la manipule de mille et mille

manières différentes, l'accroît sans cesse par l'addition d'éléments nouveaux, multiplie à l'infini ses aspects transitoires, élève toujours plus ses modifications vers des formes supérieures, jusqu'à la forme simienne, jusqu'à la forme humaine, et produit enfin, après d'innombrables siècles d'efforts, le monde organique actuel ? N'est-il pas infiniment plus admirable de considérer un Dieu qui, une fois la matière primitive tirée du néant, et l'Univers constitué, et la Terre affermie, produit ensuite lui-même, de matière préexistante et de formes substantielles créées immédiatement pour les besoins divers, toutes les espèces organiques, soit végétales, soit animales, dans un état permanent, au fur et à mesure que leur présence devient nécessaire ou utile sur la surface du globe ; les espèces végétales provenant de germes déposés à profusion dans le sol, et les espèces animales de parents adultes formés tout d'un coup mâles et femelles ? Un Dieu qui agit ainsi, avec une puissance absolument et instantanément maîtresse de la matière, qui obtient son but avec une infaillible précision, à l'heure fixée, à l'endroit convenable, et qui organise, pour la période voulue, chaque espèce distincte selon le type choisi de toute éternité dans son Intellect immuable, n'est-il pas infiniment plus fort, plus sage, plus glorieux, qu'un Dieu qui, tirant les espèces les unes des autres, sacrifiant les formes anciennes pour produire les nouvelles, a l'air de tâtonner dans son œuvre, de n'être jamais satisfait aussi longtemps qu'il travaille, de rejeter tout ce qui précède comme inférieur à son idéal, et d'essayer toujours à faire mieux, jusqu'à ce qu'il ait enfin trouvé l'homme, après d'interminables reprises ? Eh bien ! cette dernière conception de Dieu, si étroite et si misérable, voilà celle que le Dr Zahm nous propose, voilà celle que l'évolution nous enseigne. O le noble maître ! ô le noble enseignement !

Sans doute, le Dr Zahm pourrait nous objecter ici qu'on ne dérogerait pas plus à la gloire du Créateur en le considérant derrière l'évolution naturelle des espèces qu'en le considérant derrière l'évolution naturelle de la matière cosmique en nébuleuses, en étoiles, en planètes, en satellites, en astéroïdes divers, cette dernière évolution étant admise universellement comme non injurieuse à Dieu. Mais qui ne voit le sophisme ? La matière cosmique se déployant en systèmes solaires, voilà un développement, non une évolution ; la matière, dans un tel développement, n'obtient que des résultats purement matériels qui ne s'élèvent

jamais au-dessus de sa propre nature ; tandis que dans la prétendue évolution des espèces, la matière, même si on la suppose organisée, même si on lui donne des types initiaux créés par Dieu, obtient des résultats vitaux qui s'élèvent non seulement au-dessus de sa propre nature, mais qui s'élèvent même sans cesse au-dessus de toutes les natures des formes précédentes,alors que toutes les formes produites, essences distinctes, sont pourtant séparées les unes des autres par des abîmes infinis ! Il est clair que Dieu peut mettre dans la matière des forces capables de lui faire produire un simple développement, où les effets n'ont qu'une essence commune avec leurs causes, comme les systèmes solaires issus des nébuleuses ; mais il n'est pas moins clair qu'il est impossible à Dieu de communiquer à la matière des forces capables de lui faire produire une évolution où les effets seraient essentiellement différents de leurs causes, comme la vie issue du limon, comme les espèces organiques issues les unes des autres, pour la raison qu'il est impossible à une cause de transmettre à son effet une essence qu'elle n'a point : *nemo dat quod non habet.* Dans le premier cas, un pouvoir borné est suffisant ; dans le deuxième, il faut un pouvoir infini. Dans le premier cas, Dieu peut, tout en se reposant, laisser la Nature opérer toute seule ; dans le deuxième, il faut que Dieu intervienne directement par lui-même. Et s'il n'intervient pas d'une manière franche, en créant de ses propres mains, une à une, toutes les espèces vivantes, sans nul recours à des puissances auxiliaires, comme il convient à sa Haute Majesté, il faudra qu'il intervienne d'une manière dissimulée, souverainement indigne de sa gloire, en agissant lui-même dans les causes secondes et par les causes secondes, comme un joueur de marionnettes, pour leur faire produire en apparence toutes les espèces, alors que c'est lui-même qui les produit en réalité et qui les tire péniblement les unes des autres. Voilà le rôle indigne que les évolutionistes attribuent à Dieu. Ils s'aveuglent, ils se trompent, en disant que Dieu agit uniquement à l'origine, qu'il se repose ensuite, et qu'il laisse les causes secondes produire seules toutes les espèces. Puisque les causes secondes ne peuvent naturellement produire les espèces, il faut bien que ce soit Dieu qui les produise lui-même, finalement, par une création franche ou par une création dissimulée. En dernière analyse, les évolutionistes nous révoltent donc avec cette triple horreur : 1o une création dissimulée ; 2o une création

subordonnée au concours apparent des créatures ; 3o une création imparfaite ne produisant que des ébauches, tant que le but final n'est pas atteint.

En vérité l'évolution n'est donc pas autre chose qu'une " philosophie de boue et un évangile d'ordure." Et assurément, c'est avec bon droit que le *Irish World*, après avoir fait connaître par des extraits autorisés la doctrine du savant Professeur de l'Université de Notre-Dame, accompagnait ses extraits des remarques suivantes :

" Le Dr Zahm est venu ici avec une réputation déjà établie d'extrême libéralisme. Il a tellement ajouté à cette réputation par ses récentes conférences, que les Catholiques de l'endroit, à esprit plus conservateur, chuchotent déjà entre eux des insinuations d'hérésie. Plusieurs seraient même désappointés, si les prétendues infractions faites à l'orthodoxie par l'illustre conférencier ne formaient pas finalement la base d'un procès ecclésiastique ou d'un scandale en matière de dogme.

" Le Pape, il n'y a pas longtemps, a conféré *proprio motu* au Père Zahm le degré de Docteur ; et c'est un fait digne d'attention que le seul autre homme de science à qui le Vatican a accordé cet honneur est St-George Mivart, dont les excursions dans les champs prohibés de l'infidélité, avec leurs justes suites de réprimandes et de rétractations sont encore toutes fraîches dans la mémoire du public. On se demande si un pareil sort n'attend pas le Dr Zahm.

" Les théories exposées par le Docteur dans ses conférences ne sont ni nouvelles, ni particulièrement étranges dans le monde scientifique. Elles ne font sensation que parce qu'elles viennent d'un Catholique éminent, honoré de faveurs particulières de la part du Saint-Siège. Le Docteur prétend s'en tenir uniquement aux conclusions de la science, et affirme qu'il n'y a rien dans ces conclusions qui soit en désaccord avec une légitime interprétation de la Sainte Ecriture. Il cite saint Thomas pour justifier Darwin, et saint Grégoire de Nysse à l'appui de Laplace, d'Herschell et de Faye... Au sujet de l'évolution, il soutient que cette hypothèse est de beaucoup plus rationnelle que la théorie de la création spéciale, et en outre, parfaitement d'accord avec les enseignements des Pères de l'Eglise. Or, c'est en cela que consiste l'étrangeté de sa doctrine."

Le Dr Zahm ne s'est pas contenté d'exhaler son évolutionisme

dans des conférences passagères. Il a publié un ouvrage spécial sur le sujet, intitulé *Evolution et Dogme*, affirmant positivement dans cet ouvrage que la doctrine de l'évolution théiste est en parfaite harmonie avec les enseignements de saint Thomas et de saint Augustin, les deux plus brillantes lumières de l'Eglise Occidentale. A l'entendre, c'est l'hypothèse même de ces deux grandes autorités, sur l'origine des espèces ; et il essaye à se justifier par des citations.

Eh bien ! ceci est le comble de l'erreur, de l'audace et de l'aveuglement. Il est faux, absolument faux que saint Thomas et saint Augustin aient jamais rien écrit qui soit de nature à favoriser la doctrine, même théiste, de l'évolution et de la transformation des espèces ; il est faux, absolument faux, que saint Thomas et saint Augustin, ni de près ni de loin, aient été évolutionistes ; et c'est une souveraine indignité en même temps qu'une souveraine injustice que de les compromettre ainsi en les rendant solidaires l'un et l'autre des stupidités de cette abjecte doctrine. Quand on pense à tout ce qu'elle renferme d'anti-scientifique, et surtout d'anti-philosophique et d'anti-religieux, on se figure avec quelle véhémence les Docteurs calomniés et outragés protesteraient contre une telle imputation, s'ils vivaient de nos jours, ou s'il leur était donné de revenir un instant sur la Terre pour se défendre. Il appartenait à quelqu'un de leurs disciples, familiers avec leurs ouvrages, connaissant à fond leurs enseignements, de protester en leur nom et de réhabiliter leur mémoire. Cette noble tâche a été victorieusement accomplie par l'écrivain, ou par un écrivain de la *Casket*, de Antigonish, Nouvelle-Ecosse, avec une science, avec une logique, avec une force qui ne laissent rien à désirer. Nous ne pouvons mieux faire, pour démasquer à notre tour la présomption du Dr Zahm et venger l'honneur de saint Thomas et de saint Augustin, que de reproduire cette étude magistrale. Nous la traduirons donc, heureux d'en enrichir notre livre. Mais nous la traduirons librement : nous retrancherons, nous modifierons çà et là, nous amplifierons même beaucoup, en certains endroits, pour donner au texte plus de relief et de clarté. Elle consiste, en substance, dans les raisons qui suivent.

Le Dr Zahm cite plusieurs passages qui, à première vue, ont un peu l'air de justifier sa prétention que saint Thomas est évolutioniste, ou du moins le précurseur prochain des évolutionis-

tes, saint Augustin en étant le précurseur éloigné. Mais n'est-il pas connu de tous que l'on peut attribuer le sens qu'on voudra à n'importe quel passage d'un auteur, si on l'isole du contexte et du livre même dans ce qu'il enseigne généralement ? L'interprétation que le Dr Zahm attache aux passages qu'il cite est contraire, tout ce qu'il y a de plus contraire, à l'esprit et à l'intention et à la doctrine commune de l'un et de l'autre de ces deux incomparables génies. Commençons par saint Thomas. Nous allons voir par une foule de considérations qu'il n'y a pas le moindre accord entre ses enseignements et les principes de l'évolution, si théiste qu'on la suppose.

A la page 19, l'auteur de l'ouvrage *Evolution et Dogme*, nous avertit qu'il veut se renfermer presque entièrement dans les limites de l'évolution organique, se borner à la transformation naturelle des plantes et des animaux qui vivent ou qui ont vécu sur notre globe. Nous avons donc tout simplement à considérer l'origine des espèces ; et la question est de savoir si les premiers individus de chaque espèce ont été formés par le Créateur *immédiatement* par un assemblage instantané de matière et de formes substantielles, ou *médiatement*, par la transformation graduelle des espèces préexistantes. Cette dernière conception de l'origine des espèces, dite " création dérivative," ou " création par causes secondes," est précisément celle du Dr Zahm. Elle implique deux choses de toute nécessité : 1o que les espèces ne sont pas fixes, mais variables dans leur essence ; 2o que l'action directe du Créateur ne s'est exercée tout au plus que dans la production d'un petit nombre de types primitifs.

Pour montrer que cette théorie de l'origine des espèces est en parfait accord avec l'enseignement de l'Ange scolastique, le Dr Zahm cite quelques passages de saint Thomas, dans lesquels celui-ci, à l'exemple de saint Augustin, avance comme une opinion probable que les plantes, les poissons, les oiseaux et les animaux furent produits par Dieu, " non en acte, mais par vertus causales seulement, c'est-à-dire que le pouvoir de les produire fut accordé à la Terre." Voyons donc si cette production " par des vertus causales seulement " implique un système d'évolution organique.

Quand saint Thomas, après saint Augustin, suggère que les plantes et les animaux furent produits, dans le premier principe, *in principio*, "non en acte, mais par vertus causales seulement,"

il veut dire nécessairement une de ces deux choses : 1o ou chaque espèce distincte fut engendrée de la matière, indépendamment de toutes les autres espèces ; 2o ou quelques-unes tout au plus des formes inférieures de la vie furent engendrées de la matière, et de celles-ci, par évolution, s'épanouirent toutes les formes supérieures. Ce dernier sens est-il celui de saint Thomas? Alors, c'est le triomphe du Dr Zahm : saint Thomas aurait enseigné la " création dérivative," d'une façon absolument évolutioniste. Au contraire, le sens de saint Thomas est-il le premier ? Alors, c'est la condamnation du Dr Zahm : saint Thomas aurait enseigné la " création spéciale " de toutes et de chacune des espèces par l'intervention personnelle de Dieu.

Eh bien ! voilà qui tranche la question. Car il est facile de voir, par d'autres parties de ses ouvrages, que saint Thomas n'a jamais connu, n'a jamais mentionné, n'a jamais enseigné d'autre création des espèces que la " création spéciale," où chaque espèce a son origine propre, d'une manière distincte et indépendante.

L'évolution organique, ainsi que nous l'avons fait observer, présuppose la variabilité des espèces, ou la possible transformation d'une espèce en une autre. Or, saint Thomas enseigne que l'espèce est fixe et invariable. " Ce par quoi, dit-il, une chose est constituée en espèce doit être *fixe* et *permanent*, et, en quelque sorte, *indivisible*," (1a 2æ, q. 52, a. 1). Et ailleurs, encore plus clairement : " Il y a en toute espèce une tendance naturelle à conserver l'entité propre ; cette entité propre ne pourrait être conservée, si elle pouvait se transformer en une autre. Par conséquent, *aucune créature d'ordre inférieur ne peut avoir une inclination naturelle à passer dans un ordre supérieur ;* l'âne, par exemple, n'a aucune tendance à devenir cheval ; car si une espèce devenait une autre espèce, elle cesserait d'exister." (1a p., q. 63, a. 3). Enfin, il affirme distinctement que les formes substantielles qui constituent les êtres corporels en telle ou telle espèce furent créées par Dieu d'une manière immédiate, lors de la formation initiale de toutes les espèces. Il dit : " C'est pourquoi les formes substantielles qui, à l'origine, constituèrent les corps, furent créées, *d'une création immédiate*, par Dieu à qui seul, comme à son Auteur, la matière est entièrement soumise," (1a p., q. 65, a. 4). La forme substantielle, selon saint Thomas, est ce principe déterminant qui, par son union avec la matière,

constitue une substance corporelle d'une espèce déterminée, vivante ou non vivante. Et puisqu'il enseigne que dans la production initiale des êtres actuels, à nature complète, les formes substantielles des premiers individus furent créées par Dieu immédiatement, de façon à les constituer en espèces distinctes, il enseigne donc bien clairement,—non la doctrine de la " création dérivative," autrement dite évolution,—mais la doctrine de la " création spéciale," autrement dite création directe et immédiate de toutes les espèces par Dieu personnellement.

Le Dr Zahm présente ici une objection. Il dit : "Saint Thomas admet distinctement la mutabilité des espèces." Pour preuve, il nous réfère à la *Somme,* (1a p., q. 9, a. 2). Dans cet article, saint Thomas discute la question : n'y a-t-il que Dieu qui soit immuable ? Faisant remarquer que toute créature est en quelque sorte muable, en autant qu'elle commence à être et qu'elle cesse ou peut cesser d'exister, il procède à résoudre la difficulté suivante : " Tout ce qui est muable est sujet à variation. Or, les formes substantielles constituant les essences des corps ne sont pas sujettes à variation ; car il est démontré dans Aristote, ouvrage sur les *Six principes,* qu'une forme consiste en une essence tout à fait simple et invariable ; donc l'immutabilité n'appartient pas à Dieu seul. ' A cette difficulté, il répond que les formes, en elles-mêmes, sont invariables, mais néanmoins sujettes à la variation des substances composées qu'elles constituent, par leur union avec la matière. Le corps de l'article nous fait comprendre clairement en quoi consiste une telle variation. " Les substances corporelles, y est-il expliqué, sont muables de deux manières : 1o en autant qu'elles sont sujettes à des mutations accidentelles, comme changements de couleur et autres semblables ; 2o en autant qu'elles sont sujettes à la corruption essentielle qui arrive lorsque l'union entre la matière et la forme est rompue ; ainsi lorsqu'un être humain meurt, la nature composée résultant de l'union de l'âme et du corps cesse d'exister." D'après cette explication, l'espèce est donc tout au plus sujette à des variations accidentelles ; tous les individus qui la composent peuvent périr et elle peut cesser d'exister ; mais en tout cela, on ne peut apercevoir la moindre idée, la plus légère suggestion que l'espèce, par sa forme, soit essentiellement variable et susceptible de se transformer en espèces différentes, inférieures ou supérieures. Ainsi s'évanouit l'objection puérile du Dr Zahm.

Une autre ligne d'argumentation nous conduira plus directement au but. Saint Thomas admet comme probable l'opinion de saint Augustin que les plantes et les animaux furent créés "non en acte, mais par vertus causales seulement." Les vertus causales de la Nature pouvaient-elles faire que Dieu n'eût aucun besoin d'intervenir par lui-même, dans la production actuelle des espèces organiques ? L'affirmative nous donne l'évolution ; la négative nous donne la création. Eh bien ! c'est la réponse négative qui est la seule vraie. Donc il faut bannir l'évolution.

Dans son ouvrage *De potentiâ,* (q. 4, a. 2), saint Thomas parle des plantes et des animaux, comme ayant été créés " non en acte, mais virtuellement, en ce sens *qu'ils pouvaient être tirés des éléments par la vertu de l'acte créateur,* qui est le *fiat,* le verbe de Dieu." L'efficacité des causes secondes ou "vertus causales" autres que la vertu de Dieu, n'était donc pas assez grande pour exclure l'intervention divine ; l'intervention divine a donc été nécessaire dans la production actuelle de chaque espèce ! De plus, dans la *Somme,* (1a 2æ, q. 5, a. 7, ad. 2), saint Thomas, selon sa méthode ordinaire d'argumentation, soulève cette difficulté : " Comme Dieu est l'auteur immédiat du bonheur de l'homme, ainsi est-il l'auteur immédiat de la Nature ; mais dans la constitution initiale et actuelle de tous les êtres, il produisit les créatures *sans aucune opération secondaire des causes créées, les faisant toutes parfaites, chacune selon son espèce."* Quoi de plus significatif que ce parallèle ? Saint Thomas le nie-t-il, dans sa réponse, quant à Dieu créant les espèces parfaites, sans les causes secondes ? Loin de là ; il l'admet et le réaffirme, ajoutant ces paroles, encore plus explicites : " car *il produisit de cette manière les premiers individus de chaque espèce,* afin que leur nature fût transmise aux individus subséquents."

Ce n'est pas tout. Nous avons un témoignage encore plus formel que toutes les preuves apportées jusqu'ici, pour démontrer que le concept d'évolution organique, de transformation ascendante et spontanée des espèces, est entièrement, absolument étranger à l'esprit de saint Thomas. Dans le *Scriptum in secundum Sententiarum Librum,* (dist. 1a, q. 1, a. 4), il s'applique à résoudre la question : y a-t-il d'autres êtres que Dieu qui peuvent créer quelque chose ? et en la discutant, il en vient à dire que " comme aucune créature ne peut créer une autre créature, soit par son propre pouvoir, soit par un pouvoir communiqué de

Dieu, ainsi Dieu seul est la cause immédiate de tous les êtres qui ont reçu l'existence par création ; " donnant comme exemples " les êtres primitifs qui n'ont pu venir à l'existence par voie de génération naturelle, à cause du manque de progéniteurs de même espèce, et dont *les premiers individus furent, en conséquence, créés par Dieu immédiatement,* comme le premier lion, (le premier singe, le premier homme), et ainsi de suite ; car *un être humain ne peut être engendré naturellement que par un être humain,* (un lion par un lion, un singe par un singe)."

Le sens de ces paroles est de la plus haute évidence. En termes si clairs et si précis que l'ombre même du doute n'est pas possible, saint Thomas enseigne donc une seule forme de création, la " création spéciale " de toutes et de chacune des espèces organiques, par l'action directe et immédiate du Créateur. " Pas de compromis, s'écrie le Dr Zahm : il faut de toute nécessité être évolutioniste ou créationiste." Parfait. Pas de compromis. Mais que faut-il penser, alors, de l'attentat du Docteur pour capturer le prince des Théologiens catholiques et l'entraîner de vive force, malgré ses protestations, dans le camp des évolutionistes, en falsifiant sa doctrine, en lui faisant dire exactement le contraire de ce qu'il enseigne ?

Loin d'être favorable à l'évolution organique, même s'opérant sous l'impulsion de Dieu, saint Thomas lui est directement opposé. La tendance naturelle des êtres organisés est de conserver leur nature spécifique, de croître et de se multiplier dans les limites fixes et infranchissables de leur essence. Le semblable engendre le semblable, et rien de plus. Et comme les individus d'une espèce quelconque sont essentiellement différents des individus de toute autre espèce, dans la Nature comme dans l'Idée de Dieu, quelque grande que soit leur ressemblance commune à l'extérieur, il s'ensuit que les premiers individus de toutes les espèces, faute de progéniteurs, n'ont pu être formés, indépendamment les uns des autres, que par l'action directe et immédiate du Créateur. Voilà ce qu'enseigne saint Thomas.

Afin d'écarter absolument tout nuage dans ce beau ciel Thomiste, éclatant de lumière, nous expliquerons maintenant ce que l'Ange de l'Ecole veut dire par *vertus causales*, expression très philosophique, dont le sens très profond n'apparaît pas immédiatement. Car on se rappelle que saint Thomas, d'accord avec saint Augustin, parle des plantes et des animaux comme

ayant été créés " non en acte, mais par vertus causales seulement."

Quelles sont donc ces vertus causales ? Saint Thomas lui-même va nous l'apprendre. Il nous dit un peu plus loin que " les plantes et les animaux, ayant d'abord été créés virtuellement, par vertus causales, pouvaient subséquemment être *tirés de la matière, ou par l'acte de Dieu, ou par des forces naturelles,* inhérentes à la matière." Les voilà donc, les vertus causales : *une passive, ou plastique, la matière,* qui fournit les éléments déjà créés ; *l'autre active, ou exécutrice,* qui produit les premiers individus des espèces par l'union de la matière et de la forme substantielle ; et cette vertu active ou exécutrice est de deux genres : *ou c'est l'acte de Dieu lui-même, ou c'est la force naturelle déposée par Dieu dans la matière.*

La seule question est donc de savoir laquelle de ces deux vertus causales actives ou exécutrices a fait surgir de la matière les plantes et les animaux, d'après la doctrine de saint Thomas. Est-ce l'acte de Dieu ? Est-ce la force de la Nature ? Tout est là. Eh bien ! qu'on en juge. Saint Thomas dit positivement que les plantes et les animaux ont été créés par vertus causales, dans le principe, " en ce sens qu'ils pouvaient plus tard être tirés des éléments de la matière *par la puissance de l'acte, ou du verbe de Dieu.*" Parlant ensuite spécifiquement du corps de l'homme, il dit que " le corps de l'homme a été lui-même créé par vertus causales, en ce sens que Dieu a communiqué à la matière une vertu passive, (plastique), en raison de laquelle il pouvait être produit ou tiré de la matière, *par la vertu active, (exécutrice), du Créateur.*"

L'idée de saint Thomas est parfaitement claire, si l'on fait attention à la différence que l'Angélique Docteur veut nous faire saisir entre la création primordiale où tout fut tiré du néant, et les créations secondaires où les éléments furent tirés de la matière préexistante. La création primordiale est la grande création qui renferme toutes les autres virtuellement. Quand on dit que tous les objets des créations secondaires ont été créés par vertus causales, dans le principe, on veut dire qu'ils se trouvent compris en puissance dans la création primordiale, attendant l'heure où ils pourront subséquemment être tirés de la matière, ou par l'acte de Dieu lui-même, ou par les forces de la Nature. Par exemple, les forces de la Nature ont pu constituer le globe ter-

restre, tel qu'il est, au point de vue inorganique ; et une fois les espèces vivantes constituées, la Nature seule suffit à leur multiplication indéfinie. Dans ces cas et autres semblables, Dieu agit par les causes secondes. Mais il y a d'autres cas où les causes secondes sont radicalement inefficaces, et où l'intervention immédiate de Dieu est absolument nécessaire. Tel est le cas de la production originelle de toutes les espèces végétales et animales dans leurs premiers individus, parce que l'élément nouveau qui apparaît ici, le principe vital, est d'un autre ordre que celui de la matière, parce qu'il y a entre la matière et le principe vital un abîme infini de séparation qui ne peut être franchi que par Dieu. Tel est encore le cas de la production originelle de l'espèce humaine dans le premier homme et la première femme, parce que l'élément nouveau qui apparaît ici, le principe intellectuel, est d'un autre ordre que celui du principe vital des animaux et des plantes, parce qu'il y a entre ce dernier principe et le principe intellectuel un autre abîme de séparation qui ne peut être franchi que par Dieu. Il faut même dire qu'il y a un abîme infini de séparation entre deux quelconques des espèces proprement dites, parce que toutes les espèces constituent, une à une, des ordres particuliers, où les traits fondamentaux de chaque structure sont déterminés par la forme substantielle, et où chaque forme substantielle, correspondante à un type immuable de l'Intellect divin, est renfermée dans les limites de sa propre essence ; d'où il suit que tous les abîmes intermédiaires, d'une espèce à l'autre, depuis le champignon microscopique jusqu'à l'homme, ne peuvent être franchis que par Dieu. Dans tous les cas où la Nature se suffit à elle-même, les vertus causales sont la matière et les forces inhérentes à la matière. Dans tous les cas où il est indispensable que Dieu intervienne directement, les vertus causales sont la matière et l'action de Dieu.

Voici un passage de saint Thomas, sur le même sujet, encore plus clair, plus formel et plus explicite que les passages rapportés plus haut. On lit dans la *Somme*, (1a p., q. 71, a. 1, ad. 1) : " Avicenne prétend que tous les animaux ont pu provenir des éléments de la matière par un procédé naturel, sans germe préexistant. Mais cela n'est pas admissible, parce que la Nature, agissant par des moyens déterminés, ne peut, par les mêmes moyens, obtenir que les mêmes effets, ou ne peut obtenir les mêmes effets que par les mêmes moyens. Les organismes qui

s'engendrent naturellement par un germe, ne peuvent, ce germe faisant défaut, être engendrés *par aucune puissance de la Nature*... Dans la génération naturelle des animaux, *le principe actif est la vertu productrice qui est dans le germe ;... le principe passif est la matière dans ses éléments et ses composés.* Mais dans le commencement, à l'égard des premiers individus de chaque espèce, *(le principe passif restant le même, c'est-à-dire la matière), le principe actif a été le verbe de Dieu,* qui a tiré de la matière inorganique les premiers animaux, dans un état pleinement développé, selon les autres Pères, mais dans un état virtuellement développé selon saint Augustin." Ce sentiment particulier de saint Augustin, à l'égard de l'état initial des premiers animaux de chaque espèce, créés par Dieu dans la création secondaire, ne paraît pas beaucoup rationnel, si l'on considère que la terre qui est le sein naturel des germes de plantes, n'est pas du tout celui des germes d'animaux; à qui il faut, pour croître, un réceptacle plus chaud, plus délicat et plus sûr. Ainsi les plantes ont bien pu être créées sous forme d'embryons, dans un état virtuellement développé, au sens de saint Augustin, puisque leurs germes subsistent et se développent naturellement dans le sol ; mais les animaux, au contraire, ont dû être créés sous forme d'adultes, dans un état pleinement développé, au sens des autres Pères, puisque leurs germes, à la merci du sol, auraient péri infailliblement.

Dans la génération naturelle des êtres organiques, la vertu causale active est donc le principe vivant et fécond qui est dans le germe ; et le germe faisant défaut, la vertu causale active est elle-même absente, et toute génération est impossible. La génération contra-naturelle sans germe préexistant n'a pu être possible, à l'origine, pour les premiers individus de chaque espèce, que parce que la vertu causale active de Dieu lui-même a agi directement sur la matière, pour produire soit des corps embryonnaires pour les plantes, soit des corps adultes pour les animaux ; là, développement virtuel ; ici, développement actuel.

Saint Thomas enseigne donc bien clairement que Dieu, comme Créateur direct et immédiat est à l'origine des premiers individus de toutes les espèces. Car, d'une part, il affirme que, dans le cas des organismes qui s'engendrent naturellement par un germe, il n'y a aucune puissance dans la Nature capable, à défaut de germes, de les produire ; et d'autre part, il affirme que la seule

puissance active qui les a produits à l'origine, est la parole de Dieu, c'est-à-dire Dieu lui-même agissant, non par causes secondes, comme dans l'ordre naturel ordinaire, mais en dehors et au-delà de la sphère inefficace de toutes les forces de la Nature. Dans la première institution des choses, nous dit-il, dans la production actuelle des premiers individus de chaque espèce, la vertu causale passive fut la matière préexistante, et la vertu causale active fut, non aucune force inhérente à la matière, mais l'acte, le *fiat*, le verbe, la parole de Dieu lui-même.

Cette même conclusion s'impose à nous avec une force irrésistible, si nous étudions la doctrine de saint Thomas relativement à la préexistence du corps de l'homme en particulier. " Il y a, dit-il, pour une chose, deux manières d'être dite préexistante, ou créée virtuellement dans la Nature : une, en puissance à la fois active et passive, lorsque l'être peut se tirer de la matière par l'action d'une cause seconde ; *l'autre, en puissance passive seulement, lorsque l'être ne peut être tiré de la matière que par Dieu lui-même ; c'est de cette dernière façon que le corps de l'homme a préexisté,* c'est-à-dire a été créé virtuellement, à la première origine des choses, parmi toutes les œuvres de la création *ex nihilo,*" (1a p., q. 91, a. 2, ad. 4). Quoi de plus positif ? La matière n'est que la vertu causale passive, Dieu est la seule vertu causale active qui, plus tard, produira les corps du premier homme et de la première femme.

On voit ici jusqu'à quel point le Dr Zahm est aveuglé. Il ose dire, dans son ouvrage *Evolution et Dogme*, p. 358, que l'hypothèse qui attribue la formation du premier organisme humain à l'opération de causes secondes, ou de puissances créées, c'est-à-dire à la transformation naturelle ascendante des organismes antérieurs, n'est pas nécessairement en antagonisme direct avec la doctrine de saint Thomas sur ce point. Or, la doctrine de saint Thomas est celle-ci (1a p., q. 91, a. 2) : " La formation primitive du corps de l'homme n'a pu être effectuée par aucune puissance créée, mais par l'acte immédiat de Dieu seul " ; d'où sa conclusion : " il a donc été nécessaire que le premier corps humain fût formé par Dieu immédiatement." Eh bien ! si cette proposition : " aucune puissance créée, aucune cause seconde, aucune force de la Nature, par évolution ou autrement, n'a pu former le premier corps humain,"—n'est pas nécessairement en antagonisme direct avec cette autre proposition : " certaines

puissances créées, certaines causes secondes, certaines forces de la Nature, par évolution, ont pu former le premier corps humain,"—alors cette prétendue chose : antagonisme nécessaire entre deux propositions, n'existe point dans le monde ; et il faut balayer hors de la logique ce prétendu axiome : que deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies en même temps.

Le Dr Zahm est tout aussi profondément aveuglé, quand il prétend que saint Thomas admet la possibilité de la formation du premier corps humain par un ange qui est une puissance créée ; d'où ce raisonnement: " si Dieu a pu communiquer aux anges le pouvoir de former le corps d'Adam, il a pu communiquer le même pouvoir à d'autres puissances créées, telles que les forces de la Nature." On peut nier la conclusion ; car évidemment les anges, êtres spirituels, peuvent être doués d'un pouvoir bien plus grand que les êtres matériels. Mais pourquoi s'attarder avec le conséquent, lorsque l'antécédent est déjà faux ? Saint Thomas n'admet point que Dieu a pu communiquer aux anges le pouvoir naturel de former le corps du premier homme. Il déclare expressément, comme nous l'avons vu, qu'aucune puissance créée n'a pu former le premier corps humain. Il déclare même spécifiquement que les anges mêmes ne l'auraient pas pu. Il dit en termes formels : " *Dieu accomplit dans cet Univers des œuvres que les anges ne pourraient nullement accomplir,* par exemple : la restitution essentielle de la vue aux aveugles, la résurrection des morts ; *et c'est par l'exercice d'un tel pouvoir* qu'il forma le corps du premier homme, en façonnant, animant et organisant la matière." Il est question, ici, bien entendu, de ce qu'une créature, ange ou autre, peut accomplir par son propre pouvoir naturel, non de ce qu'elle pourrait faire, étant revêtue d'un pouvoir surnaturel ou miraculeux, c'est-à-dire si Dieu lui-même agissait en elle et par elle.

Ce qui suit est encore la preuve et l'effet d'un aveuglement bien profond. Le Dr Zahm dit, *Evolution et Dogme,* p. 457 : " Saint Thomas enseigne avec l'Ecole entière qu'il y a un vrai développement dans la nature animée, une véritable ascension de la vie, à partir des formes basses vers les formes plus hautes... Dans le développement de l'homme, comme dans celui des animaux, il y a une succession ascendante de formes substantielles, qui font que le corps humain acquiert une structure propre et une disposition convenable, pour devenir le réceptacle d'une

âme spirituelle. Car l'embryon est d'abord animé par une âme végétative ; ensuite par une âme sensitive ; et enfin dans l'homme, par une âme spirituelle que Dieu lui-même introduit."

On ne peut nier que c'est là, en effet, ce qu'enseigne saint Thomas sur la succession des diverses formes substantielles ; quoiqu'on puisse dire que cette opinion n'existe plus de nos jours. La Psychologie actuelle veut que ce soit la même âme dans le corps humain, l'âme créée par Dieu dès l'instant de la conception, qui traverse tout simplement les diverses phases de la végétation, de la sensation et de la raison. Mais au point de vue même de saint Thomas, quel rapport y a-t-il entre le développement naturel d'un être selon les caractères distinctifs de son espèce, et la transformation progressive des espèces antérieures en cette espèce même ; entre le développement de l'embryon humain vers la nature humaine parfaite et la transformation de toutes les espèces de singes en espèce humaine ? Ce prétendu phénomène de la transformation des espèces fût-il vrai, il serait toujours impossible de le prouver par le développement naturel des individus de chaque espèce, depuis la conception jusqu'à la croîssance complète ; puisque théoriquement et de fait, ce développement ne s'opère que suivant la ligne inflexible des attributs essentiels de l'espèce. L'espèce ne change pas, elle se conserve avec une invincible tenacité.La vertu productrice qui, de l'essence des parents, passe dans leur embryon, ne peut engendrer, et n'a jamais engendré autre chose qu'un individu de même espèce. Le singe est singe, le cheval est cheval, dès le point de départ jusqu'au point culminant, quoiqu'il traverse les phases de la végétabilité et ensuite celles de la sensibilité. En aucun point de son développement on ne pourra dire de l'embryon singe ou de l'embryon cheval qu'il est, non pas singe, non pas cheval, mais telle ou telle espèce végétale dans le commencement, et plus tard, telle ou telle espèce animale inférieure. Ainsi en est-il de l'homme. L'embryon issu de parents humains est humain dès le premier instant de la conception et reste humain jusqu'au bout. La première âme végétative qui l'anime, (d'après saint Thomas), le dispose dès le commencement à devenir finalement le réceptacle d'une âme spirituelle. Il en faut dire autant de l'âme sensitive qui succède à l'âme végétative, (toujours d'après saint Thomas). Ces diverses formes qui animent successivement l'embryon ne l'établissent à aucun instant dans une

espèce déterminée ou de plante ou d'animal ; intermédiaires et transitoires, elles ne peuvent absolument rien contre sa tendance irrésistible à devenir corps humain. Ainsi toutes les espèces gardent nécessairement leur ligne propre, en multipliant leurs individus, lesquels ne peuvent ni dévier, ni s'élever, ni déchoir dans leurs propriétés essentielles, à aucune époque, même embryonnaire, de leur développement. Qu'est-ce que tout cela prouve ? Une seule chose : la fixité des espèces. L'évolution ou la transformation générale des espèces ne trouve pas plus là une preuve que l'existence de l'homme dans la Lune !

Dans un autre endroit, (1a p., q. 92, a. 4), saint Thomas nous explique la raison qui fait que le corps humain, dans l'ordre de la Nature, ne peut provenir que d'un embryon,ou germe humain: c'est que " dans la génération de tout organisme, par un procédé naturel, le point de départ est nécessairement une matière d'une espèce déterminée," c'est-à-dire frappée à l'image des parents. Et il dit ensuite : " d'où il est clair qu'un individu de l'espèce humaine, dans le cours ordinaire de la Nature, ne peut être engendré par aucune autre matière séminale ; (toute autre matière séminale étant, dans le principe, frappée à l'image de parents différents, qu'elle reproduira de toute nécessité). Dieu seul qui est l'Auteur de la Nature peut produire des êtres par un procédé autre que celui de la Nature dans son cours ordinaire. C'est pourquoi *Dieu seul a pu, avec le limon de la terre, former le corps du premier homme, et avec une côte d'Adam, le corps de la première femme.*"

Quoi de plus formel ? Quoi de plus concluant ?

La seule manière de réconcilier l'hypothèse de l'origine simienne de l'homme avec la doctrine de saint Thomas, au sujet du premier corps humain, est de considérer l'homme comme une brute, absolument de même nature, de même espèce que le singe qui a été son ancêtre préhistorique ; puisque des parents simiens n'ont pas pu et n'auraient jamais pu engendrer autre chose que des rejetons simiens. Bon gré mal gré, le Dr Zahm est en face de cette horreur.

Voyons maintenant s'il est plus heureux avec saint Augustin.

Ce que nous avons établi touchant la doctrine de saint Thomas sur l'origine des espèces est déjà amplement suffisant pour nous permettre de conclure, par anticipation, que l'hypothèse évolutionnaire ne trouve aucun appui dans les ouvrages de saint Au-

gustin. En effet, le Dr Zahm présente ces deux grands maîtres comme initiateurs de l'évolution théiste, absolument pour la même raison. Cette raison est que l'un et l'autre admettent comme probable l'opinion que les animaux et les plantes ont été créés, "non en acte," mais en puissance, "par des vertus causales." Notre Docteur considère comme chose évidente, non susceptible d'être contestée ou controversée, qu'une telle production, "par vertus causales," n'a pu avoir lieu que par le moyen de l'évolution organique ou transformation des espèces. Erreur fondamentale. Car nous avons prouvé jusqu'à évidence invincible, que la production susdite d'après l'idée et le texte même de saint Thomas n'a pu avoir lieu *que par l'opération directe et immédiate du Créateur sur la matière*, dans la formation initiale des premiers individus de chaque espèce. Donc saint Augustin est aussi indemne que saint Thomas.

On ne peut douter que saint Thomas n'ait correctement interprété l'esprit de saint Augustin. Il n'y a pas de commentateur plus autorisé et plus fidèle du grand Evêque d'Hippone que le Docteur Angélique. Nul ne le cite avec autant d'abondance, ne le suit de plus près, ne saisit mieux et n'expose plus clairement sa pensée. Dans son ouvrage *De potentiâ*, (q. 4 a. 2), saint Thomas nous dit qu'*il ne paraît pas y avoir de divergence d'opinion entre saint Augustin et les autres Pères : non videtur (Augustinus) diversificari ab aliis quantùm ad modum productionis rerum.* Et il donne pour raison que de part et d'autre, *on s'accorde à dire* que "dans l'institution primordiale de la Nature par la création, les plantes et les animaux ne furent pas créés en acte, (c'est-à-dire tirés du néant de toutes pièces), mais seulement en puissance, par vertus causales, *en ce sens qu'ils furent tirés de la matière par le verbe de Dieu" ;* donc saint Augustin, comme les autres Pères, a vraiment enseigné la doctrine dite de "création spéciale," pour toutes et chacune des espèces. Ailleurs, (Dist. XII, q. 1, a. 3), défendant l'opinion de saint Augustin que "toutes choses furent simultanément créées et diversifiées en espèces," *quod omnia sunt simul creata et in species distincta,* il explique lui-même que les plantes et les animaux furent d'abord créés, non en acte, mais en puissance, dans les possibilités de la matière sous l'action de Dieu, et que "*chacune des espèces fut ainsi créée, indépendamment de toutes les autres, suivant un type spécial" ;* pour la raison qu'il est impossible de comprendre

autrement cette parole : *in species distincta.* A coup sûr, cela n'est pas de l'évolution.

Mais consultons saint Augustin lui-même. Voyons, d'après ses propres écrits, quelles ont été ses vues sur l'origine des espèces. Dans son ouvrage *De genesi ad Litteram,* (l. 4, ch. 4), il nous dit, parlant spécialement des plantes que " la terre est dite avoir produit des herbes et des arbres causalement, en ce sens qu'elle a reçu le pouvoir de les produire." Considéré isolément, ce passage peut être allégué, avec un semblant de raison, comme favorisant l'hypothèse évolutionnaire. Mais l'Evêque d'Hippone explique autrement sa pensée, un peu plus loin, dans le même chapitre. Il dit : " Nous ne devons pas supposer que Dieu, alors, (quand les plantes furent produites en acte, dans la création secondaire, où les possibilités de la première création furent déployées), fit positivement des additions aux créatures préexistant (dans son Idée et dans les puissances de la matière) ; *toutes les espèces de plantes et d'arbres fruitiers ont été créées, dans la première institution de l'Univers,* par l'œuvre de la création (*ex nihilo*), de laquelle œuvre Dieu se reposa, (ne tirant plus aucune matière nouvelle du néant, mais faisant sortir les êtres nouveaux, comme les espèces organiques, des puissances de la matière primitive, à l'heure convenable, par la vertu de son verbe), *mettant en mouvement,* et ne faisant plus, ensuite, qu'administrer ces mêmes créatures qu'il avait d'abord créées virtuellement, (avant de les produire actuellement)." Ainsi, d'après saint Augustin, quand le *fiat,* le verbe de Dieu, donna ordre aux espèces végétales d'apparaître, les possibilités de la matière primitive devinrent des germes déposés dans le sol, et ces germes, chacun suivant son espèce, produisirent toutes les plantes qui se multiplièrent ensuite naturellement par la reproduction. *Omnia in species distincta.* Mais qu'est-ce qu'une telle doctrine, si ce n'est celle de la " création spéciale " de toutes les espèces ? Autant d'espèces particulières, autant de créations particulières. On n'y voit pas une ombre d'évolution. Pour ce qui regarde les animaux, substituez des corps parfaits, mâles et femelles, pour chaque espèce, aux germes des plantes, lorsque la parole de Dieu, le *fiat* solennel retentit sur la Terre, et vous arrivez à la même conclusion.

Au livre 9, ch. 16 du même ouvrage, saint Augustin émet une doctrine absolument irréconciliable avec l'hypothèse de l'évolu-

tion organique : cette doctrine est celle de la fixité des espèces. " Les éléments de la matière, dit-il, ont une force définie et une qualité qui détermine jusqu'où s'étend leur pouvoir, ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas produire, et dans quelles conditions ils peuvent ou ne peuvent point opérer. De ces premiers principes des choses, tous les êtres qui sont engendrés tirent leur origine et leur développement, chacun à son heure, dans ses limites propres *et dans son espèce. D'où il suit que des fèves ne peuvent provenir d'un grain de blé, ni du blé provenir d'un grain de fève, que la brute n'engendre pas un homme, ni l'homme une brute.*"

Ses paroles, en traitant de la création de l'homme font voir avec la même évidence la fausseté absolue de l'assertion que sa doctrine est en parfait accord avec le système évolutionnaire. Il dit, (ibid., ch. 15) : " Je parle du corps de l'homme tel qu'il fut constitué, propre à recevoir son âme spirituelle. Car lorsque l'homme vient à l'existence par voie de génération organique, il tire de ses parents, par la vertu naturelle du germe, l'organisation et la structure de son corps. Mais *lorsque le procédé de génération organique est exclu, cette œuvre, (l'organisation, la structure du corps), ne peut être effectuée par aucune puissance créée du Ciel ou de la Terre, pas même par toutes les puissances créées agissant de concert ;... or, l'organisation du corps du premier homme n'a pas été opérée par voie de génération naturelle, cela est évident ; donc elle a été opérée par Dieu lui-même.*" Parlant du corps de la première femme, il dit, (ibid. n. 26) : " *Le corps de la première femme fut tiré de celui du premier homme* qui existait déjà, mais *par Dieu, sans l'intervention d'aucun pouvoir naturel préexistant ;* car les anges eux-mêmes sont incapables de créer une substance physique ; et *Dieu seul est l'Auteur de toutes les espèces de substances physiques,* depuis les plus hautes jusqu'aux plus basses."

Il n'est guère possible d'exprimer en langage plus fort et plus clair le désaveu du principe fondamental de l'évolution. L'évolutioniste proclame, comme un principe essentiel de sa théorie, que le corps du premier homme a pu être produit par l'action des forces de la Nature qui sont des puissances créées ; saint Augustin, au contraire, affirme que le corps du premier homme n'a pu être produit par aucune puissance créée, pas même par l'action réunie de toutes les puissances créées. De plus, l'évolutioniste est obligé de dire que Dieu est, à la vérité, l'Auteur de

toutes les espèces organiques, mais indirectement, par l'intermédiaire des causes secondes agissant d'après les lois qu'il leur a imprimées ; saint Augustin, au contraire, affirme que Dieu est l'unique Auteur de toutes les espèces de substances physiques : *unius cujusque naturæ solus est conditor Deus.* Puisque Dieu est seul Auteur, il ne l'est pas indirectement, mais directement ; il ne l'est pas par l'intermédiaire des causes secondes, mais par sa propre action immédiate.

Saint Augustin, comme saint Thomas, se lève donc pour protester contre le Dr Zahm, pour désavouer et condamner ses fausses représentations. Non, non, saint Thomas et saint Augustin n'ont pas été évolutionistes. Que personne, au monde, ne croie cela et ne s'y laisse prendre. L'évolution organique est une hideuse erreur qui doit être universellement réprouvée.

Trop de Physique et pas assez de Métaphysique : voilà le malheur d'un grand nombre de savants qui se fourvoient dans le domaine de la Philosophie, ne comprennent pas les grands maîtres de cette sublime science, les citent à tort et à travers comme ayant enseigné ce qu'eux-mêmes ont la prétention d'enseigner, et font à leurs noms glorieux un outrage vraiment criminel, en dénaturant leurs paroles, en torturant leurs pensées, en corrompant leurs doctrines. Un tel procédé est doublement regrettable : pour ceux qui en sont les victimes, parce qu'ils sont trompés indignement, et pour ceux qui en sont les auteurs, parce qu'ils donnent là une pauvre exhibition de leur jugement et de leur prudence.

Le malheur du Dr Zahm est de n'avoir pas approfondi le sens vraiment sublime, quoique légèrement obscur, de la doctrine de saint Thomas et de saint Augustin sur la création primordiale des espèces " non en acte, mais en puissance, par vertus causales seulement."

ARTICLE III

In principio Deus.

DIEU AU COMMENCEMENT DE TOUT : AU COMMENCEMENT DE L'UNIVERS ; AU COMMENCEMENT DES ESPÈCES ORGANIQUES ; AU COMMENCEMENT DE L'HUMANITÉ.

I

On dit que l'Univers en matière cosmique
Etait à l'origine entièrement réduit ;
Qu'une vapeur immense et partout identique
Existait au milieu d'une profonde nuit.

Eh bien ! répondez-moi, parlez, je vous adjure,
Atomes primitifs : êtes-vous éternels ?
Ou le point de départ de toute la Nature
Dépasse-t-il encor vos principes mortels ?

LES ATOMES.

Le fait que votre esprit, avec indifférence,
Nous conçoit existant ou n'existant jamais,
Prouve l'inanité de toute notre essence :
C'est Dieu qui nous créa : nous ne venons qu'après :

II

On dit que la chaleur, mère de la lumière,
Pénétra l'Univers dans cet état gazeux ;
Et que l'attraction sépara la matière
En des amas distincts devenus globuleux.

Atomes, répondez : êtes-vous par essence
Doués d'attraction et chauds et lumineux ?
Dites, pouvez-vous seuls expliquer la présence
De ces globes divers, si vastes, si nombreux ?

LES ATOMES.

Sans cesse nous perdons et chaleur et lumière :
En nous le feu brillant n'est donc pas naturel !
L'attraction non plus : autrement la matière
N'eût formé qu'un seul globe, immense, universel '

III

On dit qu'une autre force apparut dans l'espace,
Que les globes enfin se mirent à tourner ;
Que des anneaux géants, rompus de la surface,
A l'entour des soleils durent tourbillonner.

Atomes, ces soleils, ces terres, ces systèmes
Trouveront-ils en vous leur explication ?
Vous est-il naturel de tourner sur vous-mêmes,
Et d'imprimer aux corps cette rotation ?

LES ATOMES.

Oh ! c'est Dieu qui lança les systèmes solaires !
Chute à l'intérieur, chute à l'extérieur :
Ces deux activités sont deux forces contraires :
Les mettre ensemble en nous, quelle funeste erreur !

IV

On dit que par les lois d'affinités chimiques,
Le refroidissement, la gravité des corps,
Notre monde provient des éléments cosmiques,
Tel qu'aujourd'hui nos yeux le voient avec transports.

Atomes, quelles sont ces lois de la matière ?
N'est-ce que le hasard ou la fatalité ?
Viennent-elles de vous ? Est-ce à vous que la terre
Doit tous ses minéraux et sa stabilité ?

LES ATOMES.

Non !... Ne sommes-nous pas d'espèces différentes,
Avec nombre et mesure, avec proportion ?
Cherchez donc en Dieu seul ces lois intelligentes,
Merveilles de sagesse et de précision !

V

On dit qu'en certains corps la croîssance, la vie,
La reproduction, apparurent un jour ;
Qu'en eux-mêmes ces corps ont trouvé l'énergie
Pour animer partout ce terrestre séjour.

Atomes, qu'avez-vous à dire en ce mystère ?
Est-ce de vos flancs bruts un effort spontané ?
En vous multipliant, en remplissant la terre,
Est-ce de vous qu'enfin tout végétal est né ?

LES ATOMES.

Quelle aberration ! Quelle affreuse ironie !
Entre l'atome inerte et l'atome agissant,
La distance est immense, insondable, infinie !
Nul ne peut la franchir que le Dieu Tout Puissant !

VI

On dit que l'animal, autre forme vivante,
Dans les airs, dans la mer, sur le sol verdoyant,
Apparut à son tour, plus parfait que la plante,
Marchant, sentant, criant, entendant et voyant !

Atomes, dites-nous, est-ce là votre ouvrage ?
Etant organisés au sein du végétal,
Avez-vous pu, d'un bond, opérer le passage,
Et devenir enfin matière d'animal ?

LES ATOMES.

Non !... Impossible à nous de franchir cet abîme !
Entre la plante aveugle et l'animal qui sent,
C'est une différence encore plus sublime,
Un prodige, un mystère encore plus pressant !

VII

On dit que par milliers les espèces éteintes,
Dans les terrains anciens se retrouvent partout ;
Et qu'issus de ces morts aux fossiles empreintes,
Les genres actuels leur ressemblent en tout !

Atomes, est-il vrai que toutes ces espèces
Viennent d'un germe seul, par transformation ?
Animaux, végétaux, lentement et par pièces,
Sont-ils le simple fruit d'une évolution ?

LES ATOMES.

Tout vivant sur la terre est parfait dans son type ;
On ne voit nulle part la monstruosité :
Preuve que chaque espèce a son propre principe,
Et que Dieu la doua d'immutabilité !

VIII

Et pour couronnement, voici l'homme qui pense,
L'homme qui délibère, agit de son plein gré,
Qui parle, se connaît, sonde sa conscience,
Et trouve en son esprit l'Univers concentré !

Atomes, d'où vient donc une telle excellence ?
Vos tissus les plus fins et les plus délicats
Ont-ils pu sécréter la fière intelligence
Qui darde jusqu'au Ciel ses rayons, ses éclats ?

LES ATOMES.

Devant l'esprit humain que l'Univers s'incline !
Voilà le vrai chef-d'œuvre et l'image de Dieu !
Sur un corps fait exprès une haleine divine
Peut seule expliquer l'homme et son âme de feu !

IX

Le monde a rendu témoignage :
Quelle voix peut être plus sage ?
Ainsi donc, mon Dieu ! l'on vous voit,
Ou mieux, l'on vous touche du doigt,
Quand vous produisez la matière,
Et la chaleur et la lumière,
Avec foyers d'attraction,
Et double révolution
De tous les astres dans l'espace ;
Quand les minéraux à leur place
Viennent sûrement se ranger ;
Lorsque viennent se dégager
Les mille espèces végétales,
Les mille formes animales.
Qui ne s'entrecroisent jamais ;
Lorsqu'enfin, prodigue à l'excès,
Vous soufflez votre intelligence
Et communiquez votre essence
Au corps du roi de l'Univers.
Oui, c'est à ces titres divers,
Seigneur, que vous êtes visible,
Qu'avec un bonheur indicible
On se prosterne devant vous.
Il nous est si cher et si doux
De penser que notre origine
Etant de noblesse divine,

Nous devons retourner un jour
Vivre en votre propre séjour !
Combien aveugles, misérables,
Combien insensés et coupables
Les méchants qui ne vous voient pas !
Pour eux, tout devient ici-bas
Horreur, nuit profonde et mystère.
L'homme sans foi se désespère.
D'où vient-il ? Et quelle est sa fin ?
S'il meurt, où sera-t-il demain ?
Voilà le terrible problème
Qu'il roule toujours en lui-même
Et qui le glace de terreur.
Mais pour moi, je vous vois, Seigneur,
Je vois, je crois, j'espère et j'aime,
Et mon seul bonheur, c'est vous-même !
De plus en plus ravissez-moi !
Augmentez sans cesse ma foi !

F. X. Burque, Ptre.

TABLE DES MATIÈRES

PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE NÉGATIF.

AVANT-PROPOS.

Page.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

INHABILITÉ DES SCIENCES PHYSIQUES A DÉMONTRER LA RÉALITÉ DE LA PLURALITÉ DES MONDES.

CHAPITRE I.

Raisonnement commun de tous les incroyants et de tous les croyants qui s'appuient sur les sciences physiques pour soutenir le système de la Pluralité des mondes. . 9

CHAPITRE II.

Vices principaux du raisonnement commun, fondé sur les sciences physiques. 13

CHAPITRE III.

Vice capital du raisonnement commun, fondé sur les sciences physiques 20

CHAPITRE IV.

Principales conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie. 23

CHAPITRE V.

La Terre possède au suprême degré toutes les conditions physiques nécessaires à la vie ; aucun astre connu, dans l'Univers, ne lui est comparable, sous ce rapport. 30

CHAPITRE VI.

Le Soleil est une effroyable fournaise. 35

CHAPITRE VII.

Toutes les étoiles sont d'effroyables fournaises. . . . 38

CHAPITRE VIII.

La Lune est un astre desséché. 41

CHAPITRE IX.

Mercure est un astre brûlant. 57

CHAPITRE X.

Vénus est encore trop proche du Soleil. 61

CHAPITRE XI.

Mars est déjà trop éloignée du Soleil. 68

CHAPITRE XII.

Astéroïdes : trop petits, trop secs et trop froids..... 120

CHAPITRE XIII.

Jupiter a de grosses apparences, mais de bien petites chances. 122

CHAPITRE XIV.

Saturne est encore plus mal partagée que Jupiter. . . 132

CHAPITRE XV.

Uranus et Neptune sont encore plus inabordables que Saturne. 138

CHAPITRE XVI.

Quand même il y aurait analogie entre la Terre et d'autres corps célestes, cette analogie, seule, ne serait nullement une preuve de vie chez ces derniers. 140

CHAPITRE XVII.

Absurdité de la génération spontanée. 144

CHAPITRE XVIII.

Matérialistes jugés et appréciés à leur juste valeur. . . 159

DEUXIÈME PARTIE

INHABILITÉ DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE A DÉMONTRER LA RÉALITÉ DE LA PLURALITÉ DES MONDES.

CHAPITRE I.

Raisonnement particulier des philosophes chrétiens en faveur du système de la Pluralité des mondes ; vices de ce raisonnement. 175

CHAPITRE II.

Silence absolu de l'Ancien Testament au sujet de l'habitation des astres. 186

CHAPITRE III.

Silence absolu du Nouveau Testament au sujet de l'habitation des astres. 194

CHAPITRE IV.

Silence absolu de l'Eglise, des Pères et des Docteurs, au sujet de l'habitation des astres. 204

CHAPITRE V.

Témoignage non équivoque de la Sainte-Ecriture, de l'Eglise et de tous les peuples du monde, à l'égard de la non-habitation des astres. 216

CHAPITRE VI.

La fin naturelle des astres, bien connue, n'implique nullement, repousse plutôt l'état d'habitation. 227

CHAPITRE VII.

L'habitation des astres, relativement à Jésus-Christ, est une énigme insoluble. 246

CHAPITRE VIII.

L'habitation des astres par des êtres inférieurs aux anges serait un préjudice à la gloire de Dieu. 262

CHAPITRE IX.

Conclusion. 303

APPENDICE

ÉTUDES SUR LES ORIGINES, CONTRE LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION, OU DE LA TRANSFORMATION DES ESPÈCES.

ARTICLE I.

Le Pasteur Carmichaël et l'évolution ; le clergé ne doit pas être évolutioniste. 357

ARTICLE II.

Le Dr Zahm et l'évolution ; saint Thomas et saint Augustin n'ont pas été évolutionistes 367

ARTICLE III.

In principio Deus, (poésie) 396